BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 631
Sala Grande
Scansia 7 Palchetto 3
N.° d'ord. 40

Plat VIII 18

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

548303

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUARANTIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 4.

DICTIONNAIRE

PHILOSOPHIQUE.

DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE.

E.

ENFER.

Infernum, ſouterrain : les peuples qui enterraient les morts les mirent dans le ſouterrain ; leur ame y était donc avec eux. Telle eſt la première phyſique & la première métaphyſique des Egyptiens & des Grecs.

Les Indiens, beaucoup plus anciens, qui avaient inventé le dogme ingénieux de la métempſycoſe, ne crurent jamais que les ames fuſſent dans le ſouterrain.

Les Japonais, les Corréens, les Chinois, les peuples de la vaſte tartarie orientale & occidentale, ne ſurent pas un mot de la philoſophie du ſouterrain.

Les Grecs avec le temps firent du ſouterrain un vaſte royaume, qu'ils donnèrent libéralement à *Pluton* & à *Proſerpine* ſa femme. Ils leur aſſignèrent trois conſeillers d'Etat, trois femmes de charge, nommées les *furies*, trois parques pour filer, dévider & couper le fil de la vie des hommes. Et comme dans l'antiquité chaque héros avait ſon chien pour garder ſa porte, on donna à *Pluton* un gros chien qui avait trois têtes ; car tout allait par trois. Des trois conſeillers d'Etat, *Minos*, *Eaque* & *Radamante*, l'un jugeait la Grèce, l'autre l'Aſie mineure, (car

les Grecs ne connaiſſaient pas alors la grande Aſie) le troiſième était pour l'Europe.

Les poëtes ayant inventé ces enfers s'en moquèrent les premiers. Tantôt *Virgile* parle ſérieuſement des enfers dans l'Enéïde, parce qu'alors le ſérieux convient à ſon ſujet ; tantôt il en parle avec mépris dans ſes Géorgiques.

Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas,
Atque metus omnes & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, ſtrepitumque Acherontis avari!

Heureux qui peut ſonder les lois de la nature,
Qui des vains préjugés foule aux pieds l'impoſture,
Qui regarde en pitié le Styx & l'Achéron,
Et le triple Cerbère & la barque à Caron!

On déclamait ſur le théâtre de Rome ces vers de la *Troade*, auxquels quarante mille mains applaudiſſaient.

Tænara & aſpero
Regnum ſub domino, limen & obſidens
Cuſtos non facili Cerberus oſtio.
Rumores vacui, verbaque inania,
Et par ſollicito fabula ſomnio.

Le palais de Pluton, ſon portier à trois têtes,
Les couleuvres d'enfers à mordre toujours prêtes;
Le Styx, le Phlégéton ſont des contes d'enfans,
Des ſonges importuns, des mots vides de ſens.

Lucrèce, *Horace* s'expriment avec la même force. *Cicéron*, *Sénèque* en parlent de même en vingt endroits. Le grand empereur *Marc-Aurèle* raiſonne encore plus philoſophiquement qu'eux tous. (*a*) „ Celui qui „ craint la mort, craint ou d'être privé de tout ſens,

(*a*) Liv. VIII, n°. 62.

» ou d'éprouver d'autres ſenſations. Mais ſi tu n'as » plus tes ſens, tu ne ſeras plus ſujet à aucune » peine, à aucune miſère. Si tu as des ſens d'une » autre eſpèce, tu feras une autre créature. »

Il n'y avait pas un mot à répondre à ce raiſonnement dans la philoſophie profane. Cependant, par la contradiction attachée à l'eſpèce humaine, & qui ſemble faire la baſe de notre nature, dans le temps même que *Cicéron* diſait publiquement : *Il n'y a point de vieille femme qui croie ces inepties*, *Lucrèce* avouait que ces idées feſaient une grande impreſſion ſur les eſprits ; il vient, dit-il pour les détruire.

Si certum finem eſſe viderent
Ærumnarum homines, aliqua ratione valerent
Religionibus atque minis obſiſtere vatum.
Nunc ratio nulla eſt reſtandi, nulla facultas;
Æternas quoniam pœnas in morte timendum eſt.

Si l'on voyait du moins un terme à ſon malheur,
On ſoutiendrait ſa peine, on combattrait l'erreur,
On pourrait ſupporter le fardeau de la vie.
Mais d'un plus grand ſupplice elle eſt, dit-on, ſuivie.
Après des triſtes jours on craint l'éternité.

Il était donc vrai que parmi les derniers du peuple, les uns riaient de l'enfer, les autres en tremblaient. Les uns regardaient *Cerbère*, les furies & *Pluton* comme des fables ridicules ; les autres ne ceſſaient de porter des offrandes aux Dieux infernaux. C'était tout comme chez nous.

Et quocumque tamen miſeri venêre, parentant
Et nigras mactant pecudes, & Manibus divis

Inferias mittunt, multoque in rebus acerbis
Acrius admittunt animos ad religionem.

Ils conjurent ces Dieux qu'ont forgés nos caprices;
Ils fatiguent Pluton de leurs vains facrifices;
Le fang d'un bélier noir coule fous leurs couteaux;
Plus ils ſont malheureux, & plus ils ſont dévots.

Pluſieurs philoſophes qui ne croyaient pas aux fables des enfers, voulaient que la populace fût contenue par cette croyance. Tel fut *Timée* de Locres, tel fut le politique hiſtorien *Polybe*. L'*enfer*, dit-il, *eſt inutile aux ſages, mais néceſſaire à la populace inſenſée.*

Il eſt aſſez connu que la loi du Pentateuque n'annonça jamais un enfer. (*b*) Tous les hommes étaient plongés dans ce cahos de contradictions & d'incertitudes quand JESUS-CHRIST vint au monde.

(*b*) Dans le Dictionnaire encyclopedique, l'auteur de l'article théologique *Enfer*, ſemble ſe méprendre etrangement, en citant le Deuteronome au chapitre XXXII, v. 22 & ſuivans; il n'y eſt pas plus queſtion d'enfer que de mariage & de danſe. On fait parler DIEU ainſi: » Ils m'ont provoqué dans celui qui n'etait pas leur Dieu, & ils m'ont » irrité dans leurs vanités; & moi je les provoquerai dans celui qui n'eſt » pas mon peuple, & je les irriterai dans une nation folle. — Un » feu s'eſt allumé dans ma fureur, & il brûlera juſqu'au bord du » ſouterrain, & il dévorera la terre avec ſes germes, & il brûlera les » racines des montagnes. — J'accumulerai les maux ſur eux; je viderai » ſur eux mes fléches; je les ferai mourir de faim; les oiſeaux les » dévoreront d'une morſure amère; j'enverrai contre eux les dents des » bêtes avec la fureur des reptiles & des ſerpens. Le glaive les dévaſtera » au-dehors & la frayeur au-dedans, eux & les garçons, & les filles, & » les enfans à la mamelle avec les vieillards. »

Y a-t-il là, s'il vous plaît, rien qui déſigne des châtimens après la mort? des herbes ſéches, des ſerpens qui mordent, des filles & des enfans qu'on tue, reſſemblent-ils à l'enfer? N'eſt-il pas honteux de tronquer un paſſage pour y trouver ce qui n'y eſt pas? Si l'auteur s'eſt trompé on lui pardonne; s'il a voulu tromper il eſt inexcuſable.

Il confirma la doctrine ancienne de l'enfer ; non pas la doctrine des poëtes païens, non pas celle des prêtres égyptiens, mais celle qu'adopta le chriſtianiſme, à laquelle il faut que tout cède. Il annonça un royaume qui allait venir, & un enfer qui n'aurait point de fin.

Il dit expreſſément à Capharnaum en Galilée : (*c*) » Quiconque appellera ſon frère *Raca* ſera condamné » par le ſanhédrin ; mais celui qui l'appellera *fou* » ſera condamné au *gehenei hinnon*, gehenne du » feu. »

Cela prouve deux choſes, premièrement que JESUS-CHRIST ne voulait pas qu'on dît des injures ; car il n'appartenait qu'à lui, comme maître, d'appeler les prévaricateurs phariſiens *race de vipère*.

Secondement, que ceux qui diſent des injures à leur prochain méritent l'enfer ; car la gehenna du feu était dans la vallée d'Hinnon, où l'on brûlait autrefois des victimes à *Moloch ;* & cette gehenna figure le feu d'enfer.

Il dit ailleurs, (*d*) » Si quelqu'un ſert d'achoppe- » ment aux faibles qui croient en moi, il vaudrait » mieux qu'on lui mît au cou une meule aſinaire, » & qu'on le jetât dans la mer.

» Et ſi ta main te fait achoppement, coupe-là ; » il eſt bon pour toi d'entrer manchot dans la vie, » plutôt que d'aller dans la gehenna du feu inextin- » guible, où le ver ne meurt point, & où le feu ne » s'éteint point.

» Et ſi ton pied te fait achoppement, coupe ton

(*c*) *Matthieu*, chap. V, v. 2.

(*d*) *Marc*, chap. IX, v. 42 & ſuivans.

„ pied ; il eſt bon d'entrer boiteux dans la vie éter-
„ nelle, plutôt que d'être jeté avec tes deux pieds
„ dans la gehenna inextinguible, où le ver ne meurt
„ point, & où le feu ne s'éteint point.

„ Et ſi ton œil te fait achoppement, arrache ton
„ œil; il vaut mieux entrer borgne dans le royaume
„ de DIEU, que d'être jeté avec tes deux yeux dans
„ la gehenna du feu, où le ver ne meurt point, &
„ où le feu ne s'éteint point.

„ Car chacun ſera ſalé par le feu, & toute victime
„ ſera ſalée par le ſel.

„ Le ſel eſt bon ; que ſi le ſel s'affadit, avec quoi
„ ſalerez-vous ?

„ Vous avez dans vous le ſel, conſervez la paix
„ parmi vous. „

Il dit ailleurs ſur le chemin de Jéruſalem : (*e*)
„ Quand le père de famille ſera entré & aura fermé
„ la porte, vous reſterez dehors, & vous heurterez,
„ diſant : Maître, ouvrez-nous ; & en répondant, il
„ vous dira : *Neſcio vos*, d'où êtes-vous ? & alors
„ vous commencerez à dire : Nous avons mangé &
„ bu avec toi, & tu as enſeigné dans nos carrefours ;
„ & il vous répondra *neſcio vos*, d'où êtes-vous ?
„ ouvriers d'iniquités ! & il y aura pleurs & grince-
„ mens de dents, quand vous verrez *Abraham*, *Iſaac*,
„ *Jacob* & tous les prophètes, & que vous ſerez
„ chaſſés dehors. „

Malgré les autres déclarations poſitives émanées du Sauveur du genre-humain, qui aſſurent la damnation éternelle de quiconque ne ſera pas de notre

(*e*) *Luc*, chap. XIII.

Egliſe, *Origène* & quelques autres n'ont pas cru l'éternité des peines.

Les ſociniens les rejettent, mais ils ſont hors du giron. Les luthériens & les calviniſtes, quoiqu'égarés hors du giron, admettent un enfer ſans fin.

Dès que les hommes vécurent en ſociété, ils durent s'appercevoir que pluſieurs coupables échappaient à la ſévérité des lois; ils puniſſaient les crimes publics; il fallut établir un frein pour les crimes ſecrets; la religion ſeule pouvait être ce frein. Les Perſans, les Chaldéens, les Egyptiens, les Grecs imaginèrent des punitions après la vie; & de tous les peuples anciens que nous connaiſſons, les Juifs, comme nous l'avons déjà obſervé, furent les ſeuls qui n'admirent que des châtimens temporels. Il eſt ridicule de croire ou de feindre de coire, ſur quelques paſſages très obſcurs, que l'enfer était admis par les anciennes lois des Juifs, par leur Lévitique, par leur Décalogue, quand l'auteur de ces lois ne dit pas un ſeul mot qui puiſſe ayoir le moindre rapport avec les châtimens de la vie future. On ſerait en droit de dire au rédacteur du Pentateuque: Vous êtes un homme inconſéquent & ſans probité, comme ſans raiſon, très-indigne du nom de légiſlateur que vous vous arrogez. Quoi! vous connaiſſez un dogme auſſi réprimant, auſſi néceſſaire au peuple que celui de l'enfer, & vous ne l'annoncez pas expreſſément? & tandis qu'il eſt admis chez toutes les nations qui vous environnent, vous vous contentez de laiſſer deviner ce dogme par quelques commentateurs qui viendront quatre mille ans après vous, & qui donneront la torture à quelques-unes de vos paroles

pour y trouver ce que vous n'avez pas dit ? Ou vous êtes un ignorant qui ne ſavez pas que cette créance était univerſelle en Egypte, en Chaldée, en Perſe ; ou vous êtes un homme très-mal aviſé, ſi étant inſtruit de ce dogme vous n'en avez pas fait la baſe de votre religion.

Les auteurs des lois juives pourraient tout au plus répondre : Nous avouons que nous ſommes exceſſivement ignorans, que nous avons appris à écrire fort tard, que notre peuple était une horde ſauvage & barbare, qui de notre aveu erra près d'un demi-ſiècle dans des déſerts impraticables, qu'elle uſurpa enfin un petit pays par les rapines les plus odieuſes, & par les cruautés les plus déteſtables dont jamais l'hiſtoire ait fait mention. Nous n'avions aucun commerce avec les nations policées ; comment voulez-vous que nous puſſions (nous les plus terreſtres des hommes) inventer un ſyſtème tout ſpirituel ?

Nous ne nous ſervions du mot qui répond à *ame*, que pour ſignifier la *vie ;* nous ne connûmes notre DIEU & ſes miniſtres, ſes anges, que comme des êtres corporels : la diſtinction de l'ame & du corps, l'idée d'une vie après la mort, ne peuvent être que le fruit d'une longue méditation, & d'une philoſophie très-fine. Demandez aux Hottentots & aux Nègres, qui habitent un pays cent fois plus étendu que le nôtre, s'ils connaiſſent la vie à venir ? Nous avons cru faire aſſez de perſuader à notre peuple, que DIEU puniſſait les malfaiteurs juſqu'à la quatrième génération, ſoit par la lèpre, ſoit par des morts ſubites, ſoit par la perte du peu de bien qu'on pouvait poſſéder.

On répliquerait à cette apologie : Vous avez inventé un ſyſtème dont le ridicule ſaute aux yeux, car le malfaiteur qui ſe portait bien, & dont la famille proſpérait, devait néceſſairement ſe moquer de vous.

L'apologiſte de la loi judaïque répondrait alors : Vous vous trompez ; car pour un criminel qui raiſonnait juſte, il y en avait cent qui ne raiſonnaient point du tout. Celui qui ayant commis un crime ne ſe ſentait puni ni dans ſon corps, ni dans celui de ſon fils, craignait pour ſon petit-fils. De plus, s'il n'avait pas aujourd'hui quelque ulcère puant, auquel nous étions très-ſujets, il en éprouvait dans le cours de quelques années : il y a toujours des malheurs dans une famille, & nous feſions aiſément accroire que ces malheurs étaient envoyés par une main divine, vengereſſe des fautes ſecrètes.

Il ſerait aiſé de répliquer à cette réponſe, & de dire : Votre excuſe ne vaut rien, car il arrive tous les jours que de très-honnêtes gens perdent la ſanté & leurs biens ; & s'il n'y a point de famille à laquelle il ne ſoit arrivé des malheurs, ſi ces malheurs ſont des châtimens de DIEU, toutes vos familles étaient donc des familles de fripons.

Le prêtre juif pourrait répliquer encore ; il dirait qu'il y a des malheurs attachés à la nature humaine, & d'autres qui ſont envoyés expreſſément de DIEU. Mais on ſerait voir à ce raiſonneur combien il eſt ridicule de penſer que la fièvre & la grêle ſont tantôt une punition divine, tantôt un effet naturel.

Enfin, les phariſiens & les eſſéniens chez les Juifs, admirent la créance d'un enfer à leur mode : ce

dogme avait déjà paſſé des Grecs aux Romains, & fut adopté par les chrétiens.

Pluſieurs pères de l'Egliſe ne crurent point les peines éternelles ; il leur paraiſſait abſurde de brûler pendant toute l'éternité un pauvre homme pour avoir volé une chèvre. *Virgile* a beau dire dans ſon ſixième chant de l'énéide :

Sedet æternumque ſedebit infelix Theſeus.

Il prétend en vain que *Théſée* eſt aſſis pour jamais ſur une chaiſe, & que cette poſture eſt ſon ſupplice. D'autres croyaient que *Théſée* eſt un héros qui n'eſt point aſſis en enfer, & qu'il eſt dans les champs Elyſées.

Il n'y a pas long-temps qu'un théologien calviniſte nommé *Petit-Pierre*, prêcha & écrivit que les damnés auraient un jour leur grâce. Les autres miniſtres lui dirent qu'ils n'en voulaient point. La diſpute s'échauffa ; on prétend que le roi leur ſouverain leur manda que puiſqu'ils voulaient être damnés ſans retour, il le trouvait très-bon, & qu'il y donnait les mains. Les damnés de l'égliſe de Neuchâtel dépoſèrent le pauvre *Petit-Pierre* qui avait pris l'enfer pour le purgatoire. On a écrit que l'un d'eux lui dit : Mon ami, je ne crois pas plus à l'enfer éternel que vous ; mais ſachez qu'il eſt bon que votre ſervante, votre tailleur, & ſurtout votre procureur y croient.

J'ajouterai, pour l'*illuſtration* de ce paſſage, une petite exhortation aux philoſophes qui nient tout à plat l'enfer dans leurs écrits. Je leur dirai : Meſſieurs, nous ne paſſons pas notre vie avec *Cicéron*, *Atticus*,

Caton, *Marc-Aurèle*, *Epictète*, le chancelier de *l'Hoſpital*, *La Motte-le-Vayer*, *Des-Ivetaux*, *René Deſcartes*, *Newton*, *Locke*, ni avec le reſpectable *Bayle*, qui était ſi au-deſſus de la fortune ; ni avec le vertueux trop incrédule *Spinoſa*, qui n'ayant rien, rendit aux enfans du grand penſionnaire de *With* une penſion de trois cents florins que lui ſeſait le grand de *With*, dont les Hollandais mangèrent le cœur, quoiqu'il n'y eût rien à gagner en le mangeant. Tous ceux à qui nous avons à faire ne ſont pas des *Des-Barreaux* qui payait à des plaideurs la valeur de leur procès qu'il avait oublie de rapporter. Toutes les femmes ne ſont pas des *Ninon l'Enclos* qui gardait les dépôts ſi religieuſement, tandis que les plus graves perſonnages les violaient. En un mot, Meſſieurs, tout le monde n'eſt pas philoſophe.

Nous avons à faire à force fripons qui ont peu réfléchi ; à une foule de petites gens, brutaux, ivrognes, voleurs. Prêchez-leur ſi vous voulez qu'il n'y a point d'enfer, & que l'ame eſt mortelle. Pour moi je leur crierai dans les oreilles qu'ils ſeront damnés s'ils me volent : J'imiterai ce curé de campagne qui ayant été outrageuſement volé par ſes ouailles, leur dit à ſon prône : Je ne ſais à quoi penſait JESUS-CHRIST de mourir pour des canailles comme vous.

C'eſt un excellent livre pour les ſots que le *Pédagogue chrétien* compoſé par le révérend père d'*Outreman* de la compagnie de JESUS, & augmenté par révérend *Coulon* curé de Ville-Juif-les-Paris. Nous avons dieu merci cinquante & une éditions de ce livre, dans lequel il n'y a pas une page où l'on trouve une ombre de ſens commun.

Frère *Outreman* affirme (page 157 édition *in*-4°)

qu'un miniſtre d'Etat de la reine *Eliſabeth*, nommé le *baron de Honſden*, qui n'a jamais exiſté, prédit au ſecrétaire d'Etat *Cécil* & à ſix autres conſeillers d'Etat qu'ils ſeraient damnés & lui auſſi; ce qui arriva, & qui arrive à tout hérétique. Il eſt probable que *Cécil* & les autres conſeillers n'en crurent point le baron de *Honſden;* mais ſi ce prétendu baron s'était adreſſé à ſix bourgeois, ils auraient pu le croire.

Aujourd'hui qu'aucun bourgeois de Londres ne croit à l'enfer, comment faut-il s'y prendre? quel frein aurons-nous? celui de l'honneur, celui des lois, celui même de la Divinité qui veut ſans doute que l'on ſoit juſte, ſoit qu'il y ait un enfer, ſoit qu'il n'y en ait point.

ENFERS.

NOTRE confrère qui a fait l'article *Enfer* n'a pas parlé de la deſcente de JESUS-CHRIST aux enfers; c'eſt un article de foi très-important; il eſt expreſſément ſpécifié dans le ſymbole dont nous avons déjà parlé. On demande d'où cet article de foi eſt tiré; car il ne ſe trouve dans aucun de nos quatre évangiles; & le ſymbole intitulé *des apôtres* n'eſt, comme nous l'avons obſervé, que du temps des ſavans prêtres *Jérôme*, *Auguſtin* & *Rufin*.

On eſtime que cette deſcente aux enfers de notre Seigneur, eſt priſe originairement de l'évangile de *Nicodème*, l'un des plus anciens.

Dans cet évangile le prince du Tartare & *Sathan*, après une longue converſation avec *Adam*, *Enoch*,

Elie le Thesbite & *David*, *entendent une voix comme le tonnerre, & une voix comme une tempête. David dit au prince du Tartare : Maintenant très-vilain & très-sale prince de l'enfer, ouvre tes portes, & que le roi de gloire entre &c. ; disant ces mots au prince, le Seigneur de majesté survint en forme d'homme, & il éclaira les ténèbres éternelles, & il rompit les liens indissolubles ; & par une vertu invincible, il visita ceux qui étaient assis dans les profondes ténèbres des crimes, & dans l'ombre de la mort des pèchés.*

JESUS-CHRIST parut avec *St Michel*, il vainquit la mort ; il prit *Adam* par la main ; le bon larron le suivait portant sa croix. Tout cela se passa en enfer en présence de *Carinus* & de *Lenthius*, qui ressuscitèrent exprès pour en rendre témoignage aux pontifes *Anne* & *Caïphe*, & au docteur *Gamaliel* alors maître de *St Paul*.

Cet évangile de *Nicodème* n'a depuis long-temps aucune autorité. Mais on trouve une confirmation de cette descente aux enfers dans la première épître de *St Pierre* à la fin du chapitre III *parce que le* CHRIST *est mort une fois pour nos péchés, le juste pour les injustes, afin de nous offrir à* DIEU, *mort à la vérité en chair, mais ressuscité en esprit par lequel il alla prêcher aux esprits qui étaient en prison.*

Plusieurs pères ont eu des sentimens différens sur ce passage ; mais tous convinrent qu'au fond JESUS était descendu aux enfers après sa mort. On fit sur cela une vaine difficulté. Il avait dit sur la croix au bon larron, vous serez aujourd'hui avec moi en paradis. Il lui manqua donc de parole en allant en enfer. Cette objection est aisément répondue en disant qu'il le mena d'abord en enfer, & ensuite en paradis.

Euſèbe de Céſarée dit (*a*) que » JESUS quitta ſon » corps ſans attendre que la mort le vînt prendre ; » qu'au contraire, il prit la mort toute tremblante, » qui embraſſait ſes pieds & qui voulait s'enfuir ; » qu'il l'arrêta, qu'il briſa les portes des cachots où » étaient renfermées les ames des ſaints ; qu'il les en » tira, les reſſuſcita, ſe reſſuſcita lui-même, & les » mena en triomphe dans cette Jéruſalem céleſte, » *laquelle deſcendait du ciel toutes les nuits*, & fut vue par » *S^t Juſtin.* »

On diſputa beaucoup pour ſavoir ſi tous ces reſſuſcités moururent de nouveau avant de monter au ciel. *St Thomas* aſſure dans ſa Somme (*b*) qu'ils remoururent. C'eſt le ſentiment du fin & judicieux *Calmet*. *Nous ſoutenons*, dit-il dans ſa diſſertation ſur cette grande queſtion, *que les ſaints qui reſſuſcitèrent après la mort du Sauveur, moururent de nouveau pour reſſuſciter un jour.*

DIEU avait permis auparavant que les profanes gentils imitaſſent par anticipation ces vérités ſacrées. La fable avait imaginé que les Dieux reſſuſcitèrent *Pélops*, qu'*Orphée* tira *Euridice* des enfers, du moins pour un moment ; qu'*Hercule* en délivra *Alceſte*, qu'*Eſculape* reſſuſcita *Hippolyte* &c. &c. Diſtinguons toujours la fable de la vérité, & ſoumettons notre eſprit dans tout ce qui l'étonne, comme dans ce qui lui paraît conforme à ſes faibles lumières.

(*a*) Evangile, chap. II. (*b*) III. part. queſt. LIII.

ENTERREMENT.

ENTERREMENT.

EN lisant par un assez grand hasard les canons d'un concile de Brague, tenu en 563, je remarque que le quinzième canon défend d'enterrer personne dans les églises. Des gens savans m'assurent que plusieurs autres conciles ont fait la même défense. De-là je conclus que dès ces premiers siècles quelques bourgeois avaient eu la vanité de changer les temples en charnier pour y pourrir d'une manière distinguée; je puis me tromper; mais je ne connais aucun peuple de l'antiquité qui ait choisi les lieux sacrés où l'on adorait la Divinité pour en faire des cloaques de morts.

Si on aimait tendrement chez les Egyptiens son père, sa mère & ses vieux parens, qu'on souffre avec bonté parmi nous, & pour lesquels on a rarement une passion violente, il était fort agréable d'en faire des momies, & fort noble d'avoir une suite d'aïeux en chair & en os dans son cabinet. Il est dit même qu'on mettait souvent en gage chez l'usurier, le corps de son père & de son grand-père. Il n'y a point à présent de pays au monde où l'on trouvât un écu sur un pareil effet; mais comment se pouvait-il faire qu'on mît en gage la momie paternelle, & qu'on allât la faire enterrer au-delà du lac Mœris en la transportant dans la barque à *Caron*, après que quarante juges, qui se trouvaient à point nommé sur le rivage, avaient décidé que la momie avait vécu en personne honnête, & qu'elle était digne de passer dans la barque moyennant un sou qu'elle avait soin de porter dans sa bouche?

Un mort ne peut guère à la fois faire une promenade ſur l'eau, & reſter dans le cabinet de ſon héritier ou chez un uſurier. Ce ſont là de ces petites contradictions de l'antiquité que le reſpect empêche d'examiner ſcrupuleuſement.

Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain qu'aucun temple du monde ne fut ſouillé de cadavres ; on n'enterrait pas même dans les villes. Très-peu de familles eurent dans Rome le privilége de faire élever des mauſolées malgré la loi des douze tables qui en fefait une défenſe expreſſe.

Aujourd'hui quelques papes ont leurs mauſolées dans ſaint-Pierre; mais ils n'empuantiſſent pas l'égliſe, parce qu'ils ſont très-bien embaumés, enfermés dans de bélles caiſſes de plomb, & recouverts de gros tombeaux de marbre, à travers leſquels un mort ne peut guère tranſpirer.

Vous ne voyez ni à Rome, ni dans le reſte de l'Italie, aucun de ces abominables cimetières entourer les égliſes ; l'infection ne s'y trouve pas à côté de la magnificence, & les vivans n'y marchent point ſur des morts.

Cette horreur n'eſt ſoufferte que dans des pays où l'aſſerviſſement aux plus indignes uſages laiſſe ſubſiſter un reſte de barbarie qui fait honte à l'humanité.

Vous entrez dans la gothique cathédrale de Paris ; vous y marchez ſur de vilaines pierres mal jointes, qui ne ſont point au niveau; on les a levées mille fois pour jeter ſous elles des caiſſes de cadavres.

Paſſez par le charnier qu'on appelle *St Innocent* ; c'eſt un vaſte enclos conſacré à la peſte ; les pauvres qui meurent très-ſouvent de maladies contagieuſes, y

ſont enterrés pêle-mêle ; les chiens y viennent quelquefois ronger les oſſemens; une vapeur épaiſſe, cadaveruſe, infectée s'en exhale; elle eſt peſtilentielle dans les chaleurs de l'été après les pluies. Et preſque à côté de cette voierie eſt l'opéra, le palais royal, le louvre des rois.

On porte à une lieue de la ville les immondices des privés, & on entaſſe depuis douze cents ans dans la même ville, les corps pourris dont ces immondices étaient produites.

L'arrêt que le parlement de Paris a rendu en 1764, l'édit du roi de 1775 contre ces abus, auſſi dangereux qu'infames, n'ont pu être exécutés, tant l'habitude & la ſottiſe ont de force contre la raiſon & contre les lois. En vain l'exemple de tant de villes de l'Europe fait rougir Paris ; il ne ſe corrige point. Paris ſera encore long-temps un mélange bizarre de la magnificence la plus recherchée, & de la barbarie la plus dégoûtante. (1)

Verſailles vient de donner un exemple qu'on devrait ſuivre par-tout ; un petit cimetière d'une paroiſſe très-nombreuſe infectait l'égliſe & les maiſons voiſines. Un ſimple particulier a réclamé contre cette coutume abominable ; il a excité ſes concitoyens ; il a bravé les cris de la barbarie, on a préſenté requête au conſeil. Enfin le bien public l'a emporté ſur l'uſage antique & pernicieux ; le cimetière a été transféré à un mille de diſtance.

(1) Depuis la mort de M. de *Voltaire*, le cimetière des Innocens a été fermé, mais il en ſubſiſte d'autres au milieu de Paris ; l'avarice des prêtres s'y joue également & des lois de l'Etat & de la vie des citoyens.

ENTHOUSIASME.

CE mot grec ſignifie *émotion d'entrailles*, *agitation intérieure*; les Grecs inventèrent-ils ce mot pour exprimer les ſecouſſes qu'on éprouve dans les nerfs, la dilatation & le reſſerrement des inteſtins, les violentes contractions du cœur, le cours précipité de ces eſprits de feu qui montent des entrailles au cerveau, quand on eſt vivement affecté ?

Ou bien donna-t-on d'abord le nom d'*enthouſiaſme*, de trouble des entrailles, aux contorſions de cette pythie qui ſur le trépied de Delphes recevait l'eſprit d'*Apollon* par un endroit qui ne ſemble fait que pour recevoir des corps ?

Qu'entendons-nous par enthouſiaſme? que de nuances dans nos affections ! approbation, ſenſibilité, émotion, trouble, faiſiſſement, paſſion, emportement, démence, fureur, rage. Voilà tous les états par leſquels peut paſſer cette pauvre ame humaine.

Un géomètre aſſiſte à une tragédie touchante; il remarque ſeulement qu'elle eſt bien conduite. Un jeune homme à côté de lui eſt ému & ne remarque rien, une femme pleure, un autre jeune homme eſt ſi tranſporté, que pour ſon malheur il va faire auſſi une tragédie. Il a pris la maladie de l'enthouſiaſme.

Le centurion ou le tribun militaire qui ne regardait la guerre que comme un métier dans lequel il y avait une petite fortune à faire, allait au combat tranquillement comme un couvreur monte ſur un toit. *Céſar* pleurait en voyant la ſtatue d'*Alexandre*.

Ovide ne parlait d'amour qu'avec eſprit. *Sapho* exprimait l'enthouſiaſme de cette paſſion ; & s'il eſt vrai qu'elle lui coûta la vie, c'eſt que l'enthouſiaſme chez elle devint démence.

L'eſprit de parti diſpoſe merveilleuſement à l'enthouſiaſme, il n'eſt point de faction qui n'ait ſes énergumènes. Un homme paſſionné qui parle avec action, a dans ſes yeux, dans ſa voix, dans ſes geſtes, un poiſon ſubtil qui eſt lancé comme un trait dans les gens de ſa faction. C'eſt par cette raiſon que la reine *Eliſabeth* défendit qu'on prêchât de ſix mois en Angleterre ſans une permiſſion ſignée de ſa main, pour conſerver la paix dans ſon royaume.

St Ignace ayant la tête un peu échauffée lit la vie des pères du déſert, après avoir lu des romans. Le voilà ſaiſi d'un double enthouſiaſme, il devient chevalier de la vierge *Marie*, il fait la veille des armes, il veut ſe battre pour ſa dame, il a des viſions ; la vierge lui apparaît & lui recommande ſon fils ; elle lui dit que ſa ſociété ne doit porter d'autre nom que celui de JESUS.

Ignace communique ſon enthouſiaſme à un autre eſpagnol nommé *Xavier*. Celui-ci court aux Indes dont il n'entend point la langue, de-là au Japon, ſans qu'il puiſſe parler japonais; n'importe, ſon enthouſiaſme paſſe dans l'imagination de quelques jeunes jéſuites qui apprennent enfin la langue du Japon. Ceux-ci après la mort de *Xavier* ne doutent pas qu'il n'ait fait plus de miracles que les apôtres, & qu'il n'ait reſſuſcité ſept ou huit morts pour le moins. Enfin, l'enthouſiaſme devient ſi épidémique qu'ils forment au Japon ce qu'ils appellent une *chrétienté*.

Cette chrétienté finit par une guerre civile & par cent mille hommes égorgés ; l'enthouſiaſme alors eſt parvenu à ſon dernier degré qui eſt le fanatiſme ; & ce fanatiſme eſt devenu rage.

Le jeune faquir qui voit le bout de ſon nez en feſant ſes prières, s'echauffe par degrés juſqu'à croire que s'il ſe charge de chaînes peſant cinquante livres, l'Etre ſuprême lui aura beaucoup d'obligation. Il s'endort l'imagination toute pleine de *Brama*, & il ne manque pas de le voir en ſonge. Quelquefois même dans cet état où l'on n'eſt ni endormi ni éveillé, des étincelles ſortent de ſes yeux, il voit *Brama* reſplendiſſant de lumiere, il a des extaſes, & cette maladie devient ſouvent incurable.

La choſe la plus rare eſt de joindre la raiſon avec l'enthouſiaſme ; la raiſon conſiſte à voir toujours les choſes comme elles ſont. Celui qui dans l'ivreſſe voit les objets doubles eſt alors privé de la raiſon.

L'enthouſiaſme eſt préciſément comme le vin ; il peut exciter tant de tumulte dans les vaiſſeaux ſanguins, & de ſi violentes vibrations dans les nerfs, que la raiſon en eſt tout-à-fait détruite. Il peut ne cauſer que de légères ſecouſſes qui ne faſſent que donner au cerveau un peu plus d'activité ; c'eſt ce qui arrive dans les grands mouvemens d'éloquence, & ſurtout dans la poëſie ſublime. L'enthouſiaſme raiſonnable eſt le partage des grands poëtes.

Cet enthouſiaſme raiſonnable eſt la perfection de leur art, c'eſt ce qui fit croire autrefois qu'ils étaient inſpirés des Dieux, & c'eſt ce qu'on n'a jamais dit des autres artiſtes.

Comment le raiſonnement peut-il gouverner l'enthouſiaſme ? c'eſt qu'un poëte deſſine d'abord l'ordonnance de ſon tableau ; la raiſon alors tient le crayon. Mais veut-il animer ſes perſonnages & leur donner le caractère des paſſions ? alors l'imagination s'échauffe, l'enthouſiaſme agit : c'eſt un courſier qui s'emporte dans ſa carrière. Mais la carrière eſt régulièrement tracée.

L'enthouſiaſme eſt admis dans tous les genres de poéſie où il entre du ſentiment : quelquefois même il ſe fait place juſque dans l'églogue, témoin ces vers de la dixième églogue de *Virgile*.

Jam mihi per rupes videor Lucoſque ſonantes
Ire : libet Partho torquere Cydonia cornu
Spicula : tamquam hæc ſint noſtri medicina furoris,
Aut Deus ille malis hominum miteſcere diſcat.

Le ſtyle des épîtres, des ſatires réprouve l'enthouſiaſme ; auſſi n'en trouve-t-on point dans les ouvrages de *Boileau* & de *Pope*.

Nos odes, dit-on, ſont de véritables champs d'enthouſiaſme ; mais comme elles ne ſe chantent point parmi nous, elles ſont ſouvent moins des odes que des ſtances, ornées de réflexions ingénieuſes. Jetez les yeux ſur la plupart des ſtances de la belle ode à la Fortune de *Jean-Baptiſte Rouſſeau*

Vous chez qui la guerrière audace
Tient lieu de toutes les vertus,
Concevez Socrate à la place
Du fier meurtrier de Clitus :
Vous verrez un roi reſpectable,
Humain, généreux, équitable,

Un roi digne de vos autels;
Mais à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

Ce couplet eſt une courte diſſertation ſur le mérite perſonnel d'*Alexandre* & de *Socrate* ; c'eſt un ſentiment particulier, un paradoxe. Il n'eſt point vrai qu'*Alexandre* ſera le dernier des mortels. Le héros qui vengea la Grèce, qui ſubjugua l'Aſie, qui pleura *Darius*, qui punit ſes meurtriers, qui reſpecta la famille du vaincu, qui donna un trône au vertueux *Abdolonime*, qui rétablit *Porus*, qui bâtit tant de villes en ſi peu de temps, ne ſera jamais le dernier des mortels.

Tel qu'on nous vante dans l'hiſtoire,
Doit peut-être toute ſa gloire
A la honte de ſon rival :
L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul-Emile
Fit tout le ſuccès d'Annibal.

Voilà encore une réflexion philoſophique ſans aucun enthouſiaſme. Et de plus, il eſt très-faux que les fautes de *Varron* aient fait tous les ſuccès d'*Annibal* ; la ruine de Sagonte, la priſe de Turin, la défaite de *Scipion* père de l'Africain, les avantages remportés ſur *Sempronius*, la victoire de Trébie, la victoire de Trazimène, & tant de ſavantes marches, n'ont rien de commun avec la bataille de Cannes, où *Varron* fut vaincu, dit-on, par ſa faute. Des faits ſi défigurés doivent-ils être plus approuvés dans une ode que dans une hiſtoire?

De toutes les odes modernes, celle où il règne le plus grand enthouſiaſme, qui ne s'affaiblit jamais, & qui ne tombe ni dans le faux, ni dans l'ampoulé, eſt le *Timothée*, ou la fête d'*Alexandre* par *Dryden :* elle eſt encore regardée en Angleterre comme un chef-d'œuvre inimitable, dont *Pope* n'a pu approcher quand il a voulu s'exercer dans le même genre. Cette ode fut chantée ; & ſi on avait eu un muſicien digne du poëte, ce ſerait le chef-d'œuvre de la poëſie lyrique.

Ce qui eſt toujours fort à craindre dans l'enthouſiaſme, c'eſt de ſe livrer à l'ampoulé, au giganteſque, au galimatias. En voici un grand exemple dans l'ode ſur la naiſſance d'un prince du ſang royal.

Où ſuis-je ? quel nouveau miracle
Tient encor mes ſens enchantés ?
Quel vaſte, quel pompeux ſpectacle
Frappe mes yeux épouvantés !
Un nouveau monde vient d'éclore :
L'univers ſe reforme encore
Dans les abymes du chaos ;
Et pour réparer ſes ruines,
Je vois des demeures divines
Deſcendre un peuple de héros.

Nous prendrons cette occaſion pour dire qu'il y a peu d'enthouſiaſme dans l'ode ſur la priſe de Namur.

Le haſard m'a fait tomber entre les mains une critique très-injuſte du poëme des ſaiſons de M. de *Saint-Lambert*, & de la traduction des géorgiques de *Virgile* par M. *Delille*. L'auteur acharné à décrier tout ce qui eſt louable dans les auteurs vivans, & à louer ce qui eſt condamnable dans les morts, veut faire admirer cette ſtrophe :

Je vois monter nos cohortes
La flamme & le fer en main,
Et ſur les monceaux de piques,
Des corps morts, de rocs, de briques,
S'ouvrir un large chemin.

Il ne s'aperçoit pas que les termes de *piques* & de *briques* ſont un effet très-déſagréable ; que ce n'eſt point un grand effort de monter ſur des *briques*, que l'image de *briques* eſt très-faible après celle des *morts ;* qu'on ne monte point ſur des monceaux de *piques*, & que jamais on n'a entaſſé de *piques* pour aller à l'aſſaut ; qu'on ne s'ouvre point un large chemin ſur des *rocs;* qu'il fallait dire : *Je vois nos cohortes s'ouvrir un large chemin à travers les débris des rochers, au milieu des armes briſées, & ſur des morts entaſſés ;* alors il y aurait eu de la gradation, de la vérité, & une image terrible.

Le critique n'a été guidé que par ſon mauvais goût & par la rage de l'envie qui dévore tant de petits auteurs ſubalternes. Il faut pour s'ériger en critique être un *Quintilien*, un *Rollin ;* il ne faut pas avoir l'inſolence de dire cela eſt bon, ceci eſt mauvais, ſans en apporter des preuves convaincantes. Ce ne ſerait plus reſſembler à *Rollin* dans ſon Traité des études, ce ſerait reſſembler à *Fréron*, & être par conſéquent très-mépriſable.

ENVIE.

ON connaît assez tout ce que l'antiquité a dit de cette passion honteuse, & ce que les modernes ont répété. *Hésiode* est le premier auteur classique qui en ait parlé.

» Le potier porte envie au potier, l'artisan à » l'artisan, le pauvre même au pauvre, le musicien » au musicien, (ou si l'on veut donner un autre sens » au mot *Aoidos*) le poëte au poëte. »

Long-temps avant *Hésiode*, *Job* avait dit : *l'envie tue les petits.*

Je crois que *Mandeville*, auteur de la fable des abeilles, est le premier qui ait voulu prouver que l'envie est une fort bonne chose, une passion très-utile. Sa première raison est que l'envie est aussi naturelle à l'homme que la faim & la soif ; qu'on la découvre dans tous les enfans, ainsi que dans les chevaux & dans les chiens. Voulez-vous que vos enfans se haïssent, caressez l'un plus que l'autre ; le secret est infaillible.

Il prétend que la première chose que font deux jeunes femmes qui se rencontrent est de se chercher des ridicules, & la seconde de se dire des flatteries.

Il croit que sans l'envie les arts seraient médiocrement cultivés, & que *Raphaël* n'aurait pas été un grand peintre s'il n'avait pas été jaloux de *Michel-Ange.*

Mandeville a peut-être pris l'émulation pour l'envie ; peut-être aussi l'émulation n'est-elle qu'une envie qui se tient dans les bornes de la décence.

Michel-Ange pouvait dire à *Raphaël :* Votre envie ne vous a porté qu'à travailler encore mieux que moi ; vous ne m'avez point décrié, vous n'avez point cabalé contre moi auprès du pape, vous n'avez point tâché de me faire excommunier pour avoir mis des borgnes & des boiteux en paradis, & de ſucculens cardinaux avec de belles femmes nues comme la main en enfer, dans mon tableau du jugement dernier. Allez, votre envie eſt très-louable, vous êtes un brave envieux, ſoyons bons amis.

Mais ſi l'envieux eſt un miſérable ſans talens, jaloux du mérite, comme les gueux le ſont des riches ; ſi preſſé par l'indigence comme par la turpitude de ſon caractère, il vous fait des *nouvelles du Parnaſſe*, des *lettres de Mme la comteſſe*, des *années littéraires*, cet animal étale une envie qui n'eſt bonne à rien, & dont *Mandeville* ne pourra jamais faire l'apologie.

On demande pourquoi les anciens croyaient que l'œil de l'envieux enſorcelait les gens qui le regardaient. Ce ſont plutôt les envieux qui ſont enſorcelés.

Deſcartes dit : Que *l'envie pouſſe la bile jaune qui vient de la partie inférieure du foie*, & *la bile noire qui vient de la rate, laquelle ſe répand du cœur par les artères* &c. Mais comme nulle eſpèce de bile ne ſe forme dans la rate, *Deſcartes* en parlant ainſi ſemblait ne pas trop mériter qu'on portât envie à ſa phyſique.

Un certain *Voet* ou *Voetius*, poliſſon en théologie, qui accuſa *Deſcartes* d'athéiſme, était très-malade de la bile noire ; mais il ſavait encore moins que *Deſcartes*, comment ſa déteſtable bile ſe répandait dans ſon ſang.

Mme *Pernelle* a raiſon :

Les envieux mourront ; mais non jamais l'envie.

Mais c'eſt un bon proverbe, qu'il faut mieux faire envie que pitié. Fesons donc envie autant que nous pourrons.

EPIGRAMME.

CE mot veut dire proprement *inſcription ;* ainſi une épigramme devait être courte. Celles de l'anthologie grecque ſont pour la plupart fines & gracieuſes ; elles n'ont rien des images groſſières que *Catulle* & *Martial* ont prodiguées, & que *Marot* & d'autres ont imitées. En voici quelques-unes traduites avec une briéveté dont on a ſouvent reproché à la langue françaiſe d'être privée. L'auteur eſt inconnu.

Sur les ſacrifices à Hercule.

Un peu de miel, un peu de lait
Rendent Mercure favorable ;
Hercule eſt bien plus cher, il eſt bien moins traitable,
Sans deux agneaux par jour il n'eſt point ſatisfait.
On dit qu'à mes moutons ce Dieu ſera propice.
Qu'il ſoit béni ! mais entre nous
C'eſt un peu trop en ſacrifice :
Qu'importe qui les mange ou d'Hercule ou des loups !

Sur Laïs qui remit ſon miroir dans le temple de Vénus.

Je le donne à Vénus puiſqu'elle eſt toujours belle,
Il redouble trop mes ennuis.
Je ne ſaurais me voir dans ce miroir fidelle
Ni telle que j'étais, ni telle que je ſuis.

Sur une ſtatue de Vénus.

Oui, je me montrai toute nue
Au Dieu Mars, au bel Adonis,
A Vulcain même, & j'en rougis;
Mais Praxitèle! où m'a-t-il vue?

Sur une ſtatue de Niobé.

Le fatal courroux des Dieux
Changea cette femme en pierre;
Le ſculpteur a fait bien mieux,
Il a fait tout le contraire.

Sur des fleurs à une fille grecque, qui paſſait pour être fière.

Je ſais bien que ces fleurs nouvelles
Sont loin d'égaler vos appas,
Ne vous énorgueilliſſez pas,
Le temps vous fannera comme elles.

Sur Léandre qui nageait vers la tour d'Héro pendant une tempête.

Epigramme imitée depuis par Martial.

Léandre conduit par l'amour
En nageant, diſait aux orages:
Laiſſez-moi gagner les rivages,
Ne me noyez qu'à mon retour.

A travers la faibleſſe de la traduction, il eſt aiſé d'entrevoir la délicateſſe & les grâces piquantes de ces

épigrammes. Qu'elles ſont différentes des groſſières images trop ſouvent peintes dans *Catulle* & dans *Martial!*

At nunc pro cervo mentula ſuppoſita eſt...
Uxor te cunnos neſcis habere duos.

Marot en a fait quelques-unes où l'on retrouve toute l'aménité de la Grèce.

Plus ne ſuis ce que j'ai été
Et ne le ſaurai jamais être,
Mon beau printemps & mon été
Ont fait le ſaut par la fenêtre.
Amour tu as été mon maître,
Je t'ai ſervi ſur tous les Dieux.
Oh! ſi je pouvais deux fois naître,
Comme je te ſervirais mieux!

Sans le printemps & l'été qui ſont *le ſaut par la fenêtre*, cette épigramme ſerait digne de *Callimaque*.

Je n'oſerais en dire autant de ce rondeau que tant de gens de lettres ont ſi ſouvent répété.

Au bon vieux temps un train d'amour régnait
Qui ſans grand art & dons ſe demenait,
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde
C'était donner toute la terre ronde,
Car ſeulement au cœur on ſe prenait;
Et ſi par cas à jouïr on venait,
Savez-vous bien comme on s'entretenait?
Vingt ans, trente ans; cela durait un monde
Au bon vieux temps.

Or eſt paſſé ce qu'amour ordonnait, (*a*)
Rien que pleurs feints, rien que changes on voit,
Qui voudra donc qu'à aimer je me fonde,
Il faut premier que l'amour on reſonde,
Et qu'on le mène ainſi qu'on le menait
Au bon vieux temps.

Je dirais d'abord que peut-être ces rondeaux dont le mérite eſt de répéter à la fin de deux couplets les mots qui commencent ce petit poëme, ſont une invention gothique & puérile, & que les Grecs & les Romains n'ont jamais avili la dignité de leurs langues harmonieuſes par ces niaiſeries difficiles.

Enſuite je demanderais ce que c'eſt qu'*un train d'amour qui règne*, un *train qui ſe démène ſans dons*. Je pourrais demander ſi *venir à jouir par cas*, ſont des expreſſions délicates & agréables ; ſi *s'entretenir & ſe fonder à aimer* ne tiennent pas un peu de la barbarie du temps, que *Marot* adoucit dans quelques-unes de ſes petites poëſies.

Je penſerais que *reſondre l'amour* eſt une image bien peu convenable, que ſi on le reſond on ne le mène pas ; & je dirais enfin que les femmes pouvaient repliquer à *Marot* : Que ne le reſonds-tu toi-même? quel gré te ſaura-t-on d'un amour tendre & conſtant, quand il n'y aura point d'autre amour ?

Le mérite de ce petit ouvrage ſemble conſiſter dans une facilité naïve. Mais que de naïvetés dégoûtantes

(*a*) Il eſt evident qu'alors on prononçait tous les *oi* rudement, *prenoit*, *démenoit*, *ordonnoit*, & non pas *ordonnait*, *demenait*, *prenait*, puiſque ces terminaiſons rimaient avec *voit*. Il eſt evident encore qu'on ſe permettait les *bâillemens*, les *hiatus*.

dans

dans preſque tous les ouvrages de la cour de *François I!*

Ton vieux couteau Pierre Martel, rouillé
Semble ton *nez* ja retrait & mouillé,
Et le fourreau tant laid où tu l'enguaines
C'eſt que toujours as aimé vieilles guaines.
Et la ficelle à quoi il eſt lié
C'eſt qu'attaché ſeras & marié,
Quant au manche de corne connaît-on
Que tu ſeras cornu comme un mouton.
Voilà le ſens, voilà la prophétie
De ton couteau dont je te remercie.

Eſt-ce un courtiſan qui eſt l'auteur d'une telle épigramme? eſt-ce un matelot ivre dans un cabaret? *Marot* malheureuſement n'en a que trop fait dans ce genre.

Les épigrammes qui ne roulent que ſur des débauches de moines, & ſur des obſcénités, ſont mépriſées des honnêtes gens. Elles ne ſont goûtées que par une jeuneſſe effrénée à qui le ſujet plaît beaucoup plus que le ſtyle. Changez d'objet, mettez d'autres acteurs à la place; alors ce qui vous amuſait paraîtra dans toute ſa laideur.

EPIPHANIE.

La viſibilité, l'apparition, l'illuſtration, le reluiſant.

ON ne voit pas trop quel rapport ce mot peut avoir avec trois rois, ou trois mages qui vinrent d'Orient conduits par une étoile. C'eſt apparemment

cette étoile brillante qui valut à ce jour le titre d'*Epiphanie*.

On demande d'où venaient ces trois rois? en quel endroit ils s'étaient donné rendez-vous? Il y en avait un, dit-on, qui arrivait d'Afrique. Celui-là n'était donc pas venu de l'Orient. On dit que c'étaient trois mages ; mais le peuple a toujours préféré trois rois. On célèbre par-tout la fête des rois, & nulle part celle des mages. On mange le gâteau des rois, & non pas le gâteau des mages. On crie : *Le roi boit*, & non pas *le mage boit*.

D'ailleurs, comme ils apportaient avec eux beaucoup d'or, d'encens & de myrrhe, il fallait bien qu'ils fussent de très-grands seigneurs. Les mages de ce temps-là n'étaient pas fort riches. Ce n'était pas comme du temps du faux *Smerdis*.

Tertullien est le premier qui ait assuré que ces trois voyageurs étaient des rois. *St Ambroise* & *St Césaire* d'Arles tiennent pour les rois. Et on cite en preuve ces passages du psaume LXXI : *Les rois de Tarsis & des îles lui offriront des présens. Les rois d'Arabie & de Saba lui apporteront des dons.* Les uns ont appelé ces trois rois *Magalat*, *Galgalat*, *Saraïm;* les autres *Athos*, *Satos*, *Paratoras*. Les catholiques les connaissent sous le nom de *Gaspard*, *Melchior* & *Balthazar*. L'évêque *Osorius* rapporte que ce fut un roi de Cranganor dans le royaume de Calicut, qui entreprit ce voyage avec deux mages ; & que ce roi de retour dans son pays, bâtit une chapelle à la Ste Vierge.

On demande combien ils donnèrent d'or à *Joseph* & à *Marie*? Plusieurs commentateurs assurent qu'ils firent les plus riches présens. Ils se fondent sur

l'Evangile de l'enfance, dans lequel il eſt dit que *Joſeph* & *Marie* furent volés en Egypte par *Titus* & *Dumachus*. Or, diſent-ils, on ne les aurait pas volés s'ils n'avaient pas eu beaucoup d'argent. Ces deux voleurs furent pendus depuis ; l'un fut le bon larron, & l'autre le mauvais larron. Mais l'Evangile de *Nicodème* leur donne d'autres noms ; il les appelle *Démas* & *Geſtas*.

Le même Evangile de l'enfance dit que ce furent des mages, & non pas des rois qui vinrent à Bethléem ; qu'ils avaient été à la vérité conduits par une étoile, mais que l'étoile ayant ceſſé de paraître quand ils furent dans l'étable, un ange leur apparut en forme d'étoile pour leur en tenir lieu. Cet évangile aſſure que cette viſite des trois mages avait été prédite par *Zoradaſt* qui eſt le même que nous appelons *Zoroaſtre*.

Suarez a recherché ce qu'était devenu l'or que préſentèrent les trois rois, ou les trois mages. Il prétend que la ſomme devait être très-forte, & que trois rois ne pouvaient faire un préſent médiocre. Il dit que tout cet argent fut donné depuis à *Judas*, qui ſervant de maître-d'hôtel devint un fripon, & vola tout le tréſor.

Toutes ces puérilités n'ont fait aucun tort à la fête de l'Epiphanie qui fut d'abord inſtituée par l'Egliſe grecque, comme le nom le porte, & enſuite célébrée par l'Egliſe latine.

EPOPÉE.

Poëme épique.

PUISQUE *épos* ſignifiait *diſcours* chez les Grecs, un poëme épique était donc un diſcours ; & il était en vers parce que ce n'était pas encore la coutume de raconter en proſe. Cela paraît bizarre, & n'en eſt pas moins vrai. Un *Phérécide* paſſe pour le premier grec qui ſe ſoit ſervi tout uniment de la proſe pour faire une hiſtoire moitié vraie, (*a*) moitié fauſſe, comme elles l'ont été preſque toutes dans l'antiquité.

Orphée, *Linus*, *Tamiris*, *Muſée*, prédéceſſeurs d'*Homère* n'écrivirent qu'en vers. *Héſiode* qui était certainement contemporain d'*Homère*, ne donne qu'en vers ſa théogonie & ſon poëme des travaux & des jours. L'harmonie de la langue grecque invitait tellement les hommes à la poëſie, une maxime reſſerrée dans un vers ſe gravait ſi aiſément dans la mémoire, que les lois, les oracles, la morale, la théologie, tout était en vers.

D'Héſiode.

IL fit uſage des fables qui depuis long-temps étaient reçues dans la Grèce. On voit clairement à la manière ſuccinte dont il parle de *Prométhée* & d'*Epimetée*, qu'il ſuppoſe ces notions déjà familières à tous les Grecs. Il n'en parle que pour montrer qu'il faut

(*a*) Moitié vraie, c'eſt beaucoup.

travailler, & qu'un lâche repos dans lequel d'autres mythologiſtes ont fait conſiſter la félicité de l'homme, eſt un attentat contre les ordres de l'Etre ſuprême.

Tâchons de préſenter ici au lecteur une imitation de ſa fable de *Pandore*, en changeant cependant quelque choſe aux premiers vers, & en nous conformant aux idées reçues depuis *Héſiode;* car aucune mythologie ne fut jamais uniforme.

Prométhée autrefois pénétra dans les cieux.
Il prit le feu ſacré, qui n'appartient qu'aux Dieux.
Il en fit part à l'homme; & la race mortelle
De l'eſprit qui meut tout, obtint quelque étincelle.
Perfide! s'écria Jupiter irrité,
Ils ſeront tous punis de ta témérité;
Il appela Vulcain; Vulcain créa Pandore.
De toutes les beautés qu'en Vénus on adore
Il orna mollement ſes membres délicats;
Les amours, les déſirs forment ſes premiers pas.
Les trois Grâces & Flore arrangent ſa coiffure,
Et mieux qu'elles encore elle entend la parure.
Minerve lui donna l'art de perſuader;
La ſuperbe Junon celui de commander.
Du dangereux Mercure elle apprit à ſéduire,
A trahir ſes amans, à cabaler, à nuire;
Et par ſon écolière il ſe vit ſurpaſſé.
Ce chef-d'œuvre fatal aux mortels fut laiſſé;
De Dieu ſur les humains tel fut l'arrêt ſuprême :
Voilà votre ſupplice, & j'ordonne qu'on l'aime. (*a*)
Il envoie à Pandore un écrin précieux;
Sa forme & ſon éclat éblouiſſent les yeux;

(*a*) On a placé ici ces vers d'*Heſiode*, qui ſont dans le texte, avant la création de *Pandore*.

Quels biens doit renfermer cette boîte ſi belle!
De la bonté des Dieux c'eſt un gage fidelle;
C'eſt-là qu'eſt renfermé le ſort du genre-humain.
Nous ſerons tous des dieux.... elle l'ouvre; & ſoudain
Tous les fléaux enſemble inondent la nature.
Hélas! avant ce temps dans une vie obſcure,
Les mortels moins inſtruits étaient moins malheureux,
Le vice & la douleur n'oſaient approcher d'eux;
La pauvreté, les ſoins, la peur, la maladie
Ne précipitaient point le terme de leur vie.
Tous les cœurs étaient purs, & tous les jours ſereins &c.

Si *Héſiode* avait toujours écrit ainſi, qu'il ſerait ſupérieur à *Homère!*

Enſuite *Héſiode* décrit les quatre âges fameux, dont il eſt le premier qui ait parlé. (du moins parmi les anciens auteurs qui nous reſtent) Le premier âge eſt celui qui précéda *Pandore*, temps auquel les hommes vivaient avec les dieux. L'âge de fer eſt celui du ſiége de Thèbes & de Troye. *Je ſuis*, dit-il, *dans le cinquième, & je voudrais n'être pas né.* Que d'hommes accablés par l'envie, par le fanatiſme & par la tyrannie en ont dit autant depuis *Héſiode!*

C'eſt dans ce poëme des travaux & des jours qu'on trouve des proverbes qui ſe ſont perpétués, comme, *le potier eſt jaloux du potier;* & il ajoute: *le muſicien du muſicien, & le pauvre même du pauvre.* C'eſt-là qu'eſt l'original de cette fable du roſſignol tombé dans les ſerres du vautour. Le roſſignol chanta en vain pour le fléchir, le vautour le dévore. *Héſiode* ne conclut pas *que ventre affamé n'a point d'oreilles;* mais que les tyrans ne ſont point fléchis par les talens.

On trouve dans ce poëme cent maximes dignes des *Xénophons* & des *Catons*.

Les hommes ignorent le prix de la ſociété ; ils ne ſavent pas que la moitié vaut mieux que le tout.

L'iniquité n'eſt pernicieuſe qu'aux petits.

L'équité ſeule fait fleurir les cités.

Souvent un homme injuſte ſuffit pour ruiner ſa patrie.

Le méchant qui ourdit la perte d'un homme prépare ſouvent la ſienne.

Le chemin du crime eſt court & aiſé. Celui de la vertu eſt long & difficile ; mais près du but il eſt délicieux.

DIEU a poſé le travail pour ſentinelle de la vertu.

Enfin ſes préceptes ſur l'agriculture ont mérité d'être imités par *Virgile*. Il y a auſſi de très-beaux morceaux dans ſa *Théogonie*. L'*Amour* qui débrouille le chaos, *Vénus* qui née ſur la mer des parties génitales d'un Dieu, nourrie ſur la terre, toujours ſuivie de l'Amour, unit le ciel, la mer & la terre enſemble, ſont des emblèmes admirables.

Pourquoi donc *Héſiode* eut-il moins de réputation qu'*Homère* ? Il me ſemble qu'à mérite égal *Homère* dût être préféré par les Grecs ; il chantait leurs exploits & leurs victoires ſur les Aſiatiques leurs éternels ennemis. Il célébrait toutes les maiſons qui régnaient de ſon temps dans l'Achaïe & dans le Péloponèſe ; il écrivait la guerre la plus mémorable du premier peuple de l'Europe contre la plus floriſſante nation qui fût encore connue dans l'Aſie. Son poëme fut preſque le ſeul monument de cette grande époque. Point de ville, point de famille qui ne ſe crût honorée

de trouver ſon nom dans ces archives de la valeur. On aſſure même que long-temps après lui, quelques différends entre des villes grecques au ſujet des terrains limitrophes, furent décidés par des vers d'*Homère*. Il devint après ſa mort le juge des villes dans leſquelles on prétend qu'il demandait l'aumône pendant ſa vie. Et cela prouve encore que les Grecs avaient des poëtes long-temps avant d'avoir des géographes.

Il eſt étonnant que les Grecs ſe feſant tant d'honneur des poëmes épiques, qui avaient immortaliſé les combats de leurs ancêtres, ne trouvaſſent perſonne qui chantât les journées de Marathon, des Thermopiles, de Platée, de Salamine. Les héros de ce temps-là valaient bien *Agamemnon*, *Achille* & les *Ajax*.

Tirtée, capitaine, poëte & muſicien, tel que nous avons vu de nos jours le roi de Pruſſe, fit la guerre, & la chanta. Il anima les Spartiates contre les Meſſéniens par ſes vers, & remporta la victoire. Mais ſes ouvrages ſont perdus. On ne dit point qu'il ait paru de poëme épique dans le ſiècle de *Périclès*; les grands talens ſe tournèrent vers la tragédie; ainſi *Homère* reſta ſeul, & ſa gloire augmenta de jour en jour. Venons à ſon *Iliade*.

De l'Iliade.

Ce qui me confirme dans l'opinion qu'*Homère* était de la colonie grecque établie à Smyrne, c'eſt cette foule de métaphores & de peintures dans le ſtyle oriental. La terre qui retentit ſous les pieds dans la marche de l'armée comme les foudres de *Jupiter* ſur

les monts qui couvrent le géant *Typhée ;* un vent plus noir que la nuit qui vole avec les tempêtes ; *Mars* & *Minerve* ſuivis de la Terreur, de la Fuite, & de l'inſatiable Diſcorde ſœur & compagne de l'Homicide dieu des combats, qui s'élève dès qu'elle paraît, & qui en foulant la terre porte dans le ciel ſa tête orgueilleuſe. Toute l'*Iliade* eſt pleine de ces images ; & c'eſt ce qui feſait dire au ſculpteur *Bouchardon :* Lorſque j'ai lu *Homère*, j'ai cru avoir vingt pieds de haut.

Son poëme qui n'eſt point du tout intéreſſant pour nous, était donc très-précieux pour tous les Grecs.

Ses dieux ſont ridicules aux yeux de la raiſon, mais ils ne l'étaient pas à ceux du préjugé ; & c'était pour le préjugé qu'il écrivait.

Nous rions, nous levons les épaules en voyant des dieux qui ſe diſent des injures, qui ſe battent entr'eux, qui ſe battent contre des hommes, qui ſont bleſſés, & dont le ſang coule ; mais c'était là l'ancienne théologie de la Grèce, & de preſque tous les peuples aſiatiques. Chaque nation, chaque petite peuplade avait ſa divinité particulière qui la conduiſait aux combats.

Les habitans des nuées, & des étoiles qu'on ſuppoſait dans les nuées, s'étaient fait une guerre cruelle. La guerre des anges contre les anges était le fondement de la religion des brachmanes, de temps immémorial. La guerre des Titans enfans du ciel & de la terre contre les dieux maîtres de l'Olympe, était le premier myſtère de la religion grecque. *Typhon* chez les Egyptiens avait combattu contre *Oshiret*, que nous nommons *Oſiris*, & l'avait taillé en pièces.

Madame *Dacier*, dans ſa préface de l'*Iliade*, remarque très-ſenſément après *Euſtache* évêque de Theſſalonique, & *Huet* évêque d'Avranches, que chaque nation voiſine des Hébreux avait ſon dieu des armées. En effet *Jephté* ne dit-il pas aux Ammonites: (*b*) *Vous poſſédez juſtement ce que votre dieu Chamos vous a donné, ſouffrez donc que nous ayons ce que notre* DIEU *nous donne.*

Ne voit-on pas le DIEU de Juda vainqueur dans les montagnes, (*c*) mais repouſſé dans les vallées?

Quant aux hommes qui luttent contre les immortels, c'eſt encore une idée reçue; *Jacob* lutte une nuit entière contre un ange de DIEU. Si *Jupiter* envoie un ſonge trompeur au chef des Grecs, le Seigneur envoie un eſprit trompeur au roi *Achab*. Ces emblèmes étaient fréquens, & n'étonnaient perſonne. *Homère* a donc peint ſon ſiècle; il ne pouvait pas peindre les ſiècles ſuivans.

On doit répéter ici que ce fut une étrange entrepriſe dans *la Motte* de dégrader *Homère*, & de le traduire; mais il fut encore plus étrange de l'abréger pour le corriger. Au lieu d'échauffer ſon génie en tâchant de copier les ſublimes peintures d'*Homère*, il voulut lui donner de l'eſprit; c'eſt la manie de la plupart des Français; une eſpèce de pointe qu'ils appellent un *trait*, une petite antithèſe, un léger contraſte de mots leur ſuffit. C'eſt un défaut dans lequel *Racine* & *Boileau* ne ſont preſque jamais tombés. Mais combien d'auteurs, combien d'hommes de génie même ſe ſont laiſſés ſéduire par ces puérilités qui deſſèchent & qui énervent tout genre d'éloquence!

(*b*) Chap. II, v. 24. (*c*) Juges, chap. I, v. 29.

En voici, autant que j'en puis juger, un exemple bien frappant.

Phénix au livre neuvième, pour apaiſer la colère d'*Achille*, lui parle à-peu-près ainſi :

Les Prières, mon fils, devant vous éplorées,
Du ſouverain des Dieux ſont les filles ſacrées ;
Humbles, le front baiſſé, les yeux baignés de pleurs,
Leur voix triſte & craintive exhale leurs douleurs.
On les voit d'une marche incertaine & tremblante
Suivre de loin l'Injure impie & menaçante,
L'Injure au front ſuperbe, au regard ſans pitié,
Qui parcourt à grands pas l'univers effrayé,
Elles demandent grâce.... & lorſqu'on les refuſe
C'eſt au trône de Dieu que leur voix vous accuſe ;
On les entend crier en lui tendant les bras :
Puniſſez le cruel qui ne pardonne pas ;
Livrez ce cœur farouche aux affronts de l'injure,
Rendez-lui tous les maux qu'il aime qu'on endure ;
Que le barbare apprenne à gémir comme nous.
Jupiter les exauce, & ſon juſte courroux
S'appeſantit bientôt ſur l'homme impitoyable.

Voilà une traduction faible, mais aſſez exacte ; & malgré la gêne de la rime & la ſéchereſſe de la langue, on aperçoit quelques traits de cette grande & touchante image ſi fortement peinte dans l'original.

Que fait le correcteur d'*Homère*? il mutile en deux vers d'antithèſes toute cette peinture.

On offenſe les Dieux ; mais par des ſacrifices,
De ces Dieux irrités on fait des Dieux propices.

Ce n'eſt plus qu'une ſentence triviale & froide. Il y a ſans doute des longueurs dans le diſcours de

Phénix ; mais ce n'était pas la peinture des Prières qu'il fallait retrancher.

Homère a de grands défauts, *Horace* l'avoue ; tous les hommes de goût en conviennent ; il n'y a qu'un commentateur qui puiſſe être aſſez aveugle pour ne les pas voir. *Pope* lui-même traducteur du poëte grec, dit que » c'eſt une vaſte campagne, mais brute, où » l'on rencontre des beautés naturelles de toute eſpèce » qui ne ſe préſentent pas auſſi régulièrement que » dans un jardin régulier ; que c'eſt une abondante » pépinière qui contient les ſemences de tous les » fruits ; un grand arbre qui pouſſe des branches » ſuperflues qu'il faut couper. »

Madame *Dacier* prend le parti de la vaſte campagne, de la pépinière & de l'arbre ; & veut qu'on ne coupe rien. C'était ſans doute une femme au-deſſus de ſon ſexe, & qui a rendu de grands ſervices aux lettres, ainſi que ſon mari ; mais quand elle ſe fit homme, elle ſe fit commentateur ; elle outra tant ce rôle, qu'elle donna envie de trouver *Homère* mauvais. Elle s'opiniâtra au point d'avoir tort avec M. de *la Motte* même. Elle écrivit contre lui en régent de collége ; & *la Motte* répondit comme aurait fait une femme polie & de beaucoup d'eſprit. Il traduiſit très-mal l'Iliade ; mais il l'attaqua fort bien.

Nous ne parlerons pas ici de l'*Odyſſée ;* nous en dirons quelque choſe quand nous ſerons à l'*Arioſte*.

De Virgile.

Il me ſemble que le ſecond livre de l'Enéide, le quatrième & le ſixième, ſont autant au-deſſus de tous

les poëtes grecs & de tous les latins ſans exception, que les ſtatues de *Girardon* ſont ſupérieures à toutes celles qu'on fit en France avant lui.

On a ſouvent dit que *Virgile* a emprunté beaucoup de traits d'*Homère*, & que même il lui eſt inférieur dans ſes imitations; mais il ne l'a point imité dans ces trois chants dont je parle. C'eſt là qu'il eſt lui-même, c'eſt là qu'il eſt touchant & qu'il parle au cœur. Peut-être n'était-il point fait pour le détail terrible mais fatiguant des combats. *Horace* avait dit de lui avant qu'il eût entrepris l'Enéide:

Molle atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure camænæ.

Facetum ne ſignifie pas ici *facétieux*, mais agréable. Je ne ſais ſi on ne retrouve pas un peu de cette molleſſe heureuſe & attendriſſante dans la paſſion fatale de *Didon*. Je crois du moins y retrouver l'auteur de ces vers admirables qu'on rencontre dans ſes églogues.

Ut vidi, ut perii, ut me malus abſtulit error.

Certainement le chant de la deſcente aux enfers ne ſerait pas déparé par ces vers de la quatrième églogue.

Ille Deum vitam accipiet, diviſque videbit
Permiſtos heroas, & ipſe videbitur illis...
Pacatumque reget patriis virtutibus orbem.

Je crois revoir beaucoup de ces traits ſimples, élégans, attendriſſans dans les trois beaux chants de l'Enéide.

Tout le quatrième chant eſt rempli de vers touchans qui font verſer des larmes à ceux qui ont de l'oreille & du ſentiment.

Diſſimulare etiam ſperaſti, perfide, tantùm
Poſſe neſas, tacituſque meâ diſcedere terrâ!
Nec te noſter amor, nec te data dextera quondam,
Nec moritura tenet crudeli funere Dido . . .
Conſcendit furibunda rogos, enſemque recludit
Dardanium, non hos quæſitum munus in uſus.

Il faudrait tranſcrire preſque tout ce chant ſi on voulait en faire remarquer les beautés.

Et dans le ſombre tableau des enfers, que de vers encore reſpirent cette molleſſe touchante & noble à la fois!

Ne, pueri, ne tanta animis aſſueſcite bella: . . .
Tuque prior, tu parce, genus qui ducis Olimpo:
Projice tela manu, ſanguis meus.

Enfin, on ſait combien de larmes fit verſer à l'empereur *Auguſte*, à *Livie*, à tout le palais ce ſeul demi-vers.

Tu Marcellus eris.

Homère n'a jamais fait répandre de pleurs. Le vrai poëte eſt, à ce qu'il me ſemble, celui qui remue l'ame & qui l'attendrit; les autres ſont de beaux parleurs. Je ſuis loin de propoſer cette opinion pour règle: *Je donne mon avis*, dit *Montagne*, *non comme bon, mais comme mien.*

De Lucain.

Si vous cherchez dans *Lucain* l'unité de lieu & d'action, vous ne la trouverez pas; mais où la trouveriez-vous? Si vous eſpérez ſentir quelque émotion, quelque intérêt, vous n'en éprouverez pas dans les

longs détails d'une guerre dont le fond eſt rendu très-ſec, & dont les expreſſions ſont ampoulées; mais ſi vous voulez des idées fortes, des diſcours d'un courage philoſophique & ſublime, vous ne les verrez que dans *Lucain* parmi les anciens. Il n'y a rien de plus grand que le diſcours de *Labienus* à *Caton* aux portes du temple de Jupiter-Ammon, ſi ce n'eſt la réponſe de *Caton* même.

Hæremus cuncti ſuperis; temploque tacente
Nil facimus non ſponte Dei.
. . . . . *Steriles nùm legit arenas*
Ut caneret paucis; merſit ne hoc pulvere verum?
Eſtne Dei ſedes niſi terra & pontus & aer,
Et cælum & virtus? Superos quid quærimus ultra?
Jupiter eſt quodcumque vides quocumque moveris.

Mettez enſemble tout ce que les anciens poëtes ont dit des dieux, ce ſont des diſcours d'enfans en comparaiſon de ce morceau de *Lucain*. Mais dans un vaſte tableau où l'on voit cent perſonnages, il ne ſuffit pas qu'il y en ait un ou deux ſupérieurement deſſinés.

Du Taſſe.

Boileau a dénigré le clinquant du *Taſſe;* mais qu'il y ait une centaine de paillettes d'or faux dans une étoffe d'or, on doit le pardonner. Il y a beaucoup de pierres brutes dans le grand bâtiment de marbre élevé par *Homère*. *Boileau* le ſavait, le ſentait, & il n'en parle pas. Il faut être juſte.

On renvoie le lecteur à ce qu'on a dit du *Taſſe*, dans l'*Eſſai ſur la poëſie épique*. (*) Mais il faut dire ici

(*) Volume de la Henriade.

qu'on ſait par cœur ſes vers en Italie. Si à Veniſe, dans une barque, quelqu'un récite une ſtance de la *Jéruſalem délivrée*, la barque voiſine lui répond par la ſtance ſuivante.

Si *Boileau* eût entendu ces concerts, il n'aurait eu rien à répliquer.

On connaît aſſez le *Taſſe;* je ne répéterai ici ni les éloges ni les critiques. Je parlerai un peu plus au long de l'*Arioſte.*

De l'Arioſte.

L'Odyſſée d'*Homère* ſemble avoir été le premier modèle du *Morgante*, de l'*Orlando amoroſo*, & de l'*Orlando furioſo;* & ce qui n'arrive pas toujours, le dernier de ces poëmes a été ſans contredit le meilleur.

Les compagnons d'*Ulyſſe* changés en pourceaux, les vents enfermés dans une peau de chèvre, des muſiciennes qui ont des queues de poiſſon, & qui mangent ceux qui approchent d'elles, *Ulyſſe* qui ſuit tout nud le chariot d'une belle princeſſe qui venait de faire la grande leſſive; *Ulyſſe* déguiſé en gueux qui demande l'aumône, & qui enſuite tue tous les amans de ſa vieille femme, aidé ſeulement de ſon fils & de deux valets, ſont des imaginations qui ont donné naiſſance à tous les romans en vers qu'on a faits depuis dans ce goût.

Mais le roman de l'*Arioſte* eſt ſi plein & ſi varié, ſi fécond en beautés de tous les genres, qu'il m'eſt arrivé plus d'une fois après l'avoir lu tout entier, de n'avoir d'autre déſir que d'en recommencer la lecture. Quel eſt donc le charme de la poëſie naturelle? Je n'ai

n'ai jamais pu lire un ſeul chant de ce poëme dans nos traductions en proſe.

Ce qui m'a ſurtout charmé dans ce prodigieux ouvrage, c'eſt que l'auteur toujours au-deſſus de ſa matière, la traite en badinant. Il dit les choſes les plus ſublimes ſans effort; & il les finit ſouvent par un trait de plaiſanterie qui n'eſt ni déplacé ni recherché. C'eſt à la fois l'Iliade, l'Odyſſée & dom Quichotte; car ſon principal chevalier errant devient fou comme le héros eſpagnol, & eſt infiniment plus plaiſant. Il y a bien plus, on s'intéreſſe à *Roland*, & perſonne ne s'intéreſſe à dom *Quichotte*, qui n'eſt repréſenté dans *Cervantes* que comme un inſenſé à qui on fait continuellement des malices.

Le fond du poëme qui raſſemble tant de choſes, eſt préciſément celui de notre roman de *Caſſandre*, qui eut tant de vogue autrefois parmi nous, & qui a perdu cette vogue abſolument, parce qu'ayant la longueur de l'*Orlando furioſo* il n'a aucune de ſes beautés; & quand il les aurait eu proſe françaiſe, cinq ou ſix ſtances de l'*Arioſte* les éclipſeraient toutes. Ce fond du poëme eſt que la plupart des héros & les princeſſes qui n'ont pas péri pendant la guerre, ſe retrouvent dans Paris après mille aventures, comme les perſonnages du roman de *Caſſandre* ſe retrouvent dans la maiſon de *Polémon*.

Il y a dans l'*Orlando furioſo* un mérite inconnu à toute l'antiquité; c'eſt celui de ſes exordes. Chaque chant eſt comme un palais enchanté dont le veſtibule eſt toujours dans un goût différent, tantôt majeſtueux, tantôt ſimple, même groteſque. C'eſt de la morale,

ou de la gaieté, ou de la galanterie, & toujours du naturel & de la vérité.

Voyez ſeulement cet exorde du quarante-quatrième chant de ce poëme qui en contient quarante-ſix, & qui cependant n'eſt pas trop long, de ce poëme qui eſt tout en ſtances rimées, & qui cependant n'a rien de gêné ; de ce poëme qui démontre la néceſſité de la rime dans toutes les langues modernes, de ce poëme charmant qui démontre ſurtout la ſtérilité & la groſſiéreté des poëmes épiques barbares, dans leſquels les auteurs ſe ſont affranchis du joug de la rime, parce qu'ils n'avaient pas la force de le porter ; comme diſait *Pope*, & comme l'a écrit *Louis Racine* qui a eu raiſon alors.

Speſſo in poveri alberghi, e in picciol tetti,
Nelle calamitadi, e nei diſagi,
Meglio s'aggiongon d'amicizia i petti,
Che fra ricchezze invidioſe, ed agi
Delle piene d'inſidie, e di ſoſpetti
Corti regali, e ſplendidi palagi,
Dove la caritade è in tutto eſtinta ;
Ne ſi vede amicizia ſe non finta.

Quindi avien, che tra principi, e ſignori
Patti, e convenzion' ſono ſi frali.
Fan' lega oggi rè, papi, imperatori ;
Doman' ſaran' nemici capitali ;
Perchè, qual' l'apparenze eſteriori,
Non hanno i cor, non han gli animi tali,
Chè non mirando al torto, piu ch'al dritto
Attendon ſolamente al lor profitto.

On a imité ainſi plutôt que traduit cet exorde.

L'amitié fous le chaume habita quelquefois ;
On ne la trouve point dans les cours orageuſes,
Sous les lambris dorés des prélats & des rois,
Séjour des faux ſermens, des careſſes trompeuſes,
Des ſourdes factions, des effrénés déſirs ;
Séjour où tout eſt faux, & même les plaiſirs.

Les papes, les céſars apaiſant leur querelle,
Jurent ſur l'évangile une paix fraternelle ;
Vous les voyez demain l'un de l'autre ennemis ;
C'était pour ſe tromper qu'ils s'étaient réunis :
Nul ſerment n'eſt gardé, nul accord n'eſt ſincère ;
Quand la bouche a parlé, le cœur dit le contraire.
Du ciel qu'ils atteſtaient ils bravaient le courroux ;
L'intérêt eſt le dieu qui les gouverne tous.

Il n'y a perſonne d'aſſez barbare pour ignorer qu'*Aſtolphe* alla dans le paradis reprendre le bon ſens de *Roland*, que la paſſion de ce héros pour *Angélique* lui avait fait perdre, & qu'il le lui rendit très-proprement renfermé dans une phiole.

Le prologue du trente-cinquième chant eſt une alluſion à cette aventure

Chi ſalira per me, Madona, in cielo
A riportarne il mio perduto ingegno ?
Che poi ch'uſci da' be' voſtri occhi il telo,
Che'l cor mi fiſſe, og'nor perdendo vegno ;
Nè di tanta jattura mi querelo ;
Purchè non creſca, ma ſtia a queſto ſegno.
Ch'io dubito, ſe più ſi va ſcemando,
Di venir tal, qual' ho deſcritto Orlando.

Per riaver l'ingegno mio mè aviſo,
Che non biſogna, che per l'aria ïo poggi

Nel cerchio della luna, o in paradiſo.
Che'l mio non credo che tant' alto alloggi.
Nè bei voſtri occhi, e nel' ſereno viſo,
Nel' ſen d'avorio, e alabaſtrini poggi
Se ne và errando; ed io con queſta labbia
Lo corro; ſe vi par, ch'io l'o r'abbia.

Ceux qui n'entendent pas l'italien peuvent ſe faire quelque idée de ces ſtrophes par la verſion françaiſe.

Oh ſi quelqu'un voulait monter pour moi
Au paradis! s'il y pouvait reprendre
Mon ſens commun! s'il daignait me le rendre!..
Belle Aglaé je l'ai perdu pour toi;
Tu m'as rendu plus fou que Roland même;
C'eſt ton ouvrage: on eſt fou quand on aime
Pour retrouver mon eſprit égaré
Il ne faut pas faire un ſi long voyage.
Tes yeux l'ont pris, il en eſt éclairé,
Il eſt errant ſur ton charmant viſage.
Sur ton beau ſein ce trône des amours
Il m'abandonne. Un ſeul regard peut-être;
Un ſeul baiſer peut le rendre à ſon maître;
Mais ſous tes lois il reſtera toujours.

Ce *molle & facetum* de l'*Arioſte*, cette urbanité, cet atticiſme, cette bonne plaiſanterie répandue dans tous ſes chants, n'ont été ni rendues ni même ſenties par *Mirabaud* ſon traducteur, qui ne s'eſt pas douté que l'*Arioſte* raillait de toutes ſes imaginations. Voyez ſeulement le prologue du vingt-quatrième chant.

Chi mette il pie ſù l'amoroſa pania
Cerchi ritrarlo e non v'invechi l'ale.

Che non è in ſomma amor ſe non inſania
A giudicio dè ſavii, univerſale.
E ſe ben, come Orlando, ogni un'Smania,
Suo furor moſtra a qualche altro ſegnale
E quale é di pazzia ſegno piu eſpreſſo
Che per altri voler, perde ſe ſteſſo?

Varî gli effetti ſon'; ma la pazzia
E tutta una pero che gli fa uſcire.
Gli è come una gran ſelva ove la via
Conviene a forza a chi va fallire;
Chi ſù, chi giù, qui quà, qui là travia.
Per concludere in ſomma, ïo vi vo dire
A chi in amor s'invecchia, oltre ogni pena
Si convengon i ceppi, e la catena.

Ben me ſi potria dir, frate tu vaï
L'altui moſtrando, e non vedi il tuo fallo.
Jo vi reſpondo che comprendo aſſaï
Or che di mente ho lucido intervallo
Ed ho gran' cura (e ſpero farlo omaï)
Di ripoſar mi, e d'uſcir fuor di ballo.
Ma toſto far come vorei, no'l poſſo.
Che'l male è penetrato infino all'oſſo.

Voici comme *Mirabaud* traduit ſérieuſement cette plaiſanterie.

„ Que celui qui a mis le pied ſur les gluaux de „ l'amour tâche de l'en tirer promptement, & de n'y „ pas laiſſer engluer ſes aîles; car au jugement una- „ nime des plus ſages, l'amour eſt une vraie folie. „ Quoique tous ceux qui s'y abandonnent comme „ *Roland* ne deviennent pas furieux, il n'y en a

» cependant pas un ſeul qui ne faſſe voir combien » ſa raiſon eſt égarée.

» Les effets de cette manie ſont différens, mais » une même cauſe les produit; c'eſt comme une » épaiſſe forêt où l'un prend à droite, l'autre prend » à gauche; ſans compter enfin toutes les autres » peines que l'amour fait ſouffrir, il nous ôte encore » la liberté & nous charge de fers.

» Quelqu'un me dira peut-être : Eh, mon ami, » prenez pour vous-mêmes les avis que vous donnez » aux autres. C'eſt bien auſſi mon deſſein à préſent » que la raiſon m'éclaire; je ſonge à m'affranchir » d'un joug qui me pèſe, & j'eſpère que j'y parvien- » drai. Il eſt pourtant vrai que le mal étant fort » enraciné, il me faudra pour en guérir beaucoup » plus de temps que je ne voudrais. »

Je crois reconnaître davantage l'eſprit de l'*Arioſte* dans cette imitation faite par un auteur inconnu.

Qui dans la glu du tendre amour s'empêtre
De s'en tirer n'eſt pas long-temps le maître;
On s'y démène, on y perd ſon bon ſens,
Témoin Roland & d'autres perſonnages.
Tous gens de bien, mais fort extravagans;
Ils ſont tous fous; ainſi l'ont dit les ſages.
Cette folie a différens effets,
Ainſi qu'on voit dans de vaſtes forêts,
A droite, à gauche, errer à l'aventure,
Des pélerins au gré de leur monture,
Leur grand plaiſir eſt de ſe fourvoyer;
Et pour leur bien je voudrais les lier.
A ce propos quelqu'un me dira, frère,
C'eſt bien prêché; mais il fallait te taire.

Corrige-toi ſans ſermonner les gens.
Oui, mes amis, oui, je ſuis très-coupable,
Et j'en conviens quand j'ai de bons momens ;
Je prétends bien changer avec le temps,
Mais juſqu'ici le mal eſt incurable.

Quand je dis que l'*Arioſte* égale *Homère* dans la deſcription des combats, je n'en veux pour preuve que ces vers.

Suona l'un brando, e l'altro, or baſſo, or alto :
Il martel di Vulcano era più tardo
Nella ſpelunca affumicata, dove
Battea all'incude i folgori di Giove.
. . . . . .
. . . . . .
Aſpro concerto, orribile armonia
D'alte querele, d'ululi e di ſtrida
Della miſera gente, che peria
Nel fondo, per cagion della ſua guida ;
Iſtranamente concordar s'udia
Col fiero ſuon della fiama omicida.
. . . . . .
. . . . . :
L'alto rumor delle ſonore trombe
Di timpani, e di barbari ſtromenti
Giunte al continuo ſuon d'archi, di frombe
Di machine, di ruote, e di tormenti,
E quel, di che più per che'l ciel ribombe
Gridi, tumulti, gemiti, e lamenti
Rendono un' altro ſuon, ch'a quel s'accorda
Con che i vicin, cadendo, il Nilo aſſorda.
. . . . . .
. . . . . .

Alle ſqualide ripe dell' Acheronte
Sciolta del corpo, piu freddo che ghiaccio,
Beſtemmiando fuggi l'alma ſdegnoſa
Che fù ſi altera al mondo, e ſi orgoglioſa.

Voici une faible traduction de ces beaux vers.

Entendez-vous leur armure guerrière
Qui retentit des coups de cimetère !
Moins violens, moins prompts ſont les marteaux
Qui vont frappant les céleſtes carreaux,
Quand tout noirci de fumée & de poudre
Au mont Etna Vulcain forge la foudre.
. . . . . .
. . . . . .
Concert horrible, exécrable harmonie,
De cris aigus & de longs hurlemens,
Du bruit des cors, des plaintes des mourans,
Et du fracas des maiſons embraſées
Que ſous leurs toits la flamme a renverſées.
Les inſtrumens de ruine & de mort
Volans en foule & d'un commun effort,
Et la trompette organe du carnage
De plus d'horreur empliſſent ce rivage,
Que n'en reſſent l'étonné voyageur
Alors qu'il voit tout le Nil en fureur,
Tombant des cieux qu'il touche & qu'il inonde,
Sur cent rochers précipiter ſon onde.
. . . . . .
. . . . . .
Alors, alors, cette ame ſi terrible,
Impitoyable, orgueilleuſe, inflexible,
Fuit de ſon corps & ſort en blaſphémant,
Superbe encore à ſon dernier moment,

Et défiant les éternels abymes
Où s'engloutit la foule de ſes crimes.

Il a été donné à l'*Arioſte* d'aller & de revenir de ces deſcriptions terribles aux peintures les plus voluptueuſes, & de ces peintures à la morale la plus ſage. Ce qu'il a de plus extraordinaire encore, c'eſt d'intéreſſer vivement pour les héros & les héroïnes dont il parle, quoiqu'il y en ait un nombre prodigieux. Il y a preſque autant d'événemens touchans dans ſon poëme que d'aventures groteſques; ſon lecteur s'accoutume ſi bien à cette bigarrure, qu'il paſſe de l'un à l'autre ſans en être étonné.

Je ne ſais quel plaiſant a fait courir le premier ce mot prétendu du cardinal d'Eſt, *Meſſer Lodovico dove avete pigliato tante coglionerie?* Le cardinal aurait dû ajouter: *Dove avete pigliato tante coſe divine?* Auſſi eſt-il appelé en Italie *il divino Arioſto.*

Il fut le maître du *Taſſe*. L'*Armide* eſt d'après l'*Alcine*. Le voyage des deux chevaliers qui vont déſenchanter *Renaud*, eſt abſolument imité du voyage d'*Aſtolphe*. Et il faut avouer encore que les imaginations fantaſques qu'on trouve ſi ſouvent dans le poëme de *Roland le furieux*, ſont bien plus convenables à un ſujet mêlé de ſérieux & de plaiſant, qu'au poëme ſérieux du *Taſſe*, dont le ſujet ſemblait exiger des mœurs plus ſévères.

Ne paſſons pas ſous ſilence un autre mérite qui n'eſt propre qu'à l'*Arioſte*; je veux parler des charmans prologues de tous ſes chants.

Je n'avais pas oſé autrefois le compter parmi les poëtes épiques; je ne l'avais regardé que comme le

premier des groteſques ; mais en le reliſant je l'ai trouvé auſſi ſublime que plaiſant ; & je lui fais très-humblement réparation. Il eſt très-vrai que le pape *Léon X* publia une bulle en faveur de l'*Orlando furioſo*, & déclara excommuniés ceux qui diraient du mal de ce poëme. Je ne veux pas encourir l'excommunication.

C'eſt un grand avantage de la langue italienne, ou plutôt c'eſt un rare mérite dans le *Taſſe* & dans l'*Arioſte* que des poëmes ſi longs, non-ſeulement rimés, mais rimés en ſtances, en rimes croiſées, ne fatiguent point l'oreille, & que le poëte ne paraiſſe preſque jamais gêné.

Le Triſſin au contraire, qui s'eſt délivré du joug de la rime, ſemble n'en avoir que plus de contrainte, avec bien moins d'harmonie & d'élégance.

Spencer en Angleterre voulut rimer en ſtances ſon poëme de *la fée Reine;* on l'eſtima, & perſonne ne le put lire.

Je crois la rime néceſſaire à tous les peuples qui n'ont pas dans leur langue une mélodie ſenſible, marquée par les longues & par les brèves, & qui ne peuvent employer ces dactyles & ces ſpondées qui font un effet ſi merveilleux dans le latin.

Je me ſouviendrai toujours que je demandai au célébre *Pope* pourquoi *Milton* n'avait pas rimé ſon *Paradis perdu*, & qu'il me répondit : *Becauſe he could not*, parce qu'il ne le pouvait pas.

Je ſuis perſuadé que la rime irritant, pour ainſi dire, à tout moment le génie, lui donne autant d'élancemens que d'entraves ; qu'en le forçant de tourner ſa penſée en mille manières, elle l'oblige auſſi

de penſer avec plus de juſteſſe, & de s'exprimer avec plus de correction. Souvent l'artiſte en s'abandonnant à la facilité des vers blancs, & ſentant intérieurement le peu d'harmonie que ces vers produiſent, croit y ſuppléer par des images giganteſques qui ne ſont point dans la nature. Enfin, il lui manque le mérite de la difficulté ſurmontée.

Pour les poëmes en proſe, je ne ſais ce que c'eſt que ce monſtre. Je n'y vois que l'impuiſſance de faire des vers. J'aimerais autant qu'on me propoſât un concert ſans inſtrumens. Le *Caſſandre* de *la Calprenède* ſera, ſi l'on veut, un poëme en proſe, j'y conſens; mais dix vers du *Taſſe* valent mieux.

De Milton.

Si *Boileau*, qui n'entendit jamais parler de *Milton*, abſolument inconnu de ſon temps, avait pu lire le Paradis perdu, c'eſt alors qu'il aurait pu dire comme du *Taſſe :*

Quel objet enfin à préſenter aux yeux
Que le diable toujours hurlant contre les cieux!

Un épiſode du *Taſſe* eſt devenu le ſujet d'un poëme entier chez l'auteur anglais; celui-ci a étendu ce que l'autre avait jeté avec diſcrétion dans la fabrique de ſon poëme.

Je me livre au plaiſir de tranſcrire ce que dit le *Taſſe* au commencement du quatrième chant.

Quinci avendo pur tutto il penſier volto
A recar né criſtiani ultima doglia ;
Che ſia comanda il popol ſuo racolto,
(Concilio orrendo) entro la regia ſoglia.
Come ſia pur leggiera impreſa (ahi ſtolto)

Il repugnare alla divina voglia :
Stolto, ch'al ciel s'agguaglia, e'n obblio pone,
Come di dio la deſtra irata tuone.

Chiama gli abitator' dell'ombre eterne
Il rauco ſuon della tartarea tromba ;
Tréman le ſpazioſe atre caverne,
E l'aer cieco a quel rumor rimbomba.
Nè ſtridendo coſì dalle ſuperne
Regione del cielo il ſolgor piomba
Nè ſi ſcoſſa giàmai trema la terra,
Quand i vapori in ſen gravida ſerra.

Orrida maeſtà nel fero aſpetto
Terrore accreſce, e più ſuperbo il rende.
Roſſeggian gli occhi ; e di veneno infetto,
Come infauſta cometa, il guardo ſplende.
Gli involve il mento, e ſu l'irſuto petto
Iſpida, e ſolta la gran barba ſcende.
Ed in guiſa di voragine proſonda,
S'apre la bocca d'atro ſangue immonda.

Quali i ſumi ſulſurei, ed infiammati
Eſcon di mon Gibello, e'l puzzo, e'l tuono ;
Tal della ſera bocca i negri fiati,
Tale il ſetore, e le faville ſono.
Mentre ei parlava, Cerbero i latrati
Ripreſſe, e l'Idra ſi ſe' muta al ſuono :
Reſto Cocito, e ne tremar' gli abiſſi,
E in queſti detti il gran rimbombo udiſſi.

Tartarei numi, di ſeder più degni
Là ſovra il ſole, ond'è l'origin voſtra,
Che meco già da' più ſelici regni
Spinſe il gran caſo in queſta orribil chioſtra ;

Gli antichi altrui ſoſpetti, e i fieri ſdegni
Noti ſon troppo, e l'alta impreſa noſtra
Or colui regge a ſuo voler le ſtelle,
E noi ſiam giudicate alme rubelle.
Ed in vece del di ſereno, e puro,
Dell'aureo ſol, degli ſtellati giri,
N'hà qui rinchiuſi in queſto abiſſo oſcuro;
Ne' vol, ch'al primo onor per noi s'aſpiri.
E poſcia (ahi quanto a ricordarlo è duro,
Queſto è quel, che più inaſpra i miei martiri.)
Nè bei ſeggi celeſti hà l'uom chiamato,
L'uom' vile, & di vil fango in terra nato.

Tout le poëme de *Milton* ſemble fondé ſur ces vers, qu'il a même entièrement traduits. Le *Taſſe* ne s'appeſantit point ſur les reſſorts de cette machine, la ſeule peut-être que l'auſtérité de ſa religion, & le ſujet d'une croiſade duſſent lui fournir. Il quitte le diable le plutôt qu'il peut, pour préſenter ſon Armide aux lecteurs; l'admirable *Armide*, digne de l'*Alcine* de *l'Arioſte* dont elle eſt imitée. Il ne fait point tenir de longs diſcours à *Belial*, à *Mammon*, à *Belzébut*, à *Satan*.

Il ne fait point bâtir une ſalle pour les diables; il n'en fait pas des géans pour les transformer en pygmées, afin qu'ils puiſſent tenir plus à l'aiſe dans la ſalle. Il ne déguiſe point enfin *Satan* en cormoran & en crapaud.

Qu'auraient dit les cours & les ſavans de l'ingénieuſe Italie, ſi le *Taſſe*, avant d'envoyer l'eſprit de ténèbres exciter *Hidraot* le père d'*Armide* à la vengeance, ſe fût arrêté aux portes de l'enfer pour s'entretenir avec la Mort & le Péché; ſi le Péché lui avait appris qu'il

était sa fille, qu'il avait accouché d'elle par la tête; qu'ensuite il devint amoureux de sa fille; qu'il en eut un enfant qu'on appela *la Mort*, que la mort (qui est supposée masculin) coucha avec le péché, (qui est supposé féminin) & qu'elle lui fit une infinité de serpens qui rentrent à toute heure dans ses entrailles, & qui en sortent.

De tels rendez-vous, de telles jouissances sont aux yeux des Italiens de singuliers épisodes d'un poëme épique. Le *Tasse* les a négligés, & il n'a pas eu la délicatesse de transformer *Satan* en crapaud, pour mieux instruire *Armide*.

Que n'a-t-on point dit de la guerre des bons & des mauvais anges que *Milton* a imitée, de la gigantomachie de *Claudien*? *Gabriel* consume deux chants entiers à raconter les batailles données dans le ciel contre DIEU même; & ensuite la création du monde. On s'est plaint que ce poëme ne soit presque rempli que d'épisodes; & quels épisodes! c'est *Gabriel* & *Satan* qui se disent des injures; ce sont des anges qui se font la guerre dans le ciel, & qui la font à DIEU. Il y a dans le ciel des dévots & des espèces d'athées. *Abdiel*, *Ariel*, *Arioc*, *Rimiel*, combattent *Moloch*, *Belzébuth*, *Nisroch;* on se donne de grands coups de sabre; on se jette des montagnes à la tête avec les arbres qu'elles portent, & les neiges qui couvrent leurs cîmes, & les rivières qui coulent à leurs pieds. C'est-là, comme on voit, la belle & simple nature!

On se bat dans le ciel à coups de canon; encore cette imagination est-elle prise de l'*Arioste;* mais l'*Arioste* semble garder quelque bienséance dans cette invention. Voilà ce qui a dégoûté bien des lecteurs

italiens & français. Nous n'avons garde de porter notre jugement; nous laiſſons chacun ſentir du dégoût ou du plaiſir à ſa fantaiſie.

On peut remarquer ici que la fable de la guerre des géants contre les dieux, ſemble plus raiſonnable que celle des anges, ſi le mot de *raiſonnable* peut convenir à de telles fictions. Les géans de la fable étaient ſuppoſés les enfans du ciel & de la terre, qui redemandaient une partie de leur héritage à des dieux, auxquels ils étaient égaux en force & en puiſſance. Ces dieux n'avaient point créé les Titans; ils étaient corporels comme eux; mais il n'en eſt pas ainſi dans notre religion. DIEU eſt un être pur, infini, tout-puiſſant, créateur de toutes choſes, à qui ſes créatures n'ont pu faire la guerre, ni lancer contre lui des montagnes, ni tirer du canon.

Auſſi cette imitation de la guerre des géans, cette fable des anges révoltés contre DIEU même, ne ſe trouve que dans les livres apocryphes attribués à *Enoch* dans le premier ſiècle de notre ère vulgaire, livre digne de toute l'extravagance du rabiniſme.

Milton a donc décrit cette guerre. Il y a prodigué les peintures les plus hardies. Ici ce ſont des anges à cheval, & d'autres qu'un coup de ſabre coupe en deux, & qui ſe rejoignent ſur le champ; là c'eſt la mort qui *lève le nez pour renifler l'odeur des cadavres* qui n'exiſtent pas encore. Ailleurs elle frappe de *ſa maſſue pétrifique ſur le froid & ſur le ſec.* Plus loin c'eſt le froid, le chaud, le ſec & l'humide qui ſe diſputent l'empire du monde, & qui *conduiſent en bataille rangée des embryons d'atomes.* Les queſtions les plus épineuſes de la plus rebutante ſcholaſtique, ſont traitées en plus

de vingt endroits dans les termes même de l'école. Des diables en enfer s'amuſent à diſputer ſur la grâce, ſur le libre arbitre, ſur la prédeſtination, tandis que d'autres jouent de la flûte.

Au milieu de ces inventions, il ſoumet ſon imagination poëtique, & la reſtreint à paraphraſer dans deux chants, les premiers chapitres de la Genèſe.

God ſaw the light was good.
And light from darkneſs divided
Light the day and darkneſs night he nam'd.
Again god ſaid let be the firmament . . .
And ſaw that it was good . . .

C'eſt un reſpect qu'il montre pour l'ancien teſtament, ce fondement de notre ſainte religion.

Nous croyons avoir une traduction exacte de *Milton*, & nous n'en avons point. On a retranché, ou entièrement altéré plus de deux cents pages qui prouveraient la vérité de ce que j'avance.

En voici un précis que je tire du cinquième chant.

Après qu'*Adam* & *Eve* ont récité le pſeaume CXLVIII, l'ange *Raphaël* deſcend du ciel ſur ſes ſix aîles, & vient leur rendre viſite; & *Eve* lui prépare à dîner. „ Elle écraſe des grappes de raiſin & en fait du vin „ doux qu'on appelle *mouſt*; & de pluſieurs graines, „ & des doux pignons preſſés, elle tempéra de douces „ crêmes..... L'ange lui dit, bon jour, & ſe ſervit de „ la ſainte ſalutation dont il uſa long-temps après „ envers *Marie* la ſeconde *Eve*: Bon jour, mère des „ hommes, dont le ventre fécond remplira le monde „ de plus d'enfans qu'il n'y a de différens fruits des „ arbres de DIEU entaſſés ſur ta table. La table était „ un gazon & des ſiéges de mouſſe tout autour, & ſur

„ ſon

» ſon ample quarré d'un bout à l'autre tout l'automne » était empilé, quoique le printemps & l'automne » danſaſſent dans ce lieu par la main. Ils firent quel- » que temps converſation ſans craindre que le dîner » ſe refroidît. (*d*) Enfin, notre premier père com- » mença ainſi.

» Envoyé céleſte, qu'il vous plaiſe goûter des » préſens que notre nourricier, dont deſcend tout » bien parfait & immenſe, a fait produire à la terre » pour notre nourriture & pour notre plaiſir; alimens » peut-être inſipides pour des natures ſpirituelles. Je » ſais ſeulement qu'un père céleſte les donne à tous.

» A quoi l'ange répondit: Ce que celui, dont les » louanges ſoient chantées, donne à l'homme, en partie » ſpirituel, n'eſt pas trouvé un mauvais mets par les » purs eſprits; & ces purs eſprits, ces ſubſtances » intelligentes veulent auſſi des alimens ainſi qu'il » en faut à votre ſubſtance raiſonnable. Ces deux » ſubſtances contiennent en elles toutes les facultés » baſſes des ſens par leſquelles elles entendent, voient, » flairent, touchent, goûtent, digèrent ce qu'elles » ont goûté, en aſſimilent les parties, & changent » les choſes corporelles en incorporelles. Car, vois- » tu, tout ce qui a été créé doit être ſoutenu & » nourri; les élémens les plus groſſiers alimentent » les plus purs; la terre donne à manger à la mer, » la terre & la mer à l'air; l'air donne de la pâture » aux feux éthérés, & d'abord à la lune, qui eſt la » plus proche de nous; c'eſt de-là qu'on voit ſur ſon » viſage rond, ſes taches & ſes vapeurs non encore

(*d*) Mot pour mot: *Nor fear'd leaſt dinner cool'd.*

» purifiées, & non encore tournées en ſa ſubſtance. » La lune auſſi exhale de la nourriture de ſon conti- » nent humide aux globes plus élevés. Le ſoleil qui » départ ſa lumière à tous, reçoit auſſi de tous en » récompenſe ſon aliment en exaltations humides, » & le ſoir il ſoupe avec l'Océan.... Quoique dans le » ciel les arbres de vie portent un fruit d'ambroſie, » quoique nos vignes donnent du nectar; quoique » tous les matins nous broſſions les branches d'arbres » couvertes d'une roſée de miel, quoique nous » trouvions le terrain couvert de graines perlées, » cependant DIEU a tellement varié ici ſes préſens, » & de nouvelles délices qu'on peut les comparer » au ciel. Soyez ſûrs que je ne ſerai pas aſſez délicat » pour n'en pas tâter avec vous.

» Ainſi ils ſe mirent à table, & tombèrent ſur les » viandes; & l'ange n'en fit pas ſeulement ſemblant; » il ne mangea pas en myſtère, ſelon la gloſe com- » mune des théologiens, mais avec la vive dépêche » d'une faim très-réelle, avec une chaleur concoctive » & tranſſubſtantive; le ſuperflu du dîner tranſpire » aiſément dans les pores des eſprits; il ne faut pas » s'en étonner puiſque l'empirique alchimiſte avec » ſon feu de charbon & de ſuie peut changer, ou » croit pouvoir changer l'écume du plus groſſier » métal en or auſſi parfait que celui de la mine.

» Cependant *Eve* ſervait à table toute nue, & » couronnait leurs coupes de liqueurs délicieuſes; » ô innocence! méritant paradis! c'était alors plus » que jamais que les enfans de DIEU auraient été » excuſables d'être amoureux d'un tel objet; mais » dans leurs cœurs l'amour régnait ſans débauche.

» Ils ne connaiſſaient pas la jalouſie, enfer des » amans outragés. »

Voilà ce que les traducteurs de *Milton* n'ont point du tout rendu ; voilà ce dont ils ont ſupprimé les trois quarts & atténué tout le reſte. C'eſt ainſi qu'on en a uſé quand on a donné des traductions de quelques tragédies de *Shakeſpeare;* elles ſont toutes mutilées & entiérement méconnaiſſables. Nous n'avons aucune traduction fidelle de ce célébre auteur dramatique que celle des trois premiers actes de ſon *Jules-Céſar*, imprimée à la ſuite de *Cinna*, dans l'édition de *Corneille* avec des commentaires.

Virgile annonce les deſtinées des deſcendans d'*Enée*, & les triomphes des Romains. *Milton* prédit le deſtin des enfans d'*Adam ;* c'eſt un objet plus grand, plus intéreſſant pour l'humanité ; c'eſt prendre pour ſon ſujet l'hiſtoire univerſelle. Il ne traite pourtant à fond que celle du peuple juif dans les onzième & douzième chants ; & voici mot à mot ce qu'il dit du reſte de la terre.

» L'ange *Michel* & *Adam* montèrent dans la *viſion* » *de Dieu ;* c'était la plus haute montagne du » paradis terreſtre, du haut de laquelle l'hémiſphère » de la terre s'étendait dans l'aſpect le plus ample & » le plus clair. Elle n'était pas plus haute, ni ne » préſentait un aſpect plus grand que celle ſur laquelle » le diable emporta le ſecond *Adam* dans le déſert, » pour lui montrer tous les royaumes de la terre & » leur gloire. Les yeux d'*Adam* pouvaient comman- » der de là toutes les villes d'ancienne & de moderne » renommée ; ſur le ſiége du plus puiſſant empire, » depuis les futures murailles de Combalu, capitale

„ du grand-kan du Catai, & de Samarcande ſur „ l'Oxus, trône de *Tamerlan*, à Pékin des rois de la „ Chine, & de-là à Agra, & de-là à Lahor du grand „ mogol juſqu'à la Cherſonèſe d'or, ou juſqu'au „ ſiége du Perſan dans Ecbatane, & depuis dans „ Iſpahan, ou juſqu'au czar ruſſe dans Moſcou, ou „ au ſultan venu du Turkeſtan dans Byſance. Ses „ yeux pouvaient voir l'empire du Négus juſqu'à „ ſon dernier port Ercoco, & les royaumes maritimes „ Mombaza, Quiloa & Melinde, & Sofala qu'on croit „ Ophir, juſqu'au royaume de Congo & Angola plus „ au ſud. Ou bien de-là il voyait depuis le fleuve „ Niger juſqu'au mont Atlas, les royaumes d'Alman- „ zor, de Fez & de Maroc, Sus, Alger, Tremizen, „ & de-là l'Europe à l'endroit d'où Rome devait „ gouverner le monde. Peut-être il vit en eſprit le „ riche Mexique ſiége de *Montezume*, & Cuſco dans le „ Pérou plus riche ſiége d'*Atabalipa*, & la Guiane „ non encore dépouillée, dont la capitale eſt appelée „ *Eldorado* par les Eſpagnols. „

Après avoir fait voir tant de royaumes aux yeux d'*Adam*, on lui montre auſſitôt un hôpital; & l'auteur ne manque pas de dire que c'eſt un effet de la gourmandiſe d'*Eve*.

„ Il vit un lazaret où giſait nombre de malades, „ ſpaſmes hideux, empreintes douloureuſes, maux „ de cœur, d'agonie, toutes les ſortes de fièvres, „ convulſions, épilepſies, terribles catarres, pierres „ & ulcères dans les inteſtins, douleurs de coliques, „ frénéſies diaboliques, mélancolies ſoupirantes, „ folies lunatiques, atrophies, maraſmes, peſte dévo- „ rante au loin, hydropiſies, aſthmes, rhumes, &c. „

Toute cette viſion ſemble une copie de l'*Arioſte ;* car *Aſtolphe*, monté ſur l'hippogryphe, voit en volant tout ce qui ſe paſſe ſur les frontières de l'Europe & ſur toute l'Afrique. Peut-être, ſi on l'oſe dire, la fiction de l'*Arioſte* eſt plus vraiſemblable que celle de ſon imitateur ; car en volant il eſt tout naturel qu'on voie pluſieurs royaumes l'un après l'autre ; mais on ne peut découvrir toute la terre du haut d'une montagne.

On a dit que *Milton* ne ſavait pas l'optique ; mais cette critique eſt injuſte ; il eſt très-permis de feindre qu'un eſprit céleſte découvre au père des hommes les deſtinées de ſes deſcendans. Il n'importe que ce ſoit du haut d'une montagne ou ailleurs. L'idée au moins eſt grande & belle.

Voici comme finit ce poëme.

La Mort & le Péché conſtruiſent un large pont de pierre qui joint l'enfer à la terre pour leur commodité & pour celle de *Satan*, quand ils voudront faire leur voyage. Cependant *Satan* revole vers les diables par un autre chemin ; il vient rendre compte à ſes vaſſaux du ſuccès de ſa commiſſion ; il harangue les diables, mais il n'eſt reçu qu'avec des ſifflets. DIEU le change en grand ſerpent, & ſes compagnons deviennent ſerpens auſſi.

Il eſt aiſé de reconnaître dans cet ouvrage, au milieu de ſes beautés, je ne ſais quel eſprit de fanatiſme & de férocité pédanteſque qui dominaient en Angleterre du temps de *Cromwell*, lorſque tous les Anglais avaient la bible & le piſtolet à la main. Ces abſurdités théologiques dont l'ingénieux *Butler* auteur d'*Hudibras* s'eſt tant moqué, furent traitées ſérieuſement par *Milton*. Auſſi cet ouvrage fut-il regardé par toute la

cour de *Charles II* avec autant d'horreur qu'on avait de mépris pour l'auteur.

Milton avait été quelque temps ſecrétaire pour la langue latine du parlement appelé le *rump*, ou le *croupion*. Cette place fut le prix d'un livre latin en faveur des meurtriers du roi *Charles I*; livre (il faut l'avouer) auſſi ridicule par le ſtyle que déteſtable par la matière; livre où l'auteur raiſonne à peu près comme lorſque, dans ſon Paradis perdu, il fait digérer un ange, & fait paſſer les excrémens par inſenſible tranſpiration; lorſqu'il fait coucher enſemble le Péché & la Mort, lorſqu'il transforme ſon *Satan* en cormoran & en crapaud, lorſqu'il fait des diables géans, qu'il change enſuite en pygmées pour qu'ils puiſſent raiſonner plus à l'aiſe & parler de controverſe &c.

Si on veut un échantillon de ce libelle ſcandaleux qui le rendit ſi odieux, en voici quelques-uns. *Saumaiſe* avait commencé ſon livre en faveur de la maiſon *Stuart* & contre les régicides, par ces mots.

L'horrible nouvelle du parricide commis en Angleterre, a bleſſé depuis peu nos oreilles & encore plus nos cœurs.

Milton répond à *Saumaiſe : Il faut que cette horrible nouvelle ait eu une épée plus longue que celle de ſaint Pierre qui coupa une oreille à Malchus, ou les oreilles hollandaiſes doivent être bien longues pour que le coup ait porté de Londres à la Haye; car une telle nouvelle ne pouvait bleſſer que des oreilles d'âne.*

Après ce ſingulier préambule, *Milton* traite de *puſillanimes* & de *lâches*, les larmes que le crime de la faction de *Cromwell* avait fait répandre à tous les hommes juſtes & ſenſibles. *Ce ſont*, dit-il, *des larmes telles qu'il en coula des yeux de la nymphe Salmacis, qui*

produisirent la fontaine dont les eaux énervaient les hommes, les dépouillaient de leur virilité, leur ôtaient le courage, & en fesaient des hermaphrodites. Or *Saumaise* s'appelait *Salmasius* en latin. *Milton* le fait descendre de la nymphe *Salmacis*. Il l'appelle *eunuque* & *hermaphrodite*, quoiqu'hermaphrodite soit le contraire d'eunuque. Il lui dit que ses pleurs sont ceux de *Salmacis* sa mère, & qu'ils l'ont rendu infame.

Infamis ne quem male fortibus undis
Salmacis enervet.

On peut juger si un tel pédant atrabilaire, défenseur du plus énorme crime, put plaire à la cour polie & délicate de *Charles II*, aux lords *Rochester*, *Roscommon*, *Buckingham*, aux *Waller*, aux *Couley*, aux *Congrèves*, aux *Wicherley*. Ils eurent tous en horreur l'homme & le poëme. A peine même fut-on que le Paradis perdu existait. Il fut totalement ignoré en France aussi-bien que le nom de l'auteur.

Qui aurait osé parler aux *Racines*, aux *Despréaux*, aux *Molières*, aux *la Fontaine* d'un poëme épique sur *Adam* & *Eve* ? Quand les Italiens l'ont connu, ils ont peu estimé cet ouvrage moitié théologique & moitié diabolique, où les anges & les diables parlent pendant des chants entiers. Ceux qui savent par cœur l'*Arioste* & le *Tasse*, n'ont pu écouter les sons durs de *Milton*. Il y a trop de distance entre la langue italienne & l'anglaise.

Nous n'avions jamais entendu parler de ce poëme en France, avant que l'auteur de la *Henriade* nous en eût donné une idée dans le neuvième chapitre de son *Essai sur le poëme épique*. Il fut même le premier

(si je ne me trompe) qui nous fit connaître les poëtes anglais, comme il fut le premier qui expliqua les découvertes de *Newton* & les sentimens de *Locke*. Mais quand on lui demanda ce qu'il pensait du génie de *Milton*, il répondit : *Les Grecs recommandaient aux poëtes de sacrifier aux grâces, Milton a sacrifié au diable.*

On songea alors à traduire ce poëme épique anglais dont M. de *Voltaire* avait parlé avec beaucoup d'éloges à certains égards. Il est difficile de savoir précisément qui en fut le traducteur. On l'attribue à deux personnes qui travaillèrent ensemble; mais on peut assurer qu'ils ne l'ont point du tout traduit fidellement. Nous l'avons déjà fait voir, & il n'y a qu'à jeter les yeux sur le debut du poëme pour en être convaincu.

» Je chante la désobéissance du premier homme, » & les funestes effets du fruit défendu, la perte » d'un paradis, & le mal de la mort triomphant sur » la terre, jusqu'à ce qu'un Dieu-homme vienne » juger les nations, & nous rétablisse dans le séjour » bienheureux. »

Il n'y a pas un mot dans l'original qui réponde exactement à cette traduction. Il faut d'abord considérer qu'on se permet dans la langue anglaise des inversions que nous souffrons rarement dans la nôtre. Voici mot à mot le commencement de ce poëme de *Milton*.

» La premiere désobéissance de l'homme, & le » fruit de l'arbre défendu, dont le goût porta la » mort dans le monde, & toutes nos misères avec » la perte d'Eden, jusqu'à ce qu'un plus grand- » homme nous rétablît (*e*) & regagnât notre demeure

(*e*) Il y a dans plusieurs éditions, *Reflore us and regain*. J'ai choisi cette leçon comme la plus naturelle. Il y a dans l'original : *La première*

» heureuſe ; Muſe céleſte, c'eſt là ce qu'il faut » chanter. »

Il y a de très-beaux morceaux ſans doute dans ce poëme ſingulier ; & j'en reviens toujours à ma grande preuve, c'eſt qu'ils ſont retenus en Angleterre par quiconque ſe pique d'un peu de littérature. Tel eſt ce monologue de *Satan*, lorſque s'échappant du fond des enfers, & voyant pour la première fois notre ſoleil ſortant des mains du créateur, il s'écrie :

» Toi, ſur qui mon tyran prodigue ſes bienfaits,
» Soleil, aſtre de feu, jour heureux que je hais,
» Jour qui fais mon ſupplice, & dont mes yeux s'étonnent,
» Toi qui ſembles le Dieu des cieux qui t'environnent,
» Devant qui tout éclat diſparaît & s'enfuit,
» Qui fais pâlir le front des aſtres de la nuit ;
» Image du Très-Haut qui réglas ta carrière,
» Hélas ! j'euſſe autrefois éclipſé ta lumière.
» Sur la voûte des cieux élevé plus que toi,
» Le trône où tu t'aſſieds s'abaiſſait devant moi ;
» Je ſuis tombé ; l'orgueil m'a plongé dans l'abyme.
» Hélas ! je fus ingrat, c'eſt là mon plus grand crime.
» J'oſai me révolter contre mon créateur,
» C'eſt peu de me créer, il fut mon bienfaiteur ;
» Il m'aimait : j'ai forcé ſa juſtice éternelle
» D'appeſantir ſon bras ſur ma tête rebelle ;
» Je l'ai rendu barbare en ſa ſévérité,
» Il punit à jamais, & je l'ai mérité.
» Mais ſi le repentir pouvait obtenir grace !....
» Non, rien ne fléchira ma haine & mon audace ;
» Non, je déteſte un maître ; & ſans doute il vaut mieux
» Régner dans les enfers qu'obéir dans les cieux.

deſobéiſſance de l'homme &c. *Chantez, muſe céleſte.* Mais cette inverſion ne peut être adoptée dans notre langue.

Les amours d'*Adam* & d'*Eve* ſont traités avec une molleſſe élégante & même attendriſſante, qu'on n'attendrait pas du génie un peu dur, & du ſtyle ſouvent raboteux de *Milton*.

Du reproche de plagiat fait à Milton.

QUELQUES-UNS l'ont accuſé d'avoir pris ſon poëme dans la tragédie du Banniſſement d'Adam de *Grotius*, & dans la Sarcotis du jéſuite *Mazénius*, imprimée à Cologne en 1654 & en 1661, long-temps avant que *Milton* donnât ſon Paradis perdu.

Pour *Grotius*, on ſavait aſſez en Angleterre que *Milton* avait tranſporté dans ſon poëme épique anglais quelques vers latins de la tragédie d'Adam. Ce n'eſt point du tout être plagiaire; c'eſt enrichir ſa langue des beautés d'une langue étrangère. On n'accuſa point *Euripide* de plagiat pour avoir imité dans un chœur d'*Iphigénie* le ſecond livre de l'*Iliade*; au contraire, on lui ſut très-bon gré de cette imitation, qu'on regarda comme un hommage rendu à *Homère* ſur le théâtre d'Athènes.

Virgile n'eſſuya jamais de reproche pour avoir heureuſement imité dans l'*Enéide* une centaine de vers du premier des poëtes grecs.

On a pouſſé l'accuſation un peu plus loin contre *Milton*. Un écoſſais, nommé M. *Lauder*, très-attaché à la mémoire de *Charles I*, que *Milton* avait inſultée avec l'acharnement le plus groſſier, ſe crut en droit de flétrir la mémoire de l'accuſateur de ce monarque. On prétendait que *Milton* avait fait une infame fourberie pour ravir à *Charles I* la triſte gloire d'être

l'auteur de l'*Eikon Baſilike ;* livre long-temps cher aux royaliſtes, & que *Charles I* avait, dit-on, compoſé dans ſa priſon pour ſervir de conſolation à ſa déplorable infortune.

Lauder voulut donc vers l'année 1752 commencer par prouver que *Milton* n'était qu'un plagiaire, avant de prouver qu'il avait agi en fauſſaire contre la mémoire du plus malheureux des rois ; il ſe procura des éditions du poëme de la Sarcotis. Il paraiſſait évident que *Milton* en avait imité quelques morceaux, comme il avait imité *Grotius* & le *Taſſe.*

Mais *Lauder* ne s'en tint pas là ; il déterra une mauvaiſe traduction en vers latins du Paradis perdu du poëte anglais ; & joignant pluſieurs vers de cette traduction à ceux de *Mazénius*, il crut rendre par-là l'accuſation plus grave, & la honte de *Milton* plus complète. Ce fut en quoi il ſe trompa lourdement ; ſa fraude fut découverte. Il voulait faire paſſer *Milton* pour un fauſſaire, & lui-même fut convaincu de l'être. On n'examina point le poëme de *Mazénius*, dont il n'y avait alors que très-peu d'exemplaires en Europe. Toute l'Angleterre convaincue du mauvais artifice de l'Ecoſſais, n'en demanda pas davantage. L'accuſateur confondu fut obligé de déſavouer ſa manœuvre & d'en demander pardon.

Depuis ce temps on imprima une nouvelle édition de *Mazénius* en 1757. Le public littéraire fut ſupris du grand nombre de très-beaux vers dont la Sarcotis était parſemée. Ce n'eſt à la vérité qu'une longue déclamation de collége ſur la chute de l'homme. Mais l'exorde, l'invocation, la deſcription du jardin d'Eden, le portrait d'*Eve*, celui du diable, ſont préci-

ſément les mêmes que dans *Milton*. Il y a bien plus, c'eſt le même ſujet, le même nœud, la même cataſtrophe. Si le diable veut dans *Milton* ſe venger ſur l'homme du mal que DIEU lui a fait, il a préciſément le même deſſein chez le jéſuite *Mazénius*; & il le manifeſte dans des vers dignes peut-être du ſiècle d'*Auguſte*.

Semel excidimus crudelibus aſtris,
Et conjuratas involvit terra cohortes.
Fata manent, tenet & ſuperos oblivio noſtri;
Indecore premimur, vulgi tolluntur inertes
Ac viles animæ, cæloque fruuntur aperto.
Nos divûm ſoboles, patriaque in ſede locandi
Pellimur exilio, mœſtoque Acheronte tenemur.
Heu! dolor & ſuperûm decreta indigna! fatiſcat
Orbis & antiquo turbentur cuncta tumultu,
Ac redeat deforme cahos; Styx atra ruinam
Terrarum excipiat, fatoque impellat eodem
Et cœlum, & cœli cives; ut inulta cadamus
Turba, nec umbrarum pariter caligine raptam
Sarcoteam, inviſum caput, involvamus? ut aſtris
Regnantem, & nobis domina cervice minantem
Ignavi patiamur? adhuc tamen, improba, vivit!
Vivit adhuc, fruiturque Dei ſecura favore!
Cernimus! & quicquam furiarum abſconditur orco?
Vah! pudor, æternumque probrum ſtygis, occidat, amens
Occidat, & noſtræ ſubeat conſortia culpæ.
Hæc mihi ſecluſo cœlis, ſolatia tantum
Exidii reſtant; juvat hac conſorte malorum
Poſſe frui, juvat ad noſtram ſeducere pœnam
Fruſtra exultantem, patriaque ex ſorte ſuperbam.
Ærumnas exempla levant; minor illa ruina eſt,
Quæ caput adverſi labens oppreſſerit hoſtis.

On trouve dans *Mazénius* & dans *Milton* de petits épiſodes, de légères excurſions abſolument ſemblables ; l'un & l'autre parlent de *Xerxès* qui couvrit la mer de ſes vaiſſeaux.

Quantus erat Xerxes medium qui contrahit orbem
Urbis in excidium.

Tous deux parlent ſur le même ton de la tour de Babel ; tous deux font la même deſcription du luxe, de l'orgueil, de l'avarice, de la gourmandiſe.

Ce qui a le plus perſuadé le commun des lecteurs du plagiat de *Milton*, c'eſt la parfaite reſſemblance du commencement des deux poëmes. Pluſieurs lecteurs étrangers, après avoir lu l'exorde, n'ont pas douté que tout le reſte du poëme de *Milton* ne fût pris de *Mazénius*. C'eſt une erreur bien grande, & aiſée à reconnaître.

Je ne crois pas que le poëte anglais ait imité en tout plus de deux cents vers du jéſuite de Cologne ; & j'oſe dire qu'il n'a imité que ce qui méritait de l'être. Ces deux cents vers ſont fort beaux ; ceux de *Milton* le ſont auſſi ; & le total du poëme de *Mazénius*, malgré ces deux cents beaux vers, ne vaut rien du tout.

Molière prit deux ſcènes entières dans la ridicule comédie du Pédant joué de *Cyrano de Bergerac*. Ces deux ſcènes ſont bonnes, diſait-il en plaiſantant avec ſes amis, elles m'appartiennent de droit, je reprends mon bien. On aurait été après cela très-mal reçu à traiter de plagiaire l'auteur du Tartuffe & du Miſanthrope.

Il eſt certain qu'en général *Milton*, dans ſon *Paradis*,

a volé de ſes propres aîles en imitant ; & il faut convenir que s'il a emprunté tant de traits de *Grotius* & du jéſuite de Cologne, ils ſont confondus dans la foule des choſes originales qui ſont à lui ; il eſt toujours regardé en Angleterre comme un très-grand poëte.

Il eſt vrai qu'il aurait dû avouer qu'il avait traduit deux cents vers d'un jéſuite ; mais de ſon temps, dans la cour de *Charles II*, on ne ſe ſouciait ni des jéſuites, ni de *Milton*, ni du Paradis perdu, ni du Paradis retrouvé. Tout cela était ou bafoué ou inconnu.

EPREUVE.

Toutes les abſurdités qui aviliſſent la nature humaine, nous ſont donc venues d'Aſie, avec toutes les ſciences & tous les arts ! C'eſt en Aſie, c'eſt en Egypte qu'on oſa faire dépendre la vie & la mort d'un accuſé, ou d'un coup de dez, ou de quelque choſe d'équivalent ; ou de l'eau froide, ou de l'eau chaude, ou d'un fer rouge, ou d'un morceau de pain d'orge. Une ſuperſtition à peu près ſemblable exiſte encore, à ce qu'on prétend, dans les Indes, ſur les côtes de Malabar, & au Japon.

Elle paſſa d'Egypte en Grèce. Il y eut à Trezène un temple fort célèbre, dans lequel tout homme qui ſe parjurait, mourait ſur le champ d'apoplexie. *Hippolyte*, dans la tragédie de Phèdre parle ainſi à ſa maîtreſſe *Aricie :*

Aux portes de Trezène, & parmi ces tombeaux,
Des princes de ma race antiques ſépultures,

Eſt un temple ſacré formidable aux parjures.
C'eſt-là que les mortels n'oſent jurer en vain ;
Le perfide y reçoit un châtiment ſoudain ;
Et craignant d'y trouver la mort inévitable,
Le menſonge n'a point de frein plus redoutable.

Le ſavant commentateur du grand *Racine* fait cette remarque ſur les épreuves de Trezène.

» M. de *la Motte* a dit qu'*Hippolyte* devait propoſer » à ſon père de venir entendre ſa juſtification dans » ce temple où l'on n'oſait jurer en vain. Il eſt vrai » que *Théſée* n'aurait pu douter alors de l'innocence » de ce jeune prince ; mais il eût eu une preuve » trop convaincante contre *la vertu* de *Phèdre*, & » c'eſt ce qu'*Hippolyte* ne voulait pas faire. M. de » *la Motte* aurait dû ſe défier un peu de ſon goût, » en ſoupçonnant celui de *Racine*, qui ſemble avoir » prévu ſon objection. En effet, *Racine* ſuppoſe » que *Théſée* eſt ſi prévenu contre *Hippolyte*, qu'il » ne veut pas même l'admettre à ſe juſtifier par » ſerment. »

Je dois dire que la critique de *la Motte* eſt de feu M. le marquis de *Laſſai*. Il la fit à table chez M. de *la Faye*, où j'étais avec feu M. de *la Motte*, qui promit qu'il en ferait uſage; & en effet, dans ſes diſcours ſur la tragédie, (*a*) il fait honneur de cette critique à M. le marquis de *Laſſai*. Cette réflexion me parut très-judicieuſe, ainſi qu'à M. de *la Faye* & à tous les convives qui étaient, excepté moi, les meilleurs connaiſſeurs de Paris. Mais nous convînmes tous que c'était *Aricie* qui devait demander à *Théſée*

(*a*) *La Motte*, tome IV, page 308.

l'épreuve du temple de Trezène, d'autant plus que *Théſée* immédiatement après, parle aſſez long-temps à cette princeſſe, laquelle oublie la ſeule choſe qui pouvait éclairer le père & juſtifier le fils. Cet oubli me paraît inexcuſable. Ni M. de *Laſſai*, ni M. de *la Motte* ne devaient ſe défier de leur goût en cette occaſion. C'eſt en vain que le commentateur objecte que *Théſée* a déclaré à ſon fils qu'il n'en croira point ſes ſermens.

Toujours les ſcélérats ont recours au parjure.

Il y a une prodigieuſe différence entre un ſerment fait dans une chambre, & un ſerment fait dans un temple où les parjures ſont punis d'une mort ſubite. Si *Aricie* avait dit un mot, *Théſée* n'avait aucune excuſe de ne pas conduire *Hippolyte* dans ce temple; mais alors il n'y avait plus de cataſtrophe.

Hippolyte ne devait donc point parler de la vertu du temple de Trezène à ſon *Aricie*; il n'avait pas beſoin de lui faire ſerment de l'aimer; elle en était aſſez perſuadée. C'eſt une légère faute qui a échappé au tragique le plus ſage, le plus élégant & le plus paſſionné que nous ayons eu.

Après cette petite digreſſion, je reviens à la barbare folie des épreuves. Elle ne fut point reçue dans la république romaine. On ne peut regarder comme une des épreuves dont nous parlons, l'uſage de faire dépendre les grandes entrepriſes de la manière dont les poulets ſacrés mangeaient des veſces. Il ne s'agit ici que des épreuves faites ſur les hommes. On ne propoſa jamais aux *Manlius*, aux *Camilles*, aux *Scipions* de ſe juſtifier en mettant la main dans de l'eau bouillante ſans s'échauder.

Ces

Ces inepties barbares ne furent point admiſes ſous les empereurs. Mais nos Tartares qui vinrent détruire l'empire, (car la plupart de ces déprédateurs étaient originaires de Tartarie) remplirent notre Europe de cette juriſprudence qu'ils tenaient des Perſes. Elle ne fut point connue dans l'empire d'Orient juſqu'à *Juſtinien*, malgré la déteſtable ſuperſtition qui régnait alors. Mais depuis ce temps, les épreuves dont nous parlons y furent reçues. Cette manière de juger les hommes eſt ſi ancienne, qu'on la trouve établie chez les Juifs dans tous les temps.

Coré, *Dathan* & *Abiron* diſputent le pontificat au grand-prêtre *Aaron* dans le déſert; *Moïſe* leur ordonne d'apporter deux cents cinquante encenſoirs, & leur dit: Que DIEU choiſira entre leurs encenſoirs & celui d'*Aaron*. A peine les révoltés furent paru pour ſoutenir cette épreuve, qu'ils furent engloutis dans la terre, & que le feu du ciel frappa deux cents cinquante de leurs principaux adhérens; (*b*) après quoi le Seigneur fit encore mourir quatorze mille ſept cents hommes du parti. La querelle n'en continua pas moins entre les chefs d'Iſraël & *Aaron* pour le ſacerdoce. On ſe ſervit alors de l'épreuve des verges, chacun préſenta ſa verge; & celle d'*Aaron* fut la ſeule qui fleurit.

Quand le peuple de DIEU eut fait tomber les murs de Jérico au ſon des trompettes, il fut vaincu par les habitans du village de Haï. Cette défaite ne parut pas naturelle à *Joſué*; il conſulta le Seigneur qui lui répondit qu'Iſraël avait péché, que quelqu'un s'était approprié une part de ce qui était dévoué à

(*b*) Nombres, chap. XVI.

l'anathême dans Jérico. En effet, tout le butin avait dû être brûlé avec les hommes, les femmes, les enfans & les bêtes, & quiconque avait sauvé ou emporté quelque chose devait être exterminé. (*c*) *Josué*, pour découvrir le coupable, soumit toutes les tribus à l'épreuve du sort. Il tomba d'abord sur la tribu de *Juda*, ensuite sur la famille de *Zaré*, puis sur la maison où demeurait *Zabdi*, & enfin sur le petit-fils de *Zabdi*, nommé *Acan*.

L'écriture n'explique pas comment ces tribus errantes avaient alors des maisons. Elle ne dit pas non plus de quel sort on se servait ; mais il est certain, par le texte, qu'*Acan* étant convaincu de s'être approprié une petite lame d'or, un manteau d'écarlate & deux cents sicles d'argent, fut brûlé avec ses fils, ses brebis, ses bœufs, ses ânes & sa tente même dans la vallée d'Achor.

La terre promise fut partagée au sort ; (*d*) on tirait au sort les deux boucs d'expiation pour savoir lequel des deux serait offert en sacrifice, (*e*) tandis qu'on enverrait l'autre au désert.

Quand il fallut élire *Saül* pour roi, (*f*) on consulta le sort qui désigna d'abord la tribu de *Benjamin*, la famille de *Métri* dans cette tribu, & ensuite *Saül* fils de *Cis* dans la famille de *Métri*.

Le sort tomba sur *Jonathas* pour le punir d'avoir mangé un peu de miel au bout d'une verge. (*g*)

Les matelots de Joppé jetèrent le sort pour

(*c*) Josué, chap VII.
(*d*) Josué, chap. XIV.
(*e*) Levit. chap. XVI.
(*f*) Liv. I, des Rois, chap. X.
(*g*) Liv. I, des Rois, chap. XIV, v. 42.

apprendre de DIEU quelle était la cauſe de la tempête. (*h*) Le ſort leur apprit que c'était *Jonas*, & ils le jetèrent dans la mer.

Toutes ces épreuves par le ſort, qui n'étaient que des ſuperſtitions profanes chez les autres nations, étaient la voix de DIEU même chez le peuple chéri, & tellement la voix de DIEU que les apôtres tirèrent au ſort la place de l'apôtre *Judas*. (*i*) Les deux concurrens étaient *St Mathias* & *Barſabas*. La Providence ſe déclara pour *St Mathias*.

Le pape *Honorius* troiſième du nom défendit par une décrétale que l'on ſe ſervît dorénavant de cette voie pour élire des évêques. Elle était aſſez commune, c'eſt ce que les païens appelaient *ſortilegium* ſortilége. *Caton* dit dans la Pharſale :

Sortilegis egeant dubii.

Il y avait d'autres épreuves au nom du Seigneur chez les Juifs, comme les eaux de jalouſie. (*k*). Une femme ſoupçonnée d'adultère devait boire de cette eau mêlée avec de la cendre, & conſacrée par le grand-prêtre. Si elle était coupable, elle enflait ſur le champ & mourait. C'eſt ſur cette loi que tout l'Occident chrétien établit les épreuves dans les accuſations juridiques, ne ſachant pas que ce qui était ordonné par DIEU même dans l'ancien teſtament, n'était qu'une ſuperſtition abſurde dans le nouveau.

Le duel fut une de ces épreuves, & elle a duré juſqu'au ſeizième ſiècle. Celui qui tuait ſon adverſaire avait toujours raiſon.

(*h*) Jonas, chap. I.
(*i*) Actes des apôtres, chap. I.
(*k*) Nombres, chap. V, v. 17.

La plus terrible de toutes était de porter, dans l'eſpace de neuf pas, une barre de fer ardent ſans ſe brûler. Auſſi l'*Hiſtoire du moyen âge*, quelque fabuleuſe qu'elle ſoit, ne rapporte aucun exemple de cette épreuve, ni de celle qui conſiſtait à marcher ſur neuf coutres de charrue enflammées. On peut douter de toutes les autres, ou expliquer les tours de charlatans dont on ſe ſervait pour tromper les juges. Par exemple, il était très-aiſé de faire l'épreuve de l'eau bouillante impunément; on pouvait préſenter un cuvier à moitié plein d'eau fraîche & y verſer juridiquement de la chaude, moyennant quoi l'accuſé plongeait ſa main dans de l'eau tiède juſqu'au coude, & prenait au fond l'anneau béni qu'on y jetait.

On pouvait faire bouillir de l'huile avec de l'eau; l'huile commence à s'élever, à jaillir, à paraître bouillonner quand l'eau commence à frémir; & cette huile n'a encore acquis que très-peu de chaleur. On ſemble alors mettre ſa main dans l'eau bouillante; & on l'humecte d'une huile qui la préſerve.

Un champion peut très-facilement s'être endurci juſqu'à tenir quelques ſecondes un anneau jeté dans le feu, ſans qu'il reſte de grandes marques de brûlure.

Paſſer entre deux feux ſans ſe brûler n'eſt pas un grand tour d'adreſſe quand on paſſe fort vîte, & qu'on s'eſt bien pommadé le viſage & les mains. C'eſt ainſi qu'en uſa ce terrible *Pierre Aldobrandin*, *Petrus Igneus*, (ſuppoſé que ce conte ſoit vrai) quand il paſſa entre deux bûchers à Florence pour démontrer avec l'aide de DIEU, que ſon archevêque était un fripon & un débauché. Charlatans! charlatans! diſparaiſſez de l'hiſtoire.

C'était une plaiſante épreuve que celle d'avaler un morceau de pain d'orge, qui devait étouffer ſon homme s'il était coupable. J'aime bien mieux *Arlequin* que le juge interroge ſur un vol dont le docteur *Balouard* l'accuſe. Le juge était à table, & buvait d'excellent vin quand *Arlequin* comparut; il prend la bouteille & le verre du juge; il vide la bouteille, & lui dit: Monſieur, je veux que ce vin là me ſerve de poiſon, ſi j'ai fait ce dont on m'accuſe.

EQUIVOQUE.

FAUTE de définir les termes, & ſurtout faute de netteté dans l'eſprit, preſque toutes les lois qui devraient être claires comme l'arithmétique & la géométrie, ſont obſcures comme des logogryphes. La triſte preuve en eſt que preſque tous les procès ſont fondés ſur le ſens des lois, entendues preſque toujours différemment par les plaideurs, les avocats & les juges.

Tout le droit public de notre Europe eut pour origine des équivoques, à commencer par la loi ſalique. *Fille n'héritera point en terre ſalique.* Mais qu'eſt-ce que terre ſalique? & fille n'héritera-t-elle point d'un argent comptant, d'un collier à elle légué qui vaudra mieux que la terre?

Les citoyens de Rome ſaluent *Karl* fils de *Pepin le bref* l'auſtraſien, du nom d'*imperator*. Entendaient-ils par-là, nous vous conférons tous les droits d'*Octave*, de *Tibère*, de *Caligula*, de *Claude*? nous vous donnons tout le pays qu'ils poſſédaient? Mais ils ne pouvaient

le donner, puiſque loin d'en être les maîtres, ils l'étaient à peine de leur ville. Jamais il n'y eut d'expreſſion plus équivoque; & elle l'était tellement qu'elle l'eſt encore.

L'évêque de Rome *Léon III*, qui, dit-on, déclara *Charlemagne* empereur, comprenait-il la force des termes qu'il prononçait? Les Allemands prétendent qu'il entendait que *Charles* ſerait ſon maître; la Daterie a prétendu qu'il voulait dire qu'il ſerait maître de *Charlemagne*.

Les choſes les plus reſpectables, les plus ſacrées, les plus divines n'ont-elles pas été obſcurcies par les équivoques des langues?

On demande à deux chrétiens de quelle religion ils ſont; l'un & l'autre répond : Je ſuis catholique. On les croit tous deux de la même communion; cependant l'un eſt de la grecque, l'autre de la latine, & tous deux irréconciliables. Si on veut s'éclaircir davantage, il ſe trouve que chacun d'eux entend par catholique *univerſel*, & qu'en ce cas univerſel a ſignifié *partie*.

L'ame de *St François* eſt au ciel, eſt en paradis. Un de ces mots ſignifie l'*air*, l'autre veut dire *jardin*.

On ſe ſert du mot *eſprit* pour exprimer vent, extrait, penſée, brandevin rectifié, apparition d'un corps mort.

L'équivoque a été tellement un vice néceſſaire de toutes les langues formées, par ce qu'on appelle le *haſard* & par l'habitude, que l'auteur même de toute clarté & de toute vérité daigna condeſcendre à la manière de parler de ſon peuple, c'eſt ce qui fait qu'*heloïm* ſignifie en quelques endroits des *juges*, d'autres fois des *dieux*, & d'autres fois des *anges*.

Tu es Pierre & ſur cette pierre je bâtirai mon aſſemblée, ſerait une équivoque dans une langue & dans un ſujet profane; mais ces paroles reçoivent un ſens divin de la bouche qui les prononce & du ſujet auquel elles ſont appliquées.

Je ſuis le Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob; or DIEU *n'eſt pas le Dieu des morts, mais des vivans.* Dans le ſens ordinaire ces paroles pouvaient ſignifier: Je ſuis le même Dieu qu'ont adoré *Abraham* & *Jacob*, comme la terre qui a porté *Abraham*, *Iſaac* & *Jacob*, porte auſſi leurs deſcendans; le ſoleil qui luit aujourd'hui eſt le ſoleil qui éclairait *Abraham*, *Iſaac* & *Jacob*; la loi de leurs enfans eſt leur loi. Et cela ne ſignifie pas qu'*Abraham*, *Iſaac* & *Jacob* ſoient encore vivans. Mais quand c'eſt le Meſſie qui parle, il n'y a plus d'équivoque; le ſens eſt auſſi clair que divin. Il eſt évident qu'*Abraham*, *Iſaac* & *Jacob* ne ſont point au rang des morts, mais qu'ils vivent dans la gloire, puiſque cet oracle eſt prononcé par le Meſſie; mais il fallait que ce fût lui qui le dît.

Les diſcours des prophètes juifs pouvaient être équivoques aux yeux des hommes groſſiers qui n'en pénétraient pas le ſens; mais ils ne le furent pas pour les eſprits éclairés des lumières de la foi.

Tous les oracles de l'antiquité étaient équivoques; l'un prédit à *Créſus* qu'un puiſſant empire ſuccombera; mais ſera-ce le ſien? ſera-ce celui de *Cyrus*? L'autre dit à *Pirrhus* que les Romains peuvent le vaincre, & qu'il peut vaincre les Romains. Il eſt impoſſible que cet oracle mente.

Lorſque *Septime Sévère*, *Peſcennius Niger* & *Clodius Albinus* diſputaient l'empire, l'oracle de Delphes

(conſulté malgré le jéſuite *Baltus* qui prétend que les oracles avaient ceſſé) répondit : *Le brun eſt fort bon, le blanc ne vaut rien, l'africain eſt paſſable.* On voit qu'il y avait plus d'une manière d'expliquer un tel oracle.

Quand *Aurélien* conſulta le Dieu de Palmyre, (& toujours malgré *Baltus*) le Dieu dit que les *colombes craignent le faucon.* Quelque choſe qui arrivât, le Dieu ſe tirait d'affaire. Le faucon était le vainqueur ; les colombes étaient les vaincus.

Quelquefois des ſouverains ont employé l'équivoque auſſi-bien que les Dieux. Je ne ſais quel tyran ayant juré à un captif de ne le pas tuer, ordonna qu'on ne lui donnât point à manger, diſant qu'il lui avait promis de ne le pas faire mourir, mais non de contribuer à le faire vivre. (*)

ESCLAVES.

SECTION PREMIERE.

POURQUOI appelons-nous *eſclaves* ceux que les Romains appelaient *ſervi*, & les Grecs *douloi*. L'étymologie eſt ici fort en défaut, & les *Bochart* ne pourront faire venir ce mot de l'hébreu.

Le plus ancien monument que nous ayons de ce nom d'*eſclave*, eſt le teſtament d'un *Ermangaut* archevêque de Narbonne, qui légue à l'évêque *Frédelon* ſon eſclave *Anaph*, *Anaphum Slavonium.* Cet *Anaph* était bien heureux d'appartenir à deux évêques de ſuite.

(*) Voyez *abus des mots.*

Il n'eſt pas hors de vraiſemblance que les Slavons étant venus du fond du Nord avec tant de peuples indigens & conquèrans piller ce que l'empire romain avait ravi aux nations, & ſurtout la Dalmatie & l'Illyrie, les Italiens aient appelé *ſchiavitu* le malheur de tomber entre leurs mains, & *ſchiavi* ceux qui étaient en captivité dans leurs nouveaux repaires.

Tout ce qu'on peut recueillir du fatras de l'Hiſtoire du moyen âge, c'eſt que du temps des Romains notre univers connu ſe diviſait en hommes libres & en eſclaves. Quand les Slavons, Alains, Huns, Hérules, Lombards, Oſtrogoths, Viſigoths, Vandales, Bourguignons, Francs, Normands, vinrent partager les dépouilles du monde, il n'y a pas d'apparence que la multitude des eſclaves diminuât; d'anciens maîtres ſe virent réduits à la ſervitude; le très-petit nombre enchaîna le grand, comme on le voit dans les colonies où l'on emploie les nègres, & comme il ſe pratique en plus d'un genre.

Nous n'avons rien dans les anciens auteurs concernant les eſclaves des Aſſyriens & des Egyptiens.

Le livre où il eſt le plus parlé d'eſclaves, eſt l'Iliade. D'abord la belle *Briſeis* eſt eſclave chez *Achille*. Toutes les Troyennes, & ſurtout les princeſſes, craignent d'être eſclaves des Grecs, & d'aller filer pour leurs femmes.

L'eſclavage eſt auſſi ancien que la guerre, & la guerre auſſi ancienne que la nature humaine.

On était ſi accoutumé à cette dégradation de l'eſpèce, qu'*Epictète*, qui aſſurément valait mieux que ſon maître, n'eſt jamais étonné d'être eſclave.

Aucun légiſlateur de l'antiquité n'a tenté d'abroger

la ſervitude ; au contraire, les peuples les plus enthouſiaſtes de la liberté, les Athéniens, les Lacédémoniens, les Romains, les Carthaginois, furent ceux qui portèrent les lois les plus dures contre les ſerfs. Le droit de vie & de mort ſur eux était un des principes de la ſociété. Il faut avouer que de toutes les guerres, celle de *Spartacus* eſt la plus juſte, & peut-être la ſeule juſte.

Qui croirait que les Juifs, formés, à ce qu'il ſemblait, pour ſervir toutes les nations tour à tour, euſſent pourtant quelques eſclaves auſſi. Il eſt prononcé dans leurs lois (*a*) qu'ils pourront acheter leurs frères pour ſix ans, & les étrangers pour toujours. Il était dit que les enfans d'*Eſaü* devaient être les ſerfs des enfans de *Jacob*. Mais depuis, ſous une autre économie, les Arabes qui ſe diſaient enfans d'*Eſaü*, réduiſirent les enfans de *Jacob* à l'eſclavage.

Les évangiles ne mettent pas dans la bouche de JESUS-CHRIST une ſeule parole qui rappelle le genre-humain à ſa liberté primitive, pour laquelle il ſemble né. Il n'eſt rien dit dans le nouveau teſtament de cet état d'opprobre & de peine auquel la moitié du genre-humain était condamnée ; pas un mot dans les écrits des apôtres & des pères de l'Egliſe pour changer des bêtes de ſomme en citoyens, comme on commença à le faire parmi nous vers le treizième ſiècle. S'il eſt parlé de l'eſclavage, c'eſt de l'eſclavage du péché.

Il eſt difficile de bien comprendre comment dans *St Jean* (*b*) les Juifs peuvent dire à JESUS : *Nous*

(*a*) Exode, chap. XXI. Lévitiq. chap. XXV &c. Genèſe chap. XXVII, XXXII.

(*b*) Chap. VIII.

n'avons jamais ſervi ſous perſonne, eux qui étaient alors ſujets des Romains, eux qui avaient été vendus au marché après la priſe de Jéruſalem ; eux dont dix tribus emmenées eſclaves par *Salmanazar*, avaient diſparu de la face de la terre, & dont deux autres tribus furent dans les fers des Babyloniens ſoixante & dix ans ; eux ſept fois réduits en ſervitude dans leur terre promiſe de leur propre aveu ; eux qui dans tous leurs écrits parlaient de leur ſervitude en Egypte, dans cette Egypte qu'ils abhorraient, & où ils coururent en foule pour gagner quelque argent dès que *Alexandre* daigna leur permettre de s'y établir. Le révérend père dom *Calmet* dit qu'il faut entendre ici une *ſervitude intrinſeque*, ce qui n'eſt pas moins difficile à comprendre.

L'Italie, les Gaules, l'Eſpagne, une partie de l'Allemagne étaient habitées par des étrangers devenus maîtres, & par des natifs devenus ſerfs. Quand l'évêque de Séville *Opas* & le comte *Julien* appelèrent les Maures mahométans contre les rois chrétiens viſigoths qui régnaient de-là les Pyrenées ; les mahométans, ſelon leur coutume, propoſèrent aux peuples de ſe faire circoncire, ou de ſe battre, ou de payer en tribut de l'argent & des filles. Le roi *Roderic* fut vaincu, il n'y eut d'eſclaves que ceux qui furent pris à la guerre.

Les colons gardèrent leurs biens & leur religion en payant. C'eſt ainſi que les Turcs en uſèrent depuis en Grèce. Mais ils impoſèrent aux Grecs un tribut de leurs enfans, les mâles pour être circoncis, & pour ſervir d'icoglans & de janiſſaires, les filles pour être élevées dans les ſérails. Ce tribut fut depuis racheté

à prix d'argent. Les Turcs n'ont plus guère d'eſclaves pour le ſervice intérieur des maiſons que ceux qu'ils achètent des Circaſſiens, des Mingréliens & des petits Tartares.

Entre les Africains muſulmans, & les Européens chrétiens, la coutume de piller, de faire eſclave tout ce qu'on rencontre ſur mer a toujours ſubſiſté. Ce ſont des oiſeaux de proie qui fondent les uns ſur les autres ; Algériens, Maroquins*, Tuniſiens vivent de piraterie. Les religieux de Malthe, ſucceſſeurs des religieux de Rhodes, jurent de piller & d'enchaîner tout ce qu'ils trouveront de muſulmans. Les galères du pape vont prendre des Algériens, ou ſont priſes ſur les côtes méridionales d'Afrique. Ceux qui ſe diſent blancs vont acheter des nègres à bon marché, pour les revendre cher en Amérique. Les Penſilvaniens ſeuls ont renoncé depuis peu ſolemnellement à ce trafic qui leur a paru mal-honnête.

SECTION II.

J'AI lu depuis peu au mont Krapac où l'on ſait que je demeure, un livre fait à Paris, plein d'eſprit, de paradoxes, de vues & de courage, tel à quelques égards que ceux de *Monteſquieu*, & écrit contre *Monteſquieu*. (*) Dans ce livre on préfère hautement l'eſclavage à la domeſticité, & ſurtout à l'état libre de manœuvre. On y plaint le ſort de ces malheureux hommes libres qui peuvent gagner leur vie où ils veulent par le travail pour lequel l'homme eſt né, &

(* *Théorie des lois civiles* par M. *Linguet*.

qui eſt le gardien de l'innocence comme le conſolateur de la vie. Perſonne, dit l'auteur, n'eſt chargé de les nourrir, de les ſecourir, au lieu que les eſclaves étaient nourris & ſoignés par leurs maîtres ainſi que leurs chevaux. Cela eſt vrai; mais l'eſpèce humaine aime mieux ſe pourvoir que dépendre; & les chevaux nés dans les forêts les préfèrent aux écuries.

Il remarque avec raiſon que les ouvriers perdent beaucoup de journées, dans leſquelles il leur eſt défendu de gagner leur vie; mais ce n'eſt point parce qu'ils ſont libres, c'eſt parce que nous avons quelques lois ridicules & beaucoup trop de fêtes.

Il dit très-juſtement que ce n'eſt pas la charité chrétienne qui a briſé les chaînes de la ſervitude, puiſque cette charité les a reſſerrées pendant plus de douze ſiècles; (*c*) & il pouvait encore ajouter que chez les chrétiens les moines mêmes, tout charitables qu'ils ſont, poſſèdent encore des eſclaves réduits à un état affreux ſous le nom de *mortaillables*, de *main-mortables*, de *ſerfs de glèbe*.

Il affirme, ce qui eſt très-vrai, que les princes chrétiens n'affranchirent les ſerfs que par avarice. C'eſt en effet, pour avoir l'argent amaſſé par ces malheureux, qu'ils leur ſignèrent des patentes de manumiſſion. Ils ne leur donnèrent pas la liberté, ils la vendirent. L'empereur *Henri V* commença; il affranchit les ſerfs de Spire & de Worms au douzième ſiècle. Les rois de France l'imitèrent. Cela prouve de quel prix eſt la liberté, puiſque ces hommes groſſiers l'achetèrent très-chérement.

Enfin, c'eſt aux hommes ſur l'état deſquels on

(*c*) Voyez la ſect. III.

diſpute, à décider quel eſt l'état qu'ils préfèrent. Interrogez le plus vil manœuvre couvert de haillons, nourri de pain noir, dormant ſur la paille dans une hutte entr'ouverte ; demandez-lui s'il voudrait être eſclave, mieux nourri, mieux vêtu, mieux couché ; non-ſeulement il répondra en reculant d'horreur, mais il en eſt à qui vous n'oſeriez en faire la propoſition.

Demandez enſuite à un eſclave s'il déſirerait d'être affranchi, & vous verrez ce qu'il vous répondra. Par cela ſeul la queſtion eſt décidée. (1).

Conſidérez encore que le manœuvre peut devenir fermier, & de fermier propriétaire. Il peut même en France parvenir à être conſeiller du roi, s'il a gagné du bien. Il peut être en Angleterre franc-tenancier, nommer un député au parlement ; en Suède devenir lui-même un membre des Etats de la nation. Ces perſpectives valent bien celle de mourir abandonné dans le coin d'une étable de ſon maître.

SECTION III.

PUFFENDORF dit (*d*) que l'eſclavage a été établi *par un libre conſentement des parties, & par un contrat de faire afin qu'on nous donne.*

Je ne croirai *Puffendorf* que quand il m'aura montré le premier contrat.

(1) Il eſt très-poſſible qu'un homme préfère l'eſclavage à la miſère ; mais cette alternative n'eſt pas une condition néceſſaire de la vie humaine. D'ailleurs on eſt ſouvent à la fois eſclave & miſérable.

(*d*) Liv. VI, chap. III.

Grotius demande ſi un homme fait captif à la guerre a le droit de s'enfuir ? (& remarquez qu'il ne parle pas d'un priſonnier ſur ſa parole d'honneur) Il décide qu'il n'a pas ce droit. Que ne dit-il qu'ayant été bleſſé il n'a pas le droit de ſe faire panſer ! la nature décide contre *Grotius*.

Voici ce qu'avance l'auteur de l'Eſprit des lois, (*e*) après avoir peint l'eſclavage des nègres avec le pinceau de *Molière*.

» M. *Perri* dit que les Moſcovites ſe vendent » aiſément ; j'en ſais bien la raiſon ; c'eſt que leur » liberté ne vaut rien. »

Le capitaine *Jean Perri* anglais, qui écrivait en 1714 l'Etat préſent de la Ruſſie, ne dit pas un mot de ce que l'Eſprit des lois lui fait dire. Il n'y a dans *Perri* que quelques lignes touchant l'eſclavage des Ruſſes ; les voici : » Le czar a ordonné que dans tous » ſes Etats perſonne à l'avenir ne ſe dirait ſon golup » ou eſclave, mais ſeulement raab qui ſignifie *ſujet*. » Il eſt vrai que ce peuple n'en a tiré aucun avantage » réel ; car il eſt encore aujourd'hui effectivement » eſclave. » (*f*)

L'auteur de l'Eſprit des lois ajoute que ſuivant le récit de *Guillaume Dampier*, *tout le monde cherche à ſe vendre dans le royaume d'Achem*. Ce ſerait là un étrange commerce. Je n'ai rien vu dans le Voyage de *Dampier* qui approche d'une pareille idée. C'eſt dommage qu'un homme qui avait tant d'eſprit, ait haſardé tant de choſes, & cité faux tant de fois. (*g*)

(*e*) Liv. XV, chap. VI.

(*f*) Pag. 228, édition d'Amſterdam, 1717.

(*g*) Voyez à l'article *Lois* les grands changemens faits depuis en Ruſſie. Voyez auſſi quelques mepriſes de *Monteſquieu*.

SECTION IV.

Serfs des corps, ſerfs de glèbe, main-morte &c.

ON dit communément qu'il n'y a plus d'eſclaves en France, que c'eſt le royaume des Francs ; qu'eſclave & franc ſont contradictoires. Qu'on y eſt ſi franc, que pluſieurs financiers y ſont morts en dernier lieu avec plus de trente millions de francs acquis aux dépens des deſcendans des anciens Francs, s'il y en a. Heureuſe la nation françaiſe d'être ſi franche ! Cependant comment accorder tant de liberté avec tant d'eſpèces de ſervitude, comme, par exemple, celle de la main-morte ?

Plus d'une belle dame à Paris, brillante dans une loge de l'opéra, ignore qu'elle deſcend d'une famille de Bourgogne ou du Bourbonnais, ou de la Franche-Comté, ou de la Marche, ou de l'Auvergne, & que ſa famille eſt encore eſclave mortaillable, main-mortable.

De ces eſclaves, les uns ſont obligés de travailler trois jours de la ſemaine pour leur ſeigneur ; les autres deux. S'ils meurent ſans enfans leur bien appartient à ce ſeigneur ; s'ils laiſſent des enfans le ſeigneur prend ſeulement les plus beaux beſtiaux, les meilleurs meubles à ſon choix dans plus d'une coutume. Dans d'autres coutumes, ſi le fils de l'eſclave main-mortable n'eſt pas dans la maiſon de l'eſclavage paternel depuis un an & un jour à la mort du père, il perd tout ſon bien & il demeure encore eſclave, c'eſt-à-dire que s'il

gagne

gagne quelque bien par ſon induſtrie, ce pécule à ſa mort appartiendra au ſeigneur.

Voici bien mieux : un bon pariſien va voir ſes parens en Bourgogne ou en Franche-Comté, il demeure un an & un jour dans une maiſon main-mortable & s'en retourne à Paris, tous ſes biens, en quelque endroit qu'ils ſoient ſitués, appartiendront au ſeigneur foncier, en cas que cet homme meure ſans laiſſer de lignée.

On demande à ce propos comment la Comté de Bourgogne eut le ſobriquet de *franche* avec une telle ſervitude? C'eſt, ſans doute, comme les Grecs donnèrent aux furies le nom d'Euménides, *bons cœurs.*

Mais le plus curieux, le plus conſolant de toute cette juriſprudence, c'eſt que les moines ſont ſeigneurs de la moitié des terres main-mortables.

Si par haſard un prince du ſang, ou un miniſtre d'Etat, ou un chancelier, ou quelqu'un de leurs ſecrétaires jetait les yeux ſur cet article, il ſerait bon que dans l'occaſion il ſe reſſouvînt que le roi de France déclare à la nation, dans ſon ordonnance du 18 mai 1731, *que les moines & les bénéficiers poſſèdent plus de la moitié des biens de la Franche-Comté.*

Le marquis d'*Argenſon* dans le Droit public eccléſiaſtique auquel il eut la meilleure part, dit qu'en Artois, de dix-huit charrues, les moines en ont treize.

On appelle les moines eux-mêmes *gens de main-morte*, & ils ont des eſclaves. Renvoyons cette poſſeſſion monacale au chapitre des contradictions.

Quand nous avons fait quelques remontrances modeſtes ſur cette étrange tyrannie de gens qui ont juré à DIEU d'être pauvres & humbles, on nous

a répondu : Il y a ſix cents ans qu'ils jouiſſent de ce droit; comment les en dépouiller? Nous avons repliqué humblement : Il y a trente ou quarante mille ans, plus ou moins, que les fouines ſont en poſſeſſion de manger nos poulets, mais on nous accorde la permiſſion de les détruire quand nous les rencontrons.

N. B. C'eſt un péché mortel dans un chartreux de manger une demi-once de mouton, mais il peut en ſureté de conſcience manger la ſubſtance de toute une famille. J'ai vu les chartreux de mon voiſinage hériter cent mille écus d'un de leurs eſclaves main-mortable, lequel avait fait cette fortune à Francfort par ſon commerce. Il eſt vrai que la famille dépouillée a eu la permiſſion de venir demander l'aumône à la porte du couvent, car il faut tout dire.

Diſons donc que les moines ont encore cinquante ou ſoixante mille eſclaves main-mortables dans le royaume des Francs. On n'a pas penſé juſqu'à préſent, à réformer cette juriſprudence chrétienne qu'on vient d'abolir dans les Etats du roi de Sardaigne; mais on y penſera. Attendons ſeulement quelques ſiècles, quand les dettes de l'Etat ſeront payées.

ESPACE.

QU'EST-CE que l'eſpace? *Il n'y a point d'eſpace, point de vide*, diſait *Leibnitz*, après avoir admis le vide; mais quand il l'admettait il n'était pas encore brouillé avec *Newton*. Il ne lui diſputait pas encore le calcul des fluxions, dont *Newton* était l'inventeur. Quand leur diſpute eut éclaté, il n'y eut plus de vide, plus d'eſpace pour *Leibnitz*.

Heureuſement, quelque choſe que diſent les philoſophes ſur ces queſtions inſolubles, que l'on ſoit pour *Epicure*, pour *Gaſſendi*, pour *Newton*, ou pour *Deſcartes* & *Rohaut*, les règles du mouvement ſeront toujours les mêmes. Tous les arts mécaniques ſeront exercés ſoit dans l'eſpace pur, ſoit dans l'eſpace matériel.

Que Rohaut vainement ſèche pour concevoir
Comment tout étant plein, tout a pu ſe mouvoir.

Cela n'empêchera pas que nos vaiſſeaux n'aillent aux Indes, & que tous les mouvemens ne s'exécutent avec régularité, tandis que *Rohaut* ſéchera. L'eſpace pur, dites-vous, ne peut être ni matière ni eſprit. Or il n'y a dans le monde que matière & eſprit, donc il n'y a point d'eſpace.

Eh ! meſſieurs, qui nous a dit qu'il n'y a que matière & eſprit, à nous qui connaiſſons ſi imparfaitement l'un & l'autre ? Voilà une plaiſante déciſion : *Il ne peut être dans la nature que deux choſes, leſquelles nous ne connaiſſons pas.* Du moins *Montezume* raiſonnait plus juſte dans la tragédie anglaiſe de *Dryden* : *Que venez-vous me dire au nom de l'empereur Charles-Quint ? il n'y a que deux empereurs dans le monde, celui du Pérou & moi. Montezume* parlait de deux choſes qu'il connaiſſait ; mais nous autres nous parlons de deux choſes dont nous n'avons aucune idée nette.

Nous ſommes de plaiſans atômes. Nous feſons DIEU un eſprit à la mode du nôtre. Et parce que nous appelons *eſprit* la faculté que l'Etre ſuprême, univerſel, éternel, tout-puiſſant nous a donnée de combiner quelques idées dans notre petit cerveau, large de ſix

doigts tout au plus, nous nous imaginons que DIEU eſt un eſprit de cette même ſorte. (Toujours DIEU à notre image, bonnes gens !)

Mais s'il y avait des millions d'êtres qui fuſſent tout autre choſe que notre matière, dont nous ne connaiſſons que les apparences, & tout autre choſe que notre eſprit, notre ſouffle idéal, dont nous ne ſavons préciſément rien du tout ! & qui pourra m'aſſurer que ces millions d'êtres n'exiſtent pas ? & qui pourra ſoupçonner que DIEU, démontré exiſtant par ſes effets, n'eſt pas infiniment différent de tous ces êtres là, & que l'eſpace n'eſt pas un de ces êtres ?

Nous ſommes bien loin de dire avec *Lucrèce :*

Ergo præter inane & corpora tertia per ſe
Nulla poteſt rerum in numero natura referri.

Hors le corps & le vide il n'eſt rien dans le monde.

Mais oſerons-nous croire avec lui que l'eſpace infini exiſte ?

A-t-on jamais pu répondre à ſon argument ? *Lancez une flèche des bornes du monde, tombera-t-elle dans le rien, dans le néant ?*

Clarke, qui parlait au nom de *Newton*, prétend que l'*eſpace a des propriétés, qu'il eſt étendu, qu'il eſt meſurable, donc il exiſte.* Mais ſi on lui répond qu'on met quelque choſe là où il n'y avait rien, que repliqueront *Newton* & *Clarke ?*

Newton regarde l'eſpace comme le *ſenſorium* de DIEU. J'ai cru entendre ce grand mot autrefois, car j'étais jeune ; à préſent je ne l'entends pas plus que ſes explications de l'Apocalypſe. L'eſpace *ſenſorium* de DIEU, l'organe intérieur de DIEU ; je m'y perds & lui auſſi.

Il crut, au rapport de *Locke*, (*a*) qu'on pouvait expliquer la création, en ſuppoſant que DIEU, par un acte de ſa volonté & de ſon pouvoir, avait rendu l'eſpace impénétrable. Il eſt triſte qu'un génie tel que *Newton* ait dit des choſes ſi inintelligibles.

ESPRIT.

SECTION PREMIERE.

ON conſultait un homme, qui avait quelque connaiſſance du cœur humain, ſur une tragédie qu'on devait repréſenter : il répondit qu'il y avait tant d'eſprit dans cette pièce qu'il doutait de ſon ſuccès. Quoi ? dira-on, eſt-ce là un défaut, dans un temps où tout le monde veut avoir de l'eſprit, où l'on n'écrit que pour montrer qu'on en a, où le public applaudit même aux penſées les plus fauſſes, quand elles ſont brillantes ? Oui, ſans doute on applaudira le premier jour, & on s'ennuiera le ſecond.

Ce qu'on appelle eſprit, eſt tantôt une comparaiſon nouvelle, tantôt une illuſion fine : ici l'abus d'un mot qu'on préſente dans un ſens, & qu'on laiſſe entendre dans un autre ; là un rapport délicat entre deux idées peu communes : c'eſt une métaphore ſingulière ; c'eſt une recherche de ce qu'un objet ne préſente pas d'abord, mais de ce qui eſt en effet dans lui ; c'eſt l'art, ou de réunir deux choſes éloignées, ou de diviſer deux choſes qui paraiſſent ſe joindre, ou de

(*a*) Cette anecdote eſt rapportée par le traducteur de l'*Eſſai ſur l'entendement humain*, tom. IV, pag. 175.

les oppoſer l'une à l'autre ; c'eſt celui de ne dire qu'à moitié ſa penſée pour la laiſſer deviner. Enfin, je vous parlerais de toutes les différentes façons de montrer de l'eſprit, ſi j'en avais davantage ; mais tous ces brillans (& je ne parle pas des faux brillans) ne conviennent point, ou conviennent fort rarement à un ouvrage ſérieux & qui doit intéreſſer. La raiſon en eſt, qu'alors c'eſt l'auteur qui paraît, & que le public ne veut voir que le héros. Or ce héros eſt toujours, ou dans la paſſion, ou en danger. Le danger & les paſſions ne cherchent point l'eſprit. *Priam* & *Hécube* ne ſont point d'épigrammes, quand leurs enfans ſont égorgés dans Troye embraſée : *Didon* ne ſoupire point en madrigaux, en volant au bûcher ſur lequel elle va s'immoler : *Démoſthènes* n'a point de jolies penſées, quand il anime les Athéniens à la guerre ; s'il en avait, il ſerait un rhéteur, & il eſt un homme d'Etat.

L'art de l'admirable *Racine* eſt bien au-deſſus de ce qu'on appelle *eſprit ;* mais ſi *Pyrrhus* s'exprimait toujours dans ce ſtyle :

Vaincu, chargé de fers, de regrets conſumé,
Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,
Hélas ! fus-je jamais ſi cruel que vous l'êtes ?

ſi *Oreſte* continuait toujours à dire : *Que les Scythes ſont moins cruels qu'Hermione ;* ces deux perſonnages ne toucheraient point du tout : on s'apercevrait que la vraie paſſion s'occupe rarement de pareilles comparaiſons, & qu'il y a peu de proportion entre les feux réels dont Troye fut conſumée, & les feux de l'amour

de *Pyrrhus ;* entre les Scythes qui immolent des hommes, & *Hermione* qui n'aima point *Oreſte. Cinna* dit en parlant de *Pompée :*

Le ciel choiſit ſa mort, pour ſervir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement ;
Et devait cet honneur aux manes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.

Cette penſée a un très-grand éclat : il y a là beaucoup d'eſprit, & même un air de grandeur qui impoſe. Je ſuis ſûr que ces vers, prononcés avec l'enthouſiaſme & l'art d'un bon acteur, feront applaudis; mais je ſuis ſûr que la pièce de *Cinna*, écrite toute dans ce goût, n'aurait jamais été jouée long-temps. En effet pourquoi le ciel devait-il faire l'honneur à *Pompée* de rendre les Romains eſclaves après ſa mort ? Le contraire ſerait plus vrai : les manes de *Pompée* devraient plutôt obtenir du ciel le maintien éternel de cette liberté pour laquelle on ſuppoſe qu'il combattit & qu'il mourut.

Que ſerait-ce donc qu'un ouvrage rempli de penſées recherchées & problématiques ? Combien ſont ſupérieurs à toutes ces idées brillantes ces vers ſimples & naturels ?

Cinna, tu t'en ſouviens, & veux m'aſſaſſiner !
Soyons amis, Cinna, c'eſt moi qui t'en convie.

Ce n'eſt pas ce qu'on appelle *eſprit ;* c'eſt le ſublime & le ſimple qui ſont la vraie beauté.

Que dans Rodogune, *Antiochus* diſe de ſa maîtreſſe qui le quitte, après lui avoir indignement propoſé de tuer ſa mère :

Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

Antiochus a de l'eſprit; c'eſt faire une épigramme contre *Rodogune :* c'eſt comparer ingénieuſement les dernières paroles qu'elle dit en s'en allant, aux flèches que les Parthes lançaient en fuyant. Mais ce n'eſt point parce que ſa maîtreſſe s'en va, que la propoſition de tuer ſa mère eſt révoltante : qu'elle ſorte, ou qu'elle demeure, *Antiochus* a également le cœur percé. L'épigramme eſt donc fauſſe ; & ſi *Rodogune* ne ſortait pas, cette mauvaiſe épigramme ne pouvait plus trouver place.

Je choiſis exprès ces exemples dans les meilleurs auteurs, afin qu'ils ſoient plus frappans. Je ne relève pas dans eux les pointes & les jeux de mots dont on ſent le faux aiſément : il n'y a perſonne qui ne rie, quand dans la tragédie de la Toiſon d'or *Hipſipile* dit à *Médée*, en feſant alluſion à ſes fortiléges :

Je n'ai que des attraits, & vous avez des charmes.

Corneille trouva le théâtre & tous les genres de littérature infectés de ces puérilités, qu'il ſe permit rarement. Je ne veux parler ici que de ces traits d'eſprit, qui ſeraient admis ailleurs, & que le genre ſérieux réprouve. On pourrait appliquer à leurs auteurs ce mot de *Plutarque*, traduit avec cette heureuſe naïveté d'*Amiot : Tu tiens ſans propos beaucoup de bons propos.*

Il me revient dans la mémoire un des traits brillans que j'ai vu citer, comme un modèle, dans beaucoup d'ouvrages de goût, & même dans le Traité des études de feu M. *Rollin*. Ce morceau eſt tiré de la belle oraiſon funèbre du grand *Turenne*, compoſée par *Fléchier*. Il eſt vrai que dans cette oraiſon, *Fléchier* égala preſque le ſublime *Boſſuet*, que j'ai appelé & que

j'appelle encore *le ſeul homme éloquent* parmi tant d'écrivains élégans ; mais il me ſemble que le trait dont je parle n'eût pas été employé par l'évêque de Meaux. Le voici.

„ Puiſſances ennemies de la France, vous vivez, „ & l'eſprit de la charité chrétienne m'interdit de faire „ aucun ſouhait pour votre mort &c ; mais vous „ vivez, & je plains dans cette chaire un vertueux „ capitaine dont les intentions étaient pures &c. „

Une apoſtrophe dans ce goût eût été convenable à Rome dans la guerre civile, après l'aſſaſſinat de *Pompée*, ou dans Londres après le meurtre de *Charles I*, parce qu'en effet il s'agiſſait des intérêts de *Pompée* & de *Charles I.* Mais eſt-il décent de ſouhaiter adroitement en chaire la mort de l'empereur, du roi d'Eſpagne & des électeurs, & de mettre en balance avec eux le général d'armée d'un roi leur ennemi ; Les intentions d'un capitaine, qui ne peuvent être que de ſervir ſon prince, doivent-elles être comparées avec les intérêts politiques des têtes couronnées contre leſquelles il ſervait ? Que dirait-on d'un allemand qui eût ſouhaité la mort au roi de France, à propos de la perte du général *Merci* dont les intentions étaient pures ? (*a*) Pourquoi donc ce paſſage a-t-il toujours été loué par tous les rhéteurs ? C'eſt que la figure eſt en elle-même belle & pathétique ; mais ils n'examinaient point le fond & la convenance de la penſée. *Plutarque* eût dit à *Fléchier : tu as tenu ſans propos un très-beau propos.*

(*a*) *Fléchier* avait tiré mot pour mot la moitié de cette oraiſon funèbre du maréchal de *Turenne*, de celle que l'évêque de Grenoble *Lingende* avait faite d'un duc de Savoie. Or ce morceau, qui était convenable pour un ſouverain, ne l'eſt pas pour un ſujet.

Je reviens à mon paradoxe, que tous ces brillans, auxquels on donne le nom d'eſprit, ne doivent point trouver place dans les grands ouvrages, faits pour inſtruire ou pour toucher : je dirai même qu'ils doivent être bannis de l'opéra. La muſique exprime les paſſions, les ſentimens, les images : mais où ſont les accords qui peuvent rendre une épigramme ? *Quinault* était quelquefois négligé, mais il était toujours naturel.

De tous nos opéra, celui qui eſt le plus orné, ou plutôt accablé de cet eſprit épigrammatique, eſt le Ballet du triomphe des arts, compoſé par un homme aimable, (*) qui penſa toujours finement, & qui s'exprima de même ; mais qui, par l'abus de ce talent, contribua un peu à la décadence des lettres, après les beaux jours de *Louis XIV*. Dans ce ballet, où *Pygmalion* anime ſa ſtatue, il lui dit :

Vos premiers mouvemens ont été de m'aimer.

Je me ſouviens d'avoir entendu admirer ce vers dans ma jeuneſſe par quelques perſonnes. Qui ne voit que les mouvemens du corps de la ſtatue ſont ici confondus avec les mouvemens du cœur, & que dans aucun ſens la phraſe n'eſt françaiſe ; que c'eſt en effet une pointe, une plaiſanterie ? Comment ſe pouvait-il faire qu'un homme qui avait tant d'eſprit, n'en eût pas aſſez pour retrancher ces fautes éblouiſſantes ? Ce même homme qui mépriſait *Homère* & qui le traduiſit, qui en le traduiſant crut le corriger ; & en l'abrégeant crut le faire lire, s'aviſe de donner de l'eſprit à *Homère*. C'eſt lui qui, en feſant reparaître *Achille* réconcilié avec les Grecs, prêts à le venger, fait crier à tout le camp :

Que ne vaincra-t-il point ? il s'eſt vaincu lui-même.

(*) *La Motte.*

Il faut être bien amoureux du bel eſprit, pour faire dire une pointe à cinquante mille hommes.

Ces jeux de l'imagination, ces fineſſes, ces tours, ces traits faillans, ces gaietés, ces petites ſentences coupées, ces familiarités ingénieuſes qu'on prodigue aujourd'hui, ne conviennent qu'aux petits ouvrages de pur agrément. La façade du louvre de *Perrault* eſt ſimple & majeſtueuſe. Un cabinet peut recevoir avec grâce de petits ornemens. Ayez autant d'eſprit que vous voudrez, ou que vous pourrez, dans un madrigal, dans des vers légers; dans une ſcène de comédie, qui ne fera ni paſſionnée, ni naïve, dans un compliment, dans un petit roman, dans une lettre, où vous vous égayerez, pour égayer vos amis.

Loin que j'aie reproché à *Voiture* d'avoir mis de l'eſprit dans ſes lettres, j'ai trouvé, au contraire, qu'il n'en avait pas aſſez, quoiqu'il le cherchât toujours. On dit que les maîtres à danſer font mal la révérence, parce qu'ils la veulent trop bien faire. J'ai cru que *Voiture* était ſouvent dans ce cas: ſes meilleures lettres ſont étudiées; on ſent qu'il ſe fatigue pour trouver ce qui ſe préſente ſi naturellement au comte *Antoine Hamilton*, à madame de *Sévigné*, & à tant d'autres dames qui écrivent ſans efforts ces bagatelles, mieux que *Voiture* ne les écrivait avec peine. *Deſpréaux*, qui avait oſé comparer *Voiture* à *Horace*, dans ſes premières ſatires, changea d'avis quand ſon goût fut mûri par l'âge. Je ſais qu'il importe très-peu aux affaires de ce monde que *Voiture* ſoit ou ne ſoit pas un grand génie, qu'il ait fait ſeulement quelques jolies lettres, ou que toutes ſes plaiſanteries ſoient des modèles. Mais pour nous autres, qui cultivons les

arts & qui les aimons, nous portons une vue attentive ſur ce qui eſt aſſez indifférent au reſte du monde. Le bon goût eſt pour nous en littérature ce qu'il eſt pour les femmes en ajuſtemens; & pourvu qu'on ne faſſe pas de ſon opinion une affaire de parti, il me ſemble qu'on peut dire hardiment qu'il y a dans *Voiture* peu de choſes excellentes, & que *Marot* ſerait aiſément réduit à peu de pages.

Ce n'eſt pas qu'on veuille leur ôter leur réputation; c'eſt au contraire qu'on veut ſavoir bien au juſte ce qui leur a valu cette réputation qu'on reſpecte, & quelles ſont les vraies beautés qui ont fait paſſer leurs défauts. Il faut ſavoir ce qu'on doit ſuivre & ce qu'on doit éviter; c'eſt là le véritable fruit d'une étude approfondie des belles-lettres; c'eſt ce que feſait *Horace*, quand il examinait *Lucilius* en critique. *Horace* ſe fit par-là des ennemis; mais il éclaira ſes ennemis mêmes.

Cette envie de briller & de dire d'une manière nouvelle ce que les autres ont dit, eſt la ſource des expreſſions nouvelles, comme des penſées recherchées. Qui ne peut briller par une penſée, veut ſe faire remarquer par un mot. Voilà pourquoi on a voulu en dernier lieu ſubſtituer *amabilités* au mot d'*agrémens*, *négligemment* à *négligente*, *badiner les amours* à *badiner avec les amours*? On a cent autres affectations de cette eſpèce. Si on continuait ainſi, la langue des *Boſſuets*, des *Racine*, des *Paſcal*, des *Corneille*, des *Boileau*, des *Fénélon*, deviendrait bientôt ſurannée. Pourquoi éviter une expreſſion qui eſt d'uſage, pour en introduire une qui dit préciſément la même choſe? Un mot nouveau n'eſt pardonnable que quand il eſt

abſolument néceſſaire, intelligible & ſonore ; on eſt obligé d'en créer en phyſique : une nouvelle découverte, une nouvelle machine, exigent un nouveau mot. Mais fait-on de nouvelles découvertes dans le cœur humain ? Y a-t-il une autre grandeur que celle de *Corneille* & de *Boſſuet* ? Y a-t-il d'autres paſſions que celles qui ont été maniées par *Racine*, effleurées par *Quinault* ? Y a-t-il une autre morale évangélique que celle du père *Bourdaloue* ?

Ceux qui accuſent notre langue de n'être pas aſſez féconde, doivent en effet trouver de la ſtérilité, mais c'eſt dans eux-mêmes : *Rem verba ſequuntur*. Quand on eſt bien pénétré d'une idée, quand un eſprit juſte & plein de chaleur poſſède bien ſa penſée, elle ſort de ſon cerveau, toute ornée des expreſſions convenables, comme *Minerve* ſortit toute armée du cerveau de *Jupiter*. Enfin la concluſion de tout ceci eſt qu'il ne faut rechercher ni les penſées, ni les tours, ni les expreſſions ; & que l'art, dans tous les grands ouvrages, eſt de bien raiſonner, ſans trop faire d'argumens ; de bien peindre, ſans vouloir tout peindre ; d'émouvoir, ſans vouloir toujours exciter les paſſions. Je donne ici de beaux conſeils, ſans doute. Les ai-je pris pour moi-même ? Hélas non !

Pauci, quos æquus amavit
Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
Diis geniti potuere.

SECTION II.

LE mot *eſprit*, quand il ſignifie *une qualité de l'ame*, eſt un de ces termes vagues, auxquels tous ceux qui les prononcent attachent preſque toujours des ſens différens : Il exprime autre choſe que jugement, génie, goût, talent, pénétration, étendue, grâce, fineſſe; & il doit tenir de tous ces mérites: on pourrait le définir, *raiſon ingénieuſe*.

C'eſt un mot générique qui a toujours beſoin d'un autre mot qui le détermine; & quand on dit, *Voilà un ouvrage plein d'eſprit*, *un homme qui a de l'eſprit*, on a grande raiſon de demander duquel. L'eſprit ſublime de *Corneille* n'eſt ni l'eſprit exact de *Boileau*, ni l'eſprit naïf de *la Fontaine;* & l'eſprit de *la Bruyère*, qui eſt l'art de peindre ſingulièrement, n'eſt point celui de *Mallebranche*, qui eſt de l'imagination avec de la profondeur.

Quand on dit qu'un homme a un *eſprit judicieux*, on entend moins qu'il a ce qu'on appelle de l'eſprit, qu'une raiſon épurée. Un eſprit ferme, mâle, courageux, grand, petit, faible, léger, doux, emporté &c. ſignifie *le caractère & la trempe de l'ame*, & n'a point de rapport à ce qu'on entend dans la ſociété par cette expreſſion, *avoir de l'eſprit*.

L'eſprit dans l'acception ordinaire de ce mot, tient beaucoup du bel eſprit, & cependant ne ſignifie pas préciſément la même choſe: car jamais ce terme *homme d'eſprit* ne peut être pris en mauvaiſe part, & *bel eſprit* eſt quelquefois prononcé ironiquement.

D'où vient cette différence? C'eſt qu'*homme d'eſprit*

ne ſignifie pas *eſprit ſupérieur*, *talent marqué*, & que *bel eſprit* le ſignifie. Ce mot *homme d'eſprit* n'annonce point de prétention, & le *bel eſprit* eſt une affiche : c'eſt un art qui demande de la culture, c'eſt une eſpèce de profeſſion, & qui par-là expoſe à l'envie & au ridicule.

C'eſt en ce ſens que le P. *Bouhours* aurait eu raiſon de faire entendre, d'après le cardinal *Duperron*, que les Allemands ne prétendaient pas à l'eſprit, parce qu'alors leurs ſavans ne s'occupaient guère que d'ouvrages laborieux & de pénibles recherches, qui ne permettaient pas qu'on y répandît des fleurs, qu'on s'efforçât de briller, & que leb el eſprit ſe mêlât au ſavant.

Ceux qui mépriſent le génie d'*Ariſtote*, au lieu de s'en tenir à condamner ſa phyſique, qui ne pouvait être bonne étant privée d'expériences, ſeraient bien étonnés de voir qu'*Ariſtote* a enſeigné parfaitement dans ſa rhétorique la manière de dire les choſes avec eſprit : il dit que cet art conſiſte à ne ſe pas ſervir ſimplement du mot propre, qui ne dit rien de nouveau ; mais qu'il faut employer une métaphore, une figure dont le ſens ſoit clair & l'expreſſion énergique ; il en apporte pluſieurs exemples, & entr'autres ce que dit *Périclès* d'une bataille où la plus floriſſante jeuneſſe d'Athènes avait péri, *l'année a été dépouillée de ſon printemps*.

Ariſtote a bien raiſon de dire qu'il faut du nouveau. Le premier qui, pour exprimer que les plaiſirs ſont mêlés d'amertume, les regarda comme des roſes accompagnées d'épines, eut de l'eſprit ; ceux qui le répétèrent n'en eurent point.

Ce n'eſt pas toujours par une métaphore qu'on s'exprime ſpirituellement : c'eſt par un tour nouveau ; c'eſt en laiſſant deviner ſans peine une partie de ſa penſée : c'eſt ce qu'on appelle *fineſſe*, *délicateſſe ;* & cette manière eſt d'autant plus agréable qu'elle exerce & qu'elle fait valoir l'eſprit des autres.

Les alluſions, les allégories, les comparaiſons ſont un champ vaſte de penſées ingénieuſes ; les effets de la nature, la fable, l'hiſtoire préſentés à la mémoire, fourniſſent à une imagination heureuſe des traits qu'elle emploie à propos.

Il ne ſera pas inutile de donner des exemples de ces différens genres. Voici un madrigal de M. de *la Sablière*, qui a toujours été eſtimé des gens de goût :

Eglé tremble que dans ce jour,
L'hymen, plus puiſſant que l'amour,
N'enlève ſes tréſors ſans qu'elle oſe s'en plaindre.
Elle a négligé mes avis ;
Si la belle les eût ſuivis,
Elle n'aurait plus rien à craindre.

L'auteur ne pouvait, ce ſemble, ni mieux cacher, ni mieux faire entendre ce qu'il penſait, & ce qu'il craignait d'exprimer.

Le madrigal ſuivant paraît plus brillant & plus agréable : c'eſt une alluſion à la fable :

Vous êtes belle, & votre ſœur eſt belle ;
Entre vous deux, tout choix ſerait bien doux,
L'amour était blond comme vous,
Mais il aimait une brune comme elle.

En voici encore un autre fort ancien. Il eſt de *Bertaud*

Bertaud, évêque de Séez, & paraît au-deſſus des deux autres, parce qu'il réunit l'eſprit & le ſentiment :

Quand je revis ce que j'ai tant aimé,
Peu s'en fallut que mon feu rallumé
N'en fît le charme en mon ame renaître,
Et que mon cœur, autrefois ſon captif,
Ne reſſemblât l'eſclave fugitif,
A qui le ſort fit rencontrer ſon maître.

De pareils traits plaiſent à tout le monde, & caractériſent l'*eſprit* délicat d'une nation ingénieuſe.

Le grand point eſt de ſavoir juſqu'où cet eſprit doit être admis. Il eſt clair que dans les grands ouvrages, on doit l'employer avec ſobriété, par cela même qu'il eſt un ornement. Le grand art eſt dans l'à-propos.

Une penſée fine, ingénieuſe, une comparaiſon juſte & fleurie, eſt un défaut, quand la raiſon ſeule ou la paſſion doivent parler, ou bien quand on doit traiter de grands intérêts : ce n'eſt pas alors du faux bel eſprit, mais c'eſt de l'eſprit déplacé ; & toute beauté hors de ſa place ceſſe d'être beauté.

C'eſt un défaut dans lequel *Virgile* n'eſt jamais tombé, & qu'on peut quelquefois reprocher au *Taſſe*, tout admirable qu'il eſt d'ailleurs : ce défaut vient de ce que l'auteur, trop plein de ſes idées, veut ſe montrer lui-même, lorſqu'il ne doit montrer que ſes perſonnages.

La meilleure manière de connaître l'uſage qu'on doit faire de l'eſprit, eſt de lire le petit nombre de bons ouvrages de génie qu'on a dans les langues ſavantes & dans la nôtre.

Le *faux eſprit* eſt autre choſe que de l'*eſprit déplacé* : ce n'eſt pas ſeulement une penſée fauſſe, car elle pourrait être fauſſe ſans être ingénieuſe ; c'eſt une penſée fauſſe & recherchée.

Il a été remarqué ailleurs qu'un homme de beaucoup d'eſprit, qui traduiſit, ou plutôt qui abrégea *Homère* en vers français, crut embellir ce poëte, dont la ſimplicité fait le caractère, en lui prêtant des ornemens. Il dit au ſujet de la réconciliation d'*Achille* :

Tout le camp s'écria, dans une joie extrême,
Que ne vaincra-t-il point ? il s'eſt vaincu lui-même.

Premièrement, de ce qu'on a dompté ſa colère, il ne s'enſuit pas du tout qu'on ne ſera point battu : ſecondement, toute une armée peut-elle s'accorder, par une inſpiration ſoudaine, à dire une pointe ?

Si ce défaut choque les juges d'un goût ſévère, combien doivent révolter tous ces traits forcés, toutes ces penſées alambiquées que l'on trouve en foule dans ces écrits, d'ailleurs eſtimables ? Comment ſupporter que dans un livre de mathématique on diſe que, *ſi Saturne venait à manquer, ce ſerait le dernier ſatellite qui prendrait ſa place, parce que les grands ſeigneurs éloignent toujours d'eux leurs ſucceſſeurs* ? Comment ſouffrir qu'on diſe qu'*Hercule* ſavait la phyſique, & qu'on *ne pouvait réſiſter à un philoſophe de cette force* ? L'envie de briller & de ſurprendre par des choſes neuves, conduit à ces excès.

Cette petite vanité a produit les jeux de mots dans toutes les langues, ce qui eſt la pire eſpèce du faux bel eſprit.

Le faux goût eſt différent du faux bel eſprit, parce

que celui-ci eſt toujours une affectation, un effort de faire mal; au lieu que l'autre eſt ſouvent une habitude de faire mal ſans effort, & de ſuivre par inſtinct un mauvais exemple établi.

L'intempérance & l'incohérence des imaginations orientales, eſt un faux goût; mais c'eſt plutôt un manque d'eſprit qu'un abus d'eſprit.

Des étoiles qui tombent des montagnes qui ſe fendent, des fleuves qui reculent, le ſoleil & la lune qui ſe diſſolvent, des comparaiſons fauſſes & giganteſques, la nature toujours outrée, ſont le caractère de ces écrivains, parce que dans ces pays où l'on n'a jamais parlé en public, la vraie éloquence n'a pu être cultivée, & qu'il e t bien plus aiſé d'être ampoulé que d'être juſte, fin & delicat.

Le faux eſprit eſt préciſément le contraire de ces idées triviales & ampoulées; c'eſt une recherche fatigante de traits déliés, une affectation de dire en enigme ce que d'autres ont déjà dit naturellement, de rapprocher des idées qui paraiſſent incompatibles, de diviſer ce qui doit être réuni, de ſaiſir de faux rapports, de mêler, contre les bienſéances, le badinage avec le ſérieux, & le petit avec le grand.

Ce ſerait ici une peine ſuperflue d'entaſſer des citations dans leſquelles le mot d *eſprit* ſe trouve. On ſe contentera d'en examiner une de *Boileau*, qui eſt rapportée dans le grand dictionnaire de *Trévoux: C'eſt le propre des grands eſprits, quand ils commencent à vieillir & a décliner, de ſe plaire aux contes & aux fables.* Cette réflexion n'eſt pas vraie. Un grand eſprit peut tomber dans cette faibleſſe; mais ce n'eſt pas le propre des

grands eſprits. Rien n'eſt plus capable d'égarer la jeuneſſe, que de citer les fautes des bons écrivains comme des exemples.

Il ne faut pas oublier de dire ici en combien de ſens différens le mot d'*eſprit* s'emploie; ce n'eſt point un défaut de la langue; c'eſt au contraire un avantage d'avoir ainſi des racines qui ſe ramifient en pluſieurs branches.

Eſprit d'un corps, d'une ſociété, pour exprimer les uſages, la manière de parler, de ſe conduire, les préjugés d'un corps.

Eſprit de parti, qui eſt à l'eſprit d'un corps ce que ſont les paſſions aux ſentimens ordinaires.

Eſprit d'une loi, pour en diſtinguer l'intention: c'eſt en ce ſens qu'on a dit, *la lettre tue & l'eſprit vivifie.*

Eſprit d'un ouvrage, pour en faire concevoir le caractère & le but.

Eſprit de vengeance, pour ſignifier *déſir* & *intention* de ſe venger.

Eſprit de diſcorde, eſprit de révolte &c.

On a cité dans un dictionnaire, *eſprit de politeſſe;* mais c'eſt d'après un auteur nommé *Bellegarde*, qui n'a nulle autorité. On doit choiſir avec un ſoin ſcrupuleux ſes auteurs & ſes exemples. On ne dit point *eſprit de politeſſe*, comme on dit *eſprit de vengeance, de diſſention, de faction;* parce que la politeſſe n'eſt point une paſſion animée par un motif puiſſant qui la conduiſe, lequel on appelle *eſprit* métaphoriquement.

Eſprit familier ſe dit dans un autre ſens, & ſignifie ces êtres mitoyens, ces génies, ces démons admis dans l'antiquité, comme l'*eſprit de Socrate* &c.

Eſprit ſignifie quelquefois la plus ſubtile partie de la matière : on dit, *eſprits animaux*, *eſprits vitaux*, pour ſignifier ce qu'on n'a jamais vu, & ce qui donne le mouvement & la vie. Ces eſprits qu'on croit couler rapidement dans les nerfs, ſont probablement un feu ſubtil. Le docteur *Méad* eſt le premier qui ſemble en avoir donné des preuves dans la préface du *Traité ſur les poiſons.*

Eſprit en chimie, eſt encore un terme qui reçoit pluſieurs acceptions différentes, mais qui ſignifie toujours la partie ſubtile de la matière.

Il y à loin de l'*eſprit* en ce ſens, au *bon eſprit*, au *bel eſprit*. Le même mot, dans toutes les langues, peut donner des idées différentes, parce que tout eſt métaphore, ſans que le vulgaire s'en aperçoive.

SECTION III.

CE mot n'eſt-il pas une grande preuve de l'imperfection des langages, du chaos où elles ſont encore, & du haſard qui a dirigé preſque toutes nos conceptions ?

Il plut aux Grecs, ainſi qu'à d'autres nations, d'appeler vent, ſouffle, *pneuma*, ce qu'ils entendaient vaguement par reſpiration, vie, ame. Ainſi ame & vent étaient en un ſens la même choſe dans l'antiquité. Et ſi nous diſions que l'homme eſt une machine pneumatique, nous ne ſerions que traduire les Grecs. Les Latins les imitèrent, & ſe ſervirent du mot *ſpiritus*, eſprit, ſouffle. *Anima*, *ſpiritus*, furent la même choſe.

Le *rouhak* des Phéniciens, & à ce qu'on prétend, des Chaldéens, ſignifiait de même *ſouffle* & *vent*.

Quand on traduiſit la Bible en latin, on employa toujours indifféremment le mot ſouffle, eſprit, vent, ame. *Spiritus* DEI *ferebatur ſuper aquas*, le vent de DIEU, l'eſprit de DIEU etait porté ſur les eaux.

Spiritus vitæ, le ſouffle de la vie, l'ame de la vie.

Inſpiravit in faciem ejus ſpiraculum, ou *ſpiritum vitæ*, & il ſouffla ſur ſa face un ſouffle de vie. Et, ſelon l'hébreu, il ſouffla dans ſes narines un ſouffle, un eſprit de vie.

Hæc cum dixiſſet, inſuflavit, & dixit eis: Accipite ſpiritum ſanctum. Ayant dit cela, il ſouffla ſur eux, & leur dit: Recevez le ſouffle ſaint, l'eſprit ſaint.

Spiritus ubi vult ſpirat, & vocem ejus audis, ſed neſcis unde veniat, l'eſprit, le vent ſouffle où il veut, & vous entendez ſa voix (ſon bruit); mais vous ne ſavez d'où il vient.

Il y a loin de là à nos brochures du quai des auguſtins & du pont-neuf, intitulées Eſprit de *Marivaux*, Eſprit de *Desfontaines* &c.

Ce que nous entendons communément en français par eſprit, bel eſprit, trait d'eſprit &c. ſignifie des penſées ingénieuſes. Aucune autre nation n'a fait un tel uſage du mot *ſpiritus*. Les Latins diſaient *ingenium*, les Grecs *euphuia*, ou bien ils employaient des adjectifs. Les Eſpagnols diſent, *agudo*, *agudeza*.

Les Italiens emploient communément le terme *ingegno*.

Les Anglais ſe ſervent du mot *wit*, *witty*, dont l'étymologie eſt belle, car ce mot autrefois ſignifiait *ſage*.

Les Allemands diſent *verſtändig*; & quand ils veulent exprimer des penſées ingénieuſes, vives,

agréables, ils diſent riche en ſenſations, *ſinn reich*. C'eſt de là que les Anglais, qui ont retenu beaucoup d'expreſſions de l'ancienne langue germanique & françaiſe, diſent *ſenſible man*.

Ainſi preſque tous les mots qui expriment des idées de l'entendement, ſont des métaphores.

L'*ingegno*, l'*ingenium*, eſt tiré de ce qui engendre; l'*agudeſſa* de ce qui eſt pointu, le *ſinn reich* des ſenſations, l'eſprit du vent, & le *wit* de la ſageſſe.

En toute langue ce qui répond à eſprit en général eſt de pluſieurs ſortes; & quand vous dites: Cet homme a de l'eſprit, on eſt en droit de vous demander duquel?

Girard, dans ſon livre utile des définitions, intitulé: Synonymes français, conclut ainſi:

Il faut dans le commerce des dames de l'eſprit ou du jargon qui en ait l'apparence. (Ce n'eſt pas leur faire honneur, elles méritent mieux) *L'entendement eſt de miſe avec les politiques & les courtiſans.*

Il me ſemble que l'entendement eſt néceſſaire partout, & qu'il eſt bien extraordinaire de voir un entendement *de miſe*.

Le génie eſt propre avec les gens à projets & à dépenſe.

Ou je me trompe, ou le génie de *Corneille* était fait pour tous les ſpectateurs; le génie de *Boſſuet* pour tous les auditeurs, encore plus que propre avec les gens à dépenſe.

Le mot qui répond à *ſpiritus*, eſprit, vent, ſouffle, donnant néceſſairement à toutes les nations l'idée de l'air, elles ſuppoſèrent toutes que notre faculté de penſer, d'agir, ce qui nous anime, eſt de l'air; & de-là notre ame fut de l'air ſubtil.

De-là les mânes, les eſprits, les revenans, les ombres furent compoſés d'air. (*)

De-là nous diſions, il n'y a pas long-temps : *Un eſprit lui eſt apparu, il a un eſprit familier ; il revient des eſprits dans ce château ;* & la populace le dit encore.

Il n'y a guère que les traductions des livres hébreux en mauvais latin, qui aient employé le mot de *ſpiritus* en ce ſens.

Manes, umbræ, ſimulacra, ſont les expreſſions de *Cicéron* & de *Virgile*. Les Allemands diſent *geiſt*, les Anglais *ghoſt*, les Eſpagnols, *duende, traſgo ;* les Italiens ſemblent n'avoir point de terme qui ſignifie *revenant*. Les Français ſeuls ſe ſont ſervis du mot *eſprit*. Le mot propre pour toutes les nations doit être *fantôme, imagination, rêverie, ſottiſe, friponnerie*.

SECTION IV.

Bel eſprit, eſprit.

QUAND une nation commence à ſortir de la barbarie, elle cherche à montrer ce que nous appelons *de l'eſprit*.

Ainſi aux premières tentatives qu'on fit ſous *François I*, vous voyez dans *Marot* des pointes, des jeux de mots, qui ſeraient aujourd'hui intolérables.

Romorentin ſa perte rememore,
Cognac s'en cogne en ſa poitrine blême,
Anjou fait joug, Angoulême eſt de même.

Ces belles idées ne ſe préſentent pas d'abord pour

(*) Voyez *Ame*.

marquer la douleur des peuples. Il en a coûté à l'imagination pour parvenir à cet excès de ridicule.

On pourrait apporter pluſieurs exemples d'un goût ſi dépravé ; mais tenons-nous-en à celui-ci qui eſt le plus fort de tous.

Dans la ſeconde époque de l'eſprit humain en France, au temps de *Balzac*, de *Mairet*, de *Rotrou*, de *Corneille*, on applaudiſſait à toute penſée qui ſurprenait par des images nouvelles qu'on appelait *eſprit*. On reçut très-bien ces vers de la tragédie de Pyrame.

Ah ! voici le poignard qui du ſang de ſon maître
S'eſt ſouillé lâchement ; il en rougit, le traître.

On trouvait un grand art à donner du ſentiment à ce poignard, à le faire rougir de honte d'être teint du ſang de *Pyrame* autant que du ſang dont il était coloré.

Perſonne ne ſe récria contre *Corneille* quand dans ſa tragédie d'Andromède, *Phinée* dit au ſoleil :

Tu luis, Soleil, & ta lumière
Semble ſe plaire à m'affliger.
Ah ! mon amour te va bien obliger
A quitter ſoudain ta carrière.
Viens, Soleil, viens voir la beauté
Dont le divin éclat me dompte,
Et tu fuiras de honte
D'avoir moins de clarté.

Le ſoleil qui fuit parce qu'il eſt moins clair que le viſage d'*Andromède*, vaut bien le poignard qui rougit.

Si de tels efforts d'ineptie trouvaient grâce devant un public dont le goût s'eſt formé ſi difficilement, il ne faut pas être ſurpris que des traits d'eſprit qui avaient quelque lueur de beauté aient long-temps ſéduit.

Non-ſeulement on admirait cette traduction de l'eſpagnol ;

Ce ſang qui tout verſé fume encor de courroux
De ſe voir répandu pour d'autres que pour vous.

Non-ſeulement on trouvait une fineſſe très-ſpirituelle dans ce vers d'*Hipſipile* à *Médée* dans la Toiſon d'or :

Je n'ai que des attraits & vous avez des charmes.

Mais on ne s'apercevait pas, & peu de connaiſſeurs s'aperçoivent encore, que dans le rôle impoſant de *Cornélie* l'auteur met preſque toujours de l'eſprit où il fallait ſeulement de la douleur. Cette femme dont on vient d'aſſaſſiner le mari, commence ſon diſcours étudié à *Céſar*, par un *car :*

Céſar, car le deſtin que dans tes fers je brave,
M'a fait ta priſonnière & non pas ton eſclave ;
Et tu ne prétends pas qu'il m'abaiſſe le cœur
Juſqu'à te rendre hommage & te nommer ſeigneur.

Elle s'interrompt ainſi dès le premier mot, pour dire une choſe recherchée & fauſſe. Jamais une citoyenne romaine ne fut eſclave d'un citoyen romain ; jamais un romain ne fut appelé *ſeigneur ;* & ce mot *ſeigneur* n'eſt parmi nous qu'un terme d'honneur & de rempliſſage uſité au théâtre.

Fille de Scipion, & pour dire encor plus,
Romaine, mon courage eſt encore au-deſſus.

Outre le défaut ſi commun à tous les héros de *Corneille*, de s'annoncer ainſi eux-mêmes, de dire : Je ſuis grand, j'ai du courage, admirez-moi, il y a ici une affectation bien condamnable de parler de ſa naiſſance quand la tête de *Pompée* vient d'être préſentée à *Céſar*. Ce n'eſt point ainſi qu'une affliction véritable s'exprime. La douleur ne cherche point à dire *encor plus*. Et ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'en voulant dire encore plus, elle dit beaucoup moins. Etre romaine eſt ſans doute moins que d'être fille de *Scipion* & femme de *Pompée*. L'infame *Septime* aſſaſſin de *Pompée*, était romain comme elle. Mille romains étaient des hommes très-médiocres ; mais être femme & fille des plus grands des romains, c'était là une vraie ſupériorité. Il y a donc dans ce diſcours de l'eſprit faux & déplacé, ainſi qu'une grandeur fauſſe & déplacée.

Enſuite elle dit, d'après *Lucain*, qu'elle doit rougir d'être en vie.

Je dois rougir *pourtant*, après un tel malheur,
De n'avoir pu mourir d'un excès de douleur.

Lucain après le beau ſiècle d'*Auguſte*, cherchait de l'eſprit, parce que la décadence commençait ; & dans le ſiècle de *Louis XIV* on commença par vouloir étaler de l'eſprit, parce que le bon goût n'était pas encore entièrement formé comme il le fut depuis.

Céſar, de ta victoire écoute moins le bruit,
Elle n'eſt que l'effet du malheur qui me ſuit.

Quel mauvais artifice, quelle idée fauſſe autant

qu'imprudente ! *Céſar* ne doit point, ſelon elle, écouter *le bruit* de ſa victoire. Il n'a vaincu à Pharſale que parce que *Pompée* a épouſé *Cornélie !* Que de peine pour dire ce qui n'eſt ni vrai, ni vraiſemblable, ni convenable, ni touchant !

Deux fois du monde entier j'ai cauſé la diſgrace.

C'eſt le *bis nocui mundo* de *Lucain*. Ce vers préſente une très-grande idée. Elle doit ſurprendre, il n'y manque que la vérité. Mais il faut bien remarquer que ſi ce vers avait ſeulement une faible lueur de vraiſemblance, & s'il était échappé aux emportemens de la douleur il ſerait admirable; il aurait alors toute la vérité, toute la beauté de la convenance théâtrale.

Heureuſe en mes malheurs ſi ce triſte hymenée
Pour le bonheur du monde à Rome m'eût donnée,
Et ſi j'euſſe avec moi porté dans ta maiſon
D'un aſtre envenimé l'invincible poiſon;
Car enfin n'attends pas que j'abaiſſe ma haine;
Je te l'ai déjà dit, Céſar, je ſuis romaine;
Et quoique ta captive, un cœur tel que le mien,
De peur de s'oublier ne te demande rien.

C'eſt encore de *Lucain;* elle ſouhaite dans la Pharſale d'avoir épouſé *Céſar*, & de n'avoir eu à ſe louer d'aucun de ſes maris.

Atque utinam in thalamis inviſi Cæſaris eſſem
Infelix conjux & nulli læta marito.

Ce ſentiment n'eſt point dans la nature; il eſt à la fois giganteſque & puérile; mais du moins ce n'eſt pas à *Céſar* que *Cornélie* parle ainſi dans *Lucain*.

Corneille au contraire fait parler *Cornélie* à *Céſar* même ; il lui fait dire qu'elle ſouhaite d'être ſa femme, pour porter dans ſa maiſon le *poiſon invincible d'un aſtre envenimé ;* car, ajoute-t-elle, ma haine ne peut s'abaiſſer, & je t'ai déjà dit que je ſuis romaine, & je ne te demande rien. Voilà un ſingulier raiſonnement ; je voudrais t'avoir épouſé pour te faire mourir, car je ne te demande rien.

Ajoutons encore que cette veuve accable *Céſar* d'injures dans le moment où *Céſar* vient de pleurer la mort de *Pompée*, & qu'il a promis de la venger.

Il eſt certain que ſi l'auteur n'avait pas voulu donner de l'eſprit à *Cornélie*, il ne ſerait pas tombé dans ces défauts qui ſe ſont ſentir aujourd'hui après avoir été applaudis ſi long-temps. Les actrices ne peuvent plus guère les pallier par une fierté étudiée & des éclats de voix ſéducteurs.

Pour mieux connaître combien l'eſprit ſeul eſt au-deſſous des ſentimens naturels, comparez *Cornélie* avec elle-même, quand elle dit des choſes toutes contraires dans la même tirade ;

Encore ai-je ſujet de rendre grâce aux dieux
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux,
Que Céſar y commande & non pas Ptolomée.
Hélas ! & ſous quel aſtre, ô ciel ! m'as-tu formée !
Si je leur dois des vœux de ce qu'ils ont permis
Que je rencontre ici mes plus grands ennemis,
Et tombe entre leurs mains plutôt qu'aux mains d'un prince,
Qui doit à mon époux ſon trône & ſa province.

Paſſons ſur la petite faute de ſtyle, & conſidérons combien ce diſcours eſt décent & douloureux ; il va

au cœur, tout le reſte éblouit l'eſprit un moment & enſuite le révolte.

Ces vers naturels charment tous les ſpectateurs ;

O vous ! à ma douleur, objet terrible & tendre,
Eternel entretien de haine & de pitié,
Reſtes du grand Pompée, écoutez ſa moitié &c.

C'eſt par ces comparaiſons qu'on ſe forme le goût, & qu'on s'accoutume à ne rien aimer que le vrai mis à ſa place. (*)

Cléopâtre dans la même tragédie s'exprime ainſi à ſa confidente *Charmion :*

Apprends qu'une princeſſe aimant ſa renommée,
Quand elle dit qu'elle aime eſt ſure d'être aimée ;
Et que les plus beaux feux dont ſon cœur ſoit épris
N'oſeraient l'expoſer aux hontes d'un mépris.

Charmion pouvait lui répondre : Madame, je n'entends pas ce que c'eſt que les beaux feux d'une princeſſe qui n'oſeraient l'expoſer à des hontes. Et à l'égard des princeſſes qui ne diſent qu'elles aiment que quand elles ſont ſures d'être aimées, je fais toujours le rôle de confidente à la comédie, & vingt princeſſes m'ont avoué leurs beaux feux ſans être ſures de rien, & principalement l'infante du *Cid.*

Allons plus loin. *Céſar*, *Céſar* lui-même, ne parle à *Cléopâtre* que pour montrer de l'eſprit alambiqué :

Mais, ô Dieux ! ce moment que je vous ai quittée
D'un trouble bien plus grand a mon ame agitée,
Et ces ſoins importans qui m'arrachaient à vous
Contre ma grandeur même allumaient mon courroux ;

(*) Voyez *Goût.*

Je lui voulais du mal de m'être ſi contraire.
Mais je lui pardonnais au ſimple ſouvenir
Du bonheur qu'à ma flamme elle fait obtenir,
C'eſt elle dont je tiens cette haute eſpérance
Qui flatte mes déſirs d'une illuſtre apparence.
C'était pour acquérir un droit ſi précieux
Que combattait par-tout mon bras ambitieux.
Et dans Pharſale même il a tiré l'épée
Plus pour le conſerver que pour vaincre Pompée.

Voilà donc *Céſar* qui veut du mal à ſa grandeur de l'avoir éloigné un moment de *Cléopâtre*, mais qui pardonne à ſa grandeur en ſe ſouvenant que cette grandeur lui a fait obtenir le bonheur de ſa flamme. Il tient la haute eſpérance d'une illuſtre apparence ; & ce n'eſt que pour acquérir le droit précieux de cette illuſtre apparence que ſon bras ambitieux a donné la bataille de Pharſale.

On dit que cette ſorte d'eſprit, qui n'eſt, il faut le dire, que du galimatias, était alors l'eſprit du temps. C'eſt cet abus intolérable que *Molière* proſcrivit dans ſes Précieuſes ridicules.

Ce ſont ces défauts trop fréquens dans *Corneille* que *la Bruyère* déſigna en diſant : (*a*) *J'ai cru dans ma première jeuneſſe que ces endroits étaient clairs, intelligibles pour les acteurs, pour le parterre & l'amphithéâtre, que leurs auteurs s'entendaient eux-mêmes, & que j'avais tort de n'y rien comprendre. Je ſuis détrompé.* Nous avons relevé ailleurs l'affectation ſingulière où eſt tombé *la Motte* dans ſon abrégé de l'Iliade,

(*a*) *Caractères* de *la Bruyère*, chap. *des ouvrages de l'eſprit.*

en ſeſant parler avec eſprit toute l'armée des Grecs à la ſois :

Tout le camp s'écria dans une joie extrême :
Que ne vaincra-t-il point? il s'eſt vaincu lui-même.

C'eſt là un trait d'eſprit, une eſpèce de pointe & de jeu de mots. Car s'enſuit-il de ce qu'un homme a dompté ſa colère qu'il ſera vainqueur dans le combat? Et comment cent mille hommes peuvent-ils dans un même inſtant s'accorder à dire un rébus, ou ſi l'on veut, un bon mot?

SECTION V.

EN Angleterre, pour exprimer qu'un homme a beaucoup d'eſprit, on dit qu'il a de grandes parties, *great parts*. D'où cette manière de parler qui étonne aujourd'hui les Français, peut-elle venir? d'eux-mêmes. Autreſois nous nous ſervions de ce mot *parties* très-communément dans ce ſens-là. *Clélie*, *Caſſandre*, nos autres anciens romans ne parlent que des parties de leurs héros & de leurs héroïnes, & ces parties ſont leur eſprit. On ne pouvait mieux s'exprimer. En effet, qui peut avoir tout? Chacun de nous n'a que ſa petite portion d'intelligence, de mémoire, de ſagacité, de profondeur d'idées, d'étendue, de vivacité, de fineſſe. Le mot de *parties* eſt le plus convenable pour des êtres auſſi faibles que l'homme. Les Français ont laiſſé échapper de leurs dictionnaires une expreſſion dont les Anglais ſe ſont ſaiſis. Les Anglais ſe ſont enrichis plus d'une ſois à nos dépens.

Pluſieurs écrivains philoſophes ſe ſont étonnés de ce

ce que tout le monde prétendant à l'eſprit, perſonne n'oſe ſe vanter d'en avoir.

L'envie, a-t-on dit, *permet à chacun d'être le panégyriſte de ſa probité & non de ſon eſprit.* L'envie permet qu'on faſſe l'apologie de ſa probité, non de ſon eſprit, pourquoi ? c'eſt qu'il eſt très-néceſſaire de paſſer pour homme de bien, & point du tout d'avoir la réputation d'homme d'eſprit.

On a ému la queſtion, ſi tous les hommes ſont nés avec le même eſprit, les mêmes diſpoſitions pour les ſciences, & que tout dépend de leur éducation & des circonſtances où ils ſe trouvent. Un philoſophe, qui avait droit de ſe croire né avec quelque ſupériorité, prétendit que les eſprits ſont égaux; cependant on a toujours vu le contraire. De quatre cents enfans élevés enſemble ſous les mêmes maîtres, dans la même diſcipline, à peine y en a-t-il cinq ou ſix qui faſſent des progrès bien marqués. Le grand nombre eſt toujours des médiocres, & parmi ces médiocres il y a des nuances ; en un mot les eſprits different plus que les viſages.

SECTION VI.

Eſprit faux.

NOUS avons des aveugles, des borgnes, des bigles, des louches, des vues longues, des vues courtes, ou diſtinctes, ou confuſes, ou faibles, ou infatigables. Tout cela eſt une image aſſez fidelle de notre entendement. Mais on ne connaît guère de vue fauſſe.

Il n'y a guère d'hommes qui prenne toujours un coq pour un cheval, ni un pot de chambre pour une maiſon. Pourquoi rencontre-t-on ſouvent des eſprits aſſez juſtes d'ailleurs, qui ſont abſolument faux ſur des choſes importantes? Pourquoi ce même Siamois qui ne ſe laiſſera jamais tromper quand il ſera queſtion de lui compter trois roupies, croit-il fermement aux métamorphoſes de *Sammonocodom*? Par quelle étrange bizarrerie des hommes ſenſés reſſemblent-ils à dom *Quichotte*, qui croyait voir des géans où les autres hommes ne voyaient que des moulins à vent? Encore dom *Quichotte* était plus excuſable que le Siamois qui croit que *Sammonocodom* eſt venu pluſieurs fois ſur la terre, & que le Turc qui eſt perſuadé que *Mahomet* a mis la moitié de la lune dans ſa manche. Car dom *Quichotte*, frappé de l'idée qu'il doit combattre des géans, peut ſe figurer qu'un géant doit avoir le corps auſſi gros qu'un moulin, & les bras auſſi longs que les aîles du moulin: mais de quelle ſuppoſition peut partir un homme ſenſé pour ſe perſuader que la moitié de la lune eſt entrée dans une manche, & qu'un *Sammonocodom* eſt deſcendu du ciel pour venir jouer au cerf-volant à Siam, couper une forêt, & faire des tours de paſſe-paſſe?

Les plus grands génies peuvent avoir l'eſprit faux ſur un principe qu'ils ont reçu ſans examen. *Newton* avait l'eſprit très-faux quand il commentait l'Apocalypſe.

Tout ce que certains tyrans des ames déſirent, c'eſt que les hommes qu'ils enſeignent aient l'eſprit faux. Un faquir élève un enfant qui promet beaucoup; il emploie cinq ou ſix années à lui enfoncer dans la tête que le dieu *Fo* apparut aux hommes en éléphant

blanc, & il perſuade l'enfant qu'il ſera fouetté après ſa mort pendant cinq cents mille années, s'il ne croit pas ces métamorphoſes. Il ajoute qu'à la fin du monde l'ennemi du dieu *Fo* viendra combattre contre cette divinité.

L'enfant étudie & devient un prodige; il argumente ſur les leçons de ſon maître; il trouve que *Fo* n'a pu ſe changer qu'en éléphant blanc, parce que c'eſt le plus beau des animaux. Les rois de Siam & du Pégu, dit-il, ſe ſont faits la guerre pour un éléphant blanc; certainement ſi *Fo* n'avait pas été caché dans cet éléphant, ces rois n'auraient pas été ſi inſenſés que de combattre pour la poſſeſſion d'un ſimple animal.

L'ennemi de *Fo* viendra le défier à la fin du monde; certainement cet ennemi ſera un rhinocéros, car le rhinocéros combat l'éléphant. C'eſt ainſi que raiſonne dans un âge mûr l'élève ſavant du faquir, & il devient une des lumières des Indes; plus il a l'eſprit ſubtil, plus il l'a faux, & il forme enſuite des eſprits faux comme lui.

On montre à tous ces énergumènes un peu de géométrie, & ils l'apprennent aſſez facilement; mais, choſe étrange! leur eſprit n'eſt pas redreſſé pour cela; ils aperçoivent les vérités de la géométrie, mais elle ne leur apprend point à peſer les probabilités; ils ont pris leur pli, ils raiſonneront de travers toute leur vie, & j'en ſuis fâché pour eux.

Il y a malheureuſement bien des manières d'avoir l'eſprit faux. 1°. De ne pas examiner ſi le principe eſt vrai lors même qu'on en déduit des conſéquences juſtes, & cette manière eſt commune. (*)

(*) Voyez *Conſéquence*.

2°. De tirer des conſéquences fauſſes d'un principe reconnu pour vrai. Par exemple, un domeſtique eſt interrogé ſi ſon maître eſt dans ſa chambre, par des gens qu'il ſoupçonne d'en vouloir à ſa vie : s'il était aſſez ſot pour leur dire la vérité ſous prétexte qu'il ne faut pas mentir, il eſt clair qu'il aurait tiré une conſéquence abſurde d'un principe très-vrai.

Un juge qui condamnerait un homme qui a tué ſon aſſaſſin, parce que l'homicide eſt défendu, ſerait auſſi inique que mauvais raiſonneur.

De pareils cas ſe ſubdiviſent en mille nuances différentes. Le bon eſprit, l'eſprit juſte eſt celui qui les démêle; de-là vient qu'on a vu tant de jugemens iniques; non que le cœur des juges fût méchant, mais parce qu'ils n'étaient pas aſſez éclairés.

ESSENIENS.

PLUS une nation eſt ſuperſtitieuſe & barbare, obſtinée à la guerre malgré ſes défaites, partagée en factions flottantes entre la royauté & le ſacerdoce, enivrée de fanatiſme, plus il ſe trouve chez un tel peuple un nombre de citoyens qui s'uniſſent pour vivre en paix.

Il arrive qu'en temps de peſte un petit canton s'interdit la communication avec les grandes villes. Il ſe préſerve de la contagion qui règne; mais il reſte en proie aux autres maladies.

Tels on a vu les gymnoſophiſtes aux Indes, telles furent quelques ſectes de philoſophes chez les Grecs; tels les pythagoriciens en Italie & en Grèce, & les thérapeutes en Egypte, tels ſont aujourd'hui les primitifs nommés *quakers*, & les *dunkards* en Penſilvanie,

& tels furent à peu près les premiers chrétiens qui vécurent enſemble loin des villes.

Aucune de ces ſociétés ne connut cette effrayante coutume de ſe lier par ſerment au genre de vie qu'elles embraſſaient; de ſe donner des chaînes perpétuelles, de ſe dépouiller religieuſement de la nature humaine dont le premier caractère eſt la liberté; de faire enfin ce que nous appelons des *vœux*. Ce fut *S^t Baſile* qui le premier imagina ces vœux, ce ſerment de l'eſclavage. Il introduiſit un nouveau fléau ſur la terre, & il tourna en poiſon ce qui avait été inventé comme remède.

Il y avait en Syrie des ſociétés toutes ſemblables à celles des eſſéniens. C'eſt le juif *Philon* qui nous le dit dans le *Traité de la liberté des gens de bien*. La Syrie fut toujours ſuperſtitieuſe & factieuſe, toujours opprimée par des tyrans. Les ſucceſſeurs d'*Alexandre* en firent un théâtre d'horreurs. Il n'eſt pas étonnant que parmi tant d'infortunés, quelques-uns plus humains & plus ſages que les autres, ſe ſoient éloignés du commerce des grandes villes, pour vivre en commun dans une honnête pauvreté, loin des yeux de la tyrannie.

On ſe réfugia dans de ſemblables aſiles en Egypte pendant les guerres civiles des derniers *Ptolomées*; & lorſque les armées romaines ſubjuguèrent l'Egypte, les thérapeutes s'établirent dans un déſert auprès du lac Mœris.

Il paraît très-probable qu'il y eut des thérapeutes grecs, égyptiens & juifs. *Philon*, (*b*) après avoir loué *Anaxagore*, *Démocrite* & les autres philoſophes qui embraſſèrent ce genre de vie, s'exprime ainſi:

(*b*) *Philon*, de la vie contemplative.

„ On trouve de pareilles ſociétés en pluſieurs pays; „ la Grèce & d'autres contrées jouiſſent de cette conſo- „ lation : elle eſt très-commune en Egypte dans „ chaque nôme, & ſurtout dans celui d'Alexandrie. „ Les plus gens de bien, les plus auſtères ſe ſont retirés „ au-deſſus du lac Mœris dans un lieu déſert, mais „ commode, qui forme une pente douce. L'air y eſt „ très-ſain, les bourgades aſſez nombreuſes dans le „ voiſinage du déſert &c. „

Voilà donc par-tout des ſociétés qui ont tâché d'échapper aux troubles, aux factions, à l'inſolence, à la rapacité des oppreſſeurs. Toutes, ſans exception, eurent la guerre en horreur; ils la regardèrent préciſément du même œil que nous voyons le vol & l'aſſaſſinat ſur les grands chemins.

Tels furent à peu près les gens de lettres qui s'aſſemblèrent en France, & qui fondèrent l'académie. Ils échappaient aux factions & aux cruautés qui déſolaient le règne de *Louis XIII.* Tels furent ceux qui fondèrent la ſociété royale de Londres, pendant que les fous barbares nommés *puritains* & *épiſcopaux*, s'égorgeaient pour quelques paſſages de trois ou quatre vieux livres inintelligibles.

Quelques ſavans ont cru que JESUS-CHRIST qui daigna paraître quelque temps dans le petit pays de Capharnaüm, dans Nazareth & dans quelques autres bourgades de la Paleſtine, était un de ces eſſéniens qui fuyaient le tumulte des affaires, & qui cultivaient en paix la vertu. Mais ni dans les quatre évangiles reçus, ni dans les apocryphes, ni dans les Actes des apôtres, ni dans leurs lettres, on ne lit le nom d'*eſſénien*.

Quoique le nom ne s'y trouve pas, la reſſemblance

s'y trouve en plusieurs points, confraternité, biens en commun, vie austère, travail des mains, détachement des richesses & des honneurs, & surtout horreur pour la guerre. Cet éloignement est si grand, que JESUS-CHRIST commande de tendre l'autre joue quand on vous donne un soufflet, & de donner votre tunique quand on vous vole votre manteau. C'est sur ce principe que les chrétiens se conduisirent pendant près de deux siècles, sans autels, sans temples, sans magistratures, tous exerçant des métiers, tous menant une vie cachée & paisible.

Leurs premiers écrits attestent qu'il ne leur était pas permis de porter les armes. Ils ressemblaient en cela parfaitement à nos pensilvains, à nos anabaptistes, à nos memnonistes d'aujourd'hui, qui se piquent de suivre l'évangile à la lettre. Car quoiqu'il y ait dans l'évangile plusieurs passages qui étant mal entendus, peuvent inspirer la violence, comme les marchands chassés à coups de fouet hors des parvis du temple, le *contrains-les d'entrer*, les cachots dans lesquels on précipite ceux qui n'ont pas fait profiter l'argent du maître à cinq pour un, ceux qui viennent au festin sans avoir la robe nuptiale; quoique, dis-je, toutes ces maximes y semblent contraires à l'esprit pacifique, cependant, il y en a tant d'autres qui ordonnent de souffrir au lieu de combattre, qu'il n'est pas étonnant que les chrétiens aient eu la guerre en exécration pendant environ deux cents ans.

Voilà sur quoi se fonde la nombreuse & respectable société des pensilvains, ainsi que les petites sectes qui l'imitent. Quand je les appelle *respectables*, ce n'est point par leur aversion pour la splendeur de l'Eglise

catholique. Je plains ſans doute, comme je le dois, leurs erreurs. C'eſt leur vertu, c'eſt leur modeſtie, c'eſt leur eſprit de paix que je reſpecte.

Le grand philoſophe *Bayle* n'a-t-il donc pas eu raiſon de dire qu'un chrétien des premiers temps ſerait un très-mauvais ſoldat, ou qu'un ſoldat ſerait un très-mauvais chrétien?

Ce dilemme paraît ſans replique; & c'eſt, ce me ſemble, la différence entre l'ancien chriſtianiſme & l'ancien judaïſme.

La loi des premiers Juifs dit expreſſément: Dès que vous ſerez entrés dans le pays dont vous devez vous emparer, mettez tout à feu & à ſang, égorgez ſans pitié vieillards, femmes, enfans à la mamelle, tuez juſqu'aux animaux, ſaccagez tout, brûlez tout, c'eſt votre DIEU qui vous l'ordonne. Ce catéchiſme n'eſt pas annoncé une fois, mais vingt; & il eſt toujours ſuivi.

Mahomet perſécuté par les Mecquois ſe défend en brave homme. Il contraint ſes perſécuteurs vaincus à ſe mettre à ſes pieds, à devenir ſes proſélytes; il établit ſa religion par la parole & par l'épée.

JESUS, placé entre les temps de *Moïſe* & de *Mahomet* dans un coin de la Galilée, prêche le pardon des injures, la patience, la douceur, la ſouffrance, meurt du dernier ſupplice, & veut que ſes premiers diſciples meurent ainſi.

Je demande en bonne foi ſi *St Barthelemi*, *St André*, *St Matthieu*, *St Barnabé* auraient été reçus parmi les cuiraſſiers de l'empereur, ou dans les trabans de *Charles XII*? *St Pierre* même, quoiqu'il ait coupé l'oreille à *Malchus*, aurait-il été propre à faire un bon

chef de file? Peut-être *St Paul* accoutumé d'abord au carnage, & ayant eu le malheur d'être un perſécuteur ſanguinaire, eſt le ſeul qui aurait pu devenir guerrier. L'impétuoſité de ſon tempérament & la chaleur de ſon imagination en auraient pu faire un capitaine redoutable. Mais malgré ces qualités il ne chercha point à ſe venger de *Gamaliel* par les armes. Il ne fit point comme les *Judas*, les *Theudas*, les *Barcochebas* qui levèrent des troupes; il ſuivit les préceptes de JESUS; il ſouffrit, & même il eut, à ce qu'on prétend, la tête tranchée.

Faire une armée de chrétiens était donc, dans les premiers temps, une contradiction dans les termes.

Il eſt clair que les chrétiens n'entrèrent dans les troupes de l'empire que quand l'eſprit qui les animait fut changé. Ils avaient dans les deux premiers ſiècles de l'horreur pour les temples, les autels, les cierges, l'encens, l'eau luſtrale; *Porphire* les comparait aux renards qui diſent, *ils ſont trop verds*. Si vous pouviez avoir, diſait-il, de beaux temples brillans d'or avec de groſſes rentes pour les deſſervans, vous aimeriez les temples paſſionnément. Ils ſe donnèrent enſuite tout ce qu'ils avaient abhorré. C'eſt ainſi qu'ayant déteſté le métier des armes, ils allèrent enfin à la guerre. Les chrétiens, dès le temps de *Dioclétien*, furent auſſi différens des chrétiens du temps des apôtres, que nous ſommes différens des chrétiens du troiſième ſiècle.

Je ne conçois pas comment un eſprit auſſi éclairé & auſſi hardi que celui de *Monteſquieu*, a pu condamner ſévèrement un autre génie bien plus méthodique que le ſien, & combattre cette vérité annoncée par *Bayle*, (*c*)

(*c*) *Continuation des penſées diverſes*, article CXXIV.

qu'une ſociété de vrais chrétiens pourrait vivre heureuſement enſemble, mais qu'elle ſe défendrait mal contre les attaques d'un ennemi.

» Ce ſeraient, dit *Monteſquieu*, des citoyens infi-
» niment éclairés ſur leurs devoirs, & qui auraient un
» très-grand zèle pour les remplir. Ils ſentiraient
» très-bien les droits de la défenſe naturelle. Plus
» ils croiraient devoir à la religion, plus ils penſeraient
» devoir à la patrie. Les principes du chriſtianiſme
» bien gravés dans le cœur ſeraient infiniment plus
» forts que ce faux honneur des monarchies, ces
» vertus humaines des républiques, & cette crainte
» ſervile des Etats deſpotiques. »

Aſſurément l'auteur de l'*Eſprit des lois* ne ſongeait pas aux paroles de l'évangile quand il dit, que les vrais chrétiens ſentiraient très-bien les droits de la défenſe naturelle. Il ne ſe ſouvenait pas de l'ordre de donner ſa tunique quand on vous vole le manteau, & de tendre l'autre joue quand on a reçu un ſoufflet. Voilà les principes de la défenſe naturelle très-clairement anéantis. Ceux que nous appelons *quakers* ont toujours refuſé de combattre; mais ils auraient été écraſés dans la guerre de 1756 s'ils n'avaient pas été ſecourus & forcés à ſe laiſſer ſecourir par les autres Anglais. (*)

N'eſt-il pas indubitable que ceux qui penſeraient en tout comme des martyrs, ſe battraient fort mal contre des grenadiers? Toutes les paroles de ce chapitre de l'*Eſprit des lois* me paraiſſent fauſſes. *Les principes du chriſtianiſme bien gravés dans le cœur ſeraient infiniment plus forts* &c. Oui, plus forts pour

(*) Voyez l'article *Egliſe primitive*.

les empêcher de manier l'épée, pour les faire trembler de répandre le ſang de leur prochain, pour leur faire regarder la vie comme un fardeau dont le ſouverain bonheur eſt d'être déchargé.

On les enverrait, dit *Bayle*, *comme des brebis au milieu des loups, ſi on les ſeſait aller repouſſer de vieux corps d'infanterie, ou charger des régimens de cuiraſſiers.*

Bayle avait très-grande raiſon. *Monteſquieu* ne s'eſt pas aperçu qu'en le réfutant, il ne voyait que les chrétiens mercenaires & ſanguinaires d'aujourd'hui, & non pas des premiers chrétiens. Il ſemble qu'il ait voulu prévenir les injuſtes accuſations qu'il a eſſuyées des fanatiques, en leur ſacrifiant *Bayle;* & il n'y a rien gagné. Ce ſont deux grands-hommes qui paraiſſent d'avis différent, & qui auraient eu toujours le même s'ils avaient été également libres.

Le faux honneur des monarchies, les vertus humaines des républiques, la crainte ſervile des Etats deſpotiques. Rien de tout cela ne fait les ſoldats, comme le prétend l'*Eſprit des lois.* Quand nous levons un régiment dont le quart déſerte au bout de quinze jours, il n'y a pas un ſeul des enrôlés qui penſe à l'honneur de la monarchie; ils ne ſavent ce que c'eſt. Les troupes mercenaires de la république de Veniſe connaiſſent leur paye, & non la vertu républicaine, de laquelle on ne parle jamais dans la place St Marc. Je ne crois pas en un mot qu'il y ait un ſeul homme ſur la terre qui s'enrôle dans un régiment par vertu.

Ce n'eſt point non plus par une crainte ſervile que les Turcs & les Ruſſes ſe battent avec un acharnement & une fureur de lions & de tigres; on n'a point ainſi du courage par crainte. Ce n'eſt pas non plus par

dévotion que les Ruſſes ont battu les armées de *Mouſtapha*. Il ſerait à déſirer, ce me ſemble, qu'un homme ſi ingénieux eût plus cherché à faire connaître le vrai qu'à montrer ſon eſprit. Il faut s'oublier entièrement quand on veut inſtruire les hommes, & n'avoir en vue que la vérité.

ETATS, GOUVERNEMENS.

Quel eſt le meilleur ?

JE n'ai juſqu'à préſent connu perſonne qui n'ait gouverné quelqu'Etat. Je ne parle pas de MM. les miniſtres, qui gouvernent en effet, les uns deux ou trois ans, les autres ſix mois, les autres ſix ſemaines ; je parle de tous les autres hommes qui, à ſouper ou dans leur cabinet, étalent leur ſyſtème de gouvernement, réforment les armées, l'Egliſe, la robe & la finance.

L'abbé de *Bourzeis* ſe mit à gouverner la France vers l'an 1645, ſous le nom du cardinal de *Richelieu*, & fit ce teſtament politique dans lequel il veut enrôler la nobleſſe dans la cavalerie pour trois ans, faire payer la taille aux chambres des comptes & aux parlemens, priver le roi du produit de la gabelle ; il aſſure ſurtout que pour entrer en campagne avec cinquante mille hommes, il faut par économie en lever cent mille. Il affirme que *la Provence ſeule a beaucoup plus de beaux ports de mer, que l'Eſpagne & l'Italie enſemble.*

L'abbé de *Bourzeis* n'avait pas voyagé. Au reſte,

ſon ouvrage fourmille d'anachroniſmes & d'erreurs ; il fait ſigner le cardinal de *Richelieu* d'une manière dont il ne ſigna jamais, ainſi qu'il le fait parler comme il n'a jamais parlé. Au ſurplus, il emploie un chapitre entier à dire que *la raiſon doit être la règle d'un Etat*, & à tâcher de prouver cette découverte ; cet ouvrage de ténèbres, ce bâtard de l'abbé de *Bourzeis* a paſſé long-temps pour le fils légitime du cardinal de *Richelieu* ; & tous les académiciens, dans leurs diſcours de réception, ne manquaient pas de louer démeſurément ce chef-d'œuvre de politique.

Le ſieur *Gatien de Courtils* voyant le ſuccès du teſtament politique de *Richelieu*, fit imprimer à la Haye le teſtament de *Colbert*, avec une belle lettre de M. *Colbert* au roi. Il eſt clair que ſi ce miniſtre avait fait un pareil teſtament, il eût fallu l'interdire ; cependant ce livre a été cité par quelques auteurs.

Un autre gredin, dont on ignore le nom, ne manqua pas de donner le teſtament de *Louvois*, plus mauvais encore, s'il ſe peut, que celui de *Colbert* ; un abbé de *Chévremont* fit teſter auſſi *Charles* duc de Lorraine. Nous avons eu les teſtamens politiques du cardinal *Albéroni*, du maréchal de *Belle-Iſle*, & enfin, celui de *Mandrin*.

M. de *Boiſguilbert*, auteur du détail de la France, imprimé en 1695, donna le projet inexécutable de la dixme royale, ſous le nom du maréchal de *Vauban*.

Un fou nommé *la Jonchère*, qui n'avait pas de pain, fit en 1720 un projet de finance en quatre volumes, & quelques ſots ont cité cette production comme un ouvrage de *la Jonchère* le tréſorier général, s'imaginant qu'un tréſorier ne peut faire un mauvais livre de finances.

Mais il faut convenir que des hommes très-ſages, très-dignes peut-être de gouverner, ont écrit ſur l'adminiſtration des Etats, ſoit en France, ſoit en Eſpagne, ſoit en Angleterre. Leurs livres ont fait beaucoup de bien; ce n'eſt pas qu'ils aient corrigé les miniſtres qui étaient en place quand ces livres parurent, car un miniſtre ne ſe corrige point & ne peut ſe corriger; il a pris ſa croiſſance, plus d'inſtructions, plus de conſeils, il n'a pas le temps de les écouter, le courant des affaires l'emporte; mais ces bons livres forment les jeunes gens deſtinés aux places, ils forment les princes, & la ſeconde génération eſt inſtruite.

Le fort & le faible de tous les gouvernemens a été examiné de près dans les derniers temps. Dites-moi donc, vous qui avez voyagé, qui avez lu & vu, dans quel Etat, dans quelle ſorte de gouvernement voudriez-vous être né? Je conçois qu'un grand ſeigneur terrien en France ne ſerait pas fâché d'être né en Allemagne; il ſerait ſouverain, au lieu d'être ſujet. Un pair de France ſerait fort aiſe d'avoir les priviléges de la pairie anglaiſe, il ſerait légiſlateur.

L'homme de robe & le financier ſe trouveraient mieux en France qu'ailleurs.

Mais quelle patrie choiſirait un homme ſage, libre, un homme d'une fortune médiocre, & ſans préjugés?

Un membre du conſeil de Pondichéri, aſſez ſavant, revenait en Europe par terre avec un brame, plus inſtruit que les brames ordinaires. Comment trouvez-vous le gouvernement du grand-mogol? dit le conſeiller. Abominable, répondit le brame: comment voulez-vous qu'un Etat ſoit heureuſement gouverné par des Tartares? Nos raïas, nos omras, nos nababs

ſont fort contens, mais les citoyens ne le ſont guère; & des millions de citoyens ſont quelque choſe.

Le conſeiller & le brame traverſèrent en raiſonnant toute la haute Aſie. Je fais une réflexion, dit le brame, c'eſt qu'il n'y a pas une république dans toute cette vaſte partie du monde. Il y a eu autrefois celle de Tyr, dit le conſeiller, mais elle n'a pas duré long-temps; il y en avait encore une autre vers l'Arabie pétrée, dans un petit coin nommé la Paleſtine, ſi on peut honorer du nom de république une horde de voleurs & d'uſuriers, tantôt gouvernée par des juges, tantôt par des eſpèces de rois, tantôt par des grands pontifes, devenue eſclave ſept ou huit fois, & enfin chaſſée du pays qu'elle avait uſurpé.

Je conçois, dit le brame, qu'on ne doit trouver ſur la terre que très-peu de républiques. Les hommes ſont rarement dignes de ſe gouverner eux-mêmes. Ce bonheur ne doit appartenir qu'à des petits peuples, qui ſe cachent dans les îles, ou entre des montagnes, comme des lapins qui ſe dérobent aux animaux carnaſſiers; mais à la longue ils ſont découverts & dévorés.

Quand les deux voyageurs furent arrivés dans l'Aſie mineure, le conſeiller dit au brame: Croiriez-vous bien qu'il y a eu une république formée dans un coin de l'Italie, qui a duré plus de cinq cents ans, & qui a poſſédé cette Aſie mineure, l'Aſie, l'Afrique, la Grèce, les Gaules, l'Eſpagne, & l'Italie entière? Elle ſe tourna donc bien vîte en monarchie, dit le brame? Vous l'avez deviné, dit l'autre. Mais cette monarchie eſt tombée, & nous feſons tous les jours de belles diſſertations pour trouver les cauſes de ſa

décadence & de ſa chute. Vous prenez bien de la peine, dit l'Indien; cet empire eſt tombé parce qu'il exiſtait. Il faut bien que tout tombe; j'eſpère bien qu'il en arrivera tout autant à l'empire du grand-mogol.

A propos, dit l'Européen, croyez-vous qu'il faille plus d'honneur dans un Etat deſpotique, & plus de vertu dans une république? L'Indien s'étant fait expliquer ce qu'on entend par honneur, répondit que l'honneur était plus néceſſaire dans une république, & qu'on avait bien plus beſoin de vertu dans un Etat monarchique. Car, dit-il, un homme qui prétend être élu par le peuple ne le ſera pas s'il eſt déshonoré; au lieu qu'à la cour il pourra aiſément obtenir une charge, ſelon la maxime d'un grand prince, qu'un courtiſan pour réuſſir doit n'avoir ni honneur ni humeur. A l'égard de la vertu, il en faut prodigieuſement dans une cour pour oſer dire la vérité. L'homme vertueux eſt bien plus à ſon aiſe dans une république, il n'a perſonne à flatter.

Croyez-vous, dit l'homme d'Europe, que les lois & les religions ſoient faites pour les climats, de même qu'il faut des fourrures à Moſcou, & des étoffes de gaze à Délhé? Oui, ſans doute, dit le brame; toutes les lois qui concernent la phyſique, ſont calculées pour le méridien qu'on habite; il ne faut qu'une femme à un Allemand, & il en faut trois ou quatre à un Perſan.

Les rites de la religion ſont de même nature. Comment voudriez-vous, ſi j'étais chrétien, que je diſſe la meſſe dans ma province, où il n'y a ni pain ni vin? A l'égard des dogmes, c'eſt autre choſe; le climat n'y fait rien. Votre religion n'a-t-elle pas commencé

commencé en Asie, d'où elle a été chassée ; n'existe-t-elle pas vers la mer Baltique, où elle était inconnue ?

Dans quel Etat, sous quelle domination aimeriez-vous mieux vivre ? dit le conseiller. Par-tout ailleurs que chez moi, dit son compagnon ; & j'ai trouvé beaucoup de Siamois, de Tunquinois, de Persans, & de Turcs qui en disaient autant. Mais, encore une fois, dit l'Européen, quel Etat choisiriez-vous ? Le brame répondit : Celui où l'on n'obéit qu'aux lois. C'est une vieille réponse, dit le conseiller ? Elle n'en est pas plus mauvaise, dit le brame. Où est ce pays-là ? dit le conseiller. Le brame dit : Il faut le chercher. Voyez l'article *Genève*, dans l'Encyclopédie. (1).

ETATS-GENERAUX.

IL y en a toujours eu dans l'Europe, & probablement dans toute la terre, tant il est naturel d'assembler la famille, pour connaître ses intérêts & pourvoir à ses besoins. Les Tartares avaient leur *Cour-ilté*. Les Germains, selon *Tacite*, s'assemblaient pour délibérer. Les Saxons & les peuples du nord eurent leur *Witte-nagemot*. Tout fut états-généraux dans les républiques grecques & romaines.

Nous n'en voyons point chez les Egyptiens, chez les Perses, chez les Chinois, parce que nous n'avons que des fragmens fort imparfaits de leurs histoires ; nous ne les connaissons guère que depuis le temps où leurs rois furent absolus, ou du moins depuis le temps où ils n'avaient que les prêtres pour contrepoids de leur autorité.

(1) Cet article a été écrit vers 1757.

Quand les comices furent abolis à Rome, les gardes prétoriennes prirent leur place ; des ſoldats inſolens, avides, barbares & lâches furent la république. *Septime Sévère* les vainquit & les caſſa.

Les états-généraux de l'empire ottoman ſont les janiſſaires & les ſpahis ; dans Alger & dans Tunis c'eſt la milice.

Le plus grand & le plus ſingulier exemple de ces états généraux eſt la diète de Ratisbonne qui dure depuis cent ans, où ſiégent continuellement les repréſentans de l'empire, les miniſtres des électeurs, des princes, des comtes, des prélats & des villes impériales, leſquelles ſont au nombre de trente-ſept.

Les ſeconds états-généraux de l'Europe ſont ceux de la Grande-Bretagne. Ils ne ſont pas toujours aſſemblés comme la diète de Ratisbonne, mais ils ſont devenus ſi néceſſaires que le roi les convoque tous les ans.

La chambre des communes répond préciſément aux députés des villes reçus dans la diète de l'empire ; mais elle eſt en beaucoup plus grand nombre, & jouit d'un pouvoir bien ſupérieur. C'eſt proprement la nation. Les pairs & les évêques ne ſont en parlement que pour eux ; & la chambre des communes y eſt pour tout le pays. Ce parlement d'Angleterre n'eſt autre choſe qu'une imitation perfectionnée de quelques états-généraux de France.

En 1355, ſous le roi *Jean*, les trois états furent aſſemblés à Paris pour ſecourir le roi *Jean* contre les Anglais. Ils lui accorderent une ſomme conſidérable ; à cinq livres cinq ſous le marc, de peur que le roi n'en changeât la valeur numéraire. Ils réglerent l'impôt néceſſaire pour recueillir cet argent ; & ils

établirent neuf commiſſaires pour préſider à la recette. Le roi promit pour lui & pour ſes ſucceſſeurs de ne faire dans l'avenir aucun changement dans la monnaie.

Qu'eſt-ce que promettre pour ſoi & pour ſes héritiers ? ou c'eſt ne rien promettre, ou c'eſt dire : Ni moi, ni mes héritiers n'avons le droit d'altérer la monnaie, nous ſommes dans l'impuiſſance de faire le mal.

Avec cet argent, qui fut bientôt levé, on forma aiſément une armée, qui n'empêcha pas le roi *Jean* d'être fait priſonnier à la bataille de Poitiers.

On devait rendre compte aux états au bout de l'année de l'emploi de la ſomme accordée. C'eſt ainſi qu'on en uſe aujourd'hui en Angleterre avec la chambre des communes. La nation anglaiſe a conſervé tout ce que la nation françaiſe a perdu.

Les états-généraux de Suède ont une coutume plus honorable encore à l'humanité, & qui ne ſe trouve chez aucun peuple. Ils admettent dans leurs aſſemblées deux cents payſans qui ſont un corps ſéparé des trois autres, & qui ſoutiennent la liberté de ceux qui travaillent à nourrir les hommes.

Les états-généraux de Danemarck prirent une réſolution toute contraire en 1660 ; ils ſe dépouillèrent de tous leurs droits en faveur du roi. Ils lui donnèrent un pouvoir abſolu & illimité. Mais ce qui eſt plus étrange, c'eſt qu'ils ne s'en ſont point repentis juſqu'à préſent.

Les états-généraux en France n'ont point été aſſemblés depuis 1613, & les *cortez* d'Eſpagne ont duré cent ans après. On les aſſembla encore en 1712 pour

confirmer la renonciation de *Philippe V* à la couronne de France. Ces états-généraux n'ont point été convoqués depuis ce temps.

ETERNITÉ.

J'ADMIRAIS dans ma jeuneſſe tous les raiſonnemens de *Samuel Clarke;* j'aimais ſa perſonne quoiqu'il fût un arien déterminé ainſi que *Newton*, & j'aime encore ſa mémoire parce qu'il était bon homme; mais le cachet de ſes idées, qu'il avait mis ſur ma cervelle encore molle, s'effaça quand cette cervelle ſe fut un peu fortifiée. Je trouvai, par exemple, qu'il avait auſſi mal combattu l'éternité du monde, qu'il avait mal établi la réalité de l'eſpace infini.

J'ai tant de reſpect pour la Genèſe & pour l'Egliſe qui l'adopte, que je la regarde comme la ſeule preuve de la création du monde depuis cinq mille ſept cents dix-huit ans, ſelon le comput des Latins, & depuis ſept mille deux cents ſoixante & dix-huit ans ſelon les Grecs.

Toute l'antiquité crut au moins la matière éternelle; & les plus grands philoſophes attribuèrent auſſi l'éternité à l'ordre de l'univers.

Ils ſe ſont tous trompés, comme on ſait; mais on peut croire ſans blaſphème que l'Eternel, formateur de toutes choſes, fit d'autres mondes que le nôtre.

Voici ce que dit ſur ces mondes & ſur cette éternité un auteur inconnu dans une petite feuille, qui peut aiſément ſe perdre, & qu'il eſt peut-être bon de conſerver.

Foliis tantum ne carmina manda.

S'il y a dans cet écrit quelques propoſitions téméraires, la petite ſociété qui travaille à la rédaction du recueil, les déſavoue de tout ſon cœur. (*)

EVANGILE.

C'EST une grande queſtion de ſavoir quels ſont les premiers évangiles. C'eſt une vérité conſtante, quoi qu'en diſe *Abadie*, qu'aucun des premiers pères de l'Egliſe incluſivement juſqu'à *Irénée* ne cite aucun paſſage des quatre évangiles que nous connaiſſons. Au contraire, les alloges, les théodoſiens rejetèrent conſtamment l'évangile de *St Jean*, & ils en parlaient toujours avec mépris, comme l'avance *St Épiphane* dans ſa trente-quatrième homélie. Nos ennemis remarquent encore que non-ſeulement les plus anciens pères ne citent jamais rien de nos évangiles; mais qu'ils rapportent pluſieurs paſſages qui ne ſe trouvent que dans les évangiles apocryphes rejetés du canon.

St Clément, par exemple, rapporte que notre Seigneur ayant été interrogé ſur le temps où ſon royaume aviendrait, répondit: *Ce ſera quand deux ne feront qu'un, quand le dehors reſſemblera au dedans, & quand il n'y aura ni mâle ni femelle.* Or il faut avouer que ce paſſage ne ſe trouve dans aucun de nos évangiles. Il y a cent exemples qui prouvent cette vérité; on les peut recueillir dans l'examen critique de M. *Fréret* ſecrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres de Paris.

Le ſavant *Fabricius* s'eſt donné la peine de raſſembler

(*) Voyez le dialogue intitulé *les Adorateurs* &c.

les anciens évangiles que le temps a conſervés ; celui de *Jacques* paraît le premier. Il eſt certain qu'il a encore beaucoup d'autorité dans quelques égliſes d'Orient. Il eſt appelé *premier évangile*. Il nous reſte la paſſion & la réſurrection qu'on prétend écrites par *Nicodème*. Cet évangile de *Nicodème* eſt cité par *S^t Juſtin* & par *Tertullien*, c'eſt là qu'on trouve les noms des accuſateurs de notre Sauveur, *Annas*, *Caïphas*, *Soumas*, *Dathan*, *Gamaliel*, *Judas*, *Lévi*, *Nephtali;* l'attention de rapporter ces noms donne une apparence de candeur à l'ouvrage. Nos adverſaires ont conclu que puiſqu'on ſuppoſa tant de faux évangiles reconnus d'abord pour vrais, on peut auſſi avoir ſuppoſé ceux qui ſont aujourd'hui l'objet de notre croyance. Ils inſiſtent beaucoup ſur la foi des premiers hérétiques qui moururent pour ces évangiles apocryphes. Il y eut donc, diſent-ils, des fauſſaires, des ſéducteurs & des gens ſéduits qui moururent pour l'erreur ; ce n'eſt donc pas une preuve de la vérité de notre religion que des martyrs ſoient morts pour elle.

Ils ajoutent de plus, qu'on ne demanda jamais aux martyrs : Croyez-vous à l'évangile de *Jean*, ou à l'évangile de *Jacques* ? Les païens ne pouvaient fonder des interrogatoires ſur des livres qu'ils ne connaiſſaient pas : les magiſtrats punirent quelques chrétiens très-injuſtement comme perturbateurs du repos public ; mais ils ne les interrogèrent jamais ſur nos quatre évangiles. Ces livres ne furent un peu connus des Romains que ſous *Dioclétien ;* & ils eurent à peine quelque publicité dans les dernières années de *Dioclétien*. C'était un crime abominable, irrémiſſible à un chrétien de faire voir un évangile à un gentil. Cela eſt ſi vrai, que

vous ne rencontrez le mot d'*évangile* dans aucun auteur profane.

Les ſociniens rigides ne regardent donc nos quatre divins évangiles que comme des ouvrages clandeſtins fabriqués environ un ſiècle après JESUS-CHRIST, & cachés ſoigneuſement aux gentils pendant un autre ſiècle; ouvrages, diſent-ils, groſſièrement écrits par des hommes groſſiers qui ne s'adreſſèrent long-temps qu'à la populace de leur parti. Nous ne voulons pas répéter ici leurs autres blaſphèmes. Cette ſecte, quoiqu'aſſez répandue, eſt aujourd'hui auſſi cachée que l'étaient les premiers évangiles. Il eſt d'autant plus difficile de les convertir, qu'ils ne croient que leur raiſon. Les autres chrétiens ne combattent contre eux que par la voix ſainte de l'Ecriture: ainſi il eſt impoſſible que les uns & les autres étant toujours ennemis, puiſſent jamais ſe rencontrer.

Pour nous, reſtons toujours inviolablement attachés à nos quatre évangiles avec l'Egliſe infaillible; réprouvons les cinquante évangiles qu'elle a réprouvés; n'examinons point pourquoi notre Seigneur JESUS-CHRIST permit qu'on fît cinquante évangiles faux, cinquante hiſtoires fauſſes de ſa vie, & ſoumettons-nous à nos paſteurs qui ſont les ſeuls ſur la terre éclairés du S^t Eſprit.

Qu'*Abadie* ſoit tombé dans une erreur groſſière en regardant comme authentiques les lettres, ſi ridiculement ſuppoſées, de *Pilate* à *Tibère*, & la prétendue propoſition de *Tibère* au ſénat, de mettre JESUS-CHRIST au rang des Dieux. Si *Abadie* eſt un mauvais critique & un très-mauvais raiſonneur, l'Egliſe eſt-elle moins

éclairée? devons-nous moins la croire? devons-nous lui être moins ſoumis?

EUCHARISTIE.

DANS cette queſtion délicate, nous ne parlerons point en théologiens. Soumis de cœur & d'eſprit à la religion dans laquelle nous ſommes nés, aux lois ſous leſquelles nous vivons, nous n'agiterons point la controverſe; elle eſt trop ennemie de toutes les religions qu'elle ſe vante de ſoutenir, de toutes les lois qu'elle feint d'expliquer, & ſurtout de la concorde qu'elle a bannie de la terre dans tous les temps.

Une moitié de l'Europe anathématiſe l'autre au ſujet de l'euchariſtie, & le ſang a coulé des rivages de la mer baltique aux pieds des Pyrenées, pendant près de deux cents ans, pour un mot qui ſignifie *douce charité*.

Vingt nations dans cette partie du monde ont en horreur le ſyſtème de la tranſſubſtantiation catholique. Elles crient que ce dogme eſt le dernier effort de la folie humaine. Elles atteſtent ce fameux paſſage de *Cicéron*, qui dit, (*a*) que les hommes ayant épuiſé toutes les épouvantables démences dont ils ſont capables, ne ſe ſont point encore aviſés de manger le Dieu qu'ils adorent. Elles diſent que preſque toutes les opinions populaires étant fondées ſur des équivoques, ſur l'abus des mots, les catholiques romains n'ont fondé leur ſyſtème de l'euchariſtie & de la tranſſubſtantiation que ſur une équivoque; qu'ils ont pris au propre ce

(*a*) Voyez la *Divination* de *Cicéron*.

qui n'a pu être dit qu'au figuré, & que la terre depuis ſeize cents ans a été enſanglantée pour des logomachies, pour des mal-entendus.

Leurs prédicateurs dans les chaires, leurs ſavans dans leurs livres, les peuples dans leurs diſcours répètent ſans ceſſe que JESUS-CHRIST ne prit point ſon corps avec ſes deux mains pour le faire manger à ſes apôtres; qu'un corps ne peut être en cent mille endroits à la fois, dans du pain & dans un calice; que du pain qu'on rend en excrémens, & du vin qu'on rend en urine ne peuvent être le Dieu formateur de l'univers. Que ce dogme peut expoſer la religion chrétienne à la dériſion des plus ſimples, au mépris & à l'exécration du reſte du genre-humain.

C'eſt là ce que diſent les *Tillotſon*, les *Smaldrige*, les *Turretin*, les *Claude*, les *Daillé*, les *Amyraut*, les *Meſtrezat*, les *Dumoulin*, les *Blondel*, & la foule innombrable des réformateurs du ſeizième ſiècle; tandis que le mahométan paiſible, maître de l'Afrique, de la plus belle partie de l'Europe & de l'Aſie rit avec dédain de nos diſputes, & que le reſte de la terre les ignore.

Encore une fois, je ne controverſe point, je crois d'une foi vive tout ce que la religion catholique apoſtolique enſeigne ſur l'euchariſtie, ſans y comprendre un ſeul mot.

Voici mon ſeul objet. Il s'agit de mettre aux crimes le plus grand frein poſſible. Les ſtoïciens diſaient qu'ils portaient DIEU dans leur cœur; ce ſont les expreſſions de *Marc-Aurèle* & d'*Epictète* les plus vertueux de tous les hommes, & qui étaient, ſi on oſe le dire, des dieux ſur la terre. Ils entendaient par ces

mots *je porte* DIEU *dans moi*, la partie de l'ame divine univerſelle qui anime toutes les intelligences.

La religion catholique va plus loin; elle dit aux hommes : Vous aurez phyſiquement dans vous ce que les ſtoïciens avaient métaphyſiquement. Ne vous informez pas de ce que je vous donne à manger & à boire, ou à manger ſimplement Croyez ſeulement que c'eſt DIEU que je vous donne; il eſt dans votre eſtomac. Votre cœur le ſouillera-t-il par des injuſtices, par des turpitudes? Voilà donc des hommes qui reçoivent DIEU dans eux au milieu d'une cérémonie auguſte, à la lueur de cent cierges, après une muſique qui a enchanté leurs ſens, au pied d'un autel brillant d'or. L'imagination eſt ſubjuguée, l'ame eſt ſaiſie & attendrie. On reſpire à peine, on eſt détaché de tout lien terreſtre, on eſt uni avec DIEU, il eſt dans notre chair & dans notre ſang. Qui oſera, qui pourra commettre après cela une ſeule faute, en recevoir ſeulement la penſée? Il était impoſſible, ſans doute, d'imaginer un myſtère qui retînt plus fortement les hommes dans la vertu.

Cependant, *Louis XI*, en recevant DIEU dans lui, empoiſonne ſon frère; l'archevêque de Florence en ſeſant DIEU, & les *Pazzi* en recevant DIEU, aſſaſſinent les *Médicis* dans la cathédrale. Le pape *Alexandre VI* au ſortir du lit de ſa fille bâtarde, donne DIEU à ſon bâtard *Céſar Borgia*, & tous deux ſont périr par la corde, par le poiſon, par le fer quiconque poſſède deux arpens de terre à leur bienſéance.

Jules II fait & mange DIEU; mais la cuiraſſe ſur le dos & le caſque en tête, il ſe ſouille de ſang & de carnage. *Léon X* tient DIEU dans ſon eſtomac,

ſes maîtreſſes dans ſes bras, & l'argent extorqué par les indulgences dans ſes coffres & dans ceux de ſa ſœur.

Troll, archevêque d'Upſal, fait égorger ſous ſes yeux les ſénateurs de Suède, une bulle du pape à la main. *Vangalen*, évêque de Munſter, fait la guerre à tous ſes voiſins, & devient fameux par ſes rapines.

L'abbé *N*. . . . eſt plein de DIEU, ne parle que de DIEU, donne à DIEU toutes les femmes ou imbécilles ou folles qu'il peut diriger & vole l'argent des pénitens.

Que conclure de ces contradictions? que tous ces gens-là n'ont pas cru véritablement en DIEU, qu'ils ont encore moins cru qu'ils euſſent mangé le corps de DIEU & bu ſon ſang; qu'ils n'ont jamais imaginé avoir DIEU dans leur eſtomac; que s'ils l'avaient cru fermement, ils n'auraient jamais commis aucun de ces crimes réfléchis; qu'en un mot, le remède le plus fort contre les atrocités des hommes, a été le plus inefficace. Plus l'idée en était ſublime, plus elle a été rejetée en ſecret par la malice humaine.

Non-ſeulement tous nos grands criminels qui ont gouverné, mais qui ont voulu extorquer une petite part au gouvernement en ſous-ordre, n'ont pas cru qu'ils recevaient DIEU dans leurs entrailles, mais ils n'ont pas cru réellement en DIEU; du moins ils en ont entièrement effacé l'idée de leur tête. Leur mépris pour le ſacrement qu'ils feſaient & qu'ils conféraient, a été porté juſqu'au mépris de DIEU même. Quelle eſt donc la reſſource qui nous reſte contre la déprédation, l'inſolence, la violence, la calomnie, la perſécution? De bien perſuader l'exiſtence de DIEU au

puiſſant qui opprime le faible. Il ne rira pas du moins de cette opinion ; & s'il n'a pas cru que DIEU fût dans ſon eſtomac, il pourra croire que DIEU eſt dans toute la nature. Un myſtère incompréhenſible l'a rebuté. Pourra-t-il dire que l'exiſtence d'un DIEU rémunérateur & vengeur eſt un myſtère incompréhenſible ? Enfin, s'il ne s'eſt pas ſoumis à la voix d'un évêque catholique qui lui a dit : Voilà DIEU qu'un homme, conſacré par moi, a mis dans ta bouche, réſiſtera-t-il à la voix de tous les aſtres & de tous les êtres animés qui lui crient : C'eſt DIEU qui nous a formés ?

EVEQUE.

SAMUEL *Ornik* natif de Bâle, était, comme on ſait, un jeune homme très-aimable, qui d'ailleurs ſavait par cœur ſon nouveau Teſtament en grec & en allemand. Ses parens le firent voyager à l'âge de vingt ans. On le chargea de porter des livres au coadjuteur de Paris, du temps de la fronde. Il arrive à la porte de l'archevêché ; le ſuiſſe lui dit que monſeigneur ne voit perſonne. Camarade, lui dit *Ornik*, vous êtes rude à vos compatriotes ; les apôtres laiſſerent approcher tout le monde, & JESUS-CHRIST voulait qu'on laiſſât venir à lui tous les petits enfans. Je n'ai rien à demander à votre maître, au contraire je viens lui apporter. Entrez donc, dit le ſuiſſe.

Il attend une heure dans une première anti-chambre. Comme il était fort naïf, il attaque de converſation un domeſtique qui aimait fort à dire tout ce qu'il ſavait de ſon maître. Il faut qu'il ſoit puiſſamment

riche, dit *Ornik*, pour avoir cette foule de pages & d'eſtafiers que je vois courir dans la maiſon. Je ne ſais pas ce qu'il a de revenu, répond l'autre; mais j'entends dire à *Joli* & à l'abbé *Charier*, qu'il a déjà deux millions de dettes. Il faudra, dit *Ornik*, qu'il envoie fouiller dans la gueule d'un poiſſon pour payer ſon corban. Mais quelle eſt cette dame qui ſort d'un cabinet, & qui paſſe? C'eſt madame de *Pomereu* l'une de ſes maîtreſſes. — Elle eſt vraiment fort jolie. Mais je n'ai point lu que les apôtres euſſent une telle compagnie dans leur chambre à coucher, les matins. — Ah! voilà, je crois, monſieur qui va donner audience. — Dites ſa grandeur, monſeigneur. — Hélas! très-volontiers. *Ornik* ſalue ſa grandeur, lui préſente ſes livres, & en eſt reçu avec un ſourire très-gracieux. On lui dit quatre mots, & on monte en carroſſe eſcorté de cinquante cavaliers. En montant, monſeigneur laiſſe tomber une gaîne. *Ornik* eſt tout étonné que monſeigneur porte une ſi grande écritoire dans ſa poche. — Ne voyez-vous pas que c'eſt ſon poignard, lui dit le cauſeur. Tout le monde porte régulièrement ſon poignard quand on va au parlement. Voilà une plaiſante manière d'officier, dit *Ornik*, & il s'en va fort étonné.

Il parcourt la France & s'édifie de ville en ville; de-là il paſſe en Italie. Quand il eſt ſur les terres du pape, il rencontre un de ces évêques à mille écus de rente, qui allait à pied. *Ornik* était très-honnête; il lui offre une place dans ſa cambiature. Vous allez ſans doute, monſeigneur, conſoler quelque malade? — Monſieur, j'allais chez mon maître. — Votre maître! c'eſt JESUS-CHRIST ſans doute? — Monſieur, c'eſt le

cardinal *Azolin*, je ſuis ſon aumônier. Il me donne des gages bien médiocres, mais il m'a promis de me placer auprès de *Dona Olimpia*, la belle-ſœur favorite *di noſtro ſignore*. — Quoi! vous êtes aux gages d'un cardinal! mais ne ſavez-vous pas qu'il n'y avait point de cardinaux du temps de JESUS-CHRIST & de *St Jean*? — Eſt-il poſſible? s'écria le prélat italien. — Rien n'eſt plus vrai; vous l'avez lu dans l'Evangile. — Je ne l'ai jamais lu, répliqua l'évêque, je ne fais que l'office de Notre-Dame. — Il n'y avait, vous dis-je, ni cardinaux ni évêques, & quand il y eut des évêques, les prêtres furent preſque leurs égaux, à ce que *Jérôme* aſſure en pluſieurs endroits. — Sainte Vierge, dit l'italien, je n'en ſavais rien. Et des papes? — Il n'y en avait pas plus que de cardinaux. — Le bon évêque ſe ſigna; il crut être avec l'eſprit malin, & ſauta en bas de la cambiature.

EUPHEMIE.

ON trouve ces mots au grand Dictionnaire encyclopédique à propos du mot Euphémie, *les perſonnes peu inſtruites croient que les Latins n'avaient pas la délicateſſe d'éviter les paroles obſcènes. C'eſt une erreur.*

C'eſt une vérité aſſez honteuſe pour ces reſpectables Romains. Il eſt bien vrai que ni dans le ſénat, ni ſur les théâtres on ne prononçait les termes conſacrés à la débauche; mais l'auteur de cet article avait oublié l'épigramme infame d'*Auguſte* contre *Fulvie* & les lettres d'*Antoine*, & les turpitudes affreuſes d'*Horace*, de *Catulle*, de *Martial*. Ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt que ces

groſſièretés dont nous n'avons jamais approché, ſe trouvent mêlées dans *Horace* à des leçons de morale. C'eſt dans la même page l'école de *Platon* avec les figures de l'*Aretin*. Cette Euphémie, cet adouciſſement était bien cynique.

EXAGERATION.

C'EST le propre de l'eſprit humain d'exagérer. Les premiers écrivains agrandirent la taille des premiers hommes, leur donnèrent une vie dix fois plus longue, que la nôtre, ſuppoſèrent que les corneilles vivaient trois cents ans, les cerfs neuf cents, & les nymphes trois mille années. Si *Xerxès* paſſe en Grèce, il traîne quatre millions d'hommes à ſa ſuite. Si une nation gagne une bataille, elle a preſque toujours perdu peu de guerriers, & tué une quantité prodigieuſe d'ennemis. C'eſt peut-être en ce ſens qu'il eſt dit dans les pſeaumes, *Omnis homo mendax*.

Quiconque fait un récit a beſoin d'être le plus ſcrupuleux de tous les hommes, s'il n'exagère pas un peu pour ſe faire écouter. C'eſt-là ce qui a tant décrédité les voyageurs; on ſe défie toujours d'eux. Si l'un a vu un chou grand comme une maiſon, l'autre a vu la marmite faite pour ce chou. Ce n'eſt qu'une longue unanimité de témoignages valides qui met à la fin le ſceau de la probabilité aux récits extraordinaires.

La poëſie eſt ſurtout le champ de l'exagération. Tous les poëtes ont voulu attirer l'attention des hommes par des images frappantes. Si un Dieu marche dans l'Iliade, il eſt au bout du monde à la troiſième

enjambée. Ce n'était pas la peine de parler des montagnes pour les laiſſer à leur place; il fallait les faire ſauter comme des chèvres, ou les fondre comme de la cire.

L'ode dans tous les temps a été conſacrée à l'exagération. Auſſi plus une nation devient philoſophe, plus les odes à enthouſiaſme, & qui n'apprennent rien aux hommes, perdent de leur prix.

De tous les genres de poëſie, celui qui charme le plus les eſprits inſtruits & cultivés, c'eſt la tragédie. Quand la nation n'a pas encore le goût formé, quand elle eſt dans ce paſſage de la barbarie à la culture de l'eſprit, alors preſque tout dans la tragédie eſt giganteſque & hors de la nature.

Rotrou qui avec du génie travailla préciſément dans le temps de ce paſſage, & qui donna dans l'année 1656 ſon Hercule mourant, commence par faire parler ainſi ſon héros:

Père de la clarté, grand aſtre, ame du monde,
Quels termes n'a franchis ma courſe vagabonde?
Sur quels bords a-t-on vu tes rayons étalés
Où ces bras triomphans ne ſe ſoient ſignalés?
J'ai porté la terreur plus loin que ta carrière,
Plus loin qu'où tes rayons ont porté ta lumière;
J'ai forcé des pays que le jour ne voit pas,
Et j'ai vu la nature au-delà de mes pas.
Neptune & ſes tritons ont vu d'un œil timide
Promener mes vaiſſeaux ſur leur campagne humide.
L'air tremble comme l'onde au ſeul bruit de mon nom,
Et n'oſe plus ſervir la haine de Junon.
Mais qu'en vain j'ai purgé le ſéjour où nous ſommes!
Je donne aux immortels la peur que j'ôte aux hommes.

On

On voit par ces vers combien l'exagéré, l'ampoulé, le forcé, étaient encore à la mode ; & c'eſt ce qui doit faire pardonner à *Pierre Corneille*.

Il n'y avait que trois ans que *Mairet* avait commencé à ſe rapprocher de la vraiſemblance & du naturel dans ſa *Sophonisbe*. Il fut le premier en France qui non-ſeulement fit une pièce régulière, dans laquelle les trois unités ſont exactement obſervées, mais qui connut le langage des paſſions & qui mit de la vérité dans le dialogue. Il n'y a rien d'exagéré, rien d'ampoulé dans cette pièce. L'auteur tomba dans un vice tout contraire : c'eſt la naïveté & la familiarité qui ne ſont convenables qu'à la comédie. Cette naïveté plut alors beaucoup.

La première entrevue de *Sophonisbe* & de *Maſſiniſſe* charma toute la cour. La coquetterie de cette reine captive, qui veut plaire à ſon vainqueur, eut un prodigieux ſuccès. On trouva même très-bon que de deux ſuivantes qui accompagnaient *Sophonisbe* dans cette ſcène, l'une dit à l'autre, en voyant *Maſſiniſſe* attendri : *Ma compagne, il ſe prend.* Ce trait comique était dans la nature, & les diſcours ampoulés n'y ſont pas ; auſſi cette pièce reſta plus de quarante années au théâtre.

L'exagération eſpagnole reprit bientôt ſa place dans l'imitation du Cid que donna *Pierre Corneille*, d'après *Guillain de Caſtro* & *Baptiſta Diamante*, deux auteurs qui avaient traité ce ſujet avec ſuccès à Madrid. *Corneille* ne craignit point de traduire ces vers de *Diamante :*

Su ſangre ſennor que en humo
Su ſentimiento eſplicava,

Por la boca que la vierté
De verſe alli derramada
Por otro, que por ſu rey.

Son ſang ſur la pouſſière écrivait mon devoir.

. . . . . .

Ce ſang qui tout ſorti fume encor de courroux
De ſe voir répandu pour d'autres que pour vous.

Le comte de *Gormas* ne prodigue pas des exagérations moins fortes quand il dit :

Mon nom ſert de rempart à toute la Caſtille,
Grenade & l'Arragon tremblent quand ce fer brille.

. . . . . .

Le prince, pour eſſai de généroſité,
Gagnerait des combats marchant à mon côté.

Non-ſeulement ces rodomontades étaient intolérables, mais elles étaient exprimées dans un ſtyle qui feſait un énorme contraſte avec les ſentimens ſi naturels & ſi vrais de *Chimène* & de *Rodrigue*.

Toutes ces images bourſoufflées ne commencèrent à déplaire aux eſprits bien faits, que lorſqu'enfin la politeſſe de la cour de *Louis XIV* apprit aux Français que la modeſtie doit être la compagne de la valeur ; qu'il faut laiſſer aux autres le ſoin de nous louer ; que ni les guerriers, ni les miniſtres, ni les rois ne parlent avec emphaſe, & que le ſtyle bourſoufflé eſt le contraire du ſublime.

On n'aime point aujourd'hui qu'*Auguſte* parle de l'*empire abſolu qu'il a ſur tout le monde, & de ſon pouvoir ſouverain ſur la terre & ſur l'onde* ; on n'entend plus qu'en ſouriant *Emilie* dire à *Cinna* :

Pour être plus qu'un roi tu te crois quelque choſe.

Jamais il n'y eut en effet d'exagération plus outrée. Il n'y avait pas long-temps que des chevaliers romains des plus anciennes familles, un *Septime*, un *Achillas* avaient été aux gages de *Ptolomée* roi d'Egypte. Le ſénat de Rome pouvait ſe croire au-deſſus des rois ; mais chaque bourgeois de Rome ne pouvait avoir cette prétention ridicule. On haïſſait le nom de roi à Rome, comme celui de maître, *dominus*, mais on ne le mépriſait pas. On le mépriſait ſi peu que *Céſar* l'ambitionna, & ne fut tué que pour l'avoir recherché. *Octave* lui-même dans cette tragédie, dit à *Cinna :*

Aujourd'hui même encor je te donne Emilie,
Ce digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont miſe ſi haut mon amour & mes ſoins,
Qu'en te couronnant roi, je t'aurais donné moins.

Le diſcours d'*Emilie* eſt donc non-ſeulement exagéré, mais entièrement faux.

Le jeune *Ptolomée* exagère bien davantage lorſqu'en parlant d'une bataille qu'il n'a point vue, & qui s'eſt donnée à ſoixante lieues d'Alexandrie, il décrit des *fleuves teints de ſang rendus plus rapides par le débordement des parricides; des montagnes de morts privés d'honneurs ſuprêmes, que la nature force à ſe venger eux-mêmes, & dont les troncs pourris exhalent de quoi faire la guerre au reſte des vivans ; & la déroute orgueilleuſe de Pompée qui croit que l'Egypte, en dépit de la guerre, ayant ſauvé le ciel pourra ſauver la terre, & pourra prêter l'épaule au monde chancelant.*

Ce n'eſt point ainſi que *Racine* fait parler *Mithridate* d'une bataille dont il ſort.

Je ſuis vaincu : Pompée a ſaiſi l'avantage
D'une nuit qui laiſſait peu de place au courage.
Mes ſoldats preſque nus dans l'ombre intimidés,
Les rangs de toutes parts mal pris & mal gardés,
Le déſordre par-tout redoublant les alarmes,
Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes,
Les cris que les rochers renvoyaient plus affreux,
Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux.
Que pouvait la valeur dans ce trouble funeſte?
Les uns ſont morts, la fuite a ſauvé tout le reſte;
Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,
Qu'au bruit de mon trépas que je laiſſe après moi.

C'eſt-là parler en homme. Le roi *Ptolomée* n'a parlé qu'en poëte ampoulé & ridicule.

L'exagération s'eſt réfugiée dans les oraiſons funèbres, on s'attend toujours à l'y trouver : on ne regarde jamais ces pièces d'éloquence que comme des déclamations ; c'eſt donc un grand mérite dans *Boſſuet*, d'avoir ſu attendrir & émouvoir dans un genre qui ſemble fait pour ennuyer.

EXPIATION.

DIEU fit du repentir la vertu des mortels.

C'EST peut-être la plus belle inſtitution de l'antiquité, que cette cérémonie ſolemnelle, qui réprimait les crimes, en avertiſſant qu'ils doivent être punis ; & qui calmait le déſeſpoir des coupables en leur feſant racheter leurs tranſgreſſions par des eſpèces de pénitences. Il faut néceſſairement que les remords aient prévenu les expiations ; car les maladies ſont

plus anciennes que la médecine, & tous les beſoins ont exiſté avant les ſecours.

Il fut donc avant tous les cultes une religion naturelle qui troubla le cœur de l'homme, quand il eut dans ſon ignorance ou dans ſon emportement commis une action inhumaine. Un ami dans une querelle a tué ſon ami, un frère a tué ſon frère, un amant jaloux & frénétique a même donné la mort à celle ſans laquelle il ne pouvait vivre. Un chef d'une nation a condamné un homme vertueux, un citoyen utile. Voilà des hommes déſeſpérés, s'ils ſont ſenſibles. Leur conſcience les pourſuit ; rien n'eſt plus vrai ; & c'eſt le comble du malheur. Il ne reſte plus que deux partis, ou la réparation, ou l'affermiſſement dans le crime. Toutes les ames ſenſibles cherchent le premier parti, les monſtres prennent le ſecond.

Dès qu'il y eut des religions établies, il y eut des expiations ; les cérémonies en furent ridicules : car quel rapport entre l'eau du Gange & un meurtre ? comment un homme réparait-il un homicide en ſe baignant ? Nous avons déjà remarqué cet excès de démence & d'abſurdité, d'avoir imaginé que ce qui lave le corps lave l'ame, & enlève les taches des mauvaiſes actions.

L'eau du Nil eut enſuite la même vertu que l'eau du Gange : on ajoutait à ces purifications d'autres cérémonies : j'avoue qu'elles furent encore plus impertinentes. Les Egyptiens prenaient deux boucs, & tiraient au ſort lequel des deux on jetterait en-bas chargé des péchés des coupables. On donnait à ce bouc le nom d'*Hazazel*, l'expiateur. Quel rapport, je vous prie, entre un bouc & le crime d'un homme ?

Il eſt vrai que depuis, DIEU permit que cette cérémonie fût ſanctifiée chez les Juifs nos pères, qui prirent tant de rites égyptiaques ; mais ſans doute, c'était le repentir & non le bouc qui purifiait les ames juives.

Jaſon ayant tué *Abſyrthe* ſon beau-frère, vient, dit-on, avec *Médée* plus coupable que lui, ſe faire abſoudre par *Circé* reine & prêtreſſe d'Æa, laquelle paſſa depuis pour une grande magicienne. *Circé* les abſout avec un cochon de lait & des gâteaux au ſel. Cela peut faire un aſſez bon plat ; mais cela ne peut guère ni payer le ſang d'*Abſyrthe*, ni rendre *Jaſon* & *Médée* plus honnêtes gens, à moins qu'ils ne témoignent un repentir ſincère en mangeant leur cochon de lait.

L'expiation d'*Oreſte*, qui avait vengé ſon père par le meurtre de ſa mère, fut d'aller voler une ſtatue chez les Tartares de Crimée. La ſtatue devait être bien mal faite ; & il n'y avait rien à gagner ſur un pareil effet. On fit mieux depuis, on inventa les myſtères : les coupables pouvaient y recevoir leur abſolution en ſubiſſant des épreuves pénibles, & en jurant qu'ils mèneraient une nouvelle vie. C'eſt de ce ſerment que les récipiendaires furent appelés chez toutes les nations d'un nom qui répond à initiés, *qui ineunt vitam novam*, qui comencent une nouvelle carrière, qui entrent dans le chemin de la vertu.

Nous avons vu, à l'article *Baptême*, que les catéchumènes chrétiens n'étaient appelés *initiés* que lorſqu'ils étaient baptiſés.

Il eſt indubitable qu'on n'était lavé de ſes fautes dans ces myſtères, que par le ſerment d'être vertueux ;

cela eſt ſi vrai que l'hiérophante, dans tous les myſtères de la Grèce, en congédiant l'aſſemblée, prononçait ces deux mots égyptiens : *Koth*, *ompheth*, veillez, ſoyez purs ; ce qui eſt à la fois une preuve que les myſtères viennent originairement d'Egypte, & qu'ils n'étaient inventés que pour rendre les hommes meilleurs.

Les ſages dans tous les temps firent donc ce qu'ils purent pour inſpirer la vertu, & pour ne point réduire la faibleſſe humaine au déſeſpoir ; mais auſſi il y a des crimes ſi horribles qu'aucun myſtère n'en accorda l'expiation. *Néron*, tout empereur qu'il était, ne put ſe faire initier aux myſtères de *Cérès*. *Conſtantin*, au rapport de *Zozime*, ne put obtenir le pardon de ſes crimes : il était ſouillé du ſang de ſa femme, de ſon fils & de tous ſes proches. C'était l'intérêt du genre-humain que de ſi grands forfaits demeuraſſent ſans expiation, afin que l'abſolution n'invitât pas à les commettre, & que l'horreur univerſelle pût arrêter quelquefois les ſcélérats.

Les catholiques romains ont des expiations qu'on appelle *pénitences*. Nous avons vu à l'article *Auſtérités* quel fut l'abus d'une inſtitution ſi ſalutaire.

Par les lois des barbares qui détruiſirent l'empire romain, on expiait les crimes avec de l'argent ; cela s'appelait compoſer, *componat cum decem, viginti, triginta ſolidis*. Il en coûtait deux cents ſous de ce temps-là pour tuer un prêtre, & quatre cents pour tuer un évêque : de ſorte qu'un évêque valait préciſément deux prêtres.

Après avoir ainſi compoſé avec les hommes, on compoſa enſuite avec DIEU, lorſque la confeſſion fut

généralement établie. Enfin le pape *Jean XXII*, qui ſefait argent de tout, rédigea le tarif des péchés.

L'abfolution d'un inceſte, quatre tournois pour un laïque ; *ab inceſtu pro laïco in foro conſcientiæ turonenſes quatuor*. Pour l'homme & la femme qui ont commis l'inceſte, dix-huit tournois, quatre ducats & neuf carlins. Cela n'eſt pas juſte ; ſi un ſeul ne paye que quatre tournois, les deux ne devaient que huit tournois.

La ſodomie & la beſtialité ſont miſes au même taux ; avec la cauſe inhibitoire au titre XLIII, cela monte à quatre-vingt-dix tournois, douze ducats & ſix carlins : *cum inhibitione turonenſes* 90, *ducatos* 12, *carlinos* 6 &c.

Il eſt bien difficile de croire que *Léon X* ait eu l'imprudence de faire imprimer cette taxe en 1514, comme on l'aſſure; mais il faut conſidérer que nulle étincelle ne paraiſſait alors de l'embraſement qu'excitèrent depuis les réformateurs, que la cour de Rome s'endormait ſur la crédulité des peuples, & négligeait de couvrir ſes exactions du moindre voile. La vente publique des indulgences, qui ſuivit bientôt après, fait voir que cette cour ne prenait aucune précaution pour cacher des turpitudes auxquelles tant de nations étaient accoutumées. Dès que les plaintes contre les abus de l'Egliſe romaine éclatèrent, elle fit ce qu'elle put pour ſupprimer le livre ; mais elle ne put y parvenir.

Si j'oſe dire mon avis ſur cette taxe, je crois que les éditions ne ſont pas fidelles ; les prix ne ſont du tout point proportionnés : ces prix ne s'accordent pas avec ceux qui ſont allégués par d'*Aubigné*, grand-

père de madame de *Maintenon* dans la Confeſſion de *Sanci :* il évalue un pucelage à ſix gros, & l'inceſte avec ſa mère & ſa ſœur à cinq gros ; ce compte eſt ridicule. Je penſe qu'il y avait en effet une taxe établie dans la chambre de la daterie pour ceux qui venaient ſe faire abſoudre à Rome, ou marchander des diſpenſes ; mais que les ennemis de Rome y ajoutèrent beaucoup pour la rendre plus odieuſe. Conſultez *Bayle* aux articles *Bank*, *Pinet*, *Drelincourt*.

Ce qui eſt très-certain, c'eſt que jamais ces taxes ne furent autoriſées par aucun concile; que c'était un abus énorme inventé par l'avarice, & reſpecté par ceux qui avaient intérêt à ne le pas abolir. Les vendeurs & les acheteurs y trouvaient également leur compte: ainſi preſque perſonne ne réclama juſqu'aux troubles de la réformation. Il faut avouer qu'une connaiſſance bien exacte de toutes ces taxes ſervirait beaucoup à l'hiſtoire de l'eſprit humain.

EXTREME.

Nous eſſayerons ici de tirer de ce mot *extrême* une notion qui pourra être utile.

On diſpute tous les jours ſi à la guerre la fortune ou la conduite fait les ſuccès.

Si dans les maladies la nature agit plus que la médecine pour guérir ou pour tuer.

Si dans la juriſprudence il n'eſt pas très-avantageux de s'accommoder quand on a raiſon, & de plaider quand on a tort.

Si les belles-lettres contribuent à la gloire d'une nation ou à ſa décadence.

S'il faut ou s'il ne faut pas rendre le peuple ſuperſtitieux.

S'il y a quelque choſe de vrai en métaphyſique, en hiſtoire, en morale.

Si le goût eſt arbitraire, & s'il eſt en effet un bon & un mauvais goût &c. &c.

Pour décider tout d'un coup toutes ces queſtions, prenez un exemple de ce qu'il y a de plus extrême dans chacune; comparez les deux extrémités oppoſées, & vous trouverez d'abord le vrai.

Vous voulez ſavoir ſi la conduite peut décider infailliblement du ſuccès à la guerre; voyez le cas le plus extrême, les ſituations les plus oppoſées où la conduite ſeule triomphera infailliblement. L'armée ennemie eſt obligée de paſſer dans une gorge profonde de montagnes; votre général le ſait, il fait une marche forcée, il s'empare des hauteurs, il tient les ennemis enfermés dans un défilé, il faut qu'ils périſſent ou qu'ils ſe rendent. Dans ce cas extrême la fortune ne peut avoir nulle part à la victoire. Il eſt donc démontré que l'habileté peut décider du ſuccès d'une campagne; de cela ſeul il eſt prouvé que la guerre eſt un art.

Enſuite imaginez une poſition avantageuſe, mais moins déciſive; le ſuccès n'eſt pas ſi certain, mais il eſt toujours très-probable. Vous arrivez ainſi de proche en proche juſqu'à une parfaite égalité entre les deux armées, qui décidera alors? la fortune, c'eſt-à-dire, un événement imprévu: un officier-général tué lorſqu'il va exécuter un ordre important, un corps qui s'ébranle ſur un faux bruit, une terreur panique, & mille autres cas auxquels la prudence ne peut remédier; mais il reſte toujours certain qu'il y a un art, une tactique.

Il en faut dire autant de la médecine, de cet art d'opérer de la tête & de la main, pour rendre à la vie un homme qui va la perdre.

Le premier qui ſaigna & purgea à propos un homme tombé en apoplexie, le premier qui imagina de plonger un biſtouri dans la veſſie pour en tirer un caillou, & de refermer la plaie; le premier qui ſut prévenir la gangrène dans une partie du corps, étaient ſans doute des hommes preſque divins, & ne reſſemblaient pas aux médecins de *Moliere*.

Deſcendez de cet exemple palpable à des expériences moins frappantes & plus équivoques; vous voyez des fièvres, des maux de toute eſpèce, qui ſe guériſſent ſans qu'il ſoit bien prouvé ſi c'eſt la nature ou le médecin qui les a guéries; vous voyez des maladies dont l'iſſue ne peut ſe deviner; vingt médecins s'y trompent, celui qui a le plus d'eſprit, le coup d'œil plus juſte, devine le caractère de la maladie. Il y a donc un art; & l'homme ſupérieur en connaît les fineſſes. Ainſi *la Peyronie* devina qu'un homme de la cour devait avoir avalé un os pointu qui lui avait cauſé un ulcère, & le mettait en danger de mort. Ainſi *Boerhaave* devina la cauſe de la maladie auſſi inconnue que cruelle d'un comte de *Vaſſenaar*. Il y a donc réellement un art de la médecine; mais dans tout art il y a des *Virgile* & des *Mævius*.

Dans la juriſprudence, prenez une cauſe nette, dans laquelle la loi parle clairement; une lettre de change bien faite, bien acceptée, il faudra par tout pays que l'accepteur ſoit condamné à la payer. Il y a donc une juriſprudence utile, quoique dans mille cas, les jugemens ſoient arbitraires pour le malheur

du genre-humain, parce que les lois ſont mal faites.

Voulez-vous ſavoir ſi les belles-lettres ſont du bien à une nation, comparez les deux extrêmes, *Cicéron* & un ignorant groſſier. Voyez ſi c'eſt *Pline* ou *Attila* qui fit la décadence de Rome.

On demande ſi l'on doit encourager la ſuperſtition dans le peuple, voyez ſurtout ce qu'il y a de plus extrême dans cette funeſte matière, les St Barthelemi, les maſſacres d'Irlande, les croiſades; la queſtion eſt bientôt réſolue.

Y a-t-il du vrai en métaphyſique? Saiſiſſez d'abord les points les plus étonnans & les plus vrais; quelque choſe exiſte, donc quelque choſe exiſte de toute éternité. Un Etre éternel exiſte par lui-même; cet Etre peut n'être ni méchant ni inconſéquent. Il faut ſe rendre à ces vérités; preſque tout le reſte eſt abandonné à la diſpute, & l'eſprit le plus juſte démêle la vérité lorſque les autres cherchent dans les ténèbres.

Y a-t-il un bon & un mauvais goût? Comparez les extrêmes; voyez ces vers de *Corneille* dans *Cinna*.

Octave oſe accuſer le deſtin d'injuſtice,
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton ſupplice,
Et que par ton exemple à ta perte guidés,
Ils violent des droits que tu n'a pas gardés.

Comparez-les à ceux-ci dans *Othon*.

Dis-moi donc, lorſqu'Othon s'eſt offert à Camille,
A-t-il été content, a-t-elle été facile?
Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet?
Comment l'a-t-elle pris, & comment l'a-t-il fait?

Par cette comparaiſon des deux extrêmes, il eſt

bientôt décidé qu'il exiſte un bon & un mauvais goût.

Il en eſt en toutes choſes comme des couleurs, les plus mauvais yeux diſtinguent le blanc & le noir, les yeux meilleurs, plus exercés, diſcernent les nuances qui ſe rapprochent.

Uſque adeo quod tangit idem eſt; tamen ultima diſtant.

EZECHIEL.

De quelques paſſages ſinguliers de ce prophète, & de quelques uſages anciens.

ON ſait aſſez aujourd'hui qu'il ne faut pas juger des uſages anciens par les modernes : qui voudrait réformer la cour d'*Alcinoüs* dans l'Odyſſée, ſur celle du grand Turc, ou de *Louis XIV*, ne ſerait pas bien reçu des ſavans : qui reprendrait *Virgile* d'avoir repréſenté le roi *Evandre* couvert d'une peau d'ours, & accompagné de deux chiens, pour recevoir des ambaſſadeurs, ſerait un mauvais critique.

Les mœurs des anciens Egyptiens & Juifs ſont encore plus différentes des nôtres, que celles du roi *Alcinoüs*, de *Nauſica* ſa fille, & du bon homme *Evandre*. *Ezéchiel* eſclave chez les Chaldéens eut une viſion près de la petite rivière de Chobar qui ſe perd dans l'Euphrate.

On ne doit point être étonné qu'il ait vu des animaux à quatre faces, & à quatre aîles, avec des pieds de veau, ni des roues qui marchaient toutes ſeules, & qui avaient l'eſprit de vie; ces ſymboles

plaiſent même à l'imagination; mais pluſieurs critiques ſe ſont révoltés contre l'ordre que le Seigneur lui donna de manger pendant trois cents quatre-vingt-dix jours, du pain d'orge, de froment & de millet couvert d'excrémens humains.

Le prophète s'écria, pouah! pouah! pouah! mon ame n'a point été juſqu'ici pollue; & le Seigneur lui répondit : Hé bien, je vous donne de la fiente de bœuf au lieu d'excrément d'homme, & vous pétrirez votre pain avec cette fiente.

Comme il n'eſt point d'uſage de manger de telles confitures ſur ſon pain, la plupart des hommes trouvent ces commandemens indignes de la majeſté divine. Cependant il faut avouer que de la bouze de vache & tous les diamans du grand mogol ſont parfaitement égaux, non-ſeulement aux yeux d'un être divin, mais à ceux d'un vrai philoſophe; & à l'égard des raiſons que DIEU pouvait avoir d'ordonner un tel déjeûner au prophète, ce n'eſt pas à nous de les demander.

Il ſuffit de faire voir que ces commandemens qui nous paraiſſent étranges, ne le parurent pas aux Juifs.

Il eſt vrai que la ſynagogue ne permettait pas, du temps de *St Jérôme*, la lecture d'*Ezechiel* avant l'âge de trente ans; mais c'était parce que dans le chapitre XVIII, il dit que le fils ne portera plus l'iniquité de ſon père, & qu'on ne dira plus, les pères ont mangé des raiſins verds, & les dents des enfans en ſont agacées.

En cela il ſe trouvait expreſſément en contradiction avec *Moïſe* qui, au chapitre XXVIII des Nombres, aſſure que les enfans portent l'iniquité des pères, juſqu'à la troiſième & quatrième génération.

Ezéchiel au chapitre XX fait dire encore au Seigneur,

qu'il a donné aux Juifs des *préceptes qui ne ſont pas bons.* Voilà pourquoi la ſynagogue interdiſait aux jeunes gens une lecture qui pouvait faire douter de l'irréfragabilité des lois de *Moïſe.*

Les cenſeurs de nos jours ſont encore plus étonnés du chapitre XVI d'*Ezéchiel :* voici comme le prophète s'y prend pour faire connaître les crimes de Jéruſalem. Il introduit le Seigneur parlant à une fille, & le Seigneur dit à la fille : Lorſque vous naquîtes, on ne vous avait point encore coupé le boyau du nombril, on ne vous avait point ſalée, vous étiez toute nue, j'eus pitié de vous ; vous êtes devenue grande, votre ſein s'eſt formé, votre poil a paru, j'ai paſſé, je vous ai vue, j'ai connu que c'était le temps des amans; j'ai couvert votre ignominie ; je me ſuis étendu ſur vous avec mon manteau ; vous avez été à moi ; je vous ai lavée, parfumée, bien habillée, bien chauſſée; je vous ai donné une écharpe de coton, des bracelets, un collier ; je vous ai mis une pierrerie au nez, des pendans d'oreilles, & une couronne ſur la tête &c.

Alors, ayant confiance à votre beauté, vous avez forniqué pour votre compte avec tous les paſſans.... Et vous avez bâti un mauvais lieu... & vous vous êtes proſtituée juſque dans les places publiques, & vous avez ouvert vos jambes à tous les paſſans.... & vous avez couché avec des Egyptiens.... & enfin, vous avez payé des amans, & vous leur avez fait des préſens, afin qu'ils couchaſſent avec vous.... & en payant au lieu d'être payée, vous avez fait le contraire des autres filles.... Le proverbe eſt, telle mère, telle fille, & c'eſt ce qu'on dit de vous &c.

On s'élève encore davantage contre le chap. XXIII.

Une mère avait deux filles qui ont perdu leur virginité de bonne heure ; la plus grande s'appelait *Oolla* ; & la petite *Oliba*... *Oolla a été folle des jeunes ſeigneurs, magiſtrats, cavaliers ; elle a couché avec des Egyptiens dès ſa première jeuneſſe.... Oliba ſa ſœur a bien plus forniqué encore avec des officiers, des magiſtrats & des cavaliers bien faits ; elle a découvert ſa turpitude, elle a multiplié ſes fornications, elle a recherché avec emportement les embraſſemens de ceux qui ont leur membre comme un âne, & qui répandent leur ſemence comme des chevaux...*.

Ces deſcriptions qui effarouchent tant d'eſprits faibles ne ſignifient pourtant que les iniquités de Jéruſalem & de Samarie ; les expreſſions qui nous paraiſſent libres ne l'étaient point alors. La même naïveté ſe montre ſans crainte, dans plus d'un endroit de l'Ecriture. Il y eſt ſouvent parlé d'ouvrir la vulve. Les termes dont elle ſe ſert pour exprimer l'accouplement de *Booz* avec *Ruth*, de *Juda* avec ſa belle-fille, ne ſont point déshonnêtes en hébreu, & le ſeraient en notre langue.

On ne ſe couvre point d'un voile quand on n'a pas honte de ſa nudité ; comment dans ces temps-là aurait-on rougi de nommer les génitoires, puiſqu'on touchait les génitoires de ceux à qui l'on feſait quelque promeſſe ; c'était une marque de reſpect, un ſymbole de fidélité, comme autrefois parmi nous les ſeigneurs châtelains mettaient leurs mains entre celles de leurs ſeigneurs paramonts.

Nous avons traduit les génitoires par cuiſſe. *Eliezer* met la main ſous la cuiſſe d'*Abraham* : *Joſeph* met la main ſous la cuiſſe de *Jacob*. Cette coutume était fort ancienne en Egypte. Les Egyptiens étaient ſi éloignés

d'attacher

d'attacher de la turpitude à ce que nous n'oſons ni découvrir, ni nommer, qu'ils portaient en proceſſion une grande figure du membre viril nommé phallum, pour remercier les dieux de faire ſervir ce membre à la propagation du genre-humain.

Tout cela prouve aſſez que nos bienſéances ne ſont pas les bienſéances des autres peuples. Dans quel temps y a-t-il eu chez les Romains plus de politeſſe que du temps du ſiècle d'*Auguſte*? cependant *Horace* ne fait nulle difficulté de dire dans une pièce morale:

Nec metuo, ne dum futuo vir rure recurrat.

Auguſte ſe ſert de la même expreſſion dans une épigramme contre *Fulvie*.

Un homme qui prononcerait parmi nous le mot qui répond à *futuo*, ſerait regardé comme un crocheteur ivre; ce mot, & pluſieurs autres dont ſe ſervent *Horace* & d'autres auteurs, nous paraît encore plus indécent que les expreſſions d'*Ezéchiel*. Déſeſons-nous de tous nos préjugés quand nous liſons d'anciens auteurs, ou que nous voyageons chez des nations éloignées. La nature eſt la même par-tout, & les uſages par-tout différens.

Je rencontrai un jour dans Amſterdam un rabbin tout plein de ce chapitre. Ah! mon ami, dit-il, que nous vous avons obligation! Vous avez fait connaître toute la ſublimité de la loi moſaïque, le déjeûner d'*Ezéchiel*, ſes belles attitudes ſur le côté gauche; *Oolla* & *Oliba* ſont choſes admirables, ce ſont des types, mon frère, des types, qui figurent qu'un jour le peuple juif ſera maître de toute la terre; mais pourquoi en avez-vous omis tant d'autres qui ſont

à peu près de cette force ? pourquoi n'avez-vous pas repréſenté le Seigneur diſant au ſage *Oſée*, dès le ſecond verſet du premier chapitre : *Oſée, prends une fille de joie, & fais-lui des fils de fille de joie.* Ce ſont ſes propres paroles. *Oſée* prit la demoiſelle, il en eut un garçon, & puis une fille, & puis encore un garçon, & c'était un type, & ce type dura trois années. Ce n'eſt pas tout, dit le Seigneur, au troiſième chapitre : Va-t-en prendre une femme qui ſoit non-ſeulement débauchée, mais adultère ; *Oſée* obéit, mais il lui en coûta quinze écus, & un ſeptier & demi d'orge ; car vous ſavez que dans la terre promiſe il y avait très-peu de froment. Mais ſavez-vous ce que tout cela ſignifie ? Non, lui dis-je ; ni moi non plus, dit le rabbin.

Un grave ſavant s'approcha & nous dit que c'était des fictions ingénieuſes & toutes remplies d'agrément. Ah, monſieur, lui répondit un jeune homme fort inſtruit, ſi vous voulez des fictions, croyez-moi, préférez celles d'*Homère*, de *Virgile* & d'*Ovide* ; quiconque aime les prophéties d'*Ezéchiel* mérite de déjeûner avec lui.

EZOURVEDAM.

Qu'est-ce donc que cet Ezourvédam qui eſt à la bibliothèque du roi de France ? C'eſt un ancien commentaire, qu'un ancien brame compoſa autrefois avant l'époque d'*Alexandre* ſur l'ancien Védam, qui était lui-même bien moins ancien que le livre du Shaſta.

Reſpectons, vous dis-je, tous ces anciens indiens. Ils inventèrent le jeu des échecs, & les Grecs allaient apprendre chez eux la géométrie.

Cet Ezourvédam fut en dernier lieu traduit par un brame, correſpondant de la malheureuſe compagnie françaiſe des Indes. Il me fut apporté au mont Krapak, où j'obſerve les neiges depuis long-temps ; & je l'envoyai à la grande bibliothèque royale de Paris, où il eſt mieux placé que chez moi.

Ceux qui voudront le conſulter verront qu'après pluſieurs révolutions produites par l'Eternel, il plut à l'Eternel de former un homme qui s'appelait *Adimo*, & une femme dont le nom répondait à celui de la vie.

Cette anecdote indienne eſt-elle priſe des livres juifs ? Les Juifs l'ont-ils copiée des Indiens ? où peut-on dire que les uns & les autres l'ont écrite d'original, & que les beaux eſprits ſe rencontrent ?

Il n'était pas permis aux Juifs de penſer que leurs écrivains euſſent rien puiſé chez les brachmanes dont ils n'avaient pas entendu parler. Il ne nous eſt pas permis de penſer ſur *Adam* autrement que les Juifs. Par conſéquent je me tais, & je ne penſe point.

F.

FABLE

IL eſt vraiſemblable que les fables dans le goût de celles qu'on attribue à *Eſope*, & qui ſont plus anciennes que lui, furent inventées en Aſie par les premiers peuples ſubjugués : des hommes libres n'auraient pas eu toujours beſoin de déguiſer la vérité : on ne peut guère parler à un tyran qu'en paraboles, encore ce détour même eſt-il dangereux.

Il ſe peut très-bien auſſi que les hommes aimant naturellement les images & les contes, les gens d'eſprit ſe ſoient amuſés à leur en faire ſans aucune autre vue. Quoi qu'il en ſoit, telle eſt la nature de l'homme, que la fable eſt plus ancienne que l'hiſtoire.

Chez les Juifs qui ſont une peuplade toute nouvelle (*a*) en comparaiſon de la Chaldée & de Tyr ſes voiſines, mais fort ancienne par rapport à nous, on voit des fables toutes ſemblables à celles d'*Eſope* dès le temps des juges, c'eſt-à-dire, mille deux cents trente-trois ans avant notre ère, ſi on peut compter ſur de telles ſupputations.

Il eſt donc dit dans les Juges, que *Gédéon* avait ſoixante & dix fils, qui étaient *ſortis de lui parce qu'il*

(*a*) Il eſt prouvé que la peuplade hébraïque n'arriva en Paleſtine que dans un temps où le Canaan avait déjà d'aſſez puiſſantes villes ; Tyr, Sidon, Berith, floriſſaient. Il eſt dit que *Joſué* détruiſit Jérico & la ville des lettres, des archives, des écoles, appelée *Cariat Sepher* ; donc les juifs n'étaient alors que des étrangers qui portaient le ravage chez des peuples policés.

avait pluſieurs femmes, & qu'il eut d'une ſervante un autre fils nommé *Abimélec*.

Or cet *Abimélec* écraſa ſur une même pierre ſoixante & neuf de ſes frères, ſelon la coutume ; & les Juifs pleins de reſpect & d'admiration pour *Abimélec* allèrent le couronner roi ſous un chêne auprès de la ville de Mélo, qui d'ailleurs eſt peu connue dans l'hiſtoire.

Joatham le plus jeune des frères, échappé ſeul au carnage, (comme il arrive toujours dans les anciennes hiſtoires) harangua les Juifs ; il leur dit que les arbres allèrent un jour ſe choiſir un roi. On ne voit pas trop comment des arbres marchent ; mais s'ils parlaient, ils pouvaient bien marcher. Ils s'adreſſèrent d'abord à l'olivier, & lui dirent : Règne. L'olivier répondit : Je ne quitterai pas le ſoin de mon huile pour régner ſur vous. Le figuier dit qu'il aimait mieux ſes figues que l'embarras du pouvoir ſuprême. La vigne donna la préférence à ſes raiſins. Enfin les arbres s'adreſſèrent au buiſſon ; le buiſſon répondit : *Je régnerai ſur vous, je vous offre mon ombre ; & ſi vous n'en voulez pas, le feu ſortira du buiſſon & vous dévorera.*

Il eſt vrai que la fable pèche par le fond ; parce que le feu ne ſort point d'un buiſſon ; mais elle montre l'antiquité de l'uſage des fables.

Celle de l'eſtomac & des membres, qui ſervit à calmer une ſédition dans Rome, il y a environ deux mille trois cents ans, eſt ingénieuſe & ſans défaut. Plus les fables ſont anciennes, plus elles ſont allégoriques.

L'ancienne fable de *Vénus*, telle qu'elle eſt rapportée dans *Héſiode*, n'eſt-elle pas une allégorie de la nature entière ? Les parties de la génération ſont tombées

de l'Ether ſur le rivage de la mer : *Vénus* naît de cette écume précieuſe ; ſon premier nom eſt celui d'*Amante* de l'organe de la génération *Philometès :* y a-t-il une image plus ſenſible ?

Cette *Vénus* eſt la déeſſe de la beauté ; la beauté ceſſe d'être aimable, ſi elle marche ſans les grâces ; la beauté fait naître l'amour ; l'amour a des traits qui percent les cœurs ; il porte un bandeau qui cache les défauts de ce qu'on aime ; il a des aîles, il vient vîte & fuit de même.

La ſageſſe eſt conçue dans le cerveau du maître des Dieux ſous le nom de *Minerve ;* l'ame de l'homme eſt un feu divin que *Minerve* montre à *Prométhée*, qui ſe ſert de ce feu divin pour animer l'homme.

Il eſt impoſſible de ne pas reconnaître dans ces fables une peinture vivante de la nature entière. La plupart des autres fables ſont ou la corruption des hiſtoires anciennes, ou le caprice de l'imagination. Il en eſt des anciennes fables comme de nos contes modernes : il y en a de moraux qui ſont charmans ; il en eſt qui ſont inſipides.

Les fables des anciens peuples ingénieux ont été groſſièrement imitées par des peuples groſſiers ; témoins celles de *Bacchus*, d'*Hercule*, de *Prométhée*, de *Pandore* & tant d'autres ; elles étaient l'amuſement de l'ancien monde. Les barbares qui en entendirent parler confuſément, les firent entrer dans leur mythologie ſauvage ; & enſuite ils oſèrent dire, c'eſt nous qui les avons inventées. Hélas ! pauvres peuples ignorés & ignorans, qui n'avez connu aucun art ni agréable ni utile, chez qui même le nom de géométrie ne parvint jamais, pouvez-vous dire que vous avez inventé quelque

choſe ? Vous n'avez ſu ni trouver des vérités, ni mentir habilement.

La plus belle fable des Grecs eſt celle de *Pſyché*. La plus plaiſante fut celle de la matrone d'*Ephèſe*.

La plus jolie parmi les modernes fut celle de la folie, qui ayant crevé les yeux à l'amour, eſt condamnée à lui ſervir de guide.

Les fables attribuées à *Eſope* ſont toutes des emblèmes, des inſtructions aux faibles, pour ſe garantir des forts autant qu'ils le peuvent. Toutes les nations un peu ſavantes les ont adoptées. *La Fontaine* eſt celui qui les a traitées avec le plus d'agrément : il y en a environ quatre-vingts qui ſont des chefs-d'œuvre de naïveté, de grâces, de fineſſe, quelquefois même de poëſie ; c'eſt encore un des avantages du ſiècle de *Louis XIV* d'avoir produit un *la Fontaine*. Il a trouvé ſi bien le ſecret de ſe faire lire ſans preſque le chercher, qu'il a eu en France plus de réputation que l'inventeur même.

Boileau ne l'a jamais compté parmi ceux qui feſaient honneur à ce grand ſiècle ; ſa raiſon ou ſon prétexte était qu'il n'avait jamais rien inventé. Ce qui pouvait encore excuſer *Boileau*, c'était le grand nombre de fautes contre la langue & contre la correction du ſtyle : fautes que *la Fontaine* aurait pu éviter, & que ce ſévère critique ne pouvait pardonner. C'était la cigale, qui *ayant chanté tout l'été, s'en alla crier famine chez la fourmi ſa voiſine*, qui lui dit, *qu'elle la payera avant l'ouſt, foi d'animal, intérêt & principal*, & à qui la fourmi *répond : Vous chantiez, j'en ſuis fort aiſe ; hé bien danſez maintenant.*

C'était le loup qui voyant la marque du collier du

chien, lui dit : *Je ne voudrais pas même à ce prix un tréſor.* Comme ſi les tréſors étaient à l'uſage des loups.

C'était la *race eſcarbote qui eſt en quartier d'hiver comme la marmote.*

C'était l'aſtrologue qui ſe laiſſa cheoir, & à qui on dit : *Pauvre bête, penſes-tu lire au-deſſus de ta tête ?* En effet, *Copernic*, *Galilée*, *Caſſini*, *Halley*, ont très-bien lu au-deſſus de leur tête; & le meilleur des aſtronomes peut ſe laiſſer tomber ſans être une pauvre bête.

L'aſtrologie judiciaire eſt à la vérité une charlatanerie très-ridicule ; mais ce ridicule ne conſiſtait pas à regarder le ciel, il conſiſtait à croire ou à vouloir faire croire qu'on y lit ce qu'on n'y lit point. Pluſieurs de ces fables ou mal choiſies, ou mal écrites, pouvaient mériter en effet la cenſure de *Boileau.*

Rien n'eſt plus inſipide que la femme noyée, dont on dit qu'il faut chercher le corps en remontant le cours de la rivière, parce que cette femme avait été contrediſante.

Le tribut des animaux envoyé au roi *Alexandre* eſt une fable, qui, pour être ancienne, n'en eſt pas meilleure. Les animaux n'envoient point d'argent à un roi ; & un lion ne s'aviſe pas de voler de l'argent.

Un ſatyre qui reçoit chez lui un paſſant, ne doit point le renvoyer ſur ce qu'il ſouffle d'abord dans ſes doigts, parce qu'il a trop froid ; & qu'enſuite en prenant l'*écuelle aux dents* il ſouffle ſur ſon potage qui eſt trop chaud. L'homme avait très-grande raiſon, & le ſatyre était un ſot. D'ailleurs on ne prend point l'écuelle avec les dents.

Mère écreviſſe qui reproche à ſa fille de ne pas aller

droit, & la fille qui lui répond que ſa mère va tortu, n'a point paru une fable agréable.

Le buiſſon & le canard en ſociété avec une chauve-ſouris pour des marchandiſes, *ayant des comptoirs, des facteurs, des agens, payant le principal & les intérêts, & ayant des ſergens à leur porte*, n'a ni vérité, ni naturel, ni agrément.

Un buiſſon qui ſort de ſon pays avec une chauve-ſouris pour aller trafiquer, eſt une de ces imaginations froides & hors de la nature que *la Fontaine* ne devait pas adopter.

Un logis plein de chiens, & des chats *vivant entr'eux comme couſins, ſe brouillant pour un pot de potage*, ſemble bien indigne d'un homme de goût.

La *pie-margot-caquet-bon-bec* eſt encore pire ; l'aigle lui dit qu'elle n'a que faire de ſa compagnie, parce qu'elle parle trop. Sur quoi *la Fontaine* remarque qu'il faut à la cour *porter habit de deux paroiſſes*.

Que ſignifie un milan préſenté par un oiſeleur à un roi, auquel il prend le bout du nez avec ſes griffes?

Un ſinge qui avait épouſé une fille pariſienne & qui la battait, eſt un très-mauvais conte qu'on avait fait à *la Fontaine*, & qu'il eut le malheur de mettre en vers.

De telles fables & quelques autres pourraient ſans doute juſtifier *Boileau:* il ſe pouvait même que *la Fontaine* ne fût pas diſtinguer ſes mauvaiſes fables des bonnes.

Madame de *la Sablière* appelait *la Fontaine un fablier*, qui portait naturellement des fables, comme un prunier des prunes. Il eſt vrai qu'il n'avait qu'un ſtyle, & qu'il écrivait un opéra de ce même ſtyle

dont il parlait de *Janot Lapin* & de *Rominagrobis*. Il dit dans l'opéra de Daphné ;

J'ai vu le temps qu'une jeune fillette,
Pouvait ſans peur aller au bois ſeulette :
Maintenant, maintenant les bergers ſont loups.
Je vous dis, je vous dis, filles gardez-vous.

Jupiter vous vaut bien ;
Je ris auſſi quand l'amour veut qu'il pleure :
Vous autres Dieux n'attaquez rien
Qui ſans vous étonner s'oſe défendre une heure.

Que vous êtes reprenante.
Gouvernante !

Malgré tout cela, *Boileau* devait rendre juſtice au mérite ſingulier du bon homme ; c'eſt ainſi qu'il l'appelait ; & être enchanté avec tout le public du ſtyle de ſes bonnes fables.

La Fontaine n'était pas né inventeur ; ce n'était pas un écrivain ſublime, un homme d'un goût toujours ſûr, un des premiers génies du grand ſiècle ; & c'eſt encore un défaut très-remarquable dans lui de ne pas parler correctement ſa langue. Il eſt dans cette partie très-inférieur à *Phèdre ;* mais c'eſt un homme unique dans les excellens morceaux qu'il nous a laiſſés : ils ſont en grand nombre, ils ſont dans la bouche de tous ceux qui ont été élevés honnêtement : ils contribuent même à leur éducation : ils iront à la dernière poſtérité ; ils conviennent à tous les hommes, à tous les âges ; & ceux de *Boileau* ne conviennent guère qu'aux gens de lettres.

De quelques fanatiques qui ont voulu proſcrire les anciennes fables.

Il y eut parmi ceux qu'on nomme *janſéniſtes*, une petite ſecte de cerveaux durs & creux, qui voulurent proſcrire les belles fables de l'antiquité, ſubſtituer *St Proſper* à *Ovide*, & *Santeuil* à *Horace*. Si on les avait crus, les peintres n'auraient plus repréſenté *Iris* ſur l'arc-en-ciel, ni *Minerve* avec ſon égide ; mais *Nicole* & *Arnauld* combattant contre des jéſuites & contre des proteſtans, mademoiſelle *Perrier* guérie d'un mal aux yeux par une épine de la couronne de Jesus-Christ, arrivée de Jéruſalem à Port-royal. Le conſeiller *Carré de Montgeron* préſentant à *Louis XV* le recueil des convulſions de *St Médard*, & *St Ovide* reſſuſcitant des petits garçons.

Aux yeux de ces ſages auſtères, *Fénélon* n'était qu'un idolâtre qui introduiſait l'enfant *Cupidon* chez la nymphe *Eucharis*, à l'exemple du poëme impie de l'Enéide.

Pluche, à la fin de ſa fable du ciel, intitulée *Hiſtoire*, fait une longue diſſertation pour prouver qu'il eſt honteux d'avoir dans ſes tapiſſeries des figures priſes des métamorphoſes d'*Ovide ;* & que *Zéphire* & *Flore*, *Vertumne* & *Pomone* devraient être bannis des jardins de Verſailles. (*b*) Il exhorte l'académie des belles-lettres à s'oppoſer à ce mauvais goût, & il dit qu'elle ſeule eſt capable de rétablir les belles-lettres. (*c*)

(*b*) *Hiſt. du ciel*, tom. II, pag. 398.

(*c*) Voyez dans les *Poéſies mêlées* l'*apologie de la fable* que nous indiquons à notre cher lecteur, pour le prémunir contre la mauvaiſe humeur de ces ennemis des beaux arts.

D'autres rigoriſtes, plus ſévères que ſages, ont voulu proſcrire depuis peu l'ancienne mythologie, comme un recueil de contes puériles indignes de la gravité reconnue de nos mœurs. Il ſerait triſte pourtant de brûler *Ovide*, *Homère*, *Héſiode*, & toutes nos belles tapiſſeries, & nos tableaux, & nos opéra: beaucoup de fables après tout, ſont plus philoſophiques que ces meſſieurs ne ſont philoſophes. S'ils font grâce aux contes familiers d'*Eſope*, pourquoi faire main-baſſe ſur ces fables ſublimes, qui ont été reſpectées du genre-humain, dont elles ont fait l'inſtruction? Elles ſont mêlées de beaucoup d'inſipidités, car quelle choſe eſt ſans mélange? Mais tous les ſiècles adopteront la boîte de *Pandore*, au fond de laquelle ſe trouve la conſolation du genre-humain; les deux tonneaux de *Jupiter*, qui verſent ſans ceſſe le bien & le mal; la nue embraſſée par *Ixion*, emblème & châtiment d'un ambitieux; & la mort de *Narciſſe*, qui eſt la punition de l'amour-propre. Y a-t-il rien de plus ſublime que *Minerve*, la divinité de la ſageſſe, formée dans la tête du maître des dieux? Y a-t-il rien de plus vrai & de plus agréable que la déeſſe de la beauté, obligée de n'être jamais ſans ſes grâces? Les déeſſes des arts, toutes filles de *Mémoire*, ne nous avertiſſent-elles pas, auſſi-bien que *Locke*, que nous ne pouvons ſans mémoire avoir le moindre jugement, la moindre étincelle d'eſprit? Les flèches de l'*Amour*, ſon bandeau, ſon enfance; *Flore* careſſée par *Zéphyre* &c. ne ſont-ils pas les emblèmes ſenſibles de la nature entière? Ces fables ont ſurvécu aux religions, qui les conſacraient; les temples des dieux d'Egypte, de la Grèce, de Rome, ne ſont plus, & *Ovide* ſubſiſte. On peut détruire les

objets de la crédulité, mais non ceux du plaiſir; nous aimerons à jamais ces images vraies & riantes. *Lucrèce* ne croyait pas à ces dieux de la fable; mais il célébrait la nature ſous le nom de *Vénus*.

Alma Venus cæli ſubter labentia ſigna
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes.
Concelebras, per te quoniam genus omne animantum
Concipitur, viſitque exortum lumina ſolis &c.

Tendre Vénus, ame de l'univers,
Par qui tout naît, tout reſpire, & tout aime;
Toi dont les feux brûlent au fond des mers,
Toi qui régis la terre & le ciel même &c.

Si l'antiquité dans ſes ténèbres s'était bornée à reconnaître la divinité dans ces images, aurait-on beaucoup de reproches à lui faire? L'ame productrice du monde était adorée par les ſages; elle gouvernait les mers ſous le nom de *Neptune*, les airs ſous l'emblème de *Junon*, les campagnes ſous celui de *Pan*. Elle était la divinité des armées ſous le nom de *Mars;* on animait tous ces attributs : *Jupiter* était le ſeul dieu. La chaîne d'or, avec laquelle il enlevait les dieux inférieurs & les hommes, était une image frappante de l'unité d'un être ſouverain. Le peuple s'y trompait; mais que nous importe le peuple?

On demande tous les jours pourquoi les magiſtrats grecs & romains permettaient qu'on tournât en ridicule ſur le théâtre ces mêmes divinités, qu'on adorait dans les temples? On fait là une ſuppoſition fauſſe : on ne ſe moquait point des dieux ſur le théâtre, mais des ſottiſes attribuées à ces dieux par ceux qui avaient

corrompu l'ancienne mythologie. Les conſuls & les préteurs trouvaient bon qu'on traitât gaiement ſur la ſcène l'aventure des deux *Soſies;* mais ils n'auraient pas ſouffert qu'on eût attaqué devant le peuple le culte de *Jupiter* & de *Mercure.* C'eſt ainſi que mille choſes, qui paraiſſent contradictoires, ne le ſont point. J'ai vu ſur le théâtre d'une nation ſavante & ſpirituelle des aventures tirées de la *Légende dorée;* dira-t-on pour cela que cette nation permet qu'on inſulte aux objets de la religion? Il n'eſt pas à craindre qu'on devienne païen pour avoir entendu à Paris l'opéra de *Proſerpine*, ou pour avoir vu à Rome les noces de *Pſyché* peintes dans un palais du pape par *Raphaël.* La fable forme le goût, & ne rend perſonne idolâtre.

Les belles fables de l'antiquité ont encore ce grand avantage ſur l'hiſtoire, qu'elles préſentent une morale ſenſible : ce ſont des leçons de vertu, & preſque toute l'hiſtoire eſt le ſuccès des crimes. *Jupiter*, dans la fable, deſcend ſur la terre pour punir *Tantale* & *Lycaon;* mais dans l'hiſtoire, nos *Tantales* & nos *Lycaons* ſont les dieux de la terre. *Baucis* & *Philemon* obtiennent que leur cabane ſoit changée en un temple : nos *Baucis* & nos *Philemons* voient vendre par le collecteur des tailles leurs marmites, que les dieux changent en vaſes d'or dans *Ovide.*

Je ſais combien l'hiſtoire peut nous inſtruire, je ſais combien elle eſt néceſſaire; mais en vérité il faut lui aider beaucoup pour en tirer des règles de conduite. Que ceux qui ne connaiſſent la politique que dans les livres, ſe ſouviennent toujours de ces vers de *Corneille :*

Les exemples récens ſuffiraient pour m'inſtruire,
Si par l'exemple ſeul on devait ſe conduire;

Mais ſouvent l'un ſe perd où l'autre s'eſt ſauvé,
Et par où l'un périt, un autre eſt conſervé.

Henri VIII, tyran de ſes parlemens, de ſes miniſtres, de ſes femmes, des conſciences & des bourſes, vit & meurt paiſible. Le bon, le brave *Charles I* périt ſur un échafaud. Notre admirable héroïne, *Marguerite d'Anjou*, donne en vain douze batailles en perſonne contre les Anglais, ſujets de ſon mari. *Guillaume III* chaſſe *Jacques II* d'Angleterre ſans donner bataille. Nous avons vu de nos jours la famille impériale de *Perſe* égorgée, & des étrangers ſur ſon trône. Pour qui ne regarde qu'aux événemens, l'hiſtoire ſemble accuſer la Providence, & les belles fables morales la juſtifient. Il eſt clair qu'on trouve dans elles l'utile & l'agréable. Ceux qui dans ce monde ne ſont ni l'un ni l'autre, crient contr'elles. Laiſſons-les dire, & liſons *Homère* & *Ovide*, auſſi-bien que *Tite-Live* & *Rapin-Thoiras*. Le goût donne des préférences; le fanatiſme donne les excluſions.

Tous les arts ſont amis, ainſi qu'ils ſont divins :
Qui veut les ſéparer eſt loin de les connaître.
L'hiſtoire nous apprend ce que ſont les humains,
La fable ce qu'ils doivent être.

FACILE (GRAMMAIRE.)

Facile ne ſignifie pas ſeulement une choſe aiſément faite, mais encore qui paraît l'être. Le pinceau du *Corrège* eſt facile. Le ſtyle de *Quinault* eſt beaucoup plus facile que celui de *Deſpréaux*, comme le ſtyle d'*Ovide* l'emporte en facilité ſur celui de *Perſe*.

Cette facilité en peinture, en muſique, en éloquence, en poëſie, conſiſte dans un naturel heureux, qui n'admet aucun tour de recherche, & qui peut ſe paſſer de force & de profondeur. Ainſi les tableaux de *Paul Veronèſe* ont un air plus facile & moins fini que ceux de *Michel-Ange*. Les ſymphonies de *Rameau* ſont ſupérieures à celles de *Lulli*, & ſemblent moins faciles. *Boſſuet* eſt plus véritablement éloquent & plus facile que *Flèchier*. *Rouſſeau*, dans ſes épîtres, n'a pas à beaucoup près la facilité & la vérité de *Deſpréaux*.

Le commentateur de *Deſpréaux* dit que ce poëte exact & laborieux avait appris à l'illuſtre *Racine* à faire difficilement des vers ; & que ceux qui paraiſſent faciles ſont ceux qui ont été faits avec le plus de difficulté.

Il eſt très-vrai qu'il en coûte ſouvent pour s'exprimer avec clarté : il eſt vrai qu'on peut arriver au naturel par des efforts ; mais il eſt vrai auſſi qu'un heureux génie produit ſouvent des beautés faciles ſans aucune peine, & que l'enthouſiaſme va plus loin que l'art.

La plupart des morceaux paſſionnés de nos bons poëtes ſont ſortis achevés de leur plume, & paraiſſent d'autant plus faciles qu'ils ont en effet été compoſés ſans travail : l'imagination alors conçoit & enfante aiſément. Il n'en eſt pas ainſi dans les ouvrages didactiques ; c'eſt là qu'on a beſoin d'art pour paraître facile. Il y a, par exemple, beaucoup moins de facilité que de profondeur dans l'admirable *Eſſai ſur l'homme* de *Pope*.

On peut faire facilement de très-mauvais ouvrages qui n'auront rien de gêné, qui paraîtront faciles, &

c'eſt

c'eſt le partage de ceux qui ont, ſans génie, la malheureuſe habitude de compoſer. C'eſt en ce ſens qu'un perſonnage de l'ancienne comédie, qu'on nomme italienne, dit à un autre :

Tu fais de méchans vers admirablement bien.

Le terme de *facile* eſt une injure pour une femme, & eſt quelquefois dans la ſociété une louange pour un homme; c'eſt ſouvent un défaut dans un homme d'Etat.

Les mœurs d'*Atticus* étaient faciles; c'était le plus aimable des Romains. La facile *Cléopâtre* ſe donna à *Antoine* auſſi aiſément qu'à *Céſar*. Le facile *Claude* ſe laiſſait gouverner par *Agrippine*. *Facile* n'eſt là par rapport à *Claude* qu'un adouciſſement; le mot propre eſt *faible*.

Un homme facile eſt en général un eſprit qui ſe rend aiſément à la raiſon, aux remontrances; un cœur qui ſe laiſſe fléchir aux prières : & *faible* eſt celui qui laiſſe prendre ſur lui trop d'autorité.

FACTION.

De ce qu'on entend par ce mot.

LE mot *faction* venant du latin *facere*, on l'emploie pour ſignifier l'état d'un ſoldat à ſon poſte, en faction, les quadrilles ou les troupes des combattans dans le cirque; les factions vertes, bleues, rouges & blanches.

La principale acception de ce terme ſignifie *un parti*

ſéditieux dans un Etat. Le terme de *parti* par lui-même n'a rien d'odieux, celui de *faction* l'eſt toujours.

Un grand-homme & un médiocre peuvent avoir aiſément un parti à la cour, dans l'armée, à la ville, dans la littérature.

On peut avoir un parti par ſon mérite, par la chaleur & le nombre de ſes amis, ſans être chef de parti.

Le maréchal de *Catinat*, peu conſidéré à la cour, s'était fait un grand parti dans l'armée, ſans y prétendre.

Un chef de parti eſt toujours un chef de faction: tels ont été le cardinal de *Retz*, *Henri* duc de *Guiſe*, & tant d'autres.

Un parti ſéditieux, quand il eſt encore faible, quand il ne partage pas tout l'Etat, n'eſt qu'une faction.

La faction de *Céſar* devint bientôt un parti dominant qui engloutit la république.

Quand l'empereur *Charles VI* diſputait l'Eſpagne à *Philippe V*, il avait un parti dans ce royaume, & enfin il n'y eut plus qu'une faction. Cependant on peut dire toujours *le parti de Charles VI.*

Il n'en eſt pas ainſi des hommes privés. *Deſcartes* eut long-temps un parti en France; on ne peut dire qu'il eut une faction.

C'eſt ainſi qu'il y a des mots ſynonymes en pluſieurs cas, qui ceſſent de l'être dans d'autres.

FACULTÉ.

TOUTES les puiſſances du corps & de l'entendement ne ſont-elles pas des facultés, & qui pis eſt des facultés très-ignorées, de franches qualités occultes, à commencer par le mouvement dont perſonne n'a découvert l'origine?

Quand le préſident de la faculté de médecine, dans le Malade imaginaire, demande à *Thomas Diafoirus quare opium facit dormire? Thomas* répond très-pertinemment, *quia eſt in eo virtus dormitiva quæ facit ſopire*, parce qu'il y a dans l'opium une faculté ſoporative qui fait dormir. Les plus grands phyſiciens ne peuvent guère mieux dire.

Le ſincère chevalier de *Jaucour* avoue, à l'article *Sommeil*, qu'on ne peut former ſur la cauſe du ſommeil que de ſimples conjectures. Un autre *Thomas*, plus révéré que *Diafoirus*, n'a pas répondu autrement que ce bachelier de comédie, à toutes les queſtions qu'il propoſe dans ſes volumes immenſes.

Il eſt dit à l'article *Faculté* du grand Dictionnaire encyclopédique, *que la faculté vitale une fois établie dans le principe intelligent qui nous anime, on conçoit aiſément que cette faculté excitée par les impreſſions que le ſenſorium vital tranſmet à la partie du ſenſorium commun, détermine l'influx alternatif du ſuc nerveux dans les fibres motrices des organes vitaux, pour faire contracter alternativement ces organes.*

Cela revient préciſément à la réponſe du jeune médecin *Thomas*, *quia eſt in eo virtus alternativa quæ*

facit alternare. Et ce *Thomas Diafoirus* a du moins le mérite d'être plus court.

La faculté de remuer le pied quand on le veut, celle de ſe reſſouvenir du paſſé, celle d'uſer de ſes cinq ſens, toutes nos facultés en un mot, ne ſont-elles pas à la *Diafoirus?*

Mais la penſée! nous diſent les gens qui ſavent le ſecret; la penſée, qui diſtingue l'homme du reſte des animaux!

Sanctius his animal mentiſque capacius altæ.
Cet animal ſi ſaint, plein d'un eſprit ſublime.

Si ſaint qu'il vous plaira; c'eſt ici que *Diafoirus* triomphe plus que jamais. Tout le monde au fond répond *quia eſt in eo virtus penſativa quæ facit penſare.* Perſonne ne ſaura jamais par quel myſtère il penſe.

Cette queſtion s'étend donc à tout dans la nature entière. Je ne ſais s'il n'y aurait pas dans cet abyme même une preuve de l'exiſtence de l'Etre ſuprême. Il y a un ſecret dans tous les premiers reſſorts de tous les êtres, à commencer par un galet des bords de la mer, & à finir par l'anneau de ſaturne & par la voie lactée. Or comment ce ſecret ſans que perſonne le ſût? il faut bien qu'il y ait un être qui ſoit au ſait.

Des ſavans, pour éclairer notre ignorance, nous diſent qu'il faut faire des ſyſtèmes, qu'à la fin nous trouverons le ſecret. Mais nous avons tant cherché ſans rien trouver, qu'à la fin on ſe dégoûte. C'eſt la philoſophie pareſſeuſe, nous crient-ils; non, c'eſt le repos raiſonnable de gens qui ont couru en vain. Et après tout, philoſophie pareſſeuſe vaut mieux que théologie turbulente & chimères métaphyſiques.

FAIBLE.

FOIBLE, qu'on prononce *faible*, & que pluſieurs écrivent ainſi, eſt le contraire de *fort*, & non de *dur* & de *ſolide*. Il peut ſe dire de preſque tous les êtres. Il reçoit ſouvent l'article *de* : le *fort* & le *faible* d'une épée ; *faible* de reins ; armée *faible* de cavalerie ; ouvrage philoſophique *faible* de raiſonnement &c.

Le faible du cœur n'eſt point le faible de l'eſprit ; le faible de l'ame n'eſt point celui du cœur. Une ame faible eſt ſans reſſort & ſans action ; elle ſe laiſſe aller à ceux qui la gouvernent.

Un cœur faible s'amollit aiſément, change facilement d'inclinations, ne réſiſte point à la ſéduction, à l'aſcendant qu'on veut prendre ſur lui, & peut ſubſiſter avec un eſprit fort ; car on peut penſer fortement, & agir faiblement. L'eſprit faible reçoit les impreſſions ſans les combattre, embraſſe les opinions ſans examen, s'effraie ſans cauſe, tombe naturellement dans la ſuperſtition.

Un ouvrage peut être faible par les penſées ou par le ſtyle : par les penſées, quand elles ſont trop communes, ou, lorſqu'étant juſtes, elles ne ſont pas aſſez approfondies ; par le ſtyle, quand il eſt dépourvu d'images, de tours, de figures qui réveillent l'attention. Les oraiſons funèbres de *Maſcaron* ſont faibles, & ſon ſtyle n'a point de vie, en comparaiſon de *Boſſuet*.

Toute harangue eſt faible, quand elle n'eſt pas relevée par des tours ingénieux, & par des expreſſions énergiques ; mais un plaidoyer eſt faible, quand, avec

tout le ſecours de l'éloquence, & toute la véhémence de l'action, il manque de raiſon. Nul ouvrage philoſophique n'eſt faible, malgré la faibleſſe d'un ſtyle lâche, quand le raiſonnement eſt juſte & profond. Une tragédie eſt faible, quoique le ſtyle en ſoit fort, quand l'intérêt n'eſt pas ſoutenu. La comédie la mieux écrite eſt faible, ſi elle manque de ce que les Latins, appelaient *vis comica*, la force comique : c'eſt ce que *Céſar* reproche à *Térence :*

Lenibus atque utinam ſcriptis adjuncta foret vis.

C'eſt ſurtout en quoi a péché ſouvent la comédie nommée *larmoyante*. Les vers faibles ne ſont pas ceux qui péchent contre les règles, mais contre le génie; qui dans leur mécanique ſont ſans variété, ſans choix de termes, ſans heureuſes inverſions, & qui, dans leur poëſie, conſervent trop la ſimplicité de la proſe. On ne peut mieux ſentir cette différence, qu'en comparant les endroits que *Racine*, & *Campiſtron* ſon imitateur, ont traités.

FANATISME.

SECTION PREMIERE.

C'EST l'effet d'une fauſſe conſcience qui aſſervit la religion aux caprices de l'imagination & aux déréglemens des paſſions.

En général il vient de ce que les légiſlateurs ont eu des vues trop étroites, ou de ce qu'on a paſſé les bornes qu'ils ſe preſcrivaient. Leurs lois n'étaient faites que pour une ſociété choiſie. Etendues par

le zèle à tout un peuple, & tranſportées par l'ambition d'un climat à l'autre, elles devaient changer & s'accommoder aux circonſtances des lieux & des perſonnes. Mais qu'eſt-il arrivé ? c'eſt que certains eſprits d'un caractère plus proportionné à celui du petit troupeau pour lequel elles avaient été faites, les ont reçues avec la même chaleur, en ſont devenus les apôtres & même les martyrs, plutôt que de démordre d'un ſeul *iota*. Les autres au contraire moins ardens, ou plus attachés à leurs préjugés d'éducation, ont lutté contre le nouveau joug, & n'ont conſenti à l'embraſſer qu'avec des adouciſſemens ; & de-là le ſchiſme entre les rigoriſtes & les mitigés, qui les rend tous furieux, les uns pour la ſervitude, & les autres pour la liberté.

Imaginons une immenſe rotonde, un panthéon à mille autels ; & placés au milieu du dôme, figurons-nous un dévot de chaque ſecte éteinte ou ſubſiſtante, aux pieds de la divinité qu'il honore à ſa façon, ſous toutes les formes bizarres que l'imagination a pu créer. A droite, c'eſt un contemplatif étendu ſur une natte, qui attend, le nombril en l'air, que la lumière céleſte vienne inveſtir ſon ame. A gauche, c'eſt un énergumène proſterné qui frappe du front contre la terre, pour en faire ſortir l'abondance. Là c'eſt un ſaltimbanque qui danſe ſur la tombe de celui qu'il invoque. Ici c'eſt un pénitent immobile & muet comme la ſtatue devant laquelle il s'humilie. L'un étale ce que la pudeur cache, parce que DIEU ne rougit pas de ſa reſſemblance ; l'autre voile juſqu'à ſon viſage, comme ſi l'ouvrier avait horreur de ſon ouvrage.

Un autre tourne le dos au Midi, parce que c'eſt là le vent du démon ; un autre tend les bras vers l'Orient, où DIEU montre ſa face rayonnante. De jeunes filles en pleurs meurtriſſent leur chair encore innocente, pour apaiſer le démon de la concupiſcence par des moyens capables de l'irriter ; d'autres dans une poſture toute oppoſée, ſollicitent les approches de la Divinité. Un jeune homme pour amortir l'inſtrument de la virilité, y attache des anneaux de fer d'un poids proportionné à ſes forces ; un autre arrête la tentation dès ſa ſource, par une amputation tout-à-fait inhumaine, & ſuſpend à l'autel les dépouilles de ſon ſacrifice.

Voyons-les tous ſortir du temple, & pleins du DIEU qui les agite, répandre la frayeur & l'illuſion ſur la face de la terre. Ils ſe partagent le monde, & bientôt le feu s'allume aux quatre extrémités ; les peuples écoutent & les rois tremblent. Cet empire que l'enthouſiaſme d'un ſeul exerce ſur la multitude qui le voit ou l'entend, la chaleur que les eſprits raſſemblés ſe communiquent ; tous ces mouvemens tumultueux, augmentés par le trouble de chaque particulier, rendent en peu de temps le vertige général. C'eſt aſſez d'un ſeul peuple enchanté à la ſuite de quelques impoſteurs, la ſéduction multipliera les prodiges, & voilà tout le monde à jamais égaré. L'eſprit humain, une fois ſorti des routes lumineuſes de la nature, n'y rentre plus ; il erre autour de la vérité, ſans en rencontrer autre choſe que des lueurs, qui, ſe mêlant aux fauſſes clartés dont la ſuperſtition l'environne, achèvent de l'enfoncer dans les ténèbres.

Il eſt affreux de voir comment l'opinion d'apaiſer le ciel par le maſſacre, une fois introduite, s'eſt univerſellement répandue dans preſque toutes les religions ; & combien on a multiplié les raiſons de ce ſacrifice, afin que perſonne ne pût échapper au couteau. Tantôt ce ſont des ennemis qu'il faut immoler à *Mars* exterminateur ; les Scythes égorgent à ſes autels le centième de leurs priſonniers, & par cet uſage de la victoire, on peut juger de la juſtice de la guerre : auſſi chez d'autres peuples ne la feſait-on que pour avoir de quoi fournir aux ſacrifices ; de ſorte qu'ayant d'abord été inſtitués, ce ſemble, pour en expier les horreurs, ils ſervirent enfin à les juſtifier.

Tantôt ce ſont des hommes juſtes qu'un Dieu barbare demande pour victimes : les Gètes ſe diſputent l'honneur d'aller porter à *Zamolxis* les vœux de la patrie. Celui qu'un heureux ſort deſtine au ſacrifice eſt lancé à force de bras ſur des javelots dreſſés : s'il reçoit un coup mortel en tombant ſur les piques, c'eſt de bon augure pour le ſuccès de la négociation & pour le mérite du député ; mais s'il ſurvit à ſa bleſſure, c'eſt un méchant dont le Dieu n'a point affaire.

Tantôt ce ſont des enſans à qui les dieux redemandent une vie qu'ils viennent de leur donner ; juſtice affamée du ſang de l'innocence, dit *Montagne*. Tantôt c'eſt le ſang le plus cher : les Carthaginois immolent leurs propres fils à *Saturne*, comme ſi le temps ne les dévorait pas aſſez tôt. Tantôt c'eſt le ſang le plus beau : cette même *Ameſtris* qui avait fait enfouir douze hommes vivans dans la terre,

pour obtenir de *Pluton*, par cette offrande, une plus longue vie ; cette *Ameſtris* ſacrifie encore à cette infatiable divinité quatorze jeunes enfans des premières maiſons de la Perſe, parce que les ſacrificateurs ont toujours fait entendre aux hommes qu'ils devaient offrir à l'autel ce qu'ils avaient de plus précieux. C'eſt ſur ce principe que chez quelques nations on immolait les premiers nés, & que chez d'autres on les rachetait par des offrandes plus utiles aux miniſtres du ſacrifice. C'eſt ce qui autoriſa ſans doute en Europe la pratique de quelques ſiècles, de vouer les enfans au célibat dès l'âge de cinq ans, & d'empriſonner dans le cloître les frères du prince héritier comme on les égorge en Aſie.

Tantôt c'eſt le ſang le plus pur : n'y a-t-il pas des Indiens qui exercent l'hoſpitalité envers tous les hommes, & qui ſe ſont un mérite de tuer tout étranger vertueux & ſavant qui paſſera chez eux, afin que ſes vertus & ſes talens leur demeurent ? Tantôt c'eſt le ſang le plus ſacré : chez la plupart des idolâtres, ce ſont les prêtres qui ſont la fonction des bourreaux à l'autel ; & chez les Sibériens on tue les prêtres, pour les envoyer prier dans l'autre monde à l'intention du peuple.

Mais voici d'autres fureurs & d'autres ſpectacles. Toute l'Europe paſſe en Aſie par un chemin inondé du ſang des Juifs qui s'égorgent de leurs propres mains pour ne pas tomber ſous le fer de leurs ennemis. Cette épidémie dépeuple la moitié du monde habité ; rois, pontifes, femmes, enfans & vieillards, tout cède au vertige ſacré qui fait égorger pendant deux ſiècles des nations innombrables ſur le

tombeau d'un Dieu de paix. C'eſt alors qu'on vit des oracles menteurs, des ermites guerriers; les monarques dans les chaires & les prélats dans les camps; tous les états ſe perdre dans une populace inſenſée; les montagnes & les mers franchies; de légitimes poſſeſſions abandonnées pour voler à des conquêtes qui n'étaient plus la terre promiſe; les mœurs ſe corrompre ſous un ciel étranger; des princes, après avoir dépouillé leurs royaumes pour racheter un pays qui ne leur avait jamais appartenu, achever de les ruiner pour leur rançon perſonnelle; des milliers de ſoldats égarés ſous pluſieurs chefs, n'en reconnaître aucun, hâter leur défaite par la déſection, & cette maladie ne finir que pour faire place à une contagion encore plus horrible.

Le même eſprit de fanatiſme entretenait la fureur des conquêtes éloignées : à peine l'Europe avait réparé ſes pertes, que la découverte d'un nouveau monde hâta la ruine du nôtre. A ce terrible mot : Allez & forcez, l'Amérique fut déſolée & ſes habitans exterminés; l'Afrique & l'Europe s'épuiſèrent en vain pour la repeupler, le poiſon de l'or & du plaiſir ayant énervé l'eſpèce, le monde ſe trouva déſert, & fut menacé de le devenir tous les jours davantage par les guerres continuelles qu'allumera ſur notre continent l'ambition de s'étendre dans ces îles étrangères.

Comptons maintenant les milliers d'eſclaves que le fanatiſme a faits, ſoit en Aſie, où l'incirconciſion était une tache d'infamie; ſoit en Afrique, où le nom de chrétien était un crime; ſoit en Amérique, où le prétexte du baptême étouffa l'humanité.

Comptons les milliers d'hommes que l'on a vu périr ou ſur les échafauds dans les ſiècles de perſécution, ou dans les guerres civiles par la main de leurs concitoyens, ou de leurs propres mains par des macérations exceſſives. Parcourons la ſurface de la terre, & après avoir vu d'un coup d'œil tant d'étendards déployés au nom de la religion, en Eſpagne contre les Maures, en France contre les Turcs, en Hongrie contre les Tartares, tant d'ordres militaires fondés pour convertir les infidelles à coups d'épées, s'entr'égorger aux pieds de l'autel qu'ils devaient défendre : détournons nos regards de ce tribunal affreux élevé ſur le corps des innocens & des malheureux, pour juger les vivans comme DIEU jugera les morts, mais avec une balance bien différente.

En un mot, toutes les horreurs de quinze ſiècles renouvelées pluſieurs fois dans un ſeul, des peuples ſans défenſe égorgés aux pieds des autels, des rois poignardés ou empoiſonnés, un vaſte Etat réduit à ſa moitié par ſes propres citoyens, la nation la plus belliqueuſe & la plus pacifique diviſée d'avec elle-même, le glaive tiré entre le fils & le père, des uſurpateurs, des tyrans, des bourreaux, des parricides & des ſacriléges violant toutes les conventions divines & humaines par eſprit de religion : voilà l'hiſtoire du fanatiſme & ſes exploits. (1)

(1) Cet article eſt tiré mot pour mot de l'article *Fanatiſme* de l'Encyclopédie, par M. *Delegre*, M. de *Voltaire* n'a fait ici que l'abréger & le mettre dans un autre ordre.

SECTION II.

SI cette expreſſion tient encore à ſon origine, ce n'eſt que par un filet bien mince.

Fanaticus était un titre honorable ; il ſignifiait *deſſervant* ou *bienfaiteur d'un temple.* Les antiquaires, comme le dit le dictionnaire de Trévoux, ont retrouvé des inſcriptions dans leſquelles des romains conſidérables prenaient ce titre de *fanaticus.*

Dans la harangue de *Cicéron pro domo ſua*, il y a un paſſage où le mot *fanaticus* me paraît difficile à expliquer. Le ſéditieux & débauché *Clodius* qui avait fait exiler *Cicéron* pour avoir ſauvé la république, non-ſeulement avait pillé & démoli les maiſons de ce grand-homme ; mais afin que *Cicéron* ne pût jamais rentrer dans ſa maiſon de Rome, il en avait conſacré le terrain, & les prêtres y avaient bâti un temple à la Liberté, ou plutôt à l'Eſclavage dans lequel *Céſar*, *Pompée*, *Craſſus* & *Clodius* tenaient alors la république : tant la religion dans tous les temps a ſervi à perſécuter les grands-hommes.

Lorſqu'enfin, dans un temps plus heureux, *Cicéron* fut rappelé, il plaida devant le peuple pour obtenir que le terrain de ſa maiſon lui fût rendu, & qu'on la rebâtît aux frais du peuple romain. Voici comme il s'exprime dans ſon plaidoyer contre *Clodius.*

Aſpicite, pontifices, aſpicite hominem religioſum, monete eum modum eſſe religionis nimium, eſſe ſuperſtitioſum, non oportere ; quid tibi neceſſe fuit anili ſuperſtitione, homo fanatice, ſacrificium quod alienæ domi fieret inviſere?

Le mot *fanaticus* ſignifie-t-il en cette place, inſenſé

ſanatique, impitoyable ſanatique, abominable fanatique, comme on l'entend aujourd'hui ? ou bien ſignifie-t-il pieux, conſécrateur, homme religieux, dévot zélateur des temples ? ce mot eſt-il ici une injure ou une louange ironique? je n'en ſais pas aſſez pour décider, mais je vais traduire.

„ Regardez, pontifes, regardez cet homme reli-
„ gieux, avertiſſez-le que la religion même a ſes
„ bornes, qu'il ne faut pas être ſi ſcrupuleux. Quel
„ beſoin, vous conſécrateur, vous fanatique, quel
„ beſoin avez-vous de recourir à des ſuperſtitions
„ de vieille pour aſſiſter à un ſacrifice qui ſe feſait
„ dans une maiſon étrangère? „

Cicéron ſait ici alluſion aux myſtères de la bonne déeſſe, que *Clodius* avait profanés en ſe gliſſant déguiſé en femme avec une vieille, pour entrer dans la maiſon de *Céſar*, & pour y coucher avec ſa femme : c'eſt donc ici évidemment une ironie.

Cicéron appelle *Clodius* homme religieux ; l'ironie doit donc être ſoutenue dans tout ce paſſage. Il ſe ſert de termes honorables pour mieux faire ſentir la honte de *Clodius*. Il me paraît donc qu'il emploie le mot *fanatique* comme un mot honorable, comme un mot qui emporte avec lui l'idée de conſécrateur, de pieux, de zélé deſſervant d'un temple.

On put depuis donner ce nom à ceux qui ſe crurent inſpirés par les Dieux.

Les Dieux à leur interprète
Ont fait un étrange don,
Ne peut-on être prophète
Sans qu'on perde la raiſon ?

Le même dictionnaire de Trévoux dit que les anciennes chroniques de France appellent *Clovis fanatique & païen.* Le lecteur désirerait qu'on nous eût désigné ces chroniques. Je n'ai point trouvé cette épithète de *Clovis* dans le peu de livres que j'ai vers le mont Krapak où je demeure.

On entend aujourd'hui par fanatisme une folie religieuse, sombre & cruelle. C'est une maladie de l'esprit qui se gagne comme la petite vérole. Les livres la communiquent beaucoup moins que les assemblées & les discours. On s'échauffe rarement en lisant; car alors on peut avoir le sens rassis. Mais quand un homme ardent & d'une imagination forte parle à des imaginations faibles, ses yeux sont en feu, & ce feu se communique; ses tons, ses gestes ébranlent tous les nerfs des auditeurs. Il crie: DIEU vous regarde, sacrifiez ce qui n'est qu'humain; combattez les combats du Seigneur: & on va combattre.

Le fanatisme est à la superstition ce que le transport est à la fièvre, ce que la rage est à la colère.

Celui qui a des extases, des visions, qui prend des songes pour des réalités, & ses imaginations pour des prophéties, est un fanatique novice qui donne de grandes espérances; il pourra bientôt tuer pour l'amour de DIEU.

Barthelemi Diaz fut un fanatique profès. Il avait à Nuremberg un frère *Jean Diaz* qui n'était encore qu'enthousiaste luthérien, vivement convaincu que le pape est l'antechrist, ayant le signe de la bête. *Barthelemi* encore plus vivement persuadé que le pape est Dieu en terre, part de Rome pour aller convertir

ou tuer ſon frère ; il l'aſſaſſine ; voilà du parfait : & nous avons ailleurs rendu juſtice à ce *Diaz*.

Polyeucte qui va au temple, dans un jour de ſolemnité, renverſer & caſſer les ſtatues & les ornemens, eſt un fanatique moins horrible que *Diaz*, mais non moins ſot. Les aſſaſſins du duc *François de Guiſe*, de *Guillaume* prince d'Orange, du roi *Henri III*, du roi *Henri IV* & de tant d'autres, étaient des énergumènes malades de la même rage que *Diaz*.

Le plus grand exemple de fanatiſme eſt celui des bourgeois de Paris qui coururent aſſaſſiner, égorger, jeter par les fenêtres, mettre en pièces, la nuit de la St Barthelemi leurs concitoyens qui n'allaient point à la meſſe. *Guyon*, *Patouillet*, *Chaudon*, *Nonotte* l'ex-jéſuite *Paulian* ne ſont que des fanatiques du coin de la rue, des miſérables à qui on ne prend pas garde. Mais, un jour de St Barthelemi, ils feraient de grandes choſes.

Il y a des fanatiques de ſang-froid ; ce ſont les juges qui condamnent à la mort ceux qui n'ont d'autre crime que de ne pas penſer comme eux, & ces juges-là ſont d'autant plus coupables, d'autant plus dignes de l'exécration du genre-humain, que n'étant pas dans un excès de fureur comme les *Clément*, les *Châtel*, les *Ravaillac*, les *Damiens*, il ſemble qu'ils pourraient écouter la raiſon.

Il n'eſt d'autre remède à cette maladie épidémique que l'eſprit philoſophique qui, répandu de proche en proche, adoucit enfin les mœurs des hommes, & qui prévient les accès du mal ; car dès que ce mal fait des progrès, il faut fuir & attendre que l'air ſoit purifié. Les lois & la religion ne ſuffiſent pas contre

la

la peſte des ames ; la religion, loin d'être pour elles un aliment ſalutaire, ſe tourne en poiſon dans les cerveaux infectés. Ces miſérables ont ſans ceſſe préſent à l'eſprit l'exemple d'*Aod* qui aſſaſſine le roi *Eglon ;* de *Judith* qui coupe la tête d'*Holopherne*, en couchant avec lui ; de *Samuël* qui hâche en morceaux le roi *Agag ;* du prêtre *Joad* qui aſſaſſine ſa reine à la porte-aux-chevaux &c. &c. &c. Ils ne voient pas que ces exemples, qui ſont reſpectables dans l'antiquité, ſont abominables dans le temps préſent : ils puiſent leurs fureurs dans la religion même qui les condamne.

Les lois ſont encore très-impuiſſantes contre ces accès de rage ; c'eſt comme ſi vous liſiez un arrêt du conſeil à un frénétique. Ces gens-là ſont perſuadés que l'Eſprit-ſaint qui les pénètre eſt au-deſſus des lois, que leur enthouſiaſme eſt la ſeule loi qu'ils doivent entendre.

Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, & qui en conſéquence eſt ſûr de mériter le ciel en vous égorgeant ?

Lorſqu'une fois le fanatiſme a gangrené un cerveau, la maladie eſt preſqu'incurable. J'ai vu des convulſionnaires qui, en parlant des miracles de *St Pâris*, s'échauffaient par degrés parmi eux ; leurs yeux s'enflammaient, tout leur corps tremblait, la fureur défigurait leur viſage, & ils auraient tué quiconque les eût contredit.

Oui, je les ai vus ces convulſionnaires, je les ai vus tordre leurs membres & écumer. Ils criaient : *Il faut du ſang.* Ils ſont parvenus à faire aſſaſſiner leur roi par un laquais, & ils ont fini par ne crier que contre les philoſophes.

Ce ſont preſque toujours les fripons qui conduiſent les fanatiques, & qui mettent le poignard entre leurs mains ; ils reſſemblent à ce Vieux de la montagne qui feſait, dit-on, goûter les joies du paradis à des imbécilles, & qui leur promettait une éternité de ces plaiſirs dont il leur avait donné un avant-goût, à condition qu'ils iraient aſſaſſiner tous ceux qu'il leur nommerait. Il n'y a eu qu'une ſeule religion dans le monde qui n'ait pas été ſouillée par le fanatiſme, c'eſt celle des lettrés de la Chine. Les ſectes des philoſophes étaient non-ſeulement exemptes de cette peſte, mais elles en étaient le remède.

Car l'effet de la philoſophie eſt de rendre l'ame tranquille ; & le fanatiſme eſt incompatible avec la tranquillité. Si notre ſainte religion a été ſi ſouvent corrompue par cette fureur infernale, c'eſt à la folie des hommes qu'il faut s'en prendre.

Ainſi du plumage qu'il eut
Icare pervertit l'uſage ;
Il le reçut pour ſon ſalut,
Il s'en ſervit pour ſon dommage.

BERTAUD, *évêque des Sées.*

SECTION III.

LES fanatiques ne combattent pas toujours les combats du Seigneur ; ils n'aſſaſſinent pas toujours des rois & des princes. Il y a parmi eux des tigres, mais on y voit encore plus de renards.

Quel tiſſu de fourberies, de calomnies, de larcins, tiſſu par les fanatiques de la cour de Rome contre

les fanatiques de la cour de *Calvin;* des jéſuites contre les janſéniſtes & *viciſſim !* & ſi vous remontez plus haut, l'hiſtoire eccléſiaſtique, qui eſt l'école des vertus, eſt auſſi celle des ſcélérateſſes employées par toutes les ſectes les unes contre les autres. Elles ont toutes le même bandeau ſur les yeux, ſoit quand il faut incendier les villes & les bourgs de leurs adverſaires, égorger les habitans, les condamner aux ſupplices, ſoit quand il faut ſimplement tromper, s'enrichir & dominer. Le même fanatiſme les aveugle; elles croient bien faire : tout fanatique eſt fripon en conſcience, comme il eſt meurtrier de bonne foi pour la bonne cauſe.

Liſez, ſi vous pouvez, les cinq ou ſix mille volumes de reproches que les janſéniſtes & les moliniſtes ſe ſont faits pendant cent ans ſur leurs friponneries; & voyez ſi *Scapin* & *Trivelin* en approchent.

Une des bonnes friponneries théologiques qu'on ait faites, eſt, à mon gré, celle d'un petit évêque; (on nous aſſure dans la relation que c'était un évêque biſcayen; nous trouverons bien un jour ſon nom & ſon évêché) ſon diocèſe était partie en Biſcaye, & partie en France.

Il y avait dans la partie de France une paroiſſe qui fut habitée autrefois par quelques maures de Maroc. Le ſeigneur de la paroiſſe n'eſt point mahométan; il eſt très-bon catholique comme tout l'univers doit l'être, attendu que le mot *catholique* veut dire univerſel.

M. l'évêque ſoupçonna ce pauvre ſeigneur, qui n'était occupé qu'à faire du bien, d'avoir eu de mauvaiſes penſées, de mauvais ſentimens dans le

fond de ſon cœur, je ne ſais quoi qui ſentait l'héréſie. Il l'accuſa même d'avoir dit en plaiſantant qu'il y avait d'honnêtes gens à Maroc comme en Biſcaye, & qu'un honnête marocain pouvait à toute force n'être pas le mortel ennemi de l'Etre ſuprême qui eſt le père de tous les hommes.

Notre fanatique écrivit une grande lettre au roi de France, ſeigneur ſuzerain de ce pauvre petit ſeigneur de paroiſſe. Il pria dans ſa lettre le ſeigneur ſuzerain de transférer le manoir de cette ouaille infidelle en baſſe-Bretagne ou en baſſe-Normandie, ſelon le bon plaiſir de ſa majeſté, afin qu'il n'inſectât plus les Baſques de ſes mauvaiſes plaiſanteries.

Le roi de France & ſon conſeil ſe moquèrent, comme de raiſon, de cet extravagant.

Notre paſteur biſcayen, ayant appris quelque temps après que ſa brebis françaiſe était malade, défendit aux portes-Dieu du canton de la communier, à moins qu'elle ne donnât un billet de confeſſion par lequel il devait apparaître que le mourant n'était point circoncis, qu'il condamnait de tout ſon cœur l'héréſie de *Mahomet*, & toute autre héréſie dans ce goût, comme le calviniſme & le janſéniſme, & qu'il penſait en tout comme lui évêque biſcayen.

Les billets de confeſſion étaient alors fort à la mode. Le mourant fit venir chez lui ſon curé qui était un ivrogne imbécille, & le menaça de le faire pendre par le parlement de Bordeaux, s'il ne lui donnait pas tout-à-l'heure le viatique dont lui mourant ſe ſentait un extrême beſoin. Le curé eut peur, il adminiſtra mon homme, lequel, après la cérémonie, déclara hautement devant témoins, que le

paſteur biſcayen l'avait fauſſement accuſé auprès du roi d'avoir du goût pour la religion muſulmane ; qu'il était bon chrétien, & que le biſcayen était un calomniateur. Il ſigna cet écrit par-devant notaire ; tout fut en règle ; il s'en porta mieux, & le repos de la bonne conſcience le guérit bientôt entièrement.

Le petit biſcayen outré qu'un vieux moribond ſe fût moqué de lui, réſolut de s'en venger ; & voici comme il s'y prit.

Il fit fabriquer en ſon patois, au bout de quinze jours, une prétendue profeſſion de foi que le curé prétendit avoir entendue. On la fit ſigner par le curé & par trois ou quatre payſans qui n'avaient point aſſiſté à la cérémonie. Enſuite on fit contrôler cet acte de fauſſaire, comme ſi ce contrôle l'avait rendu authentique.

Un acte non ſigné par la partie ſeule intéreſſée, un acte ſigné par des inconnus, quinze jours après l'événement, un acte déſavoué par les témoins véritables, était viſiblement un crime de faux ; & comme il s'agiſſait de matière de foi, ce crime menait viſiblement le curé avec ſes faux témoins aux galères dans ce monde, & en enfer dans l'autre.

Le petit ſeigneur châtelain, qui était goguenard & point méchant, eut pitié de l'ame & du corps de ces miſérables ; il ne voulut point les traduire devant la juſtice humaine, & ſe contenta de les traduire en ridicule. Mais il a déclaré que dès qu'il ſerait mort il ſe donnerait le plaiſir de faire imprimer toute cette manœuvre de ſon biſcayen avec les preuves, pour amuſer le petit nombre de lecteurs qui aiment ces anecdotes, & point du tout pour inſtruire l'univers.

Car il y a tant d'auteurs qui parlent à l'univers, qui s'imaginent rendre l'univers attentif, qui croient l'univers occupé d'eux, que celui-ci ne croit pas être lu d'une douzaine de perſonnes dans l'univers entier. Revenons au fanatiſme.

C'eſt cette rage de proſélytiſme, cette fureur d'amener les autres à boire de ſon vin, qui amena le jéſuite *Caſtel* & le jéſuite *Routh* auprès du célèbre *Monteſquieu* lorſqu'il ſe mourait. Ces deux énergumènes voulaient ſe vanter de lui avoir perſuadé les mérites de l'attrition & de la grâce ſuffiſante. Nous l'avons converti, diſaient-ils; c'était dans le fond une bonne ame; il aimait fort la compagnie de JESUS. Nous avons eu un peu de peine à le faire convenir de certaines vérités fondamentales; mais comme dans ces momens-là on a toujours l'eſprit plus net, nous l'avons bientôt convaincu.

Ce fanatiſme de convertiſſeur eſt ſi fort, que le moine le plus débauché quitterait ſa maîtreſſe pour aller convertir une ame à l'autre bout de la ville.

Nous avons vu le père *Poiſſon* cordelier à Paris, qui ruina ſon couvent pour payer ſes filles de joie, & qui fut enfermé pour ſes mœurs dépravées : c'était un des prédicateurs de Paris les plus courus, & un des convertiſſeurs les plus acharnés.

Tel était le célèbre curé de Verſailles *Fantin*. Cette liſte pourrait être longue, mais il ne faut pas révéler les fredaines de certaines perſonnes conſtituées en certaines places. Vous ſavez ce qui arriva à *Cham* pour avoir révélé la turpitude de ſon père; il devint noir comme du charbon.

Prions DIEU ſeulement en nous levant & en nous

couchant, qu'il nous délivre des fanatiques, comme les pélerins de la Mecque prient DIEU de ne point rencontrer *de viſages triſtes* ſur leur chemin.

SECTION IV.

LUDLOW, enthouſiaſte de la liberté plutôt que fanatique de religion, ce brave homme qui avait plus de haine pour *Cromwell* que pour *Charles I*, rapporte que les milices du parlement étaient toujours battues par les troupes du roi, dans le commencement de la guerre civile; comme le régiment des portes-cochères ne tenait pas du temps de la fronde contre le grand *Condé; Cromwell* dit au général *Fairfax:* Comment voulez-vous que des portes-faix de Londres, & des garçons de boutique indiſciplinés réſiſtent à une nobleſſe animée par le fantôme de l'honneur? préſentons-leur un plus grand fantôme, le fanatiſme. Nos ennemis ne combattent que pour le roi, perſuadons à nos gens qu'ils font la guerre pour DIEU.

Donnez-moi une patente, je vais lever un régiment de frères meurtriers, & je vous réponds que j'en ferai des fanatiques invincibles.

Il n'y manqua pas, il compoſa ſon régiment des frères rouges, de fous mélancoliques; il en fit des tigres obéiſſans. *Mahomet* n'avait pas été mieux ſervi par ſes ſoldats.

Mais pour inſpirer ce fanatiſme, il faut que l'eſprit du temps vous ſeconde. Un parlement de France eſſayerait en vain aujourd'hui de lever un régiment de portes-cochères; il n'ameuterait pas ſeulement dix femmes de la halle.

Il n'appartient qu'aux habiles de faire des fanatiques & de les conduire ; mais ce n'eſt pas aſſez d'être fourbe & hardi, nous avons déjà vu que tout dépend de venir au monde à propos.

SECTION V.

LA géométrie ne rend donc pas toujours l'eſprit juſte. Dans quel précipice ne tombe-t-on pas encore avec ces liſières de la raiſon ? Un fameux proteſtant, (*) que l'on comptait entre les premiers mathématiciens de nos jours, & qui marchait ſur les traces des *Newton*, des *Leibnitz*, des *Bernouilli*, s'aviſa, au commencement de ce ſiècle, de tirer des corollaires aſſez ſinguliers. Il eſt dit qu'avec un grain de foi on tranſportera des montagnes ; & lui, par une analyſe toute géométrique, ſe dit à lui-même : J'ai beaucoup de grains de foi, donc je ferai plus que tranſporter des montagnes. Ce fut lui qu'on vit à Londres en l'année 1707, accompagné de quelques ſavans, & même de ſavans qui avaient de l'eſprit, annoncer publiquement qu'ils reſſuſciteraient un mort dans tel cimetière que l'on voudrait. Leurs raiſonnemens étaient toujours conduits par la ſynthèſe. Ils diſaient : Les vrais diſciples doivent faire des miracles ; nous ſommes les vrais diſciples, nous ferons donc tout ce qu'il nous plaira. De ſimples ſaints de l'Egliſe romaine, qui n'étaient point géomètres, ont reſſuſcité beaucoup d'honnêtes gens ; donc à plus forte raiſon, nous qui avons réformé les réformés, nous reſſuſciterons qui nous voudrons.

(*) *Fatio Duillier.*

Il n'y a rien à répliquer à ces argumens ; ils ſont dans la meilleure forme du monde. Voilà ce qui a inondé l'antiquité de prodiges ; voilà pourquoi les temples d'*Eſculape* à Epidaure, & dans d'autres villes, étaient pleins d'*ex voto* ; les voûtes étaient ornées de cuiſſes redreſſées, de bras remis, de petits enfans d'argent ; tout était miracle.

Enfin le fameux proteſtant géomètre dont je parle était de ſi bonne ſoi, il aſſura ſi poſitivement qu'il reſſuſciterait les morts, & cette propoſition plauſible fit tant d'impreſſion ſur le peuple, que la reine *Anne* fut obligée de lui donner un jour, une heure & un cimetière à ſon choix pour faire ſon miracle loyalement & en préſence de la juſtice. Le ſaint géomètre choiſit l'Egliſe cathédrale de St Paul pour faire ſa démonſtration : le peuple ſe rangea en haie, des ſoldats furent placés pour contenir les vivans & les morts dans le reſpect ; les magiſtrats prirent leurs places ; le greffier écrivit tout ſur les regiſtres publics ; on ne peut trop conſtater les nouveaux miracles. On déterra un corps au choix du ſaint ; il pria, il ſe jeta à genoux, il fit de très-pieuſes contorſions ; ſes compagnons l'imitèrent ; le mort ne donna aucun ſigne de vie ; on le reporta dans ſon trou, & on punit légérement le reſſuſciteur & ſes adhérens. J'ai vu depuis un de ces pauvres gens ; il m'a avoué qu'un d'eux était en péché véniel, & que le mort en pâtit, ſans quoi la réſurrection était infaillible.

S'il était permis de révéler la turpitude de gens à qui l'on doit le plus ſincère reſpect, je dirais ici que *Newton*, le grand *Newton*, a trouvé dans l'Apocalypſe, que le pape eſt l'antechriſt, & bien d'autres choſes

de cette nature ; je dirais qu'il était arien très-ſérieuſement. Je ſais que cet écart de *Newton* eſt à celui de mon autre géomètre, comme l'unité eſt à l'infini : il n'y a point de comparaiſon à faire. Mais quelle pauvre eſpèce que le genre-humain, ſi le grand *Newton* a cru trouver dans l'Apocalypſe l'hiſtoire préſente de l'Europe !

Il ſemble que la ſuperſtition ſoit une maladie épidémique, dont les ames les plus fortes ne ſont pas toujours exemptes. Il y a en Turquie des gens de très-bon ſens, qui ſe feraient empaler pour certains ſentimens d'*Abubeker*. Ces principes une fois admis, ils raiſonnent très-conſéquemment : les Navariciens, les Radariſtes, les Jabariſtes ſe damnent chez eux réciproquement avec des argumens très-ſubtils ; ils tirent tous des conſéquences plauſibles ; mais ils n'oſent jamais examiner les principes.

Quelqu'un répand dans le monde qu'il y a un géant haut de ſoixante & dix pieds ; bientôt après tous les docteurs examinent de quelle couleur doivent être ſes cheveux, de quelle grandeur eſt ſon pouce, quelles dimenſions ont ſes ongles : on crie, on cabale, on ſe bat ; ceux qui ſoutiennent que le petit doigt du géant n'a que quinze lignes de diamètre ſont brûler ceux qui affirment que le petit doigt a un pied d'épaiſſeur. Mais, Meſſieurs, votre géant exiſte-t-il ? dit modeſtement un paſſant. Quel doute horrible ! s'écrient tous ces diſputans ; quel blaſphème ! quelle abſurdité ! Alors ils ſont tous une petite trève pour lapider le paſſant, & après l'avoir aſſaſſiné en cérémonie, de la manière la plus édifiante, ils ſe battent entr'eux comme de coutume, au ſujet du petit doigt & des ongles.

FANTAISIE.

FANTAISIE ſignifiait autrefois l'*imagination*, & on ne ſe ſervait guère de ce mot, que pour exprimer cette faculté de l'ame qui reçoit les objets ſenſibles.

Deſcartes, *Gaſſendi*, & tous les philoſophes de leur temps, diſent que *les eſpèces*, *les images des choſes ſe peignent en la fantaiſie;* & c'eſt de-là que vient le mot *fantôme*. Mais la plupart des termes abſtraits ſont reçus à la longue dans un ſens différent de leur origine, comme des inſtrumens que l'induſtrie emploie à des uſages nouveaux.

Fantaiſie veut dire aujourd'hui *un déſir ſingulier*, *un goût paſſager :* il a eu la fantaiſie d'aller à la Chine : la fantaiſie du jeu, du bal lui a paſſé.

Un peintre fait un portrait de fantaiſie, qui n'eſt d'après aucun modèle. Avoir des fantaiſies, c'eſt avoir des goûts extraordinaires qui ne ſont pas de durée. Fantaiſie en ce ſens eſt moins que *biſarrerie* & que *caprice*.

Le caprice peut ſignifier un *dégoût ſubit & déraiſonnable*. Il a eu la fantaiſie de la muſique, & il s'en eſt dégoûté par caprice.

La biſarrerie donne une idée d'inconſéquence & de mauvais goût, que la fantaiſie n'exprime pas ; il a eu la fantaiſie de bâtir, mais il a conſtruit ſa maiſon dans un goût biſarre.

Il y a encore des nuances entre avoir des fantaiſies & être fantaſque : le fantaſque approche beaucoup plus du biſarre.

Ce mot désigne un caractère inégal & brusque. L'idée d'agrément est exclue du mot fantasque, au lieu qu'il y a des fantaisies agréables.

On dit quelquefois en conversation familière, *des fantaisies musquées ;* mais jamais on n'a entendu par ce mot, *des bisarreries d'hommes d'un rang supérieur, qu'on n'ose condamner*, comme le dit le dictionnaire de Trévoux : au contraire, c'est en les condamnant qu'on s'exprime ainsi ; & *musquée* en cette occasion, est une *explétive* qui ajoute à la force du mot, comme on dit *sottise pommée*, *folie fieffée*, pour dire, sottise & folie complète.

FASTE.

Des différentes significations de ce mot.

FASTE vient originairement du latin *fasti*, jours de fête ; c'est en ce sens qu'*Ovide* l'entend dans son poëme, intitulé *Les Fastes.*

Godeau a fait sur ce modèle les *Fastes de l'Eglise*, mais avec moins de succès : la religion des Romains païens était plus propre à la poësie que celle des chrétiens ; à quoi on peut ajouter qu'*Ovide* était un meilleur poëte que *Godeau.*

Les fastes consulaires n'étaient que la liste des consuls.

Les fastes des magistrats étaient les jours où il était permis de plaider ; & ceux auxquels on ne plaidait pas s'appelaient *nefastes*, *nefasti*, parce qu'alors on ne pouvait parler, *fari*, en justice.

Ce mot *nefaſtus*, en ce ſens, ne ſignifiait pas *malheureux ;* au contraire *nefaſtus* & *nefandus* furent l'attribut des jours infortunes en un autre ſens, qui ſignifiait, jours dont on ne doit point parler, jours dignes de l'oubli ; *ille ne faſto te poſuit die.*

Il y avait chez les Romains d'autres faſtes encore, *faſti urbis*, *faſti ruſtici ;* c'était un calendrier de l'uſage de la ville & de la campagne.

On a toujours cherché dans ces jours de ſolemnité à étaler quelqu'appareil dans ſes vêtemens, dans ſa ſuite, dans ſes feſtins. Cet appareil étalé dans d'autres jours, s'eſt appelé *faſte.* Il n'exprime que la magnificence dans ceux qui, par leur état, doivent repréſenter ; il exprime la vanité dans les autres.

Quoique le mot de *faſte* ne ſoit pas toujours injurieux, *faſtueux* l'eſt toujours. Un religieux qui fait parade de ſa vertu, met du faſte juſque dans l'humilité même.

FAVEUR.

De ce qu'on entend par ce mot.

FAVEUR, du mot latin *favor*, ſuppoſe plutôt un bienfait qu'une récompenſe.

On brigue ſourdement la faveur ; on mérite & on demande hautement des récompenſes.

Le dieu *Faveur*, chez les mythologiſtes romains, était fils de la Beauté & de la Fortune.

Toute faveur porte l'idée de quelque choſe de gratuit ; il m'a fait la faveur de m'introduire, de me

préſenter, de recommander mon ami, de corriger mon ouvrage.

La faveur des princes eſt l'effet de leur goût, & de la complaiſance aſſidue; la faveur du peuple ſuppoſe quelquefois du mérite, & plus ſouvent un haſard heureux.

Faveur diffère beaucoup de *grâce*. Cet homme eſt en faveur auprès du roi, & cependant il n'en a point encore obtenu de grâces.

On dit, *il a été reçu en grâce;* on ne dit point *il a été reçu en faveur*, quoiqu'on diſe *être en faveur :* c'eſt que la faveur ſuppoſe un goût habituel; & que *faire grâce*, *recevoir en grâce*, c'eſt pardonner, c'eſt moins que donner ſa faveur.

Obtenir grâce, c'eſt l'effet d'un moment; obtenir la faveur eſt l'effet du temps. Cependant on dit également, *faites-moi la grâce*, *faites-moi la faveur* de recommander mon ami.

Des lettres de recommandation s'appelaient autrefois *des lettres de faveur*. *Sévère* dit dans la tragédie de Polyeucte :

Je mourrais mille fois plutôt que d'abuſer
Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouſer.

On a la faveur, la bienveillance, non la grâce du prince & du public. On obtient la faveur de ſon auditoire par la modeſtie : mais il ne vous fait pas grâce, ſi vous êtes trop long.

Les mois des *gradués*, avril & octobre, dans leſquels un collateur peut donner un bénéfice ſimple au gradué le moins ancien, ſont des mois de faveur & de grâce.

Cette expreſſion, *faveur*, ſignifiant une bienveillance gratuite qu'on cherche à obtenir du prince ou du public, la galanterie l'a étendue à la complaiſance des femmes ; & quoiqu'on ne diſe point il a eu des faveurs du roi, on dit il a eu les faveurs d'une dame.

L'équivalent de cette expreſſion n'eſt point connu en Aſie, où les femmes ſont moins reines.

On appelait autrefois *faveurs*, des rubans, des gants, des boucles, des nœuds d'épée donnés par une dame.

Le comte d'*Eſſex* portait à ſon chapeau un gant de la reine *Eliſabeth*, qu'il appelait faveur de la reine.

Enfin l'ironie ſe ſervit de ce mot pour ſignifier les ſuites fâcheuſes d'un commerce haſardé : faveurs de *Vénus*, faveurs cuiſantes.

FAVORI ET FAVORITE.

De ce qu'on entend par ces mots.

Ces mots ont un ſens, tantôt plus reſſerré, tantôt plus étendu. Quelquefois *favori* emporte l'idée de puiſſance, quelquefois ſeulement il ſignifie un homme qui plaît à ſon maître.

Henri III eut des favoris qui n'étaient que des mignons ; il en eut qui gouvernèrent l'Etat, comme les ducs de *Joyeuſe* & d'*Epernon*. On peut comparer un favori à une pièce d'or, qui vaut ce que veut le prince.

Un ancien a dit : *Qui doit être le favori d'un roi?*

c'eſt le peuple. On appelle les bons poëtes *les favoris des muſes*, comme les gens heureux, *les favoris de la fortune*, parce qu'on ſuppoſe que les uns & les autres ont reçu ces dons ſans travail. C'eſt ainſi qu'on appelle un terrain fertile & bien ſitué, *le favori de la nature.*

La femme qui plaît le plus au ſultan s'appelle parmi nous la ſultane favorite : on a fait l'hiſtoire des *favorites;* c'eſt-à-dire, des maîtreſſes des plus grands princes.

Pluſieurs princes en Allemagne ont des maiſons de campagne qu'on appelle la *favorite.*

Favori d'une dame ne ſe trouve plus que dans les romans & les hiſtoriettes du ſiècle paſſé.

FAUSSETÉ.

FAUSSETÉ eſt le contraire de la vérité. Ce n'eſt pas proprement le menſonge dans lequel il entre toujours du deſſein.

On dit qu'il y a eu cent mille hommes écraſés dans le tremblement de terre de Lisbonne, ce n'eſt pas un menſonge, c'eſt une fauſſeté.

La fauſſeté eſt preſque toujours encore plus qu'erreur. La fauſſeté tombe plus ſur les faits, l'erreur ſur les opinions.

C'eſt une erreur de croire que le ſoleil tourne autour de la terre ; c'eſt une fauſſeté d'avancer que *Louis XIV* dicta le teſtament de *Charles II.*

La fauſſeté d'un acte eſt un crime plus grand que le ſimple menſonge ; elle déſigne une impoſture juridique, un larcin fait avec la plume.

Un

Un homme a de la fauſſeté dans l'eſprit, quand il prend preſque toujours à gauche; quand ne conſidérant pas l'objet entier, il attribue à un côté de l'objet ce qui appartient à l'autre, & que ce vice de jugement eſt tourné chez lui en habitude.

Il y a de la fauſſeté dans le cœur, quand on s'eſt accoutumé à flatter & à ſe parer de ſentimens qu'on n'a pas; cette fauſſeté eſt pire que la diſſimulation, & c'eſt ce que les Latins appelaient *ſimulatio.*

Il y a beaucoup de fauſſetés dans les hiſtoriens, des erreurs chez les philoſophes, des menſonges dans preſque tous les écrits polémiques, & encore plus dans les ſatiriques.

Les eſprits faux ſont inſupportables, & les cœurs faux ſont en horreur.

Fauſſeté des vertus humaines.

QUAND le duc de *la Rochefoucauld* eut écrit ſes penſées ſur l'amour-propre, & qu'il eut mis à découvert ce reſſort de l'homme, un monſieur *Eſprit*, de l'oratoire, écrivit un livre captieux, intitulé : *De la fauſſeté des vertus humaines.* Cet *Eſprit* dit qu'il n'y a point de vertu; mais par grâce il termine chaque chapitre en renvoyant à la charité chrétienne. Auſſi ſelon le ſieur *Eſprit*, ni *Caton*, ni *Ariſtide*, ni *Marc-Aurèle*, ni *Epictète*, n'étaient des gens de bien : mais on n'en peut trouver que chez les chrétiens. Parmi les chrétiens il n'y a de vertu que chez les catholiques; parmi les catholiques, il fallait encore en excepter les jéſuites, ennemis des oratoriens; partant

la vertu ne ſe trouvait guère que chez les ennemis des jéſuites.

Ce M. *Eſprit* commence par dire que la prudence n'eſt pas une vertu ; & ſa raiſon eſt qu'elle eſt ſouvent trompée. C'eſt comme ſi on diſait que *Céſar* n'était pas un grand capitaine, parce qu'il fut battu à Dirrachium.

Si M. *Eſprit* avait été philoſophe, il n'aurait pas examiné la prudence comme une vertu, mais comme un talent, comme une qualité utile, heureuſe ; car un ſcélérat peut être très-prudent, & j'en ai connu de cette eſpèce. O la rage de prétendre que

Nul n'aura de vertu que nous & nos amis !

Qu'eſt-ce que la vertu, mon ami ? c'eſt de faire du bien : fais-nous-en, & cela ſuffit. Alors nous te ferons grâce du motif. Quoi ! ſelon toi, il n'y aura nulle différence entre le préſident de *Thou* & *Ravaillac* ? entre *Cicéron* & ce *Popilius* auquel il avait ſauvé la vie, & qui lui coupa la tête pour de l'argent ? & tu déclareras *Epictète* & *Porphire* des coquins, pour n'avoir pas ſuivi nos dogmes ? Une telle inſolence révolte. Je n'en dirai pas davantage, car je me mettrais en colère.

FÉCOND.

Fécond eſt le ſynonyme de *fertile*, quand il s'agit de la culture des terres. On peut dire également *un terrain fécond & fertile*, *fertiliſer & féconder un champ*.

La maxime, qu'il n'y a point de ſynonymes, veut dire ſeulement qu'on ne peut ſe ſervir dans toutes

les occaſions des mêmes mots : ainſi une femelle de quelque eſpèce qu'elle ſoit n'eſt point fertile, elle eſt féconde.

On féconde des œufs, on ne les fertiliſe pas ; la nature n'eſt pas fertile, elle eſt féconde. Ces deux expreſſions ſont quelquefois également employées au figuré & au propre : un eſprit eſt fertile ou fécond en grandes idées.

Cependant les nuances ſont ſi délicates qu'on dit, un orateur fécond & non pas un orateur fertile ; fécondité & non fertilité de paroles ; cette méthode, ce principe, ce ſujet eſt d'une grande fécondité & non pas d'une grande fertilité ; la raiſon en eſt qu'un principe, un ſujet, une méthode produiſent des idées qui naiſſent les unes des autres, comme des êtres ſucceſſivement enfantés ; ce qui a rapport à la génération.

Bienheureux Scundéri dont la fertile plume.

Le mot fertile eſt là bien placé, parce que cette plume s'exerçait, ſe répandait ſur toutes ſortes de ſujets.

Le mot fécond convient plus au génie qu'à la plume.

Il y a des temps féconds en crimes, & non pas fertiles en crimes.

L'uſage enſeigne toutes ces petites différences.

FÉLICITÉ.

Des différens uſages de ce terme.

FÉLICITÉ eſt l'état permanent, du moins pour quelque temps, d'une ame contente; & cet état eſt bien rare.

Le bonheur vient du dehors; c'eſt originairement une *bonne heure :* un bonheur vient, on a un bonheur; mais on ne peut dire, *il m'eſt venu une félicité, j'ai eu une félicité ;* & quand on dit, cet homme jouit d'une félicité parfaite, *une* alors n'eſt pas pris numériquement, & ſignifie ſeulement qu'on croit que ſa félicité eſt parfaite.

On peut avoir un bonheur ſans être heureux : un homme a eu le bonheur d'échapper à un piége, & n'en eſt quelquefois que plus malheureux; on ne peut pas dire de lui qu'il a éprouvé la félicité.

Il y a encore de la différence entre *un* bonheur & *le* bonheur, différence que le mot *félicité* n'admet point.

Un bonheur eſt un événement heureux : le bonheur pris indéciſivement ſignifie une ſuite de ces événemens.

Le plaiſir eſt un ſentiment agréable & paſſager : le bonheur, conſidéré comme ſentiment, eſt une ſuite de plaiſirs; la proſpérité, une ſuite d'heureux événemens; la félicité, une jouiſſance intime de ſa proſpérité.

L'auteur des Synonymes dit que *le bonheur eſt pour les*

riches, la félicité pour les ſages, la béatitude pour les pauvres d'eſprit ; mais le bonheur paraît plutôt le partage des riches qu'il ne l'eſt en effet, & la félicité eſt un état dont on parle plus qu'on ne l'éprouve.

Ce mot ne ſe dit guère en proſe au pluriel, par la raiſon que c'eſt un état de l'ame, comme tranquillité, ſageſſe, repos; cependant la poëſie, qui s'élève au-deſſus de la proſe, permet qu'on diſe dans Polyeucte :

Où leurs félicités doivent être infinies.
Que vos félicités, s'il ſe peut, ſoient parfaites.

Les mots, en paſſant du ſubſtantif au verbe, ont rarement la même ſignification. *Féliciter* qu'on emploie au lieu de *congratuler*, ne veut pas dire *rendre heureux;* il ne dit pas même ſe réjouir avec quelqu'un de ſa *félicité :* il veut dire ſimplement *faire compliment* ſur un ſuccès, ſur un événement agréable; il a pris la place de *congratuler*, parce qu'il eſt d'une prononciation plus douce & plus ſonore.

FEMME.

Phyſique & morale.

En général elle eſt bien moins forte que l'homme, moins grande, moins capable de longs travaux; ſon ſang eſt plus aqueux, ſa chair moins compacte, ſes cheveux plus longs, ſes membres plus arrondis, les bras moins muſculeux, la bouche plus petite, les feſſes plus relevées, les hanches plus écartées, le ventre

plus large. Ces caractères diſtinguent les femmes dans toute la terre, chez toutes les eſpèces depuis la Laponie juſqu'à la côte de Guinée, en Amérique comme à la Chine.

Plutarque, dans ſon troiſième livre des *propos de table*, prétend que le vin ne les enivre pas auſſi aiſément que les hommes; & voici la raiſon qu'il apporte de ce qui n'eſt pas vrai. Je me ſers de la traduction d'*Amyot*.

» Le tempérament des femmes eſt fort humide; » ce qui leur rend la charnure ainſi molle, liſſée & » luiſante, avec leurs purgations menſtruelles. Quand » donc le vin vient à tomber en une ſi grande humidité, alors ſe trouvant vaincu il perd ſa couleur » & ſa force, & devient décoloré & éveux; & en » peut-on tirer quelque choſe des paroles mêmes » d'*Ariſtote :* car il dit que ceux qui boivent à grands » traits ſans reprendre haleine, que les anciens appelaient *amuſizein*, ne s'enivrent pas ſi facilement, » parce que le vin ne leur demeure guère dedans » le corps; ains étant preſſé & pouſſé à force, il paſſe » tout outre à travers. Or le plus communément » nous voyons que les femmes boivent ainſi, & ſi » eſt vraiſemblable que leurs corps, à cauſe de la » continuelle attraction des humeurs qui ſe fait par » contre-bas pour leurs purgations menſtruelles, eſt » plein de pluſieurs conduits, & percé de pluſieurs » tuyaux & échevaux eſquels le vin venant à tomber en fort vîtement & facilement ſans ſe pouvoir » attacher aux parties nobles & principales, leſquelles » étant troublées, l'ivreſſe s'en enſuit. »

Cette phyſique eſt tout-à-fait digne des anciens.

Les femmes vivent un peu plus que les hommes, c'eſt-à-dire qu'en une génération on trouve plus de vieilles que de vieillards. C'eſt ce qu'ont pu obſerver en Europe tous ceux qui ont fait des relevés exacts des naiſſances & des morts. Il eſt à croire qu'il en eſt ainſi dans l'Aſie & chez les négreſſes, les rouges, les cendrées comme chez les blanches. *Natura eſt ſemper ſibi conſona.*

Nous avons rapporté ailleurs un extrait d'un journal de la Chine, qui porte qu'en l'année 1725 la femme de l'empereur *Yontchin* ayant fait des libéralités aux pauvres femmes de la Chine qui paſſaient ſoixante & dix ans, (*a*) on compta dans la ſeule province de Kanton, parmi celles qui reçurent ces préſens, 98220 femmes de ſoixante & dix ans paſſés, 48893 âgées de plus de quatre-vingts ans, & 3453 d'environ cent années. Ceux qui aiment les cauſes finales diſent que la nature leur accorde une plus longue vie qu'aux hommes, pour les récompenſer de la peine qu'elles prennent de porter neuf mois des enfans, de les mettre au monde & de les nourrir. Il n'eſt pas à croire que la nature donne des récompenſes; mais il eſt probable que le ſang des femmes étant plus doux, leurs fibres s'endurciſſent moins vîte.

Aucun anatomiſte, aucun phyſicien n'a jamais pu connaître la manière dont elles conçoivent. *Sanchez* a eu beau aſſurer, *Mariam & Spiritum ſanctum emiſiſſe ſemen in copulatione & ex ſemine amborum natum eſſe Jeſum*, cette abominable impertinence de *Sanchez*, d'ailleurs

(*a*) Lettre très-inſtructive du jeſuite *Conſtantin* au jeſuite *Souciet*, dix-neuvième recueil.

très-ſavant, n'eſt adoptée aujourd'hui par aucun naturaliſte.

Les émiſſions périodiques de ſang qui affaibliſſent toujours les femmes pendant cette époque, les maladies qui naiſſent de la ſuppreſſion, les temps de groſſeſſe, la néceſſité d'alaiter les enſans & de veiller continuellement ſur eux, la délicateſſe de leurs membres les rendent peu propres aux fatigues de la guerre & à la fureur des combats. Il eſt vrai, comme nous l'avons dit, qu'on a vu dans tous les temps & preſque dans tous les pays, des femmes à qui la nature donna un courage & des forces extraordinaires, qui combattirent avec les hommes, qui ſoutinrent de prodigieux travaux; mais après tout, ces exemples ſont rares. Nous renvoyons à l'article *Amazones*.

Le phyſique gouverne toujours le moral. Les femmes étant plus faibles de corps que nous, ayant plus d'adreſſe dans leurs doigts beaucoup plus ſouples que les nôtres, ne pouvant guère travailler aux ouvrages pénibles de la maçonnerie, de la charpente, de la métallurgie, de la charrue, étant néceſſairement chargées des petits travaux plus légers de l'intérieur de la maiſon, & ſurtout du ſoin des enſans, menant une vie plus ſédentaire, elles doivent avoir plus de douceur dans le caractère que la race maſculine; elles doivent moins connaître les grands crimes. Et cela eſt ſi vrai, que dans tous les pays policés il y a toujours cinquante hommes au moins d'exécutés à mort contre une ſeule femme.

Monteſquieu, dans ſon Eſprit des lois, (*b*) en promettant de parler de la condition des femmes dans

(*b*) L. VII & X. Voyez l'article *Amour* dans lequel on a déjà indiqué cette bévue.

les divers gouvernemens, avance que *chez les Grecs les femmes n'étaient pas regardées comme dignes d'avoir part au véritable amour, & que l'amour n'avait chez eux qu'une forme qu'on n'oſe dire.* Il cite *Plutarque* pour ſon garant.

C'eſt une mépriſe qui n'eſt guère pardonnable qu'à un eſprit tel que *Monteſquieu*, toujours entraîné par la rapidité de ſes idées, ſouvent incohérentes.

Plutarque, dans ſon chapitre de l'*amour*, introduit pluſieurs interlocuteurs. Et lui-même, ſous le nom de *Daphneus*, réfute avec la plus grande force les diſcours que tient *Protagène* en faveur de la débauche des garçons.

C'eſt dans ce même dialogue qu'il va juſqu'à dire qu'il y a dans l'amour des femmes quelque choſe de divin. Il compare cet amour au ſoleil qui anime la nature. Il met le plus grand bonheur dans l'amour conjugal. Enfin il finit par le magnifique éloge de la vertu d'*Epponine*. Cette mémorable aventure s'était paſſée ſous les yeux mêmes de *Plutarque* qui vécut quelque temps dans la maiſon de *Veſpaſien*. Cette héroïne, apprenant que ſon mari *Sabinus* vaincu par les troupes de l'empereur s'était caché dans une profonde caverne entre la Franche-Comté & la Champagne, s'y enferma ſeule avec lui, le ſervit, le nourrit pendant pluſieurs années, en eut des enfans. Enfin étant priſe avec ſon mari & préſentée à *Veſpaſien* étonné de la grandeur de ſon courage, elle lui dit : *J'ai vécu plus heureuſe ſous la terre dans les ténèbres que toi à la lumière du ſoleil au faîte de la puiſſance.* *Plutarque* affirme donc préciſément le contraire de ce que *Monteſquieu* lui fait dire ; il s'énonce même en faveur des femmes avec un enthouſiaſme très-touchant.

Il n'eſt pas étonnant qu'en tout pays l'homme ſe ſoit rendu le maître de la femme, tout étant fondé ſur la force. Il a d'ordinaire beaucoup de ſupériorité par celle du corps & même de l'eſprit.

On a vu des femmes très-ſavantes comme il en fut de guerrières; mais il n'y en a jamais eu d'inventrices.

L'eſprit de ſociété & d'agrément eſt communément leur partage. Il ſemble généralement parlant qu'elles ſoient faites pour adoucir les mœurs des hommes.

Dans aucune république elles n'eurent jamais la moindre part au gouvernement; elles n'ont jamais régné dans les empires purement électifs; mais elles règnent dans preſque tous les royaumes héréditaires de l'Europe, en Eſpagne, à Naples, en Angleterre, dans pluſieurs Etats du Nord, dans pluſieurs grands fiefs qu'on nomme *féminins*.

La coutume qu'on appelle *loi ſalique* les a exclues du royaume de France; & ce n'eſt pas, comme le dit *Mézerai*, qu'elles fuſſent incapables de gouverner, puiſqu'on leur a preſque toujours accordé la régence.

On prétend que le cardinal *Mazarin* avouait que pluſieurs femmes étaient dignes de régir un royaume, & qu'il ajoutait qu'il était toujours à craindre qu'elles ne ſe laiſſaſſent ſubjuguer *par des amans incapables de gouverner douze poules*. Cependant *Iſabelle* en Caſtille, *Eliſabeth* en Angleterre, *Marie-Thérèſe* en Hongrie ont bien démenti ce prétendu bon mot attribué au cardinal *Mazarin*. Et aujourd'hui nous voyons dans le Nord une légiſlatrice auſſi reſpectée que le ſouverain de la Grèce, de l'Aſie mineure, de la Syrie & de l'Egypte eſt peu eſtimé.

L'ignorance a prétendu long-temps que les femmes ſont eſclaves pendant leur vie chez les mahométans, & qu'après leur mort elles n'entrent point dans le paradis. Ce ſont deux grandes erreurs, telles qu'on en a débité toujours ſur le mahométiſme. Les épouſes ne ſont point du tout eſclaves. Le ſura ou chapitre IV du Koran leur aſſigne un douaire. Une fille doit avoir la moitié du bien dont hérite ſon frère. S'il n'y a que des filles, elles partagent entr'elles les deux tiers de la ſucceſſion, & le reſte appartient aux parens du mort; chacune des deux lignes en aura la ſixième partie, & la mère du mort a auſſi un droit dans la ſucceſſion. Les épouſes ſont ſi peu eſclaves qu'elles ont permiſſion de demander le divorce, qui leur eſt accordé quand leurs plaintes ſont jugées légitimes.

Il n'eſt pas permis aux muſulmans d'épouſer leur belle-ſœur, leur nièce, leur ſœur de lait, leur belle-fille élevée ſous la garde de leur femme. Il n'eſt pas permis d'épouſer les deux ſœurs. En cela ils ſont bien plus ſévères que les chrétiens, qui tous les jours achètent à Rome le droit de contracter de tels mariages qu'ils pourraient faire *gratis*.

Polygamie.

Mahomet a réduit le nombre illimité des épouſes à quatre. Mais comme il faut être extrêmement riche pour entretenir quatre femmes ſelon leur condition, il n'y a que les plus grands ſeigneurs qui puiſſent uſer d'un tel privilége. Ainſi la pluralité des femmes ne fait point aux Etats muſulmans le tort que nous leur reprochons ſi ſouvent, & ne les dépeuple pas comme

on le répète tous les jours dans tant de livres écrits au hafard.

Les Juifs, par un ancien uſage établi ſelon leurs livres depuis *Lamech*, ont toujours eu la liberté d'avoir à la fois pluſieurs femmes. *David* en eut dix-huit; & c'eſt depuis ce temps que les rabins déterminèrent à ce nombre la polygamie des rois, quoiqu'il ſoit dit que *Salomon* en eut juſqu'à ſept cents.

Les mahométans n'accordent pas publiquement aujourd'hui aux juifs la pluralité des femmes; ils ne les croient pas dignes de cet avantage; mais l'argent toujours plus fort que la loi, donne quelquefois en Orient & en Afrique aux juifs qui ſont riches, la permiſſion que la loi leur refuſe.

On a rapporté ſérieuſement que *Lélius Cinna* tribun du peuple, publia après la mort de *Céſar*, que ce dictateur avait voulu promulguer une loi qui donnait aux femmes le droit de prendre autant de maris qu'elles voudraient. Quel homme ſenſé ne voit que c'eſt là un conte populaire & ridicule inventé pour rendre *Céſar* odieux? Il reſſemble à cet autre conte qu'un ſénateur romain avait propoſé en plein ſénat, de donner permiſſion à *Céſar* de coucher avec toutes les femmes qu'il voudrait: de pareilles inepties déshonorent l'hiſtoire, & font tort à l'eſprit de ceux qui les croient. Il eſt triſte que *Monteſquieu* ait ajouté foi à cette fable.

Il n'en eſt pas de même de l'empereur *Valentinien I* qui, ſe diſant chrétien, épouſa *Juſtine* du vivant de *Severa* ſa première femme, mère de l'empereur *Gratien*. Il était aſſez riche pour entretenir pluſieurs femmes.

Dans la première race des rois francs, *Gontran*, *Cherebert*, *Sigibert*, *Chilperic*, eurent pluſieurs femmes

à la fois. *Gontran* eut dans ſon palais *Venerande*, *Mercatrude* & *Oſtregile*, reconnues pour femmes légitimes. *Cherebert* eut *Meroſlède*, *Marcovéſe*, & *Théodogile*.

Il eſt difficile de concevoir comment l'ex-jéſuite *Nonotte* a pu, dans ſon ignorance, pouſſer la hardieſſe juſqu'à nier ces faits, juſqu'à dire que les rois de cette première race n'uſèrent point de la polygamie, & juſqu'à défigurer dans un libelle en deux volumes plus de cent vérités hiſtoriques avec la confiance d'un régent qui dicte des leçons dans un collége? Des livres dans ce goût ne laiſſent pas de ſe vendre quelque temps dans les provinces où les jéſuites ont encore un parti; ils ſéduiſent quelques perſonnes peu inſtruites.

Le père *Daniel* plus ſavant, plus judicieux, avoue la polygamie des rois francs ſans aucune difficulté; il ne nie pas les trois femmes de *Dagobert I;* il dit expreſſément que *Théodebert* épouſa *Deuterie*, quoiqu'il eût une autre femme nommée *Viſigalde*, & quoique *Deuterie* eût un mari. Il ajoute qu'en cela il imita ſon oncle *Clotaire*, lequel épouſa la veuve de *Clodomir* ſon frère, quoiqu'il eût déjà trois femmes.

Tous les hiſtoriens ſont les mêmes aveux. Comment après tous ces témoignages ſouffrir l'impudence d'un ignorant qui parle en maître, & qui oſe dire en débitant de ſi énormes ſottiſes, que c'eſt pour la défenſe de la religion, comme s'il s'agiſſait dans un point d'hiſtoire de notre religion vénérable & ſacrée que des calomniateurs méprifables ſont ſervir à leurs ineptes impoſtures!

De la polygamie permiſe par quelques papes & par quelques réformateurs.

L'abbé de *Fleuri* auteur de l'*Hiſtoire eccléſiaſtique*, rend plus de juſtice à la vérité dans tout ce qui concerne les lois & les uſages de l'Egliſe. Il avoue que *Boniface* apôtre de la baſſe Allemagne, ayant conſulté l'an 726 le pape *Grégoire II* pour ſavoir en quels cas un mari peut avoir deux femmes, *Grégoire II* lui répondit, le 22 novembre de la même année, ces propres mots : *Si une femme eſt attaquée d'une maladie qui la rende peu propre au devoir conjugal, le mari peut ſe marier à une autre : mais il doit donner à la femme malade les ſecours néceſſaires.* Cette déciſion paraît conforme à la raiſon & à la politique; elle favoriſe la population qui eſt l'objet du mariage.

Mais ce qui ne paraît ni ſelon la raiſon, ni ſelon la politique, ni ſelon la nature, c'eſt la loi qui porte qu'une femme ſéparée de corps & de biens de ſon mari ne peut avoir un autre époux, ni le mari prendre une autre femme. Il eſt évident que voilà une race perdue pour la peuplade; & que ſi cet époux & cette épouſe ſéparés ont tous deux un tempérament indomptable, ils ſont néceſſairement expoſés & forcés à des péchés continuels dont les légiſlateurs doivent être reſponſables devant DIEU, ſi....

Les décrétales des papes n'ont pas toujours eu pour objet ce qui eſt convenable au bien des Etats & à celui des particuliers. Cette même décrétale du pape *Grégoire II*, qui permet en certains cas la bigamie, prive à jamais de la ſociété conjugale les garçons &

les filles que leurs parens auront voués à l'Egliſe dans leur plus tendre enfance. Cette loi ſemble auſſi barbare qu'injuſte; c'eſt anéantir à la fois des familles, c'eſt forcer la volonté des hommes avant qu'ils aient une volonté, c'eſt rendre à jamais les enfans eſclaves d'un vœu qu'ils n'ont point fait, c'eſt détruire la liberté naturelle, c'eſt offenſer DIEU & le genre-humain.

La polygamie de *Philippe* landgrave de Heſſe, dans la communion luthérienne en 1539, eſt aſſez publique. J'ai connu un des ſouverains dans l'empire d'Allemagne, dont le père ayant épouſé une luthérienne, eut permiſſion du pape de ſe marier à une catholique, & qui garda ſes deux femmes.

Il eſt public en Angleterre, & on voudrait le nier en vain, que le chancelier *Cowper* épouſa deux femmes qui vécurent enſemble dans ſa maiſon avec une concorde ſingulière qui fit honneur à tous trois. Pluſieurs curieux ont encore le petit livre que ce chancelier compoſa en faveur de la polygamie.

Il faut ſe défier des auteurs qui rapportent que dans quelques pays les lois permettent aux femmes d'avoir pluſieurs maris. Les hommes qui par-tout ont fait les lois, ſont nés avec trop d'amour-propre, ſont trop jaloux de leur autorité, ont communément un tempérament trop ardent en comparaiſon de celui des femmes, pour avoir imaginé une telle juriſprudence. Ce qui n'eſt pas conforme au train ordinaire de la nature eſt rarement vrai. Mais ce qui eſt fort ordinaire, ſurtout dans les anciens voyageurs, c'eſt d'avoir pris un abus pour une loi.

L'auteur de l'*Eſprit des lois* prétend (*c*) que ſur la côte de Malabar, dans la caſte des Naires, les hommes ne peuvent avoir qu'une femme, & qu'une femme au contraire peut avoir pluſieurs maris; il cite des auteurs ſuſpects, & ſurtout *Pirard*. On ne devrait parler de ces coutumes étranges qu'en cas qu'on eût été long-temps témoin oculaire. Si on en fait mention, ce doit être en doutant; mais quel eſt l'eſprit vif qui ſache douter?

La lubricité des femmes, dit-il, (*d*) *eſt ſi grande à Patane, que les hommes ſont contraints de ſe faire certaines garnitures pour ſe mettre à l'abri de leurs entrepriſes.*

Le préſident de *Monteſquieu* n'alla jamais à Patane. M. *Linguet* ne remarque-t-il pas très-judicieuſement que ceux qui imprimèrent ce conte étaient des voyageurs qui ſe trompaient, ou qui voulaient ſe moquer de leurs lecteurs? Soyons juſtes, aimons le vrai, ne nous laiſſons pas ſéduire, jugeons par les choſes & non par les noms.

Suite des réflexions ſur la polygamie.

Il ſemble que le pouvoir & non la convention ait fait toutes les lois, ſurtout en Orient. C'eſt là qu'on voit les premiers eſclaves, les premiers eunuques, le tréſor du prince compoſé de ce qu'on a pris au peuple.

Qui peut vêtir, nourrir & amuſer pluſieurs femmes, les a dans ſa ménagerie, & leur commande deſpotiquement.

(*c*) Liv. XVI, chap. V.
(*d*) Liv. XVI, chap. X.

Ben-Aboul-Kiba

Ben-Aboul-Kiba dans ſon *Miroir des fidelles*, rapporte qu'un des viſirs du grand *Soliman* tint ce diſcours à un agent du grand *Charles-Quint :*

» Chien de chrétien, pour qui j'ai d'ailleurs une eſtime toute particulière, peux-tu bien me reprocher d'avoir quatre femmes ſelon nos ſaintes lois, tandis que tu vides douze quartaux par an, & que je ne bois pas un verre de vin? Quel bien fais-tu au monde en paſſant plus d'heures à table que je n'en paſſe au lit? Je peux donner quatre enfans chaque année pour le ſervicé de mon auguſte maître; à peine en peux-tu fournir un. Et qu'eſt-ce que l'enfant d'un ivrogne? Sa cervelle ſera offuſquée des vapeurs du vin qu'aura bu ſon père. Que veux-tu d'ailleurs que je devienne, quand deux de mes femmes ſont en couche? ne faut-il pas que j'en ſerve deux autres, ainſi que ma loi me le commande? Que deviens-tu, quel rôle joues-tu dans les derniers mois de la groſſeſſe de ton unique femme, & pendant ſes couches & pendant ſes maladies? Il faut que tu reſtes dans une oiſiveté honteuſe, ou que tu cherches une autre femme. Te voilà néceſſairement entre deux péchés mortels qui te feront tomber tout roide après ta mort du pont aigu au fond de l'enfer.

» Je ſuppoſe que dans nos guerres contre les chiens de chrétiens, nous perdions cent mille ſoldats; voilà près de cent mille filles à pourvoir. N'eſt-ce pas aux riches à prendre ſoin d'elles? Malheur à tout muſulman aſſez tiède pour ne pas donner retraite chez lui à quatre jolies filles, en qualité de ſes légitimes épouſes, & pour ne pas les traiter ſelon leurs merites.

» Comment donc ſont faits dans ton pays la

trompette du jour que tu appelles *coq*, l'honnête bélier prince des troupeaux, le taureau ſouverain des vaches? chacun d'eux n'a-t-il pas ſon ſérail? Il te ſied bien vraiment de me reprocher mes quatre femmes, tandis que notre grand prophète en a eu dix-huit, *David* le juif autant, & *Salomon* le juif ſept cents de compte fait, avec trois cents concubines! tu vois combien je ſuis modeſte. Ceſſe de reprocher la gourmandiſe à un ſage qui fait de ſi médiocres repas. Je te permets de boire; permets-moi d'aimer. Tu changes de vins, ſouffre que je change de femmes. Que chacun laiſſe vivre les autres à la mode de leur pays. Ton chapeau n'eſt point fait pour donner des lois à mon turban. Ta fraiſe & ton petit manteau ne doivent point commander à mon doliman. Achève de prendre ton café avec moi, & va-t-en careſſer ton allemande, puiſque tu es réduit à elle ſeule. »

Réponſe de l'Allemand.

» Chien de muſulman, pour qui je conſerve une vénération profonde, avant d'achever mon café, je veux confondre tes propos. Qui poſſède quatre femmes poſſède quatre harpies, toujours prêtes à ſe calomnier, à ſe nuire, à ſe battre. Le logis eſt l'antre de la diſcorde, aucune d'elles ne peut t'aimer. Chacune n'a qu'un quart de ta perſonne, & ne pourrait tout au plus te donner que le quart de ſon cœur. Aucune ne peut te rendre la vie agréable, ce ſont des priſonnières qui n'ayant jamais rien vu n'ont rien à te dire; elles ne connaiſſent que toi, par conſéquent tu les ennuies. Tu es leur maître abſolu, donc elles te haïſſent. Tu es

obligé de les faire garder par un eunuque qui leur donne le fouet quand elles ont fait trop de bruit. Tu oſes te comparer à un coq! mais jamais un coq n'a fait fouetter ſes poules par un chapon. Prends tes exemples chez les animaux, reſſemble-leur tant que tu voudras. Moi je veux aimer en homme; je veux donner tout mon cœur & qu'on me donne le ſien. Je rendrai compte de cet entretien ce ſoir à ma femme, & j'eſpère qu'elle en ſera contente. A l'égard du vin que tu me reproches, apprends que s'il eſt mal d'en boire en Arabie, c'eſt une habitude très-louable en Allemagne. Adieu. ,,

FERMETÉ.

FERMETÉ, vient de *ferme*, & ſignifie autre choſe que *ſolidité* & *dureté;* une toile ſerrée, un ſable battu, ont de la fermeté ſans être durs ni ſolides.

Il faut toujours ſe ſouvenir que les modifications de l'ame ne peuvent s'exprimer que par des images phyſiques: on dit *la fermeté de l'ame, de l'eſprit;* ce qui ne ſignifie pas plus *ſolidité* ou *dureté* qu'au propre.

La fermeté eſt l'exercice du courage de l'eſprit; elle ſuppoſe une réſolution éclairée: l'opiniâtreté au contraire ſuppoſe de l'aveuglement.

Ceux qui ont loué la fermeté du ſtyle de *Tacite*, n'ont pas tant de tort que le prétend le P. *Bouhours:* c'eſt un terme haſardé, mais placé, qui exprime l'énergie & la force des penſées & du ſtyle.

On peut dire que *la Bruyère* a un ſtyle ferme, & que d'autres écrivains n'ont qu'un ſtyle dur.

FERRARE.

CE que nous avons à dire ici de Ferrare n'a aucun rapport à la littérature, principal objet de nos queſtions; mais il en a un très-grand avec la juſtice qui eſt plus néceſſaire que les belles-lettres, & bien moins cultivée, ſurtout en Italie.

Ferrare était conſtamment un fief de l'empire ainſi que Parme & Plaiſance. Le pape *Clément VIII* en dépouilla *Céſar d'Eſt* à main armée, en 1597. Le prétexte de cette tyrannie était bien ſingulier pour un homme qui ſe dit l'humble vicaire de JESUS-CHRIST.

Le duc *Alphonſe d'Eſt* premier du nom, ſouverain de Ferrare, de Modène, d'Eſt, de Carpi, de Rovigno, avait épouſé une ſimple citoyenne de Ferrare nommée *Laura Euſtochia*, dont il avait eu trois enfans avant ſon mariage, reconnus par lui ſolemnellement en face d'égliſe. Il ne manqua à cette reconnaiſſance aucune des formalités preſcrites par les lois. Son ſucceſſeur *Alphonſe d'Eſt* fut reconnu duc de Ferrare. Il épouſa *Julie d'Urbin* fille de *François* duc d'Urbin, dont il eut cet infortuné *Céſar d'Eſt*, héritier inconteſtable de tous les biens de la maiſon, & déclaré héritier par le dernier duc mort le 27 octobre 1597. Le pape *Clément VIII* du nom d'*Aldobrandin*, originaire d'une famille de négocians de Florence, oſa prétexter que la grand'mère de *Céſar d'Eſt* n'était pas aſſez noble, & que les enfans qu'elle avait mis au monde devaient être regardés comme des bâtards. La première raiſon eſt ridicule & ſcandaleuſe dans un évêque; la ſeconde eſt inſoutenable dans tous les tribunaux de

l'Europe. Car ſi le duc n'était pas légitime, il devait perdre Modène & ſes autres Etats ; & s'il n'y avait point de vice dans ſa naiſſance, il devait garder Ferrare comme Modène.

L'acquiſition de Ferrare était trop belle pour que le pape ne fît pas valoir toutes les décrétales & toutes les déciſions des braves théologiens qui aſſurent que le pape *peut rendre juſte ce qui eſt injuſte*. En conſéquence il excommunia d'abord *Céſar d'Eſt ;* & comme l'excommunication prive néceſſairement un homme de tous ſes biens, le père commun des fidelles leva des troupes contre l'excommunié pour lui ravir ſon héritage au nom de l'Egliſe. Ces troupes furent battues ; mais le duc de Modène & de Ferrare vit bientôt ſes finances épuiſées & ſes amis refroidis.

Ce qu'il y eut de plus déplorable, c'eſt que le roi de France *Henri IV* ſe crut obligé de prendre le parti du pape pour balancer le crédit de *Philippe II* à la cour de Rome. C'eſt ainſi que le bon roi *Louis XII*, moins excuſable, s'était déshonoré en s'uniſſant avec le monſtre *Alexandre VI* & ſon exécrable bâtard le duc *Borgia*. Il fallut céder ; alors le pape fit envahir Ferrare par le cardinal *Aldobrandin*, qui entra dans cette floriſſante ville avec mille chevaux & cinq mille fantaſſins.

Il eſt bien triſte qu'un homme tel que *Henri IV* ait deſcendu à cette indignité qu'on appelle *politique*. Les *Catons*, les *Metellus*, les *Scipions*, les *Fabricius*, n'auraient point ainſi trahi la juſtice pour plaire à un prêtre. Et à quel prêtre !

Depuis ce temps Ferrare devint déſerte, ſon terroir inculte ſe couvrit de marais croupiſſans. Ce pays avait

été ſous la maiſon d'*Eſt* un des plus beaux de l'Italie; le peuple regretta toujours ſes anciens maîtres. Il eſt vrai que le duc fut dédommagé ; on lui donna la nomination à un évêché & à une cure ; & on lui fournit même quelques minots de ſel des magaſins de Cervia. Mais il n'eſt pas moins vrai que la maiſon de Modène a des droits inconteſtables & impreſcriptibles ſur ce duché de Ferrare, dont elle eſt ſi indignement dépouillée.

Maintenant, mon cher lecteur, ſuppoſons que cette ſcène ſe fût paſſée du temps où JESUS-CHRIST reſſuſcité apparaiſſait à ſes apôtres, & que *Simon Barjone* ſurnommé *Pierre* eût voulu s'emparer des Etats de ce pauvre duc de Ferrare. Imaginons que le duc va demander juſtice en Béthanie au Seigneur JESUS ; n'entendez-vous pas notre Seigneur qui envoie chercher ſur le champ *Simon*, & qui lui dit : *Simon* fils de *Jone*, je t'ai donné les clefs du royaume des cieux; on ſait comme ces clefs ſont faites, mais je ne t'ai pas donné celles de la terre. Si on t'a dit que le ciel entoure le globe & que le contenu eſt dans le contenant, t'es-tu imaginé que les royaumes d'ici-bas t'appartiennent, & que tu n'as qu'à t'emparer de tout ce qui te convient? Je t'ai déjà défendu de dégaîner. Tu me parais un compoſé fort bizarre, tantôt tu coupes, à ce qu'on dit, une oreille à *Malchus*, tantôt tu me renies; ſois plus doux & plus honnête, ne prends ni le bien ni les oreilles de perſonne, de peur qu'on ne te donne ſur les tiennes.

FERTILISATION.

SECTION PREMIERE.

1°. JE propoſe des vues générales ſur la fertiliſation. Il ne s'agit pas ici de ſavoir en quel temps il faut ſemer des navets vers les Pyrenées & vers Dunkerque; il n'y a point de payſan qui ne connaiſſe ces détails mieux que tous les maîtres & tous les livres. Je n'examine point les vingt & une manières de parvenir à la multiplication du blé, parmi leſquelles il n'y en a pas une de vraie; car la multiplication des germes dépend de la préparation des terres, & non de celle des grains. Il en eſt du blé comme de tous les autres fruits. Vous aurez beau mettre un noyau de pêche dans de la ſaumure ou de la leſſive, vous n'aurez de bonnes pêches qu'avec des abris & un ſol convenable.

2°. Il y a dans toute la zone tempérée de bons, de médiocres & de mauvais terroirs. Le ſeul moyen, peut-être, de rendre les bons encore meilleurs, de fertiliſer les médiocres, & de tirer parti des mauvais, eſt que les ſeigneurs des terres les habitent.

Les médiocres terrains, & ſurtout les mauvais, ne pourront jamais être amendés par des fermiers; ils n'en ont ni la faculté ni la volonté; ils afferment à vil prix, font très-peu de profit, & laiſſent la terre en plus mauvais état qu'ils ne l'ont priſe.

3°. Il faut de grandes avances pour améliorer de vaſtes champs. Celui qui écrit ces réflexions, a trouvé

dans un très-mauvais pays un vaſte terrain inculte, qui appartenait à des colons. Il leur a dit : Je pourrais le cultiver à mon profit par le droit de déshérence, je vais le défricher pour vous & pour moi à mes dépens. Quand j'aurai changé ces bruyères en pâturages, nous y engraiſſerons des beſtiaux ; ce petit canton ſera plus riche & plus peuplé.

Il en eſt de même des marais qui étendent ſur tant de contrées la ſtérilité & la mortalité. Il n'y a que les ſeigneurs qui puiſſent détruire ces ennemis du genre-humain. Et ſi ces marais ſont trop vaſtes, le gouvernement ſeul eſt aſſez puiſſant pour faire de telles entrepriſes ; il y a plus à gagner que dans une guerre.

4°. Les ſeigneurs ſeuls ſeront long-temps en état d'employer le ſemoir. Cet inſtrument eſt coûteux ; il faut ſouvent le rétablir ; nul ouvrier de campagne n'eſt en état de le conſtruire ; aucun colon ne s'en chargera ; & ſi vous lui en donnez un, il épargnera trop la ſemence & fera de médiocres récoltes.

Cependant, cet inſtrument employé à propos doit épargner environ le tiers de la ſemence, & par conſéquent enrichir le pays d'un tiers ; voilà la vraie multiplication. Il eſt donc très-important de le rendre d'uſage, & de long-temps il n'y aura que les riches qui pourront s'en ſervir.

5°. Les ſeigneurs peuvent faire la dépenſe du vancribleur, qui, quand il eſt bien conditionné, épargne beaucoup de bras & de temps. En un mot, il eſt clair que ſi la terre ne rend pas ce qu'elle peut donner, c'eſt que les ſimples cultivateurs ne ſont pas en état de faire les avances. La culture de la terre eſt

une vraie manufacture : il faut pour que la manufacture fleuriſſe que l'entrepreneur ſoit riche.

6°. La prétendue égalité des hommes, que quelques ſophiſtes mettent à la mode, eſt une chimère pernicieuſe. S'il n'y avait pas trente manœuvres pour un maître, la terre ne ſerait pas cultivée. Quiconque poſſede une charrue, a beſoin de deux valets & de pluſieurs hommes de journée. Plus il y aura d'hommes qui n'auront que leurs bras pour toute fortune, plus les terres feront en valeur. Mais pour employer utilement ces bras, il faut que les ſeigneurs ſoient ſur les lieux. (1)

7°. Il ne faut pas qu'un ſeigneur s'attende en feſant cultiver ſa terre ſous ſes yeux, à faire la fortune d'un entrepreneur des hôpitaux ou des fourrages de l'armée, mais il vivra dans la plus honorable abondance. (*)

8°. S'il fait la dépenſe d'un étalon, il aura en quatre ans de beaux chevaux qui ne lui coûteront rien ; il y gagnera, & l'Etat auſſi.

Si le fermier eſt malheureuſement obligé de vendre tous les veaux & toutes les geniſſes pour être en état de payer le roi & ſon maître, le même ſeigneur fait

(1) La queſtion de ſavoir ſi un grand terrain cultivé par un ſeul propriétaire donne un produit brut ou un produit net plus grand ou moindre que le même terrain partagé en petites propriétés, cultivées chacune par le poſſeſſeur, n'a point encore été complètement réſolue. Il eſt vrai qu'en général, dans toute manufacture, plus on diviſe le travail entre des ouvriers occupés chacun d'une même choſe, plus on obtient de perfection & d'economie.

Mais juſqu'à quel point ce principe ſe peut-il appliquer à l'agriculture, ou plus généralement à un art dont les procédés ſucceſſifs ſont aſſujettis à certaines periodes, à l'ordre des ſaiſons ?

(*) Voyez *Agriculture*.

élever ces geniſſes & quelques veaux. Il a au bout de trois ans des troupeaux conſidérables ſans frais. Tous ces détails produiſent l'agréable & l'utile. Le goût de ces occupations augmente chaque jour ; le temps affaiblit preſque toutes les autres.

9°. S'il y a de mauvaiſes récoltes, des dommages, des pertes, le ſeigneur eſt en état de les réparer. Le fermier & le métayer ne peuvent même les ſupporter. Il eſt donc eſſentiel à l'Etat que les poſſeſſeurs habitent ſouvent leurs domaines.

10°. Les évêques qui réſident font du bien aux villes. Si les abbés commendataires réſidaient, ils feraient du bien aux campagnes ; leur abſence eſt préjudiciable.

11°. Il eſt d'autant plus néceſſaire de ſonger aux richeſſes de la terre, que les autres peuvent aiſément nous échapper ; la balance du commerce peut ne nous être plus favorable ; nos eſpèces peuvent paſſer chez l'étranger, les biens fictifs peuvent ſe perdre, la terre reſte.

12°. Nos nouveaux beſoins nous impoſent la néceſſité d'avoir de nouvelles reſſources. Les Français & les autres peuples n'avaient point imaginé du temps de *Henri IV* d'infecter leurs nez d'une poudre noire & puante, & de porter dans leurs poches des linges remplis d'ordure, qui auraient inſpiré autrefois l'horreur & le dégoût. Cet article ſeul coûte au moins à la France ſix millions par an. Le déjeûner de leurs pères n'était pas préparé par les quatre parties du monde ; ils ſe paſſaient de l'herbe & de la terre de la Chine, des roſeaux qui croiſſent en Amérique & des fèves de l'Arabie. Ces nouvelles denrées, &

beaucoup d'autres que nous payons argent comptant, peuvent nous épuiſer. Une compagnie de négocians qui n'a jamais pu en quarante années donner un ſou de dividende à ſes actionnaires ſur le produit de ſon commerce, & qui ne les paie que d'une partie du revenu du roi, peut être à charge à la longue. L'agriculture eſt donc la reſſource indiſpenſable.

13°. Pluſieurs branches de cette reſſource ſont négligées. Il y a, par exemple, trop peu de ruches, tandis qu'on fait une prodigieuſe conſommation de bougies. Il n'y a point de maiſon un peu forte où l'on n'en brûle pour deux ou trois écus par jour. Cette ſeule dépenſe entretiendrait une famille économe. Nous conſommons cinq ou ſix fois plus de bois de chauffage que nos pères; nous devons donc avoir plus d'attention à planter & à entretenir nos plants; c'eſt ce que le fermier n'eſt pas même en droit de faire; c'eſt ce que le ſeigneur ne fera que lorſqu'il gouvernera lui-même ſes poſſeſſions.

14°. Lorſque les poſſeſſeurs des terres ſur les frontières y réſident, les manœuvres, les ouvriers étrangers viennent s'y établir; le pays ſe peuple inſenſiblement, il ſe forme des races d'hommes vigoureux. La plupart des manufactures corrompent la taille des ouvriers; leur race s'affaiblit. Ceux qui travaillent aux métaux abrègent leurs jours. Les travaux de la campagne, au contraire, fortifient & produiſent des générations robuſtes, pourvu que la débauche des jours de fêtes n'altère pas le bien que font le travail & la ſobriété.

15°. On ſait aſſez quelles ſont les funeſtes ſuites de l'oiſive intempérance attachée à ces jours qu'on croit conſacrés à la religion, & qui ne le ſont qu'aux

cabarets. On ſait quelle ſupériorité le retranchement de ces jours dangereux a donné aux proteſtans ſur nous. Notre raiſon commence enfin à ſe développer au point de nous faire ſentir confuſément que l'oiſiveté & la débauche ne ſont pas ſi précieuſes devant DIEU qu'on le croyait. Plus d'un évêque a rendu à la terre pendant quarante jours de l'année ou environ, des hommes qu'elle demandait pour la cultiver. Mais ſur les frontières, où beaucoup de nos domaines ſe trouvent dans l'évêché d'un étranger, il arrive trop ſouvent, ſoit par contradiction, ſoit par une infame politique, que ces étrangers ſe plaiſent à nous accabler d'un fardeau que les plus ſages de nos prélats ont ôté à nos cultivateurs, à l'exemple du pape. Le gouvernement peut aiſément nous délivrer de ce très-grand mal que ces étrangers nous font. Ils ſont en droit d'obliger nos colons à entendre une meſſe le jour de St Roch; mais au fond, ils ne ſont pas en droit d'empêcher les ſujets du roi de cultiver après la meſſe une terre qui appartient au roi, & dont il partage les fruits. Et ils doivent ſavoir qu'on ne peut mieux s'acquitter de ſon devoir envers DIEU qu'en le priant le matin, & en obéiſſant le reſte du jour à la loi qu'il nous a impoſée de travailler.

16°. Pluſieurs perſonnes ont établi des écoles dans leurs terres, j'en ai établi moi-même; mais je les crains. Je crois convenable que quelques enfans apprennent à lire, à écrire, à chiffrer; mais que le grand nombre, ſurtout les enfans des manœuvres ne ſachent que cultiver, parce qu'on n'a beſoin que d'une plume pour deux ou trois cents bras. La culture de la terre ne demande qu'une intelligence

très-commune ; la nature a rendu faciles tous les travaux auxquels elle a deſtiné l'homme : il faut donc employer le plus d'hommes qu'on peut à ces travaux faciles, & les leur rendre néceſſaires. (2)

17°. Le ſeul encouragement des cultivateurs eſt le commerce des denrées. Empêcher les blés de ſortir du royaume, c'eſt dire aux étrangers que nous en manquons, & que nous ſommes de mauvais économes. Il y a quelquefois cherté en France, mais rarement diſette. Nous fourniſſons les cours de l'Europe de danſeurs & de perruquiers ; il vaudrait mieux les fournir de froment. Mais c'eſt à la prudence du gouvernement d'étendre ou de reſſerrer ce grand objet de commerce. Il n'appartient pas à un particulier qui ne voit que ſon canton, à propoſer des vues à ceux qui voient & qui embraſſent le bien général du royaume.

18°. La réparation & l'entretien des chemins de traverſe, eſt un objet important. Le gouvernement s'eſt ſignalé par la confection des voies publiques, qui ſont à la fois l'avantage & l'ornement de la France. Il a auſſi donné des ordres très-utiles pour les chemins de traverſe ; mais ces ordres ne ſont pas ſi bien exécutés que ceux qui regardent les grands

(2) Le temps de l'enfance, celui qui précède l'âge où un enfant peut être aſſujetti à un travail régulier, eſt plus que ſuffiſant pour apprendre à lire, à écrire, à compter, pour acquerir même des notions élementaires d'arpentage, de phyſique & d'hiſtoire naturelle. Il ne faut pas craindre que ces connaiſſances dégoûtent des travaux champêtres. C'eſt préciſément parce que preſqu'aucun homme du peuple ne ſait bien écrire, que cet art devient un moyen de ſe procurer avec moins de peine une ſubſiſtance plus abondante que par un travail mécanique. Ce n'eſt que par l'inſtruction qu'on peut eſpérer d'affaiblir dans le peuple les préjuges, ſes tyrans éternels auxquels preſque par-tout les grands obeiſſent même en les mépriſant.

chemins. Le même colon qui voiturerait ſes denrées de ſon village au marché voiſin en une heure de temps avec un cheval, y parvient à peine avec deux chevaux en trois heures, parce qu'il ne prend pas le ſoin de donner un écoulement aux eaux, de combler une ornière, de porter un peu de gravier; & ce peu de peine qu'il s'eſt épargnée, lui cauſe à la fin de très-grandes peines & de grands dommages.

19°. Le nombre des mendians eſt prodigieux, &, malgré les lois, on laiſſe cette vermine ſe multiplier. Je demanderais qu'il fût permis à tous les ſeigneurs de retenir & faire travailler à un prix raiſonnable, tous les mendians robuſtes, hommes & femmes qui mendieront ſur leurs terres.

20°. S'il m'était permis d'entrer dans des vues plus générales, je répéterais ici combien le célibat eſt pernicieux. Je ne ſais s'il ne ſerait point à propos d'augmenter d'un tiers la taille & la capitation, de quiconque ne ſerait pas marié à vingt-cinq ans. (3) Je ne ſais s'il ne ſerait pas utile d'exempter d'impôts quiconque aurait ſept enfans mâles, tant que le père & les ſept enfans vivraient enſemble. M. *Colbert* exempta tous ceux qui auraient douze enfans; mais ce cas arrive ſi rarement que la loi était inutile.

21°. On a fait des volumes ſur tous les avantages qu'on peut retirer de la campagne, ſur les améliorations, ſur les blés, les légumes, les pâturages,

(3) Cette loi ne ſerait ni juſte ni utile; le célibat, dans aucun ſyſtème raiſonnable de morale, ne peut être regardé comme un délit, & une ſurcharge d'impôt ſerait une véritable amende. D'ailleurs, ſi cette punition eſt aſſez forte pour l'emporter ſur les raiſons qui éloignent du mariage, elle en fera faire de mauvais, & la population qui réſultera de ces mariages ne ſera ni fort nombreuſe ni fort utile.

les animaux domeſtiques & ſur mille ſecrets preſque tous chimériques. (4) Le meilleur ſecret eſt de veiller ſoi-même à ſon domaine.

SECTION II.

Pourquoi certaines terres ſont mal cultivées.

JE paſſai un jour par de belles campagnes bordées d'un côté d'une forêt adoſſée à des montagnes, & de l'autre par une vaſte étendue d'eau ſaine & claire qui nourrit d'excellens poiſſons. C'eſt le plus bel aſpect de la nature ; il termine les frontières de pluſieurs Etats ; la terre y eſt couverte de bétail, & elle le ſerait de fleurs & de fruits toute l'année ſans les vents & les grêles qui déſolent ſouvent cette contrée délicieuſe & qui la changent en Sibérie.

Je vis à l'entrée de cette petite province une maiſon bien bâtie, où demeuraient ſept ou huit hommes bien faits & vigoureux. Je leur dis : Vous cultivez ſans doute un héritage fertile dans ce beau ſéjour ? Nous, Monſieur, nous avilir à rendre féconde la terre qui doit nourrir l'homme ! nous ne ſommes pas faits pour cet indigne métier. Nous pourſuivons les cultivateurs qui portent le fruit de leurs travaux d'un pays dans un autre ; nous les chargeons de fers : notre emploi eſt celui des héros. Sachez que

(4) La ſcience de l'agriculture a fait peu de progrès juſqu'ici ; & c'eſt le ſort commun à toutes les parties des ſciences qui emploient l'obſervation plutôt que l'experience ; elles dépendent du temps & des événemens, plus que du genie des hommes. Telle eſt la médecine, telle eſt encore la metereologie.

dans ce pays de deux lieues ſur ſix, nous avons quatorze maiſons auſſi reſpectables que celle-ci, conſacrées à cet uſage. La dignité dont nous ſommes revêtus nous diſtingue des autres citoyens; & nous ne payons aucune contribution, parce que nous ne travaillons à rien qu'à faire trembler ceux qui travaillent.

Je m'avançais tout confus vers une autre maiſon; je vis dans un jardin bien tenu, un homme entouré d'une nombreuſe famille; je croyais qu'il daignait *cultiver ſon jardin*. J'appris qu'il était revêtu de la charge de contrôleur du grenier à ſel.

Plus loin demeurait le directeur de ce grenier, dont les revenus étaient établis ſur les avanies faites à ceux qui viennent acheter de quoi donner un peu de goût à leur bouillon. Il y avait des juges de ce grenier où ſe conſerve l'eau de la mer réduite en figures irrégulières; des élus dont la dignité conſiſtait à écrire les noms des citoyens, & ce qu'ils doivent au fiſc; des agens qui partageaient avec les receveurs de ce fiſc; des hommes revêtus d'offices de toute eſpèce, les uns conſeillers du roi n'ayant jamais donné de conſeil, les autres ſecrétaires du roi n'ayant jamais ſu le moindre de ſes ſecrets. Dans cette multitude de gens qui ſe pavanaient de par le roi, il y en avait un aſſez grand nombre de revêtus d'un habit ridicule & chargés d'un grand ſac qu'ils ſe feſaient remplir de la part de DIEU.

Il y en avait d'autres plus proprement vêtus, & qui avaient des appointemens plus réglés pour ne rien faire. Ils étaient originairement payés pour chanter de grand matin; & depuis pluſieurs ſiècles ils ne chantaient qu'à table. Enfin,

Enfin, je vis dans le lointain quelques ſpectres à demi-nus qui écorchaient avec des bœufs auſſi décharnés qu'eux un ſol encore plus amaigri ; je compris pourquoi la terre n'était pas auſſi fertile qu'elle pouvait l'être.

FETES.

SECTION PREMIERE.

UN pauvre gentilhomme du pays d'Haguenau cultivait ſa petite terre, & *Ste Ragonde*, ou *Radegonde*, était la patrone de ſa paroiſſe. Or il arriva que le jour de la fête de *Ste Ragonde*, il fallut donner une façon à un champ de ce pauvre gentilhomme, ſans quoi tout était perdu. Le maître après avoir aſſiſté dévotement à la meſſe avec tout ſon monde, alla labourer ſa terre, dont dépendait le maintien de ſa famille ; & le curé & les autres paroiſſiens allèrent boire ſelon l'uſage.

Le curé en buvant apprit l'énorme ſcandale qu'on oſait donner dans ſa paroiſſe, par un travail profane : il alla, tout rouge de colère & de vin, trouver le cultivateur, & lui dit : Monſieur, vous êtes bien inſolent & bien impie, d'oſer labourer votre champ au lieu d'aller au cabaret comme les autres. Je conviens, Monſieur, dit le gentilhomme, qu'il faut boire à l'honneur de la ſainte, mais il faut auſſi manger, & ma famille mourrait de faim ſi je ne labourais pas. Buvez & mourez, lui dit le curé. Dans quelle loi, dans quel concile cela eſt-il écrit ? dit le cultivateur.

Dans *Ovide*, dit le curé. J'en appelle comme d'abus, dit le gentilhomme. Dans quel endroit d'*Ovide* avez-vous lu que je dois aller au cabaret plutôt que de labourer mon champ, le jour de *Ste Ragonde* ?

Vous remarquerez que le gentilhomme & le paſteur avaient très-bien fait leurs études. Liſez la Métamorphoſe des filles de *Minée*, dit le curé. Je l'ai lue, dit l'autre, & je ſoutiens que cela n'a nul rapport à ma charrue. Comment, impie, vous ne vous ſouvenez pas que les filles de *Minée* furent changées en chauves-ſouris pour avoir filé un jour de fête ? Le cas eſt bien différent, repliqua le gentilhomme : ces demoiſelles n'avaient rendu aucun honneur à *Bacchus ;* & moi j'ai été à la meſſe de *Ste Ragonde ;* vous n'avez rien à me dire ; vous ne me changerez point en chauve-ſouris. Je ſerai pis, dit le prêtre ; je vous ferai mettre à l'amende. Il n'y manqua pas. Le pauvre gentilhomme fut ruiné ; il quitta le pays avec ſa famille & ſes valets, paſſa chez l'étranger, ſe fit luthérien, & ſa terre reſta inculte pluſieurs années.

On conta cette aventure à un magiſtrat de bon ſens & de beaucoup de piété. Voici les réflexions qu'il fit à propos de *Ste Ragonde*.

Ce ſont, diſait-il, les cabaretiers, ſans doute, qui ont inventé ce prodigieux nombre de fêtes : la religion des payſans & des artiſans conſiſte à s'enivrer le jour d'un ſaint qu'ils ne connaiſſent que par ce culte : c'eſt dans ces jours d'oiſiveté & de débauche que ſe commettent tous les crimes : ce ſont les fêtes qui rempliſſent les priſons, & qui font vivre les archers, les greffiers, les lieutenans-criminels & les bourreaux : voilà parmi nous la ſeule excuſe des fêtes : les champs

catholiques reſtent à peine cultivés, tandis que les campagnes hérétiques labourées tous les jours produiſent de riches moiſſons.

A la bonne heure que les cordonniers aillent le matin à la meſſe de *St Crépin*, parce que *crepido* ſignifie *empeigne ;* que les feſeurs de vergettes fêtent *St Barbe* leur patrone ; que ceux qui ont mal aux yeux entendent la meſſe de *Ste Claire ;* qu'on célèbre ſaint... dans pluſieurs provinces ; mais qu'après avoir rendu ſes devoirs aux ſaints, on rende ſervice aux hommes, qu'on aille de l'autel à la charrue : c'eſt l'excès d'une barbarie & d'un eſclavage inſupportable, de conſacrer ſes jours à la nonchalance & au vice. Prêtres, commandez (s'il eſt néceſſaire) qu'on prie *Roch*, *Euſtache* & *Fiacre*, le matin ; Magiſtrats, ordonnez qu'on laboure vos champs le jour de *Fiacre*, d'*Euſtache* & de *Roch.* C'eſt le travail qui eſt néceſſaire ; il y a plus, c'eſt lui qui ſanctifie.

FETES DES SAINTS.

SECTION II.

Lettre d'un ouvrier de Lyon à Meſſeigneurs de la commiſſion établie à Paris pour la réformation des ordres religieux, imprimée dans les papiers publics en 1766.

MESSEIGNEURS,

JE ſuis ouvrier en ſoie, & je travaille à Lyon depuis dix-neuf ans. Mes journées ont augmenté inſenſiblement, & aujourd'hui je gagne trente-cinq ſous. Ma femme qui travaille en paſſemens, en gagnerait quinze s'il lui était poſſible d'y donner tout ſon temps; mais comme les ſoins du ménage, les maladies de couches ou autres, la détournent étrangement, je réduis ſon profit à dix ſous, ce qui fait quarante-cinq ſous journellement que nous apportons au ménage. Si l'on déduit de l'année quatre-vingt-deux jours de dimanches ou de fêtes, l'on aura deux cents quatre-vingt-quatre jours profitables, qui à quarante-cinq ſous font ſix cents trente-neuf livres. Voilà mon revenu.

Voici les charges.

J'ai huit enfans vivans, & ma femme eſt ſur le point d'accoucher du onzième, car j'en ai perdu deux. Il y a quinze ans que je ſuis marié. Ainſi je puis compter

annuellement vingt-quatre livres pour les frais de couches & de baptême, cent huit livres pour l'année de deux nourrices, ayant communément deux enfans en nourrice, quelquefois même trois. Je paye de loyer à un quatrième cinquante-ſept livres, & d'impoſition quatorze livres. Mon profit ſe trouve donc réduit à quatre cents trente-ſix livres, ou à vingt-cinq ſous trois deniers par jour, avec leſquels il faut ſe vêtir, ſe meubler, acheter le bois, la chandelle, & faire vivre ma femme & ſix enfans.

Je ne vois qu'avec effroi arriver des jours de fête. Il s'en faut très-peu, je vous en fais ma confeſſion, que je ne maudiſſe leur inſtitution. Elles ne peuvent avoir été inſtituées, diſais-je, que par les commis des aides, par les cabaretiers, & par ceux qui tiennent les guinguettes.

Mon père m'a fait étudier juſqu'à ma ſeconde, & voulait à toute force que je fuſſe moine, me feſant entrevoir dans cet état un aſile aſſuré contre le beſoin; mais j'ai toujours penſé que chaque homme doit ſon tribut à la ſociété, & que les moines ſont des guêpes inutiles qui mangent le travail des abeilles. Je vous avoue pourtant que quand je vois *Jean C**** avec lequel j'ai étudié, & qui était le garçon le plus pareſſeux du collége, poſſéder les premières places chez les prémontrés, je ne puis m'empêcher d'avoir quelques regrets de n'avoir pas écouté les avis de mon père.

Je ſuis à la troiſième fête de Noël, j'ai engagé le peu de meubles que j'avais, je me ſuis fait avancer une ſemaine par mon bourgeois, je manque de pain, comment paſſer la quatrième fête? Ce n'eſt pas tout;

j'en entrevois encore quatre autres dans la ſemaine prochaine. Grand DIEU ! huit fêtes dans quinze jours ! eſt-ce vous qui l'ordonnez ?

Il y a un an que l'on me fait eſpérer que les loyers vont diminuer par la ſuppreſſion d'une des maiſons des capucins & des cordeliers. Que de maiſons inutiles dans le centre d'une ville comme Lyon ! les jacobins, les dames de *St Pierre* &c. pourquoi ne pas les écarter dans les faubourgs ſi on les juge néceſſaires ? Que d'habitans plus néceſſaires encore tiendraient leurs places !

Toutes ces réflexions m'ont engagé à m'adreſſer à vous, Meſſeigneurs, qui avez été choiſis par le roi pour détruire des abus. Je ne ſuis pas le ſeul qui penſe ainſi ; combien d'ouvriers dans Lyon & ailleurs, combien de laboureurs dans le royaume ſont réduits à la même néceſſité que moi ? Il eſt viſible que chaque jour de fête coûte à l'Etat pluſieurs millions. Ces conſidérations vous porteront à prendre à cœur les intérêts du peuple qu'on dédaigne un peu trop.

J'ai l'honneur d'être, &c.

BOCEN.

Nous avons cru que cette requête, qui a été réellement préſentée, pourrait figurer dans un ouvrage utile.

SECTION III.

ON connaît assez les fêtes que *Jules César* & les empereurs qui lui succédèrent donnèrent au peuple romain ; la fête des vingt-deux mille tables, servies par vingt-deux mille maîtres-d'hôtel ; les combats de vaisseaux sur des lacs qui se formaient tout d'un coup &c., n'ont pas été imitées par les seigneurs hérules, lombards ou francs, qui ont voulu aussi qu'on parlât d'eux.

Un welche nommé *Cahusac*, n'a pas manqué de faire un long article sur ces fêtes dans le grand Dictionnaire encyclopédique. Il dit : *Que le ballet de Cassandre fut donné à Louis XIV par le cardinal Mazarin qui avait de la gaieté dans l'esprit, du goût pour les plaisirs dans le cœur & dans l'imagination, moins de faste que de galanterie ; que le roi dansa dans ce ballet à l'âge de treize ans, avec les proportions marquées, & les attitudes dont la nature l'avait embelli.* Ce *Louis XIV*, né avec des attitudes, & ce faste de l'imagination du cardinal *Mazarin*, sont dignes du beau style qui est aujourd'hui à la mode. Notre *Cahusac* finit par décrire une fête charmante, d'un genre neuf & élégant donnée à la reine *Marie Leczinska.* Cette fête finit par le discours ingénieux d'un allemand ivre, qui dit : *Est-ce la peine de faire tant de dépense en bougie pour ne faire voir que de l'eau ?* A quoi un gascon répondit : *Eh sandis, je meurs de faim ; on vit donc de l'air à la cour des rois de France !*

Il est triste d'avoir inséré de pareilles platitudes dans un dictionnaire des arts & des sciences.

FEU.

SECTION PREMIERE.

LE feu eſt-il autre choſe qu'un élément qui nous éclaire, qui nous échauffe & qui nous brûle ?

La lumière n'eſt-elle pas toujours du feu, quoique le feu ne ſoit pas toujours lumière ; & *Boerhaave* n'a-t-il pas raiſon ?

Le feu le plus pur, tiré de nos matières combuſtibles, n'eſt-il pas toujours groſſier, toujours chargé des corps qu'il embraſe, & très-différent du feu élémentaire ?

Comment le feu eſt-il répandu dans toute la nature dont il eſt l'ame ?

Ignis ubique latet, naturam amplectitur omnem,
Cuncta parit, renovat, dividit, unit, alit.

Quel homme peut concevoir comment un morceau de cire s'enflamme & comment il n'en reſte rien à nos yeux, quoique rien ne ſe ſoit perdu ?

Pourquoi *Newton* dit-il toujours en parlant des rayons de la lumière, *de natura radiorum, lucis utrum corpora ſint nec ne non diſputans ;* n'examinant point ſi les rayons de lumière ſont des corps ou non ?

N'en parlait-il qu'en géomètre ? en ce cas ce doute était inutile. Il eſt évident qu'il doutait de la nature du feu élémentaire, & qu'il doutait avec raiſon.

Le feu élémentaire eſt-il un corps à la manière des autres, comme l'eau & la terre ? Si c'était un

corps de cette eſpèce, ne graviterait-il pas comme toute matière? s'échapperait-il en tout ſens du corps lumineux en droite ligne? aurait-il une progreſſion uniforme? Et pourquoi jamais la lumière ne ſe meut-elle en ligne courbe quand elle eſt libre dans ſon cours rapide?

Le feu élémentaire ne pourrait-il pas avoir des propriétés de la matière à nous ſi peu connues, & d'autres propriétés de ſubſtances à nous entièrement inconnues?

Ne pourrait-il pas être un milieu entre la matière & des ſubſtances d'un autre genre? & qui nous a dit qu'il n'y a pas un millier de ces ſubſtances? Je ne dis pas que cela ſoit, mais je dis qu'il n'eſt point prouvé que cela ne puiſſe pas être.

J'avais eu autrefois un ſcrupule en voyant un point bleu & un point rouge ſur une toile blanche, tous deux ſur une même ligne, tous deux à une égale diſtance de mes yeux, tous deux également expoſés à la lumière, tous deux me réfléchiſſant la même quantité de rayons, & feſant le même effet ſur les yeux de cinq cents mille hommes. Il faut néceſſairement que tous ces rayons ſe croiſent en venant à nous. Comment pourraient-ils cheminer ſans ſe croiſer; & s'ils ſe croiſent comment puis-je voir? Ma ſolution était qu'ils paſſaient les uns ſur les autres. On a adopté ma difficulté & ma ſolution dans le Dictionnaire encyclopédique, à l'article *Lumière;* mais je ne ſuis point du tout content de ma ſolution; car je ſuis toujours en droit de ſuppoſer que les rayons ſe croiſent tous à moitié chemin; que par conſéquent ils doivent tous ſe réfléchir, ou

qu'ils ſont pénétrables. Je ſuis donc fondé à ſoupçonner que les rayons de lumière ſe pénètrent, & qu'en ce cas ils ont quelque choſe qui ne tient point du tout de la matière. Ce ſoupçon m'effraie, j'en conviens ; ce n'eſt pas ſans un prodigieux remords que j'admettrais un être qui aurait tant d'autres propriétés des corps, & qui ſerait pénétrable. Mais auſſi je ne vois point comment on peut répondre bien nettement à ma difficulté. Je ne la propoſe donc que comme un doute & comme une ignorance.

Il était très-difficile de croire, il y a environ cent ans, que les corps agiſſaient les uns ſur les autres, non-ſeulement ſans ſe toucher & ſans aucune émiſſion, mais à des diſtances effrayantes ; cependant cela s'eſt trouvé vrai, & on n'en doute plus. Il eſt difficile aujourd'hui de croire que les rayons du ſoleil ſe pénètrent : mais qui ſait ce qui arrivera?

Quoi qu'il en ſoit, je ris de mon doute ; & je voudrais pour la rareté du fait que cette incompréhenſible pénétration pût être admiſe. La lumière a quelque choſe de ſi divin qu'on ſerait tenté d'en faire un degré pour monter à des ſubſtances encore plus pures.

A mon ſecours *Empedocle*, à moi *Démocrite;* venez admirer les merveilles de l'électricité ; voyez ſi ces étincelles qui traverſent mille corps en un clin d'œil ſont de la matière ordinaire ; jugez ſi le feu élémentaire ne fait pas contracter le cœur, & ne lui communique pas cette chaleur qui donne la vie. Jugez ſi cet être n'eſt pas la ſource de toutes les ſenſations, & ſi ces ſenſations ne ſont pas l'unique origine de toutes nos chétives penſées, quoique des

pédans ignorans & insolens aient condamné cette proposition comme on condamne un plaideur à l'amende.

Dites-moi si l'Etre suprême qui préside à toute la nature, ne peut pas conserver à jamais ces monades élémentaires auxquelles il a fait des dons si précieux. *Igneus est ollis vigor & celestis origo.*

Le célèbre *le Cat* appelle ce fluide vivifiant, (*a*) *un être amphibie, affecté par son auteur d'une nuance supérieure, qui le lie avec l'être immatériel, & par-là l'ennoblit & l'élève à la nature mitoyenne qui le caractérise, & fait la source de toutes ses propriétés.*

Vous êtes de l'avis de *le Cat;* j'en serais aussi si j'osais : mais il y a tant de sots & tant de méchans que je n'ose pas. Je ne puis que penser tout bas à ma façon au mont Krapak. Les autres penseront comme ils pourront, soit à Salamanque, soit à Bergame.

SECTION II.

De ce qu'on entend par cette expression au moral.

LE feu, surtout en poësie, signifie souvent l'*amour*, & on l'emploie plus élégamment au pluriel qu'au singulier. *Corneille* dit souvent un *beau feu*, pour un amour vertueux & noble. Un homme a du feu dans la conversation, cela ne veut pas dire qu'il a des idées brillantes & lumineuses, mais des expressions vives animées par les gestes.

(*a*) Dissertation de *le Cat* sur le fluide des nerfs, pag. 36.

Le feu dans les écrits ne ſuppoſe pas non plus néceſſairement de la lumière & de la beauté, mais de la vivacité, des figures multipliées, des idées preſſées.

Le feu n'eſt un mérite dans les diſcours & dans les ouvrages, que quand il eſt bien conduit.

On a dit que les poëtes étaient animés d'un feu divin quand ils étaient ſublimes : on n'a point de génie ſans feu, mais on peut avoir du feu ſans génie.

FICTION.

UNE fiction qui annonce des vérités intéreſſantes & neuves n'eſt-elle pas une belle choſe ? n'aimez-vous pas le conte arabe du ſultan qui ne voulait pas croire qu'un peu de temps pût paraître très-long, & qui diſputait ſur la nature du temps avec ſon derviche ? Celui-ci le prie pour s'en éclaircir de plonger ſeulement la tête un moment dans le baſſin où il ſe lavait. Auſſitôt le ſultan ſe trouve tranſporté dans un déſert affreux ; il eſt obligé de travailler pour gagner ſa vie. Il ſe marie, il a des enfans qui deviennent grands & qui le battent. Enfin il revient dans ſon pays & dans ſon palais ; il y retrouve ſon derviche qui lui a fait ſouffrir tant de maux pendant vingt-cinq ans. Il veut le tuer. Il ne s'apaiſe que quand il ſait que tout cela s'eſt paſſé dans l'inſtant qu'il s'eſt lavé le viſage en fermant les yeux.

Vous aimez mieux la fiction des amours de *Didon* & d'*Enée*, qui rendent raiſon de la haine immortelle de Carthage contre Rome, & celle qui développe

dans l'Elyſée les grandes deſtinées de l'empire romain.

Mais n'aimez-vous pas auſſi dans l'*Arioſte* cette *Alcine* qui a la taille de *Minerve* & la beauté de *Vénus*, qui eſt ſi charmante aux yeux de ſes amans, qui les enivre de voluptés ſi raviſſantes, qui réunit tous les charmes & toutes les grâces ? Quand elle eſt enfin réduite à elle-même, & que l'enchantement eſt paſſé, ce n'eſt plus qu'une petite vieille ratatinée & dégoûtante.

Pour les fictions qui ne figurent rien, qui n'enſeignent rien, dont il ne réſulte rien, ſont-elles autre choſe que des menſonges ? & ſi elles ſont incohérentes, entaſſées ſans choix, comme il y en a tant, ſont-elles autre choſe que des rêves ?

Vous m'aſſurez pourtant qu'il y a de vieilles fictions très-incohérentes, fort peu ingénieuſes, & aſſez abſurdes, qu'on admire encore. Mais prenez garde ſi ce ne ſont pas les grandes images répandues dans ces fictions qu'on admire, plutôt que les inventions qui amènent ces images. Je ne veux pas diſputer : mais voulez-vous être ſifflé de toute l'Europe, & enſuite oublié pour jamais ? donnez-nous des fictions ſemblables à celles que vous admirez.

FIERTÉ.

Fierté eſt une des expreſſions qui, n'ayant d'abord été employées que dans un ſens odieux, ont été enſuite détournées à un ſens favorable.

C'eſt un crime, quand ce mot ſignifie la vanité hautaine, altière, orgueilleuſe, dédaigneuſe. C'eſt preſque une louange, quand il ſignifie la hauteur d'une ame noble.

C'eſt un juſte éloge dans un général qui marche avec fierté à l'ennemi. Les écrivains ont loué la fierté de la démarche de *Louis XIV*: ils auraient dû ſe contenter d'en remarquer la nobleſſe.

La fierté de l'ame, ſans hauteur, eſt un mérite compatible avec la modeſtie. Il n'y a que la fierté dans l'air & dans les manières qui choque; elle déplaît dans les rois mêmes.

La fierté dans l'extérieur, dans la ſociété, eſt l'expreſſion de l'orgueil: la fierté dans l'ame eſt de la grandeur.

Les nuances ſont ſi délicates, qu'eſprit fier eſt un blâme, ame fière une louange; c'eſt que par eſprit fier on entend un homme qui penſe avantageuſement de ſoi-même; & par ame fière on entend des ſentimens élevés.

La fierté annoncée par l'extérieur eſt tellement un défaut, que les petits qui louent baſſement les grands de ce défaut, ſont obligés de l'adoucir, ou plutôt de le relever par une épithète, *cette noble fierté*. Elle n'eſt pas ſimplement la vanité, qui conſiſte à ſe faire valoir par les petites choſes; elle n'eſt pas la préſomption, qui ſe croit capable des grandes; elle n'eſt pas le dédain, qui ajoute encore le mépris des autres à l'air de la grande opinion de ſoi-même; mais elle s'allie intimement avec tous ces défauts.

On s'eſt ſervi de ce mot dans les romans & dans les vers, ſurtout dans les opéra, pour exprimer la ſévérité de la pudeur; on y rencontre par-tout, vaine fierté, rigoureuſe fierté.

Les poëtes ont eu peut-être plus de raiſon qu'ils ne penſaient. La fierté d'une femme n'eſt pas ſimplement

la pudeur ſévère, l'amour du devoir, mais le haut prix que ſon amour-propre met à ſa beauté.

On a dit quelquefois, la fierté du pinceau, pour ſignifier des touches libres & hardies.

FIEVRE.

CE n'eſt pas en qualité de médecin, mais de malade que je veux dire un mot de la fièvre. Il faut quelquefois parler de ſes ennemis : celui-là m'a attaqué pendant plus de vingt ans. *Fréron* n'a jamais été plus acharné.

Je demande pardon à *Sydenham* qui définit la fièvre *un effort de la nature qui travaille de tout ſon pouvoir à chaſſer la matière peccante.* On pourrait définir ainſi la petite vérole, la rougeole, la diarrhée, les vomiſſemens, les éruptions de la peau, & vingt autres maladies. Mais ſi ce médecin définiſſait mal, il agiſſait bien. Il guériſſait, parce qu'il avait de l'expérience, & qu'il ſavait attendre.

Boerhaave, dans ſes aphoriſmes, dit : *La contraction plus fréquente, & la réſiſtance augmentée vers les vaiſſeaux capillaires donnent une idée abſolue de toute fièvre aiguë.*

C'eſt un grand maître qui parle ; mais il commence par avouer que la nature de la fièvre eſt très-cachée.

Il ne nous dit point quel eſt ce principe ſecret qui ſe développe à des heures réglées dans des fièvres intermittentes, quel eſt ce poiſon interne qui ſe renouvelle après un jour de relâche, où eſt ce foyer qui s'éteint, & ſe rallume à des momens marqués. Il ſemble que toutes les cauſes ſoient faites pour être ignorées.

On ſait à-peu-près qu'on aura la fièvre après des excès, ou dans l'intempérie des ſaiſons. On ſait que le quinquina pris à propos la guérira : c'eſt bien aſſez ; on ignore le comment. J'ai lu quelque part ces petits vers qui me paraiſſent d'une plaiſanterie aſſez philoſophique.

Dieu mûrit à Moka dans le golfe arabique
Ce café néceſſaire aux pays des frimats :
Il met la fièvre en nos climats,
Et le remède en Amérique.

Tout animal qui ne meurt pas de mort ſubite périt par la fièvre. Cette fièvre paraît l'effet inévitable des liqueurs qui compoſent le ſang, ou ce qui tient lieu de ſang. C'eſt pourquoi les métaux, les minéraux, les marbres durent ſi long-temps, & les hommes ſi peu. La ſtructure de tout animal prouve aux phyſiciens qu'il a dû de tout temps jouir d'une très-courte vie. Les théologiens ont eu, ou ont étalé d'autres ſentimens. Ce n'eſt pas à nous d'examiner cette queſtion. Les phyſiciens, les médecins ont raiſon *in ſenſu humano ;* & les théologiens ont raiſon *in ſenſu divino.* Il eſt dit au Deutéronome (chap. 28, v. 22) que ſi les *Juifs n'obſervent pas la loi, ils tomberont dans la pauvreté, ils ſouffriront le froid & le chaud, & ils auront la fièvre.* Il n'y a jamais eu que le Deutéronome & le Médecin-malgré-lui qui aient menacé les gens de leur donner la fièvre.

Il paraît impoſſible que la fièvre ne ſoit pas un accident naturel à un corps animé, dans lequel circulent tant de liqueurs, comme il eſt impoſſible que ce corps animé ne ſoit point écraſé par la chute d'un rocher.

Le

Le ſang fait la vie. C'eſt lui qui fournit à chaque viſcère, à chaque membre, à la peau, à l'extrémité des poils & des ongles les liqueurs, les humeurs qui leur ſont propres.

Ce ſang, par lequel l'animal eſt en vie, eſt formé par le chyle. Ce chyle eſt envoyé de la mère à l'enfant dans la groſſeſſe. Le lait de la nourrice produit ce même chyle, dès que l'enfant eſt né. Plus il ſe nourrit enſuite de différens alimens, plus ce chyle eſt ſujet à s'aigrir. Lui ſeul formant le ſang, & ce ſang étant compoſé de tant d'humeurs différentes ſi ſujettes à ſe corrompre, ce ſang circulant dans tout le corps humain plus de cinq cents cinquante fois en vingt-quatre heures avec la rapidité d'un torrent, il eſt étonnant qu'un homme n'ait pas plus ſouvent la fièvre; il eſt étonnant qu'il vive. A chaque articulation, à chaque glande, à chaque paſſage il y a un danger de mort; mais auſſi, il y a autant de ſecours que de dangers. Preſque toute membrane s'élargit & ſe reſſerre ſelon le beſoin. Toutes les veines ont des écluſes qui s'ouvrent & qui ſe ferment; qui donnent paſſage au ſang, & qui s'oppoſent à un retour par lequel la machine ſerait détruite. Le ſang gonflé dans tous ſes canaux s'épure de lui-même : c'eſt un fleuve qui entraîne mille immondices; il s'en décharge par la tranſpiration, par les ſueurs, par toutes les ſécrétions, par toutes les évacuations. La fièvre eſt elle-même un ſecours; elle eſt une guériſon, quand elle ne tue pas.

L'homme, par ſa raiſon, accélère la cure, avec des amers & ſurtout du régime. Il prévient le retour des accès. Cette raiſon eſt un aviron avec lequel il

peut courir quelque temps la mer de ce monde, quand la maladie ne l'engloutit pas.

On demande comment la nature a pu abandonner les animaux, ſon ouvrage, à tant d'horribles maladies dont la fievre eſt preſque toujours la compagne. Comment & pourquoi tant de déſordres avec tant d'ordre ; la deſtruction par tout à côté de la formation? Cette difficulté me donne ſouvent la fièvre ; mais je vous prie de lire les lettres de *Memmius.* (*) Peut-être vous ſoupçonnerez alors que l'incompréhenſible artiſan des mondes, des animaux, des végétaux, ayant tout fait pour le mieux, n'a pu faire mieux.

FIGURE.

SI on veut s'inſtruire, il faut lire attentivement tous les articles du grand dictionnaire de l'Encyclopédie, au mot *Figure.*

Figure de la terre par M. d'*Alembert;* ouvrage auſſi clair que profond, & dans lequel on trouve tout ce qu'on peut ſavoir ſur cette matière.

Figure de rhétorique par *Céſar Dumarſais;* inſtruction qui apprend à penſer & à écrire, & qui fait regretter, comme bien d'autres articles, que les jeunes gens ne ſoient pas à portée de lire commodément des choſes ſi utiles. Ces tréſors cachés dans un dictionnaire de vingt-deux volumes in-folio d'un prix exceſſif, devraient être entre les mains de tous les étudians pour trente ſous.

Figure humaine par rapport à la peinture & à la

(*) *Philoſophie*, tome I.

ſculpture ; excellente leçon donnée par M. *Vatelet* à tous les artiſtes.

Figure, en phyſiologie; article très-ingénieux, par M. d'*Abbés de Caberoles*.

Figure, en arithmétique & en algèbre par M. *Mallet*.

Figure, en logique, en métaphyſique & belles-lettres, par M. le chevalier de *Jaucour*, homme au-deſſus des philoſophes de l'antiquité, en ce qu'il a préféré la retraite, la vraie philoſophie, le travail infatigable à tous les avantages que pouvait lui procurer ſa naiſſance, dans un pays où l'on préfère cet avantage à tout le reſte, excepté à l'argent.

Figure, ou forme de la terre.

COMMENT, *Platon*, *Ariſtote*, *Eratoſthènes*, *Poſſidonius* & tous les géomètres de l'Aſie, de l'Egypte & de la Grèce ayant reconnu la ſphéricité de notre globe, arriva-t il que nous crûmes ſi long temps la terre plus longue que large d'un tiers, & que de là nous vinrent les degrés de longitude & de latitude; dénomination qui atteſte continuellement notre ancienne ignorance ?

Le juſte reſpect pour la Bible, qui nous enſeigne tant de vérités plus néceſſaires & plus ſublimes, fut la cauſe de cette erreur univerſelle parmi nous.

On avait trouvé dans le pſeaume CIII, que DIEU a étendu le ciel ſur la terre comme une peau ; & de ce qu'une peau a d'ordinaire plus de longueur que de largeur, on en avait conclu autant pour la terre.

St Athanaſe s'exprime avec autant de chaleur contre

les bons aſtronomes que contre les partiſans d'*Arius* & d'*Euſèbe*. *Fermons*, dit-il, *la bouche à ces barbares, qui, parlant ſans preuve, oſent avancer que le ciel s'étend auſſi ſous la terre*. Les pères regardaient la terre comme un grand vaiſſeau entouré d'eau, la proue était à l'Orient & la poupe à l'Occident.

On voit encore dans *Coſmas*, moine du quatrième ſiècle, une eſpèce de carte géographique où la terre a cette figure.

Tortato, évêque d'Avila, ſur la fin du quinzième ſiècle, déclare dans ſon commentaire ſur la Genèſe, que la foi chrétienne eſt ébranlée, pour peu qu'on croïe la terre ronde.

Colombo, *Veſpuce* & *Magellan* ne craignirent point l'excommunication de ce ſavant évêque; & la terre reprit ſa rondeur malgré lui.

Alors on courut d'une extrémité à l'autre; la terre paſſa pour une ſphère parfaite. Mais l'erreur de la ſphère parfaite était une mépriſe de philoſophes, & l'erreur d'une terre plate & longue était une ſottiſe d'idiots.

Dès qu'on commença à bien ſavoir que notre globe tourne ſur lui-même en vingt-quatre heures, on aurait pu juger de cela ſeul, qu'une forme véritablement ronde ne ſaurait lui appartenir. Non-ſeulement la force centrifuge élève conſidérablement les eaux dans la région de l'équateur, par le mouvement de la rotation en vingt-quatre heures; mais elles y ſont encore élevées d'environ vingt-cinq pieds, deux fois par jour par les marées; il ſerait donc impoſſible que les terres vers l'équateur ne fuſſent perpétuellement inondées; or elles ne le ſont pas; donc la région de

l'équateur eſt beaucoup plus élevée à proportion que le reſte de la terre ; donc la terre eſt un ſphéroïde élevé à l'équateur, & ne peut être une ſphère parfaite. Cette preuve ſi ſimple avait échappé aux plus grands génies, parce qu'un préjugé univerſel permet rarement l'examen.

On ſait qu'en 1672, *Richer* dans un voyage à la Cayenne près de la ligne, entrepris par l'ordre de *Louis XIV* ſous les auſpices de *Colbert* le père de tous les arts ; *Richer*, dis-je, parmi beaucoup d'obſervations trouva que le pendule de ſon horloge ne feſait plus ſes oſcillations, ſes vibrations auſſi fréquentes que dans la latitude de Paris, & qu'il fallait abſolument raccourcir le pendule d'une ligne & de plus d'un quart. La phyſique & la géométrie n'étaient pas alors à beaucoup près ſi cultivées qu'elles le ſont aujourd'hui ; quel homme eût pu croire que de cette remarque ſi petite en apparence, & que d'une ligne de plus ou de moins puſſent ſortir les plus grandes vérités phyſiques ? On trouva d'abord qu'il fallait néceſſairement que la peſanteur fût moindre ſous l'équateur dans notre latitude, puiſque la ſeule peſanteur fait l'oſcillation d'un pendule. Par conſéquent, puiſque la peſanteur des corps eſt d'autant moins forte que ces corps ſont plus éloignés du centre de la terre, il fallait abſolument que la région de l'équateur fût beaucoup plus élevée que la nôtre, plus éloignée du centre ; ainſi la terre ne pouvait être une vraie ſphère.

Beaucoup de philoſophes firent, à propos de ces découvertes, ce que font tous les hommes quand il faut changer ſon opinion ; on diſputa ſur l'expérience

de *Richer* ; on prétendit que nos pendules ne feſaient leurs vibrations moins promptes vers l'équateur, que parce que la chaleur alongeait ce métal ; mais on vit que la chaleur du plus brûlant été l'alonge d'une ligne ſur trente pieds de longueur ; & il s'agiſſait ici d'une ligne & un quart, d'une ligne & demie, ou même de deux lignes, ſur une verge de fer longue de trois pieds huit lignes.

Quelques années après, MM. *Varin*, *Deshayes*, *Feuillée*, *Couplet*, répétèrent vers l'équateur la même expérience du pendule; il le fallut toujours raccourcir, quoique la chaleur fût très-ſouvent moins grande ſous la ligne même qu'à quinze ou vingt degrés de l'équateur. Cette expérience a été confirmée de nouveau par les académiciens que *Louis XV* a envoyés au Pérou, qui ont été obligés vers Quitto, ſur des montagnes où il gelait, de raccourcir le pendule à ſecondes d'environ deux lignes. (*a*)

A peu près au même temps, les académiciens, qui ont été meſurer un arc du méridien au nord, ont trouvé qu'à Pello, par-delà le cercle polaire, il faut alonger le pendule pour avoir les mêmes oſcillations qu'à Paris ; par conſéquent la peſanteur eſt plus grande au cercle polaire que dans les climats de la France, comme elle eſt plus grande dans nos climats que vers l'équateur. Si la peſanteur eſt plus grande au Nord, le Nord eſt donc plus près du centre de la terre que l'équateur ; la terre eſt donc applatie vers les pôles.

Jamais l'expérience & le raiſonnement ne concoururent avec tant d'accord à prouver une vérité. Le

(*a*) Ceci était écrit en 1736.

célèbre *Huyghens*, par le calcul des forces centrifuges, avait prouvé que la diminution dans la pesanteur qui en résulte pour une sphère n'était pas assez grande pour expliquer les phénomènes ; & que par conséquent la terre devait être un sphéroïde applati aux pôles. *Newton* par les principes de l'attraction avait trouvé les mêmes rapports à peu de chose près : il faut seulement observer qu'*Huyghens* croyait que cette force inhérente aux corps qui les détermine vers le centre du globe, cette gravité primitive, est par tout la même. Il n'avait pas encore vu les découvertes de *Newton* ; il ne considérait donc la diminution de la pesanteur que par la théorie des forces centrifuges. L'effet des forces centrifuges diminue la gravité primitive sous l'équateur. Plus les cercles dans lesquels cette force centrifuge s'exerce deviennent petits, plus cette force cède à celle de la gravité ; ainsi, sous le pôle même, la force centrifuge, qui est nulle, doit laisser à la gravité primitive toute son action. Mais ce principe d'une gravité toujours égale tombe en ruine par la découverte que *Newton* a faite, & dont nous avons tant parlé ailleurs, qu'un corps transporté, par exemple, à dix diamètres du centre de la terre, pèse cent fois moins qu'à un diamètre.

C'est donc par les lois de la gravitation, combinées avec celles de la force centrifuge, qu'on fait voir véritablement quelle figure la terre doit avoir. *Newton* & *Grégori* ont été si sûrs de cette théorie, qu'ils n'ont pas hésité d'avancer que les expériences sur la pesanteur étaient plus sures pour faire connaître la figure de la terre, qu'aucune mesure géographique.

Louis XIV avait signalé son règne par cette

méridienne, qui traverſe la France ; l'illuſtre *Dominique Caſſini* l'avait commencée avec ſon fils ; il avait en 1701 tiré du pied des Pyrenées à l'obſervatoire une ligne auſſi droite qu'on le pouvait, à travers les obſtacles preſque inſurmontables que les hauteurs des montagnes, les changemens de la réfraction dans l'air, & les altérations des inſtrumens oppoſaient ſans ceſſe à cette vaſte & délicate entrepriſe ; il avait donc en 1701 meſuré ſix degrés dix-huit minutes de cette méridienne. Mais de quelque endroit que vînt l'erreur, il avait trouvé les degrés vers Paris, c'eſt-à-dire vers le Nord, plus petits que ceux qui allaient aux Pyrenées vers le Midi ; cette meſure démentait & celle de *Norvood*, & la nouvelle théorie de la terre applatie aux pôles. Cependant cette nouvelle théorie commençait à être tellement reçue, que le ſecrétaire de l'académie n'héſita point dans ſon hiſtoire de 1701 à dire que les meſures nouvelles priſes en France prouvaient que la terre eſt un ſphéroïde dont les pôles ſont applatis. Les meſures de *Dominique Caſſini* entraînaient à la vérité une concluſion toute contraire ; mais comme la figure de la terre ne ſefait pas encore en France une queſtion, perſonne ne releva pour lors cette concluſion fauſſe. Les degrés du méridien de Collioure à Paris paſſèrent pour exactement meſurés ; & le pôle, qui par ces meſures devait néceſſairement être alongé, paſſa pour applati.

Un ingénieur nommé M. *des Roubais*, étonné de la concluſion, démontra que par les meſures priſes en France, la terre devait être un ſphéroïde oblong, dont le méridien qui va d'un pôle à l'autre, eſt plus

long que l'équateur, & dont les pôles ſont alongés. (*b*) Mais de tous les phyſiciens à qui il adreſſa ſa diſſertation, aucun ne voulut la faire imprimer, parce qu'il ſemblait que l'académie eût prononcé, & qu'il paraiſſait trop hardi à un particulier de réclamer. Quelque temps après, l'erreur de 1701 fut reconnue ; on ſe dédit, & la terre fut alongée, par une juſte concluſion tirée d'un faux principe. La méridienne fut continuée ſur ce principe de Paris à Dunkerque ; on trouva toujours les degrés du méridien plus petits en allant vers le Nord. On ſe trompa toujours ſur la figure de la terre comme on s'était trompé ſur la nature de la lumière. Environ ce temps-là, des mathématiciens qui feſaient les mêmes opérations à la Chine, furent étonnés de voir de la différence entre leurs degrés, qu'ils penſaient devoir être égaux, & de les trouver, après pluſieurs vérifications, plus petits vers le Nord que vers le Midi. C'était encore une puiſſante raiſon pour croire le ſphéroïde oblong, que cet accord des mathématiciens de France & de ceux de la Chine. On fit plus encore en France, on meſura des parallèles à l'équateur. Il eſt aiſé de comprendre que ſur un ſphéroïde oblong, nos degrés de longitude doivent être plus petits que ſur une ſphère. M. de *Caſſini* trouva le parallèle qui paſſe par Saint-Malo, plus court de mille trente-ſept toiſes, qu'il n'aurait dû être dans l'hypothèſe d'une terre ſphérique. Ce degré était donc incomparablement plus court qu'il n'eût été ſur un ſphéroïde à pôles alongés.

Toutes ces fauſſes meſures prouvèrent qu'on

(*b*) Son mémoire eſt dans le Journal littéraire.

avait trouvé les degrés comme on avait voulu les trouver: elles renverſèrent pour un temps en France la démonſtration de *Newton* & d'*Huyghens*; & on ne douta pas que les pôles ne fuſſent d'une figure toute oppoſée à celle dont on les avait crus d'abord; on ne ſavait où l'on en était.

Enfin les nouveaux académiciens qui allèrent au cercle polaire en 1736, ayant vu par d'autres meſures, que le degré était dans ces climats plus long qu'en France, on douta entr'eux & meſſieurs *Caſſini*. Mais bientôt après on ne douta plus; car les mêmes aſtronomes qui revenaient du pôle, examinèrent encore ce degré meſuré en 1677 par *Picard* au nord de Paris; ils vérifièrent que ce degré eſt de cent vingt-trois toiſes plus long que *Picard* ne l'avait déterminé. Si donc *Picard*, avec ſes précautions, avait fait ſon degré de cent vingt-trois toiſes trop court, il était fort vraiſemblable qu'on eût enſuite trouvé les degrés vers le Midi plus longs qu'ils ne devaient être. Ainſi la premiere erreur de *Picard*, qui ſervait de fondement aux meſures de la méridienne, ſervait auſſi d'excuſe aux erreurs preſque inévitables que de tres-bons aſtronomes avaient pu commettre dans ces opérations.

Malheureuſement d'autres meſureurs trouvèrent au cap de Bonne-Eſpérance que les degres du meridien ne s'accordaient pas avec les nôtres. D'autres meſures priſes en Italie contredirent auſſi nos meſures françaiſes. Elles étaient toutes démenties par celles de la Chine. On ſe remit donc à douter, & on ſoupçonna très-raiſonnablement, à mon avis, que la terre était boſſelee.

Pour les Anglais, quoiqu'ils aiment à voyager, ils s'épargnèrent cette fatigue, & s'en tinrent à leur théorie.

La différence d'un axe à l'autre n'eſt guère que de cinq de nos lieues ; différence immenſe pour ceux qui prennent parti, mais inſenſible pour ceux qui ne conſidèrent les meſures du globe que par les uſages utiles qui en réſultent. Un géographe ne pourrait guère dans une carte faire apercevoir cette différence, ni aucun pilote ſavoir s'il fait route ſur un ſphéroïde ou ſur une ſphère.

Cependant on oſa avancer que la vie des navigateurs dépendait de cette queſtion. O charlatanifme ! entrerez-vous juſque dans les degrés du méridien ?

Figuré, exprimé en figure.

On dit un *ballet figuré*, qui repréſente ou qu'on croit repréſenter une action, une paſſion, une ſaiſon, ou qui ſimplement forme des figures par l'arrangement des danſeurs deux à deux, quatre à quatre : *copie figurée*, parce qu'elle exprime préciſément l'ordre & la diſpoſition de l'original : *vérité figurée* par une fable, par une parabole : l'*Egliſe figurée* par la jeune épouſe du Cantique des cantiques : l'*ancienne Rome figurée* par Babylone : *ſtyle figuré* par les expreſſions métaphoriques qui figurent les choſes dont on parle, & qui les défigurent quand les métaphores ne ſont pas juſtes.

L'imagination ardente, la paſſion, le déſir, ſouvent trompé, produiſent le ſtyle figuré. Nous ne l'admettons point dans l'hiſtoire, car trop de

métaphores nuiſent à la clarté ; elles nuiſent même à la vérité, en diſant plus ou moins que la choſe même.

Les ouvrages didactiques réprouvent ce ſtyle. Il eſt bien moins à ſa place dans un ſermon que dans une oraiſon funèbre, parce que le ſermon eſt une inſtruction dans laquelle on annonce la vérité, l'oraiſon funèbre, une déclamation dans laquelle on exagère.

La poëſie d'enthouſiaſme, comme l'épopée, l'ode, eſt le genre qui reçoit le plus ce ſtyle. On le prodigue moins dans la tragédie où le dialogue doit être auſſi naturel qu'élevé ; encore moins dans la comédie, dont le ſtyle doit être plus ſimple.

C'eſt le goût qui fixe les bornes qu'on doit donner au ſtyle figuré dans chaque genre. *Balthazar Gratian* dit *que les penſées partent des vaſtes côtes de la mémoire, s'embarquent ſur la mer de l'imagination, arrivent au port de l'eſprit pour être enregiſtrées à la douane de l'entendement.* C'eſt préciſément le ſtyle d'*Arlequin*. Il dit à ſon maître : *La balle de vos commandemens a rebondi ſur la raquette de mon obéiſſance.* Avouons que c'eſt-là ſouvent ce ſtyle oriental qu'on tâche d'admirer.

Un autre défaut du ſtyle figuré eſt l'entaſſement des figures incohérentes. Un poëte en parlant de quelques philoſophes, les a appelés :

(*c*) D'ambitieux pygmées,
Qui ſur leurs pieds vainement redreſſés,
Et ſur des monts d'argumens entaſſés,
De jour en jour ſuperbes Encélades,
Vont redoublant leurs folles eſcalades.

(*c*) Vers d'une épître de *Jean-Baptiſte Rouſſeau* à *Louis Racine*, fils de *Jean Racine*.

Quand on écrit contre les philoſophes, il faudrait mieux écrire. Comment des pygmées ambitieux redreſſés ſur leurs pieds ſur des montagnes d'argumens, continuent-ils des eſcalades ? Quelle image fauſſe & ridicule! quelle platitude recherchée!

Dans une allégorie du même auteur, intitulée *la liturgie de Cythère*, vous trouvez ces vers-ci:

De toutes parts, autour de l'inconnue,
Ils vont tomber comme grêle menue,
Moiſſons de cœurs ſur la terre jonchés,
Et des dieux même à ſon char attachés.
De par Vénus nous verrons cette affaire.
Si s'en retourne aux cieux dans ſon ſérail;
En ruminant comment il pourra faire
Pour ramener la brebis au bercail.

Des moiſſons de cœurs jonchés ſur la terre comme de la grêle menue; & parmi ces cœurs palpitans à terre des dieux attachés au char de l'inconnue; l'amour qui va de par Vénus ruminer dans ſon ſérail au ciel, comment il pourra faire pour ramener au bercail cette brebis entourée de cœurs jonchés! Tout cela forme une figure ſi fauſſe, ſi puérile à la fois & ſi groſſière, ſi incohérente, ſi dégoûtante, ſi extravagante, ſi platement exprimée, qu'on eſt étonné qu'un homme qui feſait bien des vers dans un autre genre, & qui avait du goût, ait pu écrire quelque choſe de ſi mauvais.

On eſt encore plus ſurpris que ce ſtyle appelé *marotique* ait eu pendant quelque temps des approbateurs. Mais on ceſſe d'être ſurpris quand on lit les épîtres en vers de cet auteur; elles ſont preſque

toutes hériſſées de ces figures peu naturelles, & contraires les unes aux autres.

Il y a une épître à *Marot* qui commence ainſi:

Ami Marot, honneur de mon pupitre,
Mon premier maître, acceptez cette épître
Que vous écrit un humble nourriſſon
Qui ſur Parnaſſe a pris votre écuſſon,
Et qui jadis en maint genre d'eſcrime
Vint chez vous ſeul étudier la rime.

Boileau avait dit dans ſon épître à *Molière:*

Dans les combats d'eſprit ſavant maître d'eſcrime.

Du moins la figure était juſte. On s'eſcrime dans un combat; mais on n'étudie point la rime en s'eſcrimant. On n'eſt point l'honneur du pupitre d'un homme qui s'eſcrime. On ne prend point ſur le Parnaſſe un écuſſon pour rimer à nourriſſon. Tout cela eſt incompatible, tout cela jure.

Une figure beaucoup plus vicieuſe eſt celle-ci:

Au demeurant aſſez haut de ſtature,
Large de croupe, épais de ſourniture,
Flanqué de chair, gabionné de lard,
Tel en un mot que la nature & l'art,
En maçonnant les remparts de ſon ame,
Songèrent plus au fourreau qu'à la lame.

La nature & l'art qui maçonnent les remparts d'une ame, ces remparts maçonnés qui ſe trouvent être une fourniture de chair & un gabion de lard, ſont aſſurément le comble de l'impertinence. Le plus vil faquin

travaillant pour la foire St Germain aurait fait des vers plus raiſonnables. Mais quand ceux qui ſont un peu au fait ſe ſouviennent que ce ramas de ſottiſes fut écrit contre un des premiers hommes de la France par ſa naiſſance, par ſes places & par ſon génie, qui avait été le protecteur de ce rimeur, qui l'avait ſecouru de ſon crédit & de ſon argent, & qui avait beaucoup plus d'eſprit, d'éloquence & de ſcience que ſon détracteur, alors on eſt ſaiſi d'indignation contre le miſérable arrangeur de vieux mots impropres rimés richement ; & en louant ce qu'il a de bon, l'on déteſte cet horrible abus du talent.

Voici une figure du même auteur non moins fauſſe & non moins compoſée d'images, qui ſe détruiſent l'une l'autre.

Incontinent vous l'allez voir s'enfler
De tout le vent que peut faire ſouffler,
Dans les fourneaux d'une tête échauffée,
Fatuité ſur ſottiſe greffée.

Le lecteur ſent aſſez que la fatuité devenue un arbre greffé ſur l'arbre de la ſottiſe, ne peut être un ſoufflet, & que la tête ne peut être un fourneau. Toutes ces contorſions d'un homme qui s'écarte ainſi du naturel, ne reſſemblent pas aſſurément à la marche décente, aiſée & meſurée de *Boileau*. Ce n'eſt pas là l'art poëtique.

Y a-t-il un amas de figures plus incohérentes, plus diſparates que cet autre paſſage du même poëte :

Oui, tout auteur qui veut, ſans perdre haleine,
Boire à longs traits aux ſources d'Hippocrène,

Doit s'impoſer l'indiſpenſable loi
De s'éprouver, de deſcendre chez ſoi,
Et d'y chercher ces ſemences de flamme
Dont le vrai ſeul doit embraſer notre ame ;
Sans quoi jamais le plus fier écrivain
Ne put prétendre à cet eſſor divin.

Quoi ! pour boire à longs traits il faut deſcendre dans ſoi, & y chercher des ſemences de feu dont le vrai embraſe, ſans quoi le plus fier écrivain n'atteindra point à un eſſor ? Quel monſtrueux aſſemblage ! quel inconcevable galimatias !

On peut dans une allégorie ne point employer les figures, les métaphores, dire avec ſimplicité ce qu'on a inventé avec imagination. *Platon* a plus d'allégories encore que de figures ; il les exprime ſouvent avec élégance & ſans faſte.

Preſque toutes les maximes des anciens Orientaux & des Grecs ſont dans un ſtyle figuré. Toutes ces ſentences ſont des métaphores, de courtes allégories, & c'eſt là que le ſtyle figuré fait un très-grand effet en ébranlant l'imagination & en ſe gravant dans la mémoire.

Nous avons vu que *Pythagore* dit, *dans la tempête adorez l'écho*, pour ſignifier *dans les troubles civils retirez-vous à la campagne. N'attiſez pas le feu avec l'épée*, pour dire, *n'irritez pas les eſprits échauffés.*

Il y a dans toutes les langues beaucoup de proverbe communs qui ſont dans le ſtyle figuré.

Figure

Figure, en théologie.

Il eſt très-certain, & les hommes les plus pieux en conviennent, que les figures & les allégories ont été pouſſées trop loin. On ne peut nier que le morceau de drap rouge mis par la courtiſanne *Rahab* à ſa fenêtre pour avertir les eſpions de *Joſué*, regardé par quelques pères de l'Egliſe comme une figure du ſang de JESUS-CHRIST, ne ſoit un abus de l'eſprit qui veut trouver du myſtère à tout.

On ne peut nier que *St Ambroiſe* dans ſon livre de *Noé* & de l'*Arche*, n'ait fait un très-mauvais uſage de ſon goût pour l'allégorie, en diſant que la petite porte de l'arche était une figure de notre derrière, par lequel ſortent les excrémens.

Tous les gens ſenſés ont demandé comment on peut prouver que ces mots hébreux *maher-ſalal-has-bas*, *prenez vîte les dépouilles*, ſont une figure de JESUS-CHRIST. Comment *Moïſe* étendant les mains pendant la bataille contre les Madianites, peut-il être la figure de JESUS-CHRIST? comment *Juda* qui lie ſon ânon à la vigne, & qui lave ſon manteau dans le vin, eſt-il auſſi une figure? comment *Ruth* ſe gliſſant dans le lit de *Booz* peut-elle figurer l'Egliſe? comment *Sara* & *Rachel* ſont-elles l'Egliſe, & *Agar* & *Lia* la ſynagogue? comment les baiſers de la Sunamite ſur la bouche figurent-ils le mariage de l'Egliſe?

On ferait un volume de toutes ces énigmes, qui ont paru aux meilleurs théologiens des derniers temps plus recherchées qu'édifiantes.

Le danger de cet abus eſt parfaitement reconnu par l'abbé *Fleuri*, auteur de l'*Hiſtoire eccléſiaſtique*. C'eſt

un reſte de rabiniſme, un défaut dans lequel le ſavant *St Jérôme* n'eſt jamais tombé; cela reſſemble à l'explication des ſonges, à l'*oneiromancie*. Qu'une fille voie de l'eau bourbeuſe en rêvant, elle ſera mal mariée; qu'elle voie de l'eau claire, elle aura un bon mari. Une araignée ſignifie *de l'argent* &c.

Enfin, la poſtérité éclairée pourra-t-elle le croire? On a fait pendant plus de quatre mille ans une étude ſérieuſe de l'intelligence des ſonges.

Figures ſymboliques.

TOUTES les nations s'en ſont ſervi, comme nous l'avons dit à l'article *Emblème*; mais qui a commencé? ſont-ce les Egyptiens? il n'y a pas d'apparence. Nous croyons avoir prouvé plus d'une fois que l'Egypte eſt un pays tout nouveau, & qu'il a fallu pluſieurs ſiècles pour préſerver la contrée des inondations & pour la rendre habitable. Il eſt impoſſible que les Egyptiens aient inventé les ſignes du zodiaque, puiſque les figures qui déſignent les temps de nos ſemailles & de nos moiſſons, ne peuvent convenir aux leurs. Quand nous coupons nos blés, leur terre eſt couverte d'eau; quand nous ſemons, ils voient approcher le temps de recueillir. Ainſi le bœuf de notre zodiaque, & la fille qui porte des épis, ne peuvent venir d'Egypte. (*)

C'eſt une preuve évidente de la fauſſeté de ce paradoxe nouveau que les Chinois ſont une colonie égyptienne. Les caractères ne ſont point les mêmes, les Chinois marquent la route du ſoleil par vingt-huit conſtellations; & les Egyptiens, d'après les Chaldéens, en comptaient douze ainſi que nous.

(*) Voyez la *Philoſophie de l'hiſtoire. Eſſai ſur les mœurs &c.* tom. I.

Les figures qui déſignent les planètes, ſont à la Chine & aux Indes toutes différentes de celles d'Egypte & de l'Europe ; les ſignes des métaux différens, la manière de conduire la main en écrivant non moins différente. Donc rien ne paraît plus chimérique que d'avoir envoyé les Egyptiens peupler la Chine.

Toutes ces fondations fabuleuſes faites dans les temps fabuleux, ont fait perdre un temps irréparable à une multitude prodigieuſe de ſavans, qui ſe ſont tous égarés dans leurs laborieuſes recherches, & qui auraient pu être utiles au genre-humain dans des arts véritables.

Pluche, dans ſon hiſtoire, ou plutôt dans ſa *Fable du ciel*, nous certifie que *Cham* fils de *Noé* alla régner en Egypte où il n'y avait perſonne ; que ſon fils *Menés* fut le plus grand des légiſlateurs, que *Thot* était ſon premier miniſtre.

Selon lui & ſelon ſes garans, ce *Thot* ou un autre inſtitua des fêtes en l'honneur du déluge, & les cris de joie *Io bacché*, ſi fameux chez les Grecs, étaient des lamentations chez les Egyptiens. *Bacché* venait de l'hébreux *Beke* qui ſignifie *ſanglots*, & cela dans un temps où le peuple hébreu n'exiſtait pas. Par cette explication, joie veut dire *triſteſſe*, & chanter ſignifie *pleurer*.

Les Iroquois ſont plus ſenſés, ils ne s'informent point de ce qui ſe paſſa ſur le lac Ontario il y a quelques milliers d'années ; ils vont à la chaſſe au lieu de faire des ſyſtèmes.

Les mêmes auteurs aſſurent que les ſphinx dont l'Egypte était orné, ſignifiaient la *ſurabondance*, parce que des interprètes ont prétendu qu'un mot hébreu

ſpang voulait dire *un excès ;* comme ſi la langue hébraïque, qui eſt en grande partie dérivée de la phénicienne, avait ſervi de leçon à l'Egypte. & quel rapport d'un ſphinx à une abondance d'eau ? Les ſcholiaſtes futurs ſoutiendront un jour avec plus de vraiſemblance, que nos maſcarons qui ornent la clef des cintres de nos fenêtres, ſont des emblèmes de nos maſcarades ; & que ces fantaiſies annonçaient qu'on donnait le bal dans toutes les maiſons décorées de maſcarons.

Figure, ſens figuré, allégorique, myſtique, tropologique, typique &c.

C'EST ſouvent l'art de voir dans les livres tout autre choſe que ce qui s'y trouve. Par exemple, que *Romulus* faſſe périr ſon frère *Rémus*, cela ſignifiera la mort du duc de *Berri* frère de *Louis XI. Régulus* priſonnier à Carthage, ce ſera *ſaint Louis* captif à la Maſſoure.

On remarque très-juſtement dans le grand Dictionnaire encyclopédique, que pluſieurs pères de l'Egliſe ont pouſſé peut-être un peu trop loin ce goût des figures allégoriques ; ils ſont reſpectables juſque dans leurs écarts.

Si les ſaints pères ont quelquefois abuſé de cette méthode, on pardonne à ces petits excès d'imagination en faveur de leur ſaint zèle.

Ce qui peut les juſtifier encore, c'eſt l'antiquité de cet uſage, que nous avons vu pratiqué par les premiers philoſophes. Il eſt vrai que les figures ſymboliques employées par les pères ſont dans un goût différent.

Par exemple, lorſque *St Auguſtin* veut trouver les quarante-deux générations de la généalogie de JESUS, annoncées par *St Matthieu* qui n'en rapporte que quarante & une, *Auguſtin* dit (*d*) qu'il faut compter deux fois *Jéconias*, parce que *Jéconias* eſt la *pierre angulaire* qui appartient à deux murailles; que ces deux murailles figurent l'ancienne loi & la nouvelle, & que *Jéconias* étant ainſi *pierre angulaire*, figure JESUS-CHRIST qui eſt la *vraie pierre angulaire.*

Le même ſaint, dans le même ſermon, dit (*e*) que le nombre de quarante doit dominer, & il abandonne *Jéconias* & ſa pierre angulaire comptée pour deux générations. Le nombre de quarante, dit-il, ſignifie la vie; car dix ſont la parfaite béatitude, étant multipliés par quatre, qui figurent le temps en comptant les quatre ſaiſons.

Dans le même ſermon encore, il explique pourquoi *St Luc* donne ſoixante & dix-ſept ancêtres à JESUS-CHRIST, cinquante-ſix juſqu'au patriarche *Abraham*, & vingt & un d'*Abraham* à DIEU même. Il eſt vrai que ſelon le texte hébreu il n'y en aurait que ſoixante & ſeize, car la bible hébraïque ne compte point un *Caïnan* qui eſt interpolé dans la Bible grecque appelée *des Septante.*

Voici ce que dit *St Auguſtin.*

» Le nombre de ſoixante & dix-ſept figure l'aboli-
» tion de tous les péchés par le baptême..... le
» nombre dix ſignifie juſtice & béatitude réſultante
» de la créature, qui eſt ſept avec la Trinité qui fait
» trois. C'eſt par cette raiſon que les commandemens

(*d*) Sermon XLI, article IX. (*e*) Article XXII.

» de DIEU ſont au nombre de dix. Le nombre onze » ſignifie le péché, parce qu'il tranſgreſſe dix..... » Ce nombre de ſoixante & dix-ſept eſt le produit » de onze figures du péché multiplié par ſept & non » par dix; car le nombre ſept eſt le ſymbole de la » créature. Trois repréſentent l'ame qui eſt quelque » image de la Divinité & quatre repréſentent le corps » à cauſe de ſes quatre qualités &c.» (*f*)

On voit dans ces explications un reſte des myſtères de la cabale & du quaternaire de *Pythagore*. Ce goût fut très-long-temps en vogue.

St Auguſtin va plus loin ſur les dimenſions de la matière. (*g*) La largeur, c'eſt la dilatation du cœur qui opère les bonnes œuvres; la longueur, c'eſt la perſévérance. La hauteur, c'eſt l'eſpoir des récompenſes. Il pouſſe très-loin cette allégorie; il l'applique à la croix, & en tire de grandes conſéquences.

L'uſage de ces figures avait paſſé des Juifs aux chrétiens, long-temps avant *ſaint Auguſtin*. Ce n'eſt pas à nous de ſavoir dans quelles bornes on devait s'arrêter.

Les exemples de ce défaut ſont innombrables. Quiconque a fait de bonnes études ne haſardera de telles figures ni dans la chaire ni dans l'école. Il n'y en a point d'exemple chez les Romains & chez les Grecs, pas même dans les poëtes.

On trouve ſeulement dans les Métamorphoſes d'*Ovide* des inductions ingénieuſes tirées des fables qu'on donne pour fables.

Pyrrha & *Deucalion* ont jeté des pierres entre leurs

(*f*) Article XXIII. (*g*) Sermon LIII, art. XIV.

jambes par derrière, des hommes en ſont nés. *Ovide* dit :

Inde genus durum ſumus experienſque laborum
Et documenta damus qua ſimus origine nati.
Formés par des cailloux, ſoit fable ou vérité,
Hélas! le cœur de l'homme en a la dureté.

Apollon aime *Daphné*, & *Daphné* n'aime point *Apollon;* c'eſt que l'*Amour* a deux eſpèces de flèches, les unes d'or & perçantes, les autres de plomb & écachées.

Apollon a reçu dans le cœur une flèche d'or, *Daphné* une de plomb.

Ecce ſagittifera promſit duo tela pharetra
Diverſorum operum; fugat hoc, facit illud amorem.
Quod facit auratum eſt; & Cuſpide fulget acuta
Quod fugat obtuſum eſt, & habet ſub arundine plumbum &c.
Fatal Amour, tes traits ſont différens,
Les uns ſont d'or, ils ſont doux & perçans ;
Ils ſont qu'on aime ; & d'autres au contraire
Sont d'un vil plomb qui rend froid & ſévère.
O Dieu d'amour! en qui j'ai tant de foi,
Prends tes traits d'or pour Aminte & pour moi.

Toutes ces figures ſont ingénieuſes & ne trompent perſonne. Quand on dit que *Vénus* la déeſſe de la beauté, ne doit point marcher ſans les Grâces, on dit une vérité charmante. Ces fables qui étaient dans la bouche de tout le monde, ces allégories ſi naturelles avaient tant d'empire ſur les eſprits, que peut-être les premiers chrétiens voulurent les combattre en les imitant. Ils ramaſſèrent les armes de la mythologie

pour la détruire ; mais ils ne purent s'en ſervir avec la même adreſſe ; ils ne ſongèrent pas que l'auſtérité ſainte de notre religion ne leur permettait pas d'employer ces reſſources, & qu'une main chrétienne aurait mal joué ſur la lyre d'*Apollon*.

Cependant, le goût de ces figures typiques & prophétiques était ſi enraciné, qu'il n'y eut guère de prince, d'homme d'Etat, de pape, de fondateur d'ordre auquel on n'appliquât des allégories, des alluſions priſes de l'écriture ſainte. La flatterie & la ſatire puiſèrent à l'envi dans la même ſource.

On diſait au pape *Innocent III : Innocens eris à maledictione*, quand il fit une croiſade ſanglante contre le comte de Toulouſe.

Lorſque *François Martorillo* de Paule fonda les minimes, il ſe trouva qu'il était prédit dans la Genèſe, *Minimus cum patre noſtro*.

Le prédicateur qui prêcha devant *Jean d'Autriche* après la célèbre bataille de Lépante, prit pour ſon texte, *Fuit homo miſſus à Deo cui nomen erat Joannes ;* & cette alluſion était fort belle ſi les autres étaient ridicules. On dit qu'on la répéta pour *Jean Sobieski* après la délivrance de Vienne, mais le prédicateur n'était qu'un plagiaire.

Enfin, ce fut un uſage ſi conſtant, qu'aucun prédicateur de nos jours n'a jamais manqué de prendre une allégorie pour ſon texte. Une des plus heureuſes eſt le texte de l'oraiſon funèbre du duc de *Candale*, prononcée devant ſa ſœur qui paſſait pour un modèle de vertu ; *Dic quia ſoror mea es, ut mihi bene eveniat propter te.* Dites que vous êtes ma ſœur, afin que je ſois bien traité à cauſe de vous.

Il ne faut pas être ſurpris ſi les cordeliers pouſſèrent trop loin ces figures en faveur de *St François* d'Aſſiſe dans le fameux & très-peu connu livre des *Conformités de St François d'Aſſiſe avec* JESUS-CHRIST. On y voit ſoixante & quatre prédictions de l'avénement de *St François*, tant dans l'ancien Teſtament que dans le nouveau; & chaque prédiction contient trois figures qui ſignifient la fondation des cordeliers. Ainſi ces pères ſe trouvent prédits cent quatre-vingt-douze fois dans la Bible.

Depuis *Adam* juſqu'à *St Paul*, tout a figuré le bienheureux *François d'Aſſiſe*. Les Ecritures ont été données pour annoncer à l'univers les ſermons de *François* aux quadrupèdes, aux poiſſons & aux oiſeaux, ſes ébats avec ſa femme de neige, ſes paſſe-temps avec le diable, ſes aventures avec frère *Elie* & frère *Pacifique*.

On a condamné ces pieuſes rêveries qui allaient juſqu'au blaſphème. Mais l'ordre de *St François* n'en a point pâti; il a renoncé à ces extravagances trop communes dans les ſiècles de barbarie. (*)

FIN DU MONDE.

LA plupart des philoſophes grecs crurent le monde éternel dans ſon principe, éternel dans ſa durée. Mais, pour cette petite partie du monde, ce globe de pierre, de boue, d'eau, de minéraux & de vapeurs, que nous habitons, on ne ſavait qu'en penſer; on le trouvait très-deſtructible. On diſait même qu'il avait été bouleverſé plus d'une fois, & qu'il le ſerait encore.

(*) Voyez *Emblème*.

Chacun jugeait du monde entier par ſon pays, comme une commère juge de tous les hommes par ſon quartier.

Cette idée de la fin de notre petit monde & de ſon renouvellement frappa ſurtout les peuples ſoumis à l'empire romain, dans l'horreur des guerres civiles de *Céſar* & de *Pompée*. *Virgile*, dans ſes Géorgiques, fait alluſion à cette crainte généralement répandue dans le commun peuple.

Impiaque æternam timuerunt ſæcula noctem.

L'univers étonné, que la terreur pourſuit,
Tremble de retomber dans l'éternelle nuit.

Lucain s'exprime bien plus poſitivement, quand il dit :

Hos, Cæſar, populos ſi nunc non uſſerit ignis,
Uret cum terris, uret cum gurgite ponti.
Communis mundo ſupereſt rogus.
Qu'importe du bûcher le triſte & faux honneur?
Le feu conſumera le ciel, la terre & l'onde;
Tout deviendra bûcher; la cendre attend le monde.

Ovide ne dit-il pas après *Lucrèce*?

Eſſe quoque in fatis reminiſcitur adfore tempus,
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cæli
Ardeat, & mundi moles operoſa laboret.
Ainſi l'ont ordonné les deſtins implacables.
L'air, la terre, & les mers, & les palais des dieux,
Tout ſera conſumé d'un déluge de feux.

Conſultez *Cicéron* lui-même, le ſage *Cicéron*. Il vous dit dans ſon livre de la *Nature des Dieux*, (*a*) le

(*a*) *De naturâ Deorum*, liv. II.

meilleur livre peut-être de toute l'antiquité, ſi ce n'eſt celui des devoirs de l'homme, appelé les *Offices;* il dit : *Ex quo eventurum noſtri putant id, de quo panetium addubitare dicebant, ut ad extremum omnis mundis igneſceret, cum, humore conſumpto, neque terra ali poſſet, neque remeare aër, cujus ortus, aquâ omni exhauſtâ, eſſe non poſſet; ita relinqui nihil præter ignem, à quo rurſum animante ac* DEO *renovatio mundi fieret, atque idem ornatus oriretur.* » Suivant les ſtoïciens, le monde » entier ne ſera que du feu ; l'eau étant conſumée, » plus d'aliment pour la terre; l'air ne pourra plus » ſe former, puiſque c'eſt de l'eau qu'il reçoit ſon » être : ainſi le feu reſtera ſeul. Ce feu étant DIEU, » & ranimant tout, renouvellera le monde, & lui » rendra ſa première beauté. »

Cette phyſique des ſtoïciens eſt, comme toutes les anciennes phyſiques, aſſez abſurde. Mais elle prouve que l'attente d'un embraſement général était univerſelle.

Etonnez-vous encore davantage. Le grand *Newton* penſe comme *Cicéron*. Trompé par une fauſſe expérience de *Boyle*, (*b*) il croit que l'humidité du globe ſe deſſéche à la longue, & qu'il faudra que DIEU lui prête une main réformatrice, *manum emendatricem.* Voilà donc les deux plus grands hommes de l'ancienne Rome, & de l'Angleterre moderne, qui penſent qu'un jour le feu l'emportera ſur l'eau.

Cette idée d'un monde, qui devait périr & ſe renouveler, était enracinée dans les cœurs des peuples de l'Aſie mineure, de la Syrie, de l'Egypte, depuis les guerres civiles des ſucceſſeurs d'*Alexandre.* Celles

(*b*) Queſtion à la fin de ſon *Optique.*

des Romains augmentèrent la terreur des nations, qui en étaient les victimes. Elles attendaient la destruction de la terre; & on espérait une nouvelle terre, dont on ne jouirait pas. Les Juifs, enclavés dans la Syrie, & d'ailleurs répandus par-tout, furent saisis de la crainte commune.

Aussi il ne paraît pas que les Juifs fussent étonnés, quand JESUS leur disait, selon *St Matthieu* & *St Luc*: (*c*) *Le ciel & la terre passeront.* Il leur disait souvent: *Le règne de* DIEU *approche.* Il prêchait l'évangile du règne.

St Pierre annonce (*d*) que l'Evangile a été prêché aux morts, & que la fin du monde approche. *Nous attendons*, dit-il, *de nouveaux cieux, & une nouvelle terre.*

St Jean, dans sa première épître, dit: (*e*) *Il y a dès-à-présent plusieurs antechrists, ce qui nous fait connaître que la dernière heure approche.*

St Luc prédit dans un bien plus grand détail la fin du monde, & le jugement dernier. Voici ses paroles. (*f*)

» Il y aura des signes dans la lune & dans les » étoiles; des bruits de la mer & des flots; les » hommes, séchant de crainte, attendront ce qui » doit arriver à l'univers entier. Les vertus des cieux » seront ébranlées. Et alors ils verront le fils de » l'homme venant dans une nuée, avec grande » puissance & grande majesté. En vérité, je vous

(*c*) *Matth.* chap. XXIV. *Luc*, chap. XVI.
(*d*) I. Epître de *saint Pierre*, chap. IV.
(*e*) *Jean*, chap. II, v. 18.
(*f*) *Luc*, chap. XXI.

» dis que la génération préſente ne paſſera point » que tout cela ne s'accompliſſe. »

Nous ne diſſimulons point que les incrédules nous reprochent cette prédiction même. Ils veulent nous faire rougir de ce que le monde exiſte encore. La génération paſſa, diſent-ils, & rien de tout cela ne s'accomplit. *Luc* fait donc dire à notre Sauveur ce qu'il n'a jamais dit, ou bien il faudrait conclure que JESUS-CHRIST s'eſt trompé lui-même ; ce qui ſerait un blaſphème. On ferme la bouche à ces impies en leur diſant que cette prédiction qui paraît ſi fauſſe ſelon la lettre, eſt vraie ſelon l'eſprit ; que l'univers entier ſignifie la Judée, & que la fin de l'univers ſignifie l'empire de *Titus* & de ſes ſucceſſeurs.

St Paul s'explique auſſi fortement ſur la fin du monde dans ſon épître à ceux de Theſſalonique. » Nous qui vivons, & qui vous parlons, nous ſerons » emportés dans les nuées, pour aller au-devant » du Seigneur au milieu de l'air. »

Selon ces paroles expreſſes de JESUS & de *St Paul*, le monde entier devait finir ſous *Tibère*, ou au plus tard ſous *Néron*. Cette prédiction de *Paul* ne s'accomplit pas plus que celle de *Luc*.

Ces prédictions allégoriques n'étaient pas ſans doute pour le temps où vivaient les évangéliſtes, & les apôtres. Elles étaient pour un temps à venir, que DIEU cache à tous les hommes.

Tu ne quæſieris (ſcire nefas) quem mihi, quem tibi
Finem dî dederint, Leuconoe ; neu Babylonios
Tentaris numeros, ut melius, quidquid erit, pati.

Il demeure toujours certain que tous les peuples

alors connus attendaient la fin du monde, une nouvelle terre, un nouveau ciel. Pendant plus de dix ſiècles on a vu une multitude de donations aux moines commençant par ces mots : *Adventante mundi veſpero* &c. *La fin du monde étant prochaine, moi, pour le remède de mon ame, & pour n'être point rangé parmi les boucs* &c. *je donne telles terres à tel couvent.* La crainte força les ſots à enrichir les habiles.

Les Egyptiens fixaient cette grande époque après trente-ſix mille cinq cents années révolues. On prétend qu'*Orphée* l'avait fixée à cent mille & vingt ans.

L'hiſtorien *Flavien Joſephe* aſſure qu'*Adam* ayant prédit que le monde périrait deux fois, l'une par l'eau, & l'autre par le feu, les enfans de *Seth* voulurent avertir les hommes de ce déſaſtre. Ils firent graver des obſervations aſtronomiques ſur deux colonnes, l'une de briques pour réſiſter au feu qui devait conſumer le monde, & l'autre de pierres pour réſiſter à l'eau, qui devait le noyer. Mais que pouvaient penſer les Romains quand un eſclave juif leur parlait d'un *Adam* & d'un *Seth* inconnus à l'univers entier? ils riaient.

Joſephe ajoute que la colonne de pierre ſe voyait encore, de ſon temps, dans la Syrie.

On peut conclure, de tout ce que nous avons dit, que nous ſavons fort peu de choſes du paſſé, que nous ſavons aſſez mal le préſent, rien du tout de l'avenir ; & que nous devons nous en rapporter à DIEU, maître de ces trois temps, & de l'éternité.

FINESSE.

Des différentes ſignifications de ce mot.

FINESSE ne ſignifie ni au propre, ni au figuré, *mince*, *léger*, *délié*, d'une contexture rare, faible, ténue; ce terme exprime quelque choſe de délicat & de fini.

Un drap léger, une toile lâche, une dentelle faible, un galon mince, ne ſont pas toujours fins.

Ce mot a du rapport avec *finir* : de-là viennent les fineſſes de l'art; ainſi on dit la fineſſe du pinceau de *Vanderwerff*, de *Mieris* : on dit un *cheval fin*, de l'*or fin*, un *diamant fin*. Le cheval fin eſt oppoſé au cheval groſſier; le diamant fin au faux; l'or fin ou affiné à l'or mêlé d'alliage.

La fineſſe ſe dit communément des choſes déliées, & de la légéreté de la main-d'œuvre. Quoiqu'on diſe un cheval fin, on ne dit guère la fineſſe d'un cheval. On dit la fineſſe des cheveux, d'une dentelle, d'une étoffe. Quand on veut, par ce mot, exprimer le défaut ou le mauvais emploi de quelque choſe, on ajoute l'adverbe *trop*. Ce fil s'eſt caſſé, il était trop fin, cette étoffe eſt trop fine pour la ſaiſon.

La fineſſe, dans le ſens figuré, s'applique à la conduite, aux diſcours, aux ouvrages d'eſprit. Dans la conduite, fineſſe exprime toujours, comme dans les arts, quelque choſe de délié; elle peut quelquefois ſubſiſter ſans habileté : il eſt rare qu'elle ne ſoit pas mêlée d'un peu de fourberie; la politique l'admet, & la ſociété la réprouve.

Le proverbe des *fineſſes couſues de fil blanc*, prouve que ce mot, au ſens figuré, vient du ſens propre de *couture fine*, *d'étoffe fine*.

La fineſſe n'eſt pas tout-à-fait la ſubtilité. On tend un piége avec fineſſe, on en échappe avec ſubtilité; on a une conduite fine, on joue un tour ſubtil. On inſpire la défiance, en employant toujours la fineſſe: on ſe trompe preſque toujours, en entendant fineſſe à tout.

La fineſſe dans les ouvrages d'eſprit, comme dans la converſation, conſiſte dans l'art de ne pas exprimer directement ſa penſée, mais de la laiſſer aiſément apercevoir : c'eſt une énigme dont les gens d'eſprit devinent tout d'un coup le mot.

Un chancelier offrant un jour ſa protection au parlement, le premier préſident ſe tournant vers ſa compagnie : *Meſſieurs*, dit-il, *remercions M. le chancelier; il nous donne plus que nous ne lui demandons;* c'eſt là une réponſe très-fine.

La fineſſe dans la converſation, dans les écrits, diffère de la délicateſſe; la première s'étend également aux choſes piquantes & agréables, au blâme & à la louange même, aux choſes mêmes indécentes, couvertes d'un voile, à travers lequel on les voit ſans rougir.

On dit des choſes hardies avec fineſſe.

La délicateſſe exprime des ſentimens doux & agréables, des louanges fines; ainſi la fineſſe convient plus à l'épigramme, la délicateſſe au madrigal. Il entre de la délicateſſe dans les jalouſies des amans; il n'y entre point de fineſſe.

Les louanges que donnait *Deſpréaux* à *Louis XIV*

ne

ne ſont pas toujours également délicates ; les ſatires ne ſont pas toujours aſſez fines.

Quand *Iphigénie*, dans *Racine*, a reçu l'ordre de ſon père de ne plus revoir *Achille*, elle s'écrie :

Dieux plus doux, vous n'aviez demandé que ma vie !

Le véritable caractère de ce vers eſt plutôt la délicateſſe que la fineſſe.

FLATTERIE.

JE ne vois pas un monument de flatterie dans la haute antiquité, nulle flatterie dans *Héſiode* ni dans *Homère*. Leurs chants ne ſont point adreſſés à un grec élevé en quelque dignité, ou à madame ſa femme, comme chaque chant des Saiſons de *Thomſon*, eſt dédié à quelque riche, & comme tant d'épîtres en vers oubliées, ſont dédiées en Angleterre à des hommes ou à des dames de conſidération, avec un petit éloge & les armoiries du patron ou de la patrone à la tête de l'ouvrage.

Il n'y a point de flatterie dans *Démoſthènes*. Cette façon de demander harmonieuſement l'aumône commence, ſi je ne me trompe, à *Pindare*. On ne peut tendre la main plus emphatiquement.

Chez les Romains, il me ſemble que la grande flatterie date depuis *Auguſte*. *Jules-Céſar* eut à peine le temps d'être flatté. Il ne nous reſte aucune épître dédicatoire à *Sylla*, à *Marius*, à *Carbon*, ni à leurs femmes, ni à leurs maîtreſſes. Je crois bien que l'on préſenta de mauvais vers à *Lucullus* & à *Pompée* ; mais dieu merci nous nous ne les avons pas.

C'eſt un grand ſpectacle de voir *Cicéron*, l'égal de *Céſar* en dignité, parler devant lui en avocat pour un roi de la Bythinie & de la petite Arménie, nommé *Déjotar*, accuſé de lui avoir dreſſé des embûches, & même d'avoir voulu l'aſſaſſiner. *Cicéron* commence par avouer qu'il eſt interdit en ſa préſence. Il l'appelle le vainqueur du monde, *victorem orbis terrarum*. Il le flatte; mais cette adulation ne va pas encore juſqu'à la baſſeſſe; il lui reſte quelque pudeur.

C'eſt avec *Auguſte* qu'il n'y a plus de meſure. Le ſénat lui décerne l'apothéoſe de ſon vivant. Cette flatterie devient le tribut ordinaire payé aux empereurs ſuivans; ce n'eſt plus qu'un ſtyle. Perſonne ne peut plus être flatté quand ce que l'adulation a de plus outré eſt devenu ce qu'il y a de plus commun.

Nous n'avons pas eu en Europe de grands monumens de flatterie juſqu'à *Louis XIV*; ſon père *Louis XIII* fut très-peu fêté; il n'eſt queſtion de lui que dans une ou deux odes de *Malherbe*. Il l'appelle à la vérité ſelon la coutume, *roi le plus grand des rois*, comme les poëtes eſpagnols le diſent au roi d'Eſpagne, & les poëtes anglais *Laureat* au roi d'Angleterre; mais la meilleure part des louanges eſt toujours pour le cardinal de *Richelieu*,

Dont l'ame toute grande eſt une ame hardie,
Qui pratique ſi bien l'art de nous ſecourir,
Que pourvu qu'il ſoit cru, nous n'avons maladie
Qu'il ne ſache guérir. (*a*)

Pour *Louis XIV*, ce fut un déluge de flatteries. Il

(*a*) Ode de *Malherbe*. Mais pourquoi *Richelieu* ne guériſſait-il pas *Malherbe* de la maladie de faire des vers ſi plats?

ne reſſemblait pas à celui qu'on prétend avoir été étouffé ſous les feuilles de roſes qu'on lui jetait. Il ne s'en porta que mieux.

La flatterie quand elle a quelques prétextes plauſibles, peut n'être pas auſſi pernicieuſe qu'on le dit. Elle encourage quelquefois aux grandes choſes; mais l'excès eſt vicieux comme celui de la ſatire.

La Fontaine a dit, & prétend avoir dit après *Eſope :*

On ne peut trop louer trois ſortes de perſonnes,
Les Dieux, ſa maîtreſſe & ſon roi.
Eſope le diſait ; j'y ſouſcris quant à moi,
Ce ſont maximes toujours bonnes.

Eſope n'a rien dit de cela, & on ne voit point qu'il ait flatté aucun roi, ni aucune concubine. Il ne faut pas croire que les rois ſoient bien flattés de toutes les flatteries dont on les accable. La plupart ne viennent pas juſqu'à eux.

Une ſottiſe fort ordinaire eſt celle des orateurs qui ſe fatiguent à louer un prince qui n'en ſaura jamais rien. Le comble de l'opprobre eſt qu'*Ovide* ait loué *Auguſte* en datant *De Ponto*.

Le comble du ridicule pourrait bien ſe trouver dans les complimens que les prédicateurs adreſſent aux rois quand ils ont le bonheur de jouer devant leurs majeſtés. *Au révérend, révérend père Gaillard prédicateur du roi :* Ah! révérend père, ne prêches-tu que pour le roi? es-tu comme le ſinge de la foire qui ne ſautait que pour lui?

FLEURI.

FLEURI, qui eſt en fleur, arbre fleuri, roſier fleuri; on ne dit point des fleurs qu'elles fleuriſſent, on le dit des plantes & des arbres. Teint fleuri, dont la carnation ſemble un mélange de blanc & de couleur de roſe. On a dit quelquefois, c'eſt un eſprit fleuri, pour ſignifier un homme qui poſſède une littérature légère, & dont l'imagination eſt riante.

Un diſcours fleuri eſt rempli de penſées plus agréables que fortes, d'images plus brillantes que ſublimes, de termes plus recherchés qu'énergiques: cette métaphore eſt juſtement priſe des fleurs, qui ont de l'éclat ſans ſolidité.

Le ſtyle fleuri ne meſſied pas dans ces harangues publiques, qui ne ſont que des complimens; les beautés légères ſont à leur place, quand on n'a rien de ſolide à dire; mais le ſtyle fleuri doit être banni d'un plaidoyer, d'un ſermon, de tout livre inſtructif.

En banniſſant le ſtyle fleuri, on ne doit pas rejeter les images douces & riantes qui entreraient naturellement dans le ſujet: quelques fleurs ne ſont pas condamnables; mais le ſtyle fleuri doit être proſcrit dans un ſujet ſolide.

Ce ſtyle convient aux pièces de pur agrément, aux idylles, aux églogues, aux deſcriptions des ſaiſons, des jardins: il remplit avec grâce une ſtance de l'ode la plus ſublime, pourvu qu'il ſoit relevé par des ſtances d'une beauté plus mâle. Il convient peu à la comédie, qui, étant l'image de la vie commune, doit être généralement dans le ſtyle de la converſation ordinaire.

Il eſt encore moins admis dans la tragédie, qui eſt l'empire des grandes paſſions & des grands intérêts ; & ſi quelquefois il eſt reçu dans le genre tragique & dans le comique, ce n'eſt que dans quelques deſcriptions où le cœur n'a point de part, & qui amuſent l'imagination avant que l'ame ſoit touchée ou occupée.

Le ſtyle fleuri nuirait à l'intérêt dans la tragédie, & affaiblirait le ridicule dans la comédie. Il eſt très à ſa place dans un opéra français, où d'ordinaire on effleure plus les paſſions qu'on ne les traite.

Le ſtyle fleuri ne doit pas être confondu avec le ſtyle doux.

Ce fut dans ces jardins où, par mille détours,
Inachus prend plaiſir à prolonger ſon cours ;
Ce fut ſur ce charmant rivage
Que ſa fille volage
Me promit de m'aimer toujours.
Le zéphyr fut témoin, l'onde fut attentive,
Quand la nymphe jura de ne changer jamais ;
Mais le zéphyr léger, & l'onde fugitive,
Ont bientôt emporté les ſermens qu'elle a faits.

C'eſt-là le modèle du ſtyle fleuri. On pourrait donner pour exemple du ſtyle doux, qui n'eſt pas le doucereux, & qui eſt moins agréable que le ſtyle fleuri, ces vers d'un autre opéra :

Plus j'obſerve ces lieux, & plus je les admire ;
Ce fleuve coule lentement,
Et s'éloigne à regret d'un ſéjour ſi charmant.

Le premier morceau eſt fleuri, preſque toutes les paroles ſont des images riantes ; le ſecond eſt plus dénué de ces fleurs, il n'eſt que doux.

FLEUVES.

Ils ne vont pas à la mer avec autant de rapidité que les hommes vont à l'erreur. Il n'y a pas long-temps qu'on a reconnu que tous les fleuves ſont produits par les neiges éternelles qui couvrent les cîmes des hautes montagnes ; ces neiges par les pluies, ces pluies par les vapeurs de la terre & des mers ; & qu'ainſi tout eſt lié dans la nature.

J'ai vu dans mon enfance ſoutenir des thèſes où l'on prouvait que les fleuves & toutes les fontaines venaient de la mer. C'était le ſentiment de toute l'antiquité. Ces fleuves paſſaient dans de grandes cavernes, & de-là ſe diſtribuaient dans toutes les parties du monde.

Lorſqu'*Ariſtée* va pleurer la perte de ſes abeilles chez *Cirène* ſa mère, déeſſe de la petite rivière Enipée en Theſſalie, la rivière ſe ſépare d'abord & forme deux montagnes d'eau à droite & à gauche pour le recevoir ſelon l'ancien uſage ; après quoi il voit ces belles & longues grottes par leſquelles paſſent tous les fleuves de la terre ; le Pô qui deſcend du mont Viſo en Piémont & qui traverſe l'Italie, le Teveron qui vient de l'Apennin, le Phaſe qui tombe du Caucaſe dans la mer Noire &c.

Virgile adoptait là une étrange phyſique : elle ne devait au moins être permiſe qu'aux poëtes.

Ces idées furent toujours ſi accréditées, que le *Taſſe*, quinze cents ans après, imita entièrement *Virgile* dans ſon quatorzième chant, en imitant bien

plus heureuſement l'*Arioſte*. Un vieux magicien chrétien mène ſous terre les deux chevaliers qui doivent ramener *Renaud* d'entre les bras d'*Armide*, comme *Meliſſe* avait arraché *Roger* aux careſſes d'*Alcine*. Ce bon vieillard fait deſcendre *Renaud* dans ſa grotte d'où partent tous les fleuves qui arroſent notre terre. C'eſt dommage que les fleuves de l'Amérique ne s'y trouvent pas. Mais puiſque le Nil, le Danube, la Seine, le Jourdain, le Volga ont leur ſource dans cette caverne, cela ſuffit. Ce qu'il y a de plus conforme encore à la phyſique des anciens, c'eſt que cette caverne eſt au centre de la terre. C'était là que *Maupertuis* voulait aller faire un tour.

Après avoir avoué que les rivières viennent des montagnes, & que les unes & les autres ſont des pièces eſſentielles à la grande machine, gardons-nous des ſyſtèmes qu'on fait journellement.

Quand *Maillet* imagina que la mer avait formé les montagnes, il devait dédier ſon livre à *Cyrano de Bergerac*. Quand on a dit que les grandes chaînes de ces montagnes s'étendent d'Orient en Occident, & que la plus grande partie des fleuves court toujours auſſi à l'Occident, on a plus conſulté l'eſprit ſyſtématique que la nature.

A l'égard des montagnes, débarquez au cap de Bonne-Eſpérance, vous trouverez une chaîne de montagnes qui règne du Midi au Nord juſqu'au Monomotapa. Peu de gens ſe ſont donnés le plaiſir de voir ce pays, & de voyager ſous la ligne en Afrique. Mais Calpé & Abila regardent directement le nord & le midi. De Gibraltar au fleuve de la Guadiana, en tirant droit au Nord, ce ſont des montagnes contiguës.

La nouvelle Caſtille & la vieille en ſont couvertes, toutes les directions ſont du Sud au Nord, comme celles des montagnes de toute l'Amérique. Pour les fleuves, ils coulent en tout ſens, ſelon la diſpoſition des terrains.

Le Guadalquivir va droit au Sud depuis Villa-nueva juſqu'à Saint-Lucar. La Guadiana de même depuis Badajoz. Toutes les rivières dans le golfe de Veniſe, excepté le Pô, ſe jettent dans la mer vers le Midi. C'eſt la direction du Rhône, de Lyon à ſon embouchure. Celle de la Seine eſt au Nord-nord-oueſt. Le Rhin depuis Bâle court droit au Septentrion. La Meuſe de même depuis ſa ſource juſqu'aux terres inondées. L'Eſcaut de même.

Pourquoi donc chercher à ſe tromper, pour avoir le plaiſir de faire des ſyſtèmes, & de tromper quelques ignorans? qu'en reviendra-t-il quand on aura fait accroire à quelques gens, bientôt détrompés, que tous les fleuves & toutes les montagnes ſont dirigés de l'Orient à l'Occident, ou de l'Occident à l'Orient; que tous les monts ſont couverts d'huîtres, (ce qui n'eſt aſſurément pas vrai) qu'on a trouvé des ancres de vaiſſeau ſur la cîme des montagnes de la Suiſſe, que ces montagnes ont été formées par les courans de l'Océan; que les pierres à chaux ne ſont autre choſe que des coquilles? (*) Quoi! faut-il traiter aujourd'hui la phyſique comme les anciens traitaient l'hiſtoire?

Pour revenir aux fleuves, aux rivières, ce qu'il y a de mieux à faire, c'eſt de prévenir les inondations, c'eſt de faire des rivières nouvelles, c'eſt-à-dire, des canaux, autant que l'entrepriſe eſt praticable. C'eſt

(*) Voyez le volume de *Phyſique*.

un des plus grands ſervices qu'on puiſſe rendre à une nation. Les canaux de l'Egypte étaient auſſi néceſſaires que les pyramides étaient inutiles.

Quant à la quantité d'eau que les lits des fleuves portent, & à tout ce qui regarde le calcul, liſez l'article *Fleuve* de M. d'*Alembert*. Il eſt, comme tout ce qu'il a fait, clair, précis, vrai, écrit du ſtyle propre au ſujet ; il n'emprunte point le ſtyle du Télémaque pour parler de phyſique.

FLIBUSTIERS.

ON ne ſait pas d'où vient le nom de *Flibuſtiers*, & cependant la génération paſſée vient de nous raconter les prodiges que ces flibuſtiers ont faits ; nous en parlons tous les jours, nous y touchons. Qu'on cherche après cela des origines & des étymologies, & ſi l'on croit en trouver, qu'on s'en défie.

Du temps du cardinal de *Richelieu*, lorſque les Eſpagnols & les Français ſe déteſtaient encore, parce que *Ferdinand* le catholique s'était moqué de *Louis XII*, & que *François I* avait été pris à la bataille de Pavie par une armée de *Charles-Quint ;* lorſque cette haine était ſi forte que le fauſſaire auteur du roman politique & de l'ennui politique ſous le nom de cardinal de *Richelieu*, ne craignait point d'appeler les Eſpagnols *nation inſatiable & perfide qui rendait les Indes tributaires de l'enfer ;* lorſqu'enfin on ſe fut ligué en 1635 avec la Hollande contre l'Eſpagne, lorſque la France n'avait rien en Amérique, & que les Eſpagnols couvraient les mers de leurs galions ; alors les flibuſtiers commencèrent à paraître. C'étaient d'abord des

aventuriers français qui avaient tout au plus la qualité de corſaires.

Un d'eux nommé *le Grand*, natif de Dieppe, s'aſſocia avec une cinquantaine de gens déterminés, & alla tenter fortune avec une barque qui n'avait pas même de canon. Il aperçut, vers l'île Hiſpaniola (St Dominique) un galion éloigné de la grande flotte eſpagnole : il s'en approche comme un patron qui venait lui vendre des denrées ; il monte ſuivi des ſiens ; il entre dans la chambre du capitaine qui jouait aux cartes, le couche en joue, le fait ſon priſonnier avec ſon équipage, & revient à Dieppe avec ſon galion chargé de richeſſes immenſes. Cette aventure fut le ſignal de quarante ans d'exploits inouïs.

Flibuſtiers français, anglais, hollandais, allaient s'aſſocier enſemble dans les cavernes de St Domingue, des petites îles de St Chriſtophe & de la Tortue. Ils ſe choiſiſſaient un chef pour chaque expédition : c'eſt la première origine des rois. Des cultivateurs n'auraient jamais voulu un maître ; on n'en a pas beſoin pour ſemer du blé, le battre & le vendre.

Quand les flibuſtiers avaient fait un gros butin, ils en achetaient un petit vaiſſeau & du canon. Une courſe heureuſe en produiſait vingt autres. S'ils étaient au nombre de cent, on les croyait mille. Il était difficile de leur échapper, encore plus de les ſuivre. C'étaient des oiſeaux de proie qui fondaient de tous côtés, & qui ſe retiraient dans des lieux inacceſſibles ; tantôt ils raſaient quatre à cinq cents lieues de côtes, tantôt ils avançaient à pied ou à cheval deux cents lieues dans les terres.

Ils ſurprirent, ils pillèrent les riches villes de

Chagra, de Mecaizabo, de la Vera-Cruz, de Panama, de Porto-rico, de Campêche, de l'île Ste Catherine, & les faubourgs de Carthagène.

L'un de ces flibuſtiers, nommé l'*Olonois*, pénétra juſqu'aux portes de la Havane, ſuivi de vingt hommes ſeulement. S'étant enſuite retiré dans ſon canot, le gouverneur envoie contre lui un vaiſſeau de guerre avec des ſoldats & un bourreau. L'*Olonois* ſe rend maître du vaiſſeau, il coupe lui-même la tête aux ſoldats eſpagnols qu'il a pris, & renvoie le bourreau au gouverneur. (*a*) Jamais les Romains ni les autres peuples brigands ne firent des actions ſi étonnantes. Le voyage guerrier de l'amiral *Anſon* autour du monde n'eſt qu'une promenade agréable en comparaiſon du paſſage des flibuſtiers dans la mer du Sud, & de ce qu'ils eſſuyèrent en terre ferme.

S'ils avaient pu avoir une politique égale à leur indomptable courage, ils auraient fondé un grand empire en Amérique. Ils manquaient de filles; mais au lieu de ravir & d'épouſer des Sabines, comme on le dit des Romains, ils en firent venir de la Salpêtrière de Paris; cela ne forma pas une génération.

Ils étaient plus cruels envers les Eſpagnols que les Iſraëlites ne le furent jamais envers les Cananéens. On parle d'un Hollandais nommé *Roc*, qui mit pluſieurs Eſpagnols à la broche, & qui en fit manger à ſes camarades. Leurs expéditions furent des tours de voleurs, & jamais des campagnes de conquérans; auſſi ne les appelait-on dans toutes les Indes occidentales que *los ladrones*. Quand ils ſurprenaient une ville, & qu'ils entraient dans la maiſon d'un père de

(*a*) Cet *Olonois* fut pris & mangé depuis par les Sauvages.

famille, ils le mettaient à la torture pour découvrir ſes tréſors. Cela prouve aſſez ce que nous dirons à l'article *Queſtion*, que la torture fut inventée par les voleurs de grand chemin.

Ce qui rendit tous leurs exploits inutiles, c'eſt qu'ils prodiguèrent en débauches auſſi folles que monſtrueuſes tout ce qu'ils avaient acquis par la rapine & par le meurtre. Enfin il ne reſte plus d'eux que leur nom, & encore à peine. Tels furent les flibuſtiers.

Mais quel peuple en Europe ne fut pas flibuſtier? ces Goths, ces Alains, ces Vandales, ces Huns, étaient-ils autre choſe? Qu'était *Rollon* qui s'établit en Normandie, & *Guillaume Fier-à-bras*, ſinon des flibuſtiers plus habiles? *Clovis* n'était-il pas un flibuſtier, qui vint des bords du Rhin dans les Gaules?

FOI ou FOY.

Qu'est-ce que la foi? Eſt-ce de croire ce qui paraît évident? non; il m'eſt évident qu'il y a un Etre néceſſaire, éternel, ſuprême, intelligent; ce n'eſt pas là de la foi, c'eſt de la raiſon. Je n'ai aucun mérite à penſer que cet Etre éternel, infini, que je connais comme la vertu, la bonté même, veut que je ſois bon & vertueux. La foi conſiſte à croire non ce qui ſemble vrai, mais ce qui ſemble faux à notre entendement. Les Aſiatiques ne peuvent croire que par la foi le voyage de *Mahomet* dans les ſept planètes, les incarnations du dieu *Fo*, de *Vitſnou*, de *Xaca*, de *Brama*, de *Sammonocodom* &c. &c. &c. Ils ſoumettent leur entendement, ils tremblent d'examiner, ils ne veulent être ni empalés ni brûlés; ils diſent: Je crois.

Nous ſommes bien éloignés de faire ici la moindre alluſion à la foi catholique. Non-ſeulement nous la vénérons, mais nous l'avons : nous ne parlons que de la foi menſongère des autres nations du monde, de cette foi qui n'eſt pas foi, & qui ne conſiſte qu'en paroles.

Il y a foi pour les choſes étonnantes, & foi pour les choſes contradictoires & impoſſibles.

Vitſnou s'eſt incarné cinq cents fois, cela eſt fort étonnant ; mais enfin, cela n'eſt pas phyſiquement impoſſible ; car ſi *Vitſnou* a une ame, il peut avoir mis ſon ame dans cinq cents corps pour ſe réjouir. L'Indien, à la vérité, n'a pas une foi bien vive ; il n'eſt pas intimement perſuadé de ces métamorphoſes ; mais enfin, il dira à ſon bonze : J'ai la foi ; vous voulez que *Vitſnou* ait paſſé par cinq cents incarnations, cela vous vaut cinq cents roupies de rente ; à la bonne heure ; vous irez crier contre moi, vous me dénoncerez, vous ruinerez mon commerce ſi je n'ai pas la foi. Hé bien, j'ai la foi, & voilà de plus dix roupies que je vous donne. L'Indien peut jurer à ce bonze qu'il croit, ſans faire un faux ſerment ; car après tout il ne lui eſt pas démontré que *Vitſnou* n'eſt pas venu cinq cents fois dans les Indes.

Mais ſi le bonze exige de lui qu'il croie une choſe contradictoire, impoſſible, que deux & deux font cinq, que le même corps peut être en mille endroits différens, qu'être & n'être pas c'eſt préciſément la même choſe, alors, ſi l'Indien dit qu'il a la foi, il a menti ; & s'il jure qu'il croit, il fait un parjure. Il dit donc au bonze : Mon révérend père, je ne peux vous aſſurer que je crois ces abſurdités là, quand

elles vous vaudraient dix mille roupies de rente au lieu de cinq cents.

Mon fils, répond le bonze, donnez vingt roupies, & DIEU vous fera la grâce de croire tout ce que vous ne croyez point.

Comment voulez-vous, répond l'Indien, que DIEU opère sur moi ce qu'il ne peut opérer sur lui-même? Il est impossible que DIEU fasse ou croie les contradictoires. Je veux bien vous dire, pour vous faire plaisir, que je crois ce qui est obscur; mais je ne puis vous dire que je crois l'impossible. DIEU veut que nous soyons vertueux, & non pas que nous soyons absurdes. Je vous ai donné dix roupies, en voilà encore vingt, croyez à trente roupies, soyez homme de bien si vous pouvez, & ne me rompez plus la tête.

Il n'en est pas ainsi des chrétiens; la foi qu'ils ont pour des choses qu'ils n'entendent pas est fondée sur ce qu'ils entendent; ils ont des motifs de crédibilité. JESUS-CHRIST a fait des miracles dans la Galilée; donc nous devons croire tout ce qu'il a dit. Pour savoir ce qu'il a dit, il faut consulter l'Eglise. L'Eglise a prononcé que les livres qui nous annoncent JESUS-CHRIST sont authentiques; il faut donc croire ces livres. Ces livres nous disent que qui n'écoute pas l'Eglise doit être regardé comme un publicain ou comme un païen; donc nous devons écouter l'Eglise pour n'être pas honnis comme des fermiers-généraux; donc nous devons lui soumettre notre raison, non par une crédulité enfantine ou aveugle, mais par une croyance docile que la raison même autorise. Telle est la foi chrétienne, & surtout la foi romaine, qui est la foi

par excellence. La foi luthérienne, calviniſte, anglicane eſt une méchante foi.

SECTION II.

LA foi divine ſur laquelle on a tant écrit, n'eſt évidemment qu'une incrédulité ſoumiſe; car il n'y a certainement en nous que la faculté de l'entendement qui puiſſe croire; & les objets de la foi ne ſont point les objets de l'entendement. On ne peut croire que ce qui paraît vrai; rien ne peut paraître vrai que par l'une de ces trois manières, ou par l'intuition, le ſentiment, *j'exiſte*, *je vois le ſoleil*, ou par des probabilités accumulées qui tiennent lieu de certitude, il y a *une ville nommée Conſtantinople*, ou par voie de démonſtration *les triangles ayant même baſe & même hauteur ſont égaux.*

La foi n'étant rien de tout cela ne peut donc pas plus être une croyance, une perſuaſion, qu'elle ne peut être jaune ou rouge. Elle ne peut donc être qu'un anéantiſſement de la raiſon, un ſilence d'adoration devant des choſes incompréhenſibles. Ainſi en parlant philoſophiquement, perſonne ne croit la Trinité, perſonne ne croit que le même corps puiſſe être en mille endroits à la fois; & celui qui dit: Je crois ces myſtères, s'il réfléchit ſur ſa penſée, verra, à n'en pouvoir douter, que ces mots veulent dire: Je reſpecte ces myſtères; je me ſoumets à ceux qui me les annoncent. Car ils conviennent avec moi que ma raiſon ni la leur ne les croit pas; or il eſt clair que quand ma raiſon n'eſt pas perſuadée, je ne le ſuis pas. Ma raiſon & moi ne peuvent être deux êtres différens. Il eſt abſolument contradictoire que le *moi* trouve vrai

ce que l'entendement de moi trouve faux. La foi n'eſt donc qu'une incrédulité ſoumiſe.

Mais pourquoi cette ſoumiſſion dans la révolte invincible de mon entendement ? on le ſait aſſez, c'eſt parce qu'on a perſuadé à mon entendement que les myſtères de ma foi ſont propoſés par DIEU même. Alors tout ce que je puis faire, en qualité d'être raiſonnable, c'eſt de me taire & d'adorer. C'eſt ce que les théologiens appellent foi externe, & cette foi externe n'eſt & ne peut être que le reſpect pour des choſes incompréhenſibles, en vertu de la confiance qu'on a dans ceux qui les enſeignent.

Si DIEU lui-même me diſait : La penſée eſt couleur d'olive, un nombre quarré eſt amer ; je n'entendrais certainement rien du tout à ces paroles, je ne pourrais les adopter, ni comme vraies, ni comme fauſſes. Mais je les répéterai s'il me l'ordonne, je les ferai répéter au péril de ma vie. Voilà la foi ; ce n'eſt que l'obéiſſance.

Pour fonder cette obéiſſance, il ne s'agit donc que d'examiner les livres qui la demandent, notre entendement doit donc examiner les livres de l'ancien & du nouveau Teſtament comme il diſcute *Plutarque* & *Tite-Live*, & s'il voit dans ces livres des preuves inconteſtables, des preuves au-deſſus de toute exception ſenſible à toutes ſortes d'eſprits, & reçues de toute la terre, que DIEU lui-même eſt l'auteur de ces ouvrages, alors il doit captiver ſon entendement ſous le joug de la foi.

SECTION

SECTION III.

NOUS avons long-temps balancé ſi nous imprimerions cet article Foi, *que nous avions trouvé dans un vieux livre. Notre reſpect pour la chaire de St Pierre nous retenait. Mais des hommes pieux nous ayant convaincus que le pape Alexandre VI n'avait rien de commun avec St Pierre, nous nous ſommes enfin déterminés à remettre en lumière ce petit morceau ſans ſcrupule.*

UN jour le prince *Pic* de la Mirandole rencontra le pape *Alexandre VI* chez la courtiſanne *Emilia*, pendant que *Lucrèce* fille du St Père était en couche & qu'on ne ſavait dans Rome ſi l'enfant était du pape ou de ſon fils le duc de *Valentinois*, ou du mari de *Lucrèce Alfonſe* d'Arragon, qui paſſait pour impuiſſant. La converſation fut d'abord fort enjouée. Le cardinal *Bembo* en rapporte une partie. Petit *Pic*, dit le pape, qui crois-tu le père de mon petit-fils? je crois que c'eſt votre gendre, répondit *Pic*. Eh comment peux-tu croire cette ſottiſe? Je la crois par la foi. Mais ne ſais-tu pas bien qu'un impuiſſant ne fait point d'enfans? la foi conſiſte, repartit *Pic*, à croire les choſes parce qu'elles ſont impoſſibles; & de plus l'honneur de votre maiſon exige que le fils de *Lucrèce* ne paſſe point pour être le fruit d'un inceſte. Vous me faites croire des myſtères plus incompréhenſibles. Ne faut-il pas que je ſois convaincu qu'un ſerpent a parlé, que depuis ce temps tous les hommes furent damnés, que l'âneſſe de *Balaam* parla auſſi fort éloquemment, & que les murs de Jéricho tombèrent au ſon des trompettes? *Pic* enfila tout de ſuite une kyrielle de toutes les choſes

admirables qu'il croyait. *Alexandre* tomba ſur ſon ſopha à force de rire. Je crois tout cela comme vous, diſait-il, car je ſens bien que je ne peux être ſauvé que par la foi, & que je ne le ſerai point par mes œuvres. Ah ! St Père, dit *Pic*, vous n'avez beſoin ni d'œuvres ni de foi ; cela eſt bon pour les pauvres profanes comme nous ; mais vous qui êtes Vice-dieu, vous pouvez croire & faire tout ce qu'il vous plaira. Vous avez les clefs du ciel ; & ſans doute *St Pierre* ne vous fermera pas la porte au nez. Mais pour moi, je vous avoue que j'aurais beſoin d'une puiſſante protection, ſi n'étant qu'un pauvre prince j'avais couché avec ma fille, & ſi je m'étais ſervi du ſtylet & de la cantarella auſſi ſouvent que votre ſainteté. *Alexandre VI* entendait raillerie. Parlons ſérieuſement, dit-il au prince de la Mirandole. Dites-moi quel mérite on peut avoir à dire à DIEU qu'on eſt perſuadé de choſes dont en effet on ne peut être perſuadé ? Quel plaiſir cela peut-il faire à DIEU ? Entre nous, dire qu'on croit ce qu'il eſt impoſſible de croire, c'eſt mentir.

Pic de la Mirandole fit un grand ſigne de croix. Eh ! Dieu paternel, s'écria-t-il, que votre ſainteté me pardonne, vous n'êtes pas chrétien. Non, ſur ma foi, dit le pape. Je m'en doutais, dit *Pic* de la Mirandole.

FOLIE.

QU'EST-CE que la folie ? c'eſt d'avoir des penſées incohérentes & la conduite de même. Le plus ſage des hommes veut-il connaître la folie ? qu'il réfléchiſſe ſur la marche de ſes idées pendant ſes rêves. S'il a une digeſtion laborieuſe dans la nuit, mille idées

incohérentes l'agitent; il ſemble que la nature nous puniſſe d'avoir pris trop d'alimens, ou d'en avoir fait un mauvais choix, en nous donnant des penſées; car on ne penſe guère en dormant que dans une mauvaiſe digeſtion. Les rêves inquiets ſont réellement une folie paſſagère.

La folie pendant la veille eſt de même une maladie qui empêche un homme néceſſairement de penſer & d'agir comme les autres. Ne pouvant gérer ſon bien, on l'interdit; ne pouvant avoir des idées convenables à la ſociété, on l'en exclut; s'il eſt dangereux, on l'enferme; s'il eſt furieux, on le lie. Quelquefois on le guérit par les bains, par la ſaignée, par le régime.

Cet homme n'eſt point privé d'idées; il en a comme tous les autres hommes pendant la veille, & ſouvent quand il dort. On peut demander comment ſon ame ſpirituelle, immortelle, logée dans ſon cerveau, recevant toutes les idées par les ſens très-nettes & très-diſtinctes, n'en porte cependant jamais un jugement ſain? Elle voit les objets comme l'ame d'*Ariſtote* & de *Platon*, de *Locke* & de *Newton* les voyaient; elle entend les mêmes ſons, elle a le même ſens du toucher; comment donc, recevant les perceptions que les plus ſages éprouvent, en fait-elle un aſſemblage extravagant ſans pouvoir s'en diſpenſer?

Si cette ſubſtance ſimple & éternelle a pour ſes actions les mêmes inſtrumens qu'ont les ames des cerveaux les plus ſages, elle doit raiſonner comme eux. Qui peut l'en empêcher? Je conçois bien à toute force que ſi mon fou voit du rouge, & les ſages du bleu; ſi quand les ſages entendent de la muſique, mon fou entend le braiment d'un âne: ſi quand ils

ſont au ſermon, mon ſou croit être à la comédie : ſi quand ils entendent oui, il entend non; alors ſon ame doit penſer au rebours des autres. Mais mon ſou a les mêmes perceptions qu'eux ; il n'y a nulle raiſon apparente pour laquelle ſon ame ayant reçu par ſes ſens tous ſes outils, ne peut en faire d'uſage. Elle eſt pure, dit-on, elle n'eſt ſujette par elle-même à aucune infirmité ; la voilà pourvue de tous les ſecours néceſſaires : quelque choſe qui ſe paſſe dans ſon corps, rien ne peut changer ſon eſſence ; cependant on la mène dans ſon étui aux petites-maiſons.

Cette réflexion peut faire ſoupçonner que la faculté de penſer, donnée de DIEU à l'homme, eſt ſujette au dérangement comme les autres ſens. Un ſou eſt un malade dont le cerveau pâtit, comme le goutteux eſt un malade qui ſouffre aux pieds & aux mains ; il penſait par le cerveau, comme il marchait avec les pieds, ſans rien connaître ni de ſon pouvoir incompréhenſible de marcher, ni de ſon pouvoir non moins incompréhenſible de penſer. On a la goutte au cerveau comme aux pieds. Enfin après mille raiſonnemens, il n'y a peut-être que la foi ſeule qui puiſſe nous convaincre qu'une ſubſtance ſimple & immatérielle puiſſe être malade.

Les doctes ou les docteurs diront au ſou : Mon ami, quoique tu aies perdu le ſens commun, ton ame eſt auſſi ſpirituelle, auſſi pure, auſſi immortelle que la nôtre ; mais notre ame eſt bien logée, & la tienne l'eſt mal ; les fenêtres de la maiſon ſont bouchées pour elle ; l'air lui manque, elle étouffe. Le ſou, dans ſes bons momens, leur répondrait : Mes amis, vous ſuppoſez à votre ordinaire ce qui eſt en queſtion. Mes fenêtres ſont auſſi-bien ouvertes que les vôtres, puiſque

je vois les mêmes objets, & que j'entends les mêmes paroles ; il faut donc néceſſairement que mon ame faſſe un mauvais uſage de ſes ſens, ou que mon ame ne ſoit elle-même qu'un ſens vicié, une qualité dépravée. En un mot, ou mon ame eſt folle par elle-même, ou je n'ai point d'ame.

Un des docteurs pourra répondre : Mon confrère, DIEU a créé peut-être des ames folles, comme il a créé des ames ſages. Le fou repliquera : Si je croyais ce que vous me dites, je ſerais encore plus fou que je ne le ſuis. De grâce, vous qui en ſavez tant, dites-moi pourquoi je ſuis fou ?

Si les docteurs ont encore un peu de ſens, ils lui répondront : Je n'en ſais rien. Ils ne comprendront pas pourquoi une cervelle a des idées incohérentes ; ils ne comprendront pas mieux pourquoi une autre cervelle a des idées régulières & ſuivies. Ils ſe croiront ſages, & ils ſeront auſſi fous que lui.

Si le fou a un bon moment, il leur dira : Pauvres mortels qui ne pouvez ni connaître la cauſe de mon mal, ni le guérir, tremblez de devenir entièrement ſemblables à moi & même de me ſurpaſſer. Vous n'êtes pas de meilleure maiſon que le roi de France *Charles VI*, le roi d'Angleterre *Henri VI*, & l'empereur *Venceſlas*, qui perdirent la faculté de raiſonner dans le même ſiècle. Vous n'avez pas plus d'eſprit que *Blaiſe Paſcal*, *Jacques Abadie* & *Jonathan Swift*, qui ſont tous trois morts fous. Du moins le dernier fonda pour nous un hôpital. Voulez-vous que j'aille vous y retenir une place ?

NB. Je ſuis fâché pour *Hippocrate* qu'il ait preſcrit le ſang d'ânon pour la folie, & encore plus fâché que

le *Manuel des dames* diſe qu'on guérit la folie en prenant la galle. Voilà de plaiſantes recettes; elles paraiſſent inventées par les malades.

FONTE.

IL n'y a point d'ancienne fable, de vieille abſurdité que quelque imbécille ne renouvelle, & même avec une hauteur de maître, pour peu que ces rêveries antiques aient été autoriſées par quelque auteur ou claſſique ou théologien.

Lycophron (autant qu'il m'en ſouvient) rapporte qu'une horde de voleurs qui avait été juſtement condamnée en Ethiopie par le roi *Actiſan* à perdre le nez & les oreilles, s'enfuit juſqu'aux cataractes du Nil, & de là pénétra juſqu'au déſert de Sable, dans lequel elle bâtit enfin le temple de *Jupiter-Ammon*.

Lycophron, & après lui *Théopompe*, raconte que ces brigands réduits à la plus extrême miſère, n'ayant ni ſandales, ni habits, ni meubles, ni pain, s'aviſèrent d'élever une ſtatue d'or à un Dieu d'Egypte. Cette ſtatue fut commandée le ſoir & faite pendant la nuit. Un membre de l'univerſité, qui eſt fort attaché à *Lycophron* & aux voleurs éthiopiens, prétend que rien n'était plus ordinaire dans la vénérable antiquité que de jeter en fonte une ſtatue d'or en une nuit, de la réduire enſuite en poudre impalpable en la jetant dans le feu, & de la faire avaler à tout un peuple.

Mais où ces pauvres gens qui n'avaient point de chauſſes avaient-ils trouvé tant d'or? — Comment, Monſieur, dit le ſavant, oubliez-vous qu'ils avaient volé de quoi acheter toute l'Afrique, & que les pendans

d'oreille de leurs filles valaient ſeuls neuf millions cinq cents mille livres au cours de ce jour ?

D'accord ; mais il faut un peu de préparation pour fondre une ſtatue ; M. *le Moine* a employé plus de deux ans à faire celle de *Louis XV.*

Oh ! notre *Jupiter-Ammon* était haut de trois pieds tout au plus. Allez-vous-en chez un potier d'étain, ne vous fera-t-il pas ſix aſſiettes en un ſeul jour ?

Monſieur, une ſtatue de *Jupiter* eſt plus difficile à faire que des aſſiettes d'étain ; & je doute même beaucoup que vos voleurs euſſent de quoi fondre auſſi vîte des aſſiettes, quelqu'habiles larrons qu'ils aient été. Il n'eſt pas vraiſemblable qu'ils euſſent avec eux l'attirail néceſſaire à un potier ; ils devaient commencer par avoir de la farine. Je reſpecte fort *Lycophron ;* mais ce profond grec & ſes commentateurs encore plus creux que lui, connaiſſent ſi peu les arts, ils ſont ſi ſavans dans tout ce qui eſt inutile, ſi ignorans dans tout ce qui concerne les beſoins de la vie, les choſes d'uſage, les profeſſions, les métiers, les travaux journaliers, que nous prendrons cette occaſion de leur apprendre comment on jette en fonte une figure de métal. Ils ne trouveront cette opération ni dans *Lycophron*, ni dans *Manethon*, ni dans *Artapan*, ni même dans la Somme de *St Thomas.*

1°. On fait un modèle en terre graſſe.

2°. On couvre ce modèle d'un moule en plâtre, en ajuſtant les fragmens de plâtre les uns aux autres.

3°. Il faut enlever par parties le moule de plâtre de deſſus le modèle de terre.

4°. On rajuſte le moule de plâtre encore par parties, & on met ce moule à la place du modèle de terre.

5°. Ce moule de plâtre étant devenu une eſpèce de modèle, on jette en dedans de la cire fondue, reçue auſſi par parties : elle entre dans tous les creux de ce moule.

6°. On a grand ſoin que cette cire ſoit par-tout de l'épaiſſeur qu'on veut donner au métal dont la ſtatue ſera faite.

7°. On place ce moule ou modèle dans un creux qu'on appelle *foſſe*, laquelle doit être à peu près du double plus profonde que la figure que l'on doit jeter en fonte.

8°. Il faut poſer ce moule dans ce creux ſur une grille de fer, élevée de dix-huit pouces pour une figure de trois pieds, & établir cette grille ſur un maſſif.

9°. Aſſujettir fortement ſur cette grille des barres de fer droites ou penchées, ſelon que la figure l'exige, leſquelles barres de fer s'approchent de la cire d'environ ſix lignes.

10°. Entourer chaque barre de fer de fil d'archal, de ſorte que tout le vide ſoit rempli de fil de fer.

11°. Remplir de plâtre & de briques pilés tout le vide qui eſt entre les barres & la cire de la figure ; comme auſſi le vide qui eſt entre cette grille & le maſſif de brique qui la ſoutient ; & c'eſt ce qui s'appelle *le noyau*.

12°. Quand tout cela eſt bien refroidi, l'artiſte enlève le moule de plâtre qui couvre la cire, laquelle cire reſte, eſt réparée à la main, & devient alors le modèle de la figure ; & ce modèle eſt ſoutenu par l'armature de fer & par le noyau dont on a parlé.

13°. Quand ces préparations ſont achevées, on entoure ce modèle de bâtons perpendiculaires de cire,

dont les uns s'appellent des *jets*, & les autres des *évents*. Ces jets & ces évents deſcendent plus bas d'un pied que la figure, & s'élèvent auſſi plus qu'elle, de manière que les évents ſont plus hauts que les jets. Ces jets ſont entre coupés par d'autres petits rouleaux de cire qu'on appelle *fourniſſeurs*, placés en diagonale de bas en haut entre les jets & le modèle auquel ils ſont attachés. Nous verrons au numéro 17 de quel uſage ſont ces bâtons de cire.

14°. On paſſe ſur le modèle, ſur les évents & ſur les jets quarante à cinquante couches d'une eau graſſe qui eſt ſortie de la compoſition d'une terre rouge, & de fiente de cheval macérée pendant une année entière; & ces couches durcies forment une enveloppe d'un quart de pouce.

15°. Le modèle, les évents & les jets ainſi diſpoſés, on entoure le tout d'une enveloppe compoſée de cette terre, de ſable rouge, de bourre & de cette fiente de cheval qui a été bien macérée, le tout pétri dans cette eau graſſe. Cet enduit forme une pâte molle, mais ſolide & réſiſtante au feu.

16°. On bâtit tout autour du modèle un mur de maçonnerie ou de brique, & entre le modèle & le mur on laiſſe en bas l'eſpace d'un cendrier d'une profondeur proportionnée à la figure.

17°. Ce cendrier eſt garni de barres de fer en grillage. Sur ce grillage on poſe de petites bûches de bois que l'on allume, ce qui forme un feu tout autour du moule, & qui fait fondre ces bâtons de cire tout couverts de couches d'eau graſſe, & de la pâte dont nous avons parlé numéro 14 & 15; alors la cire étant fondue, il reſte les tuyaux de cette pâte ſolide,

dont les uns ſont les jets & les autres les évents & les fourniſſeurs. C'eſt par les jets & les fourniſſeurs que le métal fondu entrera, & c'eſt par les évents que l'air ſortant empêchera la matière enflammée de tout détruire.

18°. Après toutes ces diſpoſitions, on fait fondre ſur le bord de la foſſe le métal dont on doit former la ſtatue. Si c'eſt du bronze, on ſe ſert du fourneau de briques doubles; ſi c'eſt de l'or, on ſe ſert de pluſieurs creuſets : lorſque la matière eſt liquéfiée par l'action du feu, on la laiſſe couler par un canal dans la foſſe préparée. Si malheureuſement elle rencontre des bulles d'air ou de l'humidité, tout eſt détruit avec fracas, & il faut recommencer pluſieurs fois.

19°. Ce fleuve de feu, qui eſt deſcendu au creux de la foſſe, remonte par les jets & par les fourniſſeurs, entre dans le moule, & en remplit les creux. Ces jets, ces fourniſſeurs & les évents ne ſont plus que des tuyaux formés par ces quarante ou cinquante couches de l'eau graſſe & de cette pâte dont on les a long-temps enduits avec beaucoup d'art & de patience, & c'eſt par ces branches que le métal liquéfié & ardent vient ſe loger dans la ſtatue.

200. Quand le métal eſt bien refroidi, on retire le tout. Ce n'eſt qu'une maſſe aſſez informe dont il faut enlever toutes les aſpérités, & qu'on répare avec divers inſtrumens.

J'omets beaucoup d'autres préparations que meſſieurs les encyclopédiſtes, & ſurtout M. *Diderot*, ont expliquées bien mieux que je ne pourrais faire, dans leur ouvrage qui doit éterniſer tous les arts avec leur gloire. Mais pour avoir une idée nette des

procédés de cet art, il faut voir opérer. Il en eſt ainſi dans tous les arts, depuis le bonnetier juſqu'au diamantaire. Jamais perſonne n'apprit dans un livre ni à faire des bas au métier, ni à brillanter des diamans, ni à faire des tapiſſeries de haute-liſſe. Les arts & métiers ne s'apprennent que par l'exemple & le travail.

Ayant eu le deſſein de faire élever une petite ſtatue équeſtre du roi en bronze, dans une ville qu'on bâtit à une extrémité du royaume, je demandai, il n'y a pas long-temps, au *Phidias* de la France, à M. *Pigal*, combien il faudrait de temps pour faire ſeulement le cheval de trois pieds de haut; il me répondit par écrit : *Je demande ſix mois au moins.* J'ai ſa déclaration datée du 3 juin 1770.

M. *Guenée* ancien profeſſeur du collége Dupleſſis, qui en ſait ſans doute plus que M. *Pigal* ſur l'art de jeter des figures en fonte, a écrit contre ces vérités dans un livre intitulé, *Lettres de quelques juifs portugais & allemands, avec des réflexions critiques, & un petit commentaire extrait d'un plus grand. A Paris, chez Laurent Prault*, 1769, *avec approbation & privilége du roi.*

Ces lettres ont été écrites ſous le nom de meſſieurs les juifs *Joſeph Ben Jonathan*, *Aaron Mathataï* & *David Winker*.

Ce profeſſeur, ſecrétaire des trois juifs, dit dans ſa lettre ſeconde : „Entrez ſeulement, Monſieur, chez „ le premier fondeur ; je vous réponds que ſi vous „ lui fourniſſez les matières dont il pourrait avoir „ beſoin, que vous le preſſiez & que vous le payez „ bien, il vous fera un pareil ouvrage en moins „ d'une ſemaine. Nous n'avons pas cherché long-

» temps, & nous en avons trouvé deux qui ne » demandaient que trois jours. Il y a déjà loin de » trois jours à trois mois, & nous ne doutons pas » que ſi vous cherchez bien, vous pourrez en trou- » ver qui le feront encore plus promptement. »

M. le profeſſeur ſecrétaire des juifs n'a conſulté apparemment que des fondeurs d'aſſiettes d'étain, ou d'autres petits ouvrages qui ſe jettent en ſable. S'il s'était adreſſé à M. *Pigal* ou à M. *le Moine*, il aurait un peu changé d'avis.

C'eſt avec la même connaiſſance des arts que ce monſieur prétend que de réduire l'or en poudre, en le brûlant pour le rendre potable & le faire avaler à toute une nation, eſt la choſe du monde la plus aiſée & la plus ordinaire en chimie. Voici comme il s'exprime.

» Cette poſſibilité de rendre l'or potable a été » répétée cent fois depuis *Stahl* & *Sénac*, dans les » ouvrages & dans les leçons de vos plus célèbres » chimiſtes, d'un *Baron*, d'un *Macquer* &c.; tous » ſont d'accord ſur ce point. Nous n'avons actuel- » lement ſous les yeux que la nouvelle édition de » la chimie de *le Févre*. Il l'enſeigne comme tous les » autres; & il ajoute que rien n'eſt plus certain, » & qu'on ne peut plus avoir là-deſſus le moindre » doute.

» Qu'en penſez-vous, Monſieur? le témoignage » de ces habiles gens ne vaut-il pas bien celui de » vos critiques. Et de quoi s'aviſent auſſi ces incir- » concis? ils ne ſavent pas de chimie, & ils ſe » mêlent d'en parler; ils auraient pu s'épargner ce » ridicule.

„ Mais vous, Monſieur, quand vous tranſcriviez „ cette futile objection, ignoriez-vous que le dernier „ chimiſte ſerait en état de la réfuter ? La chimie „ n'eſt pas votre fort, on le voit bien : auſſi la bile „ de *Rouelle* s'échauffe, ſes yeux s'allument, & ſon „ dépit éclate, lorſqu'il lit par haſard ce que vous „ en dites en quelques endroits de vos ouvrages. „ Faites des vers, Monſieur, & laiſſez-là l'art des „ *Pott* & des *Margraff*.

„ Voilà donc la principale objection de vos écri- „ vains, celle qu'ils avançaient avec le plus de „ confiance, pleinement détruite. „

Je ne ſais ſi M. le ſecrétaire de la ſynagogue ſe connaît en vers, mais aſſurément il ne ſe connaît pas en or. J'ignore ſi M. *Rouelle* ſe met en colère quand on n'eſt pas de ſon opinion, mais je ne me mettrai pas en colère contre M. le ſecrétaire ; je lui dirai avec ma tolérance ordinaire, dont je ferai toujours profeſſion, que je ne le prierai jamais de me ſervir de ſecrétaire, attendu qu'il fait parler ſes maîtres, MM. *Joſeph*, *Mathataï* & *David Winker*, en francs ignorans. (*)

Il s'agiſſait de ſavoir ſi on peut, ſans miracle, fondre une figure d'or dans une ſeule nuit, & réduire cette figure en poudre le lendemain, en la jetant dans le feu. Or, monſieur le ſecrétaire, il faut que vous ſachiez, vous & maître *Aliboron* votre digne panégyriſte, qu'il eſt impoſſible de pulvériſer l'or en le jetant au feu ; l'extrême violence du feu le liquéfie, mais ne le calcine point.

C'eſt de quoi il eſt queſtion, monſieur le ſecrétaire ;

(*) Voyez l'article *Juif*.

j'ai ſouvent réduit de l'or en pâte avec du mercure, je l'ai diſſous avec de l'eau régale, mais je ne l'ai jamais calciné en le brûlant. Si on vous a dit que M. *Rouelle* calcine de l'or au feu, on s'eſt moqué de vous; ou bien on vous a dit une ſottiſe que vous ne deviez pas répéter, non plus que toutes celles que vous tranſcrivez ſur l'or potable.

L'or potable eſt une charlatanerie; c'eſt une friponnerie d'impoſteur qui trompe le peuple : il y en a de pluſieurs eſpèces. Ceux qui vendent leur or potable à des imbécilles, ne font pas entrer deux grains d'or dans leur liqueur; ou s'ils en mettent un peu, ils l'ont diſſous dans de l'eau régale, & ils vous jurent que c'eſt de l'or potable ſans acide; ils dépouillent l'or autant qu'ils le peuvent de ſon eau régale, ils la chargent d'huile de romarin. Ces préparations ſont très-dangereuſes; ce ſont de véritables poiſons, & ceux qui en vendent méritent d'être réprimés.

Voilà, Monſieur, ce que c'eſt que votre or potable, dont vous parlez un peu au haſard, ainſi que de tout le reſte.

Cet article eſt un peu vif, mais il eſt vrai & utile. Il faut confondre quelquefois l'ignorance orgueilleuſe de ces gens qui croient pouvoir parler de tous les arts, parce qu'ils ont lu quelques lignes de *ſaint Auguſtin.* (1)

(1) M. l'abbé *G*... a été trompé par ceux qu'il a conſultés; il faut très-peu de temps, à la vérité pour jeter en fonte une petite ſtatue dont le moule eſt préparé; mais il en faut beaucoup pour former un moule. Or, on ne peut ſuppoſer que les Juifs aient eu la precaution d'apporter d'Egypte le moule où ils devaient couler le veau d'or.

FORCE PHYSIQUE.

QU'EST-CE que force? où réſide-t-elle? d'où vient-elle? périt-elle? ſubſiſte-t-elle toujours la même?

On s'eſt complu à nommer *force* cette peſanteur qu'exerce un corps ſur un autre. Voilà une boule de deux cents livres; elle eſt ſur ce plancher; elle le preſſe, dit-on, avec une force de deux cents livres. Et vous appelez cela une *force morte*. Or, ces mots de *force* & de *morte* ne ſont-ils pas un peu contradictoires? ne vaudrait-il pas autant dire mort vivant, oui & non?

Cette boule pèſe; d'où vient cette peſanteur? & cette peſanteur eſt-elle une force? Si cette boule n'était arrêtée par rien, elle ſe rendrait directement au centre de la terre. D'où lui vient cette incompréhenſible propriété?

Elle eſt ſoutenue par mon plancher; & vous donnez à mon plancher libéralement la force d'inertie. Inertie ſignifie *inactivité*, *impuiſſance*. Or, n'eſt-il pas ſingulier qu'on donne à l'impuiſſance le nom de *force*?

Quelle eſt la force vive qui agit dans votre bras & dans votre jambe? quelle en eſt la ſource? comment peut-on ſuppoſer que cette force ſubſiſte

Le célèbre chimiſte *Stahl*, après avoir montré que le foie de ſoufre peut diſſoudre l'or, ajoute qu'en ſuppoſant qu'il y eût des fontaines ſulfureuſes dans le déſert, on pourrait expliquer par-là l'opération attribuée à *Moïſe*. C'eſt une plaiſanterie un peu leſte qu'on peut pardonner à un phyſicien; mais qu'un theologien auſſi grave que M. l'abbé *G*. . . . ne devait pas ſe permettre de répeter.

quand vous êtes mort? va-t-elle ſe loger ailleurs comme un homme change de maiſon quand la ſienne eſt détruite?

Comment a-t-on pu dire qu'il y a toujours égalité de forces dans la nature? il faudrait donc qu'il y eût toujours égal nombre d'hommes ou d'être actifs équivalens.

Pourquoi un corps en mouvement communique-t-il ſa force à un corps qu'il rencontre?

Ni la géométrie, ni la mécanique, ni la métaphyſique ne répondent à ces queſtions. Veut-on remonter au premier principe de la force des corps & du mouvement, il faudra remonter encore à un principe ſupérieur. Pourquoi y a-t-il quelque choſe?

Force mécanique.

ON préſente tous les jours des projets pour augmenter la force des machines qui ſont en uſage, pour augmenter la portée des boulets de canon avec moins de poudre, pour élever des fardeaux ſans peine, pour deſſécher des marais en épargnant le temps & l'argent, pour remonter promptement des rivières ſans chevaux, pour élever facilement beaucoup d'eau & pour ajouter à l'activité des pompes.

Tous ces feſeurs de projets ſont trompés eux-mêmes les premiers, comme *Laſs* le fut par ſon ſyſtème.

Un bon mathématicien, pour prévenir ces continuels abus, a donné la règle ſuivante:

Il faut dans toute machine conſidérer quatre quantités. 1°. La puiſſance du premier moteur, ſoit

ſoit homme, ſoit cheval, ſoit l'eau, ou le vent, ou le feu.

2°. La vîteſſe de ce premier moteur, dans un temps donné.

3°. La peſanteur ou réſiſtance de la matière qu'on veut faire mouvoir.

4°. La vîteſſe de cette matière en mouvement, dans le même temps donné.

De ces quatre quantités, le produit des deux premières eſt toujours égal à celui des deux dernières, ces produits ne ſont que les quantités du mouvement.

Trois de ces quantités étant connues, on trouve toujours la quatrième.

Un machiniſte, il y a quelques années, préſenta à l'hôtel-de-ville de Paris le modèle en petit d'une pompe, par laquelle il aſſurait qu'il éléverait à cent trente pieds de hauteur, cent mille muids d'eau par jour. Un muid d'eau pèſe cinq cents ſoixante livres, ce ſont cinquante-ſix millions de livres qu'il faut élever en vingt-quatre heures, & ſix cents quarante-huit livres par chaque ſeconde.

Le chemin & la vîteſſe ſont de cent trente pieds par ſeconde.

La quatrième quantité eſt le chemin, ou la vîteſſe du premier moteur.

Que ce moteur ſoit un cheval, il fait trois pieds par ſeconde tout au plus.

Multipliez ce poids de ſix cents quarante-huit livres par cent trente pieds d'élévation, auquel on doit le porter, vous aurez quatre-vingt-quatre mille deux cents quarante, leſquels diviſés par la vîteſſe

qui eſt trois, vous donnent vingt-huit mille quatre-vingts.

Il faut donc que le moteur ait une force de vingt-huit mille quatre-vingts pour élever l'eau dans une ſeconde.

La force des hommes n'eſt eſtimée que vingt-cinq livres, & celle des chevaux de cent ſoixante & quinze.

Or, comme il faut élever à chaque ſeconde une force de vingt-huit mille quatre-vingts, il réſulte de-là que pour exécuter la machine propoſée à l'hôtel-de-ville de Paris, on avait beſoin de onze cents vingt-trois hommes ou de cent ſoixante chevaux, encore aurait-il fallu ſuppoſer que la machine fût ſans frottement. Plus la machine eſt grande, plus les frottemens ſont conſidérables, ils vont ſouvent à un tiers de la force mouvante ou environ; ainſi il aurait fallu, ſuivant un calcul très-modéré, deux cents treize chevaux, ou quatorze cents quatre-vingt dix-ſept hommes.

Ce n'eſt pas tout; ni les hommes, ni les chevaux ne peuvent travailler vingt-quatre heures ſans manger & ſans dormir. Il eût donc fallu doubler au moins le nombre des hommes, ce qui aurait exigé deux mille neuf cents quatre-vingt-quatorze hommes, ou quatre cents vingt-ſix chevaux.

Ce n'eſt pas tout encore; ces hommes & ces chevaux, en douze heures, doivent en prendre quatre pour manger & ſe repoſer. Ajoutez donc un tiers; il aurait fallu à l'inventeur de cette belle machine l'équivalent de cinq cents ſoixante-huit chevaux, ou trois mille neuf cents quatre-vingt-douze hommes.

Le célèbre maréchal de *Saxe* tomba dans le même mécompte, quand il conſtruiſit une galère qui devait remonter la rivière de Seine en vingt-quatre heures, par le moyen de deux chevaux qui devaient faire mouvoir des rames.

Vous trouvez dans l'hiſtoire ancienne de *Rollin*, remplie d'ailleurs d'une morale judicieuſe, les paroles ſuivantes :

» *Archimède* ſe met en devoir de ſatisfaire la juſte » & raiſonnable curioſité de ſon parent & de ſon » ami *Hiéron* roi de Syracuſe. Il choiſit une des » galères qui étaient dans le port, la fait tirer à terre » avec beaucoup de travail & à force d'hommes, y » fait mettre ſa charge ordinaire, & par-deſſus ſa » charge autant d'hommes qu'elle en peut tenir. » Enſuite ſe mettant à quelque diſtance, aſſis à ſon » aiſe, ſans travail, ſans le moindre effort, en » remuant ſeulement de la main le bout d'une » machine à pluſieurs cordes & poulies qu'il avait » préparée, il ramena la galère à lui par terre auſſi » doucement, & auſſi uniment que ſi elle n'avait » fait que fendre les flots. »

Quand l'on conſidère, après ce récit, qu'une galère remplie d'hommes, chargée de ſes mâts, de ſes rames, & de ſon poids ordinaire, devait peſer au moins quatre cents mille livres ; qu'il fallait une force ſupérieure pour la tenir en équilibre & la faire mouvoir ; que cette force devait être au moins de quatre cents vingt mille livres ; que les frottemens pouvaient être la moitié de la puiſſance employée pour ſoulever un pareil poids ; que par conſéquent la machine devait avoir environ ſix cents mille livres

de force. Or on ne ſait guère jouer une telle machine en un tour de main, *ſans le moindre effort*.

C'eſt de *Plutarque* que l'eſtimable auteur de l'Hiſtoire ancienne a tiré ce conte. Mais quand *Plutarque* a dit une choſe abſurde, tout ancien qu'il eſt, un moderne ne doit pas la répéter.

FORCE.

CE mot a été tranſporté du ſimple au figuré. *Force* ſe dit de toutes les parties du corps qui ſont en mouvement, en action; la force du cœur, que quelques-uns ont faite de quatre cents livres, & d'autres de trois onces, la force des viſcères, des poumons, de la voix; à force de bras.

On dit par analogie faire force de voiles, de rames; raſſembler ſes forces; connaître, meſurer ſes forces; aller, entreprendre au-delà de ſes forces; le travail de l'encyclopédie eſt au-deſſus des forces de ceux qui ſe ſont déchaînés contre ce livre. On a long-temps appelé *forces* de grands ciſeaux; & c'eſt pourquoi dans les Etats de la ligue, on fit une eſtampe de l'ambaſſadeur d'Eſpagne, cherchant avec ſes lunettes ſes ciſeaux qui étaient à terre, avec ce jeu de mots pour inſcription: *J'ai perdu mes forces*.

Le ſtyle familier admet encore force gens, force gibier, force fripons, force mauvais critiques. On dit, à force de travailler, il s'eſt épuiſé; le fer s'affaiblit à force de le polir.

La métaphore qui a tranſporté ce mot dans la morale, en a fait une vertu cardinale. La force, en

ce ſens, eſt le courage de ſoutenir l'adverſité, & d'entreprendre des choſes vertueuſes & difficiles, *animi fortitudo.*

La force de l'eſprit eſt la pénétration & la profondeur, *ingenii vis.* La nature la donne comme celle du corps : le travail modéré les augmente, & le travail outré les diminue.

La force d'un raiſonnement conſiſte dans une expoſition claire des preuves expoſées dans leur jour, & une concluſion juſte ; elle n'a point lieu dans les théorèmes mathématiques, parce qu'une démonſtration ne peut recevoir plus ou moins d'évidence, plus ou moins de force ; elle peut ſeulement procéder par un chemin plus long ou plus court, plus ſimple ou plus compliqué. La force du raiſonnement a ſurtout lieu dans les queſtions problématiques. La force de l'éloquence n'eſt pas ſeulement une ſuite de raiſonnemens juſtes & vigoureux, qui ſubſiſteraient avec la ſéchereſſe ; cette force demande de l'embonpoint, des images frappantes, des termes énergiques. Ainſi on a dit que les ſermons de *Bourdaloue* avaient plus de force, ceux de *Maſſillon* plus de grâces. Des vers peuvent avoir de la force, & manquer de toutes les autres beautés. La force d'un vers dans notre langue vient principalement de dire quelque choſe dans chaque hémiſtiche :

Et monté ſur le faîte, il aſpire à deſcendre.
L'Eternel eſt ſon nom ; le monde eſt ſon ouvrage.

Ces deux vers pleins de force & d'élégance ſont le meilleur modèle de la poëſie.

La force, dans la peinture, eſt l'expreſſion des

muſcles que des touches reſſenties ſont paraître en action ſous la chair qui les couvre. Il y a trop de force quand ces muſcles ſont trop prononcés. Les attitudes des combattans ont beaucoup de force dans les batailles de *Conſtantin* deſſinées par *Raphaël* & par *Jules Romain*, & dans celles d'*Alexandre* peintes par *le Brun*. La force outrée eſt dure dans la peinture, ampoulée dans la poëſie.

Des philoſophes ont prétendu que la force eſt une qualité inhérente à la matière ; que chaque particule inviſible, ou plutôt monade, eſt douée d'une force active : mais il eſt auſſi difficile de démontrer cette aſſertion, qu'il le ſerait de prouver que la blancheur eſt une qualité inhérente à la matière, comme le dit le dictionnaire de Trévoux à l'article *Inhérent*.

La force de tout animal a reçu ſon plus haut degré quand l'animal a pris toute ſa croiſſance. Elle décroît quand les muſcles ne reçoivent plus une nourriture égale ; & cette nourriture ceſſe d'être égale quand les eſprits animaux n'impriment plus à ces muſcles le mouvement accoutumé. Il eſt ſi probable que ces eſprits animaux ſont du feu, que les vieillards manquent de mouvement, de force, à meſure qu'ils manquent de chaleur.

FORNICATION.

LE dictionnaire de Trévoux dit que c'eſt un terme de théologie. Il vient du mot latin *fornix*, petites chambres voûtées dans leſquelles ſe tenaient les femmes publiques à Rome. On a employé ce terme

pour ſignifier *le commerce des perſonnes libres.* Il n'eſt point d'uſage dans la converſation, & n'eſt guère reçu aujourd'hui que dans le ſtyle marotique. La décence l'a banni de la chaire. Les caſuiſtes en feſaient un grand uſage, & le diſtinguaient en pluſieurs eſpèces. On a traduit par le mot de *fornication* les infidélités du peuple juif pour des dieux étrangers, parce que chez les prophètes ces infidélités ſont appelées *impuretés*, *ſouillures.* C'eſt par la même extenſion qu'on a dit que les Juifs avaient rendu aux faux dieux un hommage *adultère.*

FRANC OU FRANQ; FRANCE, FRANÇOIS, FRANÇAIS.

L'ITALIE a toujours conſervé ſon nom, malgré le prétendu établiſſement d'*Enée* qui aurait dû y laiſſer quelques traces de la langue, des caractères & des uſages de Phrygie, s'il était jamais venu avec *Acathe*, *Cloante* & tant d'autres dans le canton de Rome alors preſque déſert. Les Goths, les Lombards, les Francs, les Allemands ou Germains qui envahirent l'Italie tour-à-tour, lui laiſſèrent au moins ſon nom.

Les Tyriens, les Africains, les Romains, les Vandales, les Viſigoths, les Sarraſins ont été les maîtres de l'Eſpagne les uns après les autres; le nom d'*Eſpagne* eſt demeuré. La Germanie a toujours conſervé le ſien; elle a joint ſeulement celui d'Allemagne qu'elle n'a reçu d'aucun vainqueur.

Les Gaulois ſont preſque les ſeuls peuples d'Occident qui aient perdu leur nom. Ce nom était celui de

Walch ou *Wuelch;* les Romains ſubſtituaient toujours un *G* au *W* qui eſt barbare ; de Welche ils firent *Galli*, *Gallia*. On diſtingua la Gaule celtique, la belgique, l'aquitanique, qui parlaient chacune un jargon différent. (*)

Qui étaient & d'où venaient ces Franqs, leſquels, en très-petit nombre & en très-peu de temps s'emparèrent de toutes les Gaules que *Céſar* n'avait pu entièrement ſoumettre qu'en dix années? Je viens de lire un auteur qui commence par ces mots : *Les Francs dont nous deſcendons*. Hé, mon ami, qui vous a dit que vous deſcendez en droite ligne d'un franc? *Hildvic* ou *Clodvic*, que nous nommons *Clovis*, n'avait probablement pas plus de vingt mille hommes mal vêtus & mal armés quand il ſubjugua environ huit ou dix millions de welches ou gaulois tenus en ſervitude par trois ou quatre légions romaines. Nous n'avons pas une ſeule maiſon en France qui puiſſe fournir, je ne dis pas la moindre preuve, mais la moindre vraiſemblance qu'elle ait un franc pour ſon origine.

Quand des pirates des bords de la mer Baltique vinrent au nombre de ſept ou huit mille tout au plus ſe faire donner la Normandie en fief & la Bretagne en arrière-fief, laiſſèrent-ils des archives par leſquelles on puiſſe faire voir qu'ils ſont les pères de tous les Normands d'aujourd'hui?

Il y a bien long-temps que l'on a cru que les Franqs venaient des Troyens. (*a*) *Ammien Marcellin*, qui vivait au quatrième ſiècle, dit : *Selon pluſieurs anciens écrivains, des troupes de troyens fugitifs s'établirent ſur les bords du Rhin alors déſerts.* Paſſe encore pour *Enée;* il

(*) Voyez *Langue.* (*a*) Liv. XII.

pouvait aiſément chercher un aſile au bout de la Méditerranée, mais *Franeus* fils d'*Hector* avait trop de chemin à faire pour aller vers Duſſeldorp, Vorms, Ditz, Aldved, Solm, Errenbeiſtein &c.

Fredegaire ne doute pas que les Franqs ne ſe fuſſent d'abord retirés en Macédoine, & qu'ils n'aient porté les armes ſous *Alexandre*, après avoir combattu ſous *Priam*. Le moine *Otfrid* en fait ſon compliment à l'empereur *Louis le germanique*.

Le géographe de Ravenne, moins fabuleux, aſſigne la première habitation de la horde des Franqs parmi les Cimbres, au-delà de l'Elbe, vers la mer Baltique. Ces Franqs pourraient bien être quelques reſtes de ces barbares Cimbres défaits par *Marius*; & le ſavant *Leibnitz* eſt de cette opinion.

Ce qui eſt bien certain, c'eſt que du temps de *Conſtantin* il y avait au-delà du Rhin des hordes de Franqs ou Sicambres qui exerçaient le brigandage. Ils ſe raſſemblaient ſous des capitaines de bandits, ſous des chefs que les hiſtoriens ont eu le ridicule d'appeler *rois; Conſtantin* les pourſuivit lui-même dans leurs repaires, en fit pendre pluſieurs, en livra d'autres aux bêtes dans l'amphithéâtre de Trèves pour ſon divertiſſement : deux de leurs prétendus rois nommés *Aſcaric* & *Ragaiſe* périrent par ce ſupplice; c'eſt ſur quoi les panégyriſtes de *Conſtantin* s'extaſient, & ſur quoi il n'y avait pas tant à ſe récrier.

La prétendue loi ſalique, écrite, dit-on, par ces barbares, eſt une des abſurdes chimères dont on nous ait jamais bercés. Il ſerait bien étrange que les Francs euſſent écrit dans leurs marais un code conſidérable,

& que les Français n'euſſent eu aucune coutume écrite qu'à la fin du règne de *Charles VII.* Il vaudrait autant dire que les Algonquins & les Chicachas avaient une loi par écrit. Les hommes ne ſont jamais gouvernés par des lois authentiques conſignées dans les monumens publics, que quand ils ont été raſſemblés dans des villes, qu'ils ont eu une police réglée, des archives & tout ce qui caractériſe une nation civiliſée. Dès que vous trouvez un code dans une nation qui était barbare du temps de ce code, qui ne vivait que de rapine & de brigandage, qui n'avait pas une ville fermée, ſoyez très-ſûrs que ce code eſt ſuppoſé & qu'il a été fait dans des temps très-poſtérieurs. Tous les ſophiſmes, toutes les ſuppoſitions n'ébranleront jamais cette vérité dans l'eſprit des ſages.

Ce qu'il y a de plus ridicule, c'eſt qu'on nous donne cette loi ſalique en latin ; comme ſi des ſauvages errans au-delà du Rhin, avaient appris la langue latine. On la ſuppoſe d'abord rédigée par *Clovis*, & on le fait parler ainſi :

Lorſque la nation illuſtre des francs était encore réputée barbare, les premiers de cette nation dictèrent la loi ſalique. On choiſit parmi eux quatre des principaux, Viſogaſt, Bodogaſt, Sologaſt & Vindogaſt &c.

Il eſt bon d'obſerver que c'eſt ici la fable de *la Fontaine :*

> Notre magot prit pour ce coup
> Le nom d'un port pour un nom d'homme.

Ces noms ſont ceux de quelques cantons francs dans le pays de Vorms. Quelle que ſoit l'époque où les coutumes nommées *loi ſalique* aient été rédigées ſur

une ancienne tradition, il eſt bien certain que les francs n'étaient pas de grands légiſlateurs.

Que ,voulait dire originairement le mot *Franq* ? Une preuve qu'on n'en ſait rien du tout, c'eſt que cent auteurs ont voulu le deviner. Que voulait dire Hun, Alain, Goth, Welche, Picard ? Et qu'importe ?

Les armées de *Clovis* étaient-elles toutes compoſées de Franqs ? il n'y a pas d'apparence. *Childeric* le franq avait fait des courſes juſqu'à Tournay. On dit *Clovis* fils de *Childeric* & de la reine *Bazine* femme du roi *Bazin*. Or *Bazin* & *Bazine* ne ſont pas aſſurément des noms allemands, & on n'a jamais vu la moindre preuve que *Clovis* fût leur fils. Tous les cantons germains éliſaient leurs chefs ; & le canton des Franqs avait ſans doute élu *Clodvic* ou *Clovis*, quel que fût ſon père. Il fit ſon expédition dans les Gaules, comme tous les autres barbares avaient entrepris les leurs dans l'empire romain.

Croira-t-on de bonne foi que l'hérule *Odo* ſurnommé *Acer* par les Romains, & connu parmi nous ſous le nom d'*Odoacre*, n'ait eu que des hérules à ſa ſuite, & que *Genſeric* n'ait conduit en Afrique que des vandales ? Tous les miſérables ſans profeſſion & ſans talent qui n'ont rien à perdre, & qui eſpèrent gagner beaucoup, ne ſe joignent-ils pas toujours au premier capitaine de voleurs qui lève l'étendard de la deſtruction ?

Dès que *Clovis* eut le moindre ſuccès, ſes troupes furent groſſies ſans doute de tous les belges qui voulurent avoir part au butin ; & cette armée ne s'en appela pas moins l'*armée des Francs*. L'expédition

était très-aiſée. Déjà les Viſigoths avaient envahi un tiers des Gaules, & les Burgundiens un autre tiers. Le reſte ne tint pas devant *Clovis*. Les Francs partagèrent les terres des vaincus, & les Welches les labourèrent.

Alors le mot *Franq* ſignifia un *poſſeſſeur libre*, tandis que les autres étaient eſclaves. De là vinrent les mots de *franchiſe* & d'*affranchir* : Je vous ſais franq, je vous rends homme libre. De là *francalenus*, tenant librement; *franq aleu*, *franq dad*, *franq chamen*, & tant d'autres termes moitié latins, moitié barbares, qui compoſèrent ſi long-temps le malheureux patois dont on ſe ſervit en France.

De là un franq en argent ou en or, pour exprimer la monnaie du roi des Franqs, ce qui n'arriva que long-temps après, mais qui rappelait l'origine de la monarchie. Nous diſons encore *vingt francs*, *vingt livres*, & cela ne ſignifie rien par ſoi-même ; cela ne donne aucune idée ni du poids ni du titre de l'argent ; ce n'eſt qu'une expreſſion vague par laquelle les peuples ignorans ont preſque toujours été trompés, ne ſachant en effet combien ils recevaient, ni combien ils payaient réellement.

Charlemagne ne ſe regardait pas comme un franq; il était né en Auſtraſie, & parlait la langue allemande. Son origine venait d'*Arnoul* évêque de Metz, précepteur de *Dagobert*. Or, un homme choiſi pour précepteur n'était pas probablement un franq. Ils feſaient tous gloire de la plus profonde ignorance, & ne connaiſſaient que le métier des armes. Mais ce qui donne le plus de poids à l'opinion que *Charlemagne* regardait les Franqs comme étrangers à

lui, c'eſt l'article IV d'un de ſes capitulaires ſur ſes métairies : *Si les Franqs*, dit-il, *commettent quelques délits dans nos poſſeſſions, qu'ils ſoient jugés ſuivant leurs lois.*

La race carlovingienne paſſa toujours pour allemande ; le pape *Adrien IV*, dans ſa lettre aux archevêques de Mayence, de Cologne & de Trèves, s'exprime en ces termes remarquables : *L'empire fut transféré des Grecs aux Allemands. Leur roi ne fut empereur qu'après avoir été couronné par le pape... Tout ce que l'empereur poſſède, il le tient de nous. Et comme Zacharie donna l'empire grec aux Allemands, nous pouvons donner celui des Allemands aux Grecs.*

Cependant la France ayant été partagée en orientale & en occidentale, & l'orientale étant l'Auſtraſie, ce nom de *France* prévalut au point que, même du temps des empereurs ſaxons, la cour de Conſtantinople les appelait toujours *prétendus empereurs franqs*, comme il ſe voit dans les lettres de l'évêque *Luitprand* envoyé de Rome à Conſtantinople.

De la nation françaiſe.

LORSQUE les Francs s'établirent dans le pays des premiers welches, que les Romains appelaient *Gallia*, la nation ſe trouva compoſée des anciens celtes ou gaulois ſubjugués par *Céſar*, des familles romaines qui s'y étaient établies, des germains qui y avaient déjà fait des émigrations, & enfin des francs qui ſe rendirent maîtres du pays ſous leur chef *Clovis*. Tant que la monarchie qui réunit la Gaule & la Germanie ſubſiſta, tous les peuples depuis la ſource du Veſer

juſqu'aux mers des Gaules, portèrent le nom de *Francs*. Mais lorſqu'en 843, au congrès de Verdun, ſous *Charles le chauve*, la Germanie & la Gaule furent ſéparées, le nom de *Francs* reſta aux peuples de la France occidentale, qui retint ſeule le nom de *France*.

On ne connut guère le nom de *Français* que vers le dixième ſiècle. Le fond de la nation eſt de familles gauloiſes, & les traces du caractère des anciens gaulois ont toujours ſubſiſté.

En effet, chaque peuple a ſon caractère comme chaque homme; & ce caractère général eſt formé de toutes les reſſemblances que la nature & l'habitude ont miſes entre les habitans d'un même pays, au milieu des variétés qui les diſtinguent. Ainſi le caractère, le génie, l'eſprit français, réſultent de ce que les différentes provinces de ce royaume ont entr'elles de ſemblable. Les peuples de la Guienne & ceux de la Normandie diffèrent beaucoup; cependant on reconnaît en eux le génie français, qui forme une nation de ces différentes provinces, & qui les diſtingue des Italiens & des Allemands. Le climat & le ſol impriment évidemment aux hommes, comme aux animaux & aux plantes, des marques qui ne changent point. Celles qui dépendent du gouvernement, de la religion, de l'éducation, s'altèrent. C'eſt-là le nœud qui explique comment les peuples ont perdu une partie de leur ancien caractère & ont conſervé l'autre. Un peuple qui a conquis autrefois la moitié de la terre n'eſt plus reconnaiſſable aujourd'hui ſous un gouvernement ſacerdotal: mais le fond de ſon ancienne grandeur d'ame ſubſiſte encore, quoique caché ſous la faibleſſe.

Le gouvernement barbare des Turcs a énervé de même les Egyptiens & les Grecs, ſans avoir pu détruire le fond du caractère & la trempe de l'eſprit de ces peuples.

Le fond du Français eſt tel aujoud'hui, que *Céſar* a peint le gaulois, prompt à ſe réſoudre, ardent à combattre, impétueux dans l'attaque, ſe rebutant aiſément. *Céſar*, *Agatias* & d'autres diſent que de tous les barbares, le gaulois était le plus poli. Il eſt encore, dans le temps le plus civiliſé, le modèle de la politeſſe de ſes voiſins, quoiqu'il montre de temps en temps des reſtes de ſa légéreté, de ſa pétulance & de ſa barbarie.

Les habitans des côtes de la France furent toujours propres à la marine: les peuples de la Guienne compoſèrent toujours la meilleure infanterie : ceux qui habitent les campagnes de Blois & de Tours ne ſont pas, dit le *Taſſe :*

. . Gente robuſta, e faticoſa.
La terra molle, e lieta, e dilettoſa
Simili a ſe gli abitator', produce.

Mais comment concilier le caractère des pariſiens de nos jours avec celui que l'empereur *Julien*, le premier des princes & des hommes après *Marc-Aurèle*, donne aux pariſiens de ſon temps ? *J'aime ce peuple*, dit-il dans ſon Moſopogon, *parce qu'il eſt ſérieux & ſévère comme moi.* Ce ſérieux qui ſemble banni aujourd'hui d'une ville immenſe, devenue le centre des plaiſirs, devait régner dans une ville alors petite, dénuée d'amuſemens : l'eſprit des pariſiens a changé en cela, malgré le climat.

L'affluence du peuple, l'opulence, l'oiſiveté, qui ne peut s'occuper que des plaiſirs & des arts, & non du gouvernement, ont donné un nouveau tour d'eſprit à un peuple entier.

Comment expliquer encore par quels degrés ce peuple a paſſé des fureurs qui le caractériſèrent du temps du roi *Jean*, de *Charles VI*, de *Charles IX*, de *Henri III* & de *Henri IV* même, à cette douce facilité de mœurs que l'Europe chérit en lui? C'eſt que les orages du gouvernement & ceux de la religion pouſſèrent la vivacité des eſprits aux emportemens de la faction & du fanatiſme, & que cette même vivacité, qui ſubſiſtera toujours, n'a aujourd'hui pour objet que les agrémens de la ſociété. Le pariſien eſt impétueux dans ſes plaiſirs, comme il le fut autrefois dans ſes fureurs. Le fond du caractère, qu'il tient du climat, eſt toujours le même. S'il cultive aujourd'hui tous les arts dont il fut privé ſi long-temps, ce n'eſt pas qu'il ait un autre eſprit, puiſqu'il n'a point d'autres organes; mais c'eſt qu'il a eu plus de ſecours; & ces ſecours, il ne ſe les eſt pas donnés lui-même, comme les Grecs & les Florentins, chez qui les arts ſont nés comme des fruits naturels de leur terroir: le français les a reçus d'ailleurs; mais il a cultivé heureuſement ces plantes étrangères; & ayant tout adopté chez lui, il a preſque tout perfectionné.

Le gouvernement des Français fut d'abord celui de tous les peuples du Nord: tout ſe réglait dans les aſſemblées générales de la nation: les rois étaient les chefs de ces aſſemblées; & ce fut preſque la ſeule adminiſtration des Français dans les deux premières races, juſqu'à *Charles le ſimple*.

Lorſque

Lorſque la monarchie fut démembrée, dans la décadence de la race carlovingienne, lorſque le royaume d'Arles s'éleva, & que les provinces furent occupées par des vaſſaux peu dépendans de la couronne, le nom de Français fut plus reſtreint; ſous *Hugues-Capet*, *Robert*, *Henri* & *Philippe*, on n'appela *Français* que les peuples en-deçà de la Loire. On vit alors une grande diverſité dans les mœurs, comme dans les lois des provinces demeurées à la couronne de France. Les ſeigneurs particuliers qui s'étaient rendus les maîtres de ces provinces, introduiſirent de nouvelles coutumes dans leurs nouveaux Etats. Un breton, un flamand, ont aujourd'hui quelque conformité, malgré la différence de leur caractère, qu'ils tiennent du ſol & du climat : mais alors ils n'avaient entr'eux preſque rien de ſemblable.

Ce n'eſt guère que depuis *François I*, que l'on vit quelque uniformité dans les mœurs & dans les uſages. La cour ne commença que dans ce temps à ſervir de modèle aux provinces réunies ; mais en général, l'impétuoſité dans la guerre, & le peu de diſcipline, furent toujours le caractère dominant de la nation.

La galanterie & la politeſſe commencèrent à diſtinguer les Français ſous *François I.* Les mœurs devinrent atroces depuis la mort de *François II.* Cependant au milieu de ces horreurs, il y avait toujours à la cour une politeſſe que les Allemands & les Anglais s'efforçaient d'imiter. On était déjà jaloux des Français dans le reſte de l'Europe, en cherchant à leur reſſembler. Un perſonnage d'une comédie de

Shakeſpeare dit qu'*à toute force on peut être poli, ſans avoir été à la cour de France.*

Quoique la nation ait été taxée de légéreté par *Céſar* & par tous les peuples voiſins, cependant ce royaume ſi long-temps démembré, & ſi ſouvent prêt à ſuccomber, s'eſt réuni & ſoutenu principalement par la ſageſſe des négociations, l'adreſſe & la patience, mais ſurtout par la diviſion de l'Allemagne & de l'Angleterre. La Bretagne n'a été réunie au royaume que par un mariage; la Bourgogne, par droit de mouvance, & par l'habileté de *Louis XI;* le Dauphiné, par une donation qui fut le fruit de la politique; le comté de Toulouſe, par un accord ſoutenu d'une armée; la Provence, par de l'argent. Un traité de paix a donné l'Alſace; un autre traité a donné la Lorraine. Les Anglais ont été chaſſés de France autrefois, malgré les victoires les plus ſignalées, parce que les rois de France ont ſu temporiſer & profiter de toutes les occaſions favorables. Tout cela prouve que ſi la jeuneſſe françaiſe eſt légère, les hommes d'un âge mûr qui la gouvernent ont toujours été très-ſages. Encore aujourd'hui la magiſtrature, en général, a des mœurs ſévères, comme du temps de l'empereur *Julien.* Si les premiers ſuccès en Italie, du temps de *Charles VIII*, furent dûs à l'impétuoſité guerrière de la nation, les diſgraces qui les ſuivirent vinrent de l'aveuglement d'une cour qui n'était compoſée que de jeunes gens. *François I* ne fut malheureux que dans ſa jeuneſſe, lorſque tout était gouverné par des favoris de ſon âge; & il rendit ſon royaume floriſſant dans un âge plus avancé.

Les Français ſe ſervirent toujours des mêmes armes

que leurs voiſins, & eurent à peu près la même diſcipline dans la guerre. Ils ont été les premiers qui ont quitté l'uſage de la lance & des piques. La bataille d'Yvri commença à décrier l'uſage des lances, qui fut bientôt aboli ; & ſous *Louis XIV* les piques ont été oubliées. Ils portèrent des tuniques & des robes juſqu'au ſeizième ſiècle. Ils quittèrent ſous *Louis le jeune* l'uſage de laiſſer croître la barbe, & le reprirent ſous *François I;* & on ne commença à ſe raſer entièrement que ſous *Louis XIV*. Les habillemens changèrent toujours, & les Français, au bout de chaque ſiècle, pouvaient prendre les portraits de leurs aïeux pour des portraits d'étrangers.

FRANÇOIS.

SECTION PREMIERE.

ON prononce aujourd'hui *français*, & quelques auteurs l'écrivent de même ; ils en donnent pour raiſon qu'il faut diſtinguer *François* qui ſignifie une *nation*, de *François* qui eſt un nom propre, comme *St François*, ou *François I.*

Toutes les nations adouciſſent à la longue la prononciation des mots qui ſont le plus en uſage ; c'eſt ce que les Grecs appelaient *euphonie*. On prononçait la diphthongue *oi* rudement, au commencement du ſeizième ſiècle. La cour de *François I* adoucit la langue comme les eſprits : de-là vient qu'on ne dit plus *françois* par un *o*, mais *français ;* qu'on dit, il *aimait*, il *croyait*, & non pas il *aimoit*, il *croyoit* &c.

La langue françaiſe ne commença à prendre quelque forme que vers le dixième ſiècle ; elle naquit des ruines du latin & du celte, mêlée de quelques mots tudeſques. Ce langage était d'abord le *romanum ruſticum*, le romain ruſtique ; & la langue tudeſque fut la langue de la cour, juſqu'au temps de *Charles le chauve ;* le tudeſque demeura la ſeule langue de l'Allemagne, après la grande époque du partage en 433. Le romain ruſtique, la langue romance prévalut dans la France occidentale ; le peuple du pays de Vaud, du Valais, de la vallée d'Engadine & quelques autres cantons, conſervent encore aujourd'hui des veſtiges manifeſtes de cet idiome.

A la fin du dixième ſiècle, le *français* ſe forma ; on écrivit en *français* au commencement du onzième ; mais ce *français* tenait encore plus du romain ruſtique, que du *français* d'aujourd'hui. Le roman de *Philomena*, écrit au dixième ſiècle en romain ruſtique, n'eſt pas dans une langue fort différente des lois normandes. On voit encore les origines celtes, latines & allemandes. Les mots qui ſignifient les parties du corps humain, ou des choſes d'un uſage journalier, & qui n'ont rien de commun avec le latin ou l'allemand, ſont de l'ancien gaulois ou celte, comme *tête*, *jambe*, *ſabre*, *pointe*, *aller*, *parler*, *écouter*, *regarder*, *aboyer*, *crier*, *coutume*, *enſemble*, & pluſieurs autres de cette eſpèce. La plupart des termes de guerre étaient francs ou allemands : *Marche*, *halte*, *maréchal*, *bivouac*, *reitre*, *lanſquenet*. Preſque tout le reſte eſt latin ; & les mots latins furent tous abrégés, ſelon l'uſage & le génie des nations du Nord : ainſi de *palatium*, palais ; de *lupus*,

loup ; d'*Auguſte*, août ; de *Junius*, juin ; d'*unctus*, oint ; de *purpura*, pourpre ; de *pretium*, prix &c.... A peine reſtait-il quelques veſtiges de la langue grecque, qu'on avait ſi long-temps parlée à Marſeille.

On commença au douzième ſiècle à introduire dans la langue quelques termes de la philoſophie d'*Ariſtote ;* & vers le ſeizième ſiècle, on exprima par des termes grecs toutes les parties du corps humain, leurs maladies, leurs remèdes : de-là les mots de *cardiaque*, *céphalique*, *podagre*, *apoplectique*, *aſthmatique*, *iliaque*, *empyème*, & tant d'autres. Quoique la langue s'enrichît alors du grec, & que depuis *Charles VIII* elle tirât beaucoup de ſecours de l'italien déjà perfectionné, cependant elle n'avait pas pris encore une conſiſtance régulière. *François I* abolit l'ancien uſage de plaider, de juger, de contracter en latin ; uſage qui atteſtait la barbarie d'une langue dont on n'oſait ſe ſervir dans les actes publics ; uſage pernicieux aux citoyens dont le ſort était réglé dans une langue qu'ils n'entendaient pas. On fut alors obligé de cultiver le *français ;* mais la langue n'était ni noble ni régulière. La ſyntaxe était abandonnée au caprice. Le génie de la converſation étant tourné à la plaiſanterie, la langue devint très-féconde en expreſſions burleſques & naïves, & très-ſtérile en termes nobles & harmonieux : de-là vient que dans les dictionnaires de rimes on trouve vingt termes convenables à la poëſie comique, pour un d'un uſage plus relevé ; & c'eſt encore une raiſon pour laquelle *Marot* ne réuſſit jamais dans le ſtyle ſérieux, & qu'*Amiot* ne put rendre qu'avec naïveté l'élégance de *Plutarque*.

Le *français* acquit de la vigueur ſous la plume de *Montagne ;* mais il n'eut point encore d'élévation & d'harmonie. *Ronſard* gâta la langue en tranſportant dans la poëſie françaiſe les compoſés grecs dont ſe ſervaient les philoſophes & les médecins. *Malherbe* répara un peu le tort de *Ronſard.* La langue devint plus noble & plus harmonieuſe par l'établiſſement de l'académie françaiſe, & acquit enfin dans le ſiècle de *Louis XIV*, la perfection où elle pouvait être portée dans tous les genres.

Le génie de cette langue eſt la clarté & l'ordre : car chaque langue a ſon génie, & ce génie conſiſte dans la facilité que donne le langage de s'exprimer plus ou moins heureuſement, d'employer ou de rejeter les tours familiers aux autres langues. Le *français* n'ayant point de déclinaiſons, & étant toujours aſſervi aux articles, ne peut adopter les inverſions grecques & latines ; il oblige les mots à s'arranger dans l'ordre naturel des idées. On ne peut dire que d'une ſeule manière, *Plancus a pris ſoin des affaires de Céſar ;* voilà le ſeul arrangement qu'on puiſſe donner à ces paroles : exprimez cette phraſe en latin : *Res Cæſaris Plancus diligenter curavit ;* on peut arranger ces mots de cent vingt manières, ſans faire tort au ſens & ſans gêner la langue. Les verbes auxiliaires qui alongent & qui énervent les phraſes dans les langues modernes, rendent encore la langue françaiſe peu propre pour le ſtyle lapidaire. Les verbes auxiliaires, ſes pronoms, ſes articles, ſon manque de participes déclinables, & enfin ſa marche uniforme, nuiſent au grand enthouſiaſme de la poëſie : elle a moins de reſſources en ce genre que l'italien & l'anglais ; mais cette gêne & cet

eſclavage même la rendent plus propre à la tragédie & à la comédie, qu'aucune langue de l'Europe. L'ordre naturel dans lequel on eſt obligé d'exprimer ſes penſées & de conſtruire ſes phraſes, répand dans cette langue une douceur & une facilité qui plaît à tous les peuples; & le génie de la nation ſe mêlant au génie de la langue, a produit plus de livres agréablement écrits, qu'on n'en voit chez aucun autre peuple.

La liberté & la douceur de la ſociété n'ayant été long-temps connues qu'en France, le langage en a reçu une délicateſſe d'expreſſion, & une fineſſe pleine de naturel qui ne ſe trouvent guère ailleurs. On a quelquefois outré cette fineſſe; mais les gens de goût ont ſu toujours la réduire dans de juſtes bornes.

Pluſieurs perſonnes ont cru que la langue françaiſe s'était appauvrie depuis le temps d'*Amiot* & de *Montagne :* en effet, on trouve dans ces auteurs pluſieurs expreſſions qui ne ſont plus recevables; mais ce ſont, pour la plupart, des termes familiers auxquels on a ſubſtitué des équivalens. Elle s'eſt enrichie de quantité de termes nobles & énergiques; & ſans parler ici de l'éloquence des choſes, elle a acquis l'éloquence des paroles. C'eſt dans le ſiècle de *Louis XIV*, comme on l'a dit, que cette éloquence a eu ſon plus grand éclat, & que la langue a été fixée. Quelques changemens que le temps & le caprice lui préparent, les bons auteurs du dix-ſeptième & du dix-huitième ſiècles ſerviront toujours de modèle.

On ne devait pas attendre que le *français* dût ſe diſtinguer dans la philoſophie. Un gouvernement long-temps gothique étouffa toute lumière pendant

plus de douze cents ans ; & des maîtres d'erreurs, payés pour abrutir la nature humaine, épaiſſirent encore les ténèbres. Cependant aujourd'hui il y a plus de philoſophie dans Paris que dans aucune ville de la terre, & peut-être que dans toutes les villes enſemble, excepté Londres. Cet eſprit de raiſon pénètre même dans les provinces. Enfin le génie français eſt peut-être égal aujourd'hui à celui des Anglais en philoſophie ; peut-être ſupérieur à tous les autres peuples, depuis quatre-vingts ans dans la littérature ; & le premier, ſans doute, pour les douceurs de la ſociété, pour cette politeſſe ſi aiſée, ſi naturelle, qu'on appelle improprement *urbanité*.

SECTION II.

Langue françaiſe.

IL ne nous reſte aucun monument de la langue des anciens Welches, qui feſaient, dit-on, une partie des peuples celtes ou keltes, eſpèce de ſauvages dont on ne connaît que le nom, & qu'on a voulu en vain illuſtrer par des fables. Tout ce que l'on ſait, eſt que les peuples que les Romains appelaient *Galli*, dont nous avons pris le nom de Gaulois, s'appelaient *Welches;* c'eſt le nom qu'on donne encore aux Français dans la baſſe Allemagne, comme on appelait cette Allemagne *Teutch*.

La province de Galles, dont les peuples ſont une colonie de Gaulois, n'a d'autre nom que celui de *Weleh*.

Un reſte de l'ancien patois s'eſt encore conſervé chez quelques ruſtres dans cette province de Galles, dans la baſſe-Bretagne, dans quelques villages de France.

Quoique notre langue ſoit une corruption de la latine, mêlée de quelques expreſſions grecques, italiennes, eſpagnoles, cependant nous avons retenu pluſieurs mots, dont l'origine paraît être celtique. Voici un petit catalogue de ceux qui ſont encore d'uſage, & que le temps n'a preſque point altérés.

A.

Abattre, acheter, achever, affoller, aller, aleu, franc-aleu.

B.

Bagage, bagarre, bague, bailler, balayer, ballot, ban, arrière-ban, banc, bannal, barre, barreau, barrière, bataille, bateau, battre, bec, bègue, béguin, béquée, béqueter, berge, berne, bivouac, bléche, blé, bleſſer, bloc, blocaille, blond, bois, botte, bouche, boucher, bouchon, boucle, brigand, brin, brize de vent, broche, brouiller, brouſſailles, bru, mal rendu par belle-fille.

C.

Cabas, caille, calme, calotte, chance, chat, claque, cliquetis, clou, coi, coiffe, coq, couard, couette, cracher, craquer, cric, croc, croquer.

D.

Da, (cheval) nom qui s'eſt conſervé parmi les enfans, dada; d'abord, dague, danſe, devis, deviſe, deviſer, digue, dogue, drap, drogue, drôle.

E.

Echalas, effroi, embarras, épave, eſt, ainſi que oueſt, nord & ſud.

F.

Fiffre, flairer, fléche, fou, fracas, frapper, fraſque, fripon, frire, froc.

G.

Gabelle, gaillard, gain, galland, galle, garant, garre, garder, gauche, gobelet, gobet, gogue, gourde, gouſſe, gras, grelot, gris, gronder, gros, guerre, guetter.

H.

Hagard, halle, halte, hanap, hanneton, haquenée, harraſſer, hardes, harnois; havre, haſard, heaume, heurter, hors, hucher, huer.

L.

Ladre, laid, laquais, leude, homme de pied; logis, lopin, lors, lorſque, lot, lourd.

M.

Magaſin, maille, maraud, marche, maréchal, marmot, marque, mâtin, mazette, mener, meurtre, morgue, moue, mouſle, mouton.

N.

Nargue, narguer, niais.

O.

Oſche ou hoche, petite entaillure que les boulangers font encore à de petites baguettes pour marquer le nombre des pains qu'ils fourniſſent, ancienne

manière de tout compter chez les Welches. C'eſt ce qu'on appelle encore *taille*. Oui, ouf.

P.

Paleſroi, pantois, parc, piaffe, piailler, picorer.

R.

Race, racler, radotter, rançon, rat, ratiſſer, regarder, renifler, requinquer, rêver, rincer, riſque, roſſe, ruer.

S.

Saiſir, faiſon, ſalaire, ſalle, ſavate, ſoin, ſot, ce nom ne convenait-il pas un peu à ceux qui l'ont dérivé de l'hébreu? comme ſi les Welches avaient autrefois étudié à Jéruſalem. Soupe.

T.

Talut, tanné (couleur) tantôt, tappe, tic, trace, trappe, trapu, traquer, qu'on n'a pas manqué de faire venir de l'hébreu, tant les Juifs & nous étions voiſins autrefois. Tringle, troc, trognon, trompe, trop, trou, troupe, trouſſe, trouve.

V.

Vacarme, valet, vaſſal.

Voyez à l'article *Grec* les mots qui peuvent être dérivés originairement de la langue grecque.

De tous les mots ci-deſſus, & de tous ceux qu'on y peut joindre, il en eſt qui probablement ne ſont pas de l'ancienne langue gauloiſe, mais de la teutonne. Si on pouvait prouver l'origine de la moitié, c'eſt beaucoup.

Mais quand nous aurons bien conſtaté leur généalogie, quel fruit en pourrons-nous tirer? Il

n'eſt pas queſtion de ſavoir ce que notre langue fut, mais ce qu'elle eſt. Il importe peu de connaître quelques reſtes de ces ruines barbares, quelques mots d'un jargon qui reſſemblait, dit l'empereur *Julien*, au hurlement des bêtes. Songeons à conſerver dans ſa pureté la belle langue qu'on parlait dans le grand ſiècle de *Louis XIV*.

Ne commence-t-on pas à la corrompre? N'eſt-ce pas corrompre une langue, que de donner aux termes employés par les bons auteurs une ſignification nouvelle? Qu'arriverait-il, ſi vous changiez ainſi le ſens de tous les mots? On ne vous entendrait, ni vous, ni les bons écrivains du grand ſiècle.

Il eſt ſans doute très-indifférent en ſoi, qu'une ſyllabe ſignifie une choſe ou une autre. J'avouerai même que ſi on aſſemblait une ſociété d'hommes qui euſſent l'eſprit & l'oreille juſtes, & s'il s'agiſſait de réformer la langue, qui fut ſi barbare juſqu'à la naiſſance de l'académie, on adoucirait la rudeſſe de pluſieurs expreſſions; on donnerait de l'embonpoint à la ſéchereſſe de quelques autres, & de l'harmonie à des ſons rebutans. *Oncle*, *ongle*, *radoub*, *perdre*, *borgne*, pluſieurs mots terminés durement auraient pu être adoucis. *Epieu*, *lieu*, *dieu*, *moyeu*, *feu*, *bleu*, *peuple*, *nuque*, *plaque*, *porche*, auraient pu être plus harmonieux. Quelle différence du mot *Theos* au mot DIEU! de *populos* à peuples! de *locus* à lieu!

Quand nous commençâmes à parler la langue des Romains nos vainqueurs, nous la corrompîmes. D'*Auguſtus* nous fîmes aoſt, août; de *pavo* paon; de *Cadomum* Caën; de *Junius* juin; d'*unctus* oint; de

purpura pourpre ; de *pretium* prix. C'eſt une propriété des barbares d'abréger tous les mots. Ainſi les Allemands & les Anglais, firent d'*eccleſia* kirk, church ; de *foras* ſurth ; de *condemnare* damn. Tous les nombres romains devinrent des monoſyllabes dans preſque tous les patois de l'Europe. Et notre mot vingt, pour *viginti*, n'atteſte-t-il pas encore la vieille ruſticité de nos pères? La plupart des lettres que nous avons retranchées, & que nous prononcions durement, ſont nos anciens habits de ſauvages : chaque peuple en a des magaſins.

Le plus inſupportable reſte de la barbarie welche & gauloiſe, eſt dans nos terminaiſons en *oin ;* coin, ſoin, oint, grouin, ſoin, point, loin, marſouin, tintouin, pourpoint. Il faut qu'un langage ait d'ailleurs de grands charmes, pour faire pardonner ces ſons, qui tiennent moins de l'homme que de la plus dégoûtante eſpèce des animaux.

Mais enfin, chaque langue a des mots déſagréables, que les hommes éloquens ſavent placer heureuſement, & dont ils ornent la ruſticité. C'eſt un très-grand art ; c'eſt celui de nos bons auteurs. Il faut donc s'en tenir à l'uſage qu'ils ont fait de la langue reçue.

Il n'eſt rien de choquant dans la prononciation d'*oin*, quand ces terminaiſons ſont accompagnées de ſyllabes ſonores. Au contraire, il y a beaucoup d'harmonie dans ces deux phraſes : *Les tendres ſoins que j'ai pris de votre enfance. Je ſuis loin d'être inſenſible à tant de vertus & de charmes.*

Mais il faut ſe garder de dire, comme dans la tragédie de Nicomède :

Non; mais il m'a furtout laiſſé ferme en ce point,
D'eſtimer beaucoup Rome, & ne la craindre point.

Le ſens eſt beau. Il fallait l'exprimer en vers plus mélodieux. Les deux rimes de *point* choquent l'oreille. Perſonne n'eſt révolté de ces vers dans l'Andromaque:

On le verrait encor nous partager ſes ſoins;
Il m'aimerait peut-être; il le feindrait du moins.
Adieu, tu peux partir; je demeure en Epire.
Je renonce à la Grèce, à Sparte, à ſon empire,
A toute ma famille &c.

Voyez comme les derniers vers ſoutiennent les premiers, comme ils répandent ſur eux la beauté de leur harmonie!

On peut reprocher à la langue françaiſe un trop grand nombre de mots ſimples, auxquels manque le compoſé, & de termes compoſés qui n'ont point le ſimple primitif. Nous avons des *architraves* & point de *traves;* un homme eſt *implacable*, & n'eſt point *placable;* il y a des gens *inaimables*, & cependant *inaimable* ne s'eſt pas encore dit.

C'eſt par la même bizarrerie que le mot de *garçon* eſt très-uſité, & que celui de *garce* eſt devenu une injure groſſière. *Vénus* eſt un mot charmant, *vénérien* donne une idée affreuſe.

Le latin eut quelques ſingularités pareilles. Les Latins diſaient *poſſibile* & ne diſaient pas *impoſſibile*. Ils avaient le verbe *providere* & non le ſubſtantif *providentia*. *Cicéron* fut le premier qui l'employa comme un mot technique.

Il me ſemble que, lorſqu'on a eu dans un ſiècle

un nombre ſuffiſant de bons écrivains, devenus claſſiques, il n'eſt plus guère permis d'employer d'autres expreſſions que les leurs, & qu'il faut leur donner le même ſens, ou bien dans peu de temps le ſiecle préſent n'entendrait plus le ſiècle paſſé.

Vous ne trouverez dans aucun auteur du ſiècle de *Louis XIV*, que *Rigault* ait peint les portraits *au parfait*, que *Benſerade* ait *perſifflé* la cour, que le ſurintendant *Fouquet* ait eu *un goût décidé* pour les beaux arts &c.

Le miniſtère prenait alors des engagemens & non pas des *erremens*. On tenait, on rempliſſait, on accompliſſait ſes promeſſes ; on ne les *réaliſait* pas. On citait les anciens, on ne *feſait pas des citations*. Les choſes avaient du rapport les unes aux autres, des reſſemblances, des analogies, des conformités ; on les rapprochait, on en tirait des inſtructions, des conſéquences : aujourd'hui on imprime qu'un article d'une déclaration du roi *a trait* à un arrêt de la cour des aides. Si on avait demandé à *Patru*, à *Péliſſon*, à *Boileau*, à *Racine*, ce que c'eſt qu'*avoir trait*, ils n'auraient ſu que répondre. On recueillait ſes moiſſons ; aujourd'hui on les *récolte*. On était exact, ſévère, rigoureux, minutieux même; à préſent on s'aviſe d'être *ſtrict*. Un avis était ſemblable à un autre ; il n'en était pas différent ; il lui était conforme; il était fondé ſur les mêmes raiſons ; deux perſonnes étaient du même ſentiment, avaient la même opinion &c. cela s'entendait. Je lis dans vingt mémoires nouveaux, que les états ont eu un avis *parallèle* à celui du parlement ; que le parlement de Rouen n'a pas une opinion *parallèle* à celui de Paris,

comme ſi *parallèle* pouvait ſignifier conforme ; comme ſi deux choſes parallèles ne pouvaient pas avoir mille différences.

Aucun auteur du bon ſiècle n'uſa du mot de *fixer*, que pour ſignifier arrêter, rendre ſtable, invariable.

Et fixant de ſes vœux l'inconſtance fatale,
Phèdre depuis long-temps ne craint plus de rivale.
. . . . . .
C'eſt à ce jour heureux qu'il fixa ſon retour.
. . . . . .
Egayer la chagrine, & fixer la volage.

Quelques gaſcons haſardèrent de dire : *J'ai fixé cette dame*, pour je l'ai regardée fixement ; j'ai fixé mes yeux ſur elle. De-là eſt venu la mode de dire : *Fixer une perſonne*. Alors vous ne ſavez point ſi on entend par ce mot : j'ai rendu cette perſonne moins incertaine, moins volage ; ou ſi on entend, je l'ai obſervée, j'ai fixé mes regards ſur elle. Voilà un nouveau ſens attaché à un mot reçu, & une nouvelle ſource d'équivoques.

Preſque jamais les *Pélliſſons*, les *Boſſuets*, les *Flé-chiers*, les *Maſſillons*, les *Fénélons*, les *Racines*, les *Quinault*, les *Boileaux ; Molière* même & *la Fontaine*, qui tous deux ont commis beaucoup de fautes contre la langue, ne ſe ſont ſervi du terme *vis-à-vis*, que pour exprimer une poſition de lieu. On diſait : L'aîle droite de l'armée de *Scipion* vis-à-vis l'aîle gauche d'*Annibal*. Quand *Ptolomée* fut vis-à-vis de *Céſar*, il trembla.

Vis-à-vis eſt l'abrégé de viſage à viſage ; & c'eſt une expreſſion qui ne s'employa jamais dans la poëſie noble, ni dans le diſcours oratoire.

Aujourd'hui

Aujourd'hui l'on commence à dire : *Coupable vis-à-vis de vous*, *bienfeſant vis-à-vis de nous*, *difficile vis-à-vis de nous*, *mécontent vis-à-vis de nous*, au lieu de coupable, bienfeſant envers nous, difficile avec nous, mécontent de nous.

J'ai lu dans un écrit public : *Le roi mal ſatisfait vis-à-vis de ſon parlement.* C'eſt un amas de barbariſmes. On ne peut être mal ſatisfait. *Mal* eſt le contraire de *ſatis*, qui ſignifie aſſez. On eſt peu content, mécontent ; on ſe croit mal ſervi, mal obéi. On n'eſt ni ſatisfait, ni mal ſatisfait, ni content, ni mécontent, ni bien, ni mal obéi vis-à-vis quelqu'un, mais de quelqu'un. *Mal ſatisfait* eſt de l'ancien ſtyle des bureaux. Des écrivains peu corrects ſe ſont permis cette faute.

Preſque tous les écrits nouveaux ſont infectés de l'emploi vicieux de ce mot *vis-à-vis*. On a négligé ces expreſſions ſi faciles, ſi heureuſes, ſi bien miſes à leur place par les bons écrivains ; *envers*, *pour*, *avec*, *à l'égard*, *en faveur de*.

Vous me dites qu'un homme eſt bien diſpoſé *vis-à-vis* de moi, qu'il a un reſſentiment *vis-à-vis* de moi, que le roi veut ſe conduire en père *vis-à-vis* de la nation. Dites que cet homme eſt bien diſpoſé pour moi, à mon égard, en ma faveur ; qu'il a du reſſentiment contre moi ; que le roi veut ſe conduire en père du peuple ; qu'il veut agir en père avec la nation, envers la nation : ou bien vous parlerez fort mal.

Quelques auteurs, qui ont parlé allobroge en français, ont dit *élogier* au lieu de louer, ou faire un éloge ; *par contre* au lieu d'au contraire ; *éduquer* pour

élever, ou donner de l'éducation ; *égaliſer* les fortunes pour égaler.

Ce qui peut le plus contribuer à gâter la langue, à la replonger dans la barbarie, c'eſt d'employer dans le barreau, dans les conſeils d'Etat, des expreſſions gothiques, dont on ſe ſervait dans le quatorzième ſiècle : *Nous aurions reconnu; nous aurions obſervé; nous aurions ſtatué; il nous aurait paru aucunement utile.*

Hé, mes pauvres légiſlateurs ! qui vous empêche de dire : *Nous avons reconnu; nous avons ſtatué; il nous a paru utile ?*

Le ſénat romain, dès le temps des *Scipions*, parlait purement, & on aurait ſifflé un ſénateur qui aurait prononcé un ſoléciſme. Un parlement croit ſe donner du relief en diſant au roi qu'il ne peut *obtempérer*. Les femmes ne peuvent entendre ce mot qui n'eſt pas français. Il y a vingt manières de s'exprimer intelligiblement.

C'eſt un défaut trop commun d'employer des termes étrangers pour exprimer ce qu'ils ne ſignifient pas. Ainſi de *celata*, qui ſignifie un caſque en italien, on fit le mot *ſalade* dans les guerres d'Italie ; de *bowling green*, gazon où l'on joue à la boule, on a fait boulingrin ; *roſt beef*, bœuf rôti, a produit chez nos maîtres-d'hôtel du bel air des bœufs rôtis d'agneau, des bœufs rôtis de perdreaux. De l'habit de cheval *riding-coat* on a fait redingote, & du ſallon du ſieur *Devaux* à Londres, nommé *vaux-hall*, on a fait un *facs-hall* à Paris. Si on continue, la langue françaiſe ſi polie redeviendra barbare. Notre théâtre l'eſt déjà par des imitations abominables ; notre langage le ſera de même. Les ſoléciſmes, les barbariſmes,

le ſtyle bourſoufflé, guindé, inintelligible, ont inondé la ſcène depuis *Racine*, qui ſemblait les avoir bannis pour jamais par la pureté de ſa diction toujours élégante. On ne peut diſſimuler qu'excepté quelques morceaux d'*Electre*, & ſurtout de *Rhadamiſte*, tout le reſte des ouvrages de l'auteur eſt quelquefois un amas de ſolécifmes & de barbariſmes, jeté au haſard en vers qui révoltent l'oreille.

Il parut, il y a quelques années, un dictionnaire néologique, dans lequel on montrait ces fautes dans tout leur ridicule. Mais malheureuſement, cet ouvrage, plus ſatirique que judicieux, était fait par un homme un peu groſſier, qui n'avait ni aſſez de juſteſſe dans l'eſprit, ni aſſez d'équité pour ne pas mêler indifféremment les bonnes & les mauvaiſes critiques.

Il parodie quelquefois très-groſſièrement les morceaux les plus fins & les plus délicats des éloges des académiciens, prononcés par *Fontenelle;* ouvrage qui en tout ſens fait honneur à la France. Il condamne dans *Crébillon*, *fais-toi d'autres vertus* &c.; *l'auteur*, dit-il, veut dire, *pratique d'autres vertus.* Si l'auteur qu'il reprend s'était ſervi de ce mot *pratique*, il aurait été fort plat. Il eſt beau de dire : Je me fais des vertus conformes à ma ſituation. *Cicéron* a dit : *Facere de neceſſitate virtutem;* d'où nous eſt venu le proverbe, *faire de néceſſité vertu. Racine* a dit dans Britannicus,

Qui, dans l'obſcurité nourriſſant ſa douleur,
S'eſt fait une vertu conforme à ſon malheur.

Ainſi *Crébillon* avait imité *Racine;* & il ne fallait pas blâmer dans l'un ce qu'on admire dans l'autre.

Mais il eſt vrai qu'il eût fallu manquer abſolument

de goût & de jugement, pour ne pas reprendre les vers ſuivans qui péchent tous, ou contre la langue, ou contre l'élégance, ou contre le ſens commun.

Mon fils, je t'aime encor tout ce qu'on peut aimer.
. . . . . .
Tant le ſort entre nous a jeté de myſtère.
Les Dieux ont leur juſtice, & le trône a ſes mœurs.
. . . . . .
Agénor inconnu ne compte point d'aïeux,
Pour me juſtifier d'un amour odieux.
. . . . . .
Ma raiſon s'arme en vain de quelques étincelles.
. . . . . .
Ah ! que les malheureux éprouvent de tourmens !
. . . . . .
Un captif tel que moi
Honorerait ſes fers même ſans qu'il fût roi.
. . . . . .
Un guerrier généreux, que la vertu couronne,
Vaut bien un roi formé par le ſecours des lois.
Le premier qui fut roi n'eut pour lui que ſa voix.
. . . . . .
Je ne ſuis point ta mère ; & je n'en ſens du moins
Les entrailles, l'amour, le remords, ni les ſoins.
. . . . . .
Je crois que tu n'es point coupable ;
Mais ſi tu l'es tu n'es qu'un homme déteſtable.
. . . . . .
Mais vous me payerez ſes funeſtes appas.
C'eſt vous qui leur gagnez ſur moi la préférence.
. . . . . .

Seigneur, enfin la paix ſi long-temps attendue,
M'eſt redonnée ici par le même héros,
Dont la ſeule valeur nous cauſa tant de maux.
. . . . . .
Autour d'un vaſe affreux dont il était rempli,
Du ſang de Nonnius avec ſoin recueilli,
Au fond de ton palais j'ai raſſemblé leur troupe.

Ces phraſes obſcures, ces termes impropres, ces fautes de ſyntaxe, ce langage inintelligible, ces penſées ſi fauſſes & ſi mal exprimées ; tant d'autres tirades où l'on ne parle que des Dieux & des enfers, parce qu'on ne ſait pas faire parler les hommes ; un ſtyle bourſoufflé & plat à la fois, hériſſé d'épithètes inutiles, de maximes monſtrueuſes exprimées en vers dignes d'elles, (*a*) c'eſt-là ce qui a ſuccédé au ſtyle de *Racine*. Et pour achever la décadence de la langue & du goût, ces pièces viſigothes & vandales, ont été ſuivies de pièces plus barbares encore.

(*a*) Voici quelques-unes de ces maximes déteſtables qu'on ne doit jamais étaler ſur le théâtre.

Mais, Seigneur, ſans compter ce qu'on appelle crime,
Quoi ! toujours des ſermens eſclaves malheureux,
Notre honneur dépendra d'un vain reſpect pour eux.
Pour moi que touche peu cet honneur chimérique,
J'appelle à ma raiſon d'un joug ſi tyrannique.
Me venger & régner, voilà mes ſouverains,
Tout le reſte pour moi n'a que des titres vains.
De froids remords voudraient en vain y mettre obſtacle,
Je ne conſulte plus que ce ſuperbe oracle.

(*Tragédie de* XERXÈS.)

Quelles plates & extravagantes atrocités ! *appeler à ſa raiſon d'un joug ; mes ſouverains ſont me venger & régner ; de froids remords qui veulent mettre obſtacle à ce ſuperbe oracle* ! quelle foule de barbariſmes & d'idées barbares !

La proſe n'eſt pas moins tombée. On voit dans des livres ſérieux & faits pour inſtruire, une affectation qui indigne tout lecteur ſenſé.

Il faut mettre ſur le compte de l'amour-propre ce qu'on met ſur le compte des vertus.

L'eſprit ſe joue à pure perte dans ces queſtions où l'on a fait les frais de penſer.

Les éclipſes étaient en droit d'effrayer les hommes.

Epicure avait un extérieur à l'uniſſon de ſon ame.

L'empereur Claudius renvia ſur Auguſte.

La religion était en colluſion avec la nature.

Cléopâtre était une beauté privilégiée.

L'air de gaieté brillait ſur les enſeignes de l'armée.

Le triumvir Lépide ſe rendit nul.

Un conſul ſe fit chef d'émeute dans la république.

Mécénas était d'autant plus éveillé qu'il affichait le ſommeil.

Julie affectée de pitié élève à ſon amant ſes tendres ſupplications.

Elle cultiva l'eſpérance.

Son ame épuiſée ſe fond comme l'eau.

Sa philoſophie n'eſt point parlière.

Son amant ne veut pas meſurer ſes maximes à ſa toiſe, & prendre une ame aux livrées de la maiſon.

Tels ſont les excès d'extravagance où ſont tombés des demi-beaux eſprits qui ont eu la manie de ſe ſingulariſer.

On ne trouve pas dans *Rollin* une ſeule phraſe qui tienne de ce jargon ridicule, & c'eſt en quoi il

eſt très-eſtimable, puiſqu'il a réſiſté au torrent du mauvais goût.

Le défaut contraire à l'affectation eſt le ſtyle négligé, lâche & rampant, l'emploi fréquent des expreſſions populaires & proverbiales.

Le général pourſuivit ſa pointe.

Les ennemis furent battus à plate couture.

Ils s'enfuirent à vauderoute.

Il ſe prêta à des propoſitions de paix, après avoir chanté victoire.

Les légions vinrent au-devant de Druſus par manière d'acquit.

Un ſoldat romain ſe donnant à dix as par jour corps & ame.

La différence *qu'il y avait entr'eux était*, au lieu de dire dans un ſtyle plus concis, *la différence entr'eux était.* Le plaiſir *qu'il y a à cacher ſes démarches à ſon rival*, au lieu de dire *le plaiſir de cacher ſes démarches à ſon rival.*

Lors de la bataille de Fontenoi, au lieu de dire *dans le temps de la bataille, l'époque de la bataille, tandis, lorſque l'on donnait la bataille.*

Par une négligence encore plus impardonnable, & faute de chercher le mot propre, quelques écrivains ont imprimé, *il l'envoya faire faire la revue des troupes.* Il était ſi aiſé de dire, *il l'envoya paſſer les troupes en revue; il lui ordonna d'aller faire la revue.*

Il s'eſt gliſſé dans la langue un autre vice; c'eſt d'employer des expreſſions poëtiques dans ce qui doit être écrit du ſtyle le plus ſimple. Des auteurs de journaux & même de quelques gazettes, parlent des *forfaits* d'un coupeur de bourſe condamné à être

fouetté *dans ces lieux*. Des janiſſaires ont *mordu la pouſſière*. Les troupes n'ont pu réſiſter à *l'inclémence des airs*. On annonce une hiſtoire d'une petite ville de province, avec les preuves, & une table des matières, en feſant l'éloge de la *magie* du ſtyle de l'auteur. Un apothicaire donne avis au public qu'il débite une drogue nouvelle à trois livres la bouteille; il dit qu'*il a interrogé la nature & qu'il l'a forcée d'obéir à ſes lois*.

Un avocat, à propos d'un mur mitoyen, dit que le droit de ſa partie *eſt éclairé du flambeau des préſomptions*.

Un hiſtorien, en parlant de l'auteur d'une ſédition, vous dit qu'*il alluma le flambeau de la diſcorde*. S'il décrit un petit combat, il dit *que ces vaillans chevaliers deſcendaient dans le tombeau, en y précipitant leurs ennemis victorieux*.

Ces puérilités ampoulées ne devaient pas reparaître après le plaidoyer de maître *Petit-Jean* dans les Plaideurs. Mais enfin, il y aura toujours un petit nombre d'eſprits bien faits qui conſervera les bienſéances du ſtyle & le bon goût, ainſi que la pureté de la langue. Le reſte ſera oublié.

FRANC ARBITRE.

DEPUIS que les hommes raiſonnent, les philoſophes ont embrouillé cette matière, mais les théologiens l'ont rendue inintelligible par leurs abſurdes ſubtilités ſur la grâce. *Locke* eſt peut-être le premier homme qui ait eu un fil dans ce labyrinthe ; car il eſt le premier qui, ſans avoir l'arrogance de croire partir d'un principe général, ait examiné la nature humaine par analyſe. On diſpute depuis trois mille ans ſi la volonté eſt libre ou non ; *Locke* (*a*) fait voir d'abord que la queſtion eſt abſurde, & que la liberté ne peut pas plus appartenir à la volonté que la couleur & le mouvement.

Que veut dire ce mot *être libre*? Il veut dire *pouvoir*, ou bien il n'a point de ſens. Or que la volonté *puiſſe*, cela eſt auſſi ridicule au fond que ſi on diſait qu'elle eſt jaune ou bleue, ronde ou quarrée. La volonté eſt le vouloir, & la liberté eſt le pouvoir. Voyons pied à pied la chaîne de ce qui ſe paſſe en nous ſans nous offuſquer l'eſprit d'aucun terme de l'école ni d'aucun principe antécédent.

On vous propoſe de monter à cheval, il faut abſolument que vous faſſiez un choix, car il eſt bien clair que vous irez ou que vous n'irez pas. Il n'y a point de milieu. Il eſt donc de néceſſité abſolue que vous vouliez le oui ou le non. Juſque-là il eſt démontré que la volonté n'eſt pas libre. Vous voulez monter à cheval? pourquoi? C'eſt, dira un ignorant, parce que je le veux. Cette réponſe eſt un idiotiſme, rien

(*a*) Voyez l'*Eſſai ſur l'entendement humain*, chapitre de la *Puiſſance*.

ne ſe fait ni ne ſe peut faire ſans raiſon, ſans cauſe ; votre vouloir en a donc une. Quelle eſt-elle ? l'idée agréable de monter à cheval qui ſe préſente dans votre cerveau, l'idée dominante, l'idée déterminante ; mais, direz-vous, ne puis-je réſiſter à une idée qui me domine ? Non, car quelle ſerait la cauſe de votre réſiſtance ? Aucune. Vous ne pouvez obéir par votre volonté qu'à une idée qui vous dominera davantage.

Or vous recevez toutes vos idées, vous recevez donc votre vouloir. Vous voulez donc néceſſairement. Le mot de *liberté* n'appartient donc en aucune manière à la volonté.

Vous me demandez comment le penſer & le vouloir ſe forment en vous. Je vous réponds que je n'en ſais rien. Je ne ſais pas plus comment on fait des idées, que je ne ſais comment le monde a été fait. Il ne nous eſt donné que de chercher à tâtons ce qui ſe paſſe dans notre incompréhenſible machine.

La volonté n'eſt donc point une faculté qu'on puiſſe appeler libre. Une volonté libre eſt un mot abſolument vide de ſens, & ce que les ſcolaſtiques ont appelé d'indifférence, c'eſt-à-dire de vouloir ſans cauſe, eſt une chimère qui ne mérite pas d'être combattue.

Où ſera donc la liberté ? dans la puiſſance de faire ce qu'on veut. Je veux ſortir de mon cabinet, la porte eſt ouverte, je ſuis libre d'en ſortir.

Mais, dites-vous, ſi la porte eſt fermée, & que je veuille reſter chez moi j'y demeure librement. Expliquons-nous. Vous exercez alors le pouvoir que vous avez de demeurer, vous avez cette puiſſance, mais vous n'avez pas celle de ſortir.

La liberté ſur laquelle on a écrit tant de volumes

n'eſt donc, réduite à ſes juſtes termes, que la puiſſance d'agir.

Dans quel ſens faut-il donc prononcer ce mot l'*homme eſt libre*? dans le même ſens qu'on prononce les mots de ſanté, de force, de bonheur. L'homme n'eſt pas toujours fort, toujours ſain, toujours heureux.

Une grande paſſion, un grand obſtacle lui ôtent ſa liberté, ſa puiſſance d'agir.

Le mot de *liberté*, de *franc-arbitre*, eſt donc un mot abſtrait, un mot général comme beauté, bonté, juſtice. Ces termes ne diſent pas que tous les hommes ſoient toujours beaux, bons & juſtes, auſſi ne ſont-ils pas toujours libres.

Allons plus loin; cette liberté n'étant que la puiſſance d'agir, quelle eſt cette puiſſance? Elle eſt l'effet de la conſtitution & de l'état actuel de nos organes. *Leibnitz* veut réſoudre un problème de géométrie, il tombe en apoplexie, il n'a certainement pas la liberté de réſoudre ſon problème. Un jeune homme vigoureux, amoureux éperdûment, qui tient ſa maîtreſſe facile entre ſes bras, eſt-il libre de dompter ſa paſſion? non ſans doute. Il a la puiſſance de jouir, & n'a pas la puiſſance de s'abſtenir. *Locke* a donc eu très-grande raiſon d'appeler la liberté *puiſſance*. Quand eſt-ce que ce jeune homme pourra s'abſtenir malgré la violence de ſa paſſion? quand une idée plus forte déterminera en ſens contraire les reſſorts de ſon ame & de ſon corps.

Mais quoi, les autres animaux auront donc la même liberté, la même puiſſance? Pourquoi non? Ils ont des ſens, de la mémoire, du ſentiment, des perceptions comme nous. Ils agiſſent avec ſpontanéité

comme nous. Il faut bien qu'ils aient auſſi, comme nous, la puiſſance d'agir en vertu de leurs perceptions, en vertu du jeu de leurs organes.

On crie : S'il eſt ainſi tout n'eſt que machine, tout eſt dans l'univers aſſujetti à des lois éternelles. Hé bien, voudriez-vous que tout ſe fît au gré d'un million de caprices aveugles ? Ou tout eſt la ſuite de la néceſſité de la nature des choſes, ou tout eſt l'effet de l'ordre éternel d'un maître abſolu ; dans l'un & dans l'autre cas nous ne ſommes que des roues de la machine du monde.

C'eſt un vain jeu d'eſprit, c'eſt un lieu commun de dire que ſans la liberté prétendue de la volonté, les peines & les récompenſes ſont inutiles. Raiſonnez, & vous conclurez tout le contraire.

Si quand on exécute un brigand, ſon complice qui le voit expirer a la liberté de ne ſe point effrayer du ſupplice, ſi ſa volonté ſe détermine d'elle-même, il ira du pied de l'échafaud aſſaſſiner ſur le grand chemin ; ſi ſes organes frappés d'horreur lui ſont éprouver une terreur inſurmontable, il ne volera plus. Le ſupplice de ſon compagnon ne lui devient utile, & n'aſſure la ſociété qu'autant que ſa volonté n'eſt pas libre.

La liberté n'eſt donc & ne peut être autre choſe que la puiſſance de faire ce qu'on veut. Voilà ce que la philoſophie nous apprend. Mais ſi on conſidère la liberté dans le ſens théologique, c'eſt une matière ſi ſublime que des regards profanes n'oſent pas s'élever juſqu'à elle. (*)

(*) Voyez *Liberté.*

FRANCHISE.

Mot qui donne toujours une idée de liberté dans quelque ſens qu'on le prenne ; mot venu des Francs, qui étaient libres : il eſt ſi ancien que lorſque le *Cid* aſſiégea & prit Tolède, dans l'onzième ſiècle, on donna des *franchies* ou *franchiſes* aux français qui étaient venus à cette expédition, & qui s'établirent à Tolède. Toutes les villes murées avaient des franchiſes, des libertés, des priviléges juſque dans la plus grande anarchie du pouvoir féodal. Dans tous les pays d'Etats, le ſouverain jurait à ſon avénement de garder leurs franchiſes.

Ce nom, qui a été donné généralement aux droits des peuples, aux immunités, aux aſiles, a été plus particulièrement affecté aux quartiers des ambaſſadeurs à Rome. C'était un terrain autour des palais ; & ce terrain était plus ou moins grand, ſelon la volonté de l'ambaſſadeur. Tout ce terrain était un aſile aux criminels ; on ne pouvait les y pourſuivre. Cette franchiſe fut reſtreinte ſous *Innocent XI* à l'enceinte des palais. Les égliſes & les couvens en Italie ont la même franchiſe, & ne l'ont point dans les autres Etats. Il y a dans Paris pluſieurs lieux de franchiſe, où les débiteurs ne peuvent être ſaiſis pour leurs dettes par la juſtice ordinaire, & où les ouvriers peuvent exercer leurs métiers ſans être paſſés maîtres. Les ouvriers ont cette franchiſe dans le faubourg St Antoine ; mais ce n'eſt pas un aſile comme le Temple.

Cette franchiſe, qui exprime ordinairement la liberté d'une nation, d'une ville, d'un corps, a bientôt après ſignifié la liberté d'un diſcours, d'un conſeil qu'on

donne, d'un procédé dans une affaire : mais il y a une grande nuance entre *parler avec franchiſe*, & *parler avec liberté*. Dans un diſcours à ſon ſupérieur, la liberté eſt une hardieſſe ou meſurée ou trop forte ; la franchiſe ſe tient plus dans les juſtes bornes, & eſt accompagnée de candeur. Dire ſon avis avec liberté, c'eſt ne pas craindre ; le dire avec franchiſe, c'eſt ſe conduire ouvertement & noblement. Parler avec trop de liberté, c'eſt marquer de l'audace ; parler avec trop de franchiſe, c'eſt trop ouvrir ſon cœur.

FRANÇOIS XAVIER.

IL ne ſerait pas mal de ſavoir quelque choſe de vrai concernant le célébre *François Xavero*, que nous nommons *Xavier*, ſurnommé l'apôtre des Indes. Bien des gens s'imaginent encore qu'il établit le chriſtianiſme ſur toute la côte méridionale de l'Inde, dans une vingtaine d'îles, & ſurtout au Japon. Il n'y a pas trente ans qu'à peine était-il permis d'en douter dans l'Europe.

Les jéſuites n'ont fait nulle difficulté de le comparer à *St Paul*. Ses voyages & ſes miracles avaient été écrits en partie par *Turcelin* & *Orlandin*, par *Lucéna*, par *Partoli*, tous jéſuites ; mais très-peu connus en France : moins on était informé des détails, plus ſa réputation était grande.

Lorſque le jéſuite *Bouhours* compoſa ſon hiſtoire, *Bouhours* paſſait pour un très-bel eſprit, il vivait dans la meilleure compagnie de Paris ; (je ne parle pas de la compagnie de Jéſus) mais de celle des gens du

monde les plus diſtingués par leur eſprit & par leur ſavoir. Perſonne n'eut un ſtyle plus pur & plus éloigné de l'affectation : il fut même propoſé dans l'académie françaiſe de paſſer par-deſſus les règles de ſon inſtitution pour recevoir le père *Bouhours* dans ſon corps. (*a*)

Il avait encore un plus grand avantage, celui du crédit de ſon ordre, qui alors par un preſtige preſque inconcevable gouvernait tous les princes catholiques.

La ſaine critique, il eſt vrai, commençait à s'établir; mais ſes progrès étaient lents : on ſe piquait alors en général de bien écrire plutôt que d'écrire des choſes véritables.

Bouhours fit les vies de *St Ignace*, & de *St François Xavier*, ſans preſque s'attirer de reproches : à peine releva-t-on ſa comparaiſon de *St Ignace* avec *Céſar*, & de *Xavier* avec *Alexandre* : ce trait paſſa pour une fleur de rhétorique.

J'ai vu au collége des jéſuites de la rue St Jacques un tableau de douze pieds de long ſur douze de hauteur, qui repréſentait *Ignace* & *Xavier* montant au ciel chacun dans un char magnifique, attelé de quatre chevaux blancs; le Père éternel en-haut décoré d'une belle barbe blanche, qui lui pendait juſqu'à la ceinture; JESUS-CHRIST & la vierge *Marie* à ſes côtés, le S^t Eſprit au-deſſous d'eux en forme de pigeon, & des anges joignant les mains & baiſſant la tête pour recevoir père *Ignace* & père *Xavier*.

Si quelqu'un ſe fût moqué publiquement de ce tableau, le révérend père *la Chaiſe*, confeſſeur du roi,

(*a*) Sa réputation de bon écrivain était ſi bien établie, que *la Bruyere* dit dans ſes Caractères, *Capys croit écrire comme Bouhours ou Rabutin.*

n'aurait pas manqué de faire donner une lettre de cachet au ricaneur ſacrilége.

Il faut avouer que *François Xavier* eſt comparable à *Alexandre*, en ce qu'ils allèrent tous deux aux Indes, comme *Ignace* reſſemble à *Céſar* pour avoir été en Gaule; mais *Xavier* vainqueur du démon alla bien plus loin que le vainqueur de *Darius*. C'eſt un plaiſir de le voir paſſer, en qualité de convertiſſeur volontaire, d'Eſpagne en France, de France à Rome, de Rome à Lisbonne, de Lisbonne au Mozambique, après avoir fait le tour de l'Afrique; il reſte long-temps au Mozambique, où il reçoit de DIEU le don de prophétie; enſuite il paſſe à Mélinde, & diſpute ſur l'Alcoran avec les mahométans, (*b*) qui entendent ſans doute ſa langue auſſi-bien qu'il entend la leur; il trouve même des caciques, quoiqu'il n'y en ait qu'en Amérique. Le vaiſſeau portugais arrive à l'île Zocotora, qui eſt ſans contredit celle des Amazones; il y convertit tous les inſulaires, il y bâtit une égliſe: de-là il arrive à Goa; (*c*) il y voit une colonne ſur laquelle *St Thomas* avait gravé qu'un jour *St Xavier* viendrait rétablir la religion chrétienne qui avait fleuri autrefois dans l'Inde. *Xavier* lut parfaitement les anciens caractères ſoit hébreux, ſoit indiens dans leſquels cette prophétie était écrite. Il prend auſſitôt une clochette, aſſemble tous les petits garçons autour de lui, leur explique le *Credo* & les baptiſe. (*d*) Son grand plaiſir ſurtout était de marier les Indiens avec leurs maîtreſſes.

On le voit courir de Goa au cap Comorin, à la côte de la Pêcherie, au royaume de Travancor; dès

(*b*) Tom. I, pag. 86. (*c*) Pag. 92. (*d*) Pag. 102.

qu'il

qu'il eſt arrivé dans un pays, ſon plus grand ſoin eſt de le quitter : il s'embarque ſur le premier vaiſſeau portugais qu'il trouve, vers quelque endroit que ce vaiſſeau dirige ſa route il n'importe à *Xavier :* pourvu qu'il voyage il eſt content : on le reçoit par charité, il retourne deux ou trois fois à Goa, à Cochin; à Cori, à Negapatan, à Méliapour. Un vaiſſeau part pour Malaca, voilà *Xavier* qui court à Malaca avec le déſeſpoir dans le cœur de n'avoir pu voir Siam, Pégu & le Tonquin.

Vous le voyez dans l'île de Sumatra, à Borneo, à Macaſſar, dans les îles Moluques, & ſurtout à Ternate & à Amboyne. Le roi de Ternate avait dans ſon immenſe ſérail cent femmes en qualité d'épouſes, & ſept ou huit cents concubines. La première choſe que fait *Xavier* eſt de les chaſſer toutes. Vous remarquerez d'ailleurs que l'île de Ternate n'a que deux lieues de diamètre.

De-là trouvant un autre vaiſſeau portugais qui part pour l'île de Ceilan, il retourne à Ceilan, il fait pluſieurs tours de Ceilan à Goa & à Cochin. Les Portugais trafiquaient déjà au Japon. Un vaiſſeau part pour ce pays, *Xavier* ne manque pas de s'y embarquer, il parcourt toutes les îles du Japon.

Enfin, dit le jéſuite *Bouhours*, ſi on mettait bout à bout toutes les courſes de *Xavier*, il y aurait de quoi faire pluſieurs fois le tour de la terre.

Obſervez qu'il était parti pour ſes voyages en 1542, & qu'il mourut en 1552. S'il eut le temps d'apprendre toutes les langues des nations qu'il parcourut, c'eſt un beau miracle; s'il avait le don des langues, c'eſt un plus grand miracle encore. Mais

malheureuſement, dans pluſieurs de ſes lettres, il dit qu'il eſt obligé de ſe ſervir d'interprète, & dans d'autres il avoue qu'il a une difficulté extrême à apprendre la langue japonaiſe qu'il ne ſaurait prononcer.

Le jéſuite *Bouhours*, en rapportant quelques-unes de ſes lettres, ne fait aucun doute que *St François Xavier n'eût le don des langues;* (*e*) mais il avoue *qu'il ne l'avait pas toujours. Il l'avait*, dit-il, *dans pluſieurs occaſions; car ſans jamais avoir appris la langue chinoiſe, il prêchait tous les matins en chinois dans Amanguchi*, (qui eſt la capitale d'une province du Japon.)

Il faut bien qu'il fût parfaitement toutes les langues de l'Orient, puiſqu'il feſait des chanſons dans ces langues, & qu'il mit en chanſon le *Pater*, l'*Ave Maria* & le *Credo*, pour l'inſtruction des petits garçons & des petites filles.

Ce qu'il y a de plus beau, c'eſt que cet homme, qui avait beſoin de truchement, parlait toutes les langues à la fois comme les apôtres; & lorſqu'il parlait portugais, langue dans laquelle *Bouhours* avoue que le ſaint s'expliquait fort mal, les Indiens, les Chinois, les Japonais, les habitans de Ceilan, de Sumatra l'entendaient parfaitement. (*g*)

Un jour ſurtout qu'il parlait ſur l'immortalité de l'ame, le mouvement des planètes, les éclipſes de ſoleil & de lune, l'arc-en-ciel, le péché & la grâce, le paradis & l'enfer, il ſe fit entendre à vingt perſonnes de nations différentes.

On demande comment un tel homme put faire tant

(*e*) Tom. II, pag. 59.
(*f*) Tom. II, pag. 317.
(*g*) Pag. 56.

de converſions au Japon ? Il faut répondre ſimplement qu'il n'en fit point, mais que d'autres jéſuites, qui reſtèrent long-temps dans le pays, à la faveur des traités entre les rois de Portugal & les empereurs du Japon, convertirent tant de monde, qu'enfin il y eut une guerre civile qui coûta la vie, à ce que l'on prétend, à près de quatre cents mille hommes. C'eſt-là le prodige le plus connu que les miſſionnaires aient opéré au Japon.

Mais ceux de *François Xavier* ne laiſſent pas d'avoir leur mérite.

Nous comptons dans la foule de ſes miracles huit enfans reſſuſcités.

Le plus grand miracle de Xavier, dit le jéſuite *Bouhours*, (*h*) *n'était pas d'avoir reſſuſcité tant de morts, mais de n'être pas mort lui-même de fatigue.*

Mais le plus plaiſant de ſes miracles eſt qu'ayant laiſſé tomber ſon crucifix dans la mer près l'île de Baranura, que je croirais plutôt l'île de Barataria, (*i*) un cancre vint le lui rapporter entre ſes pattes au bout de vingt-quatre heures.

Le plus brillant de tous, & après lequel il ne faut jamais parler d'aucun autre, c'eſt que dans une tempête qui dura trois jours, il fut conſtamment à la fois dans deux vaiſſeaux à cent cinquante lieues l'un de l'autre, (*k*) & ſervit à l'un des deux de pilote; & ce miracle fut avéré par tous les paſſagers qui ne pouvaient être ni trompés ni trompeurs.

C'eſt-là pourtant ce qu'on a écrit ſérieuſement & avec ſuccès dans le ſiècle de *Louis XIV*, dans le ſiècle

(*h*) Tom. II. pag. 313.
(*i*) Pag. 237.
(*k*) Pag. 157.

des *Lettres provinciales*, des tragédies de *Racine*, du dictionnaire de *Bayle*, & de tant d'autres ſavans ouvrages.

Ce ſerait une eſpèce de miracle qu'un homme d'eſprit tel que *Bouhours* eût fait imprimer tant d'extravagances, ſi on ne ſavait à quel excès l'eſprit de corps & ſurtout l'eſprit monacal emportent les hommes. Nous avons plus de deux cents volumes entièrement dans ce goût compilés par des moines; mais ce qu'il y a de funeſte, c'eſt que les ennemis des moines compilent auſſi de leur côté. Ils compilent plus plaiſamment, ils ſe font lire. C'eſt une choſe bien déplorable qu'on n'ait plus pour les moines, dans les dix-neuf vingtièmes parties de l'Europe, ce profond reſpect & cette juſte vénération que l'on conſerve encore pour eux dans quelques villages de l'Arragon & de la Calabre.

Il ſerait très-difficile de juger entre les miracles de *St François Xavier*, dom *Quichotte*, le roman comique, & les convulſionnaires de St Médard.

Après avoir parlé de *François Xavier*, il ſerait inutile de diſcuter l'hiſtoire des autres *François :* ſi vous voulez vous inſtruire à fond, liſez les *Conformités de St François d'Aſſiſe.*

Depuis la belle hiſtoire de *St François Xavier* par le jéſuite *Bouhours*, nous avons eu l'hiſtoire de *St François Régis* par le jéſuite d'*Aubenton* confeſſeur de *Philippe V* roi d'Eſpagne; mais c'eſt de la piquette après de l'eau-de-vie : il n'y a pas ſeulement un mort reſſuſcité dans l'hiſtoire du bienheureux *Régis.* (*)

(*) Voyez *ſaint Ignace.*

FRAUDE.

S'il faut uſer de fraudes pieuſes avec le peuple? (*)

LE faquir *Bambabef* rencontra un des diſciples de *Confutzée*, que nous nommons *Confucius*, & ce diſciple s'appelait *Ouang*; & *Bambabef* ſoutenait que le peuple a beſoin d'être trompé, & *Ouang* prétendait qu'il ne faut jamais tromper perſonne; & voici le précis de leur diſpute.

BAMBABEF.

Il faut imiter l'Etre ſuprême qui ne nous montre pas les choſes telles qu'elles ſont; il nous fait voir le ſoleil ſous un diamètre de deux ou trois pieds, quoique cet aſtre ſoit un million de fois plus gros que la terre; il nous fait voir la lune & les étoiles attachées ſur un même fond bleu, tandis qu'elles ſont à des profondeurs différentes. Il veut qu'une tour quarrée nous paraiſſe ronde de loin; il veut que le feu nous paraiſſe chaud, quoiqu'il ne ſoit ni chaud ni froid; enfin il nous environne d'erreurs convenables à notre nature.

OUANG.

Ce que vous nommez erreur n'en eſt point une. Le ſoleil tel qu'il eſt placé à des millions de millions de lis (*a*) au-delà de notre globe, n'eſt pas celui que

(*) On a déjà imprimé pluſieurs fois cet article, mais il eſt ici beaucoup plus correct.

(*a*) Un li eſt de 124 pas.

nous voyons. Nous n'apercevons réellement, & nous ne pouvons apercevoir que le ſoleil qui ſe peint dans notre rétine, ſous un angle déterminé. Nos yeux ne nous ont point été donnés pour connaître les groſſeurs & les diſtances, il faut d'autres ſecours & d'autres opérations pour les connaître.

Bambabef parut fort étonné de ce propos. *Ouang* qui était très-patient lui expliqua la théorie de l'optique; & *Bambabef* qui avait de la conception ſe rendit aux démonſtrations du diſciple de *Confutzee*, puis il reprit la diſpute en ces termes.

BAMBABEF.

Si DIEU ne nous trompe point par le miniſtère de nos ſens, comme je le croyais, avouez au moins que les médecins trompent toujours les enfans pour leur bien; ils leur diſent qu'ils leur donnent du ſucre, & en effet ils leur donnent de la rhubarbe. Je puis donc, moi faquir, tromper le peuple qui eſt auſſi ignorant que les enfans.

OUANG.

J'ai deux fils, je ne les ai jamais trompés; je leur ai dit quand ils ont été malades, voilà une médecine très-amère, il faut avoir le courage de la prendre; elle vous nuirait ſi elle était douce. Je n'ai jamais ſouffert que leurs gouvernantes & leurs précepteurs leur fiſſent peur des eſprits, des revenans, des lutins, des ſorciers; par-là j'en ai fait de jeunes citoyens courageux & ſages.

BAMBABEF.

Le peuple n'eſt pas né ſi heureuſement que votre famille.

OUANG.

Tous les hommes ſe reſſemblent à peu près; ils ſont nés avec les mêmes diſpoſitions. Il ne faut pas corrompre la nature des hommes.

BAMBABEF.

Nous leur enſeignons des erreurs, je l'avoue, mais c'eſt pour leur bien. Nous leur feſons accroire que s'ils n'achètent pas nos clous bénis, s'ils n'expient pas leurs péchés en nous donnant de l'argent, ils deviendront dans une autre vie, chevaux de poſte, chiens, ou lézards. Cela les intimide, & ils deviennent gens de bien.

OUANG.

Ne voyez-vous pas que vous pervertiſſez ces pauvres gens? Il y en a parmi eux bien plus qu'on ne penſe, qui raiſonnent, qui ſe moquent de vos miracles, de vos ſuperſtitions, qui voient fort bien qu'ils ne ſeront changés ni en lézards ni en chevaux de poſte. Qu'arrive-t-il? ils ont aſſez de bon ſens pour voir que vous leur dites des choſes impertinentes, & ils n'en ont pas aſſez pour s'élever vers une religion pure & dégagée de ſuperſtition, telle que la nôtre. Leurs paſſions leur font croire qu'il n'y a point de religion, parce que la ſeule qu'on leur enſeigne eſt ridicule; vous devenez coupables de tous les vices dans leſquels ils ſe plongent.

BAMBABEF.

Point du tout, car nous ne leur enſeignons qu'une bonne morale.

OUANG.

Vous vous feriez lapider par le peuple, ſi vous enſeigniez une morale impure. Les hommes ſont faits de façon qu'ils veulent bien commettre le mal, mais ils ne veulent pas qu'on le leur prêche. Il faudrait ſeulement ne point mêler une morale ſage avec des fables abſurdes, parce que vous affaibliſſez par vos impoſtures, dont vous pourriez vous paſſer, cette morale que vous êtes forcés d'enſeigner.

BAMBABEF.

Quoi! vous croyez qu'on peut enſeigner la vérité au peuple ſans la ſoutenir par des fables?

OUANG.

Je le crois fermement. Nos lettrés ſont de la même pâte que nos tailleurs, nos tiſſerands, & nos laboureurs. Ils adorent un DIEU créateur, rémunérateur, & vengeur. Ils ne ſouillent leur culte, ni par des ſyſtèmes abſurdes, ni par des cérémonies extravagantes: il y a bien moins de crimes parmi les lettrés que parmi le peuple. Pourquoi ne pas daigner inſtruire nos ouvriers comme nous inſtruiſons nos lettrés?

BAMBABEF.

Vous feriez une grande ſottiſe; c'eſt comme ſi vous vouliez qu'ils euſſent la même politeſſe, qu'ils fuſſent juriſconſultes; cela n'eſt ni poſſible ni convenable. Il faut du pain blanc pour les maîtres, & du pain bis pour les domeſtiques.

OUANG.

J'avoue que tous les hommes ne doivent pas avoir

la même ſcience; mais il y a des choſes néceſſaires à tous. Il eſt néceſſaire que chacun ſoit juſte; & la plus ſure manière d'inſpirer la juſtice à tous les hommes, c'eſt de leur inſpirer la religion ſans ſuperſtition.

BAMBABEF.

C'eſt un beau projet, mais il eſt impraticable. Penſez-vous qu'il ſuffiſe aux hommes de croire un DIEU qui punit & qui récompenſe? Vous m'avez dit qu'il arrive ſouvent que les plus déliés d'entre le peuple ſe révoltent contre mes fables; ils ſe révolteront de même contre votre vérité. Ils diront : Qui m'aſſurera que DIEU punit & récompenſe? où en eſt la preuve? quelle miſſion avez-vous? quel miracle avez-vous fait pour que je vous croie? Ils ſe moqueront de vous bien plus que de moi.

OUANG.

Voilà où eſt votre erreur. Vous vous imaginez qu'on ſecouera le joug d'une idée honnête, vraiſemblable, utile à tout le monde, d'une idée dont la raiſon humaine eſt d'accord, parce qu'on rejette des choſes malhonnêtes, abſurdes, inutiles, dangereuſes, qui font frémir le bon ſens?

Le peuple eſt très-diſpoſé à croire ſes magiſtrats : quand ſes magiſtrats ne leur propoſent qu'une créance raiſonnable, ils l'embraſſent volontiers. On n'a point beſoin de prodiges pour croire un DIEU juſte, qui lit dans le cœur de l'homme; cette idée eſt trop naturelle, trop néceſſaire pour être combattue. Il n'eſt pas néceſſaire de dire préciſément comment DIEU punira & récompenſera; il ſuffit qu'on croie

à ſa juſtice. Je vous aſſure que j'ai vu des villes entières qui n'avaient preſque point d'autres dogmes, & que ce ſont celles où j'ai vu le plus de vertu.

BAMBABEF.

Prenez garde ; vous trouverez dans ces villes des philoſophes qui vous nieront & les peines & les récompenſes.

OUANG.

Vous m'avouerez que ces philoſophes nieront bien plus fortement vos inventions ; ainſi vous ne gagnez rien par-là. Quand il y aurait des philoſophes qui ne conviendraient pas de mes principes, ils n'en feraient pas moins gens de bien ; ils n'en cultiveraient pas moins la vertu, qui doit être embraſſée par amour, & non par crainte. Mais, de plus, je vous ſoutiens qu'aucun philoſophe ne ſerait jamais aſſuré que la Providence ne réſerve pas des peines aux méchans & des récompenſes aux bons. Car s'ils me demandent qui m'a dit que DIEU punit ? je leur demanderai qui leur a dit que DIEU ne punit pas? Enfin, je vous ſoutiens que les philoſophes m'aideront, loin de me contredire. Voulez-vous être philoſophe ?

BAMBABEF.

Volontiers ; mais ne le dites pas aux faquirs. Songeons ſurtout qu'un philoſophe doit annoncer un DIEU s'il veut être utile à la ſociété humaine.

FRIVOLITÉ.

CE qui me perſuade le plus de la Providence, diſait le profond auteur de *Bacha Billeboquet*, c'eſt que pour nous conſoler de nos innombrables miſères, la nature nous a fait frivoles. Nous ſommes tantôt des bœufs ruminans accablés ſous le joug, tantôt des colombes diſperſées qui fuyons en tremblant la griffe du vautour, dégouttante du ſang de nos compagnes, renards pourſuivis par des chiens, tigres qui nous dévorons les uns les autres. Nous voilà tout d'un coup devenus papillons, & nous oublions en voltigeant toutes les horreurs que nous avons éprouvées.

Si nous n'étions pas frivoles, quel homme pourrait demeurer ſans frémir dans une ville où l'on brûla une maréchale dame d'honneur de la reine, ſous prétexte qu'elle avait fait tuer un coq blanc au clair de la lune? dans cette même ville où le maréchal de *Marillac* fut aſſaſſiné en cérémonie, ſur un arrêt rendu par des meurtriers juridiques, apoſtés par un prêtre dans ſa propre maiſon de campagne, où il careſſait *Marion de Lorme* comme il pouvait, tandis que ces ſcélérats en robe exécutaient ſes ſanguinaires volontés?

Pourrait-on ſe dire à ſoi-même, ſans trembler dans toutes ſes fibres, & ſans avoir le cœur glacé d'horreur: Me voici dans cette même enceinte où l'on rapportait les corps morts & mourans de deux mille jeunes gentilshommes égorgés près du faubourg St Antoine, parce qu'un homme en ſoutane rouge avait déplu à quelques hommes en ſoutane noire?

Qui pourrait paſſer par la rue de la Féronnerie ſans verſer des larmes, & ſans entrer dans des convulſions de fureur contre les principes abominables & ſacrés qui plongèrent le couteau dans le cœur du meilleur des hommes & du plus grand des rois ?

On ne pourrait faire un pas dans les rues de Paris le jour de la St Barthélemi, ſans dire : C'eſt ici qu'on aſſaſſina un de mes ancêtres pour l'amour de DIEU ; c'eſt ici qu'on traîna tout ſanglant un des aïeux de ma mère, c'eſt là que la moitié de mes compatriotes égorgea l'autre.

Heureuſement les hommes ſont ſi légers, ſi frivoles, ſi frappés du préſent, ſi inſenſibles au paſſé, que ſur dix mille il n'y en a pas deux ou trois qui faſſent ces réflexions.

Combien ai-je vu d'hommes de bonne compagnie, qui ayant perdu leurs enfans, leur maîtreſſe, une grande partie de leur bien, & par conſéquent toute leur conſidération, & même pluſieurs de leurs dents dans l'humiliante opération des frictions réitérées de mercure, ayant été trahis, abandonnés, venaient décider encore d'une pièce nouvelle, & feſaient à ſouper des contes qu'on croyait plaiſans ! La ſolidité conſiſte dans l'uniformité des idées. Un homme de bon ſens, dit-on, doit toujours penſer de la même façon : ſi on en était réduit là, il vaudrait mieux n'être pas né.

Les anciens n'imaginèrent rien de mieux que de faire boire les eaux du fleuve Léthé à ceux qui devaient habiter les champs Elyſées.

Mortels, voulez-vous tolérer la vie ? oubliez & jouiſſez.

FROID.

De ce qu'on entend par ce terme dans les belles-lettres & dans les beaux-arts.

ON dit qu'un morceau de poëſie, d'éloquence, de muſique, un tableau même eſt froid, quand on attend dans ces ouvrages une expreſſion animée qu'on n'y trouve pas. Les autres arts ne ſont pas ſi ſuſceptibles de ce défaut. Ainſi l'architecture, la géométrie, la logique, la métaphyſique, tout ce qui a pour unique mérite la juſteſſe, ne peut être ni échauffé, ni refroidi. Le tableau de la famille de *Darius*, peint par *Mignard*, eſt très-froid, en comparaiſon du tableau de *le Brun*, parce qu'on ne trouve point dans les perſonnages de *Mignard*, cette même affliction que *le Brun* a ſi vivement exprimée ſur le viſage, & dans les attitudes des princeſſes perſanes. Une ſtatue même peut être froide. On doit voir la crainte & l'horreur dans les traits d'une *Andromède*, l'effort de tous les muſcles, & une colère mêlée d'audace dans l'attitude & ſur le front d'un *Hercule* qui ſoulève *Anthée*.

Dans la poëſie, dans l'éloquence, les grands mouvemens des paſſions deviennent froids, quand ils ſont exprimés en termes trop communs & dénués d'imagination. C'eſt ce qui fait que l'amour, qui eſt ſi vif dans *Racine*, eſt languiſſant dans *Campiſtron* ſon imitateur.

Les ſentimens qui échappent à une ame qui veut les cacher, demandent au contraire les expreſſions

les plus ſimples. Rien n'eſt ſi vif, ſi animé que ces vers du Cid : *Va, je ne te hais point... tu le dois... je ne puis.* Ce ſentiment deviendrait froid, s'il était relevé par des termes étudiés.

C'eſt par cette raiſon que rien n'eſt ſi froid que le ſtyle ampoulé. Un héros dans une tragédie dit qu'il a eſſuyé une tempête, qu'il a vu périr ſon ami dans cet orage. Il touche, il intéreſſe, s'il parle avec douleur de ſa perte, s'il eſt plus occupé de ſon ami que de tout le reſte. Il ne touche point, il devient froid, s'il fait une deſcription de la tempête ; s'il parle de *ſource de feu bouillonnant ſur les eaux, & de la foudre qui gronde & qui frappe à ſillons redoublés la terre & l'onde.* Ainſi le ſtyle froid vient tantôt de la ſtérilité, tantôt de l'intempérance des idées, ſouvent d'une diction trop commune, quelquefois d'une diction trop recherchée.

L'auteur qui n'eſt froid que parce qu'il eſt vif à contre-temps, peut corriger ce défaut d'une imagination trop abondante. Mais celui qui eſt froid, parce qu'il manque d'ame, n'a pas de quoi ſe corriger. On peut modérer ſon feu ; on ne ſaurait en acquérir.

G.

GALANT.

CE mot vient de *gal*, qui d'abord ſignifia *gaieté* & *réjouiſſance*, ainſi qu'on le voit dans *Alain Chartier* & dans *Froiſſard :* on trouve même dans le roman de la *Roſe*, *galandé*, pour ſignifier *orné*, *paré*.

La belle fut bien atornée,
Et d'un filet d'or galandée.

Il eſt probable que le *gala* des Italiens & le *galan* des Eſpagnols, ſont dérivés du mot *gal*, qui paraît ordinairement celtique ; de-là ſe forma inſenſiblement *galant*, qui ſignifie *un homme empreſſé à plaire*. Ce mot reçut une ſignification plus noble dans les temps de chevalerie, où ce déſir de plaire ſe ſignalait par des combats. *Se conduire galamment*, *ſe retirer d'affaire galamment*, veut même encore dire, *ſe conduire en homme de cœur*. Un *galant homme* chez les Anglais, ſignifie un *homme de courage :* en France, il veut dire de plus, *un homme à nobles procédés*. Un *homme galant* eſt tout autre choſe qu'un *galant homme ;* celui-ci tient plus de l'honnête homme, celui-là ſe rapproche plus du petit-maître, de l'homme à bonnes fortunes. *Etre galant* en général, c'eſt chercher à plaire par des ſoins agréables, par des empreſſemens flatteurs. *Il a été très-galant avec ces dames*, veut dire ſeulement *il a montré quelque choſe de plus que de la politeſſe :* mais

être le galant d'une dame a une ſignification plus forte; cela ſignifie *être ſon amant :* ce mot n'eſt preſque plus d'uſage que dans les vers familiers. Un *galant* eſt non-ſeulement un homme à bonnes fortunes, mais ce mot porte avec ſoi quelque idée de hardieſſe, & même d'effronterie : c'eſt en ce ſens que *la Fontaine* a dit :

Mais un galant chercheur de pucelage.

Ainſi le même mot ſe prend en pluſieurs ſens. Il en eſt de même de *galanterie*, qui ſignifie tantôt *coquetterie* dans l'eſprit, paroles flatteuſes, tantôt préſent de petits bijoux, tantôt intrigue avec une femme ou pluſieurs ; & même depuis peu il a ſignifié ironiquement *faveurs de Vénus :* ainſi, *dire des galanteries*, *donner des galanteries*, *avoir des galanteries*, *attraper une galanterie*, ſont des choſes toutes différentes. Preſque tous les termes qui entrent fréquemment dans la converſation reçoivent ainſi beaucoup de nuances qu'il eſt difficile de démêler : les mots techniques ont une ſignification plus préciſe & moins arbitraire.

GARANT

GARANT eſt celui qui ſe rend reſponſable de quelque choſe envers quelqu'un, & qui eſt obligé de l'en faire jouir. Le mot *garant* vient du celte & du tudeſque *Warrant*. Nous avons changé en *G* tous les doubles *W* des termes que nous avons conſervés de ces anciens langages. *Warrant* ſignifie encore chez la plupart des nations du Nord *aſſurance*, *garantie ;* & c'eſt en ce ſens qu'il veut dire en anglais *édit du roi*, comme

comme ſignifiant *promeſſe du roi*. Lorſque, dans le moyen âge, les rois ſeſaient des traités, ils étaient garantis de part & d'autre par pluſieurs chevaliers qui juraient de faire obſerver le traité, & même qui le ſignaient, lorſque par haſard ils ſavaient écrire. Quand l'empereur *Frédéric Barberouſſe* céda tant de droits au pape *Alexandre III*, dans le célèbre congrès de Veniſe en 1117, l'empereur mit ſon ſceau à l'inſtrument que le pape & les cardinaux ſignèrent. Douze princes de l'empire garantirent le traité par un ſerment ſur l'Evangile; mais aucun d'eux ne ſigna. Il n'eſt point dit que le doge de Veniſe garantit cette paix, qui ſe fit dans ſon palais.

Lorſque *Philippe-Auguſte* conclut la paix en 1200 avec *Jean* roi d'Angleterre, les principaux barons de France & ceux de Normandie en jurèrent l'obſervation, comme cautions, comme parties garantes. Les Français firent ſerment de combattre le roi de France, s'il manquait à ſa parole, & les Normands de combattre leur ſouverain, s'il ne tenait pas la ſienne.

Un connétable de *Montmorenci* ayant traité avec un comte de *la Marche* en 1227, pendant la minorité de *Louis IX*, jura l'obſervation du traité ſur l'ame du roi.

L'uſage de garantir les Etats d'un tiers était très-ancien ſous un nom différent. Les Romains garantirent ainſi les poſſeſſions de pluſieurs princes d'Aſie & d'Afrique, en les prenant ſous leur protection, en attendant qu'ils s'emparaſſent des terres protégées.

On doit regarder comme une garantie réciproque l'alliance ancienne de la France & de la Caſtille

de roi à roi, de royaume à royaume, & d'homme à homme.

On ne voit guère de traité où la *garantie* des Etats d'un tiers ſoit expreſſément ſtipulée, avant celui que la médiation de *Henri IV* fit conclure entre l'Eſpagne & les Etats-généraux en 1609. Il obtint que le roi d'Eſpagne *Philippe III* reconnût les Provinces-Unies pour libres & ſouveraines. Il ſigna & fit même ſigner au roi d'Eſpagne la garantie de cette ſouveraineté des ſept provinces, & la république reconnut qu'elle lui devait ſa liberté. C'eſt ſurtout dans nos derniers temps que les traités de garantie ont été plus fréquens. Malheureuſement ces garanties ont quelquefois produit des ruptures & des guerres; & on a reconnu que la force eſt le meilleur garant qu'on puiſſe avoir.

GARGANTUA.

S'IL y a jamais eu une réputation bien fondée, c'eſt celle de *Gargantua*. Cependant il s'eſt trouvé dans ce ſiècle philoſophique & critique des eſprits téméraires qui ont oſé nier les prodiges de ce grand-homme, & qui ont pouſſé le pyrrhoniſme juſqu'à douter qu'il ait jamais exiſté.

Comment ſe peut-il faire, diſent-ils, qu'il y ait eu au ſeizième ſiècle un héros dont aucun contemporain, ni *St Ignace*, ni le cardinal *Cajetan*, ni *Galilée*, ni *Guichardin*, n'ont jamais parlé, & ſur lequel on n'a jamais trouvé la moindre note dans les regiſtres de la ſorbonne?

Feuilletez les hiſtoires de France, d'Allemagne,

d'Angleterre, d'Eſpagne, &c. vous n'y voyez pas un mot de *Gargantua*. Sa vie entiere depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort, n'eſt qu'un tiſſu de prodiges inconcevables.

Sa mère *Gargamelle* accouche de lui par l'oreille gauche. A peine eſt-il né qu'il crie à boire d'une voix terrible, qui eſt entendue dans la Beaſſue & dans le Vivarais. Il fallut ſeize aunes de drap pour ſa ſeule braguette, & cent peaux de vaches brunes pour ſes ſouliers. Il n'avait pas encore douze ans qu'il gagna une grande bataille & fonda l'abbaye de Thélême. On lui donna pour femme Mme *Badebec*, & il eſt prouvé que *Badebec* eſt un nom ſyriaque.

On lui fait avaler ſix pelerins dans une ſalade. On prétend qu'il a piſſé la riviere de Seine, & que c'eſt à lui ſeul que les Pariſiens doivent ce beau fleuve.

Tout cela paraît contre la nature à nos philoſophes qui ne veulent pas même aſſurer les choſes les plus vraiſemblables, à moins qu'elles ne ſoient bien prouvées.

Ils diſent que ſi les Pariſiens ont toujours cru à *Gargantua*, ce n'eſt pas une raiſon pour que les autres nations y croient; que ſi *Gargantua* avait fait un ſeul des prodiges qu'on lui attribue, toute la terre en aurait retenti, toutes les chroniques en auraient parlé, que cent monumens l'auraient atteſté. Enfin ils traitent ſans façon les Pariſiens qui croient à *Gargantua*, de badauds ignorans, de ſuperſtitieux imbécilles, parmi leſquels il ſe gliſſe des hypocrites qui feignent de croire à *Gargantua* pour avoir quelque prieuré de l'abbaye de Thelême.

Le révérend père *Viret* cordelier à la grand'manche, confeſſeur de filles, & prédicateur du roi, a répondu à nos pyrrhoniens d'une manière invincible. Il prouve très-doctement que ſi aucun écrivain, excepté *Rabelais* n'a parlé des prodiges de *Gargantua*, aucun hiſtorien auſſi ne les a contredits; que le ſage de *Thou* même qui croit aux fortiléges, aux prédictions & à l'aſtrologie, n'a jamais nié les miracles de *Gargantua*. Ils n'ont pas même été révoqués en doute par *la Motte-le-Vayer*. *Mézerai* les a reſpectés au point qu'il n'en dit pas un ſeul mot. Ces prodiges ont été opérés à la vue de toute la terre. *Rabelais* en a été témoin; il ne pouvait être ni trompé ni trompeur. Pour peu qu'il ſe fût écarté de la vérité, toutes les nations de l'Europe ſe ſeraient élevées contre lui; tous les gazetiers, tous les feſeurs de journaux auraient crié à la fraude, à l'impoſture.

En vain les philoſophes qui répondent à tout, diſent qu'il n'y avait ni journaux ni gazettes dans ce temps-là. On leur replique qu'il y avait l'équivalent, & cela ſuffit. Tout eſt impoſſible dans l'hiſtoire de *Gargantua*; & c'eſt par cela même qu'elle eſt d'une vérité inconteſtable. Car ſi elle n'était pas vraie on n'aurait jamais oſé l'imaginer; & la grande preuve qu'il la faut croire, c'eſt qu'elle eſt incroyable.

Ouvrez tous les mercures, tous les journaux de Trévoux, ces ouvrages immortels qui ſont l'inſtruction du genre-humain, vous n'y trouverez pas une ſeule ligne où l'on révoque l'hiſtoire de *Gargantua* en doute. Il était réſervé à notre ſiècle de produire des monſtres qui établiſſent un pyrrhoniſme affreux ſous prétexte qu'ils ſont un peu mathématiciens, &

qu'ils aiment la raiſon, la vérité & la juſtice. Quelle pitié! je ne veux qu'un argument pour les confondre.

Gargantua fonda l'abbaye de Thélême. On ne trouve point ſes titres, il eſt vrai, jamais elle n'en eut, mais elle exiſte; elle poſſède dix mille pièces d'or de rente. La rivière de Seine exiſte, elle eſt un monument éternel du pouvoir de la veſſie de *Gargantua*. De plus, que vous coûte-t-il de le croire? ne faut-il pas embraſſer le parti le plus ſûr? *Gargantua* peut vous procurer de l'argent, des honneurs & du crédit. La philoſophie ne vous donnera jamais que la ſatisfaction de l'ame; c'eſt bien peu de choſe. Croyez à *Gargantua*, vous dis-je; pour peu que vous ſoyez avare, ambitieux & fripon, vous vous en trouverez très-bien.

GAZETTE.

RELATION des affaires publiques. Ce fut au commencement du dix-ſeptième ſiècle que cet uſage utile fut inventé à Veniſe, dans le temps que l'Italie était encore le centre des négociations de l'Europe, & que Veniſe était toujours l'aſile de la liberté. On appela ces feuilles, qu'on donnait une fois par ſemaine, Gazettes du nom de Gazetta, petite monnaie revenant à un de nos demi-ſous, qui avait cours à Veniſe. Cet exemple fut enſuite imité dans toutes les grandes villes de l'Europe.

De tels journaux étaient établis à la Chine de temps immémorial; on y imprime tous les jours la Gazette de l'empire, par ordre de la cour. Si cette Gazette eſt

vraie, il eſt à croire que toutes les vérités n'y ſont pas; auſſi ne doivent-elles pas y être.

Le médecin *Théophraſte Renaudot* donna en France les premières gazettes en 1631, & il en eut le privilége, qui a été long temps un patrimoine de ſa famille. Ce privilege eſt devenu un objet important dans Amſterdam; & la plupart des gazettes des Provinces-Unies ſont encore un revenu pour pluſieurs familles de magiſtrats, qui payent les écrivains. La ſeule ville de Londres a plus de douze Gazettes par ſemaine. On ne peut les imprimer que ſur du papier timbré; ce qui n'eſt pas une taxe indifférente pour l'Etat.

Les Gazettes de la Chine ne regardent que cet empire; celles de l'Europe embraſſent l'univers. Quoiqu'elles ſoient ſouvent remplies de fauſſes nouvelles, elles peuvent cependant fournir de bons matériaux pour l'hiſtoire; parce que d'ordinaire les erreurs d'une gazette ſont rectifiées par les ſuivantes, & qu'on y trouve preſque toutes les piéces authentiques, que les ſouverains mêmes y font inſérer. Les gazettes de France ont toujours été revues par le miniſtère. C'eſt pourquoi les auteurs ont toujours employé certaines formules, qui ne paraiſſent pas être dans la bienſéance de la ſociété, en ne donnant le titre de *Monſieur* qu'à certaines perſonnes, & celui de *Sieur* aux autres; les auteurs ont oublié qu'ils ne parlaient pas au nom du roi. Ces journaux publics n'ont d'ailleurs été jamais ſouillés par la médiſance, & ont été toujours aſſez correctement écrits.

Il n'en eſt pas de même des gazettes étrangères; celles de Londres, excepté celle de la cour, ſont ſouvent remplies de cette indécence que la liberté de

la nation autoriſe. Les gazettes françaiſes, faites en ce pays, ont été rarement écrites avec pureté, & n'ont pas peu ſervi quelquefois à corrompre la langue. Un des grands défauts qui s'y ſont gliſſés, c'eſt que les auteurs en voyant la teneur des arrêts de France, qui s'expriment ſuivant les anciennes formules, ont cru que ces formules étaient conformes à notre ſyntaxe, & ils les ont imitées dans leur narration; c'eſt comme ſi un hiſtorien romain eût employé le ſtyle de la loi des douze tables. Ce n'eſt que dans le ſtyle des lois qu'il eſt permis de dire : *le roi aurait reconnu, le roi aurait établi une loterie :* mais il faut que le gazetier diſe : *nous apprenons que le roi a établi*, & non pas *aurait établi une loterie* &c. . . . , *nous apprenons que les Français ont pris Minorque*, & non pas *auraient pris Minorque*. Le ſtyle de ces écrits doit être de la plus grande ſimplicité; les épithètes y ſont ridicules. Si le parlement a une audience du roi, il ne faut pas dire : *cet auguſte corps a eu une audience du roi, ces pères de la patrie ſont revenus à cinq heures préciſes.* On ne doit jamais prodiguer ces titres; il ne faut les donner que dans les occaſions où ils ſont néceſſaires. *Son alteſſe dîna avec ſa majeſté, & ſa majeſté mena enſuite ſon alteſſe à la comédie; après quoi ſon alteſſe joua avec ſa majeſté; & les autres alteſſes & leurs excellences meſſieurs les ambaſſadeurs aſſiſtèrent au repas que ſa majeſté donna à leurs alteſſes.* C'eſt une affectation ſervile qu'il faut éviter. Il n'eſt pas néceſſaire de dire que les termes injurieux ne doivent jamais être employés ſous quelque prétexte que ce puiſſe être.

A l'imitation des gazettes politiques, on commença en France à imprimer des gazettes littéraires en 1665;

car les premiers journaux ne furent en effet que de ſimples annonces des nouveaux imprimés en Europe; bientôt après on y joignit une critique raiſonnée. Elle déplut à pluſieurs auteurs, toute modérée qu'elle était. Nous ne parlerons ici que de ces gazettes littéraires, dont on ſurchargea le public, qui avait déjà de nombreux journaux de tous les pays de l'Europe, où les ſciences ſont cultivées. Ces gazettes parurent vers l'an 1723 à Paris ſous pluſieurs noms différens : *Nouvelliſtes du Parnaſſe*, *Obſervations ſur les écrits modernes* &c. La plupart ont été faites uniquement pour gagner de l'argent ; & comme on n'en gagne point à louer des auteurs, la ſatire fit d'ordinaire le fond de ces écrits. On y mêla ſouvent des perſonnalités odieuſes ; la malignité en procura le débit : mais la raiſon & le bon goût, qui prévalent toujours à la longue, les firent tomber dans le mépris & dans l'oubli.

GENEALOGIE.

SECTION PREMIERE.

LES théologiens ont écrit des volumes pour tâcher de concilier *St Matthieu* avec *St Luc* ſur la généalogie de JESUS-CHRIST. Le premier ne compte (*a*) que vingt-ſept générations depuis *David* par *Salomon*, tandis que *Luc* (*b*) en met quarante-deux, & l'en fait deſcendre par *Nathan*. Voici comment le ſavant *Calmet* réſout une difficulté ſemblable en parlant de *Melchiſédech*. Les Orientaux & les Grecs féconds en fables & en inventions, lui ont forgé une généalogie

(*a*) Chap. I. (*b*) Chap. III, v. 23.

dans laquelle ils nous donnent les noms de ſes aïeux. Mais, ajoute ce judicieux bénédictin, comme le menſonge ſe trahit toujours par lui-même, les uns racontent ſa généalogie d'une manière, les autres d'une autre. Il y en a qui ſoutiennent qu'il était d'une race obſcure & honteuſe, & il s'en eſt trouvé qui l'ont voulu faire paſſer pour illégitime.

Tout cela s'applique naturellement à JESUS, dont *Melchiſédech* était la figure, ſuivant l'apôtre. (*c*) En effet l'évangile de *Nicodème* (*d*) dit expreſſément que les Juifs devant *Pilate* reprochèrent à JESUS qu'il était né de la fornication. Sur quoi le ſavant *Fabricius* obſerve qu'on n'eſt aſſuré par aucun témoignage digne de foi, que les Juifs aient objecté à JESUS-CHRIST pendant ſa vie, ni même aux apôtres, cette calomnie qu'ils répandirent par-tout dans la ſuite. Cependant les Actes des apôtres (*e*) font foi que les juifs d'Antioche s'oppoſèrent en blaſphémant à ce que *Paul* leur diſait de JESUS, & *Origène* (*f*) ſoutient que ces paroles rapportées dans l'évangile de *St Jean :* Nous ne ſommes point nés de fornication ; nous n'avons jamais ſervi perſonne, étaient de la part des Juifs un reproche indirect qu'ils feſaient à JESUS ſur le défaut de ſa naiſſance, & ſur ſon état de ſerviteur : car ils prétendaient, comme nous l'apprend ce père, (*g*) que JESUS était originaire d'un petit hameau de la Judée, & avait eu pour mère une pauvre villageoiſe qui ne vivait que de ſon travail, laquelle ayant été convaincue

(*c*) Epître aux Hébreux, chap. VII, v. 3.
(*d*) Article 2.
(*e*) Chap. XIII.
(*f*) Sur *ſaint Jean*, chap. VIII, v. 41.
(*g*) Contre *Celſe*, chap. VIII.

d'adultère avec un ſoldat nommé *Panther*, ſut chaſſée par ſon fiancé qui était charpentier de profeſſion; qu'après cet affront, errant miſérablement de lieu en lieu, elle accoucha ſecrétement de JESUS, lequel ſe trouvant dans la néceſſité, fut contraint de s'aller louer ſerviteur en Egypte, où ayant appris quelques-uns de ces ſecrets que les Egyptiens font tant valoir, il retourna en ſon pays, & que tout fier des miracles qu'il ſavait faire, il ſe proclama lui-même DIEU.

Suivant une tradition très-ancienne, ce nom de *Panther*, qui a donné lieu à la mépriſe des Juifs, était le ſurnom du père de *Joſeph*, comme l'aſſure *ſaint Epiphane;* (*h*) ou plutôt le nom propre de l'aïeul de *Marie*, comme l'affirme *St Jean Damaſcène.* (*i*)

Quant à l'état de ſerviteur qu'ils reprochaient à JESUS, il déclare lui-même (*k*) qu'il n'était pas venu pour être ſervi, mais pour ſervir. *Zoroaſtre*, ſelon les Arabes, avait également été ſerviteur d'*Eſdras; Epictète* était même né dans la ſervitude; auſſi *St Cyrille* de Jéruſalem a grande raiſon de dire (*l*) qu'elle ne déshonore perſonne.

Sur l'article des miracles, nous apprenons à la vérité de *Pline*, que les Egyptiens avaient le ſecret de teindre des étoffes de diverſes couleurs en les plongeant dans la même cuve; & c'eſt là un des miracles qu'attribue à JESUS l'évangile de l'enfance; (*m*) mais, comme nous l'apprend *St Chryſoſtome*, (*n*) JESUS ne

(*h*) Héréſie, LXXVIII.
(*i*) Liv. IV, chap. XV, de la Foi.
(*k*) *Matth.* chap. XX, v. 28.
(*l*) Sixième Catéchèſe, art. XIV.
(*m*) Art. XXXVII.
(*n*) Homélie XX ſur *ſaint Jean.*

fit aucun miracle avant ſon baptême, & ceux qu'on lui attribue ſont de purs menſonges. La raiſon qu'en donne ce père, c'eſt que la ſageſſe du Seigneur ne lui permettait pas d'en faire pendant ſon enfance, parce qu'on les aurait regardés comme des preſtiges.

C'eſt en vain que *St Epiphane* (*o*) prétend que de nier les miracles que quelques-uns attribuent à JESUS dans ſon enfance, ce ſerait fournir aux hérétiques un prétexte ſpécieux de dire qu'il ne devint fils de DIEU que par l'effuſion du S^t Eſprit, qui deſcendit ſur lui dans ſon baptême; ce ſont les Juifs que nous combattons ici & non pas les hérétiques.

Monſieur *Wagenſeil* nous a donné la traduction latine d'un ouvrage des Juifs, intitulé Toldos Jeſchu, dans lequel il eſt rapporté (*p*) que *Jeſchu* étant à Bethléem de Juda lieu de ſa naiſſance, il ſe mit à crier tout haut: Quels ſont ces hommes méchans qui prétendent que je ſuis bâtard & d'une origine impure? ce ſont eux qui ſont des bâtards & des hommes très-impurs. N'eſt-ce pas une mère vierge qui m'a enfanté? Et je ſuis entré en elle par le ſommet de la tête.

Ce témoignage a paru d'un ſi grand poids à M. *Bergier*, que ce ſavant théologien n'a point fait difficulté de l'employer ſans en citer la ſource. Voici ſes propres termes page 23 de *la certitude des preuves du Chriſtianiſme:* „ JESUS eſt né d'une vierge par l'opé- „ ration du S^t Eſprit; JESUS lui-même nous l'a ainſi „ aſſuré pluſieurs fois de ſa propre bouche. Tel eſt le „ récit des apôtres. „ Il eſt certain que ces paroles de JESUS ne ſe trouvent que dans le Toldos Jeſchu, & la certitude de cette preuve de M. *Bergier* ſubſiſte,

(*o*) Hereſie LI, n. 20. (*p*) Pag. 7.

quoique *St Matthieu* (*q*) applique à JESUS ce paſſage d'*Iſaïe* : (*r*) il ne diſputera point, il ne criera point, & perſonne n'entendra ſa voix dans les rues.

Selon *St Jérôme*, (*s*) c'eſt auſſi une ancienne tradition parmi les gymnoſophiſtes de l'Inde, que *Buddas* auteur de leur dogme naquit d'une vierge qui l'enfanta par le côté. C'eſt ainſi que naquirent *Jules Céſar*, *Scipion l'Africain*, *Manlius*, *Edouard VI* roi d'Angleterre & d'autres, au moyen d'une opération que les chirurgiens nomment céſarienne, parce qu'elle conſiſte à tirer un enfant de la matrice par une inciſion faite à l'abdomen de la mère. *Simon* (*t*) ſurnommé le *Magicien* & *Manès*, prétendaient auſſi tous les deux être nés d'une vierge. Mais cela ſignifierait ſeulement que leurs mères étaient vierges lorſqu'elles les conçurent. Or pour ſe convaincre combien ſont incertaines les marques de la virginité, il ne faut que lire la gloſe du célèbre évêque du Puy en Vélai, M. de *Pompignan*, ſur ce paſſage des Proverbes : (*u*) Trois choſes me ſont difficiles à comprendre, & la quatrième m'eſt entièrement inconnue : la voie de l'aigle dans l'air, la voie du ſerpent ſur le rocher, la voie d'un navire au milieu de la mer, & la voie de l'homme dans ſa jeuneſſe. Pour traduire littéralement ces paroles, ſuivant ce prélat, chap. 3, ſeconde partie, de *l'incrédulité convaincue par les prophéties*, il aurait fallu dire : *viam viri in virgine adoleſcentula*, la voie de l'homme dans une jeune fille *alma*. La traduction de notre

(*q*) Chap. XII, v. 19.
(*r*) Chap. XLII, v. 2.
(*s*) Liv. I, contre *Jovinien*.
(*t*) Récognitions, liv. II, art. XIV.
(*u*) Chap. XXX, v. 18.

Vulgate, dit-il, ſubſtitue un autre ſens exact & véritable en lui-même, mais moins conforme au texte original. Enfin, il confirme ſa curieuſe interprétation par l'analogie de ce verſet avec le ſuivant : telle eſt la voie de la femme adultère, qui après avoir mangé s'eſſuie la bouche & dit : Je n'ai point fait de mal.

Quoi qu'il en ſoit, la virginité de *Marie* n'était pas encore généralement reconnue au commencement du troiſième ſiècle. Pluſieurs ont été dans cette opinion & y ſont encore, diſait *St Clément* d'Alexandrie, (*x*) que *Marie* eſt accouchée d'un fils ſans que ſon accouchement ait produit aucun changement dans ſa perſonne : car quelques-uns diſent qu'une ſage-femme l'ayant viſitée après ſon enfantement, elle lui trouva toutes les marques de la virginité. On voit que ce père veut parler de l'Evangile de la nativité de *Marie*, où l'ange *Gabriël* lui dit : (*y*) Sans mélange d'homme, vierge vous concevrez, vierge vous enfanterez, vierge vous nourrirez ; & du protévangile de *Jacques* où la ſage-femme s'écrie : (*z*) Quelle merveille inouie ! *Marie* vient de mettre un fils au monde & a encore toutes les marques de la virginité. Ces deux Evangiles n'en furent pas moins déclarés apocryphes par la ſuite, quoiqu'ils fuſſent en ce point conformes au ſentiment adopté par l'Egliſe ; on écarta les échafauds quand une fois l'édifice fut élevé.

Ce que *Jeſchu* ajoute : je ſuis entré en elle par le ſommet de la tête, a de même été le ſentiment de l'Egliſe. (*a*) Le bréviaire des Maronites porte que le verbe du père eſt entré par l'oreille de la femme bénie.

(*x*) Stromates, liv. VII.
(*y*) Art. IX.
(*z*) Art. XIX.
(*a*) *Aſſeman*, bibl. orient. tom. I, p. 91.

St Auguſtin & le pape *Felix* diſent expreſſément que la vierge devint enceinte par l'oreille. *St Ephrem* dit la même choſe dans une hymne, & *Voiſin* ſon traducteur obſerve que cette penſée vient originairement de *Grégoire de Néocéſarée* ſurnommé *Thaumaturge*. *Agobar* (*b*) rapporte que l'Egliſe chantait de ſon temps : le verbe eſt entré par l'oreille de la vierge, & il en eſt ſorti par la porte dorée. *Antichius* parle auſſi d'*Elianus* qui aſſiſta au concile de Nicée, & qui diſait que le verbe entra par l'oreille de la vierge & qu'il en ſortit par la voie de l'enfantement. Cet *Elianus* était un chorévêque dont le nom ſe trouva dans la liſte arabe des pères de Nicée, publiée par *Selden*.

On n'ignore pas que le jéſuite *Sanchez* a ſérieuſement agité la queſtion ſi la vierge *Marie* a fourni de la ſemence dans l'incarnation du *Chriſt*, & qu'il s'eſt décidé pour l'affirmative d'après d'autres théologiens ; mais ces écarts d'une imagination licencieuſe doivent être mis au rang de l'opinion de l'*Aretin* qui y fait intervenir le S^t Eſprit ſous la forme d'un pigeon, comme la fable dit que *Jupiter* changé en cygne avait viſité *Léda*, ou comme les premiers pères de l'Egliſe tels que *S^t Juſtin*, *Athénagore*, *Tertullien*, *St Clément* d'Alexandrie, *St Cyprien*, *Lactance*, *St Ambroiſe* & autres, ont cru d'après les juifs *Philon* & *Joſephe* l'hiſtorien, que les anges avaient connu charnellement les femmes & avaient engendré avec elles. *St Auguſtin* (*c*) impute même aux manichéens d'enſeigner que de belles filles & de beaux garçons apparaiſſant tous nus

(*b*) Chap. VIII de la Pſalmodie.

(*c*) Liv. XX, contre *Fauſte*, chap. XLIV, de la nature du bien, & ailleurs.

aux princes des ténèbres qui ſont les mauvais anges, ſont échapper de leurs membres relâchés par la concupiſcence la ſubſtance vitale, que ce père appelle la nature de DIEU. *Evode* (*d*) tranche le mot en diſant que la majeſté divine trouve moyen de s'échapper par les génitoires des démons.

Il eſt vrai que tous ces pères croyaient les anges corporels, (*e*) mais depuis que les ouvrages de *Platon* eurent donné l'idée de la ſpiritualité, on expliqua cette ancienne opinion d'un commerce charnel des anges avec les femmes en diſant que le même ange qui transformé en femme avait reçu la ſemence d'un homme, ſe ſervait de cette ſemence pour engendrer avec une femme auprès de laquelle il prenait à ſon tour la figure d'un homme. Les théologiens déſignent par les termes d'incube & de ſuccube ces différens rôles qu'ils font jouer aux anges. Les curieux peuvent lire les détails de ces dégoûtantes rêveries, page 225 des variantes de la Genèſe par *Othon Gualterius*, livre II, chap. XV des diſquiſitions magiques par *Delrio*; & chap. XIII du diſcours des ſorciers par *Henri Boguet*.

SECTION II.

AUCUNE généalogie, fût-elle réimprimée dans le Moréri, n'approche de celle de *Mahomet* ou *Mohammed* fils d'*Abdallah*, fils d'*Abd'all Moutaleb*, fils d'*Ashem*; lequel *Mohammed* fut, dans ſon jeune âge, palefrenier de la veuve *Cadisha*, puis ſon facteur, puis ſon mari,

(*d*) Chap. XVII, de la Foi.
(*e*) *Tertullien*, contre *Praxée*, chap. VII.

puis prophète de DIEU, puis condamné à être pendu, puis conquérant & roi d'Arabie, puis mourut de ſa belle mort, raſſaſié de gloire & de femmes.

Les barons allemands ne remontent que juſqu'à *Vitikind*, & nos nouveaux marquis français ne peuvent guère montrer de titres au-delà de *Charlemagne*. Mais la race de *Mahomet* ou *Mohammed*, qui ſubſiſte encore, a toujours fait voir un arbre généalogique, dont le tronc eſt *Adam*, & dont les branches s'étendent d'*Iſmaël* juſqu'aux gentilshommes qui portent aujourd'hui le grand titre de couſin de *Mahomet*.

Nulle difficulté ſur cette généalogie, nulle diſpute entre les ſavans, point de faux calculs à rectifier, point de contradiction à pallier, point d'impoſſibilités qu'on cherche à rendre poſſibles.

Votre orgueil murmure de l'authenticité de ces titres. Vous me dites que vous deſcendez d'*Adam*, auſſi-bien que le grand prophète, ſi *Adam* eſt le père commun; mais que cet *Adam* n'a jamais été connu de perſonne, pas même des anciens Arabes; que ce nom n'a jamais été cité que dans les livres juifs; que par conſéquent vous vous inſcrivez en faux contre les titres de nobleſſe de *Mahomet* ou *Mohammed*.

Vous ajoutez qu'en tout cas s'il y a eu un premier homme, quel qu'ait été ſon nom, vous en deſcendez tout auſſi-bien que l'illuſtre palefrenier de *Cadisha*; & que s'il n'y a point eu de premier homme, ſi le genre-humain a toujours exiſté, comme tant de ſavans le prétendent, vous êtes gentilhomme de toute éternité.

A cela on vous replique que vous êtes roturier de toute éternité, ſi vous n'avez pas vos parchemins en bonne forme.

Vous

Vous répondez que les hommes ſont égaux ; qu'une race ne peut être plus ancienne qu'une autre ; que les parchemins, auxquels pend un morceau de cire, ſont d'une invention nouvelle ; qu'il n'y a aucune raiſon qui vous oblige de céder à la famille de *Mohammed*, ni à celle de *Confutzée*, ni à celle des empereurs du Japon, ni aux ſecrétaires du roi du grand collége. Je ne puis combattre votre opinion par des preuves phyſiques, ou métaphyſiques, ou morales. Vous vous croyez égal au daïri du Japon ; & je ſuis entièrement de votre avis. Tout ce que je vous conſeille, quand vous vous trouverez en concurrence avec lui, c'eſt d'être le plus fort.

GENERATION.

JE dirai comment s'opère la génération, quand on m'aura enſeigné comment DIEU s'y eſt pris pour la création.

Mais toute l'antiquité, me dites-vous, tous les philoſophes, tous les coſmogonites ſans exception, ont ignoré la création proprement dite. Faire quelque choſe de rien a paru une contradiction à tous les penſeurs anciens. L'axiome, *rien ne vient de rien*, a été le fondement de toute philoſophie. Et nous demandons au contraire comment quelque choſe peut en produire une autre?

Je vous réponds qu'il m'eſt auſſi impoſſible de voir clairement comment un être vient d'un autre être, que de comprendre comment il eſt arrivé du néant.

Je vois bien qu'une plante, un animal engendre ſon ſemblable; mais telle eſt notre deſtinée, que nous ſavons parfaitement comment on tue un homme, & que nous ignorons comment on le ſait naître.

Nul animal, nul végétal ne peut ſe former ſans germe, autrement une carpe pourrait naître ſur un if, & un lapin au fond d'une rivière, ſauf à y périr.

Vous voyez un gland, vous le jetez en terre; il devient chêne. Mais ſavez-vous ce qu'il faudrait pour que vous ſuſſiez comment ce germe ſe développe & ſe change en chêne? Il faudrait que vous ſuſſiez DIEU.

Vous cherchez le myſtère de la génération de l'homme; dites-moi d'abord ſeulement le myſtère qui lui donne des cheveux & des ongles; dites-moi comment il remue le petit doigt quand il le veut.

Vous reprochez à mon ſyſtème que c'eſt celui d'un grand ignorant: j'en conviens; mais je vous répondrai ce que dit l'évêque d'Aire *Montmorin* à quelques-uns de ſes confrères. Il avait eu deux enfans de ſon mariage avant d'entrer dans les ordres; il les préſenta, & on rit. *Meſſieurs*, dit-il, *la différence entre nous, c'eſt que j'avoue les miens.*

Si vous voulez quelque choſe de plus ſur la génération & ſur les germes, liſez ou reliſez ce que j'ai lu autrefois dans une de ces petites brochures, (*) qui ſe perdent quand elles ne ſont pas enchâſſées dans des volumes d'une taille un peu plus fournie.

(*) *L'homme aux quarante écus.* Voyez le tome II des *Romans*

GENESE.

L'ECRIVAIN ſacré s'étant conformé aux idées reçues, & n'ayant pas dû s'en écarter, puiſque ſans cette condeſcendance il n'aurait pas été entendu, il ne nous reſte que quelques remarques à faire ſur la phyſique de ces temps reculés; car pour la théologie nous la reſpectons; nous y croyons & nous n'y touchons jamais.

Au commencement DIEU *créa le ciel & la terre.*

C'eſt ainſi qu'on a traduit; mais la traduction n'eſt pas exacte. Il n'y a pas d'homme un peu inſtruit qui ne ſache que le texte porte : *Au commencement les Dieux firent*, ou *les Dieux fit le ciel & la terre.* Cette leçon d'ailleurs eſt conforme à l'ancienne idée des phéniciens, qui avaient imaginé que DIEU employa des Dieux inférieurs pour débrouiller le chaos, le chautereb. Les Phéniciens étaient depuis long-temps un peuple puiſſant, qui avait ſa théogonie avant que les Hébreux ſe fuſſent emparés de quelques cantons vers ſon pays. Il eſt bien naturel de penſer que quand les Hébreux eurent enfin un petit établiſſement vers la Phénicie, ils commencèrent à apprendre la langue. Alors, leurs écrivains purent emprunter l'ancienne phyſique de leurs maîtres; c'eſt la marche de l'eſprit humain.

Dans le temps où l'on place *Moïſe*, les philoſophes phéniciens en ſavaient-ils aſſez pour regarder la terre comme un point, en comparaiſon de la multitude infinie de globes que DIEU a placés dans l'immenſité de

l'eſpace qu'on nomme *le ciel*? Cette idée ſi ancienne & ſi fauſſe, que le ciel fut fait pour la terre, a preſque toujours prévalu chez le peuple ignorant. C'eſt à peu près comme ſi on diſait que DIEU créa toutes les montagnes & un grain de ſable, & qu'on s'imaginât que ces montagnes ont été faites pour ce grain de ſable. Il n'eſt guère poſſible que les Phéniciens, ſi bons navigateurs, n'euſſent pas quelques bons aſtronomes; mais les vieux préjugés prévalaient, & ces vieux préjugés durent être ménagés par l'auteur de la Genèſe, qui écrivait pour enſeigner les voies de DIEU & non la phyſique.

La terre était tohu bohu & vide; les ténèbres étaient ſur la face de l'abyme, & l'eſprit de DIEU *était porté ſur les eaux.*

Tohu bohu ſignifie préciſément chaos, déſordre; c'eſt un de ces mots imitatifs qu'on trouve dans toutes les langues, comme ſens-deſſus-deſſous, tintamarre, trictrac, tonnerre, bombe. La terre n'était point encore formée telle qu'elle eſt; la matière exiſtait, mais la puiſſance divine ne l'avait point encore arrangée. L'eſprit de DIEU ſignifie à la lettre le *ſouffle*, le *vent* qui agitait les eaux. Cette idée eſt exprimée dans les fragmens de l'auteur phénicien *Sanchoniathon*. Les Phéniciens croyaient comme tous les autres peuples la matière éternelle. Il n'y a pas un ſeul auteur dans l'antiquité qui ait jamais dit qu'on eût tiré quelque choſe du néant. On ne trouve même dans toute la bible aucun paſſage où il ſoit dit que la matière ait été faite de rien. Non que la création de rien ne ſoit très-vraie; mais cette vérité n'était pas connue des Juifs charnels.

Les hommes furent toujours partagés ſur la queſtion de l'éternité du monde, mais jamais ſur l'éternité de la matière.

Ex nihilo nihil, in nihilum nil poſſe reverti.

Voilà l'opinion de toute l'antiquité.

DIEU *dit : Que la lumière ſoit faite, & la lumière fut faite ; & il vit que la lumière était bonne, & il diviſa la lumière des ténèbres, & il appela la lumière* jour *& les ténèbres* nuit ; *& le ſoir & le matin furent un jour. Et* DIEU *dit auſſi : Que le firmament ſoit fait au milieu des eaux, & qu'il ſépare les eaux des eaux ; &* DIEU *fit le firmament ; & il diviſa les eaux au-deſſus du firmament des eaux au-deſſous du firmament ; &* DIEU *appela le firmament* ciel ; *& le ſoir & le matin fit le ſecond jour &c. & il vit que cela était bon.*

Commençons par examiner ſi l'évêque d'Avranches *Huet*, *le Clerc* &c. n'ont pas évidemment raiſon contre ceux qui prétendent trouver ici un tour d'éloquence ſublime.

Cette éloquence n'eſt affectée dans aucune hiſtoire écrite par les Juifs. Le ſtyle eſt ici de la plus grande ſimplicité, comme dans le reſte de l'ouvrage. Si un orateur, pour faire connaître la puiſſance de DIEU, employait ſeulement cette expreſſion : *Il dit que la lumière ſoit, & la lumière fut*, ce ſerait alors du ſublime. Tel eſt ce paſſage d'un pſeaume, *dixit, & facta ſunt.* C'eſt un trait qui étant unique en cet endroit, & placé pour faire une grande image, frappe l'eſprit & l'enlève. Mais ici c'eſt le narré le plus ſimple. L'auteur juif ne parle pas de la lumière autrement que des autres objets de la création ; il dit également à chaque

article, & DIEU *vit que cela était bon.* Tout eſt ſublime dans la création ſans doute; mais celle de la lumière ne l'eſt pas plus que celle de l'herbe des champs; le ſublime eſt ce qui s'élève au-deſſus du reſte, & le même tour règne par-tout dans ce chapitre.

C'était encore une opinion fort ancienne, que la lumière ne venait pas du ſoleil. On la voyait répandue dans l'air avant le lever & après le coucher de cet aſtre; on s'imaginait que le ſoleil ne ſervait qu'à la pouſſer plus fortement: auſſi l'auteur de la Genèſe ſe conforme-t-il à cette erreur populaire, & même il ne fait créer le ſoleil & la lune que quatre jours après la lumière. Il était impoſſible qu'il y eût un matin & un ſoir avant qu'il exiſtât un ſoleil. L'auteur inſpiré daignait deſcendre aux préjugés vagues & groſſiers de la nation. DIEU ne prétendait pas enſeigner la philoſophie aux Juifs. Il pouvait élever leur eſprit juſqu'à la vérité; mais il aimait mieux deſcendre juſqu'à eux. On ne peut trop répéter cette ſolution.

La ſéparation de la lumière & des ténèbres n'eſt pas d'une autre phyſique; il ſemble que la nuit & le jour fuſſent mêlés enſemble comme des grains d'eſpèces différentes que l'on ſépare les uns des autres. On ſait aſſez que les ténèbres ne ſont autre choſe que la privation de la lumière, & qu'il n'y a de lumière en effet qu'autant que nos yeux reçoivent cette ſenſation; mais on était alors bien loin de connaître ces vérités.

L'idée d'un firmament eſt encore de la plus haute antiquité. On s'imaginait que les cieux étaient très-ſolides, parce qu'on y voyait toujours les mêmes

phénomènes. Les cieux roulaient ſur nos têtes ; ils étaient donc d'une matière fort dure. Le moyen de ſupputer combien les exhalaiſons de la terre & des mers pouvaient fournir d'eau aux nuages ? Il n'y avait point de *Halley* qui pût faire ce calcul. On ſe figurait donc des réſervoirs d'eau dans le ciel. Ces réſervoirs ne pouvaient être portés que ſur une bonne voûte ; on voyait à travers cette voûte, elle était donc de criſtal. Pour que les eaux ſupérieures tombaſſent de cette voûte ſur la terre, il était néceſſaire qu'il y eût des portes, des écluſes, des cataractes qui s'ouvriſſent & ſe fermaſſent. Telle était l'aſtronomie d'alors ; & puiſqu'on écrivait pour des Juifs, il fallait bien adopter leurs idées groſſières, empruntées des autres peuples un peu moins groſſiers qu'eux.

DIEU *fit deux grands luminaires, l'un pour préſider au jour, l'autre à la nuit ; il fit auſſi les étoiles.*

C'eſt toujours, il eſt vrai, la même ignorance de la nature. Les Juifs ne ſavaient pas que la lune n'éclaire que par une lumière réfléchie. L'auteur parle ici des étoiles comme de points lumineux, tels qu'on les voit, quoiqu'elles ſoient autant de ſoleils dont chacun a des mondes roulans autour de lui. L'Eſprit ſaint ſe proportionnait donc à l'eſprit du temps. S'il avait dit que le ſoleil eſt un million de fois plus gros que la terre, & la lune cinquante fois plus petite, on ne l'aurait pas compris. Ils nous paraiſſent deux aſtres preſqu'également grands.

DIEU *dit auſſi : Feſons l'homme à notre image, & qu'il préſide aux poiſſons &c.*

Qu'entendaient les Juifs par *fesons l'homme à notre image* ? Ce que toute l'antiquité entendait.

Finxit in effigiem moderantum cuncta Deorum.

On ne fait des images que des corps. Nulle nation n'imagina un Dieu sans corps ; & il est impossible de se le représenter autrement. On peut bien dire : DIEU n'est rien de ce que nous connaissons ; mais on ne peut avoir aucune idée de ce qu'il est. Les Juifs crurent DIEU constamment corporel, comme tous les autres peuples. Tous les premiers pères de l'Eglise crurent aussi DIEU corporel, jusqu'à ce qu'ils eussent embrassé les idées de *Platon*, ou plutôt jusqu'à ce que les lumières du christianisme fussent plus pures.

Il les créa mâle & femelle.

Si DIEU ou les Dieux secondaires créèrent l'homme mâle & femelle à leur ressemblance, il semble en ce cas que les Juifs croyaient DIEU & les Dieux mâles & femelles. On a recherché si l'auteur veut dire que l'homme avait d'abord les deux sexes, ou s'il entend que DIEU fit *Adam* & *Eve* le même jour. Le sens le plus naturel est que DIEU forma *Adam* & *Eve* en même temps ; mais ce sens contredirait absolument la formation de la femme faite d'une côte de l'homme long-temps après les sept jours.

Et il se reposa le septième jour.

Les Phéniciens, les Chaldéens, les Indiens disaient que DIEU avait fait le monde en six temps, que l'ancien *Zoroastre* appelle les six *gahambars* si célèbres chez les Perses.

Il est inconteſtable que tous ces peuples avaient

une théologie avant que les Juifs habitaſſent les déſerts d'Oreb & de Sinaï, avant qu'ils puſſent avoir des écrivains. Pluſieurs ſavans ont cru vraiſemblable que l'allégorie de ſix jours eſt imitée de celle des ſix temps. DIEU peut avoir permis que de grands peuples euſſent cette idée, avant qu'il l'eût inſpirée au peuple juif. Il avait bien permis que les autres peuples inventaſſent les arts avant que les Juifs en euſſent aucun.

Du lieu de volupté ſortait un fleuve qui arroſait le jardin, & de là ſe partageait en quatre fleuves; l'un s'appelle Phiſon, qui tourne dans le pays d'Evilath où vient l'or.... Le ſecond s'appelle Gehon qui entoure l'Ethiopie.... Le troiſième eſt le Tygre, & le quatrième l'Euphrate.

Suivant cette verſion, le paradis terreſtre aurait contenu près du tiers de l'Aſie & de l'Afrique. L'Euphrate & le Tygre ont leur ſource à plus de ſoixante grandes lieues l'un de l'autre, dans des montagnes horribles qui ne reſſemblent guère à un jardin. Le fleuve qui borde l'Ethiopie, & qui ne peut être que le Nil, commence à plus de mille lieues des ſources du Tygre & de l'Euphrate; & ſi le Phiſon eſt le Phaſe, il eſt aſſez étonnant de mettre au même endroit la ſource d'un fleuve de Scythie & celle d'un fleuve d'Afrique. Il a donc fallu chercher une autre explication & d'autres fleuves. Chaque commentateur a fait ſon paradis terreſtre.

On a dit que le jardin d'Eden reſſemble à ces jardins d'Eden à Saana dans l'Arabie heureuſe, fameuſe dans toute l'antiquité; que les Hébreux, peuple très-récent, pouvaient être une horde arabe, & ſe faire honneur de ce qu'il y avait de plus beau

dans le meilleur canton de l'Arabie ; qu'ils ont toujours employé pour eux les anciennes traditions des grandes nations au milieu desquelles ils étaient enclavés. Mais ils n'en étaient pas moins conduits par le Seigneur.

Le Seigneur prit donc l'homme, & le mit dans le jardin de volupté, afin qu'il le cultivât.

C'eſt fort bien fait de *cultiver ſon jardin*, mais il eſt difficile qu'*Adam* cultivât un jardin de mille lieues de long ; apparemment qu'on lui donna des aides. Il faut donc, encore une fois, que les commentateurs exercent ici leur talent de deviner. Auſſi a-t-on donné à ces quatre fleuves trente poſitions différentes.

Ne mangez point du fruit de la ſcience du bien & du mal.

Il eſt difficile de concevoir qu'il y ait eu un arbre qui enſeignât le bien & le mal, comme il y a des poiriers & des abricotiers. D'ailleurs, on a demandé pourquoi DIEU ne veut pas que l'homme connaiſſe le bien & le mal ? Le contraire ne paraît-il pas (ſi on oſe le dire) beaucoup plus digne de DIEU, & beaucoup plus néceſſaire à l'homme ? Il ſemble à notre pauvre raiſon que DIEU devait ordonner de manger beaucoup de ce fruit ; mais on doit ſoumettre ſa raiſon, & conclure ſeulement qu'il faut obéir à DIEU.

Dès que vous en aurez mangé vous mourrez.

Cependant *Adam* en mangea & n'en mourût point. Au contraire, on le fait vivre encore neuf cents trente ans. Pluſieurs pères ont regardé tout cela comme une allégorie. En effet, on pourrait dire que les autres animaux ne ſavent pas qu'ils mourront, mais que

l'homme le fait par ſa raiſon. Cette raiſon eſt l'arbre de la ſcience qui lui fait prévoir ſa fin. Cette explication ſerait peut-être la plus raiſonnable; mais nous n'oſons prononcer.

Le Seigneur dit auſſi : Il n'eſt pas bon que l'homme ſoit ſeul, feſons-lui une aide ſemblable à lui.

On s'attend que le Seigneur va lui donner une femme : mais auparavant il lui amène tous les animaux. Peut-être y a-t-il ici quelque tranſpoſition de copiſte.

Et le nom qu'Adam donna à chacun des animaux eſt ſon véritable nom.

Ce qu'on peut entendre par le véritable nom d'un animal ſerait un nom qui déſignerait toutes les propriétés de ſon eſpèce, ou du moins les principales; mais il n'en eſt ainſi dans aucune langue. Il y a dans chacune quelques mots imitatifs, comme *coq* & *coucou* en celte, qui déſignent un peu le cri du coq & du coucou. *Tintamarre*, *trictrac*; *alali* en grec, *loupous* en latin &c. Mais ces mots imitatifs ſont en très-petit nombre. De plus, ſi *Adam* eût ainſi connu toutes les propriétés des animaux, ou il avait déjà mangé du fruit de la ſcience, ou DIEU ſemblait n'avoir pas beſoin de lui interdire ce fruit. Il en ſavait déjà plus que la ſociété royale de Londres & l'académie des ſciences.

Obſervez que c'eſt ici la première fois qu'*Adam* eſt nommé dans la Genèſe. Le premier homme, chez les anciens brachmanes, prodigieuſement antérieurs aux Juifs, s'appelait *Adimo*, l'enfant de la terre, & ſa femme *Procriti*, la vie; c'eſt ce que dit le *Védam* dans la ſeconde formation du monde. *Adam*

& *Eve* ſignifiaient ces mêmes choſes dans la langue phénicienne. Nouvelle preuve que l'Eſprit-ſaint ſe conformait aux idées reçues.

Lorſqu'Adam était endormi, DIEU *prit une de ſes côtes, & mit de la chair à la place; & de la côte qu'il avait tirée d'Adam il bâtit une femme, & il amena la femme à Adam.*

Le Seigneur, un chapitre auparavant, avait déjà créé le mâle & la femelle; pourquoi donc ôter une côte à l'homme pour en faire une femme qui exiſtait déjà? On répond que l'auteur annonce dans un endroit ce qu'il explique dans l'autre. On répond encore que cette allégorie ſoumet la femme à ſon mari, & exprime leur union intime. Bien des gens ont cru ſur ce verſet que les hommes ont une côte de moins que les femmes. Mais c'eſt une héréſie; & l'anatomie nous fait voir qu'une femme n'eſt pas pourvue de plus de côtes que ſon mari.

Or le ſerpent était le plus ruſé de tous les animaux de la terre &c. il dit à la femme &c.

Il n'eſt fait dans tout cet article aucune mention du diable; tout y eſt phyſique. Le ſerpent était regardé non-ſeulement comme le plus ruſé des animaux par toutes les nations orientales, mais encore comme immortel. Les Chaldéens avaient une fable d'une querelle entre DIEU & le ſerpent; & cette fable avait été conſervée par *Phérécide*. *Origène* la cite dans ſon livre VI contre *Celſe*. On portait un ſerpent dans les fêtes de *Bacchus*. Les Egyptiens attachaient une eſpèce de divinité au ſerpent, au rapport d'*Euſèbe* dans ſa *Préparation évangélique*, livre premier, chap. X. Dans l'Arabie & dans les Indes, à la Chine même,

le ſerpent était regardé comme le ſymbole de la vie ; & de-là vint que les empereurs de la Chine, antérieurs à *Moïſe*, portèrent toujours l'image d'un ſerpent ſur la poitrine.

Eve n'eſt point étonnée que le ſerpent lui parle. Les animaux ont parlé dans toutes les anciennes hiſtoires, & c'eſt pourquoi lorſque *Pilpay* & *Lokman* firent parler les animaux, perſonne n'en fut ſurpris.

Toute cette aventure paraît ſi phyſique & ſi dépouillée de toute allégorie, qu'on y rend raiſon pourquoi le ſerpent rampe depuis ce temps-là ſur ſon ventre, pourquoi nous cherchons toujours à l'écraſer, & pourquoi il cherche toujours à nous mordre ; (du moins à ce qu'on croit) préciſément comme on rendait raiſon dans les anciennes métamorphoſes pourquoi le corbeau qui était blanc autrefois eſt noir aujourd'hui, pourquoi le hibou ne ſort de ſon trou que de nuit, pourquoi le loup aime le carnage &c. Mais les pères ont cru que c'eſt une allégorie auſſi manifeſte que reſpectable. Le plus ſûr eſt de les croire.

Je multiplierai vos miſères & vos groſſeſſes, vous enfanterez dans la douleur, vous ſerez ſous la puiſſance de l'homme, & il vous dominera.

On demande pourquoi la multiplication des groſſeſſes eſt une punition ? C'était au contraire, dit-on, une très-grande bénédiction, & ſurtout chez les Juifs. Les douleurs de l'enfantement ne ſont conſidérables que dans les femmes délicates ; celles qui ſont accoutumées au travail accouchent très-aiſément, ſurtout dans les climats chauds. Il y a quelquefois des bêtes qui ſouffrent beaucoup dans leur géſine ; il y en a

même qui en meurent. Et quant à la ſupériorité de l'homme ſur la femme, c'eſt une choſe entièrement naturelle ; c'eſt l'effet de la force du corps & même de celle de l'eſprit. Les hommes en général ont des organes plus capables d'une attention ſuivie que les femmes, & ſont plus propres aux travaux de la tête & du bras. Mais quand une femme a le poignet & l'eſprit plus fort que ſon mari, elle en eſt par-tout la maîtreſſe ; c'eſt alors le mari qui eſt ſoumis à la femme. Cela eſt vrai ; mais il ſe peut très-bien qu'avant le péché originel il n'y eût ni ſujétion ni douleur.

Le Seigneur leur fit des tuniques de peau.

Ce paſſage prouve bien que les Juifs croyaient un DIEU corporel. Un rabin nommé *Elieſer* a écrit que DIEU couvrit *Adam* & *Eve* de la peau même du ſerpent qui les avait tentés ; & *Origène* prétend que cette tunique de peau était une nouvelle chair, un nouveau corps que DIEU fit à l'homme. Il vaut mieux s'en tenir au texte avec reſpect.

Et le Seigneur dit : Voilà Adam qui eſt devenu comme l'un de nous.

Il ſemblerait que les Juifs admirent d'abord pluſieurs Dieux. Il eſt plus difficile de ſavoir ce qu'ils entendent par ce mot Dieux *Eloïm*. Quelques commentateurs ont prétendu que ce mot, *l'un de nous*, ſignifie la Trinité ; mais il n'eſt pas aſſurément queſtion de la Trinité dans la Bible. La Trinité n'eſt pas un compoſé de pluſieurs Dieux, c'eſt le même Dieu triple, & jamais les Juifs n'entendirent parler d'un Dieu en trois perſonnes. Par ces mots, *ſemblable à nous*, il eſt vraiſemblable que les Juifs entendaient

les anges *Eloïm*. C'eſt ce qui fit penſer à pluſieurs doctes téméraires que ce livre ne fut écrit que quand ils adoptèrent la créance de ces Dieux inférieurs. Mais c'eſt une opinion condamnée.

Le Seigneur le mit hors du jardin de volupté, afin qu'il cultivât la terre.

Mais le Seigneur, diſent quelques-uns, l'avait mis dans le jardin de volupté, *afin qu'il cultivât ce jardin*. Si *Adam* de jardinier devint laboureur, ils diſent qu'en cela ſon état n'empira pas beaucoup. Un bon laboureur vaut bien un bon jardinier. Cette ſolution nous ſemble trop peu ſérieuſe. Il vaut mieux dire que DIEU punit la déſobéiſſance par le banniſſement du lieu natal.

Toute cette hiſtoire en général ſe rapporte, ſelon des commentateurs trop hardis, à l'idée qu'eurent tous les hommes, & qu'ils ont encore, que les premiers temps valaient mieux que les nouveaux. On a toujours plaint le préſent & vanté le paſſé. Les hommes ſurchargés de travaux ont placé le bonheur dans l'oiſiveté, ne ſongeant pas que le pire des états eſt celui d'un homme qui n'a rien à faire. On ſe vit ſouvent malheureux, & on ſe forgea l'idée d'un temps où tout le monde avait été heureux. C'eſt à peu près comme ſi on diſait, il fut un temps où il ne périſſait aucun arbre, où nulle bête n'était malade, ni faible, ni dévorée par une autre, où jamais les araignées ne prenaient de mouches. De-là l'idée du ſiècle d'or, de l'œuf percé par *Arimane*, du ſerpent qui déroba à l'âne la recette de la vie heureuſe & immortelle que l'homme avait mis ſur ſon bât, de-là ce combat de *Typhon* contre *Oſiris*, d'*Ophionée* contre les Dieux,

& cette fameuſe boîte de *Pandore*, & tous ces vieux contes dont quelques-uns ſont ingénieux, & dont aucun n'eſt inſtructif. Mais nous devons croire que les fables des autres peuples ſont des imitations de l'hiſtoire hébraïque, puiſque nous avons l'ancienne hiſtoire des Hébreux, & que les premiers livres des autres nations ſont preſque tous perdus. De plus, les témoignages en faveur de la Genèſe ſont irréfragables.

Et il mit devant le jardin de volupté un chérubin avec un glaive tournoyant & enflammé pour garder l'entrée de l'arbre de vie.

Le mot *kerub* ſignifie *bœuf*. Un bœuf armé d'un ſabre enflammé, fait, dit-on, une étrange figure à une porte. Mais les Juifs repréſentèrent depuis des anges en forme de bœufs & d'éperviers, quoiqu'il leur fût défendu de faire aucune figure: ils prirent viſiblement ces bœufs & ces éperviers des Egyptiens, dont ils imitèrent tant de choſes. Les Egyptiens vénérèrent d'abord le bœuf comme le ſymbole de l'agriculture, & l'épervier comme celui des vents; mais ils ne firent jamais un portier d'un bœuf. C'eſt probablement une allégorie; & les Juifs entendaient par *kerub*, la nature. C'était un ſymbole compoſé d'une tête de bœuf, d'une tête d'homme, d'un corps d'homme, & d'aîles d'épervier.

Et le Seigneur mit un ſigne à Caïn.

Quel Seigneur! diſent les incrédules. Il accepte l'offrande d'*Abel*, & il rejette celle de *Caïn* ſon aîné, ſans qu'on en rapporte la moindre raiſon. Par-là le Seigneur devient la cauſe de l'inimitié entre les deux frères. C'eſt une inſtruction morale à la vérité, & une

une inſtruction priſe dans toutes les fables anciennes, qu'à peine le genre-humain exiſta, qu'un frère aſſaſſine ſon frère. Mais ce qui paraît aux ſages du monde contre toute morale, contre toute juſtice, contre tous les principes du ſens commun, c'eſt que DIEU ait damné à toute éternité le genre-humain, & ait fait mourir inutilement ſon propre fils pour une pomme, & qu'il pardonne un fratricide. Que dis-je, pardonner ? il prend le coupable ſous ſa protection. Il déclare que quiconque vengera le meurtre d'*Abel* ſera puni ſept fois plus que *Caïn* ne l'aurait été. Il lui met un ſigne qui lui ſert de ſauve-garde. C'eſt, diſent les impies, une fable auſſi exécrable qu'abſurde. C'eſt le délire de quelque malheureux juif, qui écrivit ces infames inepties à l'imitation des contes que les peuples voiſins prodiguaient dans la Syrie. Ce juif inſenſé attribua ces rêveries atroces à *Moïſe*, dans un temps où rien n'était plus rare que les livres. La fatalité qui diſpoſe de tout, a fait parvenir ce malheureux livre juſqu'à nous. Des fripons l'ont exalté, & des imbécilles l'ont cru. Ainſi parle une foule de théiſtes qui, en adorant DIEU, oſent condamner le DIEU d'Iſraël, & qui jugent de la conduite de de l'Etre éternel par les règles de notre morale imparfaite & de notre juſtice erronée. Ils admettent DIEU pour le ſoumettre à nos lois. Gardons-nous d'être ſi hardis, & reſpectons, encore une fois, ce que nous ne pouvons comprendre. Crions *ô altitudo* de toutes nos forces.

Les Dieux Eloïm, voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour épouſes celles qu'ils choiſirent.

Cette imagination fut encore celle de tous les

peuples ; il n'y a aucune nation, excepté peut-être la Chine, où quelque Dieu ne ſoit venu faire des enfans à des filles. Ces Dieux corporels deſcendaient ſouvent ſur la terre pour viſiter leurs domaines ; ils voyaient nos filles, ils prenaient pour eux les plus jolies : les enfans nés du commerce de ces Dieux & des mortelles devaient être ſupérieurs aux autres hommes ; auſſi la Genèſe ne manque pas de dire que ces Dieux qui couchèrent avec nos filles produiſirent des géans. C'eſt encore ſe conformer à l'opinion vulgaire.

Et je ferai venir ſur la terre les eaux du déluge. (*)

Je remarquerai ſeulement ici que *St Auguſtin* dans ſa *Cité de Dieu*, n°. 8, dit : *Maximum illud diluvium græca nec latina novit hiſtoria :* ni l'hiſtoire grecque ni la latine ne connaiſſent ce grand déluge. En effet, on n'avait jamais connu que ceux de Deucalion & d'Ogygès en Grèce. Ils ſont regardés comme univerſels dans les fables recueillies par *Ovide*, mais totalement ignorés dans l'Aſie orientale. *St Auguſtin* ne ſe trompe donc pas en diſant que l'hiſtoire n'en parle pas.

DIEU *dit à Noé : Je vais faire alliance avec vous & avec votre ſemence après vous, & avec tous les animaux.*

DIEU faire alliance avec les bêtes ! quelle alliance ! s'écrient les incrédules. Mais s'il s'allie avec l'homme, pourquoi pas avec la bête ? elle a du ſentiment, & il y a quelque choſe d'auſſi divin dans le ſentiment que dans la penſée la plus métaphyſique. D'ailleurs, les animaux ſentent mieux que la plupart des hommes ne penſent. C'eſt apparemment en vertu de ce pacte que *François d'Aſſiſe*, fondateur de l'ordre ſéraphique, diſait aux cigales & aux lièvres : Chantez, ma ſœur

(*) Voyez l'article *Déluge*.

la cigale, broutez, mon frère le levraut. Mais quelles ont été les conditions du traité ? que tous les animaux se dévoreraient les uns les autres, qu'ils se nourriraient de notre chair & nous de la leur, qu'après les avoir mangés, nous nous exterminerions avec rage, & qu'il ne nous manquerait plus que de manger nos semblables égorgés par nos mains. S'il y avait eu un tel pacte, il aurait été fait avec le diable.

Probablement tout ce passage ne veut dire autre chose sinon que DIEU est également le maître absolu de tout ce qui respire. Ce pacte ne peut être qu'un ordre, & le mot d'*alliance* n'est là que par extension. Il ne faut donc pas s'effaroucher des termes, mais adorer l'esprit, & remonter aux temps où l'on écrivait ce livre qui est un scandale aux faibles, & une édification aux forts.

Et je mettrai mon arc dans les nuées, & il sera un signe de mon pacte &c.

Remarquez que l'auteur ne dit pas, j'ai mis mon arc dans les nuées, il dit, je mettrai ; cela suppose évidemment que l'opinion commune était que l'arc-en-ciel n'avait pas toujours existé. C'est un phénomène causé nécessairement par la pluie ; & on le donne ici comme quelque chose de surnaturel qui avertit que la terre ne sera plus inondée. Il est étrange de choisir le signe de la pluie pour assurer qu'on ne sera pas noyé. Mais aussi on peut répondre que dans le danger de l'inondation on est rassuré par l'arc-en-ciel.

Or le Seigneur descendit pour voir la ville & la tour que les enfans d'Adam bâtissaient ; & il dit : Voilà un peuple qui n'a qu'une langue. Ils ont commencé à faire cela ; & ils ne s'en désisteront point jusqu'à ce qu'ils aient

achevé. Venez donc, deſcendons, confondons leur langue, afin que perſonne n'entende ſon voiſin. (*)

Obſervez ſeulement ici que l'auteur ſacré continue toujours à ſe conformer aux opinions populaires. Il parle toujours de DIEU comme d'un homme qui s'informe de ce qui ſe paſſe, qui veut voir par ſes yeux ce qu'on fait dans ſes domaines, qui appelle les gens de ſon conſeil pour ſe réſoudre avec eux.

Et Abraham ayant partagé ſes gens (qui étaient 318,) *tomba ſur les cinq rois, les défit & les pourſuivit juſqu'à Hoba à la gauche de Damas.*

Du bord méridional du lac Sodome juſqu'à Damas, on compte quatre-vingts lieues ; & encore faut-il franchir le Liban & l'anti-Liban. Les incrédules triomphent d'une telle exagération. Mais puiſque le Seigneur favoriſait *Abraham*, rien n'eſt exagéré.

Et ſur le ſoir les deux anges arrivèrent à Sodome &c.

Toute l'hiſtoire des deux anges que les Sodomites voulurent violer, eſt peut-être la plus extraordinaire que l'antiquité ait rapportée. Mais il faut conſidérer que preſque toute l'Aſie croyait qu'il y avait des démons incubes & ſuccubes, que de plus ces deux anges étaient des créatures plus parfaites que les hommes, & qu'ils devaient être plus beaux, & allumer plus de déſirs chez un peuple corrompu, que des hommes ordinaires. Il ſe peut que ce trait d'hiſtoire ne ſoit qu'une figure de rhétorique pour exprimer les horribles débordemens de Sodome & de Gomorrhe. Nous ne propoſons cette ſolution aux ſavans qu'avec une extrême défiance de nous-mêmes.

Pour *Loth* qui propoſe ſes deux filles aux Sodomites

(*) Voyez ſur ce paſſage l'article *Babel*.

à la place des deux anges, & la femme de *Loth* changée en ſtatue de ſel, & tout le reſte de cette hiſtoire, qu'oſerons-nous dire? L'ancienne fable arabique de *Cinira* & de *Mirrha* a quelque rapport à l'inceſte de *Loth* & de ſes filles; & l'aventure de *Philemon* & de *Baucis* n'eſt pas ſans reſſemblance avec les deux anges qui apparurent à *Loth* & à ſa femme. Pour la ſtatue de ſel, nous ne ſavons pas à quoi elle reſſemble; eſt-ce à l'hiſtoire d'*Orphée* & d'*Euridice*?

Bien des ſavans penſent, avec le grand *Newton* & le docte *le Clerc*, que le Pentateuque fut écrit par *Samuel* lorſque les Juifs eurent un peu appris à lire & à écrire, & que toutes ces hiſtoires ſont des imitations des fables ſyriennes.

Mais il ſuffit que tout cela ſoit dans l'écriture ſainte pour que nous le révérions, ſans chercher à voir dans ce livre autre choſe que ce qui eſt écrit par l'Eſprit ſaint. Souvenons-nous toujours que ces temps-là ne ſont pas les nôtres, & ne manquons pas de répéter, après tant de grands hommes, que l'ancien Teſtament eſt une hiſtoire véritable, & que tout ce qui a été inventé par le reſte de l'univers eſt fabuleux.

Il s'eſt trouvé quelques ſavans qui ont prétendu qu'on devait retrancher des livres canoniques toutes ces choſes incroyables qui ſcandaliſent les faibles; mais on a dit que ces ſavans étaient des cœurs corrompus, des hommes à brûler, & qu'il eſt impoſſible d'être honnête homme ſi on ne croit pas que les Sodomites voulurent violer deux anges. C'eſt ainſi que raiſonne une eſpèce de monſtre qui veut dominer ſur les eſprits.

Il eſt vrai que pluſieurs célèbres pères de l'Egliſe

ont eu la prudence de tourner toutes ces hiſtoires en allégories, à l'exemple des Juifs, & ſurtout de *Philon*. Des papes plus prudens encore voulurent empêcher qu'on ne traduisît ces livres en langue vulgaire, de peur qu'on ne mît les hommes à portée de juger ce qu'on leur propoſait d'adorer.

On doit certainement en conclure que ceux qui entendent parfaitement ce livre doivent tolérer ceux qui ne l'entendent pas. Car ſi ceux-ci n'y entendent rien, ce n'eſt pas leur faute. Mais ceux qui n'y comprennent rien doivent tolérer auſſi ceux qui comprennent tout.

Les ſavans trop remplis de leur ſcience ont prétendu qu'il était impoſſible que *Moïſe* eût écrit la Genèſe. Une de leurs grandes raiſons eſt que dans l'hiſtoire d'*Abraham*, il eſt dit que ce patriarche paya la caverne pour enterrer ſa femme, en *argent monnayé*, & que le roi de Gérar donna mille pièces d'argent à *Sara* lorſqu'il la rendit après l'avoir enlevée pour ſa beauté à l'âge de ſoixante & quinze ans. Ils diſent qu'ils ont conſulté tous les anciens auteurs, & qu'il eſt avéré qu'il n'y avait point d'argent monnayé dans ce temps-là. Mais on voit bien que ce ſont là de pures chicanes, puiſque l'Egliſe a toujours cru fermement que *Moïſe* fut l'auteur du Pentateuque. Ils fortifient tous les doutes élevés par *Aben-Eſra* & par *Baruk Spinoſa*. Le médecin *Aſtruc* beau-père du contrôleur-général *Silhouette*, dans ſon livre, devenu très-rare, intitulé *Conjectures ſur la Genèſe*, ajoute de nouvelles objections inſolubles à la ſcience humaine. Mais elles ne le ſont pas à la piété humble & ſoumiſe. Les ſavans oſent contredire chaque ligne ; & les ſimples révèrent chaque

ligne. Craignons de tomber dans le malheur de croire notre raiſon ; ſoyons ſoumis d'eſprit & de cœur. (*)

Et Abraham dit que Sara était ſa ſœur ; & le roi de Gérar la prit pour lui.

Nous avouons, comme nous l'avons dit à l'article *Abraham*, que *Sara* avait alors quatre-vingt-dix ans ; qu'elle avait été déjà enlevée par un roi d'Egypte, & qu'un roi de ce même déſert affreux de Gérar enleva encore depuis la femme d'*Iſaac* fils d'*Abraham*. Nous avons parlé auſſi de la ſervante *Agar* à qui *Abraham* fit un enfant, & de la manière dont ce patriarche renvoya cette ſervante & ſon fils. On ſait à quel point les incrédules triomphent de toutes ces hiſtoires, avec quel ſourire dédaigneux ils en parlent, comme ils mettent fort au-deſſous des Mille & une nuits l'hiſtoire d'un *Abimelec* amoureux de cette même *Sara* qu'*Abraham* avait fait paſſer pour ſa ſœur, & un autre *Abimelec* amoureux de *Rebecca* qu'*Iſaac* fait auſſi paſſer pour ſa ſœur. On ne peut trop redire que le grand défaut de tous ces ſavans critiques eſt de vouloir tout ramener aux principes de notre faible raiſon, & de juger des anciens Arabes comme ils jugent de la cour de France & de celle d'Angleterre.

Et l'ame de Sichem, fils du roi Hemor, fut conglutinée avec l'ame de Dina, & il charma ſa triſteſſe par des careſſes tendres ; & il alla à Hemor ſon père, & lui dit : Donnez-moi cette fille pour femme.

C'eſt ici que les ſavans ſe révoltent plus que jamais. Quoi ! diſent-ils, le fils d'un roi veut bien faire à la fille d'un vagabond l'honneur de l'épouſer ; le mariage ſe conclut, on comble de préſens *Jacob* le père & *Dina*

(*) Voyez *Moïſe*.

la fille ; le roi de Sichem daigne recevoir dans ſa ville ces voleurs errans qu'on appelle *patriarches ;* il a la bonté incroyable, incompréhenſible de ſe faire circoncire, lui, ſon fils, ſa cour & ſon peuple, pour condeſcendre à la ſuperſtition de cette petite horde, qui ne poſſède pas une demi-lieue de terrain en propre ! Et pour prix d'une ſi étonnante bonté, que font nos patriarches ſacrés ? ils attendent le jour où la plaie de la circonciſion donne ordinairement la fièvre. *Siméon* & *Lévi* courent par toute la ville, le poignard à la main ; ils maſſacrent le roi, le prince ſon fils & tous les habitans. L'horreur de cette St Barthelemi n'eſt ſauvée que parce qu'elle eſt impoſſible. C'eſt un roman abominable, mais c'eſt évidemment un roman ridicule. Il eſt impoſſible que deux hommes aient égorgé tranquillement tout un peuple. On a beau ſouffrir un peu de ſon prépuce entamé, on ſe défend contre deux ſcélérats, on s'aſſemble, on les entoure, on les fait périr par les ſupplices qu'ils méritent.

Mais il y a encore une impoſſibilité plus palpable, c'eſt que par la ſupputation exacte des temps, *Dina*, cette fille de *Jacob*, ne pouvait alors être âgée que de trois ans, & que ſi on veut forcer la chronologie, on ne pourra lui en donner que cinq tout au plus : c'eſt ſur quoi on ſe récrie. On dit : Qu'eſt-ce qu'un livre d'un peuple réprouvé, un livre inconnu ſi long-temps de toute la terre, un livre où la droite raiſon & les mœurs ſont outragées à chaque page, & qu'on veut nous donner pour irréfragable, pour ſaint, pour dicté par DIEU même ? n'eſt-ce pas une impiété de le croire ? n'eſt-ce pas une fureur d'anthropophages de perſécuter les hommes ſenſés & modeſtes qui ne le croient pas ?

A cela nous répondons : l'Egliſe dit qu'elle le croit. Les copiſtes ont pu mêler des abſurdités révoltantes à des hiſtoires reſpectables. C'eſt à la ſainte Egliſe ſeule d'en juger. Les profanes doivent ſe laiſſer conduire par elle. Ces abſurdités, ces horreurs prétendues n'intéreſſent point le fond de notre religion. Où en ſeraient les hommes, ſi le culte & la vertu dépendaient de ce qui arriva autrefois à Sichem & à la petite *Dina* ?

Voici les rois qui régnèrent dans le pays d'Edom avant que les enfans d'Iſraël euſſent un roi.

C'eſt ici le paſſage fameux qui a été une des grandes pierres d'achoppement. C'eſt ce qui a déterminé le grand *Newton*, le pieux & ſage *Samuel Clarke*, le profond philoſophe *Bolingbroke*, le docte *le Clerc*, le ſavant *Fréret* & une foule d'autres ſavans à ſoutenir qu'il était impoſſible que *Moïſe* fût l'auteur de la Genèſe.

Nous avouons qu'en effet ces mots ne peuvent avoir été écrits que dans le temps où les Juifs eurent des rois.

C'eſt pricipalement ce verſet qui détermina *Aſtruc* à bouleverſer toute la Genèſe & à ſuppoſer des mémoires dans leſquels l'auteur avait puiſé. Son travail eſt ingénieux, il eſt exact, mais il eſt téméraire. Un concile aurait à peine oſé l'entreprendre. Et de quoi a ſervi ce travail ingrat & dangereux d'*Aſtruc* ? à redoubler les ténèbres qu'il a voulu éclaircir. C'eſt là le fruit de l'arbre de la ſcience dont nous voulons tous manger. Pourquoi faut-il que les fruits de l'arbre de l'ignorance ſoient plus nourriſſans & plus aiſés à digérer ?

Mais que nous importe après tout que ce verſet, que ce chapitre ait été écrit par *Moïſe* ou par *Samuel*,

ou par le ſacrificateur qui vint à Samarie, ou par *Eſdras*, ou par un autre? En quoi notre gouvernement, nos lois, nos fortunes, notre morale, notre bien-être peuvent-ils être liés avec les chefs ignorés d'un malheureux pays barbare appelé *Edom* ou *Idumée*, toujours habité par des voleurs? Hélas! ces pauvres Arabes qui n'ont pas de chemiſes ne s'informent jamais ſi nous exiſtons; ils pillent des caravanes & mangent du pain d'orge; & nous nous tourmentons pour ſavoir s'il y a eu des roitelets dans ce canton de l'Arabie pétrée avant qu'il y en eût dans un canton voiſin à l'occident du lac de Sodome!

O miſeras hominum mentes, ô pectora cæca!

GENIE.

SECTION PREMIERE.

GENIE, daimon; nous en avons déjà parlé à l'article *Ange*. Il n'eſt pas aiſé de ſavoir au juſte ſi les péris des Perſes furent inventés avant les démons des Grecs. Mais cela eſt fort probable.

Il ſe peut que les ames des morts appelées *ombres*, *mânes*, (*a*) aient paſſé pour des daimons. *Hercule* dans *Héſiode* dit qu'un daimon lui ordonna ſes travaux.

Le daimon ou démon de *Socrate* avait tant de réputation, qu'*Apulée* l'auteur de l'*Ane d'or*, qui d'ailleurs était magicien de bonne foi, dit dans ſon traité ſur ce génie de *Socrate*, qu'il faut être ſans *religion pour le*

(*a*) Bouclier d'*Hercule*, vers 94.

nier. Vous voyez qu'*Apulée* raiſonnait préciſément comme frère *Garaſſe* & frère *Bertier.* Tu ne crois pas ce que je crois, tu es donc ſans religion. Et les janſéniſtes en ont dit autant à frère *Bertier*, & le reſte du monde n'en fait rien. Ces démons, dit le très-religieux & très-ordurier *Apulée*, ſont des puiſſances intermédiaires entre l'æther & notre baſſe région. Ils vivent dans nôtre atmoſphère, ils portent nos prières & nos mérites aux Dieux. Ils en rapportent les ſecours & les bienfaits comme des interprètes & des ambaſſadeurs. C'eſt par leur miniſtère, comme dit *Platon*, que s'opèrent les révélations, les préſages, les miracles des magiciens.

Cæterum ſunt quædam divinæ mediæ poteſtates, inter ſummum æthera, & infimas terras, in iſto interſitæ aëris ſpatio, per quas & deſideria noſtra & merita ad Deos commeant. Hos græco nomine dæmonas nuncupant. Inter terricolas cœlicolaſque vectores, hinc precum, inde donorum: qui ultrò citròque portant, hinc petitiones, inde ſuppetias: ceu quidam utriuſque interpretes, & ſalutigeri. Per hos eoſdem, ut Plato in ſympoſio autumat, cuncta denuntiata, & magorum varia miracula, omneſque præſagium ſpecies reguntur.

St Auguſtin a daigné réfuter *Apulée ;* voici ſes paroles :

„ (*b*) Nous ne pouvons non plus dire que les „ démons ne ſont ni mortels ni éternels, car tout „ ce qui a la vie, ou vit éternellement, ou perd par „ la mort la vie dont il eſt vivant ; & *Apulée* a dit „ que quant au temps, les démons ſont éternels.

(*b*) *Cité de* DIEU, liv. IX, chap. XII, pag. 324, traduction de *Giri.*

» Que reſte-t-il donc, ſinon que les démons tenant » le milieu, ils aient une choſe des deux plus hautes » & une choſe des deux plus baſſes. Ils ne ſont plus » dans le milieu, & ils tombent dans l'une des deux » extrémités; & comme des deux choſes qui ſont, » ſoit de l'une, ſoit de l'autre part, il ne ſe peut » faire qu'ils n'en aient pas deux, ſelon que nous » l'avons montré, pour tenir le milieu il faut qu'ils » aient une choſe de chacune; & puiſque l'éternité » ne leur peut venir des plus baſſes, où elle ne ſe » trouve pas, c'eſt la ſeule choſe qu'ils ont des plus » hautes; & ainſi pour achever le milieu qui leur » appartient, que peuvent-ils avoir des plus baſſes » que la miſère?

C'eſt puiſſamment raiſonner.

Comme je n'ai jamais vu de génies, de démons, de péris, de farfadets, ſoit bienfeſans, ſoit malfeſans, je n'en puis parler en connaiſſance de cauſe; & je m'en rapporte aux gens qui en ont vu.

Chez les Romains on ne ſe ſervait point du mot *genius*, pour exprimer, comme nous feſons, un rare talent; c'était *ingenium*. Nous employons indifféremment le mot *génie* quand nous parlons du démon qui avait une ville de l'antiquité ſous ſa garde, ou d'un machiniſte, ou d'un muſicien.

Ce terme de *génie* ſemble devoir déſigner, non pas indiſtinctement les grands talens, mais ceux dans leſquels il entre de l'invention. C'eſt ſurtout cette invention qui paraiſſait un don des Dieux, cet *ingenium quaſi ingenitum*, une eſpèce d'inſpiration divine. Or un artiſte, quelque parfait qu'il ſoit dans ſon genre, s'il n'a point d'invention, s'il n'eſt point original,

n'eſt point réputé génie ; il ne paſſera pour avoir été inſpiré que par les artiſtes ſes prédéceſſeurs, quand même il les ſurpaſſerait.

Il ſe peut que pluſieurs perſonnes jouent mieux aux échecs que l'inventeur de ce jeu, & qu'ils lui gagnaſſent les grains de blé que le roi des Indes voulait lui donner. Mais cet inventeur était un génie ; & ceux qui le gagneraient peuvent ne pas l'être. *Le Pouſſin*, déjà grand peintre avant d'avoir vu de bons tableaux, avait le génie de la peinture. *Lulli*, qui ne vit aucun bon muſicien en France, avait le génie de la muſique.

Lequel vaut le mieux de poſſéder ſans maître le génie de ſon art, ou d'atteindre à la perfection en imitant & en ſurpaſſant ſes maîtres?

Si vous faites cette queſtion aux artiſtes, ils ſeront peut-être partagés : ſi vous la faites au public, il n'héſitera pas. Aimez-vous mieux une belle tapiſſerie des Gobelins qu'une tapiſſerie faite en Flandre dans les commencemens de l'art? préférez-vous les chefs-d'œuvre modernes en eſtampes aux premières gravures en bois? la muſique d'aujourd'hui aux premiers airs qui reſſemblaient au chant grégorien? l'artillerie d'aujourd'hui au génie qui inventa les premiers canons? tout le monde vous répondra : Oui. Tous les acheteurs vous diront : J'avoue que l'inventeur de la navette avait plus de génie que le manufacturier qui a fait mon drap ; mais mon drap vaut mieux que celui de l'inventeur.

Enfin, chacun avouera, pour peu qu'on ait de conſcience, que nous reſpectons les génies qui ont ébauché les arts, & que les eſprits qui les ont perfectionnés ſont plus à notre uſage.

SECTION II.

L'ARTICLE *Génie* a été traité dans le grand dictionnaire par des hommes qui en avaient. On n'oſera donc dire que peu de choſes après eux.

Chaque ville, chaque homme ayant eu autrefois ſon génie, on s'imagina que ceux qui feſaient des choſes extraordinaires étaient inſpirés par ce génie. Les neuf Muſes étaient neuf génies qu'il fallait invoquer, c'eſt pourquoi *Ovide* dit :

Eſt Deus in nobis, agitante caleſcimus illo.
Il eſt un Dieu dans nous, c'eſt lui qui nous anime.

Mais au fond, le génie eſt-il autre choſe que le talent? qu'eſt-ce que le talent, ſinon la diſpoſition à réuſſir dans un art ? pourquoi diſons-nous le génie d'une langue? c'eſt que chaque langue par ſes terminaiſons, par ſes articles, ſes participes, ſes mots plus ou moins longs, aura néceſſairement des propriétés que d'autres langues n'auront pas. Le génie de la langue françaiſe ſera plus fait pour la converſation, parce que ſa marche néceſſairement ſimple & régulière ne gênera jamais l'eſprit. Le grec & le latin auront plus de variété. Nous avons remarqué ailleurs que nous ne pouvons dire *Théophile a pris ſoin des affaires de Céſar* que de cette ſeule manière ; mais en grec & en latin on peut tranſpoſer les cinq mots qui compoſeront cette phraſe en cent-vingt façons différentes, ſans gêner en rien le ſens.

Le ſtyle lapidaire ſera plus dans le génie de la langue latine que dans celui de la françaiſe & de l'allemande.

On appelle *génie d'une nation* le caractère, les mœurs, les talens principaux, les vices même qui distinguent un peuple d'un autre. Il suffit de voir des Français, des Espagnols & des Anglais pour sentir cette différence.

Nous avons dit que le génie particulier d'un homme dans les arts, n'est autre chose que son talent; mais on ne donne ce nom qu'à un talent très-supérieur. Combien de gens ont eu quelque talent pour la poësie, pour la musique, pour la peinture? cependant il serait ridicule de les appeler des génies.

Le génie conduit par le goût ne fera jamais de faute grossière; aussi *Racine* depuis *Andromaque*, *le Poussin*, *Rameau*, n'en ont jamais fait.

Le génie sans goût en commettra d'énormes; & ce qu'il y a de pis, c'est qu'il ne les sentira pas.

GENIES.

LA doctrine des génies, l'astrologie judiciaire, & la magie, ont rempli toute la terre. Remontez jusqu'à l'ancien *Zoroastre*, vous trouvez les génies établis. Toute l'antiquité est pleine d'astrologues & de magiciens. Ces idées étaient donc bien naturelles. Nous nous moquons aujourd'hui de tant de peuples chez qui elles ont prévalu; si nous étions à leur place, si nous commencions comme eux à cultiver les sciences, nous en serions tout autant. Imaginons-nous que nous sommes des gens d'esprit qui commençons à raisonner sur notre être, & à observer les astres: la terre est sans doute immobile au milieu du monde;

le ſoleil & les planètes ne tournent que pour elle; & les étoiles ne ſont faites que pour nous ; l'homme eſt donc le grand objet de toute la nature. Que faire de tous ces globes uniquement deſtinés à notre uſage, & de l'immenſité du ciel? Il eſt tout vraiſemblable que l'eſpace & les globes ſont peuplés de ſubſtances, & puiſque nous ſommes les favoris de la nature, placés au centre du monde, & que tout eſt fait pour l'homme, ces ſubſtances ſont évidemment deſtinées à veiller ſur l'homme.

Le premier qui aura cru au moins la choſe poſſible, aura bientôt trouvé des diſciples, perſuadés que la choſe exiſte. On a donc commencé par dire: Il peut exiſter des génies, & perſonne n'a dû affirmer le contraire; car où eſt l'impoſſibilité que les airs, & les planètes ſoient peuplés? On a dit enſuite : Il y a des génies ; & certainement perſonne ne pouvait prouver qu'il n'y en a point. Bientôt après, quelques ſages virent ces génies, & on n'était pas en droit de leur dire : Vous ne les avez point vus ; ils étaient apparus à des hommes trop conſidérables, trop dignes de foi. L'un avait vu le génie de l'empire, ou de ſa ville, l'autre celui de Mars & de Saturne; les génies des quatre élémens s'étaient manifeſtés à pluſieurs philoſophes; plus d'un ſage avait vu ſon propre génie; tout cela d'abord en ſonge; mais les ſonges étaient les ſymboles de la vérité.

On ſavait poſitivement comment ces génies étaient faits. Pour venir ſur notre globe, il fallait bien qu'ils euſſent des ailes ; ils en avaient donc. Nous ne connaiſſons que des corps; ils avaient donc des corps, mais des corps plus beaux que les nôtres, puiſque c'étaient

c'étaient des génies, & plus légers, puiſquils venaient de ſi loin. Les ſages qui avaient le privilége de converſer avec des génies, inſpiraient aux autres l'eſpérance de jouir du même bonheur. Un ſceptique aurait-il été bien reçu à leur dire : Je n'ai point vu de génie, donc il n'y en a point : on lui aurait répondu : Vous raiſonnez fort mal ; il ne ſuit point du tout de ce qu'une choſe ne vous eſt pas connue, qu'elle n'exiſte point ; il n'y a nulle contradiction dans la doctrine qui enſeigne la nature de ces puiſſances aëriennes, nulle impoſſibilité qu'elles nous rendent viſite ; elles ſe ſont montrées à nos ſages, elles ſe manifeſteront à nous ; vous n'êtes pas dignes de voir des génies.

Tout eſt mêlé de bien & de mal ſur la terre ; il y a donc inconteſtablement de bons & de mauvais génies. Les Perſes eurent leurs *peris* & leurs *dives*, les Grecs leurs *daimons* & *cacodaimons*, les Latins *bonos & malos genios*. Le bon génie devait être blanc, le mauvais devait être noir, excepté chez les Nègres, où c'eſt eſſentiellement tout le contraire. *Platon* admit ſans difficulté un bon & un mauvais génie pour chaque mortel. Le mauvais génie de *Brutus* lui apparut, & lui annonça la mort avant la bataille de Philippes ; de graves hiſtoriens ne l'ont-ils pas dit ? & *Plutarque* aurait-il été aſſez mal aviſé pour aſſurer ce fait, s'il n'avait été bien vrai ?

Conſidérez encore quelle ſource de fêtes, de divertiſſemens, de bons contes, de bons mots, venait de la créance des génies.

(*a*) *Scit genius natale comes qui temperat aſtrum.*

(*b*) *Ipſe ſuos adſit genius viſurus honores,*
Cui decorent ſanctas florea ſerta comas.

Il y avait des génies mâles & des génies femelles. Les génies des dames s'appelaient chez les Romains des *petites Junons*. On avait encore le plaiſir de voir croître ſon génie. Dans l'enfance, c'était une eſpèce de Cupidon avec des ailes ; dans la vieilleſſe de l'homme qu'il protégeait, il portait une longue barbe : quelquefois c'était un ſerpent. On conſerve à Rome un marbre où l'on voit un beau ſerpent ſous un palmier, auquel ſont appendues deux couronnes ; & l'inſcription porte : *Au génie des Auguſtes ;* c'était l'emblème de l'immortalité.

Quelle preuve démonſtrative avons-nous aujourd'hui que les génies, univerſellement admis par tant de nations éclairées, ne ſont que des fantômes de l'imagination ? Tout ce qu'on peut dire ſe réduit à ceci : Je n'ai jamais vu de génie ; aucun homme de ma connaiſſance n'en a vu : *Brutus* n'a point laiſſé par écrit que ſon génie lui fût apparu avant la bataille ; ni *Newton*, ni *Locke*, ni même *Deſcartes* qui ſe livrait à ſon imagination, ni aucun roi, ni aucun miniſtre d'Etat, n'ont jamais été ſoupçonnés d'avoir parlé à leur génie ; je ne crois donc pas une choſe dont il n'y a pas la moindre preuve. Cette choſe n'eſt pas impoſſible, je l'avoue ; mais la poſſibilité n'eſt pas une preuve de la réalité. Il eſt poſſible qu'il y ait des ſatyres avec de petites queues retrouſſées, & des pieds

(*a*) *Horace.* (*b*) *Tibulle.*

de chèvre ; cependant j'attendrai que j'en aie vu pluſieurs pour y croire : car ſi je n'en avais vu qu'un, je n'y croirais pas.

GENRE DE STYLE.

COMME le genre d'exécution que doit employer tout artiſte dépend de l'objet qu'il traite, comme le genre de *Pouſſin* n'eſt point celui de *Teniers*, ni l'architecture d'un temple celle d'une maiſon commune, ni la muſique d'un opéra-tragédie celle d'un opéra-bouffon ; auſſi chaque genre d'écrire a ſon ſtyle propre en proſe & en vers. On ſait aſſez que le ſtyle de l'hiſtoire n'eſt pas celui d'une oraiſon funèbre ; qu'une dépêche d'ambaſſadeur ne doit pas être écrite comme un ſermon ; que la comédie ne doit point ſe ſervir des tours hardis de l'ode, des expreſſions pathétiques de la tragédie, ni des métaphores & des comparaiſons de l'épopée.

Chaque genre a ſes nuances différentes : on peut au fond les réduire à deux, le ſimple & le relevé. Ces deux genres, qui en embraſſent tant d'autres, ont des beautés néceſſaires qui leur ſont également communes : ces beautés ſont la juſteſſe des idées, leur convenance, l'élégance, la propriété des expreſſions, la pureté du langage. Tout écrit, de quelque nature qu'il ſoit, exige ces qualités ; les différences conſiſtent dans les idées propres à chaque ſujet, dans les tropes ; ainſi un perſonnage de comédie n'aura ni idées ſublimes, ni idées philoſophiques ; un berger n'aura point les idées d'un conquérant ; une épître didactique ne

reſpirera point la paſſion ; & dans aucun de ces écrits, on n'emploiera ni métaphores hardies, ni exclamations pathétiques, ni expreſſions véhémentes.

Entre le ſimple & le ſublime, il y a pluſieurs nuances, & c'eſt l'art de les aſſortir qui contribue à la perfection de l'éloquence & de la poëſie. C'eſt par cet art que *Virgile* s'eſt élevé quelquefois dans l'églogue. Ce vers,

Ut vidi ! ut perii ! ut me malus abſtulit error !

ferait auſſi beau dans la bouche de *Didon* que dans celle d'un berger ; parce qu'il eſt naturel, vrai & élégant, & que le ſentiment qu'il renferme convient à toutes ſortes d'états. Mais ce vers,

Caſtaneæque nuces mea quas Amarillis amabat,

ne conviendrait pas à un perſonnage héroïque, parce qu'il a pour objet une choſe trop petite pour un héros.

Nous n'entendons point par petit ce qui eſt bas & groſſier ; car le bas & le groſſier n'eſt point un genre, c'eſt un défaut.

Ces deux exemples font voir évidemment dans quel cas on doit ſe permettre le mélange des ſtyles, & quand on doit ſe le défendre. La tragédie peut s'abaiſſer, elle le doit même ; la ſimplicité relève ſouvent la grandeur, ſelon le précepte d'*Horace* :

Et tragicus plerumque dolet ſermone pedeſtri.

Ainſi ces deux beaux vers de *Titus*, ſi naturels & ſi tendres,

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois,

ne ſeraient point du tout déplacés dans le haut comique ; mais ce vers d'*Antiochus*,

Dans l'orient déſert quel devint mon ennui!

ne pourrait convenir à un amant dans une comédie, parce que cette belle expreſſion figurée dans l'orient déſert, eſt d'un genre trop relevé pour la ſimplicité des brodequins. Nous avons remarqué déjà, au mot *Eſprit*, qu'un auteur qui a écrit ſur la phyſique, & qui prétend qu'il y a eu un *Hercule* phyſicien, ajoute qu'on ne pouvait réſiſter à un philoſophe de cette force. Un autre qui vient d'écrire un petit livre (lequel il ſuppoſe être phyſique & moral) contre l'utilité de l'inoculation, dit *que ſi on met en uſage la petite vérole artificielle, la mort ſerait bien attrapée.*

Ce défaut vient d'une affectation ridicule ; il en eſt un autre qui n'eſt que l'effet de la négligence, c'eſt de mêler au ſtyle ſimple & noble qu'exige l'hiſtoire, ces termes populaires, ces expreſſions triviales que la bienſéance réprouve. On trouve trop ſouvent dans *Mézerai*, & même dans *Daniel* qui, ayant écrit longtemps après lui, devrait être plus correct, *qu'un général ſur ces entrefaites ſe mit aux trouſſes de l'ennemi, qu'il ſuivit ſa pointe, qu'il le battit à plate couture.* On ne voit point de pareille baſſeſſe de ſtyle dans *Tite-Live*, dans *Tacite*, dans *Guichardin*, dans *Clarendon*.

Remarquons ici qu'un auteur qui s'eſt fait un genre de ſtyle, peut rarement le changer quand il change d'objet. *La Fontaine* dans ſes opéra emploie le même genre qui lui eſt ſi naturel dans ſes contes & dans ſes fables. *Benſerade* mit dans ſa traduction des Métamorphoſes d'*Ovide* le genre de plaiſanterie qui l'avait fait

réuſſir dans des madrigaux. La perfection conſiſterait à ſavoir aſſortir toujours ſon ſtyle à la matière qu'on traite ; mais qui peut être le maître de ſon habitude, & ployer ſon génie à ſon gré ?

GENS DE LETTRES.

CE mot répond préciſément à celui de *Grammairiens :* chez les Grecs & les Romains, on entendait par grammairien non-ſeulement un homme verſé dans la grammaire proprement dite, qui eſt la baſe de toutes les connaiſſances, mais un homme qui n'était pas étranger dans la géométrie, dans la philoſophie, dans l'hiſtoire générale & particulière, qui ſurtout feſait ſon étude de la poëſie & de l'éloquence ; c'eſt ce que ſont nos gens de lettres d'aujourd'hui. On ne donne point ce nom à un homme qui, avec peu de connaiſſances, ne cultive qu'un ſeul genre. Celui qui n'ayant lu que des romans, ne ſera que des romans ; celui qui ſans aucune littérature aura compoſé au haſard quelques pièces de théâtre, qui dépourvu de ſcience aura fait quelques ſermons, ne ſera pas compté parmi les gens de lettres. Ce titre a, de nos jours, encore plus d'étendue que le mot *Grammairien* n'en avait chez les Grecs & chez les Latins. Les Grecs ſe contentaient de leur langue, les Romains n'apprenaient que le grec ; aujourd'hui l'homme de lettres ajoute ſouvent à l'étude du grec & du latin, celle de l'italien, de l'eſpagnol & ſurtout de l'anglais. La carrière de l'hiſtoire eſt cent fois plus immenſe qu'elle ne l'était pour les anciens, & l'hiſtoire naturelle s'eſt accrue à proportion de celle des peuples.

On n'exige pas qu'un homme de lettres approfondiſſe toutes ces matières ; la ſcience univerſelle n'eſt plus à la portée de l'homme : mais les véritables gens de lettres ſe mettent en état de porter leurs pas dans ces différens terrains, s'ils ne peuvent les cultiver tous.

Autrefois dans le ſeizième ſiècle, & bien avant dans le dix-ſeptième, les littérateurs s'occupaient beaucoup dans la critique grammaticale des auteurs grecs & latins ; & c'eſt à leurs travaux que nous devons les dictionnaires, les éditions correctes, les commentaires des chefs-d'œuvre de l'antiquité ; aujourd'hui cette critique eſt moins néceſſaire, & l'eſprit philoſophique lui a ſuccédé : c'eſt cet eſprit philoſophique qui ſemble conſtituer le caractère des gens de lettres ; & quand il ſe joint au bon goût, il forme un littérateur accompli.

C'eſt un des grands avantages de notre ſiècle, que ce nombre d'hommes inſtruits qui paſſent des épines des mathématiques aux fleurs de la poëſie, & qui jugent également bien d'un livre de métaphyſique & d'une pièce de théâtre. L'eſprit du ſiècle les a rendus pour la plupart auſſi propres pour le monde que pour le cabinet ; & c'eſt en quoi ils ſont fort ſupérieurs à ceux des ſiècles précédens. Ils furent écartés de la ſociété juſqu'au temps de *Balzac* & de *Voiture ;* ils en ont fait depuis une partie devenue néceſſaire. Cette raiſon approfondie & épurée que pluſieurs ont répandue dans leurs converſations, a contribué beaucoup à inſtruire & à polir la nation : leur critique ne s'eſt plus conſumée ſur des mots grecs & latins ; mais appuyée d'une ſaine philoſophie, elle a détruit tous les préjugés dont la ſociété était infectée : prédictions

des aſtrologues, divination des magiciens, ſortiléges de toutes eſpèces, faux preſtiges, faux merveilleux, uſages ſuperſtitieux. Ils ont relégué dans les écoles mille diſputes puériles, qui étaient autrefois dangereuſes, & qu'ils ont rendues mépriſables : par-là ils ont en effet ſervi l'Etat. On eſt quelquefois étonné que ce qui bouleverſait autrefois le monde ne le trouble plus aujourd'hui ; c'eſt aux véritables gens de lettres qu'on en eſt redevable.

Ils ont d'ordinaire plus d'indépendance dans l'eſprit que les autres hommes ; & ceux qui ſont nés ſans fortune trouvent aiſément dans les fondations de *Louis XIV* de quoi affermir en eux cette indépendance. On ne voit point, comme autrefois, de ces épîtres dédicatoires que l'intérêt & la baſſeſſe offraient à la vanité.

Un homme de lettres n'eſt pas ce qu'on appelle un *bel eſprit* : le bel-eſprit ſeul ſuppoſe moins de culture, moins d'étude, & n'exige nulle philoſophie ; il conſiſte principalement dans l'imagination brillante, dans les agrémens de la converſation, aidés d'une lecture commune. Un bel-eſprit peut aiſément ne point mériter le titre d'homme de lettres, & l'homme de lettres peut ne point prétendre au brillant du bel-eſprit.

Il y a beaucoup de gens de lettres qui ne ſont point auteurs, & ce ſont probablement les plus heureux. Ils ſont à l'abri du dégoût que la profeſſion d'auteur entraîne quelquefois, des querelles que la rivalité fait naître, des animoſités de parti, & des faux jugemens ; ils jouiſſent plus de la ſociété ; ils ſont juges, & les autres ſont jugés.

GEOGRAPHIE.

LA géographie eſt une de ces ſciences qu'il faudra toujours perfectionner. Quelque peine qu'on ait priſe, il n'a pas été poſſible juſqu'à préſent d'avoir une deſcription exacte de la terre. Il faudrait que tous les ſouverains s'entendiſſent & ſe prêtaſſent des ſecours mutuels pour ce grand ouvrage. Mais ils ſe font preſque toujours plus appliqués à ravager le monde qu'à le meſurer.

Perſonne n'a encore pu faire une carte exacte de la haute Egypte ni des régions baignées par la mer Rouge, ni de la vaſte Arabie.

Nous ne connaiſſons de l'Afrique que ſes côtes; tout l'intérieur eſt auſſi ignoré qu'il l'était du temps d'*Atlas* & d'*Hercule*. Pas une ſeule carte bien détaillée de tout ce que le Turc poſſède en Aſie. Tout y eſt placé au haſard, excepté quelques grandes villes dont les maſures ſubſiſtent encore. Dans les Etats du grand-mogol, la poſition relative d'Agra & de Déli eſt un peu connue; mais de là juſqu'au royaume de Golconde tout eſt placé à l'aventure.

On ſait à peu près que le Japon s'étend en latitude ſeptentrionale, depuis environ le trentième degré juſqu'au quarantième; & ſi l'on ſe trompe, ce n'eſt que de deux degrés, qui ſont environ cinquante lieues : de ſorte, que ſur la foi de nos meilleures cartes, un pilote riſquerait de s'égarer ou de périr.

A l'égard de la longitude, les premières cartes

des jéſuites la déterminèrent entre le cent cinquante-ſeptième degré & le cent ſoixante & quinze ; & aujourd'hui on la détermine entre le cent quarante-ſix & le cent ſoixante.

La Chine eſt le ſeul pays de l'Aſie dont on ait une meſure géographique, parce que l empereur *Cam-hi* employa des jéſuites aſtronomes pour dreſſer des cartes exactes ; & c'eſt ce que les jéſuites ont fait de mieux. S'ils s'étaient bornés à meſurer la terre, il ne ſeraient pas proſcrits ſur la terre.

Dans notre Occident, l'Italie, la France, la Ruſſie, l'Angleterre, & les principales villes des autres Etats ont été meſurées par la même méthode qu'on a employée à la Chine ; mais ce n'eſt que depuis très-peu d'années qu'on a formé en France l'entrepriſe d'une topographie entière. Une compagnie tirée de l'académie des ſciences a envoyé des ingénieurs & des arpenteurs dans toute l'étendue du royaume, pour mettre le moindre hameau, le plus petit ruiſſeau, les collines, les buiſſons à leur véritable place. Avant ce temps la topographie était ſi confuſe, que la veille de la bataille de Fontenoi on examina toutes les cartes du pays, & on n'en trouva pas une ſeule qui ne fût entièrement fautive.

Si on avait donné de Verſailles un ordre poſitif à un général peu expérimenté de livrer la bataille, & de ſe poſter en conſéquence des cartes géographiques, comme cela eſt arrivé quelquefois du temps du miniſtre *Chamillart*, la bataille eût été infailliblement perdue.

Un général qui ferait la guerre dans le pays des Uſcoques, des Morlaques, des Montenegrins, &

qui n'aurait pour toute connaiſſance des lieux que les cartes, ſerait auſſi embarraſſé que s'il ſe trouvait au milieu de l'Afrique.

Heureuſement on rectifie ſur les lieux ce que les géographes ont ſouvent tracé de fantaiſie dans leur cabinet.

Il eſt bien difficile en géographie comme en morale de connaître le monde ſans ſortir de chez ſoi.

Le livre de géographie le plus commun en Europe eſt celui d'*Hubner*. On le met entre les mains de tous les enfans depuis Moſcou juſqu'à la ſource du Rhin; les jeunes gens ne ſe forment dans toute l'Allemagne que par la lecture d'*Hubner*.

Vous trouvez d'abord dans ce livre que *Jupiter* devint amoureux d'*Europe* treize cents années juſte avant JESUS-CHRIST.

Selon lui, il n'y a en Europe ni chaleur trop ardente, ni froidure exceſſive. Cependant on a vu dans quelques étés les hommes mourir de l'excès du chaud; & le froid eſt ſouvent ſi terrible dans le nord de la Suède & de la Ruſſie, que le thermomètre y eſt deſcendu juſqu'à trente-quatre degrés au-deſſous de la glace.

Hubner compte en Europe environ trente millions d'habitans; c'eſt ſe tromper de plus de ſoixante & dix millions.

Il dit que l'Europe a trois mères-langues, comme s'il y avait des mères-langues, & comme ſi chaque peuple n'avait pas toujours emprunté mille expreſſions de ſes voiſins.

Il affirme qu'on ne peut trouver en Europe une lieue de terrain qui ne ſoit habitée; mais dans la

Ruſſie, il eſt encore des déſerts de trente à quarante lieues. Le déſert des landes de Bordeaux n'eſt que trop grand. J'ai devant mes yeux quarante lieues de montagnes couvertes de neige éternelle, ſur leſquelles il n'a jamais paſſé ni un homme ni même un oiſeau.

Il y a encore dans la Pologne des marais de cinquante lieues d'étendue, au milieu deſquels ſont de miſérables îles preſqu'inhabitées.

Il dit que le Portugal a du levant au couchant cent lieues de France ; cependant on ne trouve qu'environ cinquante de nos lieues de trois mille pas géométriques.

Si vous en croyez *Hubner*, le roi de France a toujours quarante mille ſuiſſes à ſa ſolde ; mais le fait eſt qu'il n'en a jamais eu qu'environ onze mille.

Le château de Notre-Dame de la Garde, près de Marſeille, lui paraît une fortereſſe importante & preſqu'imprenable. Il n'avait pas vu cette belle fortereſſe,

> Gouvernement commode & beau,
> A qui ſuffit pour toute garde
> Un ſuiſſe avec ſa hallebarde
> Peint ſur la porte du château.

Il donne libéralement à la ville de Rouen trois cents belles fontaines publiques. Rome n'en avait que cent cinq du temps d'*Auguſte*.

On eſt bien étonné quand on voit dans *Hubner* que la rivière de l'Oyſe reçoit les eaux de la Sarre, de la Somme, de l'Authie & de la Canche. L'Oyſe coule à quelques lieues de Paris ; la Sarre eſt en

Lorraine près de la baſſe Alſace, & ſe jette dans la Moſelle au-deſſus de Trèves. La Somme prend ſa ſource près de St Quentin, & ſe jette dans la mer au-deſſous d'Abbeville. L'Authie & la Canche ſont des ruiſſeaux qui n'ont pas plus de communication avec l'Oyſe que n'en ont la Somme & la Sarre. Il faut qu'il y ait là quelque faute de l'éditeur, car il n'eſt guère poſſible que l'auteur ſe ſoit mépris à ce point.

Il donne la petite principauté de Foix à la maiſon de *Bouillon* qui ne la poſſède pas.

L'auteur admet la fable de la royauté d'Yvetot; il copie exactement toutes les fautes de nos anciens ouvrages de géographie, comme on les copie tous les jours à Paris; & c'eſt ainſi qu'on nous redonne tous les jours d'anciennes erreurs avec des titres nouveaux.

Il ne manque pas de dire que l'on conſerve à Rhodès un ſoulier de la Ste Vierge, comme on conſerve dans la ville du Puy en Velai le prépuce de ſon fils.

Vous ne trouverez pas moins de contes ſur les Turcs que ſur les chrétiens. Il dit que les Turcs poſſédaient de ſon temps quatre îles dans l'Archipel. Ils les poſſédaient toutes.

Qu'*Amurat II*, à la bataille de Varne, tira de ſon ſein l'hoſtie conſacrée qu'on lui avait donnée en gages, & qu'il demanda vengeance à cette hoſtie de la perfidie des chrétiens. Un turc, & un turc dévot comme *Amurat II*, faire ſa prière à une hoſtie! il tira le traité de ſon ſein, il demanda vengeance à DIEU, & l'obtint de ſon ſabre.

Il aſſure que le czar *Pierre I* ſe fit patriarche. Il abolit le patriarchat, & fit bien; mais ſe faire prêtre, quelle idée!

Il dit que la principale erreur de l'Egliſe grecque eſt de croire que le S^t Eſprit ne procède que du père. Mais d'où ſait-il que c'eſt une erreur? l'Egliſe latine ne croit la proceſſion du S^t Eſprit par le père & le fils que depuis le neuvième ſiècle; la grecque, mère de la latine, date de ſeize cents ans. Qui les jugera?

Il affirme que l'Egliſe grecque ruſſe reconnaît pour médiateur, non pas JESUS-CHRIST, mais *St Antoine*. Encore s'il avait attribué la choſe à *St Nicolas*, on aurait pu autrefois excuſer cette mépriſe du petit peuple.

Cependant, malgré tant d'abſurdités, la géographie ſe perfectionne ſenſiblement dans notre ſiècle.

Il n'en eſt pas de cette connaiſſance comme de l'art des vers, de la muſique, de la peinture. Les derniers ouvrages en ces genres ſont ſouvent les plus mauvais. Mais dans les ſciences qui demandent de l'exactitude plutôt que du génie, les derniers ſont toujours les meilleurs, pourvu qu'ils ſoient faits avec quelque ſoin.

Un des plus grands avantages de la géographie eſt, à mon gré, celui-ci. Votre ſotte voiſine, & votre voiſin encore plus ſot, vous reprochent ſans ceſſe de ne pas penſer comme on penſe dans la rue St Jacques. Voyez, vous diſent-ils, quelle foule de grands hommes a été de notre avis depuis *Pierre Lombard* juſqu'à l'abbé *Petit-pied*. Tout l'univers a reçu nos vérités, elles règnent dans le faubourg St Honoré, à Chaillot & à Etampes, à Rome & chez les Uſcoques. Prenez alors une mappe-monde, montrez-leur l'Afrique entière, les empires du Japon, de la Chine, des Indes, de la Turquie, de la Perſe; celui de la Ruſſie,

plus vaſte que ne fut l'empire romain. Faites-leur parcourir du bout du doigt toute la Scandinavie, tout le nord de l'Allemagne, les trois royaumes de la Grande-Bretagne, la meilleure partie des Pays-Bas, la meilleure de l'Helvétie ; enfin vous leur ferez remarquer dans les quatre parties du globe, & dans la cinquième qui eſt encore auſſi inconnue qu'immenſe, ce prodigieux nombre de générations qui n'entendirent jamais parler de ces opinions, ou qui les ont combattues, ou qui les ont en horreur ; vous oppoſerez l'univers à la rue St Jacques.

Vous leur direz que *Jules-Céſar*, qui étendit ſon pouvoir bien loin au-delà de cette rue, ne ſut pas un mot de ce qu'ils croient ſi univerſel ; que leurs ancêtres, à qui *Jules-Céſar* donna les étrivières, n'en ſurent pas davantage.

Peut-être alors auront-ils quelque honte d'avoir cru que les orgues de la paroiſſe St Severin donnaient le ton au reſte du monde.

GEOMETRIE.

FEU M. *Clairaut* imagina de faire apprendre facilement aux jeunes gens les élémens de la géométrie ; il voulut remonter à la ſource, & ſuivre la marche de nos découvertes & des beſoins qui les ont produites.

Cette méthode paraît agréable & utile ; mais elle n'a pas été ſuivie ; elle exige dans le maître une flexibilité d'eſprit qui ſait ſe proportionner, & un agrément rare dans ceux qui ſuivent la routine de leur profeſſion.

Il faut avouer qu'*Euclide* eſt un peu rebutant; un commençant ne peut deviner où il eſt mené. *Euclide* dit au premier livre que *ſi une ligne droite eſt coupée en parties égales & inégales, les quarrés conſtruits ſur les ſegmens inégaux ſont doubles des quarrés conſtruits ſur la moitié de la ligne entière, & ſur la petite ligne qui va de l'extrémité de cette moitié juſqu'au point d'interſection.*

On a beſoin d'une figure pour entendre cet obſcur théorème; & quand il eſt compris, l'étudiant, dit: A quoi peut-il me ſervir, & que m'importe? il ſe dégoûte d'une ſcience dont il ne voit pas aſſez tôt l'utilité.

La peinture commença par le déſir de deſſiner groſſièrement ſur un mur les traits d'une perſonne chère. La muſique fut un mélange groſſier de quelques tons qui plaiſaient à l'oreille, avant que l'octave fût trouvée.

On obſerva le coucher des étoiles avant d'être aſtronome. Il paraît qu'on devrait guider ainſi la marche des commençans de la géométrie.

Je ſuppoſe qu'un enfant doué d'une conception facile, entende ſon père dire à ſon jardinier: Vous planterez dans cette plate-bande des tulipes ſur ſix lignes, toutes à un demi-pied l'une de l'autre. L'enfant veut ſavoir combien il y aura de tulipes. Il court à la plate-bande avec ſon précepteur. Le parterre eſt inondé, il n'y a qu'un des longs côtés de la plate-bande qui paraiſſe. Ce côté a trente pieds de long, mais on ne ſait point quelle eſt ſa largeur. Le maître lui fait d'abord aiſément comprendre qu'il faut que ces tulipes bordent ce parterre à ſix pouces de diſtance l'une de l'autre. Ce ſont déjà ſoixante

tulipes

tulipes pour la première rangée de ce côté. Il doit y avoir ſix lignes. L'enfant voit qu'il y aura ſix fois ſoixante, trois cents ſoixante tulipes. Mais de quelle largeur ſera donc cette plate-bande que je ne puis meſurer? Elle ſera évidemment de ſix fois ſix pouces, qui ſont trois pieds.

Il connaît la longueur & la largeur; il veut connaître la ſuperficie. N'eſt-il pas vrai, lui dit ſon maître, que ſi vous feſiez courir une règle de trois pieds de long & d'un pied de large ſur cette plate-bande, d'un bout à l'autre, elle l'aurait ſucceſſivement couverte toute entière? voilà donc la ſuperficie trouvée, elle eſt de trois fois trente. Ce morceau a quatre-vingt-dix pieds quarrés.

Le jardinier, quelques jours après, tend un cordeau d'un angle à l'autre dans la longueur; ce cordeau partage le rectangle en deux parties égales. Il eſt donc, dit le diſciple, auſſi long qu'un des deux côtés?

LE MAITRE.

Non, il eſt plus long.

LE DISCIPLE.

Mais quoi! ſi je fais paſſer des lignes ſur cette tranſverſale que vous appelez *diagonale*, il n'y en

aura pas plus pour elle que pour les deux autres ; elle leur eſt donc égale? Quoi! lorſque je forme la lettre N, ce trait qui lie les deux jambages n'eſt-il pas de la même hauteur qu'eux?

LE MAITRE.

Il eſt de la même hauteur, mais non de la même longueur, cela eſt démontré. Faites deſcendre cette diagonale au niveau du terrain ; vous voyez qu'elle déborde un peu.

LE DISCIPLE.

Et de combien préciſément déborde-t-elle?

LE MAITRE.

Il y a des cas où l'on n'en ſaura jamais rien, de même qu'on ne ſaura point préciſément quelle eſt la racine quarrée de cinq.

LE DISCIPLE.

Mais la racine quarrée de cinq eſt de deux, plus une fraction.

LE MAITRE.

Mais cette fraction ne ſe peut exprimer en chiffre, puiſque le quarré d'un nombre, plus une fraction, ne peut être un nombre entier. Il y a même en géométrie des lignes dont les rapports ne peuvent s'exprimer.

LE DISCIPLE.

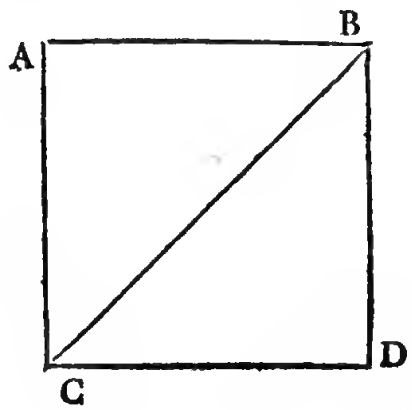
Voilà une difficulté qui m'arrête. Quoi ! je ne ſaurais jamais mon compte? il n'y a donc rien de certain?

LE MAITRE.

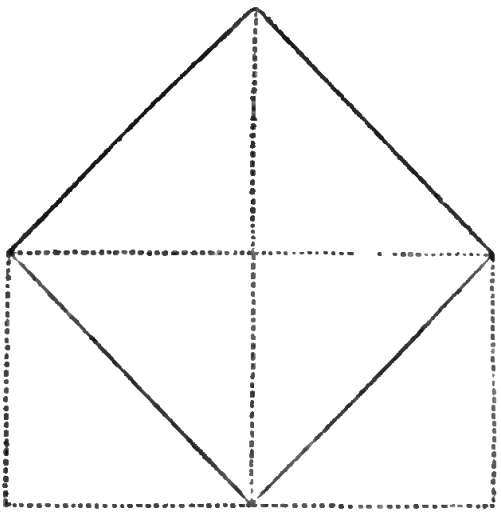
Il eſt certain que cette ligne de biais partage le quadrilatère en deux parties égales. Mais il n'eſt pas plus ſurprenant que ce petit reſte de la ligne diagonale n'ait pas une commune meſure avec les côtés, qu'il n'eſt ſurprenant que vous ne puiſſiez trouver en arithmétique la racine quarrée de cinq.

Vous n'en ſaurez pas moins votre compte ; car ſi un arithméticien dit qu'il vous doit la racine quarrée de cinq écus, vous n'avez qu'à transformer ces cinq écus en petites pièces, en liards par exemple, vous en aurez douze cents, dont la racine quarrée eſt entre trente-quatre & trente-cinq, & vous ſaurez votre compte à un liard près. Il ne faut pas qu'il y ait de myſtère ni en arithmétique ni en géométrie.

Ces premières ouvertures aiguillonnent l'eſprit du jeune homme. Son maître lui ayant dit que la diagonale d'un quarré étant incommenſurable, immeſurable aux côtés & aux baſes, lui apprend qu'avec cette ligne, dont on ne ſaura jamais la valeur, il va faire cependant un quarré qui ſera démontré être le double du quarré A, B, C, D.



Pour cela, il lui fait voir premièrement que les deux triangles qui partagent le quarré ſont égaux. Enſuite traçant cette figure, il démontre à l'eſprit & aux yeux, que le quarré formé par ces quatre



lignes noires vaut les deux quarrés pointillés. Et cette propoſition ſervira bientôt à faire comprendre ce fameux théorème que *Pythagore* trouva établi chez les Indiens, & qui était connu des Chinois, que le grand côté d'un triangle rectangle peut porter une figure quelconque, égale aux figures ſemblables établies ſur les deux autres côtés.

Le jeune homme veut-il meſurer la hauteur d'une tour, la largeur d'une rivière dont il ne peut approcher, chaque théorème a ſur le champ ſon application; il apprend la géométrie par l'uſage.

Si on s'était contenté de lui dire que le produit des extrêmes eſt égal au produit des moyens, ce n'eût été pour lui qu'un problème ſtérile; mais il ſait que l'ombre de cette perche eſt à la hauteur de

la perche, comme l'ombre de la tour voiſine eſt à la hauteur de la tour. Si donc la perche a cinq pieds & ſon ombre un pied, & ſi l'ombre de la tour eſt de douze pieds, il dit : comme un eſt à cinq, ainſi douze eſt à la hauteur de la tour ; elle eſt donc de ſoixante pieds.

Il a beſoin de connaître les propriétés d'un cercle ; il ſait qu'on ne peut avoir la meſure exacte de ſa circonférence. Mais cette extrême exactitude eſt inutile pour opérer. Le développement d'un cercle eſt ſa meſure.

Il connaîtra que ce cercle étant une eſpèce de polygone, ſon aire eſt égale à ce triangle dont le petit côté eſt le rayon du cercle, & dont la baſe eſt la meſure de ſa circonférence.

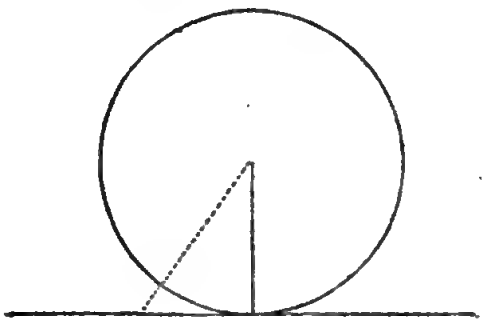
Les circonférences des cercles ſont entr'elles comme leurs rayons.

Les cercles ayant les propriétés générales de toutes les figures rectilignes ſemblables, & ces figures étant entr'elles comme les quarrés de leurs côtés correſpondans, les cercles auront auſſi leurs aires proportionnelles au quarré de leurs rayons.

Ainſi comme le quarré de l'hypothénuſe eſt égal au quarré des deux côtés, le cercle, dont le rayon

ſera cette hypothénuſe, ſera égal à deux cercles qui auront pour rayon les deux autres côtés. Et cette connaiſſance ſervira aiſément pour conſtruire un baſſin d'eau auſſi grand que deux autres baſſins pris enſemble. On double exactement le cercle, ſi on ne le quarre pas exactement.

Accoutumé à ſentir ainſi l'avantage des vérités géométriques, il lit dans quelques élémens de cette ſcience que ſi on tire cette ligne droite appelée *tangente*, qui touchera le cercle en un point, on ne pourra jamais faire paſſer une autre ligne droite entre ce cercle & cette ligne.

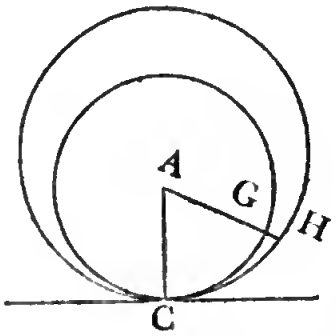


Cela eſt bien évident, & ce n'était pas trop la peine de le dire. Mais on ajoute qu'on peut faire paſſer une infinité de lignes courbes à ce point de contact; cela le ſurprend & ſurprendrait auſſi des hommes faits. Il eſt tenté de croire la matière pénétrable. Les livres lui diſent que ce n'eſt point là de la matière, que ce ſont des lignes ſans largeur. Mais ſi elles ſont ſans largeur, ces lignes droites métaphyſiques paſſeront en foule l'une ſur l'autre ſans rien toucher. Si elles ont de la largeur, aucune

courbe ne paſſera. L'enfant ne ſait plus où il en eſt; il ſe voit tranſporté dans un nouveau monde qui n'a rien de commun avec le nôtre.

Comment croire que ce qui eſt manifeſtement impoſſible à la nature ſoit vrai?

Je conçois bien, dira-t-il à un maître de la géométrie tranſcendante, que tous vos cercles ſe rencontreront au point C. Mais voilà tout ce que vous démontrerez. Vous ne pourrez jamais me démontrer que ces lignes circulaires paſſent à ce point entre le premier cercle & la tangente.



La ſécante AG eſt plus courte que la ſécante AGH, d'accord; mais il ne ſuit point de-là que vos lignes courbes puiſſent paſſer entre deux lignes qui ſe touchent. Elles y peuvent paſſer, répondra le maître, parce que G H eſt un infiniment petit du ſecond ordre.

Je n'entends point ce que c'eſt qu'un infiniment petit, dit l'enfant; & le maître eſt obligé d'avouer qu'il ne l'entend pas davantage. C'eſt-là où *Malezieux* s'extaſie dans ſes élémens de géométrie. Il dit poſitivement qu'il y a des vérités incompatibles. N'eût-il

pas été plus ſimple de dire que ces lignes n'ont de commun que ce point C, au-delà & en-deçà duquel elles ſe ſéparent.

Je puis toujours diviſer un nombre par la penſée; mais ſuit-il de-là que ce nombre ſoit infini? Auſſi *Newton*, dans ſon calcul intégral & dans ſon différentiel, ne ſe ſert pas de ce grand mot; & *Clairaut* ſe garde bien d'enſeigner, dans ſes élémens de géométrie, qu'on puiſſe faire paſſer des cerceaux entre une boule & la table ſur laquelle cette boule eſt poſée.

Il faut bien diſtinguer entre la géométrie utile & la géométrie curieuſe.

L'utile eſt le compas de proportion inventé par *Galilée*, la meſure des triangles, celle des ſolides, le calcul des forces mouvantes. Preſque tous les autres problèmes peuvent éclairer l'eſprit & le fortifier. Bien peu ſeront d'une utilité ſenſible au genre-humain. Quarrez des courbes tant qu'il vous plaira, vous montrerez une extrême ſagacité. Vous reſſemblez à un arithméticien qui examine les propriétés des nombres au lieu de calculer ſa fortune.

Lorſqu'*Archimède* trouva la peſanteur ſpécifique des corps, il rendit ſervice au genre-humain; mais de quoi vous ſervira de trouver trois nombres tels que la différence des quarrés de deux ajoutée au cube des trois faſſe toujours un quarré, & que la ſomme des trois différences ajoutée au même cube faſſe un autre quarré? *Nugæ difficiles.* (1)

(1) Dans la géométrie comme dans la plupart des ſciences, il eſt très-rare qu'une propoſition iſolée ſoit d'une utilité immédiate. Mais les théories les plus utiles dans la pratique ſont formées de propoſitions que

GLOIRE, GLORIEUX.

SECTION PREMIERE.

LA gloire eſt la réputation jointe à l'eſtime ; elle eſt au comble, quand l'admiration s'y joint. Elle ſuppoſe toujours des choſes éclatantes, en actions, en vertus, en talens, & toujours de grandes difficultés ſurmontées. *Céſar*, *Alexandre* ont eu de la gloire. On ne peut guère dire que *Socrate* en ait eu ; il attire l'eſtime, la vénération, la pitié, l'indignation contre ſes ennemis ; mais le terme de gloire ſerait impropre à ſon égard : ſa mémoire eſt reſpectable plutôt que glorieuſe. *Attila* eut beaucoup d'éclat ; mais il n'a point de gloire, parce que l'hiſtoire, qui peut ſe tromper, ne lui donne point de vertus. *Charles XII* a encore de la gloire, parce que ſa valeur, ſon déſintéreſſement, ſa libéralité ont été extrêmes. Les ſuccès ſuffiſent pour la réputation, mais non pas pour la gloire. Celle de *Henri IV* augmente tous les jours, parce que le temps a fait connaître toutes ſes vertus, qui étaient incomparablement plus grandes que ſes défauts.

La gloire eſt auſſi le partage des inventeurs dans les beaux-arts ; les imitateurs n'ont que des applaudiſſemens. Elle eſt encore accordée aux grands talens, mais dans des arts ſublimes. On dira bien, la gloire de *Virgile*, de *Cicéron*, mais non de *Martial* & d'*Aulu-Gelle*.

la curioſité ſeule a fait découvrir, & qui ſont reſtées long-temps inutiles ſans qu'il fût poſſible de ſoupçonner comment un jour elles ceſſeraient de l'être. C'eſt dans ce ſens qu'on peut dire que dans les ſciences reelles, aucune theorie, aucune recherche n'eſt vraiment inutile.

On a oſé dire la gloire de DIEU ; il travaille pour la gloire de DIEU ; DIEU a créé le monde pour ſa gloire : ce n'eſt pas que l'Etre ſuprême puiſſe avoir de la gloire, mais les hommes, n'ayant point d'expreſſions qui lui conviennent, emploient pour lui celles dont ils ſont le plus flattés.

La vaine gloire eſt cette petite ambition qui ſe contente des apparences, qui s'étale dans le grand faſte, & qui ne s'élève jamais aux grandes choſes. On a vu des ſouverains qui, ayant une gloire réelle, ont encore aimé la vaine gloire, en recherchant trop de louanges, en aimant trop l'appareil de la repréſentation.

La fauſſe gloire tient ſouvent à la vaine, mais ſouvent elle porte à des excès ; & la vaine ſe renferme plus dans les petiteſſes. Un prince qui mettra ſon honneur à ſe venger cherchera une gloire fauſſe, plutôt qu'une gloire vaine.

Faire gloire, faire vanité, ſe faire honneur, ſe prennent quelquefois dans le même ſens, & ont auſſi des ſens différens. On dit également, il fait gloire, il fait vanité, il ſe fait honneur de ſon luxe, de ſes excès. Alors, gloire ſignifie fauſſe gloire. Il fait gloire de ſouffrir pour la bonne cauſe, & non pas, il fait vanité. Il ſe fait honneur de ſon bien, & non pas, il fait gloire ou vanité de ſon bien.

Rendre gloire ſignifie reconnaître, atteſter. *Rendez gloire à la vérité*, reconnaiſſez la vérité.

Au DIEU que vous ſervez, Princeſſe, rendez gloire.

ATHAL.

Atteſtez le DIEU que vous ſervez.

La gloire eſt priſe pour le ciel; il eſt au ſéjour de la gloire.

Où le conduiſez-vous?... à la mort... à la gloire.
POLYEUCTE.

On ne ſe ſert de ce mot pour déſigner le ciel que dans notre religion. Il n'eſt pas permis de dire que *Bacchus*, *Hercule*, furent reçus dans la gloire, en parlant de leur apothéoſe.

Glorieux, quand il eſt l'épithète d'une choſe inanimée, eſt toujours une louange; bataille, paix, affaire glorieuſe. Rang glorieux ſignifie rang élevé, & non pas rang qui donne de la gloire, mais dans lequel on peut en acquérir. Homme glorieux, eſprit glorieux eſt toujours une injure; il ſignifie celui qui ſe donne à lui-même ce qu'il devrait mériter des autres: ainſi on dit, un règne glorieux, & non pas un roi glorieux. Cependant ce ne ſerait pas une faute de dire au pluriel, les plus glorieux conquérans ne valent pas un prince bienfeſant; mais on ne dira pas, les princes glorieux, pour dire les princes illuſtres.

Le glorieux n'eſt pas tout-à-fait le fier, ni l'avantageux, ni l'orgueilleux. Le fier tient de l'arrogant & du dédaigneux, & ſe communique peu. L'avantageux abuſe de la moindre déférence qu'on a pour lui. L'orgueilleux étale l'excès de la bonne opinion qu'il a de lui-même. Le glorieux eſt plus rempli de vanité; il cherche plus à s'établir dans l'opinion des hommes; il veut réparer par les dehors ce qui lui manque en effet. L'orgueilleux ſe croit quelque choſe; le glorieux veut paraître quelque choſe. Les nouveaux parvenus ſont d'ordinaire plus glorieux que les autres. On a

appelé quelquefois les ſaints & les anges, les glorieux, comme habitans du ſéjour de la gloire.

Glorieuſement eſt toujours pris en bonne part ; il règne glorieuſement ; il ſe tira glorieuſement d'un grand danger, d'une mauvaiſe affaire.

Se glorifier eſt tantôt pris en bonne part, tantôt en mauvaiſe, ſelon l'objet dont il s'agit. Il ſe glorifie d'une diſgrace qui eſt le fruit de ſes talens & l'effet de l'envie. On dit des martyrs qu'ils glorifiaient DIEU, c'eſt-à-dire que leur conſtance rendait reſpectable aux hommes le DIEU qu'ils annonçaient.

SECTION II.

QUE *Cicéron* aime la gloire, après avoir étouffé la conſpiration de *Catilina*, on le lui pardonne.

Que le roi de Pruſſe, *Fréderic le grand*, penſe ainſi après Rosbac & Liſſa, & après avoir été le légiſlateur, l'hiſtorien, le poëte & le philoſophe de ſa patrie ; qu'il aime paſſionnément la gloire, & qu'il ſoit aſſez habile pour être modeſte, on l'en glorifiera davantage.

Que l'impératrice *Catherine II* ait été forcée par la brutale inſolence d'un ſultan turc à déployer tout ſon génie ; que du fond du Nord elle ait fait partir quatre eſcadres qui ont effrayé les Dardanelles & l'Aſie mineure, & qu'elle ait en 1770 enlevé quatre provinces à ces turcs qui feſaient trembler l'Europe, on trouvera fort bon qu'elle jouiſſe de ſa gloire ; & on l'admirera de parler de ſes ſuccès avec cet air d'indifférence & de ſupériorité qui fait voir qu'on les mérite.

En un mot, la gloire convient aux génies de cette eſpèce, quoiqu'ils ſoient de la race mortelle très-chétive.

Mais ſi au bout de l'Occident, un bourgeois d'une ville nommée Paris près de Goneſſe, croit avoir de la gloire quand il eſt harangué par un régent de l'univerſité qui lui dit : Monſeigneur, la gloire que vous avez acquiſe dans l'exercice de votre charge, vos illuſtres travaux, dont tout l'univers retentit &c. je demande alors s'il y a dans cet univers aſſez de ſifflets pour célébrer la gloire de mon bourgeois, & l'éloquence du pédant qui eſt venu braire cette harangue dans l'hôtel de monſeigneur ?

Nous ſommes ſi ſots que nous avons fait DIEU glorieux comme nous.

Ben-al-bétif, ce digne chef des derviches, leur diſait un jour : Mes frères, il eſt très-bon que vous vous ſerviez ſouvent de cette ſacrée formule de notre Koran, *au nom de Dieu très-miſéricordieux ;* car DIEU uſe de miſéricorde, & vous apprenez à la faire en répétant ſouvent les mots qui recommandent une vertu, ſans laquelle il reſterait peu d'hommes ſur la terre. Mais, mes frères, gardez-vous bien d'imiter des téméraires qui ſe vantent à tout propos de travailler à la gloire de DIEU. Si un jeune imbécille ſoutient une thèſe ſur les cathégories, thèſe à laquelle préſide un ignorant en fourrure, il ne manque pas d'écrire en gros caractères à la tête de ſa thèſe : *Ek allhá abron doxa : ad majorem Dei gloriam.* Un bon muſulman a-t-il fait blanchir ſon ſallon, il grave cette ſottiſe ſur ſa porte ; un ſaka porte de l'eau pour la plus grande gloire de DIEU. C'eſt un uſage

impie qui eſt pieuſement mis en uſage. Que diriez-vous d'un petit chiaoux qui, en vidant la chaiſe percée de notre ſultan, s'écrierait : A la plus grande gloire de notre invincible monarque? Il y a certainement plus loin du ſultan à DIEU que du ſultan au petit chiaoux.

Qu'avez-vous de commun, miſérables vers de terre, appelés *hommes*, avec la gloire de l'Etre infini? Peut-il aimer la gloire? peut-il en recevoir de vous? peut-il en goûter? juſqu'à quand, animaux à deux pieds, ſans plumes, ferez-vous DIEU à votre image? Quoi! parce que vous êtes vains, parce que vous aimez la gloire, vous voulez que DIEU l'aime auſſi! S'il y avait pluſieurs dieux, chacun d'eux peut-être voudrait obtenir les ſuffrages de ſes ſemblables. Ce ſerait-là la gloire d'un Dieu. Si l'on peut comparer la grandeur infinie avec la baſſeſſe extrême, ce Dieu ſerait comme le roi *Alexandre* ou *Scander*, qui ne voulait entrer en lice qu'avec des rois. Mais vous, pauvres gens, quelle gloire pouvez-vous donner à DIEU? Ceſſez de profaner ce nom ſacré. Un empereur, nommé *Octave Auguſte*, défendit qu'on le louât dans les écoles de Rome, de peur que ſon nom ne fût avili. Mais vous ne pouvez ni avilir l'Etre ſuprême, ni l'honorer. Anéantiſſez-vous, adorez & taiſez-vous.

Ainſi parlait *Ben-al-bétif;* & les derviches s'écrièrent : Gloire à DIEU! *Ben-al-bétif* a bien parlé.

SECTION III.

Entretien avec un chinois.

EN 1723 il y avait en Hollande un chinois : ce chinois était lettré & négociant, deux choſes qui ne devraient point du tout être incompatibles, & qui le ſont devenues chez nous, grâces au reſpect extrême qu'on a pour l'argent, & au peu de conſidération que l'eſpèce humaine a montré & montrera toujours pour le mérite.

Ce chinois, qui parlait un peu hollandais, ſe trouva dans une boutique de librairie avec quelques ſavans : il demanda un livre, on lui propoſa l'hiſtoire univerſelle de *Boſſuet*, mal traduite. A ce beau mot d'*hiſtoire univerſelle*, je ſuis, dit-il trop heureux ; je vais voir ce qu'on dit de notre grand empire, de notre nation qui ſubſiſte en corps de peuple depuis plus de cinquante mille ans, de cette ſuite d'empereurs qui nous ont gouvernés tant de ſiècles ; je vais voir ce qu'on penſe de la religion des lettrés, de ce culte ſimple que nous rendons à l'Etre ſuprême. Quel plaiſir de voir comme on parle en Europe de nos arts, dont pluſieurs ſont plus anciens chez nous que tous les royaumes européens ! Je crois que l'auteur ſe ſera bien mépris dans l'hiſtoire de la guerre que nous eûmes il y a vingt-deux mille cinq cents cinquante-deux ans, contre les peuples belliqueux du Tunquin & du Japon, & ſur cette ambaſſade ſolemnelle, par laquelle le puiſſant empereur du

Mogol nous envoya demander des lois, l'an du monde 500000000000079123450000. Hélas! lui dit un des ſavans, on ne parle pas ſeulement de vous dans ce livre; vous êtes trop peu de choſe; preſque tout roule ſur la première nation du monde, l'unique nation, le grand peuple juif.

Juif! dit le Chinois, ces peuples-là ſont donc les maîtres des trois quarts de la terre au moins? Ils ſe flattent bien qu'ils le feront un jour, lui répondit-on; mais en attendant ce ſont eux qui ont l'honneur d'être ici marchands fripiers, & de rogner quelquefois les eſpèces. Vous vous moquez, dit le Chinois; ces gens-là ont-ils jamais vu en vaſte empire? Ils ont poſſédé, lui dis-je, en propre, pendant quelques années, un petit pays; mais ce n'eſt point par l'étendue des Etats qu'il faut juger d'un peuple, de même que ce n'eſt point par les richeſſes qu'il faut juger d'un homme.

Mais ne parle-t-on pas de quelqu'autre peuple dans ce livre? demanda le lettré. Sans doute, dit le ſavant qui était auprès de moi, & qui prenait toujours la parole, on y parle beaucoup d'un petit pays de ſoixante lieues de large, nommé l'Egypte, où l'on prétend qu'il y avait un lac de cent cinquante lieues de tour, fait de main d'homme. Tudieu, dit le Chinois, un lac de cent cinquante lieues dans un terrain qui en avait ſoixante de large, cela eſt bien beau! Tout le monde était ſage dans ce pays-là, ajouta le docteur. Oh, le bon temps que c'était! dit le Chinois. Mais eſt-ce là tout? Non, répliqua l'européen; il eſt queſtion encore de ces célèbres Grecs. Qui ſont ces Grecs? dit le lettré. Ah, continua l'autre, il s'agit de

cette

cette province, à peu près grande comme la deux-centième partie de la Chine, mais qui a fait tant de bruit dans tout l'univers. Jamais je n'ai ouï parler de ces gens-là, ni au Mogol, ni au Japon, ni dans la grande Tartarie, dit le Chinois, d'un air ingénu.

Ah ignorant! ah barbare! s'écria poliment notre savant; vous ne connaissez donc point *Epaminondas* le thébain, ni le port de Pirée, ni le nom des deux chevaux d'*Achille*, ni comment se nommait l'âne de *Silène*? Vous n'avez entendu parler ni de *Jupiter*, ni de *Diogène*, ni de *Laïs*, ni de *Cybèle*, ni de....

J'ai bien peur, répliqua le lettré, que vous ne sachiez rien de l'aventure éternellement mémorable du célèbre *Xixofou Concochigramki*, ni des mystères du grand *Fi pfi hi hi*. Mais, de grâce, quelles sont encore les choses inconnues dont traite cette histoire universelle? Alors le savant parla un quart d'heure de suite de la république romaine; & quand il vint à *Jules-César*, le Chinois l'interrompit, & lui dit: Pour celui-là, je crois le connaître, n'était-il pas turc? (*a*)

Comment, dit le savant échauffé, est-ce que vous ne savez pas au moins la différence qui est entre les païens, les chrétiens & les musulmans? est-ce que vous ne connaissez point *Constantin*, & l'histoire des papes? Nous avons entendu parler confusément, répondit l'asiatique, d'un certain *Mahomet*.

Il n'est pas possible, répliqua l'autre, que vous ne connaissiez au moins *Luther*, *Zuingle*, *Bellarmin*, *Oecolampade*. Je ne retiendrai jamais ces noms-là, dit

(*a*) Il n'y a pas long-temps que les Chinois prenaient tous les Européens pour des mahométans.

le Chinois; il ſortit alors, & alla vendre une partie conſidérable de thé peco & de fin grogram, dont il acheta deux belles filles & un mouſſe, qu'il ramena dans ſa patrie en adorant le *Tien*, & en ſe recommandant à *Confucius*.

Pour moi, témoin de cette converſation, je vis clairement ce que c'eſt que la gloire; & je dis: Puiſque *Céſar* & *Jupiter* ſont inconnus dans le royaume le plus beau, le plus ancien, le plus vaſte, le plus peuplé, le mieux policé de l'univers, il vous ſied bien, ô gouverneurs de quelques petits pays! ô prédicateurs d'une petite paroiſſe, dans une petite ville! ô docteurs de Salamanque ou de Bourges! ô petits auteurs! ô peſans commentateurs! il vous ſied bien de prétendre à la réputation!

GOUT.

SECTION PREMIERE.

LE goût, ce ſens, ce don de diſcerner nos alimens, a produit dans toutes les langues connues, la métaphore qui exprime, par le mot *goût*, le ſentiment des beautés & des défauts dans tous les arts: c'eſt un diſcernement prompt, comme celui de la langue & du palais, & qui prévient, comme lui, la réflexion; il eſt, comme lui, ſenſible & voluptueux à l'égard du bon; il rejette, comme lui le mauvais avec ſoulèvement; il eſt ſouvent, comme lui, incertain & égaré, ignorant même ſi ce qu'on lui préſente doit lui plaire, & ayant quelquefois beſoin, comme lui, d'habitude pour ſe former.

Il ne ſuffit pas, pour le goût, de voir, de connaître la beauté d'un ouvrage ; il faut la ſentir, en être touché. Il ne ſuffit pas de ſentir, d'être touché d'une manière confuſe, il faut démêler les différentes nuances : rien ne doit échapper à la promptitude du diſcernement ; & c'eſt encore une reſſemblance de ce goût intellectuel, de ce goût des arts, avec le goût ſenſuel ; car le gourmet ſent & reconnaît promptement le mélange de deux liqueurs : l'homme de goût, le connaiſſeur, verra d'un coup d'œil prompt le mélange de deux ſtyles ; il verra un défaut à côté d'un agrément ; il ſera ſaiſi d'enthouſiaſme à ces vers des *Horaces* :

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ? qu'il mourût !

Il ſentira un dégoût involontaire au vers ſuivant :

Ou qu'un beau déſeſpoir alors le ſecourût.

Comme le mauvais goût, au phyſique, conſiſte à n'être flatté que par des aſſaiſonnemens trop piquans & trop recherchés, ainſi le mauvais goût, dans les arts, eſt de ne ſe plaire qu'aux ornemens étudiés, & de ne pas ſentir la belle nature.

Le goût dépravé dans les alimens eſt de choiſir ceux qui dégoûtent les autres hommes ; c'eſt une eſpèce de maladie. Le goût dépravé dans les arts eſt de ſe plaire à des ſujets qui révoltent les eſprits bien faits, de préférer le burleſque au noble, le précieux & l'affecté au beau ſimple & naturel : c'eſt une maladie de l'eſprit. On ſe forme le goût des arts beaucoup plus que le goût ſenſuel ; car dans le goût phyſique, quoiqu'on finiſſe quelquefois par aimer les choſes

pour leſquelles on avait d'abord de la répugnance, cependant la nature n'a pas voulu que les hommes en général, appriſſent à ſentir ce qui leur eſt néceſſaire ; mais le goût intellectuel demande plus de temps pour ſe former. Un jeune homme ſenſible, mais ſans aucune connaiſſance, ne diſtingue point d'abord les parties d'un grand chœur de muſique ; les yeux ne diſtinguent point d'abord dans un tableau les gradations, le clair-obſcur, la perſpective, l'accord des couleurs, la correction du deſſin ; mais peu à peu ſes oreilles apprennent à entendre, & ſes yeux à voir : il ſera ému à la première repréſentation qu'il verra d'une belle tragédie ; mais il n'y démêlera ni le mérite des unités, ni cet art délicat par lequel aucun perſonnage n'entre ni ne ſort ſans raiſon, ni cet art, encore plus grand, qui concentre des intérêts divers dans un ſeul, ni enfin les autres difficultés ſurmontées. Ce n'eſt qu'avec de l'habitude & des réflexions qu'il parvient à ſentir tout d'un coup avec plaiſir ce qu'il ne démêlait pas auparavant. Le goût ſe forme inſenſiblement dans une nation qui n'en avait pas, parce qu'on y prend peu à peu l'eſprit des bons artiſtes. On s'accoutume à voir des tableaux avec les yeux de *le Brun*, du *Pouſſin*, de *le Sueur ;* on entend la déclamation notée des ſcènes de *Quinault*, avec l'oreille de *Lulli*, & les airs & les ſymphonies, avec celle de *Rameau*. On lit les livres avec l'eſprit des bons auteurs.

Si toute une nation s'eſt réunie, dans les premiers temps de la culture des beaux arts, à aimer des auteurs pleins de défauts, & mépriſés avec le temps, c'eſt que ces auteurs avaient des beautés naturelles

que tout le monde ſentait, & qu'on n'était pas encore à portée de démêler leurs imperfections. Ainſi *Lucilius* fut chéri des Romains avant qu'*Horace* l'eût fait oublier ; *Regnier* fut goûté des Français avant que *Boileau* parût ; & ſi des auteurs anciens, qui bronchent à chaque pas, ont pourtant conſervé leur grande réputation, c'eſt qu'il ne s'eſt point trouvé d'écrivain pur & châtié chez ces nations, qui leur ait deſſillé les yeux, comme il s'eſt trouvé un *Horace* chez les Romains, un *Boileau* chez les Français.

On dit qu'il ne faut point diſputer des goûts, & on a raiſon, quand il n'eſt queſtion que du goût ſenſuel, de la répugnance qu'on a pour une certaine nourriture, de la préférence qu'on donne à une autre : on n'en diſpute point, parce qu'on ne peut corriger un défaut d'organes. Il n'en eſt pas de même dans les arts ; comme ils ont des beautés réelles, il y a un bon goût qui les diſcerne, & un mauvais goût qui les ignore, & on corrige ſouvent le défaut d'eſprit qui donne un goût de travers. Il y a auſſi des ames froides, des eſprits faux, qu'on ne peut ni échauffer ni redreſſer ; c'eſt avec eux qu'il ne faut point diſputer des goûts, parce qu'ils n'en ont point.

Le goût eſt arbitraire dans pluſieurs choſes, comme dans les étoffes, dans les parures, dans les équipages, dans ce qui n'eſt pas au rang des beaux arts ; alors il mérite plutôt le nom de fantaiſie. C'eſt la fantaiſie, plutôt que le goût, qui produit tant de modes nouvelles.

Le goût peut ſe gâter chez une nation ; ce malheur arrive d'ordinaire après les ſiècles de perfection. Les artiſtes, craignant d'être imitateurs, cherchent des

routes écartées ; ils s'éloignent de la belle nature, que leurs prédéceſſeurs ont ſaiſie : il y a du mérite dans leurs efforts ; ce mérite couvre leurs défauts. Le public, amoureux des nouveautés, court après eux ; il s'en dégoûte, & il en paraît d'autres qui ſont de nouveaux efforts pour plaire ; ils s'éloignent de la nature encore plus que les premiers : le goût ſe perd ; on eſt entouré de nouveautés, qui ſont rapidement effacées les unes par les autres ; le public ne ſait plus où il en eſt, & il regrette en vain le ſiècle du bon goût, qui ne peut plus revenir : c'eſt un dépôt que quelques bons eſprits conſervent encore loin de la foule.

Il eſt de vaſtes pays où le goût n'eſt jamais parvenu ; ce ſont ceux où la ſociété ne s'eſt point perfectionnée, où les hommes & les femmes ne ſe raſſemblent point, où certains arts, comme la ſculpture, la peinture des êtres animés, ſont défendus par la religion. Quand il y a peu de ſociété, l'eſprit eſt rétréci, ſa pointe s'émouſſe, il n'a pas de quoi ſe former le goût. Quand pluſieurs beaux arts manquent, les autres ont rarement de quoi ſe ſoutenir, parce que tous ſe tiennent par la main, & dépendent les uns des autres. C'eſt une des raiſons pourquoi les Aſiatiques n'ont jamais eu d'ouvrages bien faits preſque en aucun genre, & que le goût n'a été le partage que de quelques peuples de l'Europe.

SECTION II.

Y a-t-il un bon & un mauvais goût? oui, ſans doute, quoique les hommes diffèrent d'opinions, de mœurs, d'uſages.

Le meilleur goût en tout genre eſt d'imiter la nature avec le plus de fidélité, de force & de grâce.

Mais la grâce n'eſt elle pas arbitraire? non, puiſqu'elle conſiſte à donner aux objets qu'on repréſente de la vie & de la douceur.

Entre deux hommes dont l'un ſera groſſier, l'autre délicat, on convient aſſez que l'un a plus de goût que l'autre.

Avant que le bon temps fût venu, *Voiture* qui, dans ſa manie de broder des riens, avait quelquefois beaucoup de délicateſſe & d'agrément, écrit au grand *Condé* ſur ſa maladie :

Commencez, Seigneur, à ſonger
Qu'il importe d'être & de vivre;
Penſez à vous mieux ménager.
Quel charme a pour vous le danger
Que vous aimiez tant à le ſuivre?
Si vous aviez dans les combats
D'Amadis l'armure enchantée
Comme vous en avez le bras
Et la vaillance tant vantée,
Seigneur, je ne me plaindrais pas.
Mais en nos ſiècles où les charmes
Ne ſont pas de pareilles armes;

Qu'on voit que le plus noble ſang,
Fût-il d'Hector ou d'Alexandre,
Eſt auſſi facile à répandre
Que l'eſt celui du plus bas rang;
Que d'une force ſans ſeconde
La mort fait ſes traits élancer;
Et qu'un peu de plomb peut caſſer.
La plus belle tête du monde; (1)
Qui l'a bonne y doit regarder.
Mais une telle que la vôtre,
Ne ſe doit jamais haſarder.
Pour votre bien & pour le nôtre,
Seigneur, il vous la faut garder,
Quoi que votre eſprit ſe propoſe,
Quand votre courſe ſera cloſe,
On vous abandonnera ſort.
Croyez-moi, c'eſt ſort peu de choſe
Qu'un demi-dieu quand il eſt mort.

Ces vers paſſent encore aujourd'hui pour être pleins de goût, & pour être les meilleurs de *Voiture*.

Dans le même temps, *l'Etoile* qui paſſait pour un génie, *l'Etoile* l'un des cinq auteurs qui travaillaient aux tragédies du cardinal de *Richelieu*, *l'Etoile*, l'un des juges de *Corneille*, feſait ces vers qui ſont imprimés à la ſuite de *Malherbe* & de *Racan*:

Que j'aime en tout temps la taverne!
Que librement je m'y gouverne!
Elle n'a rien d'égal à ſoi.
J'y vois tout ce que j'y demande,

(1) M de *Voltaire* a imité & embelli cette idée dans une epître au roi de Pruſſe.

Et les torchons y ſont pour moi
De fine toile de Hollande.

Il n'eſt point de lecteur qui ne convienne que les vers de *Voiture* ſont d'un courtiſan qui a le bon goût en partage, & ceux de *l'Etoile* d'un homme groſſier ſans eſprit.

C'eſt dommage qu'on puiſſe dire de *Voiture :* Il eut du goût cette fois là. Il n'y a certainement qu'un goût déteſtable dans plus de mille vers pareils à ceux-ci :

Quand nous fûmes dans Etampes
Nous parlâmes fort de vous,
J'en ſoupirai quatre coups,
Et j'en eus la goûtte crampe.
Etampe & crampe vraiment
Riment merveilleuſement.
Nous trouvâmes près Sercote,
(Cas étrange & vrai pourtant)
Des bœufs qu'on voyait broutant
Deſſus le haut d'une motte.
Et plus bas quelques cochons
Avec nombre de moutons &c.

La fameuſe lettre de la carpe au brochet, & qui lui fit tant de réputation, n'eſt-elle pas une plaiſanterie trop pouſſée, trop longue, & en quelques endroits trop peu naturelle ? n'eſt-ce pas un mélange de fineſſe & de groſſièreté, de vrai & de faux ? Fallait-il dire au grand *Condé*, nommé le *brochet* dans une ſociété de la cour, qu'à ſon nom *les baleines du Nord ſuaient à groſſes gouttes*, & que les gens de l'empereur penſaient le frire & le manger avec un grain de ſel ?

Eſt-ce un bon goût d'écrire tant de lettres ſeulement pour montrer un peu de cet eſprit qui conſiſte en jeux de mots & en pointes?

N'eſt-on pas révolté quand *Voiture* dit au grand *Condé*, ſur la priſe de Dunkerque : *Je crois que vous prendriez la lune avec les dents?*

Il ſemble que ce faux goût fut inſpiré à *Voiture* par le *Marini* qui était venu en France avec la reine *Marie de Médicis*. *Voiture* & *Coſtar* le citent très-ſouvent dans ſes lettres comme un modèle. Ils admirent ſa deſcription de la roſe fille d'avril, vierge & reine, aſſiſe ſur un trône épineux, tenant majeſtueuſement le ſceptre des fleurs, ayant pour courtiſans & pour miniſtres la famille laſcive des zéphyrs, & portant la couronne d'or & le manteau d'écarlate.

Bella figlia d'Aprile
Verginella e reina
Su lo ſpinoſo trono
Del verde coſpo aſſiſa
De' fior' lo ſcettro in maeſta ſoſtiene;
E corteggiata intorno
Da laſciva famiglia
Di zephiri miniſtri
Porta d'or' la corona e d'oſtro il manto.

Voiture cite avec complaiſance, dans ſa trente cinquième lettre à *Coſtar*, l'atome ſonnant du *Marini*, la voix emplumée, le ſouffle vivant vêtu de plumes, la plume ſonore, le chant ailé, le petit eſprit d'harmonie caché dans de petites entrailles, & tout cela pour dire un roſſignol.

Una voce pennuta, un ſuon' volante,
E veſtito di penne, un vivo fiato,
Una piuma canora, un canto alato,
Un ſpirituel che d'armonia compoſto
Vive in anguſte viſcere naſcoto.

Balzac avait un mauvais goût tout contraire ; il écrivait des lettres familières avec une étrange emphaſe. Il écrit au cardinal de *la Valette* que, ni dans les déſerts de la Lybie ni dans les abymes de la mer, il n'y eut jamais un ſi furieux monſtre que la ſciatique, & que ſi les tyrans dont la mémoire nous eſt odieuſe euſſent eu tels inſtrumens de leur cruauté, c'eût été la ſciatique que les martyrs euſſent endurée pour la religion.

Ces exagérations emphatiques, ces longues périodes meſurées, ſi contraires au ſtyle épiſtolaire, ces déclamations faſtidieuſes, hériſſées de grec & de latin au ſujet de deux ſonnets aſſez médiocres qui partageaient la cour & la ville, & ſur la pitoyable tragédie d'Hérode infanticide, tout cela était d'un temps où le goût n'était pas encore formé. Cinna même & les Lettres provinciales, qui étonnèrent la nation, ne la dérouillèrent pas encore.

Les connaiſſeurs diſtinguent ſurtout dans le même homme le temps où ſon goût était formé, celui où il acquit ſa perfection, celui où il tomba en décadence. Quel homme d'un eſprit un peu cultivé ne ſentira pas l'extrême différence des beaux morceaux de Cinna, & de ceux du même auteur dans ſes vingt dernières tragédies ?

Dis-moi donc, lorſqu'Othon s'eſt offert à Camille,
A-t-il été content? a-t-elle été facile ?

Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet ?
Comment l'a-t-elle pris ? & comment l'a-t-il fait ?
(CORNEILLE.)

Eſt-il parmi les gens de lettres quelqu'un qui ne reconnaiſſe le goût perfectionné de *Boileau* dans ſon Art poëtique, & ſon goût non encore rafiné dans ſa ſatire ſur les embarras de Paris, où il peint des chats dans les gouttières ?

L'un miaule en grondant comme un tigre en furie,
L'autre roule ſa voix comme un enfant qui crie :
Ce n'eſt pas tout encor, les ſouris & les rats
Semblent pour m'éveiller s'entendre avec les chats.

S'il avait vécu alors dans la bonne compagnie, elle lui aurait conſeillé d'exercer ſon talent ſur des objets plus dignes d'elle que des chats, des rats & des ſouris.

Comme un artiſte forme peu à peu ſon goût, une nation forme auſſi le ſien. Elle croupit des ſiècles entiers dans la barbarie, enſuite il s'élève une faible aurore ; enfin le grand jour paraît, après lequel on ne voit plus qu'un long & triſte crépuſcule.

Nous convenons tous depuis long-temps, que, malgré les ſoins de *François I* pour faire naître le goût des beaux arts en France, ce bon goût ne put jamais s'établir que vers le ſiècle de *Louis XIV;* & nous commençons à nous plaindre que le ſiècle préſent dégénère.

Les Grecs du bas empire avouaient que le goût qui régnait du temps de *Périclès* était perdu chez eux. Les Grecs modernes conviennent qu'ils n'en ont aucun.

Quintilien reconnaît que le goût des Romains commençait à ſe corrompre de ſon temps.

* Nous avons vu à l'article *Art dramatique* combien *Lopez de Véga* ſe plaignait du mauvais goût des Eſpagnols.

Les Italiens s'aperçurent les premiers que tout dégénérait chez eux, quelque temps après leur immortel *Seicento*, & qu'ils voyaient périr la plupart des arts qu'ils avaient fait naître.

Addiſſon attaque ſouvent le mauvais goût de ſes compatriotes dans plus d'un genre, ſoit quand il ſe moque de la ſtatue d'un amiral en perruque quarrée, ſoit quand il témoigne ſon mépris pour les jeux de mots employés ſérieuſement, ou quand il condamne des jongleurs introduits dans les tragédies.

Si donc les meilleurs eſprits d'un pays conviennent que le goût a manqué en certains temps à leur patrie, les voiſins peuvent le ſentir comme les compatriotes; & de même qu'il eſt évident que parmi nous tel homme a le goût bon & tel autre mauvais, il peut être évident auſſi que de deux nations contemporaines l'une a un goût rude & groſſier, l'autre fin & naturel.

Le malheur eſt que quand on prononce cette vérité, on révolte la nation entière dont on parle, comme on cabre un homme de mauvais goût lorſqu'on veut le ramener.

Le mieux eſt donc d'attendre que le temps & l'exemple inſtruiſe une nation qui péche par le goût. C'eſt ainſi que les Eſpagnols commencent à réformer leur théâtre, & que les Allemands eſſayent d'en former un.

Du goût particulier d'une nation.

Il eſt des beautés de tous les temps & de tous les pays, mais il eſt auſſi des beautés locales. L'éloquence doit être par-tout perſuaſive, la douleur touchante, la colère impétueuſe, la ſageſſe tranquille ; mais les détails qui pourront plaire à un citoyen de Londres, pourront ne faire aucun effet ſur un habitant de Paris ; les Anglais tireront plus heureuſement leurs comparaiſons, leurs métaphores de la marine, que ne feront des pariſiens qui voient rarement des vaiſſeaux. Tout ce qui tiendra de près à la liberté d'un anglais, à ſes droits, à ſes uſages, fera plus d'impreſſion ſur lui que ſur un français.

La température du climat introduira dans un pays froid & humide un goût d'architecture, d'ameublemens, de vêtemens qui ſera fort bon, & qui ne pourra être reçu à Rome, en Sicile.

Théocrite & *Virgile* ont dû vanter l'ombrage & la fraîcheur des eaux dans leurs églogues : *Thomſon*, dans ſa deſcription des ſaiſons, aura dû faire des deſcriptions toutes contraires.

Une nation éclairée, mais peu ſociable, n'aura point les mêmes ridicules qu'une nation auſſi ſpirituelle, mais livrée à la ſociété juſqu'à l'indiſcrétion ; & ces deux peuples conſéquemment n'auront pas la même eſpèce de comédie.

La poëſie ſera différente chez le peuple qui renferme les femmes, & chez celui qui leur accorde une liberté ſans bornes.

Mais il ſera toujours vrai de dire que *Virgile* a mieux

peint ſes tableaux que *Thomſon* n'a peint les ſiens, & qu'il y a eu plus de goût ſur les bords du Tibre que ſur ceux de la Tamiſe; que les ſcènes naturelles du *Paſtor fido* ſont incomparablement ſupérieures aux bergeries de *Racan*; que *Racine* & *Moliere* ſont des hommes divins à l'égard des auteurs des autres théâtres.

Du goût des connaiſſeurs.

En général le goût fin & ſûr conſiſte dans le ſentiment prompt d'une beauté parmi des défauts, & d'un défaut parmi des beautés.

Le gourmet eſt celui qui diſcernera le mélange de deux vins, qui ſentira ce qui domine dans un mets, tandis que les autres convives n'auront qu'un ſentiment confus & égaré.

Ne ſe trompe-t-on pas quand on dit que c'eſt un malheur d'avoir le goût trop délicat, d'être trop connaiſſeur? qu'alors on eſt trop choqué des défauts, & trop inſenſible aux beautés? qu'enfin on perd à être trop difficile? n'eſt-il pas vrai au contraire qu'il n'y a véritablement de plaiſir que pour les gens de goût? ils voient, ils entendent, ils ſentent ce qui échappe aux hommes moins ſenſiblement organiſés, & moins exercés.

Le connaiſſeur en muſique, en peinture, en architecture, en poëſie, en médailles &c. éprouve des ſenſations que le vulgaire ne ſoupçonne pas; le plaiſir même de découvrir une faute le flatte, & lui fait ſentir les beautés plus vivement. C'eſt l'avantage des bonnes vues ſur les mauvaiſes. L'homme de goût a d'autres yeux, d'autres oreilles, un autre tact que

l'homme groſſier. Il eſt choqué des draperies meſquines de *Raphaël*, mais il admire la noble correction de ſon deſſin. Il a le plaiſir d'apercevoir que les enfans de *Laocoon* n'ont nulle proportion avec la taille de leur père; mais tout le groupe le fait friſſonner, tandis que d'autres ſpectateurs ſont tranquilles.

Le célèbre ſculpteur, homme de lettres & de génie, qui a fait la ſtatue coloſſale de *Pierre I* à Pétersbourg, critique avec raiſon l'attitude du *Moïſe* de *Michel-Ange*, & ſa petite veſte ſerrée qui n'eſt pas même le coſtume oriental; en même temps il s'extaſie en contemplant l'air de tête.

Exemples du bon & du mauvais goût, tirés des tragédies françaiſes & anglaiſes.

Je ne parlerai point ici de quelques auteurs anglais, qui, ayant traduit des pièces de *Molière*, l'ont inſulté dans leurs préfaces, ni de ceux qui de deux tragédies de *Racine* en ont fait une, & qui l'ont encore chargée de nouveaux incidens pour ſe donner le droit de cenſurer la noble & féconde ſimplicité de ce grand-homme.

De tous les auteurs qui ont écrit en Angleterre ſur le goût, ſur l'eſprit & l'imagination, & qui ont prétendu à une critique judicieuſe, *Addiſſon* eſt celui qui a le plus d'autorité : ſes ouvrages ſont très-utiles ; on a déſiré ſeulement qu'il n'eût pas trop ſouvent ſacrifié ſon propre goût au déſir de plaire à ſon parti, & de procurer un prompt debit aux feuilles du Spectateur qu'il compoſait avec *Steele*.

Cependant,

Cependant, il a ſouvent le courage de donner la préférence au théâtre de Paris ſur celui de Londres; il fait ſentir les défauts de la ſcène anglaiſe; & quand il écrivit ſon Caton, il ſe donna bien de garde d'imiter le ſtyle de *Shakeſpeare*. S'il avait ſu traiter les paſſions, ſi la chaleur de ſon ame eût répondu à la dignité de ſon ſtyle, il aurait réformé ſa nation. Sa pièce, étant une affaire de parti, eut un ſuccès prodigieux. Mais quand les factions furent éteintes, il ne reſta à la tragédie de Caton que de très-beaux vers & de la froideur. Rien n'a plus contribué à l'affermiſſement de l'empire de *Shakeſpeare*. Le vulgaire en aucun pays ne ſe connaît en beaux vers; & le vulgaire anglais aime mieux des princes qui ſe diſent des injures, des femmes qui ſe roulent ſur la ſcène, des aſſaſſinats, des exécutions criminelles, des revenans qui rempliſſent le théâtre en foule, des ſorciers, que l'éloquence la plus noble & la plus ſage.

Colliers a très-bien ſenti les défauts du théâtre anglais, mais étant ennemi de cet art par une ſuperſtition barbare dont il était poſſédé, il déplut trop à la nation pour qu'elle daignât s'éclairer par lui; il fut haï & mépriſé.

Warburton évêque de Gloceſter a commenté *Shakeſpeare* de concert avec *Pope*: mais ſon commentaire ne roule que ſur les mots. L'auteur des trois volumes des Elémens de critique cenſure *Shakeſpeare* quelquefois; mais il cenſure beaucoup plus *Racine* & nos auteurs tragiques.

Le grand reproche que tous les critiques anglais nous font, c'eſt que tous nos héros ſont des Français, des perſonnages de roman, des amans tels qu'on en

trouve dans Clélie, dans Aſtrée & dans Zaïde. L'auteur des Elemens de critique reprend ſurtout très-ſévérement *Corneille* d'avoir fait parler ainſi *Céſar* à *Cléopâtre*.

C'était pour acquérir un droit ſi précieux
Que combattait par-tout mon bras ambitieux ;
Et dans Pharſale même il a tiré l'épée
Plus pour le conſerver que pour vaincre Pompée.
Je l'ai vaincu, princeſſe, & le Dieu des combats
M'y favoriſait moins que vos divins appas :
Ils conduiſaient ma main, ils enflaient mon courage ;
Cette pleine victoire eſt leur dernier ouvrage.

Le critique anglais trouve ces fadeurs ridicules & extravagantes ; il a ſans doute raiſon : les Français ſenſés l'avaient dit avant lui. Nous regardons comme une règle inviolable ces préceptes de *Boileau*.

Qu'Achille aime autrement que Tirſis & Philène ;
N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamène.

Nous ſavons bien que *Céſar* ayant en effet aimé *Cléopâtre*, *Corneille* le devait faire parler autrement, & que ſurtout cet amour eſt très-inſipide dans la tragédie de la Mort de Pompée. Nous ſavons que *Corneille*, qui a mis de l'amour dans toutes ſes pièces, n'a jamais traité convenablement cette paſſion, excepté dans quelques ſcènes du Cid imitées de l'eſpagnol. Mais auſſi toutes les nations conviennent avec nous qu'il a déployé un très-grand génie, un ſens profond, une force d'eſprit ſupérieure dans Cinna, dans pluſieurs ſcènes des Horaces, de Pompée, de Polyeucte, dans la dernière ſcène de Rodogune.

Si l'amour eſt inſipide dans preſque toutes ſes pièces, nous ſommes les premiers à le dire; nous convenons tous que ſes héros ne ſont que des raiſonneurs dans ſes quinze ou ſeize derniers ouvrages. Les vers de ces pièces ſont durs, obſcurs, ſans harmonie, ſans grâce. Mais s'il s'eſt élevé infiniment au-deſſus de *Shakeſpeare* dans les tragédies de ſon bon temps, il n'eſt jamais tombé ſi bas dans les autres; & s'il fait dire malheureuſement à *Céſar*

Qu'il vient ennoblir, par le titre de captif, le titre de vainqueur à préſent effectif, *Céſar* ne dit point chez lui les extravagances qu'il débite dans *Shakeſpeare*. Ses héros ne ſont point l'amour à *Catau* comme le roi *Henri V*; on ne voit point chez lui de prince s'écrier comme *Richard II*:

„ O terre de mon royaume! ne nourris pas mon „ ennemi; mais que les araignées qui ſucent ton „ venin, & que les lourds crapauds ſoient ſur ſa „ route; qu'ils attaquent ſes pieds perfides, qui les „ foulent de ſes pas uſurpateurs. Ne produis que „ de puans chardons pour eux; & quand ils voudront „ cueillir une fleur ſur ton ſein, ne leur préſente „ que des ſerpens en embuſcade. „

On ne voit point chez *Corneille* un héritier du trône s'entretenir avec un général d'armée, avec ce beau naturel que *Shakeſpeare* étale dans le prince de Galles, qui fut depuis le roi *Henri IV*. (*a*)

Le général demande au prince quelle heure il eſt. Le prince lui répond; „ Tu as l'eſprit ſi gras pour „ avoir bu du vin d'Eſpagne, pour t'être débou- „ tonné après ſouper, pour avoir dormi ſur un banc

(*a*) Scène II du premier acte de la vie & la mort de *Henri IV*.

„ après dîner, que tu as oublié ce que tu devrais „ ſavoir. Que diable t'importe l'heure qu'il eſt? à „ moins que les heures ne ſoient des taſſes de vin, „ que les minutes ne ſoient des hachis de chapons, „ que les cloches ne ſoient des langues de maque- „ relles, les cadrans des enſeignes de mauvais lieux, „ & le ſoleil lui-même une fille de joie en taffetas „ couleur de feu. „

Comment *Warburton* n'a-t-il pas rougi de commenter ces groſſièretés infames? travaillait-il pour l'honneur du théâtre & de l'Egliſe anglicane?

Rareté des gens de goût.

On eſt affligé quand on conſidère, ſurtout dans les climats froids & humides, cette foule prodigieuſe d'hommes qui n'ont pas la moindre étincelle de goût, qui n'aiment aucun des beaux arts, qui ne liſent jamais, & dont quelques-uns feuillettent tout au plus un journal une fois par mois pour être au courant, & pour ſe mettre en état de parler au hazard des choſes dont ils ne peuvent avoir que des idées confuſes.

Entrez dans une petite ville de province, rarement vous y trouverez un ou deux libraires. Il en eſt qui en ſont entiérement privées. Les juges, les chanoines, l'évêque, le ſubdélégué, l'élu, le receveur du grenier à ſel, le citoyen aiſé, perſonne n'a de livres, perſonne n'a l'eſprit cultivé; on n'eſt pas plus avancé qu'au douzième ſiècle. Dans les capitales des provinces, dans celles mêmes qui ont des académies, que le goût eſt rare!

Il faut la capitale d'un grand royaume pour y établir la demeure du goût ; encore n'eſt-il le partage que du très-petit nombre ; toute la populace en eſt exclue. Il eſt inconnu aux familles bourgeoiſes où l'on eſt continuellement occupé du ſoin de ſa fortune, des détails domeſtiques & d'une groſſière oiſiveté, amuſé par une partie de jeu. Toutes les places qui tiennent à la judicature, à la finance, au commerce, ferment la porte aux beaux arts. C'eſt la honte de l'eſprit humain que le goût, pour l'ordinaire, ne s'introduiſe que chez l'oiſiveté opulente. J'ai connu un commis des bureaux de Verſailles, né avec beaucoup d'eſprit, qui diſait : Je ſuis bien malheureux, je n'ai pas le temps d'avoir du goût.

Dans une ville telle que Paris, peuplée de plus de ſix cents mille perſonnes, je ne crois pas qu'il y en ait trois mille qui aient le goût des beaux arts. Qu'on repréſente un chef-d'œuvre dramatique, ce qui eſt ſi rare, & qui doit l'être, on dit tout Paris eſt enchanté ; mais on en imprime trois mille exemplaires tout au plus.

Parcourez aujourd'hui l'Aſie, l'Afrique, la moitié du Nord, où verrez-vous le goût de l'éloquence, de la poëſie, de la peinture, de la muſique ? preſque tout l'univers eſt barbare.

Le goût eſt donc comme la philoſophie, il appartient à un très-petit nombre d'ames privilégiées.

Le grand bonheur de la France fut d'avoir dans *Louis XIV* un roi qui était né avec du goût.

Pauci, quos æquus amavit
Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
Diis geniti potuere.

C'eſt en vain qu'*Ovide* a dit que DIEU nous créa pour regarder le ciel. *Erectos ad ſydera tollere vultus :* Les hommes ſont preſque tous courbés vers la terre.

Pourquoi jamais une ſtatue informe, un mauvais tableau où les figures ſont eſtropiées, n'ont-ils jamais paſſé pour des chefs-d'œuvre ? Pourquoi jamais une maiſon chétive & ſans aucune proportion n'a-t-elle été regardée comme un beau monument d'architecture ? D'où vient qu'en muſique des ſons aigres & diſcordans n'ont-ils flatté l'oreille de perſonne ? & que cependant de très-mauvaiſes tragédies barbares, écrites dans un ſtyle d'allobroge, ont réuſſi, même après les ſcènes ſublimes qu'on trouve dans *Corneille*, & les tragédies touchantes de *Racine*, & le peu de pièces bien écrites qu'on peut avoir eues depuis cet élégant poëte ? Ce n'eſt qu'au théâtre qu'on voit quelquefois réuſſir des ouvrages déteſtables ſoit tragiques, ſoit comiques.

Quelle en eſt la raiſon ? C'eſt que l'illuſion ne règne qu'au théâtre ; c'eſt que le ſuccès y dépend de deux ou trois acteurs, quelquefois d'un ſeul, & ſurtout d'une cabale qui fait tous ſes efforts tandis que les gens de goût n'en ſont aucun. Cette cabale ſubſiſte ſouvent une génération entière. Elle eſt d'autant plus active que ſon but eſt bien moins d'élever un auteur que d'en abaiſſer un autre. Il faut un ſiècle pour mettre aux choſes leur véritable prix dans ce ſeul genre.

Ce ſont les gens de goût ſeuls qui gouvernent à la longue l'empire des arts. Le *Pouſſin* fut obligé de ſortir de France pour laiſſer la place à un mauvais

peintre. *Le Moine* ſe tua de déſeſpoir. *Vanlo* fut prêt d'aller exercer ailleurs ſes talens. Les connaiſſeurs ſeuls les ont mis tous trois à leur place. On voit ſouvent en tout genre les plus mauvais ouvrages avoir un ſuccès prodigieux. Les ſoléciſmes, les barbariſmes, les ſentimens les plus faux, l'ampoulé le plus ridicule ne ſont pas ſentis pendant un temps, parce que la cabale & le ſot enthouſiaſme du vulgaire cauſent une ivreſſe qui ne ſent rien. Les connaiſſeurs ſeuls ramènent à la longue le public, & c'eſt la ſeule différence qui exiſte entre les nations les plus eclairées & les plus groſſières, car le vulgaire de Paris n'a rien au-deſſus d'un autre vulgaire; mais il y a dans Paris un nombre aſſez conſidérable d'eſprits cultivés pour mener la foule. Cette foule ſe conduit preſqu'en un moment dans les mouvemens populaires; mais il faut pluſieurs années pour fixer ſon goût dans les arts.

GOUVERNEMENT.

SECTION PREMIERE.

IL faut que le plaiſir de gouverner ſoit bien grand, puiſque tant de gens veulent s'en mêler. Nous avons beaucoup plus de livres ſur le gouvernement qu'il n'y a de princes ſur la terre. Que DIEU me préſerve ici d'enſeigner les rois, & meſſieurs leurs miniſtres, & meſſieurs leurs valets de chambre, & meſſieurs leurs confeſſeurs, & meſſieurs leurs fermiers-généraux! Je n'y entends rien, je les révère tous. Il n'appartient qu'à M. *Wilkes* de peſer dans ſa balance

anglaiſe ceux qui ſont à la tête du genre-humain : de plus, il ſeraît bien étrange qu'avec trois ou quatre mille volumes ſur le gouvernement, avec Machiavel & la Politique de l'écriture ſainte par *Boſſuet*, avec le Citoyen financier, le Guidon des finances, le Moyen d'enrichir un Etat &c. il y eût encore quelqu'un qui ne ſût pas parfaitement tous les devoirs des rois & l'art de conduire les hommes.

Le profeſſeur *Puffendorf* (*a*) ou le baron *Puffendorf* dit que le roi *David*, ayant juré de ne jamais attenter à la vie de *Semeï* ſon conſeiller privé, ne trahit point ſon ſerment quand il ordonna (ſelon l'hiſtoire juive) à ſon fils *Salomon* de faire aſſaſſiner *Semeï*, *parce que David ne s'était engagé que pour lui ſeul à ne pas tuer Semeï*. Le baron, qui réprouve ſi hautement les reſtrictions mentales des jéſuites, en permet une ici à l'oint *David*, qui ne ſera pas du goût des conſeillers d'Etat.

Peſez les paroles de *Boſſuet* dans ſa Politique de l'écriture ſainte à monſeigneur le dauphin. *Voilà donc la royauté attachée par ſucceſſion à la maiſon de David & de Salomon, & le trône de David eſt affermi à jamais.* (*b*) (quoique ce petit eſcabeau appelé *trône* ait très-peu duré) *En vertu de cette loi l'aîné devait ſuccéder au préjudice de ſes frères : c'eſt pourquoi Adonias, qui était l'aîné, dit à Betzabée mère de Salomon : Vous ſavez que le royaume était à moi, & tout Iſraël m'avait reconnu : mais le Seigneur a transféré le royaume à mon frère Salomon.* Le droit d'*Adonias* était inconteſtable ; *Boſſuet* le dit expreſſément à la fin de cet article. *Le Seigneur a*

(*a*) *Puffendorf*, liv. IV, chap. XI, article XIII.
(*b*) Liv. II, propoſ. IX.

transféré n'eſt qu'une expreſſion ordinaire, qui veut dire, j'ai perdu mon bien, on m'a enlevé mon bien. *Adonias* était né d'une femme légitime ; la naiſſance de ſon cadet n'était que le fruit d'un double crime.

A moins donc, dit *Boſſuet*, *qu'il n'arrivât quelque choſe d'extraordinaire, l'aîné devait ſuccéder.* Or cet extraordinaire fut que *Salomon*, né d'un mariage fondé ſur un double adultère & ſur un meurtre, fit aſſaſſiner au pied de l'autel ſon frère aîné, ſon roi légitime, dont les droits étaient ſoutenus par le pontiſe *Abiathar* & par le général *Joab.* Après cela avouons qu'il eſt plus difficile qu'on ne penſe de prendre des leçons du droit des gens & du gouvernement dans l'écriture ſainte, donnée aux Juifs, & enſuite à nous pour des intérêts plus ſublimes.

Que le ſalut du peuple ſoit la loi ſuprême, telle eſt la maxime fondamentale des nations ; mais on fait conſiſter le ſalut du peuple à égorger une partie des citoyens dans toutes les guerres civiles. Le ſalut d'un peuple eſt de tuer ſes voiſins & de s'emparer de leurs biens dans toutes les guerres étrangères. Il eſt encore difficile de trouver là un droit des gens bien ſalutaire, & un gouvernement bien favorable à l'art de penſer & à la douceur de la ſociété.

Il y a des figures de géométrie très-régulières & parfaites en leur genre ; l'arithmétique eſt parfaite, beaucoup de métiers ſont exercés d'une manière toujours uniforme & toujours bonne ; mais pour le gouvernement des hommes, peut-il jamais en être un bon, quand tous ſont fondés ſur des paſſions qui ſe combattent ?

Il n'y a jamais eu de couvens de moines ſans diſcorde ; il eſt donc impoſſible qu'elle ne ſoit dans les royaumes. Chaque gouvernement eſt non-ſeulement comme les couvens, mais comme les ménages : il n'y en a point ſans querelles ; & les querelles de peuple à peuple, de prince à prince, ont toujours été ſanglantes ; celles des ſujets avec leurs ſouverains n'ont pas quelquefois été moins funeſtes : comment faut-il faire ? ou riſquer, ou ſe cacher.

SECTION II.

PLUS d'un peuple ſouhaite une conſtitution nouvelle ; les Anglais voudraient changer de miniſtres tous les huit jours ; mais ils ne voudraient pas changer la forme de leur gouvernement.

Les Romains modernes ſont tous fiers de l'égliſe de St Pierre, & de leurs anciennes ſtatues grecques ; mais le peuple voudrait être mieux nourri, mieux vêtu, dût-il être moins riche en bénédictions : les pères de famille ſouhaiteraient que l'Egliſe eût moins d'or, & qu'il y eût plus de blé dans leurs greniers : ils regrettent le temps où les apôtres allaient à pied, & où les citoyens romains voyageaient de palais en palais en litière.

On ne ceſſe de nous vanter les belles républiques de la Grèce : il eſt ſûr que les Grecs aimeraient mieux le gouvernement des *Périclès* & des *Démoſthènes* que celui d'un bacha ; mais dans leurs temps les plus floriſſans ils ſe plaignaient toujours ; la diſcorde, la haine étaient au dehors entre toutes les

villes, & au dedans dans chaque cité. Ils donnaient des lois aux anciens Romains qui n'en avaient pas encore ; mais les leurs étaient ſi mauvaiſes qu'ils les changèrent continuellement.

Quel gouvernement que celui où le juſte *Ariſtide* était banni, *Phocion* mis à mort, *Socrate* condamné à la ciguë après avoir été berné par *Ariſtophane* ; où l'on voit les *Amphictions* livrer imbécillement la Grèce à *Philippe*, parce que les Phocéens avaient labouré un champ qui était du domaine d'*Apollon* ! Mais le gouvernement des monarchies voiſines était pire.

Puffendorf promet d'examiner quelle eſt la meilleure forme de gouvernement : il vous dit (*c*) *que pluſieurs prononcent en faveur de la monarchie, & d'autres au contraire ſe déchaînent furieuſement contre les rois, & qu'il eſt hors de ſon ſujet d'examiner en détail les raiſons de ces derniers.*

Si quelque lecteur malin attend ici qu'on lui en diſe plus que *Puffendorf*, il ſe trompera beaucoup.

Un ſuiſſe, un hollandais, un noble vénitien, un pair d'Angleterre, un cardinal, un comte de l'empire diſputaient un jour en voyage ſur la préférence de leurs gouvernemens ; perſonne ne s'entendit, chacun demeura dans ſon opinion ſans en avoir une bien certaine, & ils s'en retournèrent chez eux ſans avoir rien conclu, chacun louant ſa patrie par vanité, & s'en plaignant par ſentiment.

Quelle eſt donc la deſtinée du genre-humain ? preſque nul grand peuple n'eſt gouverné par lui-même.

Partez de l'Orient pour faire le tour du monde,

(*c*) Liv. VII, chap. V.

le Japon a fermé ſes ports aux étrangers, dans la juſte crainte d'une révolution affreuſe.

La Chine a ſubi cette révolution ; elle obéit à des tartares moitié mantchoux, moitié huns; l'Inde a des tartares mogols. L'Euphrate, le Nil, l'Oronte, la Grèce, l'Epire ſont encore ſous le joug des Turcs. Ce n'eſt point une race anglaiſe qui règne en Angleterre ; c'eſt une famille allemande qui a ſuccédé à un prince hollandais ; & celui-ci à une famille écoſſaiſe, laquelle avait ſuccédé à une famille angevine, qui avait remplacé une famille normande, qui avait chaſſé une famille ſaxonne & uſurpatrice. L'Eſpagne obéit à une famille françaiſe, qui ſuccéda à une race autrichienne ; cette autrichienne à des familles qui ſe vantaient d'être viſigothes ; ces viſigoths avaient été chaſſés long-temps par des arabes, après avoir ſuccédé aux Romains, qui avaient chaſſé les Carthaginois.

La Gaule obéit à des francs après avoir obéi à des préfets romains.

Les mêmes bords du Danube ont appartenu aux Germains, aux Romains, aux Arabes, aux Slaves, aux Bulgares, aux Huns, à vingt familles différentes, & preſque toutes étrangères.

Et qu'a-t-on vu de plus étranger à Rome que tant d'empereurs nés dans des provinces barbares, & tant de papes nés dans des provinces non moins barbares ? Gouverne qui peut. Et quand on eſt parvenu à être le maître, on gouverne comme on peut. (*)

(*) Voyez *Lois*.

SECTION III.

UN voyageur racontait ce qui ſuit en 1769 : J'ai vu dans mes courſes un pays aſſez grand & aſſez peuplé, dans lequel toutes les places s'achètent ; non pas en ſecret & pour frauder la loi comme ailleurs, mais publiquement & pour obéir à la loi. On y met à l'encan le droit de juger ſouverainement de l'honneur, de la fortune & de la vie des citoyens, comme on vend quelques arpens de terre. (*d*) Il y a des commiſſions très-importantes dans les armées, qu'on ne donne qu'au plus offrant. Le principal myſtère de leur religion ſe célèbre pour trois petits ſeſterces ; & ſi le célébrant ne trouve point ce ſalaire, il reſte oiſif comme un gagne-denier ſans emploi.

Les fortunes dans ce pays ne ſont point le prix de l'agriculture ; elles ſont le réſultat d'un jeu de haſard que pluſieurs jouent en ſignant leurs noms, & en feſant paſſer ces noms de main en main. S'ils perdent, ils rentrent dans la fange dont ils ſont ſortis, ils diſparaiſſent ; s'ils gagnent, ils parviennent à entrer de part dans l'adminiſtration publique ; ils marient leurs filles à des mandarins, & leurs fils deviennent auſſi eſpèces de mandarins.

Une partie conſidérable des citoyens a toute ſa ſubſiſtance aſſignée ſur une maiſon qui n'a rien ; & cent perſonnes ont acheté chacune cent mille écus le droit de recevoir & de payer l'argent dû à ces

(*d*) Si ce voyageur avait paſſé dans ce pays même deux ans après, il aurait vu cette infame coutume abolie, & quatre ans encore après, il l'aurait trouvée rétablie.

citoyens ſur cet hôtel imaginaire ; droit dont ils n'uſent jamais, ignorant profondément ce qui eſt ſenſé paſſer par leurs mains.

Quelquefois on entend crier par les rues une propoſition faite à quiconque a un peu d'or dans ſa caſſette, de s'en deſſaiſir pour acquérir un quarré de papier admirable, qui vous fera paſſer ſans aucun ſoin une vie douce & commode. Le lendemain on vous crie un ordre qui vous force à changer ce papier contre un autre qui ſera bien meilleur. Le ſurlendemain on vous étourdit d'un nouveau papier qui annulle les deux premiers. Vous êtes ruiné ; mais de bonnes têtes vous conſolent, en vous aſſurant que dans quinze jours les colporteurs de la ville vous crieront une propoſition plus engageante.

Vous voyagez dans une province de cet empire & vous y achetez des choſes néceſſaires au vêtir, au manger, au boire, au coucher. Paſſez-vous dans une autre province, on vous fait payer des droits pour toutes ces denrées, comme ſi vous veniez d'Afrique. Vous en demandez la raiſon, on ne vous répond point ; ou ſi l'on daigne vous parler, on vous répond que vous venez d'une province *réputée étrangère*, & que par conſequent il faut payer pour la commodité du commerce. Vous cherchez en vain à comprendre comment des provinces du royaume ſont étrangères au royaume.

Il y a quelque temps qu'en changeant de chevaux, & me ſentant affaibli de fatigue, je demandai un verre de vin au maître de la poſte. Je ne ſaurais vous le donner, me dit-il ; les commis à la ſoif qui ſont en très-grand nombre, & tous fort ſobres,

me feraient payer le *trop bu*, ce qui me ruinerait. Ce n'eſt point trop boire, lui dis-je, que de ſe ſuſtenter d'un verre de vin ; & qu'importe que ce ſoit vous ou moi qui ait avalé ce verre ?

Monſieur, repliqua-t-il, nos lois ſur la ſoif ſont bien plus belles que vous ne penſez. Dès que nous avons fait la vendange, les locataires du royaume nous députent des médecins qui viennent viſiter nos caves. Ils mettent à part autant de vin qu'ils jugent à propos de nous en laiſſer boire pour notre ſanté. Ils reviennent au bout de l'année ; & s'ils jugent que nous avons excédé d'une bouteille l'ordonnance, ils nous condamnent à une forte amende ; & pour peu que nous ſoyons récalcitrans on nous envoie à Toulon boire de l'eau de la mer. Si je vous donnais le vin que vous me demandez, on ne manquerait pas de m'accuſer d'avoir trop bu ; vous voyez ce que je riſquerais avec les intendans de notre ſanté.

J'admirai ce régime ; mais je ne fus pas moins ſurpris lorſque je rencontrai un plaideur au déſeſpoir qui m'apprit qu'il venait de perdre au-delà du ruiſſeau le plus prochain le même procès qu'il avait gagné la veille au-deçà. Je ſus par lui qu'il y a dans le pays autant de codes différens que de villes. Sa converſation excita ma curioſité. Notre nation eſt ſi ſage, me dit-il, qu'on n'y a rien réglé. Les lois, les coutumes, les droits des corps, les rangs, les prééminences, tout y eſt arbitraire, tout y eſt abandonné à la prudence de la nation.

J'étais encore dans le pays lorſque ce peuple eut une guerre avec quelques-uns de ſes voiſins. On appelait cette guerre *la ridicule*, parce qu'il y avait

beaucoup à perdre & rien à gagner. J'allai voyager ailleurs, & je ne revins qu'à la paix. La nation, à mon retour, paraiſſait dans la dernière miſère; elle avait perdu ſon argent, ſes ſoldats, ſes flottes, ſon commerce. Je dis, ſon dernier jour eſt venu, il faut que tout paſſe. Voilà une nation anéantie; c'eſt dommage, car une grande partie de ce peuple était aimable, induſtrieuſe & fort gaie, après avoir été autrefois groſſière, ſuperſtitieuſe & barbare.

Je fus tout étonné qu'au bout de deux ans ſa capitale & ſes principales villes me parurent plus opulentes que jamais; le luxe était augmenté, & on ne reſpirait que le plaiſir. Je ne pouvais concevoir ce prodige. Je n'en ai vu enfin la cauſe qu'en examinant le gouvernement de ſes voiſins; j'ai conçu qu'ils étaient tout auſſi mal gouvernés que cette nation, & qu'elle était plus induſtrieuſe qu'eux tous.

Un provincial de ce pays dont je parle ſe plaignait un jour amérement de toutes les vexations qu'il éprouvait. Il ſavait aſſez bien l'hiſtoire; on lui demanda s'il ſe ſerait cru plus heureux il y a cent ans, lorſque dans ſon pays alors barbare on condamnait un citoyen à être pendu pour avoir mangé gras en carême? il ſecoua la tête. Aimeriez-vous les temps des guerres civiles qui commencèrent à la mort de *François II*, ou ceux des défaites de Saint-Quentin & de Pavie, ou les longs déſaſtres des guerres contre les Anglais, ou l'anarchie féodale, & les horreurs de la ſeconde race, & les barbaries de la première? A chaque queſtion il était ſaiſi d'effroi. Le gouvernement des Romains lui parut le plus intolérable de tous. Il n'y a rien de pis, diſait-il, que d'appartenir à des maîtres étrangers.

étrangers. On en vint enfin aux druides. Ah! s'écria-t-il, je me trompais; il eſt encore plus horrible d'être gouverné par des prêtres ſanguinaires. Il conclut enfin, malgré lui, que le temps où il vivait, était, à tout prendre, le moins odieux.

SECTION IV.

UN aigle gouvernait les oiſeaux de tout le pays d'Oritnie. Il eſt vrai qu'il n'avait d'autre droit que celui de ſon bec, & de ſes ſerres. Mais enfin après avoir pourvu à ſes repas & à ſes plaiſirs, il gouverna auſſi bien qu'aucun autre oiſeau de proie.

Dans ſa vieilleſſe, il fut aſſailli par des vautours affamés qui vinrent du fond du Nord déſoler toutes les provinces de l'aigle. Parut alors un chat-huant, né dans un des plus chétifs buiſſons de l'empire, & qu'on avait long-temps appelé *lucifugax*. Il était ruſé, il s'aſſocia avec des chauve-ſouris; & tandis que les vautours ſe battaient contre l'aigle, notre hibou & ſa troupe entrèrent habilement en qualité de pacificateurs dans l'aire qu'on ſe diſputait.

L'aigle & les vautours, après une aſſez longue guerre, s'en rapportèrent à la fin au hibou, qui avec ſa phyſionomie grave fut en impoſer aux deux partis.

Il perſuada à l'aigle & aux vautours de ſe laiſſer rogner un peu les ongles, & couper le petit bout du bec pour ſe mieux concilier enſemble. Avant ce temps le hibou avait toujours dit aux oiſeaux, obéiſſez à l'aigle; enſuite il avait dit, obéiſſez aux

vautours. Il dit bientôt, obéiſſez à moi ſeul. Les pauvres oiſeaux ne furent à qui entendre, ils furent plumés par l'aigle, le vautour, le chat-huant & les chauve-ſouris. *Qui habet aures audiat.*

SECTION V.

„ J'AI un grand nombre de catapultes & de baliſtes „ des anciens Romains, qui ſont à la vérité vermou- „ lues, mais qui pourraient encore ſervir pour la „ montre. J'ai beaucoup d'horloges d'eau dont la „ moitié ſont caſſées; des lampes ſépulcrales, & le „ vieux modèle en cuivre d'une quinquirême; je „ poſſède auſſi des toges, des prétextes, des laticlaves „ en plomb; & mes prédéceſſeurs ont établi une „ communauté de tailleurs qui font aſſez mal des „ robes d'après ces anciens monumens. A ces cauſes „ à ce nous mouvans, ouï le rapport de notre prin- „ cipal antiquaire, nous ordonnons que tous ces „ vénérables uſages ſoient en vigueur à jamais, & „ qu'un chacun ait à ſe chauſſer & à penſer dans „ toute l'étendue de nos Etats comme on ſe chauſſait „ & comme on penſait du temps de *Cnidus Rufillus* „ propréteur de la province à nous dévolue par le „ droit de bienſéance, &c. „

On repréſenta au chauffe-cire qui employait ſon miniſtère à ſceller cet édit, que tous les engins y ſpécifiés ſont devenus inutiles.

Que l'eſprit & les arts ſe perfectionnent de jour en jour, qu'il faut mener les hommes par les brides qu'ils ont aujourd'hui, & non par celles qu'ils avaient autrefois.

Que perſonne ne monterait ſur les quinquirêmes de ſon alteſſe ſéréniſſime.

Que ſes tailleurs auraient beau faire des laticlaves, qu'on n'en achéterait pas un ſeul, & qu'il était digne de ſa ſageſſe de condeſcendre un peu à la manière de penſer actuelle des honnêtes gens de ſon pays.

Le chauffe-cire promit d'en parler à un clerc, qui promit de s'en expliquer au référendaire, qui promit d'en dire un mot à ſon alteſſe ſéréniſſime quand l'occaſion pourrait s'en préſenter.

SECTION VI.

Tableau du gouvernement anglais.

C'EST une choſe curieuſe, de voir comment un gouvernement s'établit. Je ne parlerai pas ici du grand *Tamerlan*, ou *Timurleng*, parce que je ne ſais pas bien préciſément quel eſt le myſtère du gouvernement du grand-mogol. Mais nous pouvons voir plus clair dans l'adminiſtration de l'Angleterre : & j'aime mieux examiner cette adminiſtration que celle de l'Inde, attendu qu'on dit qu'il y a des hommes en Angleterre, & point d'eſclaves ; & que dans l'Inde on trouve, à ce qu'on prétend, beaucoup d'eſclaves, & très-peu d'hommes.

Conſidérons d'abord un bâtard normand qui ſe met en tête d'être roi d'Angleterre. Il y avait autant de droit que *St Louis* en eut depuis ſur le grand Caire. Mais *St Louis* eut le malheur de ne pas commencer par ſe faire adjuger juridiquement l'Egypte

en cour de Rome; & *Guillaume le bâtard* ne manqua pas de rendre ſa cauſe légitime & ſacrée, en obtenant du pape *Alexandre II* un arrêt qui aſſurait ſon bon droit, ſans même avoir entendu la partie adverſe, & ſeulement en vertu de ces paroles : *Tout ce que tu auras lié ſur la terre ſera lié dans les cieux.* Son concurrent *Harald*, roi très-légitime, étant ainſi lié par un arrêt émané des cieux, *Guillaume* joignit à cette vertu du ſiége univerſel, une vertu un peu plus forte; ce fut la victoire d'Haſting. Il régna donc par le droit du plus fort, ainſi qu'avaient régné *Pepin* & *Clovis* en France, les Goths & les Lombards en Italie, les Viſigoths, & enſuite les Arabes en Eſpagne, les Vandales en Afrique, & tous les rois de ce monde les uns après les autres.

Il faut avouer encore que nôtre bâtard avait un auſſi juſte titre que les Saxons & les Danois, qui en avaient poſſédé un auſſi juſte que celui des Romains. Et le titre de tous ces héros était celui des *voleurs de grand chemin*, ou bien, ſi vous voulez, celui des renards & des fouines quand ces animaux font des conquêtes dans les baſſes-cours.

Tous ces grands-hommes étaient ſi parfaitement voleurs de grand chemin, que depuis *Romulus* juſqu'aux flibuſtiers, il n'eſt queſtion que de dépouilles *opimes*, de butin, de pillage, de vaches & de bœufs volés à main armée. Dans la fable *Mercure* vole les vaches d'*Apollon*, & dans l'ancien Teſtament le prophète *Iſaïe* donne le nom de *voleur* au fils que ſa femme va mettre au monde, & qui doit être un grand type. Il l'appelle Maher-ſalal-has-bas, *partagez vîte les dépouilles.* Nous avons déjà remarqué que les noms de *ſoldat* & de *voleur* étaient ſouvent ſynonymes.

Voilà bientôt *Guillaume* roi de droit divin. *Guillaume le roux*, qui uſurpa la couronne ſur ſon frère aîné, fut auſſi roi de droit divin ſans difficulté; & ce même droit divin appartint après lui à *Henri* le troiſième uſurpateur.

Les barons normands, qui avaient concouru, à leurs dépens, à l'invaſion de l'Angleterre, voulaient des récompenſes. Il fallut bien leur en donner, les faire grands vaſſaux, grands officiers de la couronne. Ils eurent les plus belles terres. Il eſt clair que *Guillaume* aurait mieux aimé garder tout pour lui, & faire de tous ces ſeigneurs, ſes gardes & ſes eſtafiers; mais il aurait trop riſqué. Il ſe vit donc obligé de partager.

A l'égard des ſeigneurs anglo-ſaxons, il n'y avait pas moyen de les tuer tous, ni même de les réduire tous à l'eſclavage. On leur laiſſa, chez eux, la dignité de ſeigneurs châtelains. Ils relevèrent des grands vaſſaux normands qui relevaient de *Guillaume*.

Par-là tout était contenu dans l'équilibre, juſqu'à la première querelle.

Et le reſte de la nation, que devint-il? ce qu'étaient devenus preſque tous les peuples de l'Europe; des ſerfs, des villains.

Enfin, après la folie des croiſades, les princes ruinés vendent la liberté à des ſerfs de glèbe, qui avaient gagné quelque argent par le travail & par le commerce. Les villes ſont affranchies. Les communes ont des priviléges. Les droits des hommes renaiſſent de l'anarchie même.

Les barons étaient par-tout en diſpute avec leur roi, & entr'eux. La diſpute devenait par-tout une petite

guerre inteſtine, compoſée de cent guerres civiles. C'eſt de cet abominable & ténébreux chaos, que ſortit encore une faible lumière, qui éclaira les communes, & qui rendit leur deſtinée meilleure.

Les rois d'Angleterre étant eux-mêmes grands-vaſſaux de France pour la Normandie, enſuite pour la Guienne & pour d'autres provinces, prirent aiſément les uſages des rois dont ils relevaient. Les états-généraux furent long-temps compoſés, comme en France, des barons & des évêques.

La cour de chancellerie anglaiſe fut une imitation du conſeil d'Etat auquel le chancelier de France préſide. La cour du banc du roi fut créée ſur le modèle du parlement inſtitué par *Philippe le bel*. Les plaids communs étaient comme la juriſdiction du châtelet. La cour de l'échiquier reſſemblait à celle des généraux des finances, qui eſt devenue en France la cour des aides.

La maxime, que le domaine royal eſt inaliénable, fut encore une imitation viſible du gouvernement français.

Le droit du roi d'Angleterre, de faire payer ſa rançon par ſes ſujets, s'il était priſonnier de guerre; celui d'exiger un ſubſide quand il mariait ſa fille aînée, & quand il feſait ſon fils chevalier; tout cela rappelait les anciens uſages d'un royaume dont *Guillaume* était le premier vaſſal.

A peine *Philippe le bel* a-t-il rappelé les communes aux états-généraux, que le roi d'Angleterre *Edouard* en fait autant pour balancer la grande puiſſance des barons. Car c'eſt ſous le règne de ce prince, que la convocation de la chambre des communes eſt bien conſtatée.

Nous voyons donc, jusqu'à cette époque du quatorzième siècle, le gouvernement anglais suivre pas à pas celui de la France. Les deux Eglises sont entièrement semblables; même assujettissement à la cour de Rome; mêmes exactions dont on se plaint, & qu'on finit toujours par payer à cette cour avide; mêmes querelles, plus ou moins fortes; mêmes excommunications; mêmes donations aux moines; même chaos; même mélange de rapines sacrées, de superstitions & de barbarie.

La France & l'Angleterre, ayant donc été administrées si long-temps sur les mêmes principes, ou plutôt sans aucun principe, & seulement par des usages tout semblables, d'où vient qu'enfin ces deux gouvernemens sont devenus aussi différens que ceux de Maroc & de Venise?

N'est-ce point que, l'Angleterre étant une île, le roi n'a pas besoin d'entretenir continuellement une forte armée de terre, qui serait plutôt employée contre la nation que contre les étrangers?

N'est-ce point qu'en général les Anglais ont dans l'esprit quelque chose de plus ferme, de plus réfléchi, de plus opiniâtre que quelques autres peuples?

N'est-ce point par cette raison que, s'étant toujours plaints de la cour de Rome, ils en ont entièrement secoué le joug honteux; tandis qu'un peuple plus léger l'a porté en affectant d'en rire, & en dansant avec ses chaînes?

La situation de leur pays, qui leur a rendu la navigation nécessaire, ne leur a-t-elle pas donné aussi des mœurs plus dures?

Cette dureté de mœurs qui a fait, de leur île, le

théâtre de tant de ſanglantes tragédies, n'a-t-elle pas contribué auſſi à leur inſpirer une franchiſe généreuſe ?

N'eſt-ce pas ce mélange de leurs qualités contraires, qui a fait couler tant de ſang royal dans les combats & ſur les échafauds, & qui n'a jamais permis qu'ils employaſſent le poiſon dans leurs troubles civils, tandis qu'ailleurs, ſous un gouvernement ſacerdotal, le poiſon était une arme ſi commune ?

L'amour de la liberté n'eſt-il pas devenu leur caractère dominant, à meſure qu'ils ont été plus éclairés & plus riches ? Tous les citoyens ne peuvent être également puiſſans : mais ils peuvent tous être également libres. Et c'eſt ce que les Anglais ont obtenu enfin par leur conſtance.

Etre libre, c'eſt ne dépendre que des lois. Les Anglais ont donc aimé les lois, comme les pères aiment leurs enfans, parce qu'ils les ont faits, ou qu'ils ont cru les faire.

Un tel gouvernement n'a pu être établi que très-tard ; parce qu'il a fallu long-temps combattre des puiſſances reſpectées : la puiſſance du pape la plus terrible de toutes, puiſqu'elle était fondée ſur le préjugé & ſur l'ignorance ; la puiſſance royale toujours prête à ſe déborder, & qu'il fallait contenir dans ſes bornes ; la puiſſance du baronage, qui était une anarchie ; la puiſſance des évêques, qui mêlant toujours le profane au ſacré, voulurent l'emporter ſur le baronage & ſur les rois.

Peu à peu la chambre des communes eſt devenue la digue qui arrête tous ces torrens.

La chambre des communes eſt véritablement la

nation : puiſque le roi qui eſt le chef, n'agit que pour lui, & pour ce qu'on appelle *ſa prérogative ;* puiſque les pairs ne ſont en parlement que pour eux ; puiſque les évêques n'y ſont de même que pour eux. Mais la chambre des communes y eſt pour le peuple ; puiſque chaque membre eſt député du peuple. Or ce peuple eſt au roi comme environ huit millions ſont à l'unité. Il eſt aux pairs & aux évêques comme huit millions ſont à deux cents tout au plus. Et les huit millions de citoyens libres ſont repréſentés par la chambre baſſe.

De cet établiſſement, en comparaiſon duquel la république de *Platon* n'eſt qu'un rêve ridicule, & qui ſemblerait inventé par *Locke*, par *Newton*, par *Halley*, ou par *Archimède*, il eſt né des abus affreux, & qui font frémir la nature humaine. Les frottemens inévitables de cette vaſte machine, l'ont preſque détruite du temps de *Fairfax* & de *Cromwell*. Le fanatiſme abſurde s'était introduit dans ce grand édifice comme un feu dévorant, qui conſume un beau bâtiment, qui n'eſt que de bois.

Il a été rebâti de pierres du temps de *Guillaume d'Orange*. La philoſophie a détruit le fanatiſme, qui ébranle les Etats les plus fermes. Il eſt à croire qu'une conſtitution qui a réglé les droits du roi, des nobles & du peuple, & dans laquelle chacun trouve ſa ſureté, durera autant que les choſes humaines peuvent durer.

Il eſt à croire auſſi que tous les Etats, qui ne ſont pas fondés ſur de tels principes, éprouveront des révolutions.

Voici à quoi la légiſlation anglaiſe eſt enfin parvenue ; à remettre chaque homme dans tous les droits de la nature dont ils ſont dépouillés dans preſque

toutes les monarchies. Ces droits ſont, liberté entière de ſa perſonne, de ſes biens, de parler à la nation par l'organe de ſa plume, de ne pouvoir être jugé en matière criminelle que par un *juré* formé d'hommes indépendans, de ne pouvoir être jugé en aucun cas que ſuivant les termes précis de la loi, de profeſſer en paix quelque religion qu'on veuille en renonçant aux emplois dont les ſeuls anglicans peuvent être pourvus. Cela s'appelle des prérogatives. Et en effet, c'eſt une très-grande & très-heureuſe prérogative par-deſſus tant de nations, d'être ſûr en vous couchant que vous vous réveillerez le lendemain avec la même fortune que vous poſſédiez la veille; que vous ne ſerez pas enlevé des bras de votre femme, de vos enfans, au milieu de la nuit, pour être conduit dans un donjon ou dans un déſert; que vous aurez en ſortant du ſommeil le pouvoir de publier tout ce que vous penſez; que ſi vous êtes accuſé, ſoit pour avoir mal agi ou mal parlé, ou mal écrit, vous ne ſerez jugé que ſuivant la loi. Cette prérogative s'étend ſur tout ce qui aborde en Angleterre. Un étranger y jouit de la même liberté de ſes biens & de ſa perſonne; & s'il eſt accuſé, il peut demander que la moitié des jurés ſoit compoſée d'étrangers.

J'oſe dire que ſi on aſſemblait le genre-humain pour faire des lois, c'eſt ainſi qu'on les ferait pour ſa ſureté. Pourquoi donc ne ſont-elles pas ſuivies dans les autres pays? n'eſt-ce pas demander que les cocos mûriſſent aux Indes & ne réuſſiſſent point à Rome? Vous répondez que ces cocos n'ont pas toujours mûri en Angleterre, qu'ils n'y ont été cultivés que depuis peu de temps; que la Suède en a élevé à ſon exemple pendant

quelques années & qu'ils n'ont pas réuſſi ; que vous pourriez faire venir de ces fruits dans d'autres provinces, par exemple en Boſnie, en Servie. Eſſayez donc d'en planter.

Et ſurtout, pauvre homme, ſi vous êtes bacha effendi ou mollah, ne ſoyez pas aſſez imbécillement barbare pour reſſerrer les chaînes de votre nation. Songez que plus vous appeſantirez le joug, plus vos enfans, qui ne ſeront pas tous bachas, ſeront eſclaves. Quoi ! malheureux, pour le plaiſir d'être tyran ſubalterne pendant quelques jours, vous expoſez toute votre poſtérité à gémir dans les fers ! Oh qu'il eſt aujourd'hui de diſtance entre un Anglais & un Boſniaque !

SECTION VII.

CE mélange dans le gouvernement d'Angleterre, ce concert entre les communes, les lords & le roi, n'a pas toujours ſubſiſté. L'Angleterre a été long-temps eſclave ; elle l'a été des Romains, des Saxons, des Danois, des Français. *Guillaume le conquérant* la gouverna ſurtout avec un ſceptre de fer. Il diſpoſait des biens, de la vie de ſes nouveaux ſujets, comme un monarque de l'Orient ; il défendit, ſous peine de mort, qu'aucun anglais oſât avoir du feu & de la lumière chez lui, paſſé huit heures du ſoir ; ſoit qu'il prétendît par-là prévenir leurs aſſemblées nocturnes, ſoit qu'il voulût eſſayer, par une défenſe ſi bizarre, juſqu'où peut aller le pouvoir des hommes ſur d'autres hommes. Il eſt vrai qu'avant & après *Guillaume le conquérant*, les Anglais ont eu des parlemens ; ils s'en vantent, comme ſi ces aſſemblées appelées alors *parlemens*,

compoſées de tyrans eccléſiaſtiques & de pillards nommés *barons*, avaient été les gardiens de la liberté & de la félicité publique.

Les Barbares, qui des bords de la mer Baltique fondirent dans le reſte de l'Europe, apportèrent avec eux l'uſage des états ou parlemens, dont on fait tant de bruit, & qu'on connaît ſi peu. Les rois n'étaient point deſpotiques, cela eſt vrai ; & c'eſt préciſément par cette raiſon que les peuples gémiſſaient dans une ſervitude miſérable. Les chefs de ces ſauvages, qui avaient ravagé la France, l'Italie, l'Eſpagne & l'Angleterre, ſe firent monarques. Leurs capitaines partagèrent entr'eux les terres des vaincus : de-là ces margraves, ces lairds, ces barons, ces ſous-tyrans, qui diſputaient ſouvent avec des rois mal affermis les dépouilles des peuples. C'étaient des oiſeaux de proie combattans contre un aigle pour ſucer le ſang des colombes. Chaque peuple avait cent tyrans au lieu d'un bon maître. Des prêtres ſe mirent bientôt de la partie. De tout temps le ſort des Gaulois, des Germains, des inſulaires d'Angleterre, avait été d'être gouvernés par leurs druides, & par les chefs de leurs villages, ancienne eſpèce de barons, mais moins tyrans que leurs ſucceſſeurs. Ces druides ſe diſaient médiateurs entre la Divinité & les hommes ; ils feſaient des lois, ils excommuniaient, ils condamnaient à la mort. Les évêques ſuccédèrent peu à peu à leur autorité temporelle dans le gouvernement goth & vandale. Les papes ſe mirent à leur tête, & avec des brefs, des bulles & des moines, ils firent trembler les rois, les dépoſèrent, les firent aſſaſſiner, & tirèrent à eux tout l'argent qu'ils purent de l'Europe. L'imbécille *Inas*,

l'un des tyrans de l'heptarchie d'Angleterre, fut le premier, qui dans un pélerinage à Rome se soumit à payer le denier de *St Pierre* (ce qui était environ un écu de notre monnaie) pour chaque maison de son territoire. Toute l'île suivit bientôt cet exemple; l'Angleterre devint petit-à-petit une province du pape; le St Père y envoyait de temps en temps ses légats pour y lever des impôts exorbitans. *Jean sans terre* fit enfin une cession en bonne forme de son royaume à sa sainteté, qui l'avait excommunié; les barons qui n'y trouvèrent pas leur compte chassèrent ce misérable roi, & mirent à sa place *Louis VIII* père de *St Louis* roi de France. Mais ils se dégoûtèrent bientôt de ce nouveau venu, & lui firent repasser la mer.

Tandis que les barons, les évêques, les papes déchiraient tous ainsi l'Angleterre, où tous voulaient commander; le peuple, la plus nombreuse, la plus utile, & même la plus vertueuse partie des hommes, composée de ceux qui étudient les lois & les sciences, des négocians, des artisans, des laboureurs enfin qui exercent la première & la plus méprisée des professions; le peuple, dis-je, était regardé par eux comme des animaux au-dessous de l'homme. Il s'en fallait bien que les communes eussent alors part au gouvernement; c'étaient des villains; leur travail, leur sang appartenaient à leurs maîtres, qui s'appelaient *nobles*. Le plus grand nombre des hommes était en Europe, ce qu'ils sont encore en plusieurs endroits du monde, serfs d'un seigneur, espèce de bétail qu'on vend & qu'on achète avec la terre. Il a fallu des siècles, pour rendre justice à l'humanité, pour sentir qu'il était horrible que le grand nombre semât, &

que le petit recueillît; & n'eſt-ce pas un bonheur pour les Français, que l'autorité de ces petits brigands ait été éteinte en France par la puiſſance légitime des rois, en Angleterre par celle du roi & de la nation?

Heureuſement dans les ſecouſſes que les querelles des rois & des grands donnaient aux empires, les fers des nations ſe ſont plus ou moins relâchés : la liberté eſt née en Angleterre des querelles des tyrans. Les barons forcèrent *Jean ſans terre* & *Henri III* à accorder cette fameuſe charte, dont le principal but était à la vérité de mettre les rois dans la dépendance des lords, mais dans laquelle le reſte de la nation fut un peu favoriſé, afin que dans l'occaſion elle ſe rangeât du parti de ſes prétendus protecteurs. Cette grande charte, qui eſt regardée comme l'origine ſacrée des libertés anglaiſes, ſait bien voir elle-même, combien peu la liberté était connue; le titre ſeul prouve que le roi ſe croyait abſolu de droit, & que les barons & le clergé même ne le forçaient à ſe relâcher de ce droit prétendu, que parce qu'ils étaient les plus forts. Voici comme commence la grande charte: » Nous » accordons de notre libre volonté les priviléges » ſuivans aux archevêques, évêques, abbés, prieurs » & barons de notre royaume &c. » Dans les articles de cette charte, il n'eſt pas dit un mot de la chambre des communes; preuve qu'elle n'exiſtait pas encore, ou qu'elle exiſtait ſans pouvoir. On y ſpécifie les hommes libres d'Angleterre; triſte démonſtration qu'il y en avait qui ne l'étaient pas; on voit par l'article XXXII que les hommes prétendus libres devaient le ſervice à leur ſeigneur. Une telle

liberté tenait encore beaucoup de l'eſclavage. Par l'article XXI le roi ordonne que ſes officiers ne pourront dorénavant prendre de force les chevaux & les charrettes des hommes libres qu'en payant. Ce règlement parut au peuple une vraie liberté, parce qu'il ôtait une plus grande tyrannie. *Henri VII*, conquérant & politique heureux, qui feſait ſemblant d'aimer les barons, mais qui les haïſſait & les craignait, s'aviſa de procurer l'aliénation de leurs terres. Par-là les villains, qui dans la ſuite acquirent du bien par leurs travaux, achetèrent les châteaux des illuſtres pairs, qui s'étaient ruinés par leurs folies : peu à peu toutes les terres changèrent de maîtres.

La chambre des communes devint de jour en jour plus puiſſante. Les familles des anciens pairs s'éteignirent avec le temps ; & comme il n'y a proprement que les pairs qui ſoient nobles en Angleterre, dans la rigueur de la loi, il n'y aurait preſque plus de nobleſſe en ce pays-là, ſi les rois n'avaient pas créé de nouveaux barons de temps en temps, & conſervé le corps des pairs, qu'ils avaient tant craint autrefois, pour l'oppoſer à celui des communes devenu trop redoutable. Tous ces nouveaux pairs, qui compoſent la chambre haute, reçoivent du roi leur titre, & rien de plus, puiſqu'aucun d'eux n'a la terre dont il porte le nom. L'un eſt duc de *Dorſet*, & n'a pas un pouce de terre en Dorſetshire ; l'autre eſt comte d'un village, qui ſait à peine où ce village eſt ſitué. Ils ont du pouvoir dans le parlement, non ailleurs.

Vous n'entendez point ici parler de haute, moyenne & baſſe juſtice, ni du droit de chaſſer ſur

les terres d'un citoyen, lequel n'a pas la liberté de tirer un coup de fusil sur son propre champ. (1)

Un homme, parce qu'il est noble ou prêtre, n'est point exempt de payer certaines taxes : tous les impôts sont réglés par la chambre des communes, qui n'étant que la seconde par son rang, est la première par son crédit. Les seigneurs & les évêques peuvent bien rejeter le bill des communes, lorsqu'il s'agit de lever de l'argent; mais il ne leur est pas permis d'y rien changer; il faut où qu'ils le reçoivent, ou qu'ils le rejettent sans restriction. Quand le bill est confirmé par les lords & approuvé par le roi, alors tout le monde paye, chacun donne, non selon sa qualité, (ce qui serait absurde) mais selon son revenu. Il n'y a point de taille, ni de capitation arbitraire, mais une taxe réelle sur les terres; elles ont été évaluées toutes sous le fameux roi *Guillaume III.* La taxe subsiste toujours la même, quoique les revenus des terres aient augmenté; ainsi personne n'est foulé, & personne ne se plaint; le payſan n'a point les pieds meurtris par des sabots, il mange du pain blanc, il est bien vêtu, il ne craint point d'augmenter le nombre de ses bestiaux, ni de couvrir son toit de tuiles, de peur que l'on ne hausse ses impôts l'année d'après. On y voit beaucoup de payſans, qui ont environ cinq ou six cents livres sterling de revenu, & qui ne dédaignent pas de continuer à cultiver la terre qui les a enrichis, & dans laquelle ils vivent libres.

(1) La chasse n'est pas absolument libre en Angleterre, & il y subsiste sur cet objet des lois moins tyranniques que celles de quelques autres nations, mais très-peu dignes d'un peuple qui se croit libre.

SECTION

SECTION VIII.

VOUS ſavez, mon cher lecteur, qu'en Eſpagne vers les côtes de Malaga, on découvrit du temps de *Philippe II* une petite peuplade juſqu'alors inconnue, cachée au milieu des montagnes de Las Alpuxarras. Vous ſavez que cette chaîne de rochers inacceſſibles eſt entre-coupée de vallées délicieuſes, vous n'ignorez pas que ces vallées ſont cultivées encore aujourd'hui par des deſcendans des Maures qu'on a forcés pour leur bonheur à être chrétiens, ou du moins à le paraître.

Parmi ces Maures, comme je vous le diſais, il y avait ſous *Philippe II* une nation peu nombreuſe qui habitait une vallée à laquelle on ne pouvait parvenir que par des cavernes. Cette vallée eſt entre Pitos & Portugos ; les habitans de ce ſéjour ignoré étaient preſque inconnus des Maures mêmes ; ils parlaient une langue qui n'était ni l'eſpagnole ni l'arabe, & qu'on crut être dérivée de l'ancien carthaginois.

Cette peuplade s'était peu multipliée. On a prétendu que la raiſon en était que les Arabes leurs voiſins, & avant eux les Africains, venaient prendre les filles de ce canton.

Ce peuple chétif, mais heureux, n'avait jamais entendu parler de la religion chrétienne, ni de la juive ; connaiſſait médiocrement celle de *Mahomet* & n'en feſait aucun cas. Il offrait de temps immémorial du lait & des fruits à une ſtatue d'*Hercule*. C'était-là toute ſa religion. Du reſte, ces hommes ignorés vivaient dans l'indolence & dans l'innocence.

Un familier de l'inquiſition les découvrit enfin. Le grand-inquiſiteur les fit tous brûler; c'eſt le ſeul événement de leur hiſtoire.

Les motifs ſacrés de leur condamnation furent qu'ils n'avaient jamais payé d'impôt, attendu qu'on ne leur en avait jamais demandé, & qu'ils ne connaiſſaient point la monnaie, qu'ils n'avaient point de Bible, vu qu'ils n'entendaient point le latin, & que perſonne n'avait pris la peine de les baptiſer. On les déclara ſorciers & hérétiques; ils furent tous revêtus du ſanbenito & grillés en cérémonie.

Il eſt clair que c'eſt ainſi qu'il faut gouverner les hommes : rien ne contribue davantage aux douceurs de la ſociété.

GRACE.

DANS les perſonnes, dans les ouvrages, grâce ſignifie non-ſeulement ce qui plaît, mais ce qui plaît avec attrait. C'eſt pourquoi les anciens avaient imaginé que la déeſſe de la beauté ne devait jamais paraître ſans les Grâces. La beauté ne déplaît jamais; mais elle peut être dépourvue de ce charme ſecret qui invite à la regarder, qui attire, qui remplit l'ame d'un ſentiment doux. Les grâces dans la figure, dans le maintien, dans l'action, dans les diſcours, dépendent de ce mérite qui attire. Une belle perſonne n'aura point de grâces dans le viſage, ſi la bouche eſt fermée ſans ſourire, ſi les yeux ſont ſans douceur. Le ſérieux n'eſt jamais gracieux; il n'attire point; il approche trop du ſévère, qui rebute.

Un homme bien fait, dont le maintien eſt mal

aſſuré ou gêné, la démarche précipitée ou peſante, les geſtes lourds, n'a point de grâce, parce qu'il n'a rien de doux, de liant dans ſon extérieur.

La voix d'un orateur qui manquera d'inflexion & de douceur ſera ſans grâce.

Il en eſt de même dans tous les arts. La proportion, la beauté, peuvent n'être point gracieuſes. On ne peut dire que les pyramides d'Egypte aient des grâces. On ne pourrait le dire du coloſſe de Rhodes comme de la Vénus de Gnide. Tout ce qui eſt uniquement dans le genre fort & vigoureux a un mérite qui n'eſt pas celui des grâces.

Ce ſerait mal connaître *Michel-Ange* & le *Caravage*, que de leur attribuer les grâces de *l'Albane*. Le ſixième livre de l'Enéide eſt ſublime: le quatrième a plus de grâce. Quelques odes galantes d'*Horace* reſpirent les grâces, comme quelques-unes de ſes épîtres enſeignent la raiſon.

Il ſemble qu'en général le petit, le joli en tout genre, ſoit plus ſuſceptible de grâces que le grand. On louerait mal une oraiſon funèbre, une tragédie, un ſermon, ſi on ne leur donnait que l'épithète de *gracieux*.

Ce n'eſt pas qu'il y ait un ſeul genre d'ouvrage qui puiſſe être bon en étant oppoſé aux *grâces;* car leur oppoſé eſt la rudeſſe, le ſauvage, la ſéchereſſe. L'*Hercule Farnèſe* ne devait point avoir les grâces du *Belvedère* & de l'*Antinoüs;* mais il n'eſt ni rude ni agreſte. L'incendie de Troye, dans *Virgile*, n'eſt point décrit avec les grâces d'une élégie de *Tibulle;* il plaît par des beautés fortes. Un ouvrage peut donc être ſans grâces, ſans que cet ouvrage ait le moindre

déſagrément. Le terrible, l'horrible, la deſcription, la peinture d'un monſtre, exigent qu'on s'éloigne de tout ce qui eſt gracieux, mais non pas qu'on affecte uniquement l'oppoſé. Car ſi un artiſte, en quelque genre que ce ſoit, n'exprime que des choſes affreuſes, s'il ne les adoucit point par des contraſtes agréables, il rebutera.

La grâce, en peinture, en ſculpture, conſiſte dans la molleſſe des contours, dans une expreſſion douce; & la peinture a, par deſſus la ſculpture, la grâce de l'union des parties, celle des figures qui s'animent l'une par l'autre, & qui ſe prêtent des agrémens par leurs attributs & par leurs regards.

Les grâces de la diction, ſoit en éloquence, ſoit en poëſie, dépendent du choix des mots, de l'harmonie des phraſes, & encore plus de la délicateſſe des idées & des deſcriptions riantes. L'abus des grâces eſt l'affétérie, comme l'abus du ſublime eſt l'ampoulé; toute perfection eſt près d'un défaut.

Avoir de la grâce s'entend de la choſe & de la perſonne : *Cet ajuſtement, cet ouvrage, cette femme a de la grâce.* La bonne grâce appartient à la perſonne ſeulement : *Elle ſe préſente de bonne grâce. Il a fait de bonne grâce ce qu'on attendait de lui. Avoir des grâces. Cette femme a des grâces dans ſon maintien, dans ce qu'elle dit, dans ce qu'elle fait.*

Obtenir ſa grâce, c'eſt, par métaphore, obtenir ſon pardon, comme faire grâce eſt pardonner. On fait grâce d'une choſe en s'emparant du reſte. *Les commis lui prirent tous ſes effets, & lui firent grâce de ſon argent. Faire des grâces, répandre des grâces*, eſt le plus bel apanage de la ſouveraineté; c'eſt faire du bien,

c'eſt plus que juſtice. Avoir les bonnes grâces de quelqu'un ne ſe dit que par rapport à un ſupérieur; avoir les bonnes grâces d'une dame, c'eſt être ſon amant favoriſé. Etre en grâce ſe dit d'un courtiſan qui a été en diſgrace : on ne doit pas faire dépendre ſon bonheur de l'un, ni ſon malheur de l'autre. On appelle bonnes grâces ces demi-rideaux d'un lit qui ſont aux deux côtés du chevet. Les grâces, en grec *charites*, terme qui ſignifie *aimable*.

Les Grâces, divinités de l'antiquité, ſont une des plus belles allégories de la mythologie des Grecs. Comme cette mythologie varie toujours, tantôt par l'imagination des poëtes qui en furent les théologiens, tantôt par les uſages des peuples, le nombre, les noms, les attributs des Grâces changèrent ſouvent. Mais enfin on s'accorda à les fixer au nombre de trois, & à les nommer *Aglaé*, *Thalie*, *Euphroſine*, c'eſt-à-dire *brillant*, *fleur*, *gaieté*. Elles étaient toujours auprès de *Vénus*. Nul voile ne devait couvrir leurs charmes. Elles préſidaient aux bienfaits, à la concorde, aux réjouiſſances, aux amours, à l'éloquence même; elles étaient l'emblème ſenſible de tout ce qui peut rendre la vie agréable. On les peignait danſantes, & ſe tenant par la main : on n'entrait dans leurs temples que couronné de fleurs. Ceux qui ont conſulté la mythologie fabuleuſe, devaient au moins avouer le mérite de ces fictions riantes, qui annoncent des vérités dont réſulterait la félicité du genre-humain.

GRACE. (DE LA)

SECTION PREMIERE.

CE terme qui ſignifie faveur, privilége, eſt employé en ce ſens par les théologiens. Ils appellent grâce une action de DIEU particulière ſur les créatures pour les rendre juſtes & heureux. Les uns ont admis la grâce univerſelle que DIEU préſente à tous les hommes, quoique le genre-humain, ſelon eux, ſoit livré aux flammes éternelles, à l'exception d'un très-petit nombre; les autres n'admettent la grâce que pour les chrétiens de leur communion, les autres enfin que pour les élus de cette communion.

Il eſt évident qu'une grâce générale qui laiſſe l'univers dans le vice, dans l'erreur & dans le malheur éternel, n'eſt point une grâce, une faveur, un privilége, mais que c'eſt une contradiction dans les termes.

La grâce particulière eſt, ſelon les théologiens, ou ſuffiſante, & cependant on y réſiſte : en ce cas elle ne ſuffit pas; elle reſſemble à un pardon donné par un roi à un criminel qui n'en eſt pas moins livré au ſupplice.

Ou efficace à laquelle on ne réſiſte jamais, quoiqu'on y puiſſe réſiſter : & en ce cas les juſtes reſſemblent à des convives affamés à qui on préſente des mets délicieux dont ils mangeront ſurement quoiqu'en général ils ſoient ſuppoſés pouvoir n'en point manger.

Ou néceſſitante à laquelle on ne peut ſe ſouſtraire : & ce n'eſt autre choſe que l'enchaînement des décrets éternels & des événemens. On ſe gardera bien d'entrer ici dans le détail immenſe & rebattu de toutes les ſubtilités, & de cet amas de ſophiſmes dont on a embarraſſé ces queſtions. L'objet de ce dictionnaire n'eſt point d'être le vain écho de tant de vaines diſputes.

St Thomas appelle la grâce une forme ſubſtantielle, & le jéſuite *Bouhours* la nomme *un je ne ſais quoi;* c'eſt peut-être la meilleure définition qu'on en ait jamais donnée.

Si les théologiens avaient eu pour but de jeter du ridicule ſur la Providence, ils ne s'y ſeraient pas pris autrement qu'ils ont fait : d'un côté les thomiſtes aſſurent que l'homme, en recevant la grâce efficace, n'eſt pas libre dans *le ſens compoſé*, mais qu'il eſt libre dans le ſens *diviſé;* de l'autre, les moliniſtes inventent la ſcience moyenne de DIEU & le congruiſme ; on imagine des grâces excitantes, des prévenantes, des concomitantes, des coopérantes.

Laiſſons-là toutes ces mauvaiſes plaiſanteries que les théologiens ont faites ſérieuſement. Laiſſons-là tous leurs livres, & que chacun conſulte le ſens commun ; il verra que tous les théologiens ſe ſont trompés avec ſagacité, parce qu'ils ont tous raiſonné d'après un principe évidemment faux. Ils ont ſuppoſé que DIEU agit par des voies particulières. Or un Dieu éternel, ſans lois générales, immuables & éternelles, eſt un être de raiſon, un fantôme, un dieu de la fable.

Pourquoi les théologiens ont-ils été forcés, dans toutes les religions où l'on ſe pique de raiſonner,

d'admettre cette grâce qu'ils ne comprennent pas? c'eſt qu'ils ont voulu que le ſalut ne fût que pour leur ſecte ; & ils ont voulu encore que ce ſalut dans leur ſecte ne fût le partage que de ceux qui leur ſeraient ſoumis. Ce ſont des théologiens particuliers, des chefs de parti diviſés entr'eux. Les docteurs muſulmans ont les mêmes opinions & les mêmes diſputes, parce qu'ils ont le même intérêt ; mais le théologien univerſel, c'eſt-à-dire le vrai philoſophe, voit qu'il eſt contradictoire que la nature n'agiſſe pas par les voies les plus ſimples, qu'il eſt ridicule que DIEU s'occupe à forcer un homme de lui obéir en Europe, & qu'il laiſſe tous les Aſiatiques indociles, qu'il lutte contre un autre homme, lequel tantôt lui cède & tantôt briſe ſes armes divines, qu'il préſente à un autre un ſecours toujours inutile. Ainſi la grâce conſidérée dans ſon vrai point de vue eſt une abſurdité. Ce prodigieux amas de livres compoſés ſur cette matière eſt ſouvent l'effort de l'eſprit, & toujours la honte de la raiſon.

SECTION II.

TOUTE la nature, tout ce qui exiſte, eſt une grâce de DIEU; il fait à tous les animaux la grâce de les former & de les nourrir. La grâce de faire croître un arbre de ſoixante & dix pieds eſt accordée au ſapin & refuſée au roſeau. Il donne à l'homme la grâce de penſer, de parler & de le connaître ; il m'accorde la grâce de n'entendre pas un mot de tout ce que *Tournéli*, *Molina*, *Soto* &c. ont écrit ſur la grâce.

Le premier qui ait parlé de la grâce efficace & gratuite, c'eſt ſans contredit *Homère*. Cela pourrait étonner un bachelier de théologie qui ne connaîtrait que *St Auguſtin*. Mais qu'il liſe le troiſième livre de l'Iliade, il verra que *Pâris* dit à ſon frère *Hector* : » Si les dieux vous ont donné la valeur, & s'ils m'ont » donné la beauté, ne me reprochez pas les préſens » de la belle *Vénus;* nul don des dieux n'eſt mépri- » ſable, il ne dépend pas des hommes de les » obtenir. »

Rien n'eſt plus poſitif que ce paſſage. Si on veut remarquer encore que *Jupiter*, ſelon ſon bon plaiſir, donne la victoire tantôt aux Grecs, tantôt aux Troyens, voilà une nouvelle preuve que tout ſe fait par la grâce d'en-haut.

Sarpédon, & enſuite *Patrocle*, ſont des braves à qui la grâce a manqué tour-à-tour.

Il y a eu des philoſophes qui n'ont pas été de l'avis d'*Homère*. Ils ont prétendu que la providence générale ne ſe mêlait point immédiatement des affaires des particuliers, qu'elle gouvernait tout par des lois univerſelles, que *Therſite* & *Achille* étaient égaux devant elle, & que ni *Calchas*, ni *Thaltibius* n'avaient jamais eu de grâce verſatile ou congrue.

Selon ces philoſophes le chien-dent & le chêne, la mite & l'éléphant, l'homme, les élémens & les aſtres obéiſſent à des lois invariables, que DIEU, immuable, comme elles, établit de toute éternité. (*)

Ces philoſophes n'auraient admis ni la grâce de ſanté de *St Thomas*, ni la grâce médicinale de *Cajetan*.

(*) Voyez *Providence*.

Ils n'auraient pu expliquer l'extérieure, l'intérieure, la coopérante, la ſuffiſante, la congrue, la prévenante &c. Il leur aurait été difficile de ſe ranger à l'avis de ceux qui prétendent que le maître abſolu des hommes donne un pécule à un eſclave & refuſe la nourriture à l'autre; qu'il ordonne à un manchot de pétrir de la farine, à un muet de lui faire la lecture, à un cul-de-jatte d'être ſon courrier.

Ils penſent que l'éternel *Demiourgos* qui a donné des lois à tant de millions de mondes gravitans les uns vers les autres, & ſe prêtant mutuellement la lumière qui émane d'eux, les tient tous ſous l'empire de ſes lois générales, & qu'il ne va point créer des vents nouveaux pour remuer des brins de paille dans un coin de ce monde.

Ils diſent que ſi un loup trouve dans ſon chemin un petit chevreau pour ſon ſouper, & ſi un autre loup meurt de faim, DIEU ne s'eſt point occupé de faire au premier loup une grâce particulière.

Nous ne prenons aucun parti entre ces philoſophes & *Homère*, ni entre les janſéniſtes & les moliniſtes. Nous félicitons ceux qui croient avoir des grâces prévenantes; nous compatiſſons de tout notre cœur à ceux qui ſe plaignent de n'en avoir que de verſatiles; & nous n'entendons rien au congruiſme.

Si un bergamaſque reçoit le ſamedi une grâce prévenante qui le délecte au point de faire dire une meſſe pour douze ſous chez les carmes, célébrons ſon bonheur. Si le dimanche il court au cabaret abandonné de la grâce, s'il bat ſa femme, s'il vole ſur le grand-chemin, qu'on le pende. DIEU nous faſſe ſeulement la grâce de ne déplaire dans nos queſtions

ni aux bacheliers de l'univerſité de Salamanque, ni à ceux de la ſorbonne, ni à ceux de Bourges, qui tous penſent ſi différemment ſur ces matières ardues, & ſur tant d'autres; de n'être point condamné par eux, & ſurtout, de ne jamais lire leurs livres.

SECTION III.

SI quelqu'un venait du fond de l'enfer nous dire de la part du diable : Meſſieurs, je vous avertis que notre ſouverain ſeigneur a pris pour ſa part tout le genre-humain, excepté un très-petit nombre de gens qui demeurent vers le Vatican & dans ſes dépendances; nous prierions tous ce député de vouloir bien nous inſcrire ſur la liſte des privilégiés ; nous lui demanderions ce qu'il faut faire pour obtenir cette grâce.

S'il nous répondait: » Vous ne pouvez la mériter; » mon maître a fait la liſte de tous les temps; il n'a » écouté que ſon bon plaiſir; il s'occupe continuelle- » ment à faire une infinité de pots de chambre, & » quelques douzaines de vaſes d'or. Si vous êtes pots » de chambre, tant pis pour vous. »

A ces belles paroles nous renverrions l'ambaſſadeur à coups de fourches à ſon maître.

Voilà pourtant ce que nous avons oſé imputer à DIEU, à l'être éternel ſouverainement bon.

On a toujours reproché aux hommes d'avoir fait DIEU à leur image. On a condamné *Homère* d'avoir tranſporté tous les vices & tous les ridicules de la terre dans le ciel. *Platon* qui lui fait ce juſte reproche,

n'a pas héſité à l'appeler *blaſphémateur*. Et nous, cent fois plus inconſéquens, plus téméraires, plus blaſphémateurs que ce grec qui n'y entendait pas fineſſe, nous accuſons DIEU dévotement d'une choſe dont nous n'avons jamais accuſé le dernier des hommes.

Le roi de Maroc *Mulei-Iſmaël* eut, dit-on, cinq cents enfans. Que diriez-vous ſi un marabout du mont Atlas vous racontait que le ſage & bon *Mulei-Iſmaël*, donnant à dîner à toute ſa famille, parla ainſi à la fin du repas?

Je ſuis *Mulei-Iſmaël* qui vous ai engendrés pour ma gloire; car je ſuis fort glorieux. Je vous aime tous tendrement; j'ai ſoin de vous comme une poule couve ſes pouſſins. J'ai décrété qu'un de mes cadets aurait le royaume de Tafilet, qu'un autre poſſéderait à jamais Maroc; & pour mes autres chers enfans, au nombre de quatre cents quatre-vingt-dix-huit, j'ordonne qu'on en roue la moitié & qu'on brûle l'autre; car je ſuis le ſeigneur *Mulei-Iſmaël*?

Vous prendriez aſſurément le marabout pour le plus grand fou que l'Afrique ait jamais produit.

Mais ſi trois ou quatre mille marabouts, entretenus graſſement à vos dépens, venaient vous répéter la même nouvelle, que feriez-vous? ne feriez-vous pas tenté de les faire jeûner au pain & à l'eau juſqu'à ce qu'ils fuſſent revenus dans leur bon ſens?

Vous m'alléguez que mon indignation eſt aſſez raiſonnable contre les ſupralapſaires qui croient que le roi de Maroc ne fait ces cinq cents enfans que pour ſa gloire, & qu'il a toujours eu l'intention

de les faire rouer & de les faire brûler, excepté deux qui étaient deſtinés à régner.

Mais j'ai tort, dites-vous, contre les infralapſaires qui avouent que la première intention de *Mulei-Iſmaël* n'était pas de faire périr ſes enfans dans les ſupplices; mais qu'ayant prévu qu'ils ne vaudraient rien, il a jugé à propos en bon père de famille de ſe défaire d'eux par le feu & par la roue.

Ah! ſupralapſaires, infralapſaires, gratuits, ſuffiſans, efficaciens, janſéniſtes, moliniſtes, devenez enfin hommes, & ne troublez plus la terre pour des ſottiſes ſi abſurdes & ſi abominables.

SECTION IV.

SACRÉS conſulteurs de Rome moderne, illuſtres & infaillibles théologiens, perſonne n'a plus de reſpect que moi pour vos divines déciſions; mais ſi *Paul-Emile*, *Scipion*, *Caton*, *Cicéron*, *Céſar*, *Titus*, *Trajan*, *Marc-Aurèle*, revenaient dans cette Rome qu'ils mirent autrefois en quelque crédit, vous m'avouerez qu'ils ſeraient un peu étonnés de vos déciſions ſur la grâce. Que diraient-ils, s'ils entendaient parler de la grâce de ſanté ſelon *St Thomas*, & de la grâce médicinale ſelon *Cajetan*; de la grâce extérieure & intérieure, de la gratuite, de la ſanctifiante, de l'actuelle, de l'habituelle, de la coopérante, de l'efficace qui quelquefois eſt ſans effet, de la ſuffiſante qui quelquefois ne ſuffit pas, de la verſatile, & de la congrue? en bonne foi, y comprendraient-ils plus que vous & moi?

Quel beſoin auraient ces pauvres gens de vos ſublimes inſtructions? Il me ſemble que je les entends dire :

Mes révérends pères, vous êtes de terribles génies : nous penſions ſottement que l'être éternel ne ſe conduit jamais par des lois particulières comme les vils humains, mais par ſes lois générales, éternelles comme lui. Perſonne n'a jamais imaginé parmi nous que DIEU fût ſemblable à un maître inſenſé qui donne un pécule à un eſclave, & refuſe la nourriture à l'autre ; qui ordonne à un manchot de pétrir de la farine, à un muet de lui faire la lecture, à un cul-de-jatte d'être ſon courrier.

Tout eſt grâce de la part de DIEU ; il a fait au globe que nous habitons la grâce de le former ; aux arbres, la grâce de les faire croître ; aux animaux celle de les nourrir : mais dira-t-on que ſi un loup trouve dans ſon chemin un agneau pour ſon ſouper, & qu'un autre loup meure de faim, DIEU a fait à ce premier loup une grâce particulière? S'eſt-il occupé par une grâce prévenante à faire croître un chêne, préférablement à un autre chêne à qui la ſeve a manqué ? Si dans toute la nature, tous les êtres ſont ſoumis aux lois générales, comment une ſeule eſpèce d'animaux n'y ſerait-elle pas ſoumiſe ?

Pourquoi le maître abſolu de tout aurait-il été plus occupé à diriger l'intérieur d'un ſeul homme qu'à conduire le reſte de la nature entière? Par quelle bizarrerie changerait-il quelque choſe dans le cœur d'un courlandais ou d'un biſcayen, pendant qu'il ne change rien aux lois qu'il a impoſées à tous les aſtres ?

Quelle pitié de ſuppoſer qu'il fait, défait, refait continuellement des ſentimens dans nous! & quelle audace de nous croire exceptés de tous les êtres! Encore n'eſt-ce que pour ceux qui ſe confeſſent, que tous ces changemens ſont imaginés. Un ſavoyard, un bergamaſque aura le lundi la grâce de faire dire une meſſe pour douze ſous; le mardi il ira au cabaret & la grâce lui manquera; le mercredi il aura une grâce coopérante qui le conduira à confeſſe; mais il n'aura point la grâce efficace de la contrition parfaite; le jeudi ce ſera une grâce ſuffiſante qui ne lui ſuffira point, comme on l'a déjà dit. DIEU travaillera continuellement dans la tête de ce bergamaſque, tantôt avec force, tantôt faiblement, & le reſte de la terre ne lui ſera de rien! il ne daignera pas ſe mêler de l'intérieur des Indiens & des Chinois! S'il vous reſte un grain de raiſon, mes révérends pères, ne trouvez-vous pas ce ſyſtème prodigieuſement ridicule?

Malheureux, voyez ce chêne qui porte ſa tête aux nues, & ce roſeau qui rampe à ſes pieds; vous ne dites pas que la grâce efficace a été donnée au chêne, & a manqué au roſeau. Levez les yeux au ciel, voyez l'éternel *Demiourgos* créant des millions de mondes qui gravitent tous les uns vers les autres, par des lois générales & éternelles. Voyez la même lumière ſe réflechir du ſoleil à Saturne, & de Saturne à nous; & dans cet accord de tant d'aſtres emportés par un cours rapide dans cette obéiſſance générale de toute la nature, oſez croire, ſi vous pouvez, que DIEU s'occupe de donner une grâce verſatile à ſœur *Thérèſe*, & une grâce concomitante à ſœur *Agnès*.

Atome, à qui un ſot atome a dit que l'Eternel a des lois particulières pour quelques atomes de ton voiſinage, qu'il donne ſa grâce à celui-là, & la refuſe à celui-ci ; que tel qui n'avait pas la grâce hier, l'aura demain ; ne répète pas cette ſottiſe. DIEU a fait l'univers, & ne va point créer des vents nouveaux pour remuer quelques brins de paille dans un coin de cet univers. Les théologiens ſont comme les combattans chez *Homère*, qui croyaient que les dieux s'armaient tantôt contr'eux, tantôt en leur faveur. Si *Homère* n'était pas conſidéré comme poëte, il le ſerait comme blaſphémateur.

C'eſt *Marc-Aurèle* qui parle, ce n'eſt pas moi ; car DIEU, qui vous inſpire, me fait la grâce de croire tout ce que vous dites, tout ce que vous avez dit, & tout ce que vous direz.

GRACIEUX.

GRACIEUX eſt un terme qui manquait à notre langue, & qu'on doit à *Ménage*. *Bouhours*, en avouant que *Ménage* en eſt l'auteur, prétend qu'il en a fait auſſi l'emploi le plus juſte, en diſant :

Pour moi, de qui les vers n'ont rien de gracieux.

Le mot de *Ménage* n'en a pas moins réuſſi. Il veut dire plus qu'agréable ; il indique l'envie de plaire, des manières gracieuſes, un air gracieux. *Boileau*, dans ſon ode ſur Namur, ſemble l'avoir employé d'une façon impropre, pour ſignifier moins fier, abaiſſé, modeſte :

Et

Et déformais gracieux,
Allez à Liége, à Bruxelles,
Porter les humbles nouvelles
De Namur pris à vos yeux.

La plupart des peuples du Nord diſent : Notre gracieux ſouverain ; apparemment qu'ils entendent bienfeſant. De gracieux on a fait diſgracieux, comme de grâce on a formé diſgrace : des paroles diſgracieuſes, une aventure diſgracieuſe. On dit diſgracié, & on ne dit pas gracié. On commence à ſe ſervir du mot gracieuſer, qui ſignifie recevoir, parler obligeamment; mais ce mot n'eſt pas employé par les bons écrivains dans le ſtyle noble.

GRAND, GRANDEUR.

De ce qu'on entend par ces mots.

GRAND eſt un des mots le plus fréquemment employés dans le ſens moral, & avec le moins de circonſpection. Grand homme, grand génie, grand eſprit, grand capitaine, grand philoſophe, grand orateur, grand poëte; on entend par cette expreſſion, *quiconque dans ſon art paſſe de loin les bornes ordinaires.* Mais comme il eſt difficile de poſer ces bornes, on donne ſouvent le nom de grand au médiocre.

On ſe trompe moins dans les ſignifications de ce terme au phyſique. On ſait ce que c'eſt qu'un grand orage, un grand malheur, une grande maladie, de grands biens, une grande miſère.

Quelquefois le terme *gros* eſt mis au phyſique pour

grand, mais jamais au moral. On dit de gros biens, pour grandes richeſſes, une groſſe pluie pour grande pluie; mais non pas gros capitaine pour grand capitaine, gros miniſtre pour grand miniſtre. Grand financier ſignifie un homme très-intelligent dans les finances de l'Etat; gros financier ne veut dire qu'un homme enrichi dans la finance.

Le grand homme eſt plus difficile à définir que le grand artiſte. Dans un art, dans une profeſſion, celui qui a paſſé de loin ſes rivaux, ou qui a la réputation de les avoir ſurpaſſés, eſt appelé grand dans ſon art, & ſemble n'avoir eu beſoin que d'un ſeul mérite; mais le grand homme doit réunir des mérites différens. *Gonſalve* ſurnommé le *grand capitaine*, qui diſait : *La toile d'honneur doit être groſſièrement tiſſue*, n'a jamais été appelé grand homme. Il eſt plus aiſé de nommer ceux à qui l'on doit refuſer l'épithète de grand homme, que de trouver ceux à qui on doit l'accorder. Il ſemble que cette dénomination ſuppoſe quelques grandes vertus. Tout le monde convient que *Cromwell* était le général le plus intrépide de ſon temps, le plus profond politique, le plus capable de conduire un parti, un parlement, une armée; nul écrivain cependant ne lui donne le titre de grand homme, parce qu'avec de grandes qualités il n'eut aucune grande vertu.

Il paraît que ce titre n'eſt le partage que du petit nombre d'hommes dont les vertus, les travaux & les ſuccès ont éclaté. Les ſuccès ſont néceſſaires, parce qu'on ſuppoſe qu'un homme toujours malheureux l'a été par ſa faute.

Grand tout court exprime ſeulement une dignité; c'eſt en Eſpagne un nom appellatif, honorifique,

diſtinctif, que le roi donne aux perſonnes qu'il veut honorer. Les grands ſe couvrent devant le roi, ou avant de lui parler, ou après lui avoir parlé, ou ſeulement en ſe mettant en leur rang avec les autres.

Charles-Quint confirma à ſeize principaux ſeigneurs les priviléges de la grandeſſe. Cet empereur, roi d'Eſpagne, accorda les mêmes honneurs à beaucoup d'autres. Ses ſucceſſeurs en ont toujous augmenté le nombre. Les grands d'Eſpagne ont long-temps prétendu être traités comme les électeurs & les princes d'Italie. Ils ont à la cour de France les mêmes honneurs que les pairs.

Le titre de grand a toujours été donné en France à pluſieurs premiers officiers de la couronne, comme grand-ſénéchal, grand-maître, grand-chambellan, grand-écuyer, grand-échanſon, grand-panetier, grand-veneur, grand-louvetier, grand-fauconier. On leur donna ces titres par prééminence, pour les diſtinguer de ceux qui ſervaient ſous eux. On ne le donna ni au connétable, ni au chancelier, ni aux maréchaux, quoique le connétable fût le premier des grands-officiers, le chancelier le ſecond officier de l'Etat, & le maréchal le ſecond officier de l'armée. La raiſon en eſt qu'ils n'avaient point de vice-gérens, de ſous-connétables, de ſous-maréchaux, de ſous-chanceliers, mais des officiers d'une autre dénomination qui exécutaient leurs ordres; au lieu qu'il y avait des maîtres-d'hôtel ſous le grand-maître, des chambellans ſous le grand-chambellan, des écuyers ſous le grand-écuyer, &c.

Grand, qui ſignifie grand-ſeigneur, a une ſignification plus étendue & plus incertaine. Nous donnons ce titre au ſultan des Turcs, qui prend celui de *Padiſha*

auquel grand-ſeigneur ne répond point. On dit un grand, en parlant d'un homme d'une naiſſance diſtinguée, revêtu de dignités; mais il n'y a que les petits qui le diſent. Un homme de quelque naiſſance, ou un peu illuſtré, ne donne ce nom à perſonne. Comme on appelle communément grand ſeigneur celui qui a de la naiſſance, des dignités & des richeſſes, la pauvreté ſemble ôter ce titre. On dit un pauvre gentilhomme, & non pas un pauvre grand ſeigneur.

Grand eſt autre que puiſſant; on peut être l'un & l'autre, mais le puiſſant déſigne une place importante: le grand annonce plus d'extérieur & moins de réalité; le puiſſant commande, le grand a des honneurs.

On a de la grandeur dans l'eſprit, dans les ſentimens, dans les manières, dans la conduite. Cette expreſſion n'eſt point employée pour les hommes d'un rang médiocre, mais pour ceux qui, par leur état, ſont obligés à montrer de l'élévation. Il eſt bien vrai que l'homme le plus obſcur peut avoir plus de grandeur d'ame qu'un monarque; mais l'uſage ne permet pas qu'on diſe: *Ce marchand, ce fermier s'eſt conduit avec grandeur*; à moins que dans une circonſtance ſingulière, & par oppoſition, on ne diſe, par exemple: *Le fameux négociant qui reçut Charles-Quint dans ſa maiſon, & qui alluma un fagot de cannelle avec une obligation de cinquante mille ducats qu'il avait de ce prince, montra plus de grandeur d'ame que l'empereur.*

On donnait autrefois le titre de grandeur aux hommes conſtitués en dignité. Les curés, en écrivant aux évêques, les appelaient encore votre grandeur. Ces titres que la baſſeſſe prodigue, & que la vanité reçoit, ne ſont plus guère en uſage.

La hauteur eſt ſouvent priſe pour la grandeur. Qui étale la grandeur montre la vanité. On s'eſt épuiſé à écrire ſur la grandeur, ſelon ce mot de *Montagne : Nous ne pouvons y atteindre, vengeons-nous par en médire.*

GRAVE, GRAVITÉ.

GRAVE, au ſens moral, tient toujours du phyſique ; il exprime quelque choſe de poids : c'eſt pourquoi on dit, *un homme, un auteur, des maximes de poids*, pour *homme, auteur, maximes graves.* Le grave eſt au ſérieux ce que le plaiſant eſt à l'enjoué : il a un degré de plus, & ce degré eſt conſidérable. On peut être ſérieux par humeur, & même faute d'idées. On eſt grave ou par bienſéance, ou par l'importance des idées qui donnent de la gravité. Il y a de la différence entre être grave & être un homme grave. C'eſt un défaut d'être grave hors de propos. Celui qui eſt grave dans la ſociété eſt rarement recherché. Un homme grave eſt celui qui s'eſt concilié de l'autorité, plus par ſa ſageſſe que par ſon maintien.

. . . Pietate gravem ac meritis ſi fortè virum quem.

L'air décent eſt néceſſaire par-tout ; mais l'air grave n'eſt convenable que dans les fonctions d'un miniſtère important, dans un conſeil. Quand la gravité n'eſt que dans le maintien, comme il arrive très-ſouvent, on dit gravement des inepties : cette eſpèce de ridicule inſpire de l'averſion. On ne pardonne pas à qui veut en impoſer par cet air d'autorité & de ſuffiſance.

Le duc de *la Rochefoucauld* a dit que *la gravité eſt un myſtère du corps, inventé pour cacher les défauts de l'eſprit.* Sans examiner ſi cette expreſſion, *myſtère du corps*, eſt naturelle & juſte, il ſuffit de remarquer que la réflexion eſt vraie pour tous ceux qui affectent de la gravité, mais non pour ceux qui ont dans l'occaſion une gravité convenable à la place qu'ils tiennent, au lieu où ils ſont, aux matières qu'on traite.

Un auteur grave eſt celui dont les opinions ſont ſuivies dans les matières contentieuſes ; on ne le dit pas d'un auteur qui a écrit ſur des choſes hors de doute. Il ſerait ridicule d'appeler *Euclide*, *Archimède*, des auteurs graves.

Il y a de la gravité dans le ſtyle. *Tite-Live*, de *Thou* ont écrit avec gravité : on ne peut pas dire la même choſe de *Tacite*, qui a recherché la préciſion, & qui laiſſe voir de la malignité ; encore moins du cardinal de *Retz*, qui met quelquefois dans ſes écrits une gaieté déplacée, & qui s'écarte quelquefois des bienſéances.

Le ſtyle grave évite les ſaillies, les plaiſanteries ; s'il s'élève quelquefois au ſublime, ſi dans l'occaſion il eſt touchant, il rentre bientôt dans cette ſageſſe, dans cette ſimplicité noble qui fait ſon caractère ; il a de la force, mais peu de hardieſſe. Sa plus grande difficulté eſt de n'être point monotone.

Affaire grave, cas grave, ſe dit plutôt d'une cauſe criminelle que d'un procès civil. Maladie grave ſuppoſe du danger.

GREC.

Obſervation ſur l'anéantiſſement de la langue grecque à Marſeille.

IL eſt bien étrange qu'une colonie grecque ayant fondé Marſeille, il ne reſte preſque aucun veſtige de la langue grecque en Provence ni en Languedoc, ni en aucun pays de la France ; car il ne faut pas compter pour grecs les termes qui ont été formés très-tard du latin, & que les Romains eux-mêmes avaient reçus des Grecs tant de ſiècles auparavant ; nous ne les avons reçus que de la ſeconde main. Nous n'avons aucun droit de dire que nous avons quitté le mot de *Got* pour celui de *Theos* plutôt que pour celui de *Deus*, dont nous avons fait Dieu par une terminaiſon barbare.

Il eſt évident que les Gaulois ayant reçu la langue latine avec les lois romaines, & depuis ayant encore reçu la religion chrétienne des mêmes Romains, ils prirent d'eux tous les mots qui concernaient cette religion. Ces mêmes Gaulois ne connurent que très-tard les mots grecs qui regardent la médecine, l'anatomie, la chirurgie.

Quand on aura retranché tous ces termes originairement grecs, qui ne nous ſont parvenus que par les Latins, & tous les mots d'anatomie & de médecine connus ſi tard, il ne reſtera preſque rien. N'eſt-il pas ridicule de faire venir abréger de *brakus* plutôt que d'*abreviare ;* acier d'*axi* plutôt que d'*acies ;*

acre d'*agros* plutôt que d'*ager ;* aile d'*ily* plutôt que d'*ala* ?

On a été juſqu'à dire qu'omelette vient d'*ameilaton*, parce que *meli* en grec ſignifie du miel, & *oon* ſignifie un œuf. On a fait encore mieux dans le *Jardin des racines grecques ;* on y prétend que dîner vient de *dipnein* qui ſignifie ſouper.

Si on veut s'en tenir aux expreſſions grecques que la colonie de Marſeille put introduire dans les Gaules indépendamment des Romains, la liſte en ſera courte.

Aboyer, peut-être de *bauzein.*
Affre, affreux, d'*afronos.*
Agacer, peut-être d'*anaxein.*
Alali, du cri militaire des Grecs.
Babiller, peut-être de *babazo.*
Balle, de *ballo.*
Bas, de *bathys.*
Bleſſer, de l'aoriſte *blapto.*
Bouteille, de *bouttis.*
Coin, de *gonia.*
Entraille, d'*entera.*
Gargariſer, de *gargarizein.*
Ermite, d'*eremos.*
Idiot, d'*idiotes.*
Cuiſſe, peut-être d'*iſchis.*
Tuer, de *thuein.*
Colle, de *colla.*
Colère, de *cholé.*
Bride, de *bryter.*
Brique, de *brɔka.*

Couper, de *copto.*
Fier, de *fiaros.*
Orgueil, d'*orge.*
Maraud, de *miaros.*
Moquer, de *mokeuo.*
Page, de *païs.*
Siffler, peut-être de *fiffloo.*
Mouſtache, de *muſtax.*

Je m'étonne qu'il reſte ſi peu de mots d'une langue qu'on parlait à Marſeille du temps d'*Auguſte* dans toute ſa pureté ; & je m'étonne ſurtout que la plupart des mots grecs conſervés en Provence ſoient des expreſſions de choſes inutiles, tandis que les termes qui déſignaient les choſes néceſſaires ſont abſolument perdus. Nous n'en avons pas un de ceux qui exprimaient la terre, la mer, le ciel, le ſoleil, la lune, les fleuves, les principales parties du corps humain, mots qui ſemblaient devoir ſe perpétuer d'âge en âge. Il faut peut-être en attribuer la cauſe aux Viſigoths, aux Bourguignons, aux Francs, à l'horrible barbarie de tous les peuples qui dévaſtèrent l'empire romain ; barbarie dont il reſte encore tant de traces.

GREGOIRE VII.

BAYLE lui-même, en convenant que *Grégoire* fut le boutefeu de l'Europe, (*a*) lui accorde le titre de grand-homme. *Que l'ancienne Rome*, dit-il, *qui ne ſe piquait que de conquêtes & de la vertu militaire, ait ſubjugué*

(*a*) Voyez *Bayle* à l'article *Grégoire.*

tant d'autres peuples, cela eſt beau & glorieux ſelon le monde; mais on n'en eſt pas ſurpris quand on y fait un peu réflexion. C'eſt bien un autre ſujet de ſurpriſe quand on voit la nouvelle Rome, ne ſe piquant que du miniſtère apoſtolique, acquérir une autorité ſous laquelle les plus grands monarques ont été contraints de plier. Car on peut dire qu'il n'y a preſque point d'empereur qui ait tenu tête aux papes, qui ne ſe ſoit enfin très-mal trouvé de ſa réſiſtance. Encore aujourd'hui les démêlés des plus puiſſans princes avec la cour de Rome ſe terminent preſque toujours à leur confuſion.

Je ne ſuis en rien de l'avis de *Bayle*. Il pourra ſe trouver bien des gens qui ne ſeront pas de mon avis: mais le voici, & le réfutera qui voudra.

1°. Ce n'eſt pas à la confuſion des princes d'Orange & des ſept Provinces-Unies que ſe ſont terminés leurs différends avec Rome. Et *Bayle* ſe moquant de Rome dans Amſterdam, était un aſſez bel exemple du contraire.

Les triomphes de la reine *Eliſabeth*, de *Guſtave Vaſa* en Suède, des rois de Danemarck, de tous les princes du nord de l'Allemagne, de la plus belle partie de l'Helvétie, de la ſeule petite ville de Genève, ſur la politique de la cour romaine, ſont d'aſſez bons témoignages qu'il eſt aiſé de lui réſiſter en fait de religion & de gouvernement.

2°. Le ſaccagement de Rome par les troupes de *Charles-Quint*, le pape *Clément VII* priſonnier au château St Ange; *Louis XIV* obligeant le pape *Alexandre VII* à lui demander pardon, & érigeant dans Rome même un monument de la ſoumiſſion du pape; & de nos jours les jéſuites, cette principale milice papale détruite ſi aiſément en Eſpagne, en France, à Naples, à Goa

& dans le Paraguai, tout cela prouve assez que quand les princes puissans sont mécontens de Rome, ils ne terminent point cette querelle à leur confusion ; ils pourront se laisser fléchir, mais ils ne seront pas confondus.

3°. Quand les papes ont marché sur la tête des rois, quand ils ont donné des couronnes avec une bulle, il me paraît qu'ils n'ont fait précisément, dans ces temps de leur grandeur, que ce que sesaient les califes successeurs de *Mahomet* dans le temps de leur décadence. Les uns & les autres en qualité de prêtres donnaient en cérémonie l'investiture des empires aux plus forts.

4°. *Maimbourg* dit, *ce qu'aucun pape n'avait encore jamais fait, Grégoire VII priva Henri IV de sa dignité d'empereur & de ses royaumes de Germanie & d'Italie.*

Maimbourg se trompe. Le pape *Zacharie* long-temps auparavant avait mis une couronne sur la tête de l'austrasien *Pepin* usurpateur du royaume des Francs, puis le pape *Léon III* avait déclaré le fils de ce *Pepin* empereur d'Occident & privé par-là l'impératrice *Irène* de tout cet empire ; & depuis ce temps il faut avouer qu'il n'y eut pas un clerc de l'Eglise romaine qui ne s'imaginât que son évêque disposait de toutes les couronnes.

On fit toujours valoir cette maxime quand on le put ; on la regarda comme une arme sacrée qui reposait dans la sacristie de St Jean de Latran, & qu'on en tirait en cérémonie dans toutes les occasions. Cette prérogative est si belle, elle élève si haut la dignité d'un exorciste né à Velletri ou à Civita-Vecchia, que si *Luther*, *Oecolampade*, *Jean Chauvin*, & tous les

prophètes des Cévènes étaient nés dans un miſérable village auprès de Rome & y avaient été tonſurés, ils auraient ſoutenu cette Egliſe avec la même rage qu'ils ont déployée pour la détruire.

5°. Tout dépend donc du temps, du lieu où l'on eſt né, & des circonſtances où l'on ſe trouve. *Grégoire VII* était né dans un ſiècle de barbarie, d'ignorance & de ſuperſtition, & il avait à faire à un empereur jeune, débauché, ſans expérience, manquant d'argent, & dont le pouvoir était conteſté par tous les grands ſeigneurs d'Allemagne.

Il ne faut pas croire que depuis l'auſtraſien *Charlemagne* le peuple romain ait jamais été fort aiſe d'obéir à des Francs ou à des Teutons; il les haïſſait autant que les anciens vrais Romains auraient haï les Cimbres, ſi les Cimbres avaient dominé en Italie. Les *Othons* n'avaient laiſſé dans Rome qu'une mémoire exécrable parce qu'ils y avaient été puiſſans; & depuis les *Othons* on ſait que l'Europe fut dans une anarchie affreuſe.

Cette anarchie ne fut pas mieux réglée ſous les empereurs de la maiſon de Franconie. La moitié de l'Allemagne était ſoulevée contre *Henri IV;* la grande ducheſſe comteſſe *Mathilde* ſa couſine-germaine, plus puiſſante que lui en Italie, était ſon ennemie mortelle. Elle poſſédait ſoit comme fiefs de l'empire, ſoit comme allodiaux tout le duché de Toſcane, le Crémonois, le Ferrarois, le Mantouan, le Parmeſan, une partie de la Marche d'Ancone, Reggio, Modène, Spolète, Vérone; elle avait des droits, c'eſt-à-dire des prétentions, ſur les deux Bourgognes. La chancellerie impériale revendiquait ces terres, ſelon ſon uſage de tout révendiquer.

Avouons que *Grégoire VII* aurait été un imbécille s'il n'avait pas employé le profane & le ſacré pour gouverner cette princeſſe, & pour s'en faire un appui contre les Allemands. Il devint ſon directeur, & de ſon directeur ſon héritier.

Je n'examine pas s'il fut en effet ſon amant, ou s'il feignit de l'être, ou ſi ſes ennemis feignirent qu'il l'était, ou ſi dans des momens d'oiſiveté ce petit homme très-pétulant & très-vif abuſa quelquefois de ſa pénitente qui était femme, faible & capricieuſe: rien n'eſt plus commun dans l'ordre des choſes humaines. Mais comme d'ordinaire on n'en tient point regiſtre, comme on ne prend point de témoins pour ces petites privautés de directeurs & de dirigées, comme ce reproche n'a été fait à *Grégoire* que par ſes ennemis, nous ne devons pas prendre ici une accuſation pour une preuve. C'eſt bien aſſez que *Grégoire* ait prétendu à tous les biens de ſa pénitente ſans aſſurer qu'il prétendît encore à ſa perſonne.

6°. La donation qu'il ſe fit faire en 1077 par la comteſſe *Mathilde*, eſt plus que ſuſpecte. Et une preuve qu'il ne faut pas s'y fier, c'eſt que non-ſeulement on ne montra jamais cet acte; mais que dans un ſecond acte on dit que le premier avait été perdu. On prétendit que la donation avait été faite dans la fortereſſe de Canoſſe; & dans le ſecond acte on dit qu'elle avait été faite dans Rome. (*) Cela pourrait bien confirmer l'opinion de quelques antiquaires un peu trop ſcrupuleux, qui prétendent que de mille chartes de ces temps-là, (& ces temps ſont bien

(*) Voyez *Donations*.

longs) il y en a plus de neuf cents d'évidemment fauſſes.

Il y eut deux ſortes d'uſurpateurs dans notre Europe, & ſurtout en Italie, les brigands & les fauſſaires.

7°. *Bayle*, en accordant à *Grégoire* le titre de *grand-homme*, avoue pourtant que ce brouillon décrédita fort ſon héroïſme par ſes prophéties. Il eut l'audace de créér un empereur, & en cela il fit bien, puiſque l'empereur *Henri IV* avait créé un pape ; *Henri* le dépoſait, & il dépoſait *Henri*. Juſque-là il n'y a rien à dire, tout eſt égal de part & d'autre. Mais *Grégoire* s'aviſa de faire le prophète ; il prédit la mort d'*Henri IV* pour l'année 1080 ; mais *Henri IV* fut vainqueur ; & le prétendu empereur *Rodolphe* fut défait & tué en Thuringe par le fameux *Godefroi de Bouillon*, plus véritablement grand-homme qu'eux tous.

Cela prouve, à mon avis, que *Grégoire* était encore plus enthouſiaſte qu'habile.

Je ſigne de tout mon cœur ce que dit *Bayle* : *Quand on s'engage à prédire l'avenir on fait proviſion ſur toute choſe d'un front d'airain, & d'un magaſin inépuiſable d'équivoques.* Mais vos ennemis ſe moquent de vos équivoques, leur front eſt d'airain comme le vôtre, & ils vous traitent de fripon inſolent & mal-adroit.

8°. Notre grand-homme finit par voir prendre la ville de Rome d'aſſaut en 1083 ; il fut aſſiégé dans le château nommé depuis St Ange, par ce même empereur *Henri IV* qu'il avait oſé dépoſſéder. Il mourut dans la miſère & dans le mépris à Salerne, ſous la protection du normand *Robert Guiſcard*.

J'en demande pardon à Rome moderne ; mais quand je lis l'hiſtoire des *Scipions*, des *Catons*, des *Pompées*

& des *Céſars*, j'ai de la peine à mettre dans leur rang un moine factieux devenu pape ſous le nom de *Grégoire VII.*

On a donné depuis un plus beau titre à notre *Grégoire*, on l'a fait ſaint ; du moins à Rome. Ce fut le fameux cardinal *Coſcia* qui fit cette canoniſation ſous le pape *Benoît XIII.* On imprima même un office de *St Grégoire VII*, dans lequel on dit que ce ſaint *délivra les fidelles de la fidélité qu'ils avaient jurée à leur empereur.*

Pluſieurs parlemens du royaume voulurent faire brûler cette légende par les exécuteurs de leurs hautes juſtices ; mais le nonce *Bentivoglio* qui avait pour maîtreſſe une actrice de l'opéra qu'on appelait la *Conſtitution*, & qui avait de cette actrice une fille qu'on appelait la *Légende*, homme d'ailleurs fort aimable & de la meilleure compagnie, obtint du miniſtère qu'on ſe contenterait de condamner la légende de *Grégoire*, de la ſupprimer, & d'en rire. (*)

GUERRE.

TOUS les animaux ſont perpétuellement en guerre ; chaque eſpèce eſt née pour en dévorer une autre. Il n'y a pas juſqu'aux moutons & aux colombes qui n'avalent une quantité prodigieuſe d'animaux imperceptibles. Les mâles de la même eſpèce ſe font la guerre pour des femelles, comme *Menelas* & *Pâris*. L'air, la terre & les eaux ſont des champs de deſtruction.

Il ſemble que DIEU ayant donné la raiſon aux

(*) Voyez dans l'*Eſſai ſur les mœurs*, tome II, page 42, la note des éditeurs ſur la canoniſation de *Grégoire VII.*

hommes, cette raiſon doive les avertir de ne pas s'avilir à imiter les animaux, ſurtout quand la nature ne leur a donné ni armes pour tuer leurs ſemblables, ni inſtinct qui les porte à ſucer leur ſang.

Cependant la guerre meurtriere eſt tellement le partage affreux de l'homme, qu'excepté deux ou trois nations il n'en eſt point que leurs anciennes hiſtoires ne repréſentent armées les unes contre les autres. Vers le Canada *homme* & *guerrier* ſont ſynonymes ; & nous avons vu que dans notre hémiſphère *voleur* & *ſoldat* étaient même choſe. Manichéens! voilà votre excuſe.

Le plus déterminé des flatteurs conviendra ſans peine que la guerre traîne toujours à ſa ſuite la peſte & la famine, pour peu qu'il ait vu les hôpitaux des armées d'Allemagne, & qu'il ait paſſé dans quelques villages où il ſe ſera fait quelque grand exploit de guerre.

C'eſt ſans doute un très-bel art que celui qui déſole les campagnes, détruit les habitations, & fait périr année commune quarante mille hommes ſur cent mille. Cette invention fut d'abord cultivée par des nations aſſemblées pour leur bien commun ; par exemple, la diète des Grecs déclara, à la diète de la Phrygie & des peuples voiſins, qu'elle allait partir ſur un millier de barques de pêcheurs, pour aller les exterminer ſi elle pouvait.

Le peuple romain aſſemblé jugeait qu'il était de ſon intérêt d'aller ſe battre avant moiſſon, contre le peuple de Veïes, ou contre les Volſques. Et quelques années après, tous les Romains, étant en colère contre tous les Carthaginois, ſe battirent long-temps ſur mer & ſur terre. Il n'en eſt pas de même aujourd'hui.

Un

Un généalogiſte prouve à un prince qu'il deſcend en droite ligne d'un comte, dont les parens avaient fait un pacte de famille il y a trois ou quatre cents ans avec une maiſon dont la mémoire même ne ſubſiſte plus. Cette maiſon avait des prétentions éloignées ſur une province dont le dernier poſſeſſeur eſt mort d'apoplexie. Le prince & ſon conſeil voient ſon droit évident. Cette province, qui eſt à quelques centaines de lieues de lui, a beau proteſter qu'elle ne le connaît pas, qu'elle n'a nulle envie d'être gouvernée par lui, que, pour donner des lois aux gens, il faut au moins avoir leur conſentement; ces diſcours ne parviennent pas ſeulement aux oreilles du prince, dont le droit eſt inconteſtable. Il trouve incontinent un grand nombre d'hommes qui n'ont rien à perdre; il les habille d'un gros drap bleu à cent dix ſous l'aune, borde leurs chapeaux avec du gros fil blanc, les fait tourner à droite & à gauche, & marche à la gloire.

Les autres princes, qui entendent parler de cette équipée, y prennent part, chacun ſelon ſon pouvoir, & couvrent une petite étendue de pays de plus de meurtriers mercenaires que *Gengis-kan*, *Tamerlan*, *Bajazet* n'en traînèrent à leur ſuite.

Des peuples aſſez éloignés entendent dire qu'on va ſe battre, & qu'il y a cinq ou ſix ſous par jour à gagner pour eux, s'ils veulent être de la partie; ils ſe diviſent auſſitôt en deux bandes comme des moiſſonneurs, & vont vendre leurs ſervices à quiconque veut les employer.

Ces multitudes s'acharnent les unes contre les autres, non-ſeulement ſans avoir aucun intérêt au

procès, mais ſans ſavoir même de quoi il s'agit.

On voit à la fois cinq ou ſix puiſſances belligérantes, tantôt trois contre trois, tantôt deux contre quatre, tantôt une contre cinq, ſe déteſtant toutes également les unes les autres, s'uniſſant & s'attaquant tour-à-tour; toutes d'accord en un ſeul point, celui de faire tout le mal poſſible.

Le merveilleux de cette entrepriſe infernale, c'eſt que chaque chef des meurtriers fait bénir ſes drapeaux & invoque DIEU ſolemnellement, avant d'aller exterminer ſon prochain. Si un chef n'a eu que le bonheur de faire égorger deux ou trois mille hommes, il n'en remercie point DIEU; mais lorſqu'il y en a eu environ dix mille d'exterminés par le feu & par le fer, & que pour comble de grâce quelque ville a été détruite de fond en comble, alors on chante à quatre parties une chanſon aſſez longue, compoſée dans une langue inconnue à tous ceux qui ont combattu, & de plus toute farcie de barbariſmes. La même chanſon ſert pour les mariages & pour les naiſſances, ainſi que pour les meurtres; ce qui n'eſt pas pardonnable, ſurtout dans la nation la plus renommée pour les chanſons nouvelles.

La religion naturelle a mille fois empêché des citoyens de commettre des crimes. Une ame bien née n'en a pas la volonté, une ame tendre s'en effraie; elle ſe repréſente un DIEU juſte & vengeur. Mais la religion artificielle encourage à toutes les cruautés qu'on exerce de compagnie, conjurations, ſéditions, brigandages, embuſcades, ſurpriſes de villes, pillages, meurtres. Chacun marche gaiement au crime ſous la bannière de ſon ſaint.

On paye par-tout un certain nombre de harangueurs pour célébrer ces journées meurtrières ; les uns ſont vêtus d'un long juſtaucorps noir, chargé d'un manteau écourté ; les autres ont une chemiſe par-deſſus une robe ; quelques-uns portent deux pendans d'étoffe bigarrée, par-deſſus leur chemiſe. Tous parlent long-temps ; ils citent ce qui s'eſt fait jadis en Paleſtine, à propos d'un combat en Vétéravie.

Le reſte de l'année ces gens-là déclament contre les vices. Ils prouvent en trois points & par antithèſes que les dames qui étendent légérement un peu de carmin ſur leurs joues fraîches, ſeront l'objet éternel des vengeances éternelles de l'Eternel; que Polyeucte & Athalie ſont les ouvrages du démon ; qu'un homme qui fait ſervir ſur ſa table pour deux cents écus de marée un jour de carême, fait immanquablement ſon ſalut, & qu'un pauvre homme qui mange pour deux ſous & demi de mouton va pour jamais à tous les diables.

De cinq ou ſix mille déclamations de cette eſpèce, il y en a trois ou quatre, tout au plus, compoſées par un gaulois nommé *Maſſillon*, qu'un honnête homme peut lire ſans dégoût ; mais dans tous ces diſcours, à peine en trouverez-vous deux où l'orateur oſe dire quelques mots contre ce fléau & ce crime de la guerre, qui contient tous les fléaux & tous les crimes. Les malheureux harangueurs parlent ſans ceſſe contre l'amour qui eſt la ſeule conſolation du genre-humain, & la ſeule manière de le réparer ; ils ne diſent rien des efforts abominables que nous feſons pour le détruire.

Vous avez fait un bien mauvais ſermon ſur l'impureté, ô *Bourdaloue !* mais aucun ſur ces meurtres variés en tant de façons, ſur ces rapines, ſur ces brigandages, ſur cette rage univerſelle qui déſole le monde. Tous les vices réunis de tous les âges & de tous les lieux n'égaleront jamais les maux que produit une ſeule campagne.

Miſérables médecins des ames, vous criez pendant cinq quarts-d'heure ſur quelques piqûres d'épingles, & vous ne dites rien ſur la maladie qui nous déchire en mille morceaux! Philoſophes moraliſtes, brûlez tous vos livres. Tant que le caprice de quelques hommes ſera loyalement égorger des milliers de nos frères, la partie du genre-humain conſacrée à l'héroïſme ſera ce qu'il y a de plus affreux dans la nature entière.

Que deviennent & que m'importent l'humanité, la bienfeſance, la modeſtie, la tempérance, la douceur, la ſageſſe, la piété, tandis qu'une demi-livre de plomb tirée de ſix cents pas me fracaſſe le corps, & que je meurs à vingt ans dans des tourmens inexprimables, au milieu de cinq ou ſix mille mourans, tandis que mes yeux qui s'ouvrent pour la dernière fois voient la ville où je ſuis né détruite par le fer & par la flamme, & que les derniers ſons qu'entendent mes oreilles ſont les cris des femmes & des enfans expirans ſous des ruines, le tout pour les prétendus intérêts d'un homme que nous ne connaiſſons pas ?

Ce qu'il y a de pis, c'eſt que la guerre eſt un fléau inévitable. Si l'on y prend garde, tous les hommes ont adoré le dieu *Mars ; Sabaoth* chez les

Juifs ſignifie *le Dieu des armes :* mais *Minerve* chez *Homère* appelle *Mars* un dieu furieux, inſenſé, infernal.

Le célèbre *Monteſquieu*, qui paſſait pour humain, a pourtant dit qu'il eſt juſte de porter le fer & la flamme chez ſes voiſins, dans la crainte qu'ils ne faſſent trop bien leurs affaires. Si c'eſt-là l'eſprit des lois, c'eſt celui des lois de *Borgia* & de *Machiavel*. Si malheureuſement il a dit vrai, il faut écrire contre cette vérité, quoiqu'elle ſoit prouvée par les faits.

Voici ce que dit *Monteſquieu.* (*a*)

» Entre les ſociétés le droit de la défenſe naturelle » entraîne quelquefois la néceſſité d'attaquer, lorſ- » qu'un peuple voit qu'une plus longue paix en » mettrait un autre en état de le détruire, & que » l'attaque eſt dans ce moment le ſeul moyen » d'empêcher cette deſtruction. »

Comment l'attaque en pleine paix peut-elle être le ſeul moyen d'empêcher cette deſtruction? Il faut donc que vous ſoyez ſûr que ce voiſin vous détruira s'il devient puiſſant. Pour en être ſûr, il faut qu'il ait fait déjà des préparatifs de votre perte. En ce cas c'eſt lui qui commence la guerre, ce n'eſt pas vous; votre ſuppoſition eſt fauſſe & contradictoire.

S'il y eut jamais une guerre évidemment injuſte, c'eſt celle que vous propoſez; c'eſt d'aller tuer votre prochain, de peur que votre prochain (qui ne vous attaque pas) ne ſoit en état de vous attaquer: c'eſt-à-dire qu'il faut que vous haſardiez de ruiner le pays dans l'eſpérance de ruiner ſans raiſon celui d'un autre; cela n'eſt aſſurément ni honnête ni utile, car on n'eſt jamais ſûr du ſuccès; vous le ſavez bien.

(*a*) *Eſprit des lois*, liv. X, chap. II.

Si votre voiſin devient trop puiſſant pendant la paix, qui vous empêche de vous rendre puiſſant comme lui? s'il a fait des alliances, faites-en de votre côté. Si, ayant moins de religieux, il en a plus de manufacturiers & de ſoldats, imitez-le dans cette ſage économie. S'il exerce mieux ſes matelots, exercez les vôtres; tout cela eſt très-juſte. Mais d'expoſer votre peuple à la plus horrible miſère, dans l'idée ſi ſouvent chimérique d'accabler votre cher frère le ſéréniſſime prince limitrophe! ce n'était pas à un préſident honoraire d'une compagnie pacifique à vous donner un tel conſeil.

GUEUX, MENDIANT.

TOUT pays où la gueuſerie, la mendicité eſt une profeſſion, eſt mal gouverné. La gueuſerie, ai-je dit autrefois, eſt une vermine qui s'attache à l'opulence; oui, mais il faut la ſecouer. Il faut que l'opulence faſſe travailler la pauvreté; que les hôpitaux ſoient pour les maladies & la vieilleſſe, les atteliers pour la jeuneſſe ſaine & vigoureuſe.

Voici un extrait d'un ſermon qu'un prédicateur fit il y a dix ans pour la paroiſſe St Leu & St Gilles, qui eſt la paroiſſe des gueux & des convulſionnaires:

Pauperes evangeliſantur, les pauvres ſont évangéliſés.

Que veut dire évangile, Gueux, mes chers frères? il ſignifie *bonne nouvelle*. C'eſt donc une bonne nouvelle que je viens vous apprendre; & quelle eſt-elle? c'eſt que ſi vous êtes des fainéans, vous mourrez

ſur un fumier. Sachez qu'il y eut autrefois des rois fainéans, du moins on le dit ; & ils finirent par n'avoir pas un aſile. Si vous travaillez, vous ſerez auſſi heureux que les autres hommes.

Meſſieurs les prédicateurs de S^t^ Euſtache & de St Roch peuvent prêcher aux riches de fort beaux ſermons en ſtyle fleuri, qui procurent aux auditeurs une digeſtion aiſée dans un doux aſſoupiſſement, & mille écus à l'orateur : mais je parle à des gens que la faim éveille. Travaillez pour manger, vous dis-je ; car l'Ecriture a dit : Qui ne travaille pas ne mérite pas de manger. Notre confrère *Job*, qui fut quelque temps dans votre état, dit que l'homme eſt né pour le travail comme l'oiſeau pour voler. Voyez cette ville immenſe, tout le monde eſt occupé. Les juges ſe lèvent à quatres heures du matin pour vous rendre juſtice & pour vous envoyer aux galères, ſi votre fainéantiſe vous porte à voler mal-adroitement.

Le roi travaille ; il aſſiſte tous les jours à ſes conſeils ; il a fait des campagnes. Vous me direz qu'il n'en eſt pas plus riche : d'accord ; mais ce n'eſt pas ſa faute. Les financiers ſavent mieux que vous & moi qu'il n'entre pas dans ſes coffres la moitié de ſon revenu ; il a été obligé de vendre ſa vaiſſelle pour nous défendre contre nos ennemis. Nous devons l'aider à notre tour. L'ami des hommes ne lui accorde que ſoixante & quinze millions par an : un autre ami lui en donne tout d'un coup ſept cents quarante. Mais de tous ces amis de *Job*, il n'y en a pas un qui lui avance un écu. Il faut qu'on invente mille moyens ingénieux pour prendre dans nos

poches cet écu qui n'arrive dans la ſienne que diminué de moitié.

Travaillez donc, mes chers frères ; agiſſez pour vous ; car je vous avertis que ſi vous n'avez pas ſoin de vous-même, perſonne n'en aura ſoin ; on vous traitera comme dans pluſieurs graves remontrances on a traité le roi. On vous dira : DIEU vous aſſiſte.

Nous irons dans nos provinces, répondez-vous ; nous ſerons nourris par les ſeigneurs des terres, par les fermiers, par les curés. Ne vous attendez pas, mes frères, à manger à leur table ; ils ont pour la plupart aſſez de peine à ſe nourrir eux-mêmes, malgré la *méthode de s'enrichir promptement par l'agriculture*, & cent ouvrages de cette eſpèce qu'on imprime tous les jours à Paris pour l'uſage de la campagne, que les auteurs n'ont jamais cultivée.

Je vois parmi vous des jeunes gens qui ont quelque eſprit ; ils diſent qu'ils feront des vers, qu'ils compoſeront des brochures, comme *Chiniac*, *Nonotte*, *Patouillet ;* qu'ils travailleront pour les nouvelles eccléſiaſtiques ; qu'ils feront des feuilles pour *Fréron*, des oraiſons funèbres pour des évêques, des chanſons pour l'opéra comique. C'eſt du moins une occupation ; on ne vole pas ſur le grand chemin quand on fait l'Année littéraire, on ne vole que ſes créanciers. Mais faites mieux, mes chers frères en JESUS-CHRIST, mes chers gueux, qui riſquez les galères en paſſant votre vie à mendier ; entrez dans l'un des quatre ordres mendians ; vous ſerez riches & honorés.

Fin du tome quatrième.

TABLE

DES ARTICLES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

ENFER. page 3
ENFERS. 14
ENTERREMENT. 17
ENTHOUSIASME. 20
ENVIE. 27
EPIGRAMME. 29
Sur les ſacrifices à Hercule. ibid.
Sur Laïs qui remit ſon miroir dans le temple de Vénus. ibid.
Sur une ſtatue de Vénus. 30
Sur une ſtatue de Niobé. ibid.
Sur des fleurs à une fille grecque, qui paſſait pour être fière. ibid.
Sur Léandre qui nageait vers la tour d'Héro pendant une tempête. ibid.
EPIPHANIE. *La viſibilité, l'apparition, l'illuſtration, le reluiſant.* 33
EPOPÉE. *Poëme épique.* 36
D'Héſiode. ibid.
De l'Iliade. 40
De Virgile. 44
De Lucain. 46

Du Taſſe. 47
De l'Arioſte. 48
De Milton. 59
Du reproche de plagiat fait à Milton. 74
EPREUVE. 78
EQUIVOQUE. 85
ESCLAVES. SECTION I. 88
SECTION II. 92
SECTION III. 94
SECTION IV. *Serfs de corps, ſerfs de glèbe, main-morte &c.* 96
ESPACE. 98
ESPRIT. SECTION I. 101
SECTION II. 110
SECTION III. 117
SECTION IV. *Bel eſprit, eſprit.* 120
SECTION V. 128
SECTION VI. *Eſprit faux.* 129
ESSENIENS. 132
ETATS, GOUVERNEMENS. *Quel eſt le meilleur?* 140
ETATS GENERAUX. 145
ETERNITÉ. 148
EVANGILE. 149
EUCHARISTIE. 152
EVEQUE. 156
EUPHEMIE. 158
EXAGERATION. 159

EXPIATION. 164
EXTREME. 169
EZECHIEL. *De quelques paſſages ſinguliers de ce prophète, & de quelques uſages anciens.* 173
EZOURVEDAM. 178
FABLE. 180
De quelques fanatiques qui ont voulu proſcrire les anciennes fables. 187
FACILE (GRAMMAIRE.) 191
FACTION. *De ce qu'on entend par ce mot.* 193
FACULTÉ. 195
FAIBLE. 197
FANATISME. SECTION I. 198
SECTION II. 205
SECTION III. 210
SECTION IV. 215
SECTION V. 216
FANTAISIE. 219
FASTE. *Des différentes ſignifications de ce mot.* 220
FAVEUR. *De ce qu'on entend par ce mot.* 221
FAVORI ET FAVORITE. *De ce qu'on entend par ces mots.* 223
FAUSSETÉ. 224
Fauſſeté des vertus humaines. 225
FECOND. 226
FELICITÉ. *Des différens uſages de ce terme.* 228
FEMME. *Phyſique & morale.* 229

Polygamie. 235
De la polygamie permiſe par quelques papes & par quelques réformateurs. 238
Suite des réflexions ſur la polygamie. 240
Réponſe de l'Allemand. 242
FERMETÉ. 243
FERRARE. 244
FERTILISATION. SECTION I. 247
SECTION. II. *Pourquoi certaines terres ſont mal cultivées.* 255
FETES. SECTION I. 257
FETES DES SAINTS. SECTION II. *Lettre d'un ouvrier de Lyon, à Meſſeigneurs de la commiſſion établie à Paris pour la réformation des ordres religieux. Imprimée dans les papiers publics en* 1766. 260
SECTION III. 263
FEU. SECTION I. 264
SECTION II. *De ce qu'on entend par cette expreſſion au moral.* 267
FICTION. 268
FIERTÉ. 269
FIEVRE. 271
FIGURE. 274
Figure, ou forme de la terre. 275
Figuré, exprimé en figure. 283
Figure, en théologie. 289
Figures ſymboliques. 290
Figure, ſens figuré, allégorique, myſtique, tropologique, typique &c. 292

FIN DU MONDE. 297
FINESSE. *Des différentes ſignifications de ce mot.* 303
FLATTERIE. 305
FLEURI. 308
FLEUVES. 310
FLIBUSTIERS. 313
FOI ou FOY. SECTION I. 316
SECTION II. 319
SECTION III. 321
FOLIE. 322
FONTE. 326
FORCE PHYSIQUE. 335
Force mécanique. 336
FORCE. 340
FORNICATION. 342
FRANC, ou FRANQ; FRANCE, FRANÇOIS, FRANÇAIS. 343
De la nation françaiſe. 349
FRANÇOIS. SECTION I. 355
SECTION II. *Langue françaiſe.* 360
FRANC ARBITRE. 377
FRANCHISE. 380
FRANÇOIS XAVIER. 382
FRAUDE. *S'il faut uſer de fraudes pieuſes avec le peuple?* 389
FRIVOLITÉ. 395
FROID. *De ce qu'on entend par ce terme dans les belles-lettres & dans les beaux-arts.* 397

GALANT. 399
GARANT. 400
GARGANTUA. 402
GAZETTE. 405
GENEALOGIE. SECTION I. 408
SECTION II. 415
GENERATION. 417
GENESE. 419
GENIE. SECTION I. 442
SECTION II. 446
GENIES. 447
GENRE DE STYLE. 451
GENS DE LETTRES. 454
GEOGRAPHIE. 457
GEOMETRIE. 463
GLOIRE, GLORIEUX. SECTION I. 473
SECTION II. 476
SECTION III. *Entretien avec un chinois.* 479
GOUT. SECTION I. 482
SECTION II. 487
Du goût particulier d'une nation. 494
Du goût des connaiſſeurs. 495
Exemples du bon & du mauvais goût, tirés des tragédies françaiſes & anglaiſes. 496
Rareté des gens de goût. 500
GOUVERNEMENT. SECTION I. 503
SECTION II. 506

SECTION III. 509
SECTION IV. 513
SECTION V. 514
SECTION VI. *Tableau du gouvernement anglais.* 515
SECTION VII. 523
SECTION VIII. 529
GRACE. 530
GRACE. (DE LA) SECTION I. 534
SECTION II. 536
SECTION III. 539
SECTION IV. 541
GRACIEUX. 544
GRAND, GRANDEUR. *De ce qu'on entend par ces mots.* 545
GRAVE, GRAVITÉ. 549
GREC. *Observation sur l'anéantissement de la langue grecque à Marseille.* 551
GREGOIRE VII. 553
GUERRE. 559
GUEUX, MENDIANT. 566

Fin de la Table du quatrième volume.

548303